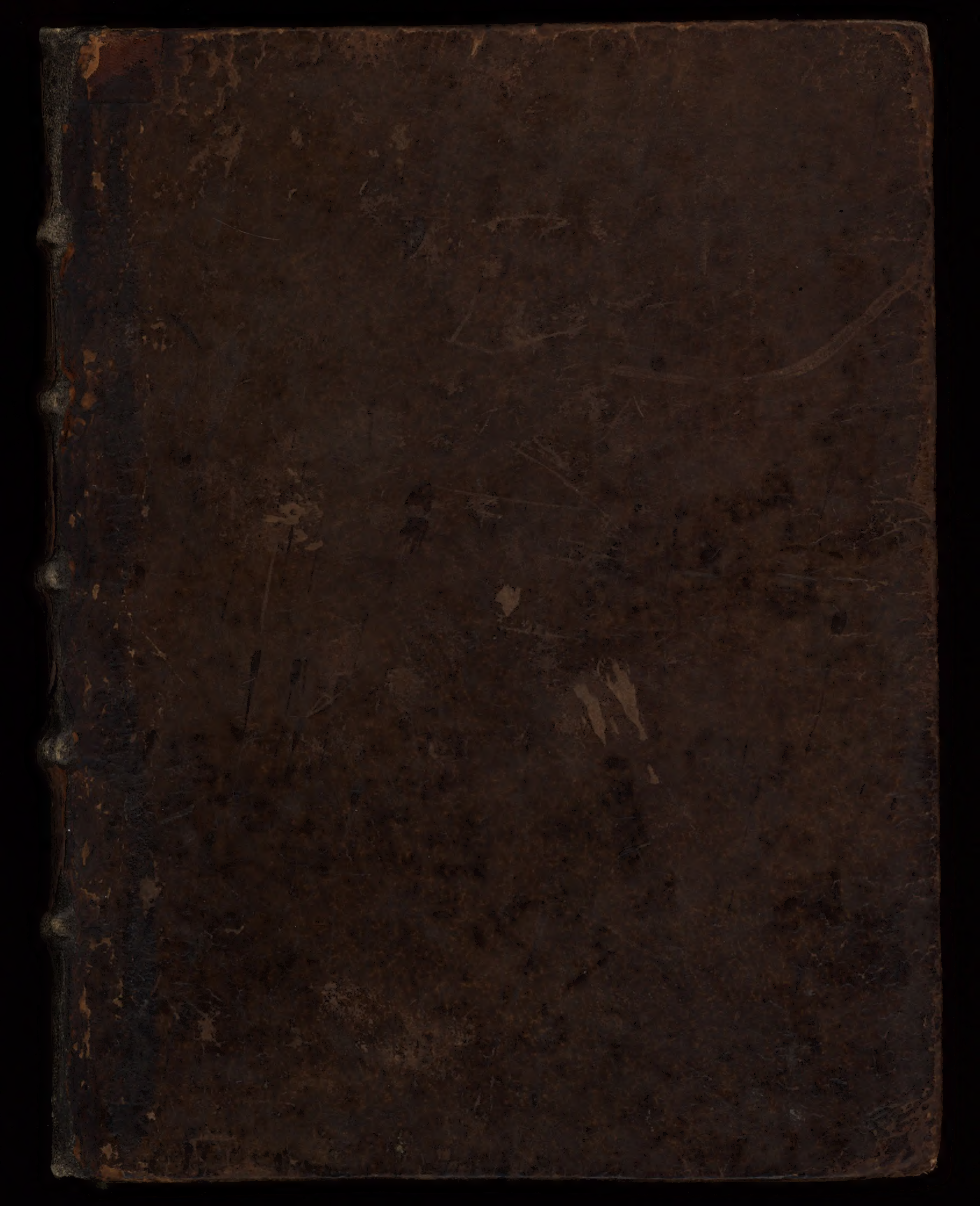
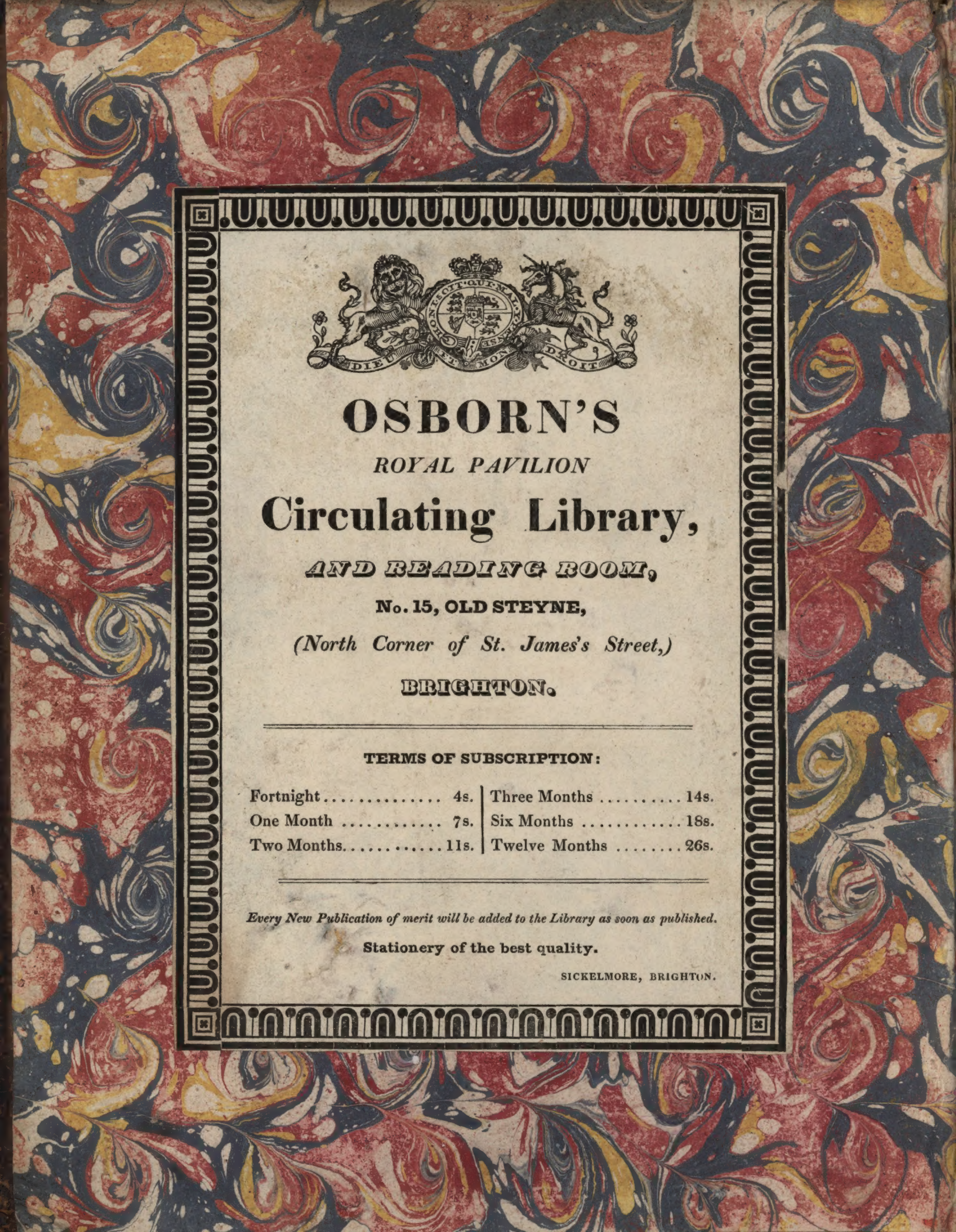



DIEU ET MON DROIT
OSBORN'S
ROYAL PAVILION
Circulating Library,
AND READING ROOM,
No. 15, OLD STEYNE,
(North Corner of St. James's Street,)
BRIGHTON.
TERMS OF SUBSCRIPTION:
Fortnight .... 4s.
One Month .... 7s.
Two Months........... 11s.
Three Months .... 14s.
Six Months .... 18s.
Twelve Months .... 26s.
Every New Publication of merit will be added to the Library as soon as published.
Stationery of the best quality.
SICKELMORE, BRIGHTON.



HISTOIRE
DES
YNCAS
ROIS DU PEROU.
TOME SECOND.





HISTOIRE DES YNCAS ROIS DU PEROU,

Depuis le premier *Ynca Manco Capac*, Fils du Soleil, jusqu'à *Atahualpa* dernier Ynca: où l'on voit leur Etablissement, leur Religion, leurs Loix, leurs Conquétes; les merveilles du Temple du Soleil; & tout l'Etat de ce grand Empire, avant que les Espagnols s'en rendissent maîtres

Traduite de l'Espagnol de l'YNCA GARCIILASSO DE LA VEGA.

On a joint à cette Edition

L'HISTOIRE DE LA CONQUETE DE LA FLORIDE.

Par le même Auteur &c.

Avec des Figures dessinées par feu B. PICART, *le Romain.*

TOME SEÇOND.

Et une relation du P. Hennepin.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD,
MDCCXXVII.

AVERTISSEMENT

tel qu'il a été publié à la tête des précedentes Editions.

ON avoit presqu'oublié depuis quarante ans ce Livre si curieux de *Garcilasso de la Vega*. Peut-être avoit-il eu en son temps le même sort que les autres Ouvrages de cet Historien donnez en François par le fameux Traducteur, ou (1) Metaphraste *Jean Baudouin*. Mais s'il y avoit quelque raison de ne pas faire une entiere justice à un Ecrivain celebre, que *Baudouin* avoit presque rendu méconnoissable en le travestissant en notre langue; on ne pouvoit pas dire la même chose à l'égard de l'*Histoire de la Couquête de la Floride :* le Traducteur n'est pas moins célèbre parmi nous, que l'Auteur l'est en Espagne & en Amerique.

L'*Inca Garcilasso de la Vega* naquit vers le milieu du XVI. siecle à Cusco (2) Ville Episcopale de l'Amerique meridionale dans le Perou. Son Pere Gentil-homme Espagnol épousa une Dame du pays, qui étoit de la Maison des Incas anciens Rois du Perou. Cela fut cause, à ce que je pense, que *Garcilasso* eut quelque chose du caractere des deux Nations. La grandeur d'ame étoit un des biens que son Pere lui avoit laissé, & il tiroit de sa mere beaucoup de candeur & un amour extraordinaire pour sa Patrie, & pour ses compatriotes. Il voulut même prendre le nom d'*Inca*, si glorieux pour lui, & qui lui remettoit toujours son origine devant les yeux. Il sortit du Perou, & vint en Espagne en 1560. C'est là qu'il travailla aux Ouvrages que nous avons de lui. Tout équitable qu'il est dans les Histoires (3) qu'il nous a donné, il ne laisse pas de faire quel-

(1) *C'est l'Epithete que M. Menage a autrefois donné à Baudouin dans l'ingenieuse & toujours excellente Requête des Dictionnaires. Voici ses paroles :*

A Godeau le grand Paraphraste,
A Baudouin le grand Metaphraste.

Et de vrai c'est le caractere du bon homme Baudouin ; comme il devoit travailler pour vivre, & que d'ailleurs on lui payoit ses ouvrages à l'aune, il falloit qu'il gagnât païs : & rien n'est plus propre pour cela que la traduction paraphrasee. Une version juste, exacte, concise coûte du temps, & le temps ne lui étoit pas payé par ses Libraires. Aussi en a t'il fait de toutes sortes. Nous en dirons encore un mot ci-dessous.

(2) *Cusco étoit autrefois la Capitale du Perou, & la demeure des Incas, qui y avoient un Palais, & une Forteresse. C'est encore aujourd'hui une Ville belle & bien bâtie.*

(3) *On avouë que les Histoires de Garcilasso de la Vega sont excellentes, que nous n'avons rien de meilleur sur le Perou, & que nous n'avons rien d'aussi bon sur les autres parties du monde ancien ou nouveau. D'assurer que pour faire paroître sa nation avec éclat sur le theatre du monde, il n'aît pas un peu étendu la matiere; c'est ce que je n'ose trop certifier. Garcilasso ne le pretend pas ; mais combien se trouveroit-il de gens en état de* le

quelquefois ses excuses sur le zéle qu'il témoigne pour les Peruviens & les autres Americains. Mais il a soin de nous avertir aussi que son attachement à ses compatriotes ne l'engage dans aucun déguisement à leur égard. Plus loüable, si cela est, que les Ecrivains des autres Nations, qui n'ont pû, & qui ne pourront pas même vraisemblablement s'empêcher dans la suite de donner quelqu'entorse à la verité de l'Histoire, en faveur de leurs amis, ou de leur Patrie.

Nous avons de cet Auteur quatre Ouvrages (4) considerables, l'*Histoire des Rois du Perou*, celle des *Guerres Civiles des Espagnols dans les Indes*; l'*Histoire Génerale du Perou*, & la *Relation de la Conquête de la Floride*; tous quatre écrits en Langue Castillane (5) avec beaucoup plus de sincerité & d'exactitude, que d'art & de politesse. Il y fait paroître une grande connoissance de l'état de l'Amerique. Je ne crois pas qu'il y ait moins d'utilité à lire son Histoire des Rois du Perou, qu'à étudier celle des Rois de la Chine. Il a même cet avantage; c'est que ne faisant remonter son Histoire qu'à quatre cens ans avant l'expedition des Espagnols au Perou; c'est à dire jusqu'en 1125. ou environ, il n'a pas occasion de nous debiter une aussi longue tirade de fables qu'ont fait les Chinois (6).

Son

le contredire? Aprés tout, histoire pour histoire, je trouve la sienne revêtuë d'autant de signes de verité que toutes celles qu'on cite tous les jours comme indubitables.

(4) *En voici les titres tels qu'ils sont dans les originaux. I.* Commentarios Reales del origen de los Yncas Reyez que fueron del Peru; Por el Ynca Garcilasso de la Vega. *in fol.* en Lisboa 1609. *Idem secunda Parte. In fol.* en Lisboa 1619. *Cette seconde Partie comprend l'histoire des guerres civiles des Espagnols. II.* Historia general del Peru, por el Ynca Garcilasso de la Vega. *In fol.* en Cordua 1606. *III.* La Florida del Ynca, historia del adelantado Hernando de Soto, escritta por el Ynca Garcilasso de la Vega. *In quarto* en Lisboa 1605. *Je n'ai point rapporté les ouvrages de Garcilasso dans l'ordre qu'il les a composé: car la Floride fut faite en 1591. puis ce fut l'Histoire generale du Perou qui n'a point été traduite en notre langue, aprés quoi vinrent les deux Parties du Commentaire Royal; il finit la premiere en 1606. ou 1607. & la seconde plus de dix ans aprés.*

(5) *Une petite note sur ce mot: c'est une bagatelle à la vérité, mais je la rapporterai toujours à bon compte. Un jeune Libraire de Paris, nommé* Prosper Marchant, *très-habile, à qui nous sommes redevables du Catalogue de la Bibliotheque de M. Giraut, qui est dressé avec tant de soin, & dans un si bel ordre, marque que le* Commentaire Royal *de Garcilasso a été traduit par Baudoin sur* une version Espagnole. *L'Espagnol de ce Livre est original, & non pas une version. Je fais cette observation parce que les Journalistes de Trevoux ayant fait & avec raison un très-bel éloge de ce Catalogue; cette faute pourroit surprendre qui n'en seroit pas averti.*

(6) *A beau mentir qui vient de loin. Ce proverbe se vérifie bien à l'égard de l'histoire de la Chine, qui n'est si remplie de contes, que parce qu'elle est très-ancienne. Je respecte toutes ces belles antiquitez; je les laisse à qui s'en veut accommoder. Je fais bien mieux mes affaires dans l'histoire moderne.*

Je

Son Hiſtoire des Incas, qu'il appelle *Commentaire Royal*, eſt écrite ſenſement & exactement. *Garcilaſſo* qui vouloit épargner à ſes Lecteurs l'ennui que cauſe l'uniformité preſque continuelle des guerres qu'il decrit, a eu ſoin de les varier par des remarques ſingulieres ſur l'Hiſtoire naturelle du Perou. Cet Ouvrage diviſé en neuf Livres contient tout ce qui s'eſt paſſé depuis le premier Inca juſqu'à *Atabalipa*, qui fut tué ſi cruellement & ſi injuſtement par *François Piſare*; c'eſt à dire, depuis le commencement du 12. ſiecle juſqu'au commencement du 16. On a le plaiſir d'y voir avec l'Hiſtoire des Rois, l'ancienne Religion, les Loix, (7) les Coûtumes & les richeſſes des Americains; le tout developé avec le ſoin qu'on devoit attendre d'un homme verſé dans la langue & les antiquitez du Pays, & qui tiroit à honneur de faire connoître ſa Nation.

Le ſecond Ouvrage renferme les *Guerres Civiles* que *les Eſpagnols* conquerants *du Perou* ſe firent les uns aux autres, & l'on y remarque que la Providence s'eſt ſervi des Eſpagnols pour vanger ſur les Eſpagnols mêmes les immenſes cruautez qu'ils avoient exercées (8) dans la Conquête de ce Pays, dont les peuples ſe ſoumettoient ſans peine à leur domination. La jalouſie & l'avidité mutuelle qu'ils eurent à la vûë de tant de treſors qu'ils découvrirent, furent cauſe qu'ils ſe ruinerent mutuellement: & ils ne poſerent point les armes que tous ceux qui avoient exercé ces barbaries inconnuës juſqu'alors ne fuſſent tous peris par le fer, par le feu, ou par la main des Bourreaux.

Ces deux Ouvrages furent traduits en notre Langue par Jean Baudouin (9) de l'Academie Françoiſe & publiez à Paris, le premier en

Je connois tous les hommes qui y font figure. Ils ſont de niveau avec moi; & l'on a beau dire, voilà comme il nous les faut, pour profiter avec eux.

(7) *A examiner attentivement ce que Garcilaſſo rapporte des Peruviens, on verra que ces Peuples n'étoient rien moins que Barbares; & qu'ils avoient mêmes certaines coûtumes qui valoient mieux que les coûtumes des Europeans. Pluſieurs de leurs Princes n'étoient pas inferieurs en ſageſſe à l'Empereur Antonin, ſi l'on s'en rapporte aux maximes qu'en cite Garcilaſſo.*

(8) *Ces cruautez allerent ſi loin, que la plûpart des Gouverneurs, que les Rois d'Eſpagne envoyoient aux Indes empêchoient que les Indiens ne fuſſent baptiſez, parce que le Chriſtianiſme qu'ils auroient embraſſé, les auroit liberé de l'eſclavage, dans lequel ces Gouverneurs les vouloient toujours retenir pour foüiller ler Mines, où ils les employoient. Et il fallut que le pieux Evêque de Chiapa (Barthelemi de las Caſas) vint en Eſpagne pour obtenir des Edits contre ces cruautez. De plus les Indiens avoient conçû tant d'horreur pour les Eſpagnols à cauſe de leur barbarie, que quand on leur parloit du Paradis, ils répondoient que s'il y avoit des Eſpagnols, ils n'y vouloient point aller.*

(9) *Je dirai un mot de Baudouin; il étoit de Pradelle en Vivaretz. Il voyagea, fut Lecteur de la Reine Marguerite femme de Henri*

en 1633. & le second en 1658. après la mort de Baudouin. Cette Traduction, quoique bonne dans le fond, eut un fort assez extraordinaire. Le Libraire qui vit qu'elle n'avoit d'abord aucun debit la regarda comme un fort mauvais livre, & en fit ce qu'on a fait des œuvres de Pelletier, (10) & ce qu'on devroit faire de cent (11) autres livres, dont le monde est inondé tous les jours. Quand les exemplaires en furent sacrifiez aux épiciers, elle devint rare. Sa rareté fut cause qu'on la rechercha, & qu'on l'estima. Elle étoit montée à un prix si excessif, sur tout la Version du *Commentaire Royal*, que douze écus suffisoient à peine pour avoir les deux Volumes *in quarto*. Mais les Libraires d'Hollande plus industrieux & plus attentifs que ceux des autres nations, les firent reimprimer en 1705. & 1706. en quatre Volumes in 12. Ils rendirent même un double service au public dans cette reimpression : car quoique *Baudouin* fut savant, quoi qu'il eut un style aisé, naturel & François, cependant la fortune ne lui permettoit pas d'employer à ses écrits tout le temps, & tout le soin qu'ils demandoient. On a donc été obligé dans la nouvelle édition de suppléer à l'exactitude du Traducteur. *Bau-*

Henri IV, qui mourut repudiée en 1615. Depuis il fut au Maréchal de Marillac. C'étoit un vrai homme de lettres, c'est-à-dire, très-pauvre, & qui se trouva obligé de faire ce que craignoit si fort le Chancelier Bacon. Il étudioit pour vivre. Il étoit aux gages de quelques Libraires; c'est là proprement être aux Galeres, & il leur faisoit des Traductions à quarante sols la feuille. Il mourut sur la fin de 1650. Nous lui sommes cependant redevables de plusieurs bons Livres qu'il a tourné en notre langue. Son Chef-d'œuvre est l'histoire de Davila. M. Pelisson donne la liste d'une partie de ses ouvrages, & en a omis quelques-uns qu'il ne connoissoit pas apparemment, comme l'histoire de Malte publiée en Italien par Bosio, & donnée en François par notre Baudouin. Il y en a d'autres qu'il n'a pû mettre, n'ayant été imprimez qu'après la publication de son histoire de l'Academie.

(10) *On sait ce Vers du Poëte :* Et j'ai tout Peletier, roullé dans mon office en cornets de papier. *C'est ce qu'on devroit faire de ce deluge de livres fades, qu'on autorise trop aisement en France & quelquefois ailleurs, aux dépens peut-être d'autres bons ouvrages, qu'on supprime, & dont nos voisins les Hollandois savent profiter; & eux sages.*

(11) *Citons un bel endroit des caracteres de M. de la Bruyere: il n'est que trop veritable; le voici, en profitera à qui il appartient d'en profiter.* Tel tout d'un coup, & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vai faire un livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de 50. pistoles . . . . il veut écrire, & faire imprimer, & parce qu'on n'envoye pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît, il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluye: & comme ce discours n'est ni contre la Religion, ni contre l'Etat, & qu'il ne féra point d'autre desordre dans le Public que de lui gâter le goût, & l'accoûtumer aux choses fades & insipides, il passe à l'examen, il est imprimé: & à la honte du siecle, comme pour l'humiliation des bons Auteurs, reimprimé. *Cependant, le dirai-je, cette reflexion si sage de M. de la Bruyere n'a rien changé dans le fort de la litterature; & je crois sans peine que la remarque que je fais ici n'y changera rien.*

Baudouin avoit ſuivi ſon Auteur pied à pied, & avoit traduit juſqu'à des repetitions inutiles & quelquefois ennuieuſes, beaucoup moins ſuportables en notre Langue qu'en toute autre. On a retranché dans la nouvelle édition toutes celles qui ne faiſoient point tort au texte: & comme près de 80. ans ſur une Traduction Françoiſe en avoient alteré le langage, auſſi changeant parmi nous que nos eſprits, nos caracteres, & nos modes, on y a remedié, & il n'y a guéres eu de periode, qui n'ait été rafraichie & renouvellée.

On n'a point eu cette peine dans la nouvelle édition qu'on donne ici de la Conquête de la Floride, qui eſt le quatriéme Ouvrage de Garcilaſſo. La traduction eſt de main de Maître : mais avant que de parler du Traducteur, nous dirons un mot de l'Ouvrage en lui-même. On ne ſauroit developer avec plus d'exactitude qu'on le fait ici tout ce qui s'eſt paſſé dans l'expedition de la Floride. Si cet Ouvrage fait l'honneur à Garcilaſſo, il n'eſt pas moins glorieux aux Eſpagnols & aux Indiens. On voit dans les premiers une patience extraordinaire, qui n'a pû être inſpirée que par un excès d'amour pour la gloire, ou pour les richeſſes. Les Indiens y font paroître un courage & une prudence fort au deſſus de l'idée qu'on ſe forme ordinairement des peuples barbares. Cette Hiſtoire ne paroit pas écrite ſur des ſimples ouï-dire, (12) comme l'a prétendu un Auteur mo-

(12) *Rapportons ici ce que dit de notre Garcilaſſo M.* de Citri de la Guette, *l'un de nos meilleurs Ecrivains, à qui nous ſommes redevables de la belle & excellente* hiſtoire des Triumvirats; *de la Traduction de la* Conquête du Mexique; *& d'une verſion de* la Conquête de la Floride *par un Gentilhomme Portugais. C'eſt dans la Preface de ce dernier livre, où ſelon la louable coûtume des Traducteurs, il fait d'amples éloges de ſon Auteur; & parle en ces termes.* Cette Relation a l'avantage d'être originale, & de venir de la premiere main, à la difference de celle de la Floride de l'Ynca Garcilaſſo de la Vega, qui ne peut lui diſputer le prix, n'ayant paru que depuis celle-ci, & n'ayant été compoſée que ſur le recit que lui en fit un ſimple Cavalier qui avoit ſuivi Ferdinand de Soto en la Floride, & qui faute d'intelligence a pû ſe tromper, auſſi-bien que Garcilaſſo faute de memoire, & d'application. *Il y auroit pour l'honneur de Garcilaſſo bien des reflexions à faire ici. Mais nous n'en donnerons qu'un échantillon, & deux reflexions ſuffiſent pour cela. I. Qui a ouï poſer en regle qu'une Relation, qui n'a paru que depuis une autre, merite moins le titre d'originale, & d'exacte, que celle qui eſt anterieure? Et où en ſerions-nous avec toutes nos hiſtoires dont les poſterieures ont la plûpart du temps fait évanouïr, & avec raiſon celles du temps même. II. Croira-t-on que Garcilaſſo n'a mis dans ſon livre un ſi bel ordre, un détail ſi exact, & ſi bien circonſtancié que ſur le rapport d'un ſimple Cavalier peu intelligent? Si cette Relation a été faite de memoire, je l'en trouve d'autant meilleure; car aſſurement ce Cavalier devoit être un prodige, puiſqu'il narre dans un ſi bel ordre un ſi grand nombre d'actions qui s'étoient paſſées il y avoit près de 40. ans. Cela ſeroit aiſé à prouver, l'expedition s'étoit faite en 1539. Garcilaſſo a fini ſon ouvrage en 1591. Je lui donne pour le compoſer dix ans c'eſt; beaucoup.*

moderne. Il faut que Garcilasso, pour entrer comme il a fait dans un aussi beau détail, ait eu des mememoires exacts, & bien circonstanciez. Sa maniere de narrer est insinuante: si l'on a quelque chose à lui reprocher, c'est d'avoir trop de détail, & peut-être quelques minuties. Mais jusques aux bagatelles, à qui les sait placer à propos, tout sert à faire connoître les hommes. Il accompagne sa narration de reflexions judicieuses; & ces reflexions coulent naturellement de son sujet. Garcilasso acheva cet Ouvrage (13) en 1591. plus de trente ans après qu'il fut arrivé en Espagne.

L'on sait quel homme étoit M. *Richelet* pour la pureté de notre Langue. Et si l'on veut faire concevoir quelque chose d'exact & de châtié, il suffit de dire que cette Version est de lui. Il est trop (14) connu dans le monde par son excellent Dictionnaire pour en-

Ainsi depuis 1543. *que cette expedition fut terminée; jusqu'en* 1581. *il faut compter* 38. *ans. Pour moi j'admire une si belle memoire. Mais je le dirai sincerement: M. de Citri de la Guette a eu raison de louër son auteur aux dépens de Garcilasso, & j'ai raison de vanger Garcilasso au prejudice de ceux qui le méprisent. Si nous faisions autrement nous serions tous deux à blâmer.*

(13) *C'est ce que marque Garcilasso lui-même part.* 2. *liv.* 2. *ch.* 11. *en ces termes:* Cette année 1591, *dit-il*, que je remets au net l'Histoire de la Floride, j'apprens que Reynoso vit encore, & qu'il est au Royaume de Leon, où il a pris naissance.

(14) *M. Richelet étoit de Vitri le François, & surement on pourroit dire de lui ce qu'a dit autrefois le Cardinal du Perron des Allemans, que pour un Champenois il avoit bien de l'esprit. C'étoit plutôt un esprit critique & satyrique, & un bon esprit qu'un esprit fin & delié. Il étoit propre pour faire un Dictionnaire & une Grammaire, mais pour un ouvrage delicat & bien tourné, pour un ouvrage de systeme, je ne crois pas qu'il y eût réussi. Je l'ai connu les deux dernieres années de sa vie; & j'eus une fois la curiosité de lui demander s'il étoit parent du Richelet de qui nous avons des Commentaires sur Ronsard; cette question lui inspira sans doute quelque espece d'amour propre, qui le porta à dire que ce Richelet étoit son pere. Je savois neanmoins le contraire. Nôtre Richelet avoit été Professeur des Humanitez au College de Vitri le François, mais soit le dégoût de sa profession ou autrement, il vint à Paris, s'y fit recevoir Avocat, fut connu des Savans, & vécut en homme de lettres, c'est-à dire, saus fortune. M. d'Ablancourt, qui étoit de Vitri le François, avoit beaucoup de consideration pour lui, & le chargea en l'an* 1664, *en mourant, de revoir & de faire imprimer sa Traduction de la* Description de l'Afrique de Marmol. *Ce qu'il fit avec M. Chapelain & Conrard. En* 1670, *il fit paroître sa Traduction de la* Conquête de la Floride, *de laquelle nous donnons ici une édition nouvelle. Il a travaillé aussibien que M. Fremont d'Ablancourt, au* Dictionnaire des Rimes. *Il a donné son* Dictionnaire de la Langue Françoise, *qui est court & exact, & quelquefois un peu trop gaillard. Il y manque cependant bien des termes & bien des manieres de parler. Il ne m'a point dit qu'il en eût fait un Supplément aussi grand que l'Auteur de la Republique des Lettres le dit. Mais il avoit composé un* Dictionnaire Comique ou Satyrique; *c'étoit un Recueil de toutes les turpitudes dites & à dire en François. Son Confesseur l'obligea de lui sacrifier ce Livre. ce qu'il fit, dont bien en prit à nos oreilles & à notre imagination. Il m'a dit aussi qu'il avoit fait un* Commentaire sur les Satyres & les Epîtres de M. Despreaux; *mais sans doute que cela est peri. Il devoit y avoir bien du curieux dans ce Commentaire. Il avoit recueilli & farci de quelques notes les* meilleures Lettres de nos Auteurs François; *les*

entreprendre d'en dire ici beaucoup de choses. Mais le croiroit-on? un aussi habile homme est mort sans qu'il ait presque été fait mention de lui. Sa conversation étoit comme son humeur, toujours satyrique, & quelquefois un peu trop libre. C'est à cette liberté cynique que nous devons attribuer la perte de plusieurs ouvrages qu'il avoit fait, lesquels n'auroient réjoui que trop de gens & en auroient attristé & rebuté un plus grand nombre; mais c'étoient toujours des ouvrages de critique, & nous n'avons que cette traduction par laquelle nous puissions juger de son style, & profiter de son purisme, & de son exactitude.

Garcilasso ne parle dans toute son Histoire que de ce qui s'est fait par les Espagnols, & il nous montre le peu de succés qu'eut cette expedition. Nous dirons ici, mais fort brievement ce qui fut fait dans la suite par les autres nations. Charles-Quint voyant que Soto n'avoit pas réüssi resolut en 1546. d'envoyer à la Floride plusieurs vertueux Ecclesiastiques, & quelques Religeux de S. Benoit pour adoucir l'humeur farouche de ces peuples: mais les Sauvages les écorcherent tout vifs, & pendirent leurs peaux à la porte de leurs cabanes. La Floride fut aussi decouverte par les François dans le même siecle, & en 1562. sous le Regne de Charles IX. Roi de France, un nommé François *Ribaut* y bâtit le Fort de la Caroline sur la riviere du May, & fit alliance avec les Sauvages de ces quartiers. Il s'en retourna ensuite en France, d'où tardant trop à aller revoir sa nouvelle Colonie, ceux qu'il y avoit laissé se revolterent; leur revolte fut cause que Pedro *Melendez* Espagnol les chassa en 1563. Ils se mirent donc sur un vaisseau & s'exposerent à la mer. Ils souffrirent une si cruelle famine, qu'ils furent obligez de tirer au sort pour savoir celui qui seroit mangé des autres, & le sort tomba sur celui qui avoit été le plus ardent à la revolte. En 1564. Reline *Laudonniere* alla dans la Floride & rétablit le Fort de la Caroline; mais les Castillans jaloux de ce que les François s'établissoient si proche de la nouvelle Espagne, vinrent les surprendre, & les mirent en fuite. *Laudonniere* se sauva avec peine; mais le pauvre *Ribaut*

les Editions posterieures à l'année 1699, *ne sont plus de lui, mais de M. l'Abbé Bordelon connu par plus d'une sorte de livres; & surtout par les* Diversités curieuses. *Il avoit, dit-on, fait une* Grammaire, *& une* Poëtique, *desquelles nous n'avons rien, si ce n'est un traité de la Versification, qui lui est attribué, & qu'on a mis a la tête du Dictionnaire des Rimes. Il mourut au commencement de l'année* 1699, *comme il reconduisoit quelques amis, avec lesquels il avoit déjeûné: il n'avoit guéres moins de* 70. *ans & l'âge n'avoit pas beaucoup ôté à sa vivacité, & encore moins à sa liberté d'expression.*

baut qui étoitretourné dans la Floride, fut pris & écorché tout vif, & tous leurs gens furent pendus. Dominique *de Gourgues* du Mont de Marſan en Gaſcogne ayant appris cette action barbare, arma un vaiſſeau à ſes dépens & paſſa en 1567. dans la Floride accompagné de 150. ſoldats & de 80 matelots. Les peuples ſe joignirent auſſi-tôt à lui & l'aiderent à reprendre le Fort de la Caroline, & deux autres conſtruits par les Eſpagnols, dont ceux qui y étoient en garniſon furent pendus aux mêmes arbres, où les François avoient été attachez : après quoi *Gourgues* revint en France l'an 1568. où il eut bien de la peine à ſe garantir de la juſtice, étant pourſuivi par les Eſpagnols avec qui la France étoit alors en paix. La Floride Françoiſe retomba enſuite entre les mains des Eſpagnols, qui la garderent juſqu'en 1663. qu'ils en furent chaſſés par les Anglois qui en ſont encore aujourd'hui les maîtres, & qui vraiſemblablement y reſteront encore longtemps.

Au reſte, comme nous ſommes dans un ſiecle, où l'on veut ſavoir tout ce qui s'eſt paſſé dans d'autres pays que le ſien propre, & où les livres inutiles ſe liſent avec beaucoup plus d'avidité que les autres, on eſpere par conſequent que celui-ci ſera couru, ſera lû, & ſera eſtimé.



AVER-

AVERTISSEMENT

pour cette nouvelle Edition.

JE n'ai rien à ajoûter à l'Avertissement précedent, sinon que je n'ai réimprimé cette *Histoire de la Floride*, qu'à cause qu'elle apartient à l'Auteur de celle *des Incas.* Et si l'on me demande ce que je pense de cette *Histoire de la Floride*; je répondrai qu'elle renferme quelques circonstances curieuses; mais qu'un petit nombre de circonstances ne rend pas un livre assés necessaire pour que l'on ne s'en puisse passer; qu'en géneral cette Histoire est séche; que les reflexions y sont froides & insipides; que le stile en doit être languissant dans l'Original, puis qu'il l'est considerablement dans la version, malgré le génie du Traducteur. A l'égard de ce dernier, il n'est pas necessaire d'avertir que ses phrases & ses periodes ne sont nullement à la mode, non plus que plusieurs de ses termes. Son stile est aussi trop simple & trop uniforme. Il nous faut aujourd'hui du *leger*, du *vif* & du *petillant.* Cela nous amuse, & nous voulons même cet amusement dans les choses les plus sérieuses. Je prévois qu'avec le tems ce stile percera jusques dans le Sanctuaire; & pourquoi y perceroit il moins que le *Romanesque?* qui a si bien mis les Patriarches à la mode de notre siecle, & leur a apris à faire une declaration d'amour dans les regles.

A cette Histoire de la Floride par *Garcilasso* j'ai ajoûté une Relation curieuse, amusante & instructive d'un grand pays que l'on peut prèsque regarder comme apartenant à la Floride. Elle est du *P. Hennepin.* Je me flate que cette réimpression ne déplaira pas au Lecteur, & que les Journalistes voudront bien ménager à son égard une critique qu'ils pourront emploier plus utilement sur d'autres sujets. Au reste ce qu'on a lû du Traducteur Richelet dans l'Avertissement précedent m'oblige de mettre ici un Article qui le concerne. Le Lecteur y trouvera peut-être quelque chose d'assez interessant.

PIERRE RICHELET Avocat au Parlement de Paris né vers l'an 1630 à Cheminon en Champagne, & mort à Paris au mois de Novembre 1698. s'étant lié dés sa jeunesse avec Mrs. D'Ablancourt & Patru, s'appliqua comme eux à étudier & à perfectionner la Langue Françoise. Il fut un des premiers que M. l'Abbé d'Aubignac aggrégea à l'Academie qu'il avoit formée. Les Discours Academiques qui

s'y prononçoient les premiers jours de chaque mois ne servoient pas peu à répandre de l'émulation. Ce fut aussi peu de tems après que Richelet eut quelques lueurs de fortune qui s'évanouïrent bientôt; surquoi je raporterai ses propres termes: „ Monseigneur le „ Dauphin, dit-il, (*a*) a eu deux Précepteurs. le premier M. le „ Président de Perigny, (*b*) & le second M. Bossuet Evêque de „ Meaux M. de Perigny étoit un homme d'esprit, savant d'une „ maniere solide & charmante. Le genereux & obligeant M. des „ Reaux Tallemant lui avoit proposé M. Richelet pour le soulager „ dans les services qu'il rendoit à Monseigneur. M. Richelet eut le „ bonheur de plaire à M. de Perigny, neanmoins il n'eut pas celui de „ partager ses soins. M. le President Nicolai le sollicita en faveur „ de M. Doujat Docteur en Droit, & le porta en quelque façon à „ se retracter pour obliger M. Doujat". Ce mot de *partager les soins de M. de Perigny* a extrêmement choqué Amelot de la Houssaie, qui l'a relevé durement. „ Richelet, dit-il, (*c*) qui „ étant le Calepin des Laquais . . . . a bien eu la presomption „ de croire que M. le President de Perigny auroit pu accepter un „ homme de sa sorte pour le soulager dans le glorieux emploi de l'E- „ ducation de Monseigneur". Amelot transcrit ensuite le passage de Richelet, & ajoûte: „ j'admire l'insolence de ces mots, comme „ si Richelet étoit de rang & de mérite à avoir pû jamais être le „ Collegue de M. de Perigny". Il semble qu'Amelot a interpreté un peu trop litteralement les paroles de Richelet, qui n'a voulu dire autre chose sinon qu'il s'étoit flaté d'obtenir la place que M. Doujat avoit occupée; place qui consistoit à donner quelque teinture des belles Lettres à Monseigneur, mais toûjours sous les ordres & dans les vuës de M. de Perigny. Quoiqu'il en soit, Richelet ayant manqué son coup continua de prendre chez lui, comme il le faisoit auparavant, des Pensionnaires, auxquels il montroit la Langue Françoise, & de composer plusieurs Ouvrages dont quelques uns ont conservé leur reputation jusqu'à present.

On dit de Richelet qu'il se soumit de bonne grace à ce que le Prêtre de S. Sulpice, qui lui administroit les Sacremens dans sa derniere maladie, exigea de lui; qui étoit de demander publiquement par-

(*a*) *Recueil des plus belles Lettres.* &c.

(*b*) . . . . Picart de Perigny President des Enquetes, & mort en 1670. V. M. Huet de *Rebus ad se pertinentibus* p.

(*c*) V. ses *Annales* de Tacite.

pardon du ſcandale que les obſcénitez repanduës dans ſes Ouvrages avoient pû cauſer. Comme le fait n'eſt apuyé que ſur un ouï dire, on en croira ce qu'on voudra. C'eſt aſſez l'ordinaire de ces prétendus eſprits forts d'être plus foibles que les autres, lors qu'il faut partir pour le pays,

Unde negant redire quemquam.

OUVRAGES IMPRIMEZ DE RICHELET.

I. *La Verſification Françoiſe, où il eſt parlé de l'Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe, des Poëtes François anciens & modernes, de l'origine de la Rime & de la maniere de bien faire & de bien tourner un vers. Avec des exemples des Poëtes qui les ont bien ou mal tournez.* Pariſ. 1671. in 12. *pagg.* 276.

La partie hiſtorique ne contient que treize pages, & ce n'eſt rien moins qu'une Hiſtoire un peu complete de la Poëſie.

II. *Hiſtoire de la Conquête de la Floride.* 2. *vol.* 12. 1670. *reimprimée enſuite à Paris en* 17 . . *& à Leide en* 1731.

III. *Dictionnaire François contenant les mots & les choſes dignes de remarques ſur la Langue & les termes des Arts & des Sciences. Par Pierre Richelet.* Geneve, *Widerhold.* 1680. in 4.

Il ne ſera pas inutile de diſtinguer avec un peu plus d'exactitude que les Editeurs même de Richelet ne l'ont fait, ce que les différentes editions de ce Dictionnaire ont de particulier. Autrement il eſt difficile de ſavoir de qui vient la déciſion ſur un mot qui embaraſſe: & le Dictionnaire a paſſé par tant de mains, qu'il eſt important d'être bien au fait là-deſſus.

Cette Edition de 1680. eſt la premiere, & les curieux ne doivent pas negliger de la mettre dans leur Cabinet, lorsque l'occaſion s'en preſentera. Elle contient beaucoup d'Anecdotes litteraires qui ne ſont que là, & des jugemens très-durs à la verité, & ſouvent malins; mais auſſi aſſez vrais pour la plûpart. Enfin c'eſt là où l'on voit le caractere de Richelet, que les Editions poſterieures repreſentent quelquefois bien différent de lui-même. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter qu'il eût épargné à ſes lecteurs un tiſſu d'ordures, dont les Editeurs modernes n'ont pû le purger entierement. On trouve à la tête de cette premiere Edition une Préface qui a paſſé dans les réimpreſſions

de 1685. 1689. 1690. 1691. & 1732. Richelet y a exposé d'une maniere claire & nette la methode qu'il s'étoit prescrite: & il vaudroit mieux que ceux qui ont travaillé sur son fond eussent suivi le plan qu'il avoit tracé, que d'y avoir fait des additions qui pouvoient étre bonnes ailleurs, mais qui ne sont pas certainement à leur place; qui n'ont servi qu'à grossir inutilement un livre qui ne pouvoit demeurer trop abregé; & pour tout dire en un mot, qui d'un Dictionnaire qui devoit principalement fixer nos doutes sur la Langue Françoise, ont fait peu à peu un enorme *Polyanthea*, un *Salmigonais* (on me permettra ce terme) de choses inutiles, repetées mille fois dans toutes sortes de livres, d'usages anciens & modernes, d'explications, de definitions & de descriptions prises au hazard dans les Arts & dans les Sciences. Droit Canonique, Droit Civil, Coutumes Romaines, &c. tout y a été fourré indiscrétement & sans jugement.

Voici une anecdote sur la premiere Edition du Richelet, qu'on a retranchée de la Vie de ce Grammairien, & qui vient de bonne source. (*a*). Dés que l'impression de ce Dictionnaire fut achevée, Widerhold en fit passer subrepticement quinze cens exemplaires en France, qui furent amenés & déposés à Ville-Juif, proche Paris. Il s'adressa ensuite à Benard, qui loin d'entrer dans une negociation aussi perilleuse, donna avis du dépôt au Syndic & aux Adjoints de la Librairie, lesquels firent saisir tous les exemplaires, & les conduisirent à la Chambre Syndicale, où ils furent brulez en partie & en partie lacerés. Widerhold mourut de chagrin trois jours après, & le lendemain Benard sortant du salut de S. Benoit fut poignardé dans la foule.

On ne sauroit disconvenir que ce Dictionnaire ne soit un des meilleurs qu'il y ait en notre Langue. Richelet s'y est egalement éloigné de la sécheresse ennuyeuse, ou de la fade abondance de la plûpart de ses Confreres. „ Il a soin d'y rapporter exactement les „ trois sortes d'expressions, propres, figurées & burlesques; il „ tient le milieu pour l'orthographe entre les deux extrémitez en „ retranchant la plûpart des lettres doubles & inutiles qui ne défigurent pas les mots lorsqu'elles en sont retranchées. Il avoit beaucoup retranché sous M. d'Ablancourt, il temoigne même avoir tiré „ beaucoup de lumieres de M. Patru. Outre cela il cite la plûpart des „ bons Auteurs, & se fonde le plus qu'il peut sur l'usage ". C'est ainsi

(*a*) M. le Clerc Ecclesiastique de Lyon l'avoit aprise de M. Papillon.

ainsi que M. Baillet (*a*) juge de ce Dictionnaire, dont il ajoûte pourtant que les libertés que Richelet s'y est données en ont un peu diminué le prix „ & l'ont fait passer dans l'esprit des honêtes „ gens pour une piéce satyrique & malhonnête, & pour le fruit d'une „ passion indiscrete.

Le paralelle que fait le *Theophraste Moderne* entre Furetiere & Richelet n'est pas sans mérite (*b*).

—— *Lyon* 1685. (*c*) in 4. chez Bailly.

Cette Edition est déjà mutilée; mais quoique le Correcteur ait eu soin de retrancher autant qu'il a pû les phrases & les mots obscénes, il en a encore laissé un grand nombre.

—— *Geneve* (ou *Lyon*) 1689. 1690. 1691. in 4. *ou Geneve* Jean-Jacques Dentand. 1690. in 4. (suivant le titre à Cologne.) 1694. in 4.

—— *Dictionnaire François contenant géneralement tous les mots & plusieurs remarques sur la Langue Françoise, ses expressions propres, figurées & burlesques; la prononciation des mots les plus difficiles, le genre des noms, la Conjugaison des verbes, leur regime, celui des Adjectifs & des Prépositions, avec les termes les plus connus des Arts & des Sciences.* Geneve, *pour David Ritter*, chez Vincent Miege, 169.. in 4. *pagg.* 565. *pour la* I. *Part.* & 481. *pour la* II.

Cette Edition est d'un quart plus ample que les précedentes & c'est Richelet lui-même qui est Auteur des augmentations.

—— *Geneve* 1710. 2. vol. in 4. chez la Compagnie des Libraires qui la fit revoir alors par un de ses correcteurs d'imprimerie nommé *Bandol*.

—— *Amsterdam*, chez les Elzeviers (*ou plutôt* Lyon) 1706. in fol.

La grande ambition de Richelet étoit de voir son Dictionnaire imprimé in folio: il pouvoit raisonnablement s'en flatter après les augmen-

(*a*) *Jug. des Savans* Tom. II.
(*b*) *Theop. Mod.*
(*c*) Ces reimpressions pouvoient bien être supofées. On sait que par des vûës particulieres de commerce, l'usage de changer les dates est ordinaire dans la Librairie.

augmentations qu'il y avoit faites en 1693. mais la mort lui enleva cette consolation. L'Edition dont il s'agit est faite sur la précedente; à cela près qu'elle fourmille de nouvelles fautes outre celles qui y étoient auparavant.

—— *Amsterdam* (ou plutôt *Lyon*) 1709. 2. *vol, in fol. pagg.*

Voici la premiere Edition de Richelet où l'on ait trouvé des additions étrangeres. Le P. Martin de l'Oratoire en est l'Auteur. Elles consistent en un grand nombre de mots que Richelet avoit oubliez, & il y a pour le moins autant de traits satyriques & obscénes que dans la premiere. On voit à la tête une Bibliotheque des Ecrivains citez, qui n'est pas absolument mauvaise. A tout prendre, je ne sais si ce n'est pas la meilleure Edition du Richelet augmenté : elle est assez ample, & cependant n'est pas absolument surchargée des choses inutiles dont les suivantes ont été farcies.

—— *Lyon* 1719, 2. *vol. in fol.*

C'est la premiere Edition qui ait été imprimée en France avec Privilege, elle est copiée de la précedente, & l'on s'est contenté d'en retrancher environ 150. endroits.

—— *Rouen*, 1719. 2. vol. in fol.

On ne reconnoitra plus Richelet dans cette Edition, où l'on a transporté sans scrupule tout ce qu'on a cru propre à la grossir, en dépouillant les Dictionnaires de Marine & des autres arts qui avoient paru jusqu'alors. Les mots Latins sont aussi joints aux mots François.

—— *Lyon*, 1728. 3. vol. in fol.

Deux personnes ont mis la main à cette Edition : l'une, qui est M. le Clerc, fils du célèbre Dessinateur, & Ecclesiastique de S. Sulpice à Lyon, a eu soin de pousser tout aussi loin qu'il a pu la Bibliotheque des Ecrivains citez. Elle est devenue entre ses mains un ouvrage aussi diffus qu'inexact & passionné. Malgré cela il y a tant de recherches curieuses qu'on ne doit pas la mépriser. L'autre personne qui a travaillé sur les mots mêmes & sur le fond du Dictionnaire est M. Aubert Avocat de Lyon & habile homme. M. Lancelot (*a*) qui a

(*a*) Il eut cette commission au sujet d'un Privilege que les Libraires de Paris avoient obtenu

a été chargé d'examiner ces additions déclare (*a*) que la plûpart sont „ curieuses, instructives & écrites avec netteté ; l'Auteur „ ajoute-t-il, m'en paroit savant, non seulement dans les matieres „ de Droit, auxquelles on dit qu'il a donné sa principale application, mais encore dans les belles Lettres. Je ne doute pas que „ ces additions ne fassent plaisir au public ; je souhaiterois seulement que l'Auteur ajoutât d'autres remarques, qui me paroissent être une suite naturelle de son projet ; & qu'il en otât quelques-unes qui paroissent inutiles ; j'y trouve aussi une demi-douzaine de noms de lieux, & je ne vois pas pourquoi ils y sont ; il „ il n'en faut point, ou il en faudroit beaucoup davantage.

—— *Dictionnaire de la Langue Francoise ancienne & moderne de Pierre Richelet, augmenté de plusieurs Additions d'Histoire, de Grammaire, de Critique, de Jurisprudence, & d'une Liste Alphabetique des Auteurs & des livres citez dans le Dictionnaire: nouvelle Edition augmentée d'un grand nombre d'Articles.* Amsterdam, *aux dépens de la Compagnie*, 1732. 2. *vol. in* 4. *pagg.* 837. *pour le* I. *& pagg.* 939. *pour le* II. *On dit dans l'Avertissement qu'elle est augmentée de* 6000. *Articles. C'est un dédommagement des inutilités qu'on a retranchées. Je renvoie à cet Avertissement, qui merite d'être lû.*

H. Du Sauzet Libraire a eu soin de cette Edition.

IV. *Les plus belles Lettres des meilleurs Auteurs Francois, avec des Notes*, Lyon. *Bailly*. 1687. in 12. pagg. 432.

Le Texte de ces Lettres a divers défauts : le premier est, que toutes les Lettres y sont sans dattes ; & le second, que le Texte est altéré en quelques endroits. Il est vrai que ce Recueil n'étant fait que pour donner aux Etrangers & même aux François quelques modéles du Style Epistolaire, ces défauts ne nuisent point aux Lecteurs par raport au but que l'Editeur s'est proposé. Il y a quatre Articles à la tête de ce Volume, qu'on doit regarder comme l'échantillon d'un plus grand

obtenu pour le Richelet de Rouan de 1719. & en vertu duquel ils vouloient empêcher ceux de Lyon d'imprimer le Dictionnaire avec les additions de M. Aubert.

(*a*) V. la Préface de cette Edition, où le sentiment de M. Lancelot a été inseré tout au long.

grand ouvrage, lequel devoit contenir la Vie des Auteurs d'où les Lettres sont tirées, avec un jugement sur leur style. Quoique ces quatre Articles soient fort courts, & que Richelet les ait choisis, on y trouve quelquefois des fautes, & les Notes qu'il y a semées çà & là n'en sont pas exemptes; comme on le verra par les exemples suivans. Voiture écrivant à Balzac & lui disant „ je ne voudrois pas que vos „ ennemis eussent cela à vous reprocher " Richelet observe „ que „ Theophile & le P. Goulu étoient les deux grands ennemis de Bal- „ zac ". Voiture louant ensuite quelques ouvrages de Balzac, Richelet remarque „ que Voiture entend parler du Prince & de l'A- „ ristippe de Balzac, les deux plus éloquentes Piéces de ce fameux „ Ecrivain ". Si Richelet avoit examiné les dattes avec un peu plus d'attention, il n'auroit pas supofé qu'une Lettre écrite en 1625. pouvoit avoir en vüë deux Ouvrages dont l'un est de 1631. & l'autre de 1658. Dans la même Note Richelet met la mort du Card. de Richelieu en 1648. qui surement est arrivée en 1642.

—— *Les plus belles Lettres Francoises sur toutes sortes de sujets, tirées des meilleurs Auteurs avec des notes*, Paris 1698. 2. vol. in 12. *Paris*, 1705. 2. vol. in 12.

Au lieu de quatre Articles Epistolaires François qui étoient dans le premiere Edition, il y en a vingt dans celle-ci, & ontre cela un plus grand nombre de notes.

V. *Dictionnaire de Rimes dans un nouvel ordre, où se trouvent 1. les mots & les genres des noms. 2. Un abregé de versification. 3. Des Remarques sur le nombre des syllabes de quelques mots difficiles.* Paris, 16. . . . in 12. *ibid.* 1690. in 12. *pagg.* 561. sans l'Abregé & les Remarques. *ibid.* 1702. 1711. 1721.

VI. *La Connoissance des Genres Francois tirée de l'usage & des meilleurs Auteurs*, Paris. 1691. in 12.

VII. *Recueil des plus belles Epigrammes des Poëtes Francois depuis Marot jusqu'à present, avec des notes historiques & critiques, & un Traité de la vraie & fausse beauté dans les Ouvrages d'esprit, traduit du Latin de MM. de Port-Royal* (*a*). Paris. 1698. 2. vol. in 12. *pagg.* 302.

(*a*) C'est le Traité qui est à la tête du *Delectus Epigrammatum.*

302. *pour le* I. & 214. *pour le ſecond*, qui ne contient que les Poëſies de Racan.

Les Poëtes dont Richelet a donné des morceaux ſont au nombre de 29. il en a donné auſſi la vie en abregé: mais ne faut pas oublier qu'il y a onze de ſes propres Epigrammes dans le Recueil, & que ce Recueil a paru fort augmenté dans les Editions poſterieures.

OUVRAGES MANUSCRITS.

Outre ces ouvrages qui ont été imprimez du vivant de Richelet, on ſait qu'il en avoit composé pluſieurs qu'il a lui-même ſupprimez, ou qui ſe ſont perdus à ſa mort. Voici ceux qui ſont venus à ma connoiſſance.

VIII. *Le Dictionnaire Burleſque.*

Cet Ouvrage devoit renfermer tous les mots & toutes les phraſes dont la pudeur ou la bienſeance empêchent les honnêtes gens de ſe ſervir. Amelot de la Houſſaïe en a parlé dans ſes notes ſur Tacite, où à l'occaſion d'un mot un peu delicat, il dit: „ cela s'entendra „ bien mieux, ſi jamais on imprime le Dictionnaire Mileſiaque, „ que Richelet a fait pour l'inſtruction, ou plûtôt pour la corrup„ tion de ceux qui ne ſavent pas les termes que l'honêteté ci„ vile, la pudeur & la bienſéance ont bannis de la converſation: „ Richelet, dis-je, qui étant le Calepin des lacquais &c. Il eſt à croire que (*a*) Richelet devenu plus ſage ſur ſes vieux jours conçut qu'un pareil Ouvrage pourroit faire beaucoup de mal, & ne ſerviroit qu'à le flêtrir dans toute la poſterité. Ces ſages reflexions le porterent ſans doute à le ſupprimer.

IX. M. Teiſſier parle encore d'une *Vie de Chapelain* & d'un *Recueil de Vies des Grammairiens François* (*b*).

X. *L'Hiſ-*

(*a*) Dans le tems que je demeurois à Geneve j'ai vû entre les mains de Monſieur Cramer Libraire certains prétendus Fragmens d'un *Dictionnaire Burleſque* de Richelet. Il ne faut pas confondre non plus le nouveau Dictionnaire Burleſque d'un certain *Joſeph Philibert le Roux* avec celui de *Richelet*. Il y a toute aparence que ce dernier avoit repandu plus de ſel dans les obſcénités qu'il s'étoit donné la peine de compiler, & qu'elles y paroiſſoient *purioris impuritatis*.

(*b*) *Catalogus eorum qui* &c.

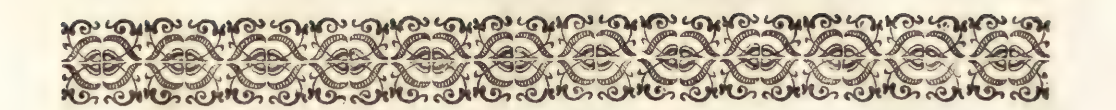
X. *L'Hiſtoire d'Abyſſinie & d'Ethiopie tirée du grand Ouvrage de M. Ludolphe.* Paris 1684. in 12. Cet Ouvrage eſt attribué mal à propos à Richelet, puis qu'il eſt d'un nommé des-Jauneaux.

XI. On pretend auſſi que Richelet avoit compoſé des Elemens de Grammaire de nôtre Langue, ſous le titre de *Commencemens de la Grammaire Françoiſe.*

A Amſterdam le 30. Août 1736.



TABLE



TABLE

DES CHAPITRES

De la premiere Partie.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE III.

LIVRE IV.



TABLE

DES CHAPITRES

De la seconde Partie.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

IX.

FIN.





TABLE DES FIGURES de ce Volume.

HIS-


CARTE DE LA LOUISIANE ET DU COURS DU MISSISSIPI
Dressée sur un grand nombre de Memoires entr'autres sur ceux de Mr. le Maire Par Guill.aume De l'Isle de l'Academie Rle. des Sciences.
Vers ce lieu au rapport des Indiens les Espagnols passent à gué sur leurs chevaux le Missouri allans traitter avec des Nations Situées vers le Nordouest d'où ils aportent du fer jaune cest ainsi quils sexpriment
LAC SUPERIEUR
SIOUX DE L'EST
SIOUX DE L'OUEST
LAC HURON
LAC ou MICHIGANE
L. MICHIGAN
PARTIE DU CANADA ou NOUV. FRANCE
LES RENARDS
LAC ERIÉ
ILINOIS
PAYS DES APACHES ET DES PADOUCAS
PAYS DES OSAGES
LA LOUISIANE
NOUVEAU MEXIQUE
LES KANOATINOS
LES CADODAQUIOS
LES CENIS
VIRGINIE
CARO
les Padoucas
les Panis
les Missouris
les Cansez
les Tamarois et Caouquias
les Miamis
les Tongoria
les Chicachas
les Chattas
les Alibamous
les Conchatez
les Caouitas
les Apalaches
Ohio ou la Belle Riv.
Desert de six vint lieües détendue ou les Ilinois font la chasse des boeufs
Natchez
S. Augustin
Pensacola
la Mobile
Embouchure du Missisipi ou Riviere St. Louis
Baye S. Louis ou S. Bernard
Indiens errans et Antropophages
Habit. des Indiens
Nations derangées
Nations detruit
GOLFE DU MEXIQUE
275
280
285
290
295
45
40
35
30



HISTOIRE DE LA CONQUETE DE LA FLORIDE

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Dessein de l'Auteur. Bornes de la Floride. Par qui elle a été découverte. Coustumes de ses Habitans. Preparatifs de Ferdinand de Soto pour en faire la conquête.

CHAPITRE I.

Dessein de l'Auteur.

J'AI dessein d'écrire la découverte de la Floride; & les actions mémorables qui s'y sont passées. Mais comme Ferdinand de Soto y exécuta de grandes choses, & que c'est lui que regarde particulierement cette Relation; je reprendrai son Histoire de plus haut. Soto fut un des douze Conquerans du Perou, & eut part à la prise d'Atabalipa, qui en fut le dernier Roi. Ce Prince étoit fils naturel de l'Inca Huaina Capac, & avoit usurpé le Royaume sur le legi-

* En 1533. Ou Atahualpa.

legitime heritier, qu'on appelloit Huascar. Mais les cruautés de cet usurpateur révolterent les peuples contre lui; ce qui facilita aux Espagnols la conquête du Perou, & leur apporta de grandes richesses. Du Quint seul il en revint à l'Empereur près de deux millions trois cens mille ducats, & à Ferdinand de Soto plus de cent mille. Ce Capitaine reçût, outre cela, plusieurs présens des Indiens, & d'Atabalipa même, qui lui en donna de magnifiques; parce qu'il étoit le premier Espagnol auquel il eût parlé. Lors que Soto se fut donc enrichi de la sorte, il retourna en Espagne avec plusieurs autres, qui avoient tous fait fortune dans Caxa Malca. * Mais au lieu de songer à l'acquisition de quelque grande terre dans son païs, le souvenir des choses qu'il avoit glorieusement achevées lui inspira un vaste dessein. C'est pourquoi il vint à Valladolid prier Charles-Quint de lui permettre d'entreprendre la conquête de la Floride; avec promesse d'en faire la dépense, & de ne rien épargner pour la gloire de l'Empire. Ce qui le sollicitoit le plus à cette illustre entreprise étoit de voir qu'il n'avoit rien conquis de son chef; que Ferdinand Cortés s'étoit rendu maître du Mexique, & Piçarre & Almagre du Perou: car ne leur cedant ni en valeur, ni en aucune autre qualité, il avoit peine à souffrir que la fortune leur fût plus favorable qu'à lui. Il renonça donc aux prétentions qu'il avoit sur le Perou, & tourna toutes ses pensées à la conquête de la Floride, où il mourut. Voilà comme de grands Capitaines se sont sacrifiez pour les intérets de leurs Princes. Toutefois il se trouve parmi nous des personnes qui disent malicieusement, que l'Espagne doit à la témerité de quelques jeunes foux la plûpart des contrées du nouveau monde. Mais ils ne considérent pas qu'ils sont eux-mêmes les enfans d'Espagne; & que cette généreuse mere n'éleve ceux à qui elle donne la naissance, que pour conquérir l'Amérique, & porter la terreur de leurs armes dans le reste de la terre.

CHAPITRE II.

Bornes de la Floride.

LA Floride a été appellée de ce nom, à cause qu'elle fut découverte le jour de Pâques Fleuries † le 27. de Mars § de l'année 1513. Mais parce que c'est un grand païs, dont toutes les parties ne sont pas conquises, ni connuës, il est difficile de les décrire fort exactement. On ne sçait pas effet, si au Septri-

* Petit lieu dans le Perou, qui donne son nom à une petite Contrée. Il est près du Quito, & de la Riviere Vagna. C'est-là qn'Atabalipa fut battu, pris, & cruellement massacré en 1533.

† Ainsi la plûpart des Auteurs modernes se trompent lors qu'ils disent, que ce fut Ferdinand de Soto, qui donna ce nom à la Floride, puis qu'il n'y aborda qu'en 1539. sur la fin de Mai, dans laquelle année Pâque fleurie étoit le 30. de Mars.

§ Je ne sçai s'il n'y auroit pas faute ici; car ce fut la Fête de Pâque, qui tomba le 27. de Mars en 1513. Pâque fleurie étant arrivée le 20. du mois.

tentrion * la Floride eſt bornée de la terre, ou de la mer. Ce qu'il y a de certain, eſt qu'elle a le Golfe de Mexique, & l'Iſle de Cuba au Midi; au Levant la mer Oeceane qui régarde l'Afrique, & au Couchant ce que l'on nomme aujourd'hui le nouveau Mexique. De ce côté-ci eſt la Province des ſept Villes, qui fut appellée de la ſorte par Vaſques Coronado, qui alla en mille cinq cens trente-neuf à la découverte de ces quartiers. Mais comme on ne les put peupler, Antonio de Mendoça qui l'y avoit envoyé perdit avec déplaiſir toute la dépenſe qu'il avoit faite pour cette entrepriſe.

CHAPITRE III.

Ceux qui ont entrepris la conquête de la Floride.

JUan Ponce de Léon † fut le premier qui découvrir la Floride. C'étoit un Gentilhomme qui avoit pris naiſſance au Royaume de Léon, & qui avoit été Gouverneur de l'Iſle de Porto Rico. § Comme les Eſpagnols ne ſongeoient alors, qu'à faire de nouvelles découvertes, il arma deux caravelles, & tâcha par toutes ſortes de moyens à découvrir l'Iſle de Bimini, ** ſur le bruit qu'il y avoit une fontaine qui rendoit la jeuneſſe aux Vieillards. Mais après avoir inutilement cherché cette Iſle, la tempête le jetta ſur la côte, qui eſt oppoſée au Septentrion de Cuba; & il nomma ce continent la Floride. Et ſans conſidérer ſi c'étoit Iſle, ou terre ferme, il vint en Eſpagne demander la permiſſion d'en faire la conquête & l'obtint. De ſorte qu'en l'an 1513. il équippa trois vaiſſeaux, & aborda au païs qu'il avoit découvert. Les Indiens à ſon arrivée le répouſſerent vigoureuſement, tuérent preſque tous ſes gens à la réſerve de ſept bleſſés, dont il étoit du nombre, qui ſe ſauverent à Cuba, où ils moururent tous de leurs bleſſures. Voilà quelle fut la fin de Ponce & de ſon expedition. Mais depuis lui, il ſemble que l'entrepriſe ſur la Floride ait continué d'être fatale à ceux qui l'ont tentée. Quelques années après ce malheur, le Pilote Mirvelo, qui commandoit une caravelle, allant trafiquer avec les Sauvages, la tempête le pouſſa ſur la côte de la Floride, où il fut ſi favorablement reçû, qu'il revint fort content à l'Iſle de San-Domingue. Mais dans cette rencontre il n'en uſa pas en ſage Pilote; car il n'eut pas le ſoin de prendre les hauteurs des lieux, & cette faute lui coûta cher, comme il ſe verra.

Au

* La Floride eſt bornée au Septentrion par le Canada, ou la Nouvelle France. Ce qui fait dire à l'Auteur, qu'on ignore quelles ſont les bornes de la Floride du côté du Septentrion, c'eſt qu'il renferme dans la Floride, comme font les autres Eſpagnols, la Virginie, & le Canada.

† Avant Jean Ponce de Leon, la Floride avoit été découverte par Sebaſtien Cabot, que Henri VII Roi d'Angleterre envoya en 1496. pour chercher par l'Occident un paſſage pour naviger dans l'Orient. Cabot ne fit que voir la terre, ſans s'y arrêter.

§ Ou S. Juan de Porto-Rico Iſle de l'Amerique. Elle eſt l'une des grandes Antilles, ſituée dans la mer du Mexique, à ſeize lieuës de l'Hiſpaniola vers le Levant.

** L'une des Iſles Lucayes au Sud-Eſt de la Floride. Elle eſt fameuſe par ſes bancs de ſable, & par la difficulté de ſa navigation.

Au même tems ſept hommes des plus riches de San-Domingue firent ſociété, & envoyerent deux vaiſſeaux vers les Iſles de la Floride, afin d'en amener des Indiens pour travailler aux mines qu'ils poſſédoient en commun. Ces vaiſſeaux abordérent à un Cap qui fut nommé de Sainte Heleine, à cauſe qu'il y arrivérent le jour de la Fête de cette Sainte. Ils paſſérent de là à un fleuve qu'ils appellerent le Jourdain, du nom de celui qui le découvrit. Les Eſpagnols débarquérent en cet endroit, & les habitans de la contrée qui n'avoient point encore vû de Navires, les vinrent conſidérer comme des choſes ſurprenantes. Ils s'étonnoient auſſi de la forme des habits des étrangers, & de voir des hommes avec de la barbe. Mais cela ne les empêcha pas de les recevoir obligeamment; car ils leurs donnerent des peaux de martre, quelque argent, & de la ſemence de perles. * Les Eſpagnols leur firent d'autres préſens, & les engagerent par leurs careſſes à viſiter les vaiſſeaux. Les Indiens, qui ſe fioient à ces apparences d'amitié, entrerent au nombre de cent trente dans les Navires. Nos gens auſſi-tôt levent l'ancre, & vont à toute voile vers San-Domingue. Maïs de deux Vaiſſeaux il n'en arriva qu'un au port; & même ils ne profiterent point de leur priſe. Ces pauvres Sauvages au deſeſpoir d'avoir été trompés, s'abandonnerent à la douleur, & ſe laiſſérent mourir de faim.

Cette nouvelle répanduë à San-Domingue, Vaſqués Lucas d'Aillon vint en Eſpagne, demander permiſſion de ſe rendre maître de la Cicorie, l'une des Provinces de la Floride avec le Gouvernement du païs dont il féroit la Conquête. L'Empereur † lui accorda ce qu'il déſiroit, & ajoûta à cette faveur, celle de lui donner l'ordre de ſaint Jacques. Aillon de retour à San-Domingue arma trois navires en mille cinq cens vint-quatre, & prit Mirvelo pour le mener à la Terre où ce Pilote avoit été, à cauſe qu'on la croioit plus fertile que tout ce que l'on en avoit découvert juſques alors. Mais parce que Mirvelo ne ſe ſouvenoit plus de l'endroit, où il étoit la premiere fois abordé, il tâcha inutilement d'y arriver; & il en fut ſi ſenſiblement touché qu'il en perdit l'eſprit & la vie. Aillon ne laiſſa pas de paſſer outre; & même après que ſon navire amiral fut perdu dans le Jourdain, il continua ſa route avec les deux autres navires & mouilla près de la Cicorie en une très-agréable côte, où d'abord il fut aſſez bien reçû. De ſorte que s'imaginant qu'il lui ſeroit aiſé de ſe rendre maître de la contrée, il envoya deux cens hommes pour la récon̄oître. Les Indiens, qui cachoient leur mauvais deſſein, les conduiſirent au dedans du païs; & après leur avoir témoigné beaucoup d'amitié, ſe reſſouvenant de la trahiſon que les autres Eſpagnols leur avoient faite, ils ſe jettent ſur eux & les taillent en pièces; puis ils viennent de furie ſur Aillon & ſes camarades, qui étoient demeurés aux vaiſſeaux; ils en tuent & bleſſent pluſieurs, & contraignent le reſte de régagner promptement San-Domingue. Les plus conſidérables de ceux qui échaperent furent Aillon & un Gentilhomme de Badajox, à qui j'ai ouï raconter dans le Perou la déroute dont je viens de faire le récit.

Ce malheur ne rebuta point Pamphile de Narbaez: il paſſa dans la Floride en mil-

* Semence de perles ſe dit des perles fort menuës, qui ſe vendent au poids.
† C'eſt l'Empereur Charles-Quint.



B. Picart inv.

Cl. Duflos f.

OFRANDE que les FLORIDIENS font d'un CERF au SOLEIL.

mille cinq cens vint-neuf *, & mena avec lui le jeune Mirvelo, Neveu de celui dont j'ai parlé. Mais encore qu'il eût quelque connoissance de la contrée, comme en ayant été instruit par son Oncle, il n'eut pas pourtant la fortune plus favorable que lui. Narbaez même périt dans cette navigation avec ses gens, à la réserve d'Alvar Nugnez Cabeça de Vaca, & de quatre de ses compagnons, qui rétournérent en Espagne, où il obtinrent quelques Gouvernemens. Mais cela ne réussit pas ; car ils moururent assez malheureusement, & Alvar revint prisonnier à Valladolid, où il finit ses jours. Après ceux dont je viens de parler, Ferdinand de Soto entreprit de s'emparer de la Floride: il y arriva en 1533. mais enfin il y perdit les biens & la vie. Sa mort étant süë en Espagne, plusieurs démandérent le Gouvernement de la Floride, avec permission d'en continuer la découverte: mais Charles-Quint ne voulut écouter personne là-dessus. De sorte qu'en mille cinq cens quarante neuf, il y envoya Cancel Balbastro Religieux Dominicain, pour Superieur de ceux de son Ordre qui iroient prêcher l'Evangile aux habitans de la Floride. Ce Pere arrivé dans ces contrées se mit à catechiser: mais au lieu de l'écouter, les Indiens, qui se réssouvenoient de l'injure qu'ils avoient reçûë des Espagnols, le tuérent avec deux de ses compagnons. Les autres tout effrayés régagnérent les vaisseaux, réprirent en diligence la route d'Espagne, & dirent, pour excuser leur prompt retour, que les Barbares avoient le cœur endurci, & qu'ils ne prenoient aucun plaisir à oüir la parolle de Dieu. Treize ans après on promit à un des fils d'Aillon le Gouvernement de la Floride, s'il pouvoit s'en rendre maître. Mais comme il sollicitoit son départ, & qu'on remettoit de jour à autre l'exécution de son entreprise, il mourut de déplaisir. Pedro Melendez & plusieurs autres allerent ensuite dans la Floride. Cependant, comme je n'ai pas assez de connoissance de ce qu'ils firent, je n'en parlerai point.

CHAPITRE IV.

Religion & Coustumes des Peuples de la Floride

LEs Peuples de la Floride sont Idolâtres, & tiennent le Soleil & la Lune pour des Divinitez, qu'ils adorent sans leur offrir des prieres ni † des sacrifices. Toutefois ils ont des Temples; mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent, & pour y enfermer ce qu'ils ont de plus précieux. Ils élevent aussi aux portes de ces Temples en forme de trophée les dépouilles de leurs ennemis.

Ces Indiens n'épousent d'ordinaire qu'une femme, qui est obligée de garder la fidelité à son mari, sur peine d'être punie d'un châtiment honteux, ou quelquefois d'une mort cruelle. Mais par un privilége du païs, les Grands ont permission d'avoir autant de femmes qu'ils en veulent. Néanmoins ils en ont une légi-

† Cependant ou voit ici l'ofrande qu'ils font d'un cerf au Soleil.
* D'autres disent en 1528.

légitime, & les autres ne ſont que comme des concubines. De ſorte que les enfans qui naiſſent de ces dernieres ne partagent pas également les biens du Pere, avec les enfans de la femme.

Cette coûtume s'obſerve auſſi dans le Perou : car excepté les Incas & les Caciques, qui en qualité de Princes & de Seigneurs, ont autant de femmes qu'ils en déſirent, ou qu'ils en peuvent nourrir, il n'eſt pas permis aux autres d'en avoir plus d'une. Ces perſonnes de qualité diſent, qu'ils ſont obligez de faire la guerre, & qu'il faut qu'ils ayent pluſieurs femmes; afin d'avoir pluſieurs enfans qui partagent leurs travaux, que la plûpart des nobles mourant dans les combats, il eſt néceſſaire qu'il y en ait un grand nombre; & que comme la multitude n'a point de part aux affaires, & n'eſt pas expoſée aux perils, il y a toujours aſſez de peuples pour travailler, & pour porter les charges du Royaume.

Pour revenir aux habitans de la Floride, ils n'ont nul bétail, & ne nourriſſent point de troupeaux. Ils mangent au lieu de pain du gros millet; au lieu de viande, du poiſſon & des legumes. Toutefois comme ils ont coûtume d'aller à la chaſſe, ils ont ſouvent du gibier; car ils tuent à coups de fléches, des Cerfs, des Chevreuils & des Daims qu'ils ont en abondance, & plus grands que ceux d'Eſpagne. Ils atrapent auſſi pluſieurs ſortes d'oiſeaux dont ils ſe regalent, & dont les plumages de differente couleur leur ſervent à parer leur tête, & à diſtinguer durant la paix les nobles du Peuple, & durant la guerre, le ſoldat, de celui qui ne porte point les armes. Ils ne boivent que de l'eau, ils mangent leur viande bien cuite, leur fruit très-mûr, & leur poiſſon fort roti; & ſe mocquent des Eſpagnols qui en uſent autrement. Ainſi je ne puis ajoûter foi à ceux qui ont rapporté que ces peuples mangeoient de la chair humaine. J'oſe dire qu'au moins cela n'eſt pas arrivé dans les Provinces que Soto a découvertes; & qu'au contraire ils ont une extrême horreur pour cette inhumanité. Car des Eſpagnols étant logez dans un quartier où ils moururent de faim, & leurs compagnons les mangeant à meſure qu'ils expiroient, il n'y eut que le dernier qui s'en ſauva; de quoi les Indiens furent tellement offenſez qu'ils voulurent aller tuer les Eſpagnols qui étoient dans un autre lieu.

Les Peuples de la Floride vont preſque nuds, & portent ſeulement un eſpéce de caleçons de chamois, ou de daim. Ces caleçons ſont de diverſes couleurs, & ſervent à couvrir ce que la bienſeance veut que l'on cache. Leur manteau eſt une ſorte de couverture qui prend depuis le cou juſqu'à mi-jambe. Il eſt ordinairement de martre fine, & ſent une odeur de muſc très-agréable. Ils en ont auſſi quelquefois de Chats, de Daims, de Cerfs, d'Ours, de Lions, & même de Vaches, qu'ils préparent ſi bien, que l'on s'en pourroit ſervir comme d'une étoffe. Pour les cheveux ils les portent longs, & les noüent ſur la teſte. Leur bonnet eſt un reſeau de couleur qu'ils attachent ſur le front, en ſorte que les bouts pendent juſqu'au deſſous des oreilles. Leurs femmes ſont auſſi vétuës de peau de daim, ou de chevreüil, & ont tout le corps couvert d'une façon honnête & modeſte.

Les Indiens ſe ſervent de toutes ſortes d'armes, excepté de l'arbaleſte & du mouſquet. Ils croient que l'arc & la flêche leur donnent une grace particuliere; & pour cela ils en portent toujours à la chaſſe & à la guerre. Mais comme

ils

ils ont une taille très-avantageuſe, leurs arcs ſont très-longs, & gros à proportion. Ils ſont de chêne pour l'ordinaire, ou d'autre bois de cette ſorte. C'eſt pourquoi on les courbe difficilement, & il n'y a point d'Eſpagnol qui puiſſe à force de tirer la corde approcher la main de ſon viſage; au lieu que les Indiens aménent cette corde juſqu'au derriere de l'oreille, & tirent des coups qui ſurprennent. La corde de leur arc eſt de cuir de cerf, & voici comme ils la font. Ils coupent de la peau du cerf une courroye de deux doigts de large, depuis la queuë juſqu'à la tête: après ils ôtent le poil de cette courroye, ils la mouïllent, la tordent, en attachent un bout à une branche d'arbre, & l'autre à un poids de cent, ou de ſix vints livres; & laiſſent cette peau juſqu'à ce qu'elle devienne en forme d'une groſſe corde de boyau. Enſuite afin de ne ſe point bleſſer le bras gauche avec la corde, quand elle ſe détend, ils ſe ſervent d'un demi braſſer de groſſes plumes, qui les couvre depuis le poignet juſqu'au coude; & qui eſt arrêté par une bande de cuir, dont ils font autour du bras quelques tours; & ainſi ils lâchent la corde d'une force toute particuliére.

Voilà en peu de paroles les coûtumes des Habitans de la Floride: mais comme j'ai auſſi parlé ſuccinctement de ceux qui l'ont découverte, & que l'entrepriſe de Soto ſur ce païs, eſt plus illuſtre que celles des autres; je raconterai maintenant plus au long les choſes qu'il fit dans ces contrées; je décrirai les Provinces qu'il y découvrit, & rapporterai les actions de ſes ſoldats juſqu'au tems qu'ils ſortirent de la Floride, & ſe retirérent au Mexique.

CHAPITRE V.

Preparatifs pour la Floride.

SOto obtint la permiſſion de conquerir la Floride, & d'ériger en Marquiſat trente lieues de long ſur quinze de large, dans le païs dont il féroit la Conquête. L'Empereur qui lui accorda cette grace, lui donna auſſi le Gouvernement de Saint Jacques de Cuba; afin de prendre dans cette Iſle ce qui lui feroit néceſſaire pour ſon deſſein; & après qu'il l'eut executé, il l'établit Gouverneur général de la Floride.

Cette nouvelle divulguée par l'Eſpagne, on crut que Ferdinand de Soto * alloit joindre à la Couronne de nouveaux Royaumes: comme il étoit l'un de ceux qui avoient conquis le Perou, & qu'il employoit dans cette derniére expédition tous ſes biens; on s'imagina qu'elle ſurpaſſeroit de beaucoup la premiére, & que l'on s'enrichiroit à ſuivre ſa fortune. C'eſt pourquoi des gens de toute ſorte de qualité furent attirez à cette entrepriſe, & ſur l'eſpérance d'en rapporter de grands tréſors, ils abandonnérent ce qu'ils avoient de plus cher, & s'offrirent tous d'accompagner Soto. Il ſe joignit au même tems à lui ſept Gentilhommes qui révenoient de la Conquête du Perou, & qui n'avoient pour but que

* Fernand ou Ferdinand Soto étoit Fils d'un ſimple Gentilhomme de Xerés de Badajox dans l'Eſtramadoure Portugaiſe.

que d'acquerir des richeſſes, Comme ils n'étoient pas contens de ce qu'ils avoient, & que le deſir d'amaſſer s'augmentoit en eux, ils croyoient qu'ils ſatisferoient mieux leur avarice dans la Floride que dans le Perou.

Soto en vertu de ſon pouvoir, commença donc à donner ſes ordres pour des vaiſſeaux, & pour tout ce qui lui étoit néceſſaire. Il choiſit des perſonnes ſur qui il pût ſe décharger de quelques-uns de ſes ſoins; il leva des troupes, & fit des Capitaines & autres Officiers. Cependant on exécuta avec tant de promptitude ce qu'il avoit commandé, qu'en moins de quinze ou ſeize mois tout fut en état, & conduit à San Lucar de Barraméde. Si bien que les gens de guerre s'y rendirent auſſi-tôt avec force cordes, hoyaux, panniers, & autres choſes propres à leur entrepriſe, & ils s'embarquérent comme ou va voir.

CHAPITRE VI.

Embarquement pour la Floride.

ON aſſembla pour la Floride à San-Lucar plus de neuf cens Eſpagnols, tous à la fleur de leur âge; parce qu'il faut de la force, pour ſupporter les fatigues de la guerre, & vaincre les travaux qui ſe rencontrent dans les entrepriſes ſur les païs du nouveau monde. Cependant comme la vigueur toute ſeule ne ſuffit pas, le Général ordonna de diſtribuer de l'argent aux troupes, & d'avoir égard au train, & à la naiſſance de ceux à qui l'on en donnoit. Pluſieurs Officiers qui n'étoient pas équipés reçûrent cette faveur, les autres, qui conſidéroient les grandes dépenſes que Soto étoit obligé de faire, la refuſérent, dans la croiance qu'il y avoit plus de géneroſité à employer leurs biens pour ſon ſervice que de lui être à charge.

Lors que le tems fut propre à la navigation, les troupes s'embarquérent ſur dix vaiſſeaux, dont il y en avoit ſept grands & trois petits. Le Général ſe mit avec toute ſa famille ſur le Saint Chriſtophle, très-bien pourvu de ſoldats & de munitions. Nugno Touar Lieutenant-Général s'embarqua avec Charles Henriquez ſur la Madelaine. Loüis de Moſcoſo Meſtre de Camp commandoit le vaiſſeau de la Conception, qui étoit de plus de cinq cens tonneaux. André Vaſconcelo étoit Capitaine du Gallion de la bonne fortune; & avoit une compagnie de Gentilshommes Portugais, dont quelques-uns avoient ſervi en Eſpagne, Diego Garcia montoit le Vaiſſeau Saint Jean, & Arias Tinoco celui de Sainte Barbe, Alonſo Romo de Cardenioſa étoit ſur le Gallion Saint Antoine, & menoit avec lui Diego Arias Tinoco, enſeigne Colonel de l'Armée. Pedro Calderon commandoit une très belle caravelle, & avoit dans ſa compagnie Miſſer Eſpindola Capitaine de ſoixante halebardiers de la garde du Général. Il y avoit outre cela deux brigantins qui ſervoient pour la découverte, parce qu'ils étoient plus legers que les navires. Il s'embarqua auſſi ſur ces vaiſſeaux des Ecclésiaſtiques, & quelques Religieux, * tous gens d'un probité exemplaire.

A

* Franciſco del Pozo, Dioniſio de Paris, Loüis de Soto, Juan de Gallegos, Franciſco de Rocha, Juan de Torres.

A cette Armée se joignit encore la flote destinée pour le Mexique, qui étoit composée de vint navires. Soto en fut Général jusqu'à l'Isle de Cuba, où il falloit que cette flote se separât pour aller à Vera Crus. Et alors il en devoit laisser le commandement à Gonçalo de Salazar, premier Chrétien de la ville de Grenade, après que les Maures l'eurent abandonnée. * C'est pourquoi en considération de cette qualité les Rois Catholiques qui conquirent cette place, accordérent à ce Gentilhomme de grands privileges, & le comblérent de leurs faveurs. Ces deux flotes partirent de San-Lucar le sixiéme d'Avril de l'année mille cinq cens trente-huit, avec toutes les choses nécessaires; mais il ne manquoit rien sur tout aux troupes qui alloient dans la Floride.

CHAPITRE VII.

Ce qui arriva à l'Armée depuis San-Lucar jusqu'à Cuba.

LE jour que les flotes se mirent à la voile, Soto commanda un peu avant la nuit à Silvestre en qui il se confioit, de visiter les sentinelles, avec ordre au Capitaine de l'Artillerie de tenir le canon en état; afin que si quelque navire manquoit à son devoir, on tirât dessus. Cela fut aussi-tôt exécuté; & sur le minuit il pensa arrlver un grand desordre. Les Matelots du navire de Salazar voulant montrer la légérete de leur vaisseau, ou aller à la tête de la flote avec celui du Général; ou plutôt s'étant laissez abattre au sommeil, & le Pilote qui gouvernoit alors le navire n'ayant pas assez de connoissance des choses qui s'observent dans une Armée navale, le vaisseau s'éloigna d'une portée de canon de la flote, & gagna le devant du navire de Soto qui étoit à la tête. Mais comme Silvestre à qui le Général avoit donné ses ordres étoit alerte, & qu'il voyoit le navire de Salazar, il éveilla le Capiraine de l'Artillerie; il lui demanda si ce vaisseau étoit de la flote; & sur la réponse qu'il n'y avoit point d'apparence, à cause que les Matelots qui se seroient ainsi avancés méritéroient la mort; il fit tirer sur le navire. On en rompt les voiles du premier coup de canon; on enleve d'un autre les œuvres mortes †, & on entend ceux qui étoient dans le vaisseau demander quartier, criant qu'ils étoient de l'Armée. Cependant les autres navires prennent les armes au bruit du canon, & se mettent en état de tirer sur ce vaisseau, qui flotant au gré du vent; parce que ses voiles étoient déchirées, viut tomber sur l'Amiral qui lui donnoit la chasse. Ce malheur fut presque plus fâcheux que l'autre. Les uns dans la crainte & dans le desordre où ils se trouvoient, pensoient plutôt à excuser leur faute qu'à conduite leur vaisseau; les autres au contraire sur la croiance que l'action des gens de Salazar étoit une marque de mépris, ne respiroient que la vengeance, & ne prenoient pas garde de quelle façon, ni comment-ils voguoient. A la fin néanmoins lors qu'ils apperçûrent que

* En 1492.

† On appelle *œuvres mortes*, les parties d'un navire, qui sortent hors de l'eau; & œuvres vives les parties d'un navrre, qui sont dans l'eau.

que ces deux vaisseaux s'alloient heurter, ils se servirent de perches & de piques, & en rompirent plus de trois cens, pour arrêter la violence du choq, & se garantir du péril. Mais ils ne purent empêcher que ces navires ne s'embarrassassent dans les cordages, & ne fussent en danger d'être coulez à fond. Pas un vaisseau ne les secouroit dans cette confusion, le Pilote effrayé désesperoit de se tirer de péril; la nuit déroboit la connoissance de ce qu'il falloit faire; l'air retentissoit de cris; & comme le bruit empêchoit que l'on ne s'entendit, le soldat ne pouvoit obéir, ni le Capitaine commander. Voilà l'état où étoient reduits les deux navires, lorsque Dieu inspira de couper les cordages du vaisseau de Salazar, qui avoient causé tout l'accident. Car aussi-tôt ils se virent hors de danger, & le navire de Soto favorisé du vent s'éloigna de l'autre. Toutefois ce Général en colére, soit de s'être vû dans le peril, ou croyant que son malheur fut un effet du mépris que Salazar faisoit de lui, il le piqua de paroles; & même il s'en fallut peu qu'il ne lui fit couper la tête. Mais Salazar s'excusa avec respect, & l'on appuya avec tant d'adresse ses raisons, que Soto reçût enfin ses excuses, & oublia généreusement toutes choses. Salazar n'en usa pas tout à fait de même; car dans le Mexique, lors qu'il s'entretenoit quelquefois de cette avanture, il témoignoit de l'aigreur contre Soto, & souhaitoit ardemment de trouver l'occasion de lui faire tirer l'épée; afin de se vanger de l'outrage que ce Général lui avoit fait. Pour revenir aux vaisseaux; après que les Matelots de Salazar eurent racommodé les cordages, l'Armée vint mouiller à Gomer 1 où elle se rafraichit. Cependant le Général trouva tant de charmes en la fille naturelle du Seigneur de cette Isle, qu'il la lui demanda avec promesse de la marier richement au païs, dont il alloit faire la Conquête. Ce Seigneur qui ajoûtoit foi aux paroles de Soto, lui confia cette fille, qui n'avoit alors que seize ans. Mais il la mit premiérement entre les mains d'Isabelle de Bovadilla femme du Général, & la supplia d'avoir à l'avenir pour cette jeune personne des sentimens de mére. Ensuite Soto partit de Gomere, & favorisé du vent, il apperçut à la fin de Mai l'Isle de Cuba. 2 Alors Salazar obtint permission de se séparer de la Flote, & conduisit l'Armée de Mexique à Vera Crus. 3 Le Général ravi d'avoir achevé heureusement son voyage, ne songea plus que de s'aller rendre au port. Comme il étoit prêt d'y entrer, les troupes virent un Cavalier qui venoit à bride abatuë, & qui crioit de toute sa force au vaisseau Amiral 4 *Ababor.* Ce Cavalier étoit envoyé de la ville de Saint Jacques, pour faire périr le navire du Général dans des bancs & des rochers, qui se rencontroient aux endroits qu'il leur enseignoit. Et en effet les Matelots qui ne connoissoient pas bien l'entrée du port, portoient la prouë de ce côté-là. Mais aussi-tôt que ce Cavalier reconnut que c'étoit un vaisseau ami il retourna leur crier à *Estribor* 5, &

1 Gomere Port & Capitale de l'Isle Gomere, l'une des Canaries dans l'Océan Atlantique.

2 *Cuba*, l'une des Isles de l'Amérique, & la plus grande des Antilles.

3 Ce doit être San-Juan de Ulua, dite *Vera Cruz* la Nouvelle, petite ville sur le Golfe du Mexique, où il y a un port, dans lequel se rendent tous les vaisseaux, qui vont d'Espagne au Mexique. Je ne croi pas que ce soit *Vera Cruz* la Vieille, dite simplement *Vera Cruz*, que les Espagnols avoient abandonnée dès l'an 1519. à cause de la difficulté, & de l'incommodité de son port.

4 A droite.

5 A gauche.

& mettant pied à terre, il court, & leur fait ſigne de paſſer à l'autre bord, ou qu'ils s'alloient perdre. L'Amiral qui entendit la penſée de cet homme, reprit auſſi-tôt à gauche. Toutefois quelque diligence qu'il fît il donna contre un écueil: ſi bien que les Matelots qui croyoient que le vaiſſeau fût entrouvert, eurent recours à la pompe; mais au lieu d'eau ils tirérent du vin, du vinaigre, de l'huile & du miel; parce que pluſieurs tonneaux qui en étoient pleins en furent rompus. Cet accident redoubla tellement leur crainte, que perdant preſque toute eſpérance de ſe tirer de péril, ils mirent la chaloupe en mer, où entra la femme du Général avec les filles de ſa ſuite, & quelques jeunes hommes qui furent les premiers à s'enfuir. Soto ſe poſſéda fort bien en cette occaſion, car malgré les priéres de ſes gens, il demeura ferme dans le navire, il encouragea par ſon exemple les uns à travailler, & retint les autres. Il donna ordre enfin à tout, & fit décendre au fond du navire, où on trouva qu'il n'y avoit rien de rompu que les tonneaux. L'Armée en reſſentit beaucoup de joye, & il n'y eut que ceux qui s'étoient échapez avec les Dames, qui eurent quelque déplaiſir d'avoir témoigné ſi peu de fermeté dans le péril.

CHAPITRE VIII.

Combat de deux navires.

DIx jours avant que le Général abordât au port de Cuba, Diego Perez y étoit arrivé avec un navire équipé de toutes choſez. Perez étoit de Seville, & alloit trafiquer aux Iſles du nouveau monde. On ne ſçait pas bien quelle étoit ſa qualité, on ſçait ſeulement qu'en toutes ſes actions il agiſſoit avec tant d'honneur, que de ſa conduite ſeule on pouvoir juger qu'il avoit l'ame très noble. Il n'y avoit que trois jours qu'il étoit dans ce port, lors qu'il y arriva un Corſaire François qui avoit un très-bon navire, & qui étoit fort brave de ſa perſonne. Mais comme l'Eſpagnol avoit auſſi beaucoup de valeur, ils n'eurent pas plûtôt réconnu qu'ils étoient ennemis de nation, qu'ils s'attaquérent & combattirent juſqu'à ce que la nuit les ſeparât: après quoi ils s'envoyerent faire compliment avec des préſens de vin & de fruit, & ſe donnerent parole que la nuit il y auroit trêve & que même on ne tireroit point de canon de part ni d'autre. Ils diſoient qu'il n'y avoit point d'honneur, ni de courage à ſe battre avec du canon; qu'il étoit plus glorieux de ne devoir la victoire qu'à ſon bras & à ſon épée, & que d'ailleurs on s'enrichiſſoit des dépouilles du vaincu, & d'un excellent navire. Ils garderent leur parole; & cependant de peur de quelque ſurpriſe, ils ne laiſſerent pas de poſer la nuit des ſentinelles. Le lendemain à la pointe du jour ils recommencerent le combat avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'y eut que la fatigue & la faim qui les ſéparerent. Mais lors qu'ils eurent repris des forces, ils ſe battirent encore juſqu'au ſoir, après quoi ils s'envoyerent viſiter, ils ſe firent des préſens, & s'offrirent des remedes pour les bleſſez.

Durant cette nuit Perez écrivit aux habitans de ſaint Jacques, qu'il falloit

purger leur mer d'un Corsaire aussi rédoutable que celui qu'il tâchoit de couler à fonds; qu'en considération des efforts qu'il faisoit pour leur rendre de bons offices, il les supplioit de lui promettre, que s'il avoit du pire, ils lui rendroient à lui ou à ses héritiers la valeur de son navire; que s'ils l'asseuroient de cette faveur, il mourroit, ou il triompheroit de son ennemi; qu'il leur demandoit cette grace, parce qu'il n'avoit vaillant que son vaisseau: & que s'il possédoit d'autres richesses, il hazarderoit de tout son cœur ce qu'il avoit sur mer pour leur service. La ville de Saint Jacques * reconnut très-mal la volonté de Perez, car bien loin de lui rien accorder, elle fit réponse qu'il pouvoit faire ce qu'il lui plairoit, & qu'elle ne lui garantissoit aucune chose. Ce Capitaine piqué de leur ingratitude, mit son esperance en sa propre valeur, & résolut de combatre également & pour son honneur & pour sa fortune.

Dans cette vûë dès que le troisiéme jour parut, Perez s'aprêta pour le combat, & attaqua son ennemi avee autant de vigueur qu'auparavant. Le François reçut de son côté l'Espagnol avec assûrance, & il ne songea qu'à vaincre ou à mourir. C'étoit en effet plûtôt l'honneur que le profit qui animoit ces Capitaines; parce que hormis leurs navires qui valoient quelque chose, le reste de ce qu'ils possedoient n'étoit pas considérable.

Cependant ils s'attachent l'un à l'autre, combattent en lions, & ne se separent que pour reprendre haleine. Ils rentrent après au combat, irritez de ne pouvoir remporter aucun avantage l'un sur l'autre. La nuit enfin les sépare, chacun se retire avec ses blessez & ses morts, & ils s'envoyent visiter à la maniere accoûtumée. Une conduite si extraordinaire étonna la ville de voir que deux personnes qui cherchoient fortune, s'opiniâtrassent avec tant de courage à se vouloir ôter la vie, sans qu'ils y fussent obligez par devoir, ni par esperance d'être récompensez de leurs Rois; puisque pas un de ces vaillans hommes ne combattoit par l'ordre de son Prince.

Le quatriéme jour, lors que Perez & le Corsaire se furent saluez de quelques volées de canon, ils continuerent leur combat, & ils ne le quitterent que pour donner ordre à leurs blessez. Ils se battirent ensuite avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut que la nuit qui les separât; puis ils s'envoyerent faire civilité, & se régalerent de divers présens. Mais comme Perez eut remarqué de la foiblesse en son ennemi, il le fit prier que leur combat se continuat la premiére fois, jusqu'à ce que l'un ou l'autre eût remporté la victoire: & pour l'y engager il le défia à la maniere de la guerre, ajoûtant qu'après le courage qu'avoit fait paroître celui qu'il avoit à combattre, il esperoit qu'il accepteroit volontiers le défi. Le Capitaine François répondit, qu'il le recevoit de tout son cœur; & qu'au jour assigné, il vaincroit, ou qu'il mourroit. Il supplia même Perez de prendre toute la nuit de nouvelles forces pour le lendemain, & de ne le point tromper par un défi artificieux; à cause qu'il souhaitoit de montrer en sa personne la valeur de la nation Françoise. Néanmoins lors qu'il connut que le tems étoit propre pour échapper, il fit secrettement lever l'ancre, & se mit à la voile. Les sentinelles Espagnoles oüirent quelque bruit: mais dans la pensée que leur ennemi se

* Ville autrefois Capitale de l'Isle de Cuba.

ſe préparoit au combat, elles ne donnerent point l'alarme; & lors que le jour parut, ils furent ſurpris de voir qu'il s'étoit ſauvé. Perez affligé de cette fuite, parce qu'il croyoit que la victoire lui étoit aſſeurée, prit dans Saint Jacques ce qu'il lui falloit, & pourſuivit le Corſaire. Mais il étoit déjà loin, & après tout il fit bien de ne plus tenter la fortune du combat, puis que le ſuccès en étoit incertain pour lui.

Certainement le procedé de ces Capitaines eſt digne d'être remarqué. Ils s'attaquoient en véritables ennemis, & toutefois il ſembloit qu'après le combat, ils s'aimaſſent en fréres. Ils n'avoient l'un pour l'autre que du reſpect, & de la bonté; Et ils donnoient d'illuſtres marques que leur civilité ne le cédoit point à leur courage; & que ſoit en paix ou en guerre, ils étoient également généreux.

CHAPITRE IX.

Arrivée de Soto à Cuba.

LOrs que les habitans de Saint Jacques encore tout effrayez du combat virent paroître les vaiſſaux du Général, ils craignirent que ce ne fût le Corſaire qui rétournât avec d'autres pour ſaccager leur ville: ce qui les porta comme il a été dit, à faire échouer s'il ſe pouvoit, Ferdinand de Soto: mais lors qu'ils le reconnurent, ils changérent de deſſein, & il aborda heureuſement. Le peuple court au devant de lui, promet de lui obéïr, & lui témoigne ſon affection par de fréquens cris de joye. Ils lui demandent enſuite pardon de leur mépriſe, cauſée par le combat, dont ils avoient été les ſpectateurs. Toutefois comme ils ne lui parlerent point de leur conduite envers Perez, & que le Général en fut ſecrettement informé, il les blâma de leur ingratitude. Il leur repréſenta que ce Capitaine s'étoit hazardé pour leur ſervice; que la victoire ayant balancé quatre jours entre lui & ſon ennemi, il leur eut été aiſé avec une barque de trente hommes de le rendre maître de ce Corſaire; que la crainte qui les avoit empêché de ſe déclarer étoit mal fondée, parce que ſi le François eût été victorieux, il n'auroit point eu d'égard à toute la froideur qu'ils avoient montrée pour un homme, qui combattoit pour leurs intérêts, & qu'enfin on ne pouvoit aſſez tôt, ni avec trop d'ardeur, ſecourir ceux de ſon parti, ni ſe défaire de ſes ennemis avec trop de promptitude.

Les habitans touchez de ces paroles promirent qu'à l'avenir leur conduite ſeroit plus ſage & plus généreuſe, & continuérent à ſe réjouïr. Mais ce qui redoubla leur joye, fut l'arrivée de leur Evêque, Ferdinand de Moça qui penſa faire naufrage au port. Comme il déſiroit de paſſer du vaiſſeau en la chaloupe, il tomba dans la mer, à cauſe que la chaloupe s'éloigna du navire. Néanmoins ce qu'il y eut de plus dangereux fut, que revénant au deſſus de l'eau, il donna de la tête contre la barque: mais les Matelots ſe jetterent dans la mer, & le ſauverent. La perte de ce Prélat eut été ſenſible. Il paſſoit dans l'Ordre de

ſaint Dominique, dont il étoit, pour un homme d'un mérite extraordinaire: ſi bien que le Peuple de Cuba, qui s'eſtimoit heureux d'avoir pour Evêque ce grand perſonnage, & pour Gouverneur un Capitaine renommé, ne fit autre choſe par toute la ville durant quelques jours que jeux, danſes, feſtins, & maſquarades. Il y eut même des courſes de bagues, où l'on voyoit quantité de chevaux de tout poil & de toute taille, les plus beaux du monde. Ajoûtez qu'afin de rendre la réjouïſſance plus célèbre, on diſtribua divers prix à ceux qui ſe ſignalérent le plus. Ils donnerent aux uns des bagues, & aux autres des étoffes de ſoye; au contraire on railloit ceux qui n'avoient ni l'adreſſe, ni le courage de ſe rendre dignes d'eſtime. Ces récompenſes d'honneur obligérent pluſieurs Cavaliers de l'Armée qui étoient adroits, de ſe mêler avec eux; ce qui augmenta la beauté de la fête, & donna à toute la ville un plaiſir particulier.

CHAPITRE X.

Deſeſpoir de quelques Habitans de Cuba.

LEs Soldats vivant en paix avec le peuple de la ville de Saint Jacques, & tâchant de ſe rendre de bons offices les uns autres, firent durer leur réjouïſſance près de trois mois. Cependant le Gouverneur viſita toutes les Places de l'Iſle; il y établit des Juges à qui il donna la qualité de ſes Lieutenans, & acheta des chevaux pour ſon entrepriſe. Les principaux Officiers firent la même choſe; de ſorte que cela l'obligea à leur diſtribuer de l'argent, & porta les Habitans de l'Iſle à lui faire préſent de quelques chevaux: car ils en nourriſſoient avec grand ſoin, & en vendoient dans le Perou & dans le Mexique. Il ſe trouvoit en effet des particuliers de Cuba qui en avoient les uns vingt, & d'autres juſqu'à cinquante & ſoixante; parce qu'alors l'Iſle étoit riche, fertile, & remplie d'Indiens. Mais la plûpart ſe pendirent un peu après l'arrivée de Soto & voici la cauſe de leur deſeſpoir. Comme les Peuples de Cuba ſont naturellement pareſſeux, & que la terre du païs rend beaucoup, ils ne prenoient pas grand-peine à la cultiver. Ils ſemoient ſeulement un peu de gros millet qu'ils récueilloient chaque année pour les néceſſités de la vie: ainſi ces pauvres Indiens ſe bornant à ce que la nature demande pour ſa ſubſiſtance, & l'or ne leur étant point néceſſaire à la vie, ils ne l'eſtimoient point, & ne pouvoient ſouffrir que les Eſpagnols les contraigniſſent de le tirer des lieux, où il ſe trouvoit. Afin donc de n'être plus obligez à faire une choſe à quoi ils avoient tant d'averſion, ils ſe pendirent preſque tous; & on trouva au matin dans un ſeul village cinquante familles qui s'étoient deſeſperées de la ſorte. Les Eſpagnols effrayés de l'horreur de ce ſpectacle, tâcherent à détourner le reſte des Barbares d'une ſi cruelle réſolution *, mais ce fut inutilement. La plûpart

* Un autre Hiſtorien rapporte une action fort induſtrieuſe, dont ſe ſervir un Eſpagnol Intendant de Vaſco Porcallo, pour détourner quelques uns de ces Indiens de Cuba de ſe pendre. Il

part de l'Isle, & presque tous leurs voisins finirent leur vie par le même genre de mort: & de là vient que l'on achete aujourd'hui fort cher les Negres qu'on méne aux mines.

CHAPITRE XI.

Vasco Porcallo de Figueroa prend parti dans l'Armée.

POur revenir à Soto, après qu'il eût envoyé des troupes par mer sous la conduite d'un * de ses Capitaines; afin de rebâtir la Ville des Havanes, que les Corsaires François avoient saccagée, il pourvut à ce qu'il falloit pour la conquête de la Floride, & fut secondé dans cette entreprise par Vasco Porcallo de Figueroa, dont je vais parler. Porcallo étoit un Gentil-homme qui avoit de la naissance, du bien & de la valeur. Il avoit longtems porté les armes, & souffert de grandes fatigues en Europe, & en Amerique: si bien qu'étant vieux & rebuté de la guerre, il se retira à la Trinité Ville de l'Isle du Cuba. Mais sur la nouvelle que Soto étoit arrivé à Saint Jacques avec une Armée, il lui alla rendre visite, il s'y arrêta quelques jours, & comme il vit de braves troupes & de magnifiques préparatifs pour la Floride; il fut tenté malgré son âge, de reprendre les armes. Il s'offrit donc lui & toutes ses richesses au Général, qui le reçût avec joye & loua sa résolution: de sorte que pour reconnoître avee honneur l'offre que ce Capitaine lui avoit faite de ses biens & de sa personne, il le fit son Lieutenant Général en la place de Nugno Tovar, qui sans son aveu s'étoit marieé à la fille du Seigneur de Gomere. Ainsi les troupes s'augmenterent de tout le train de Porcallo, & cela servit extrêmement; car il avoit un grand nombre d'Espagnols, d'Indiens, de Negres, plusieurs domestiques, plus de quatre-vints chevaux, trente pour son service particulier, & cinquante qu'il donna à des Cavaliers de l'Armée. Il avoit aussi fait provision de pain, de chair salée, & d'autres choses; & encourageoit par son exemple plusieurs Espagnols qui demeuroient dans l'Isle à suivre le Général, qui après avoir mis ordre à ses affaires, prit en diligence la route des Havanes.

Il prit une corde à la main, les alla trouver dans le lieu où il savoit qu'ils se devoient assembler pour cette expédition & leur dit qu'il s'alloit pendre avec eux, pour les tourmenter en l'autre monde cent fois plus qu'il n'avoit fait en celui-ci. Ce discours leur fit abandonner la résolution qu'ils avoient prise, & ils revinrent avec lui ponr faire tout ce qu'il leur ordonneroit. Cela fait voit combien ils haissoient les Espagnols.

* Mateo Axeituno.

CHA-

CHAPITRE XII.

Soto arrive aux Havanes.

SUr la fin d'Août de l'année mille cinq cens trente-huit, le Général partit de Saint Jacques, accompagné de cinquante chevaux pour se rendre aux Havanes; & commanda au reste de sa Cavalerie, qui étoit de trois cens hommes, de le suivre, & de se partager par petits escadrons de cinquante hommes chacun, avec ordre de partir à huit jours l'un de l'autre; afin qu'étant en petit nombre ils trouvassent mieux ce qu'il leur seroit nécessaire. Mais il voulut que l'Infanterie & sa maison allassent le long de la côte aux Havanes; où aussi tôt qu'il fut arrivé, & qu'il eut vû la desolation de la Ville, il fit des largesses aux habitans pour reparer leurs maisons & leurs Eglises, que les Pirates avoient ruïnées. Il ordonna ensuite à Juan d'Aniasco fort experimenté dans la navigation, d'armer deux brigantins, d'aller découvrir les côtes de la Floride, & d'en reconnoître ler Rivieres & les hommes. Aniasco obéit, & après avoir couru deux mois plusieurs endroits de la côte, retourna avec une exacte relation des choses qu'il avoit vûës, & amena avec lui deux hommes du païs. Soto satisfait de sa diligence le renvoya, avec ordre de voir où l'Armée pourroit aborder. Aniasco reprend sa route, visite la côte, & remarque les lieux où l'on pouvoit prendre terre: mais dans cette seconde course, d'où il revint avec deux autres Indiens, il arriva que lui & ses compagnons, qui s'étoient égarez les uns des autres dans une Isle deserte, furent deux mois avant que de se pouvoir rejoindre, & ne mangerent que des oiseaux qu'ils tuérent à coups de grosses coquilles. Ensuite ils coururent sur mer de si grands périls, que lorsqu'ils abordérent aux Havanes, ils furent au sortir de leurs vaisseaux à genoux jusqu'à l'Eglise; où après avoir remercié Dieu de les avoir tirez du danger, l'Armée les reçût avec d'autant plus de joye, qu'elle croyoit qu'ils eussent tous fait naufrages.

Cependant le Général qui s'appliquoit tout entier à son entreprise, eut nouvelle que Mendoça Viceroi de Mexique, levoit des troupes pour la conquête de la Floride. Mais comme il apprehendoit que leur rencontre ne causât des differens, il resolut de lui communiquer les provisions qu'il avoit de l'Empereur. Il depécha donc vers Mendoça, pour le supplier de ne faire aucune levée qui le pût troubler dans la conquête qu'il meditoit; à quoi le Viceroi répondit, que Soto pouvoit en toute assurance continuer son voyage; qu'il envoyoit ses troupes en des endroits opposez à ceux où il vouloit mener sa flote; que la Floride étoit un vaste païs; que chacun y trouveroit de quoi satisfaire son ambition; que bien loin d'avoir la pensée de nuire à Soto, il souhaitoit que la fortune lui donnât lieu de lui rendre service, & qu'il n'épargneroit pour cela ni ses biens, ni le pouvoir que lui donnoit la qualité de Viceroi. Le Général content de cette réponse remercia Mendoça de sa bonne volonté.

En ce tems là les Cavaliers qui avoient eu ordre de partir de Saint Jacques pour les Havanes, y étoient arrivez; & avoient fait un peu plus de deux cens lieues,

lieues, qui eſt la diſtance d'une de ces villes à l'autre. Soto voyant alors que ſa Cavalerie & ſon Infanterie étoient jointes, & que la ſaiſon de ſe mettre en mer approchoit, laiſſa pour commander en ſon abſence, Iſabelle de Bovadilla ſa femme, & lui donna pour conſeil Juan de Rochas. Il établit auſſi dans la Ville de Saint Jacques Franciſco Guſman; car ces deux Gentilshommes commandoient dans le païs avant ſa venuë, & ſur le rapport qu'on lui avoit fait de leur bonne conduite, il les confirma en leur charge. Il acheta au même tems un beau navire, qui étoit abordé aux Havanes, & avoit ſervi d'Amiral, lors que Cuniga fit la découverte de la Riviere de la Plata. * Ce vaiſſeau s'appelloit Sainte Anne, & étoit ſi grand qu'il porta quatre vints chevaux en Floride.

CHAPITRE XIII.

Rencontre de Ferdinand Ponce aux Havanes.

DUrant que le Général attendoit un vent favorable pour mettre à la voile, Ferdinand Ponce, qui étoit en mer s'opiniâtra quatre ou cinq jours, afin de ne pas relâcher aux Havanes; mais l'orage l'y força. Il ne vouloit point entrer au port; parce que quand Soto partit du Perou pour l'Eſpagne, ils étoient convenus qu'ils partageroient leur bonne & leur mauvaiſe fortune. La reſolution de Soto lors qu'il ſortit du Perou, étoit d'y retourner, pour y joüir des recompenſes que ſes ſervices avoient merité dans la conquête de ce Royaume. Comme depuis il changea de reſolution, Ponce obtint de Piçarre par ordre de l'Empereur, une contrée où il amaſſa beaucoup d'or, d'argent, & de pierreries Il ſe fit auſſi payer de quelques dettes que Soto lui avoit laiſſées à recevoir, & après s'être enrichi, il prit la route d'Eſpagne. Mais ſur la nouvelle qu'il eut à Nombre *de Dios*, que Soto ſe preparoit pour la conquête de la Floride, il tâcha de paſſer outre, de peur d'être contraint de partager avec lui, & que ſous couleur de ſon entrepriſe, Soto ne s'emparât de ſes richeſſes, ou du moins d'une partie.

Auſſi-tôt que Ponce fut au port, le Général lui envoya faire compliment, & lui offrit ce qui dépendoit de lui. Il alla enſuite le viſiter pour l'obliger de venir ſe rafraîchir à terre, & après s'être entretenu avec beaucoup de civilité, Ponce lui dit qu'il ſe trouvoit ſi mal de la tempête, qu'il manquoit de force pour ſortir de ſon vaiſſeau; & que dès qu'il ſe ſeroit un peu fortifié, il l'iroit remercier des offres obligeantes qu'il lui avoit faites. Soto par complaiſance ne le preſſa point: mais comme il ſe défioit de quelque choſe il voulut l'éprouver. Cependant Ponce, qui ne conſultoit que ſon avarice, & qui ne ſe fioit pas auſſi en la foi du Général, ne ſongea qu'à lui ôter inconſidérement la connoiſſance des richeſſes qu'il rapportoit du Perou. Il commanda donc, que ſur le minuit on ti-

* C'eſt l'une des plus grandes Rivieres de l'Amérique Meridionale.

tirât de son navire l'or, les perles & les pierreries qui valoient plus de quarante mille écus, & qu'on les portât en la maison d'un de ses amis; ou qu'on les enterrât près de la côte, afin de les reprendre quand il le trouveroit à propos, sans que Soto en eut connoissance. Toutefois cela ne réussit pas; car ceux qui observoient les gens de Ponce, apercevant venir un vaisseau, se cacherent en diligence & sans bruit. Mais lors qu'ils virent que le trésor étoit debarqué & que ceux qui l'avoient en garde s'avançoient, ils donnent dessus, les mettent en fuite, se rendent maîtres du butin, & le portent au Général, qui ordonna que l'on ne divulgât rien jusqu'à ce qu'on vît de quelle maniere se gouverneroit Ponce qui s'étoit defié de lui.

Le lendemain Ponce, qui dissimuloit la tristesse qu'il ressentoit d'avoir perdu son trésor, vint descendre au logis du Général, où ils eurent un long entretien, tant des choses présentes que des passées. Mais comme la conversation tomba sur le malheur arrivé la nuit précédente, Soto se plaignit à Ponce de ce qu'il s'étoit méfié de lui; & pour montrer la justice de ses plaintes, il fit apporter les pierreries, & les lui remit, l'assurant en même tems que s'il en manquoit quelqu'une, il la feroit rendre; afin qu'il connût que ne touchant point aux biens de la societé, sa conduite étoit fort différente de la sienne. D'ailleurs que la dépence qu'il avoit faite pour obtenir la permission de conquérir la Floride, étoit dans la vûë de partager avec lui tout le bien qui lui en pourroit revenir, qu'il en avoit fait sa declaration en presence de gens d'honneur; & que neanmoins il dépendoit de lui de s'embarquer pour la Floride; que même s'il le souhaitoit, il renonceroit aux titres qu'on lui avoit accordé, & qu'il lui auroit obligation de l'avertir des choses qu'il trouveroit bon qu'il fît pour leurs interêts communs; qu'en un mot il rencontreroit en lui toute la fidelité que l'on doit attendre d'un personne généreuse.

Ponce plein de confusion du procedé qu'il avoit tenu, & encore plus surpris de la maniere dont on lui venoit de parler, supplia le Général de lui pardonner sa faute, & de continuer à l'aimer. Il le conjura aussi de trouver bon que chacun d'eux poursuivît son voyage, & de renouveller leur societé, mettant pour cela entre les mains d'Isabelle de Bovadilla dix mille écus tant en or qu'en argent; dont le Général se pouvoit servir pour l'avantage de la societé. Cette façon d'agir sembla si hounête qu'on lui accorda ce qu'il demandoit. Ensuite comme le tems parut propre à la navigation, Soto fit embarquer les munitions & deux cens cinquante chevaux dans les navires, qui, sans compter les Matelots, portoient mille hommes, tous gens bien faits, & bien équipez. De sorte qu'il ne s'étoit point vû pour les Indes jusqu'alors, un atmement si grand, ni si leste. Il se mirent en mer le douzieme de Mai de l'année mille cinq cens trente-neuf. Mais tandis qu'ils voguent au gré du vent, je dirai ce que faisoit Ponce dans le port. Ce Capitaine, sous prétexte de se rafraichir, & d'attendre un tems favorable pour retourner en Espagne, demeura aux Havanes après le depart du Général, & huit jours ensuite, il presenta une requeste à Rochas, qui étoit le Juge du lieu, par laquelle il exposoit, que sans rien devoir à Soto, & seulement dans la crainte qu'il ne s'emparât de tout ce qu'il apportoit du Perou, il avoit donné à sa femme dix mille écus en or & en argent, & demandoit qu'on lui fît ren-

rendre cette ſomme, ou qu'il proteſtoit de s'en plaindre à l'Empereur. La requeſte ſignifiée, cette Dame répondit qu'il y avoit des comptes à faire entre Ponce & ſon mari, ſuivant le contract de ſocieté qu'ils avoient fait enſemble; que Ponce devoit plus de cinqnante mille ducats, & qu'elle prioit qu'on l'arreſtât juſqu'à ce qu'on eût verifié les comptes qu'elle s'offroit au plutôt de produire. Ponce qui en effet étoit debiteur d'une grande ſomme à la ſocieté, ſurpris de cette réponſe mit à la voile; ſi bien qu'on ne pût l'attraper, & comme il s'étoit embarraſſé là fort mal à propos, il fit prudemment de ne point pouſſer cette affaire. Voilà comme l'avarice aveugle les hommes, & ne leur aporte que de la peine & de la confuſion.

Fin du premier Livre de la Conquête de la Floride.





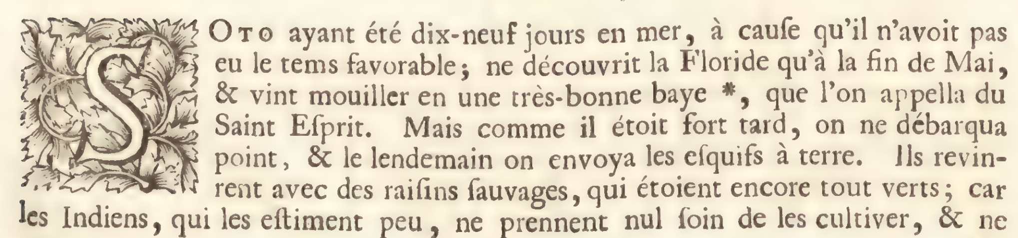
HISTOIRE DE LA CONQUETE DE LA FLORIDE

LIVRE SECOND.

Ce qui arriva dans la découverte des huit premiéres Provinces.

CHAPITRE I.

Arrivée de Ferdinand de Soto dans la Floride.



SOTO ayant été dix-neuf jours en mer, à cauſe qu'il n'avoit pas eu le tems favorable; ne découvrit la Floride qu'à la fin de Mai, & vint mouiller en une très-bonne baye *, que l'on appella du Saint Eſprit. Mais comme il étoit fort tard, on ne débarqua point, & le lendemain on envoya les eſquifs à terre. Ils revinrent avec des raiſins ſauvages, qui étoient encore tout verts; car les Indiens, qui les eſtiment peu, ne prennent nul ſoin de les cultiver, & ne laiſ-

* Samſon appelle cette baye la riviere du S. Eſprit, & met la baye de ce nom à l'Occident de celle-ci.

laiſſent pourtant pas d'en manger, lors qu'ils ſont meurs. Le Général reçut ce fruit avec joye, parce qu'il étoit ſemblable aux raiſins d'Eſpagne, & qu'il n'en avoit point trouvé dans le Mexique, ni dans le Perou. De ſorte que jugeant par là de l'excellence du terroir de la Floride, il commanda à trois cens hommes d'en aller prendre poſſeſſion au nom de l'Empereur. Ils debarquérent incontinent, & après avoir marché tout le jour, ils ſe réposerent la nuit, à cauſe de la fatigue qu'ils avoient euë. Mais le matin les Indiens, qui les chargerent avec vigueur, les mirent en fuite & les menerent battant juſqu'à la mer. Porcallo pour les ſouſtenir, ſortit à la tête de quelques troupes: & d'abord il auroit taillé les ennemis en pièces, ſans le deſordre de ſes ſoldats, dont quelques-uns furent bleſſez, à cauſe de leur peu d'expérience. Néanmoins il les rallia, & comme il les eut encouragez, il donna ſur les Barbares qu'il pourſuivit chaudement, & après leur avoir donné la chaſſe, il retourna au camp où ſon cheval mourut auſſi-tôt d'un coup de fléche, qu'il avoit eu au travers du corps.

En même tems le Général fit debarquer. Après neuf jours de rafraîchiſſement il laiſſa ſes ordres pour la garde des vaiſſeaux; & marcha environ deux lieuës dans le païs, juſqu'à la Capitale d'Hirriga *, qui porte le nom de la contrée & de ſon Seigneur; parce que dans la Floride, la Province, la Capitale, & le Cacique s'appellent ordinairement du même nom. Lors que le Général ſe fut donc ainſi avancé, le Cacique, qui étoit dans la Capitale de la Province, irrité contre les Eſpagnols, à cauſe qu'auparavant ils lui avoient coupé le nez, & qu'ils avoient fait manger ſa mere par les chiens; d'ailleurs allarmé de la venuë de tant de monde, abandonna la place & ſe retira dans les bois, d'où l'on ne put le faire ſortir, quelque favorable traittement qu'on lui fit eſpérer: car tout en colére contre ceux qu'on lui envoyoit pour l'obliger de contracter alliance avec les Chrétiens; il diſoit que bien loin d'avoir communication avec eux, ſon honneur ne lui permettoit pas même d'en ouïr parler; que c'étoient des lâches & des perfides; que le plus grand plaiſir qu'on lui pût faire, étoit de lui apporter leurs têtes, & qu'il ne pourroit jamais aſſez reconnoître une ſi grande faveur. Tant les outrages ont de force pour exciter la haine dans le cœur de ceux que l'on a offenſé. Mais afin que l'on connoiſſe mieux juſqu'où le Cacique portoit ſon reſſentiment, je raconterai les cruautez qu'il exerça ſur quatre Eſpagnols.

Il y avoit quelque tems que Narbaez étoit parti de la Province d'Hirriga; lors qu'un de ſes vaiſſeaux qui étoit demeuré derriere, & qui le venoit chercher parut à la rade. Le Cacique qui en fut averti, réſolut de prendre ceux qui étoient dans le vaiſſeau, & leur envoya dire que leur Capitaine en partant lui avoit ordonné les choſes qu'ils devoient faire, ſi par hazard ils mouilloient au port. Il leur montra auſſi quelques feuilles de papier blanc, avec des lettres qu'il avoit reçûës de Narbaez, tandis qu'il étoit bien avec lui. Mais cela fut inutile; car ils ſe tinrent toûjours ſur leur garde, ſans vouloir prendre terre, juſqu'à ce qu'Hirriga leur envoya pour ôtages quatre des principaux de ſes Sujets. Cette adreſſe réuſſit, & autant d'Eſpagnols entrerent dans le bâteau où étoient les Indiens qui

* Ou Hirrihigua.

qui amenoient les ôtages. Le Cacique qui les apperçût, fâché d'en voir si peu, en voulut demander un plus grand nombre; mais il en perdit la pensée, de peur que ceux qui venoient ne découvrissent son dessein, & ne lui échapassent. Comme ils furent débarquez, & que les ôtages connûrent que leurs ennemis étoient au pouvoir de leur Seigneur, ils se jettérent dans la mer suivant l'ordre qu'ils en avoient; & nageant entre deux eaux ils se sauverent. Cependant les Espagnols voiant qu'ils avoient malheureusement sacrifié leurs compagnons, leverent l'ancre, & de crainte de quelque autre malheur, s'enfuirent à toutes voiles.

CHAPITRE IV.

Mort de trois Espagnols, & les tourmens que souffrit Juan Ortis.

HIrriga gardoit avec soin les prisonniers, pour augmenter par leur mort la beauté d'une feste qu'il devoit célèbrer dans peu de jours, selon la coûtume du païs. Le tems de la cérémonie arrivé, il eommanda qne l'on fit venir en public les Espagnols tout nuds; & que les obligeant de courir tour à tour d'une extrêmité de la place à l'autre, on leur tirât de tems en tems des coups de fléches; afin que leur mort fût plus lente, leurs tourmens plus sensibles, & la réjouïssance plus célèbre & de plus longue durée. On obéït aussi-tôt, & le Cacique qui assistoit au spectacle, vit avec plaisir trois de ces Espagnols courir de côté & d'autre, & chercher inutilement à se sauver de la mort. Pour le quatriéme, qui s'appelloit Juan Ortis, comme il n'avoit qu'environ dix-huit ans, & qu'il étoit bien fait de sa personne, la femme & les filles du Cacique s'interesserent en sa faveur. Elles dirent que son âge étoit digne de pitié, qu'il n'avoit point eu de part à la perfidie de ceux de sa nation; & qu'ainsi n'ayant commis aucun crime digne de mort, il falloit seulement le tenir esclave. Le Cacique y eonsentit: mais eette grace ne servit qu'à faire mourir Ortis de mille morts. On le forçoit à porter perpetuellement du bois & de l'eau, il mangeoit & dormoit-très peu, & étoit accablé de tant de coups, qu s'il n'eût été retenu par la crainte de Dieu, il se fût tué lui-même. Ajoûtez que les Barbares redoubloient ses peines aux réjouïssances publiques, & l'obligeoient de courir tout nud dans une grande place où ils étoient avec leurs arcs prêts à le percer, en cas qu'il parût vouloir prendre qnelque rélâche. Il commençoit à courir avec le Soleil, & ne finissoit qu'à la nuit; & même durant le dîner du Cacique, on ne souffroit pas qu'il interrompît sa course. De sorte qu'à la fin de la journée, il étoit dans un état pitoyable, étendu par terre, plus mort que vif. La femme & les filles d'Hirriga touchées de compassion lui jettoient alors quelque habit, & le sécouroient si à propos qu'elles l'empêchoient de mourir, mais leur pitié lui étoit cruelle. Car elle ne servoit qu'à augmenter la barbarie du Cacique, qui enragé de ce qu'Ortis resistoit à tant de diverses fatigues, commanda un jour de fête que l'on allumât un feu au milieu de la place; que l'on po-

posât sur le brasier un boucan *, & que l'on mit son esclave dessus afin de le bruler vif. Cet ordre fut promptement exécuté, & Ortis demeura étendu sur ce gril, jusqu'à ce que les filles du Cacique attirées par ses cris, accoururent à son secours. Elles conjurerent le Cacique de ne pas pousser sa vangeance plus loin, elles blâmerent sa cruauté, & enléverent le pauvre Ortis à demi-brûlé; car le feu avoit déjà fait élever sur son corps de grosses ampoules, dont quelques unes s'étant crevées le couvroient de sang, & attiroient la compassion de la plûpart des spectateurs. Ensuite ces charitables filles le firent porter dans leur maison; où elles le traitterent avec des herbes, dont les Indiens se servent dans leurs maux, n'ayant ni Chirurgiens, ni Medecins. Enfin au bout de quelques jours, Ortis guérit de ses blessures, & il ne lui en demeura que les cicatrices. Le Barbare réjouï de le voir en état de souffrir encore, afin de faire durer sa vangeance plus longtems, inventa un nouveau genre de supplice pour se satisfaire pleinement, & se délivrer de l'importunité de ses filles. Il lui ordonna donc de garder de jour & de nuit les corps morts des habitans de la ville. Ces corps étoient au milieu d'une forêt † dans des cercueils de bois couverts d'aix, qui n'étoient point attachez, mais arrêtez seulement par le poids de quelques pierres, ou de quelques pièces de bois qu'on mettoit dessus. Mais comme les lions qui sont en grand nombre dans la contrée, venoient quelquefois tirer de ces cercueils les corps, & les emportoient, le Cacique commanda à Ortis, sur peine d'être brulé vif, d'avoir soin qu'ils ne les enlevassent, & il lui donna quatre dards pour se défendre contre toutes sortes de bêtes farouches. Ce pauvre Espagnol reçût avec joye cet ordre dans l'espérance de mener une vie un peu plus heureuse qu'auparavant. Il s'en va donc dans la forêt, où il s'acquittoit de sa commission, & surtout la nuit; parce qu'alors il y avoit plus à craindre. Cependant il arriva qu'une fois comme il étoit abattu de fatigues, & qu'il s'étoit laissé surmonter par le sommeil, un lion découvrit un cercueil & en tira un enfant qu'il emporta. L'esclave éveillé à la chute des planches, court, s'approche du cercueil, n'y trouve plus de corps, & croit qu'enfin c'est fait de sa vie. Touché de crainte & de douleur, il va chercher le lion, ou pour mourir en le combattant, ou pour lui faire lâcher sa proye. Il sçavoit que dés la pointe du jour, les sujets d'Hirriga viendroient visiter les cercueils; & que s'ils n'y rencontroient l'enfant, il seroit cruellement brulé: de sorte que l'apprehension l'obligeant de courir çà & là, il se trouva dans un grand chemin au milieu de la forêt, & ouït un bruit comme d'un chien qui rongeoit un os. Il prête l'oreille, & dans la pensée que c'étoit le lion, il se coule à travers des brossailles. A la faveur de la Lune il le voit qui devoroit sa proye. Il prend donc courage, & lui lance un de ses dards: mais parce qu'il ne l'ouït pas fuir, il crût qu'il l'avoit tué, & demeura là jusqu'au jour pour en être éclairci, priant Dieu avec larmes de ne le point abandonner dans son malheur.

* Espéce de gril.

† Cette coûtume d'enterrer les morts dans une forêt étoit particuliere aux peuples de la Province d'Hirriga.

CHA-

CHAPITRE III.

Ortis se sauve.

SI-tôt que le jour commença à paroître, Ortis trouva le Lion tué, & tout transporté de joye, il ramasse ce qui restoit de l'enfant, l'enferme dans le cercueil, prend le Lion par la pate, & sans lui arracher le dard qui le perçoit, le traine à Hirriga. Comme c'est une chose surprenante que de tuer un Lion dans ce païs-là, où toutefois ils ne sont pas si furieux qu'en Afrique, Ortis fut honoré de toute la ville, & le Cacique supplié par ses filles de se servir d'un si courageux esclave, & d'étouffer son ressentiment, à cause d'une si belle action. Le Barbare en cette rencontre eut un peu de complaisance; & durant quelques jours il traitta Ortis avec plus d'humanité. Mais parce que les injures reçuës laissent toûjours quelque reste de haine, toutes les fois qu'il se souvenoit des indignitez que les Espagnols lui avoient faites, il ne songeoit qu'à se venger de cette nation en la personne d'Ortis; & sa colere qui sembloit comme éteinte, se rallumoit tout à coup avec plus de violence. De sorte que succombant au desir de vangeance qui le possedoit, il declara à sa femme & à ses filles, que puisque la vûë de son esclave rappelloit en son esprit l'affront qu'il avoit reçû; il vouloit à la premiere fête le faire tuer à coups de fleches, & que sur peine d'encourir son indignation, elles ne le sollicitassent plus en sa faveur; qu'il étoit vrai qu'il avoit montré un peu de courage; mais que cela n'étoit pas assez considerable pour l'emporter sur ses ressentimens. Sa femme & ses filles qui le connoissoient, s'accommodérent à son humeur, & lui témoignérent que c'étoit bien agir que de se défaire d'un homme pour qui l'on avoit tant d'aversion, & dont la présence ne servoit qu'à renouveller ses déplaisirs. Cependant l'aînée de ses filles resolue de sauver Ortis, l'avertit de tout ce qui se passoit. Mais comme à cette nouvelle il parut à demi mort, elle lui dit qu'il ne devoit desespérer de rien; qu'elle le tireroit de danger s'il avoit assez de resolution pour fuir; que la nuit suivante à telle heure & en tel lieu, il trouveroit un Indien en qui elle se fioit; que cet homme le conduiroit jusqu'à un certain pont, à deux lieues de la Ville; que lors qu'il seroit arrivé à cet endroit, l'Indien reviendroit sur ses pas, avant qu'il fut jour; afin que le Cacique n'eût connoissance d'aucune chose, & ne pût raisonnablement se vanger de sa fuite sur personne. Elle ajoûta qu'à six lieues, au de là du pont, il rencontreroit une Ville *, dont le Seigneur appellé Mucoço la consideroit, & souhaitoit même de l'épouser; qu'il lui diroit qu'elle l'envoyoit se jetter entre ses bras, étant assûré qu'à sa consideration il seroit protegé de Mucoço; qu'au reste il implorât le secours du Dieu qu'il adoroit, & que de son côté, elle ne pouvoit rien davantage. A peine eut-elle achevé de parler, qu'Ortis se jetta à ses pieds, & lui rendit tres-humblement graces des bontez qu'elle

* Province de Mucoço.

le avoit eues pour lui. Il s'apprête pour se sauver la nuit suivante, & lors que les gens d'Hirriga étoient dans leur premier sommeil, il s'en va chercher son guide, qu'il trouve au rendez-vous, & part secrettement avec lui. Mais si-tôt qu'ils furent au pont, Ortis le pria de le mettre dans le droit chemin, & de s'en retourner en sa maison. Après il le remercia, il lui fit mille protestations de service, & s'en alla en diligence vers Mucoço.

CHAPITRE IV.

Generosité du Cacique Mucoço.

ORtis arriva avant jour près de la Ville de Mucoço. Neanmoins de crainte d'accident il n'osa entrer que le Soleil ne parût. Deux Indiens qui l'avoient découvert, sortirent alors & se mirent en état de tirer sur lui. Il s'apprêta aussi pour se défendre; car l'honneur d'être favorisé d'une belle & généreuse Dame lui donnant de la hardiesse, l'obligea de dire qu'il étoit envoyé de la part d'une fille de qualité vers Mucoço. Les Indiens le joignirent au même tems, & s'en retournérent de compagnie avertir leur Seigneur, qu'un esclave d'Hirriga lui apportoit des nouvelles. Mucoço, qui sortoit de sa maison, s'avança pour apprendre ce qu'on lui vouloit. Si-tôt qu'Ortis l'apperçût, il s'approcha avec respect, & lui dit qu'Hirriga avoit resolu de le faire cruellement mourir à la premiere fête. Que ses filles n'osoient plus parler en sa faveur, que l'aînée l'avoit porté à se sauver, & lui avoit donné un guide. Qu'elle lui avoit commandé de se présenter à lui de sa part. Qu'enfin elle le prioit par l'amour qu'il avoit pour elle de le prendre en sa protection, & qu'elle lui en sauroit beaucoup de gré. Après que Mucoço eut favorablement écouté Ortis, il le plaignit & l'embrassant, il lui dit qu'il n'apréhendât rien. Que sur ses terres il méneroit une vie bien différente de celle qu'il avoit menée. Qu'à la consideration de la belle qui l'envoyoit, il le protégeroit hautement, & que tandis qu'il vivroit personne n'entreprendroit de lui faire tort. Mucoço tint sa parole à Ortis, & le traita beaucoup mieux qu'il n'eût jamais osé esperer. Il voulut que nuit & jour il demeurât dans sa chambre; mais il acheva de le combler de ses graces, lors qu'il aprit que d'un coup de dard il avoit tué un lion. Cependant Hirriga eut nouvelle que son esclave étoit auprès de Mucoço, & il l'envoya demander par un Cacique * leur ami commun. Mais Mucoço répondit, qu'Ortis ayant pris sa maison pour azile, il ne permettoit jamais qu'on l'en tirât; & que la perte d'un homme qu'Hirriga vouloit faire mourir ne devoit pas lui être considérable. Sur cette réponse Hirriga alla trouver Mucoço, mais fort inutilement. Car ensuite de quelques paroles de civilité, Mucoço lui témoigna qu'il étoit fort malhonnête de le vouloir obliger à faire une chose contre son honneur, & qu'il se-roit

* Urribaracuxi.

roit le plus lâche de tous les hommes, s'il abandonnoit une personne qui étoit sous sa protection.

Cette réponse brouïlla le Cacique avec Mucoço, qui aima mieux renoncer à ses amours que de violer sa foi; de sorte qu'Ortis demeura avec ce Seigneur, qui lui continua sa bienveillance. Il vécut avec lui jusqu'au tems que Soto entra dans la Floride, & fut en tout dix années parmi les Indiens, un an & demi avec le Cacique qui le tourmenta, & le reste avec celui dont il reçût toutes sortes de bons traitemens. Mucoço en effet se gouverna bien envers Ortis; & sa conduite couvre de honte certains Princes Chrétiens qui trahissent lâchement ceux ausquels ils sont obligez de garder la foi. Mais il faut croire qu'à l'avenir la generosité du Cacique les touchera. Son action partoit véritablement d'une grande ame. Plus on considere la personne pour laquelle il a fait tant de choses, ceux à qui il a resisté, & la passion qu'il avoit pour la fille d'Hirriga; & plus il merite de louange, d'avoir genereusement sacrifié sa maîtresse & ses amis à son honneur. C'est ainsi que Dieu se plaît à faire naître dans des regions barbares des personnes extraordinaires, pour confondre les Chrétiens qui vivent en barbares dans des païs où regnent les sciences & la religion.



CHAPITRE V.

Le Général envoye demander Ortis.

SOto étant en la Ville d'Hirriga apprit les avantures d'Ortis, dont il avoit sû quelque chose aux Havanes par un des Indiens qu'Aniasco avoit attrapé, lors qu'il alla decouvrir la côte de la Floride: car ils étoient sujets du Cacique Hirriga. Mais comme celui qui racontoit des nouvelles d'Ortis prononçoit Orotis pour Ortis, les Espagnols malgré leurs truchemens crurent que ce barbare assûroit que son païs abondoit en or, & ils se rejouïssoient d'entendre ce mot d'Orotis, à cause que leur but ne tendoit qu'à chercher la Floride.

Enfin sur l'assûrance qu'eut le Général, qu'Ortis étoit avec Mucoço, il crut qu'il devoit l'envoyer demander, tant pour l'affranchir que pour s'en servir en qualite de truchement. Il donna donc ordre à Balthazar de Gallego, Sergent Major de l'Armée, d'aller trouver Mucoço, & de lui dire qne les Espagnols prenoient part aux graces qu'il avoit faites à Ortis. Que se confiant sur la bonte qu'il avoit eue pour eux, ils le supplioient de leur rendre cet esclave; parce qu'il leur étoit très-nécessaire. Qu'en consideration de cette nouvelle faveur qu'ils esperoient, il n'y avoit rien qu'ils n'entreprissent pour lui. Que s'il vouloit prendre la peine de les venir voir, il trouveroit qu'il n'auroit pas obligé des ingrats. Qu'enfin après les marques de générosité qu'il avoit donnés, leur plus grande joye seroit de le reconnoître & de l'avoir pour ami.

Gallego partit incontinent avec soixante lances, & dans ce tems-là Mucoço apprit que les troupes Espagnoles étoient arrivées à Hirriga pour faire la conquête

te du païs. Comme il apprehendoit cette Armée, il en parla à Ortis; & lui dit qu'à son sujet il s'étoit brouillé avec de puissans Caciques. Qu'aujourd'hui il se presentoit une belle occasion de n'être pas méconnoissant de cette faveur. Que véritablement, il l'avoit obligé sans espérance; mais qu'il sembloit que la fortune désirât que les bons offices qu'il avoit rendus aux Espagnols en sa personne fussent reconnus. Qu'ainsi il étoit d'avis de l'envoyer avec cinquante des plus remarquables de ses sujets vers le Général, pour lui offrir son alliance, avec priere de recevoir la contrée sous sa protection. Ortis ravi de cette nouvelle répondit à Mucoço, qu'il avoit beaucoup de joye de lui pouvoir témoigner sa reconnoissance. Qu'il raconteroit aux Espagnols sa générosité, & que ceux de sa Nation qui se piquoient d'être fort sensibles aux graces que l'on faisoit à leurs gens, le considereroient à present & à l'avenir; & qu'assûrément il recevroit le fruit des bontez qu'il avoit euës pour lui. A peine avoit-il parlé, qu'il vint cinquante Indiens à qui l'on avoit commandé de se tenir prêts pour l'accompagner. Ils prirent la route qui va de Mucoço à Hirriga, & partirent le jour que Gallego sortit du Camp pour venir vers le Cacique. Mais il arriva qu'après trois lieuës de marche dans le grand chemin, le Guide des Espagnols alla se mettre en tête qu'il ne les devoit pas conduire fidellement. Il commença donc à les regarder comme des ennemis qui venoient s'emparer des Indes, & ravir aux habitans les biens avec la liberté. Touché de ces considérations, il quitta sa route; prit la prémiere qu'il rencontra, & égara les Espagnols une bonne partie du jour. Il les menoit en tournant vers la mer, à dessein de les engager dans quelque marais pour les y faire perir. Et comme ils n'avoient aucune connoissance du païs, ils ne remarquerent la malice du Barbare, que quand l'un d'eux apperçût entre les chénes de la forêt où ils étoient, les mats de leurs Navires. On avertit Gallego de la méchanceté du Guide, & il se mit en état de le percer d'un coup de lance. L'Indien tout étonné fit entendre par signes qu'il remettroit les Espagnols dans le chemin. Il tint sa parole; mais ils furent contraints de retourner sur leurs pas.

CHAPITRE VI.

Rencontre d'Ortis & de Gallego.

ORtis allant de Mucoço à Hirriga, entra dans le chemin qu'avoit pris Gallego, & reconnut aux traces des Espagnols, que leur Guide les avoit égarez par malice: de sorte qu'afin de prévenir l'alarme qu'ils donneroient à la ville, s'ils y arrivoient avant que de lui avoir parlé, il résolut de les suivre avec sa troupe. Après avoir marché quelque tems, il découvrit Gallego avec ses compagnons dans une grande plaine bordée d'un côté par une épaisse forêt. Les Indiens aussi-tôt furent d'avis de gagner le bois, à cause qu'on se mettoit au hazard d'être mal-traité des Chrétiens, si l'on n'en étoit reconnu pour amis, avant

que de les joindre. Ortis ſans écouter ce conſeil, s'imagina que c'étoit aſſez d'être Eſpagnol, & que ceux de ſa nation ne le méconnoîtroient pas. Cependant comme il étoit vêtu à l'Indienne, un bonnet couvert de plumes, un petit caleçon, des fléches & un arc à la main, la choſe n'alla pas ainſi qu'il ſe l'étoit figuré. Car au même tems que les Eſpagnols le virent accompagné de ſes gens, ils doublerent leurs marches, quittérent leur rang, & ſans obéïr à Gallego qui les rappelloit, fondirent ſur les Barbares que menoit Ortis, & les pouſſerent à coups de lances dans les bois. Néanmoins, à cauſe que ces Indiens ne furent pas fermes, il n'y en eut qu'un ſeul de bleſſé d'un coup de lance aux reins. Ce Barbare qui faiſoit le hardi, étoit demeuré derriere avec Ortis, que Nieto preſſoit vigoureuſement à coups de lance, qu'il para d'abord de ſon arc. Toutefois, comme Nieto qui étoit ardent & robuſte revenoit à la charge, Ortis craignit de ſuccomber, & commença à crier *Xibilla* pour Sevilla. Il fit même de ſon arc le ſigne de la Croix, afin que l'on reconnût qu'il étoit Chrétien; parce qu'il ne le pouvoit dire en Eſpagnol. Il avoit tellement perdu la coûtume de parler ſa langue depuis qu'il étoit parmi les Indiens, qu'il l'avoit oubliée juſqu'à ne pouvoir prononcer Seville, le nom propre du lieu où il étoit né. La meme choſe m'eſt arrivée à moi; car n'ayant trouvé dans l'Eſpagne perſonne avec qui je puiſſe converſer en ma langue naturelle, qui eſt celle du Pérou, j'ai perdu de telle ſorte l'uſage de la parler, que pour me faire entendre je ne ſaurois dire ſix, ou ſept mots de ſuite. J'ai pourtant ſçû autrefois m'exprimer en Indien avec tant de grace, que, hormis les Incas qui parlent le mieux, nul autre ne s'expliquoit plus élegamment que moi.

Pour retourner à Ortis, après que Nieto lui eût ouï prononcer Xibilla, il lui demanda qui il étoit; & dès qu'il eût répondu Ortis, il le prend par le bras, le jette ſur la croupe de ſon cheval, & le mene tout joyeux à Gallego, qui fit promptement raſſembler ſes gens qui donnoient la chaſſe aux Indiens. Ortis entre lui-même dans la forêt, appelle ſes compagnons, & leur crie de toute ſa force qu'ils pouvoient revenir en toute aſſurance. Mais les uns épouvantez s'enfuirent juſqu'à la Ville de Mucoço, où ils donnerent avis de tout ce qui ſe paſſoit, & les autres qui n'avoient pas eu tant de peur, & qui ne s'étoient pas écartez ſi loin, ſortirent l'un après l'autre de la forêt à la voix d'Ortis. Ils deteſtoient tous ſa mauvaiſe conduite; ſi bien que ſans la préſence de nos gens ils l'euſſent outragé. Mais pour ſe ſatisfaire en quelque façon, ils s'emporterent à des injures, qn'Ortis interpreta le moins mal qu'il put aux Eſpagnols qui le blâmerent auſſi, & donnerent ordre que l'on eût ſoin de l'Indien bleſſé. Cependant il dépêcha un homme au Cacique Mucoço, pour le tirer de la peine où l'avoient jetté les fuyars; & enſuite ils prirent tous la route du Camp.

CHA-

CHAPITRE VII.

Mucoço vient voir le Général.

LA nuit étoit déja fort avancée, lors que Gallego arriva au Camp. Le Général surpris d'un si prompt retour, s'imagina quelque grand malheur; mais il fut aussi tôt rasseuré par la vûë d'Ortis qu'il récut obligeamment, & auquel il donna un jupon de velours noir, dont Ortis ne se put servir, parce qu'il étoit accoûtumé d'aller nud. Il porta seulement une chemise, un caleçon de toile, un bonnet, & des souliers; & demeura en cet état plus de vingt jours, jusqu'à ce que peu à peu il reprit l'habitude de se vestir. Soto fit aussi un favorable accueil aux Indiens: & après il dépêcha vers le Cacique pour le remercier de lui avoir envoyé Ortis. Il donna ordre de lui dire qu'il se sentoit obligé de l'offre qu'il lui faisoit de se vouloir mettre sous la protection des Espagnols, & qu'il l'acceptoit avec joye au nom de Charles-Quint son Maître, le premier des Princes Chrétiens.

Cependant, les Espagnols vinrent voir Ortis, l'embrasserent, le feliciterent sur sa venuë, & passerent la nuit en réjouïssance. Ensuite le Général l'appella pour s'informer des particularitez de la Floride, & de la vie qu'il avoit menée sous les Caciques. Ortis lui dit qu'Hirriga l'avoit cruellement tourmenté, il lui en montra les marques, & l'on vit même qu'il sortoit des vers des playes que le feu lui avoit faites; mais il ajouta que Mucoço l'avoit traitté honnêtement. Que néanmoins il n'avoit osé s'écarter, de crainte d'être tué par les Sujets de ce Cacique; si bien qu'il n'avoit presque aucune connoissance de la contrée, & qu'il sçavoit seulement que plus on avançoit dans le païs, & plus il étoit fertile.

Durant qu'Ortis entretenoit le Général, on donna avis que Mucoço accompagné de plusieurs Indiens approchoit du Camp. On l'apperceut en effet presque aussi-tôt qu'on en eut nouvelle, & on le conduisit au Général, qu'il salua avec respect aussi-bien que tous les Officiers de l'Armée, selon la qualité qu'Ortis lui faisoit connoître que chacun avoit. Il retourna ensuite faire sa cour au Général, qui le récut avec beaucoup d'amitié, à cause des bontez qu'il avoit euës pour Ortis. Mais Mucoço témoigna qu'on ne lui avoit point d'obligation de ce qu'il avoit fait; parce qu'en qualité de Cacique il y étoit obligé. Qu'il s'étoit seulement consideré en cela; & que même il n'avoit envoyé Ortis que pour empêcher que les troupes ne fissent du dégât sur ses terres; qu'ainsi ses services étoient peu de chose. Que néanmoins il se réjouïssoit que sa conduite fût favorablement interpretée du Général, pour lequel il avoit une estime toute particuliere; qu'il le supplioit par ce zèle & par la grandeur d'ame qui est si naturelle aux Espagnols, de le prendre sous sa protection; que déslors il réconnoissoit Charles-Quint & Ferdinand de Soto pour ses Seigneurs legitimes; qu'étant leur vassal, il étoit récompensé au delà de son merite; & qu'à l'avenir il les serviroit de tout son pouvoir. Porcallo & les autres Capitaines

ſurpris du bon ſens de ce Cacique lui firent beaucoup d'honneur, mêmes des préſens, & à tous ceux de ſa ſuite.

CHAPITRE VIII.

La Mere de Mucoço vient au Camp.

DEux jours après l'arrivée de Mucoço, ſa mere, qui étoit abſente lors qu'il partit de chez lui, & qui n'auroit jamais conſenti qu'il ſe livrât au pouvoir des Eſpagnols, vint trouver Soto. Elle avoit la triſteſſe peinte ſur le viſage, & paroiſſoit ſi fort agitée de l'inquietude qu'elle avoit pour ſon fils, qu'approchant du Général, elle le conjura de lui rendre Mucoço, dans la crainte qu'il ne fût traité comme Hirriga. Que s'il avoit reſolu de ſe porter à cette extremité, elle étoit prête de mourir pour ſon fils. Le Général la reçût civilement, & lui répondit que bien loin de faire aucun déplaiſir à Mucoço, il meritoit toutes ſortes de bons traitemens. Qu'il vouloit même qu'à cauſe d'un fils ſi genereux, on rendît à ſa mere de grands reſpects. Que pour cette raiſon elle n'apprehendât rien, & eſperât tout de la generoſité des Eſpagnols. Ces paroles raſſûrerent un peu cette bonne mere, & l'obligerent à demeurer toûjours dans le camp. Mais elle avoit tant de défiance que mangeant à la table du Général, elle craignoit que l'on ne lui donnât du poiſon : de ſorte qu'elle ne goûtoit d'aucune choſe qu'auparavant Ortis n'en fît l'eſſai, & ne l'aſſûrât qu'il n'y avoit nul danger. Cela obligea un des Gentils-hommes du Général à dire, qu'il s'étonnoit qu'elle eût offert ſa vie pour ſon fils, puis qu'elle apprehendoit ſi fort de la perdre. Cette Dame, à qui l'on fit entendre cela, repliqua qu'il étoit vrai qu'elle aimoit extrémement la vie; mais qu'elle aimoit encore plus ſon fils, & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne donnât pour le conſerver. Qu'en cette conſideratiou elle ſupplioit le Général de lui rendre le ſujet de toutes ſes tendreſſes. Qu'elle deſiroit paſſionnément de l'emmener avec elle. Qu'en un mot elle ne pouvoit gagner ſur ſon eſprit de ſe fier à la parole des Chrétiens.

Le Général lui repartit qu'elle étoit libre de s'en aller; mais que pour ſon fils, il trouvoit quelque plaiſir à demeurer parmi les Eſpagnols, dont la plupart étoient de ſon âge. Que quand il auroit la volonté de s'en retourner, perſonne ne s'y oppoſeroit. Qu'enfin il proteſtoit que ſon fils auroit plûtôt à ſe loüer qu'à ſe plaindre.

La mere du Cacique partit du Camp ſur cette promeſſe; mais auparavant elle pria Ortis de ſe ſouvenir que ſon fils l'avoit obligé, & de lui rendre la pareille dans le danger où elle le laiſſoit. Le Général & toute ſa Cour rirent de cette défiance, que Mucoço tourna avec tant d'eſprit qu'il contribua au divertiſſement: & pour montrer qu'il ſe fioit aux Eſpagnols, il fut encore huit jours à entretenir Soto & ſes Officiers. Tantôt il s'enquéroit de l'Empereur, tantôt des Dames, tantôt des coûtumes & des grands d'Eſpagne. Après ce tems-là, il prit un honnête prétexte pour s'en retourner, & quitta civilement les Eſpagnols

gnols. Mais il les revint voir plusieurs fois depuis, & leur fit à tous divers presens.

Mucoço étoit alors âgé de vint-six à vint-sept ans. Il avoit le visage bienfait, la taille belle & un je ne sai quel air de grandeur dans toutes ses actions, qui gagnoit l'estime & l'amitié de ceux qui l'approchoient.

CHAPITRE IX.

Preparatifs pour avancer dans le Pays.

DUrant ces choses le Général donnoit ordre à tout; car après que l'on eut débarqué les vivres & les munitions à Hirriga, la ville la plus proche de la baye du S. Esprit, il envoya aux Havanes les plus grands de ses vaisseaux, avec pouvoir à sa femme d'en disposer. Il garda les autres pour s'en servir au besoin, & en donna le commandement à Pedro Calderon, Capitaine vigilant & experimenté. Il essaya ensuite de gagner le Cacique Hirriga, dans la pensée qu'il n'auroit plus de peine à se bien mettre avec les autres Seigneurs du pays, qui n'avoient reçû aucun déplaisir des Espagnols, & que d'ailleurs cela lui acquéreroit du crédit parmi les Indiens, & augmenteroit son honneur parmi ceux de sa nation. C'est pourquoi lors qu'on faisoit quelques prisonniers, il les renvoyoit à Hirriga avec des presens. Il lui faisoit dire qu'il souhaitoit passionnément ses bonnes graces, & qu'il lui donneroit satisfaction des outrages qu'on lui avoit faits. Mais le Cacique répondoit seulement que l'injure qu'il avoit reçûë ne lui permettoit pas d'écouter aucune proposition de la part des Espagnols. Toutefois la conduite de Soto ne laissa pas de produire de très bons effets, car comme les valets de l'Armée alloient tous les jours au fourage escortez de trente ou quarante soldats; il arriva que n'étant par sur leur garde, les Indiens fondirent sur eux avec de grands cris, les mirent en desordre, prirent un Espagnol nommé Graiales, & se retirerent. Cependant nos gens se raliant depéchent vers le Général, qui fit aussi-tôt courir des Cavaliers après l'ennemi, qu'ils surprirent au bout de deux lieues dans un endroit fermé de roseaux. Alors comme ces Barbares ne songeoient qu'à se réjouïr avec leurs femmes & leurs enfans, nos Soldats entrerent de furie dans ce lieu, ils les épouvanterent, les mirent en fuite, & prirent femmes & enfans prisonniers. Graiales, qui dans cette confusion entendit la voix de ceux de sa nation, courut se jetter entre leurs bras. Il n'en fut pas tout d'abord connu, parce qu'il étoit déjà habillé à l'Indienne; mais bien-tôt après ils le reconnurent & revinrent tout joyeux au Camp avec les prisonniers. Cela réjouït extrémement Soto qui voulut savoir le détail de cette rencontre; de sorte que Graiales lui dit que les Indiens n'avoient point eu dessein de nuire aux Espagnols, & n'avoient tiré des flèches que pour les épouvanter; que comme ils les avoient pris en desordre, il leur eût été facile d'en tuer une partie; mais qu'ils s'étoient contentez de faire un prisonnier; que bien loin de lui

lui avoir fait aucun tort, ils l'avoient traité civilement, & que le rassûrant peu à peu, ils le pressoient obligeamment de manger. Le Général incontinent fit venir ses prisonniers, & après les avoir remerciez de la maniere dont ils en avoient usé, il les renvoya. Il leur protesta aussi qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux du côté des Espagnols; & que du leur, il les prioit qu'il en fût de même à l'égard de ses gens, & de vivre en bonne intelligence les uns avec les autres; qu'il n'étoit pas entré dans le pays pour s'attirer leur haine, mais leur amitié. Le Général accompagna ces paroles de quelques faveurs, & les Indiens s'en retournerent très-satisfaits.

A quelque tems de là ces mêmes Indiens attraperent deux Espagnols, ausquels ils laisserent tant de liberté qu'ils eurent moyen de s'échaper. Ces peuples sans doute ne s'étoient adoucis de la sorte, qu'à cause des courtoisies de Soto envers leur Cacique; & aussi il n'y a rien qui fasse plus d'impression sur les hommes que les faveurs qui sont faites de bonne grace.

CHAPITRE X.

Suite de la découverte.

APrès que Ferdinand de Soto eût été environ trois semaines à faire ses preparatifs pour avancer, il commanda à Gallego d'aller avec soixante lances & autant de fusiliers dans la Province d'Urribaracuxi. Gallego partit au même tems, & se rendit à Mucoço où il fut reçû avec joye par le Cacique, qui logea une nuit les Espagnols & leur fit bonne chere: mais le lendemain comme ils étoient prêts à marcher ils lui demanderent un guide. Mucoço leur dit qu'ils étoient trop honnêtes gens pour se prevaloir de son amitié, afin de l'obliger à faire une chose contre son honneur. Qu'Urribaracuxi étant son cousin, il seroit blâmé de tout le monde, s'il leur donnoit quelqu'un pour les mener sur ses terres. Que même quand ce Cacique ne seroit pas son parent, il ne les devoit pas servir en cela, parce qu'il passeroit pour un traître envers sa patrie, & qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre un crime si indigne d'une personne de sa qualité. Ortis, qui conduisoit les Espagnols, lui répondit par l'ordre de Gallego, qu'ils ne vouloient point abuser de son amitié. Qu'ils lui demandoient seulement un Indien, en qui Urribaracuxi eut creance, afin de l'envoyer avertir qu'il n'apprehendât point leur venuë, que même quand il ne voudroit ni paix, ni alliance, ils avoient ordre de ne point ravager sa Province en faveur du genereux Mucoço, dont ils consideroient les amis & les parens, & que pour l'amour de lui ils n'avoient fait nul desordre dans la contrée du Cacique Hirriga leur ennemi declaré. Mucoço reprit qu'il étoit fort obligé aux Espagnols, & que dans la connoissance de leur dessein il leur donnoit un guide tel qu'ils le vouloient. Ils partirent donc de Mucoço extrémement satisfaits du Cacique, & se rendirent en quatre jours à la contrée d'Urribaracuxi éloignée d'envi-

d'environ dix-sept lieues de la ville de Mucoço. Comme Urribaracuxi & ses sujets s'en étoient fuis dans les bois, les Espagnols depécherent leur guide qui lui offrir leur alliance; mais après l'avoir civilement écouté, il le renvoya sans rien conclure.

Pendant le chemin qui est de vint-cinq lieues, depuis Hirriga jusqu'à Hurribaracuxi; on rencontra plusieurs ceps de vigne, des pins, des meuriers, & autres arbres sembables à ceux d'Espagne. On passa aussi à travers certains pays où il y avoit quelques marais, des colines, des bois, & des plaines fort agréables, dont Gallego fit une relation qu'il envoya au Général, & l'avertit que l'Armée pouvoit subsister deux ou trois jours aux environs d'Urribaracuxi. Tandis qu'on va trouver Soto, il est bon de dire ce qui se passoit au Camp.

CHAPITRE XI.

Disgrace de Porcallo.

SUr la nouvelle qu'Hirriga étoit dans un bois proche le Camp, Porcallo resolut malgré les prieres du Général, d'aller prendre ce Cacique. Il sortit donc avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, dans l'esperance de l'amener prisonnier, ou de l'obliger à demander la paix. Hirriga averti de cette entreprise envoya dire plusieurs fois à Porcallo de ne point passer outre, à cause que les marais & les autres difficultez du chemin qu'il falloit franchir pour venir à lui, le mettoient à couvert. Qu'il lui donnoit ce conseil, non pas par crainte; mais en reconnoissance du plaisir qu'on lui avoit fait, de ne point ravager ses terres, ni maltraitter ses sujets. Porcallo se moqua de ces avis, il crut que le Cacique appréhendoit, & qu'il ne lui pouvoit échaper. C'est pourquoi il doubla sa marche, encouragea ses soldats, & arriva près d'un lieu marécageux, où sur la difficulté que chacun faisoit d'entrer, il picque, & en s'avançant oblige plusieurs de ses gens à le suivre. Mais il n'alla pas fort loin que son cheval s'abattit; de sorte qu'il se trouva engagé dessous avec ses armes, & parce qu'on ne pouvoit aller jusqu'à lui, à cause que le marais étoit trop profond, ce fut par un bonheur extraordinaire qu'il ne perit pas. Ainsi lors qu'il vit qu'il étoit vaincu sans combat, & même sans espérance d'avoir le Cacique, il retourna au quartier tout en colére, faisant réflexion sur les douceurs dont il jouïssoit à la Trinité, & sur les fatigues qu'alloient souffrir les Espagnols, qui n'étoient encore qu'au commencement de leur conquête. D'ailleurs comme il consideroit qu'il avoit acquis assez de gloire, & qu'à l'âge où il étoit, il ne devoit pas s'exposer si légérement; il crut qu'il n'y avoit nulle honte à lui de quitter l'Armée, & de laisser l'honneur de l'entreprise aux jeunes gens, qui avoient besoin d'acquerir de la réputation dans les armes. Son malheur l'occupoit effectivement si fort qu'il s'en entretenoit tout seul; & quelquefois avec ceux qui l'accompagnoient. Il prononçoit même tout haut, silabe à silabe le nom d'Hirriga & d'Urribaracuxi. Il

en tranſpoſoit auſſi quelquefois les lettres, il diſoit Huri Harri Siga Siri Bartacoxa Huri, & ajoûtoit qu'il donnoit au Diable la terre, où les premiers noms qu'il avoit ouïs étoient effroyables ; que l'on ne devoit rien attendre de bon de ceux qui les portoient ; que chacun pouvoit travailler pour ſes interêts particuliers ; mais qu'à ſon égard la fortune ne le touchoit point. Porcallo agité de la ſorte arriva au Camp, où après avoir demandé à s'en retourner à la Trinité, on lui donna un vaiſſeau. Mais avant que de s'embarquer il diſtribua ſon équipage à quelques ſoldats qu'il aimoit. Il laiſſa aux troupes les vivres avec les munitions qu'il avoit, & voulut que Suarez de Figueroa ſon fils naturel, qu'il équipa fort bien, accompagnât Soto dans ſon entrepriſe. Figueroa obeït avec joye aux ordres de ſon pere, & ne laiſſa échaper aucune occaſion de donner des marques de ſon courage. Mais il eut du malheur, les Indiens lui tuérent ſes chevaux & le bleſſerent, & depuis il marcha à pied ſans vouloir rien recevoir, ni du Général, ni de ſes Capitaines. Cette maniére d'agir déplût à Soto, qui le preſſa pluſieurs fois de prendre de lui de quoi ſe remonter : mais Figueroa le portoit fort haut, & l'on ne put jamais rien gagner ſur ſon eſprit.

CHAPITRE XII.

Relation de Gallego.

PORcallo en quittant l'Armée, donna des marques de legereté, comme il en avoit donné d'ambition, lors que pour ſuivre le Général il abandonna ſa maiſon & ſon repos. C'eſt ainſi que dans les affaires d'importance les reſolutions qui ne ſont pas priſes prudemment, font honte à ceux qui les executent. Si Porcallo eut bien conſulté avant que de s'engager, il n'auroit pas perdu une partie de ſon bien & de ſa reputation. Mais ſouvent les perſonnes riches s'imaginent qu'ils ne ſurpaſſent pas moins les autres par les qualitez de l'eſprit, que par les avantages de la fortune, & perſuadez de cette erreur, ils ne prennent conſeil de qui que ce ſoit.

Porcallo étoit à peine parti, que la relation de Gallego arriva. Elle réjouït le Camp, parce qu'elle faiſoit eſpérer la Conquête de la Floride. Elle marquoit entre autres choſes que trois lieues au delà d'Urribaracuxi, il y avoit un marais fort dangereux : mais cela ne ſervit qu'à encourager les Eſpagnols. Ils dirent que Dieu avoit donné aux hommes le cœur & l'induſtrie en partage, pour franchir les obſtacles qui ſe rencontroient dans leurs deſſeins. Sur cette nouvelle le Général fit donc publier que dans trois jours on ſe tint prêt pour partir, & envoya trente Cavaliers ſous la conduite de Silveſtre, avertir Gallego qu'il l'alloit ſuivre. Cependant il laiſſa une garniſon de quarante lances & de quatre-vint fuſeliers dans la ville d'Hirriga ; où après avoir établi Calderon à la garde des vaiſſeaux & des munitions il lui commanda d'entretenir la paix avec ſes voiſins, de cultiver l'amitié de Mucoço, & de ne point quitter la place ſans ſon ordre.

Le

Le Général partit ensuite d'Hirriga avec le reste des troupes, il prit la route de Mucoço, & le troisiéme jour de sa marche il découvrit au matin la ville. Le Cacique averti de sa venuë, sortit au devant de lui, le reçût avec joye, & lui offrit sa maison: mais dans la crainte de l'incommoder, le Général l'assûra qu'il étoit obligé de passer outre: & après lui avoir recommandé la garnison d'Hirriga, il le remercia de toutes les bontez qu'il avoit eues pour les Espagnols. Mucoço lui baisant les mains avec respect, lui dit la larme à l'œil, qu'il ne pouvoit exprimer lequel lui étoit le plus sensible, ou le contentement de l'avoir connu, ou le déplaisir de le voir partir sans le pouvoir suivre. Il le conjura aussi de se souvenir de lui, & fit ses complimens aux principaux Officiers de l'Armée. Au sortir de là, le Général continua son chemin jusqu'à Urribaracuxi, sans faire aucune rencontre digne d'être écrite, & marcha toûjours au Nord d'Est. Néanmoins je suis obligé de dire, que sa route ne m'est pas si précisement connuë, qu'un jour on ne trouve que j'ai manqué à la bien marquer. Ce n'est pas que je n'aye tâché d'aprendre les hauteurs du païs; mais je n'en ai pû avoir une aussi exacte connoissance que je le souhaitois; parce que les Espagnols ne songeoient pas tant à prendre la situation des lieux, qu'à chercher l'or & l'argent de la Floride.

CHAPITRE XIII.

Passage du Marais.

LE Général arrivé à Urribaracuxi où Gallego l'attendoit, aprit que le Cacique s'en étoit fui dans les bois; & aussi-tôt il dépêcha vers lui, pour le prier de faire alliance avec les Espagnols. Comme ce Barbare ne voulut entendre à rien, Soto envoya sonder un grand & large marais, qui étoit sur son chemin; il sçût que le fond des bords n'en étoit pas bon, & qu'il y avoit une telle quantité d'eau au milieu, qu'on ne le pouvoit passer à pied. Néanmoins on chercha tant, qu'au bout de huit jours on trouva un passage, où le Géneral s'étant rendu avec l'Armée, il s'en tira aisement; mais parce que le defilé étoit long, il demeura un jour à le traverser, & se campa à demi-lieuë au de là dans une grande plaine. Le jour suivant il envoya découvrir le chemin, & l'on rapporta qu'on ne pouvoit avancer, à cause des eaux qui inondoient la campagne. Sur cette nouvelle, après avoir pris cent Cavaliers avec autant de fantassins, & laissé le reste des troupes sous la conduite de Moscoso son Mestre de Camp; il repassa le marais, & envoya chercher un autre passage. Cependant les Indiens qui étoient dans un bois fondirent sur Soto & sur ses gens, tirerent sur eux, & regagnerent aussi-tôt la forêt. Les Espagnols les repoussoient & en tuoient, ou en prenoient toûjours quelques-uns. Ceux qui se voioient pris se voulant tirer des mains de leurs ennemis s'offroient de les guider, & les faisoient passer au travers des embuscades des Barbares qui les perçoient à coups de

de fléches. Cette malice fut reconnuë: on fit déchirer par les chiens quatre des plus coupables d'entr'eux. Si bien que les autres épouvantez, commencerent à bien faire leur devoir, & mirent les gens du Général en un chemin, où après avoir marché environ quatre lieuës, ils se trouverent au dessus du grand marais en un passage, dont l'entrée & la sortie étoient séches. Mais une lieuë durant on avoit de l'eau jusqu'au dessous des bras, & le milieu du trajet de cent pieds de long n'étoit pas gayable. Les ennemis avoient dressé en cet endroit un méchant pont de deux gros arbres tombez dans l'eau, soûtenu de quelques pieux fichez en terre, & de quelques pièces de bois en travers, avec des manieres de garde-fous.

Au même tems que le Général vit ce pont, il commanda à Pedro Moron & à Diego d'Oliva Metis, qui étoient de grands nageurs, d'aller couper ces branches d'arbres qui embarassoient le pont, & de faire tout ce qu'ils trouveroient à propos pour la commodité du passage. Il exécuterent leur ordre, mais au fort du travail les Indiens qui étoient cachez parmi les roseaux sortirent dans de petites nacelles, & tirerent sur eux: de sorte que Moron & son camarade se jetterent en bas du pont, nagérent entre deux eaux, où ils furent légérement blessez, & se sauverent. Néanmoins les Indiens étonnez de la résolution de ces deux hommes, n'oserent plus paroître, & les Espagnols accommodérent le pont. A deux portées de mousquet plus haut, ils trouverent un lieu pour passer la Cavalerie. Le Général en donna avis à Moscoso son Mestre de Camp, avec ordre de faire marcher le reste de l'Armée, & de lui envoyer promptement des vivres. Silvestre qui fut dépêché pour cela, eut charge d'amener les munitions, avec une escorte de trente lances, & d'être de retour le lendemain sur le soir; car Soto promit de l'attendre, & lui dit qu'encore que le chemin fût long & difficile, il esperoit tout de lui. Silvestre monte donc sur un excellent cheval qu'on lui tenoit prêt, & rencontre Lopés Cacho, auquel il ordonne de la part du Général de l'accompagner. Cacho s'en excuse sur ce qu'il se trouvoit fatigué, & le supplie de choisir quelqu'autre; mais comme Silvestre le pressoit de plus en plus, il cede, monte à cheval, & part avec lui au Soleil couchant.

CHAPITRE XIV.

Silvestre porte les ordres du Général à Moscoso.

SIlvestre & Cacho, qui n'avoient pas plus de vingt ans chacun, s'exposérent résolument à tout ce qui leur pourroit arriver. Il firent d'abord sans peine quatre ou cinq lieuës, parce que le chemin étoit beau; & qu'ils ne rencontrerent point d'Indiens. Ensuite à cause du marais, ils se trouverent engagez dans de très-fâcheux chemins, dont ils desesperoient de se tirer. Comme ils n'avoient aucune connoissance certaine du païs, ils étoient contraints de marcher au hazard, & de tâcher de se ressouvenir des lieux par où ils étoient passez la pre-

premiere fois avec leur Général; & en cela leur chevaux leur rendirent de fort bons services. Car sans être guidez que de leur instinct, ils prirent la route qu'ils avoient tenuë en venant, & baissoient la tête pour sentir la piste. Cacho & son camarade, qui ne comprenoient rien à cela, leur tiroient la bride, mais leurs chevaux recherchoient incontinent le chemin à leur maniere, ils ronfloient si fort lors qu'ils l'avoient perdu, qu'il étoit à craindre que le bruit qu'ils faisoient ne découvrît les Cavaliers. Le cheval de Silvestre étoit le plus seur pour bien conduire, & il avoit de très-excellentes marques. Il étoit bai-brun, le pied du montoir blanc avec une pareille marque au front. Le cheval de Cacho étoit alezan brulé avec les extrêmitez noires: mais il ne valoit pas celui de Silvestre, qui après avoir reconnu l'action de son cheval, le laissa aller à sa fantaisie. Voilà l'état oû étoient Silvestre & Cacho, & cet état se peut sans doute mieux imaginer que décrire.

Ces Cavaliers marcherent ainsi toute la nuit sans tenir aucune route certaine; accablez de travail, de sommeil, & tourmentez de la faim, parce qu'ils n'avoient mangé depuis deux jours qu'un peu de millet. Leurs chevaux étoient d'ailleurs abattus de fatigues, à cause qu'il y avoit trois jours qu'ils travailloient sans rélâche, & qu'on ne les avoit debridez que pour répaître quelques momens. Car l'image de la mort que les deux Cavaliers voyoient devant leurs yeux, les obligeoit de piquer en diligence, & de franchir toute sorte de difficultez. Il y avoit de l'un & de l'autre côté de leur chemin des troupes d'Indiens, qu'ils apercevoient à la lueur des feux que ces Barbares avoient allumez, & qui en sautant à l'entour, faisoient tout retentir de leurs cris. On ne sçait s'ils célèbroient alors quelque fête, ou si c'étoit un simple régale; mais leurs cris durérent toute la nuit; & empêcherent qu'ils n'entendissent le pas des chevaux, & ne prissent garde à leurs chiens, qui aboyoient plus fort que de coûtume: car s'ils eussent découvert Silvestre & Cacho, ils auroient fait leurs efforts pour les avoir.

Après que ces Cavaliers eurent marché dix lieuës avec beaucoup de crainte & de peine, Cacho pria Silvestre, ou de le tuer, ou de le laisser dormir, & lui protesta qu'il ne pouvoit ni passer outre, ni se tenir davantage à cheval. Silvestre lui repliqua brusquement qu'il dormît donc, puisqu'au milieu du danger qui les menaçoit, il n'avoit pas la force de résister une heure au sommeil; que le passage du marais n'étoit pas loin, & qu'ils ne pouvoient éviter la mort s'ils ne passoient avant le jour. Cacho, sans écouter ce qu'on lui disoit, se laissa tomber à terre comme s'il eut été mort. Silvestre prit aussi-tôt la bride du cheval, & la lance de son compagnon; & en ce moment il se répandit une grande obscurité accompagnée d'une très-grosse pluye, qui toutefois n'éveilla point Cacho, tant la force du sommeil étoit grande. La pluye cessée, le tems s'éclaircit, le jour parut, & Silvestre fut au desespoir de ne s'être pas plûtôt apperçû de la clarté. Mais tandis que son camarade réposoit, il s'étoit peut-être endormi lui-même à cheval. Il me souvient d'avoir connu un Cavalier qui marchoit environ quatre lieuës en dormant, & qui ne s'éveilloit point, quoi qu'on lui parlât, & qu'il fût même en danger d'être tué par son cheval. Incontinent donc que Silvestre eût vû le jour, il appelle Cacho, le pousse du bout de sa lan-

lance, afin de l'éveiller, & lui dit que pour s'être trop endormi, il leur étoit presque impossible de ne pas tomber entre les mains des Barbares. Cacho remonte à cheval, pique avec Silvestre au petit galop; mais le jour les découvrit, & aussi-tôt on n'entendit de côté & d'autre du marais que cris, que trompettes, tambours, & autres instrumens. Les Indiens sortent d'entre les roseaux dans des nacelles, gagnent le passage, & y attendent les deux Espagnols, qui bien loin de perdre courage, se rassurent par le souvenir du peril où ils venoient d'être exposez sur terre, & se jettent hardiment dans l'eau par où ils devoient passer. On les couvrit alors de fléches, mais comme ils alloient vîte & étoient bien bien armez, ils échaperent sans recevoir de blessure, ce qui fut un grand bonheur, veu la multitude des traits qu'on leur tira. Cependant le bruit que faisoient les Barbares fut entendu des troupes qui n'étoient pas fort loin du marais, & parce qu'on se douta de quelque chose, il se détâcha trente Cavaliers, qui se rendirent au passage. Tovar monté avantageusement piquoit à la tête; il avoit de la hardiesse & aimoit la gloire, car encore qu'il connût qu'il étoit mal dans l'esprit de Soto & que ses actions ne seroient pas considerées, il ne laissoit pas de servir en homme de cœur. Toutefois cela ne le remit point dans les bonnes graces du Général, il sembloit au contraire qu'il eût du chagrin de voir tant de vertu en un homme, pour qui il avoit tant d'aversion. Il eut aussi mieux valu que Tovar eut abandonné le service, que de s'opiniâtrer à vouloir regagner l'amitié de Soto. Il arrive rarement que les grands pardonnent, lors qu'ils sont persuadez qu'on les a offensez.

CHAPITRE XV.

Retour de Silvestre.

COmme les Indiens poursuivoient hors de l'eau les deux Espagnols, ils apperçûrent le secours, & se retirerent de crainte d'être maltraités: si bien que Silvestre vint au Camp où il fut reçû de Moscoso qui ayant apris l'ordre du Général, fit en diligence chercher des vivres, & commanda trente Cavaliers pour les escorter. Cependant Silvestre s'arrêta environ trois quarts d'heure à manger un peu de fromage; car on n'y trouvoit rien autre chose; & lors que tout fût prêt il reprit sa route accompagné de son escorte, & emmena avec lui deux mulets chargez de fromage & de biscuit. Cacho qui n'avoit pas ordre de s'en retourner demeura avec Moscoso, qui commanda à ses gens de se tenir prêts pour partir. Durant cela, Silvestre, & son escorte traverserent le marais, sans que l'ennemi fît mine de les attaquer, & arriverent à deux heures de nuit, où le Général les devoit attendre. Mais comme ils ne l'y trouverent point, ils en eurent beaucoup de déplaisir, & ils se camperent en cette sorte. Une partie de la nuit dix Cavaliers battoient l'estrade, un pareil nombre veilloit, & faisoit re-

repaître les chevaux tout ſélez; tandis que les autres prenoient un peu de repos, afin que chacun travaillât, & dormît tour à tour, & qu'on ne pût être ſurpris de l'ennemi. Si tôt qu'il fut jour on découvrit la route du Général dans le marais *, que l'on traverſa avant que les Indiens ſe rendiſſent maîtres du paſſage. Si une fois ils s'en fuſſent ſaiſis, les Eſpagnols auroient eu de la peine à le gagner, à cauſe qu'ils euſſent été obligez de combattre dans l'eau juſqu'aux aiſſelles ſans pouvoir ſe retirer, ni attaquer avec avantage; au lieu que les ennemis, qui avoient des bateaux qu'ils menoient fort vîte, pouvoient à leur fantaiſie tirer de près ou de loin. Néanmoins ils ne ſe ſervirent pas de l'occaſion, & l'on n'en ſait pas la cauſe, ſi ce n'eſt qu'on aſſure qu'ils obſervent des jours heureux pour le combat. Enfin après ſix lieues de marche, l'eſcorte trouva Soto dans des valées pleines de millet, ſi haut qu'ils le cueilloient à cheval. Mais comme ils avoient extremement faim, ils le mangeoient cru, & remercioient Dieu de leur bonne fortune. Le Général reçût Silveſtre avec joye, & lors qu'il aprit de lui les maux qu'il avoit ſoufferts, il le loua hautement & lui promit de reconnoître ſes ſervices. Il lui dit enſuite qu'il n'étoit pas demeuré au rendez-vous, parce que ces gens ne pouvoient plus ſupporter la faim, & qu'il croyoit que les Barbares l'avoient tué ſur les chemins. Comme il achevoit de parler, on l'avertit que Moſcoſo avoit paſſé le marais, ſans que l'ennemi s'y fut opposé, & qu'étant arrivé en trois jours à un autre paſſage qui étoit de l'autre côté, il avoit mis encore trois jours à s'en tirer, à cauſe qu'il étoit long, & qu'il y avoit beaucoup d'eau. Il eut auſſi nouvelle qne Moſcoſo & ſes troupes avoient faute de vivres, & il leur envoya du millet, ce qui les réjouït beaucoup; après quoi ils ſe rendirent dans la Province d'Acuera où étoit le Général.

CHAPITRE XVI.

Province d'Acuera.

LA Contrée d'Acuera eſt au Nord à l'égard de celle d'Urribaracuxi, dont elle eſt éloignée d'environ vint lieues: mais comme le Cacique d'Acuera s'étoit enfuï à l'arrivée des troupes dans ſa Province, ou dépêcha vers lui quelques priſonniers Indiens. Ils avoient ordre de le porter à faire alliance avec les Eſpagnols qui étoient vaillans, & qui pourroient ruiner ſes terres & ſes ſujets. Toutefois juſqu'ici ils n'en étoient point venus à cette extremité, à cauſe que leur deſſein étoit ſeulement de reduire par la douceur les habitans du païs, à l'obeïſſance du Roi d'Eſpagne leur Maître; & pour cela ils déſiroient lui parler, & l'inſtruire de l'ordre qu'ils avoient de traiter avec les Caciques. Acuera répondit que les Eſpagnols étant déjà entrez dans le pays, il les connoiſſoit pour des vagabons, qui vivoient de brigandage, & tuoient ceux qui ne leur faiſoient aucun

* C'eſt que le marais étoit ſec en quelques endroits.

cun déplaisir; qu'avec une nation si détestable, il ne vouloit ni paix, ni commerce; & que, quelques braves qu'ils se fissent ils trouveroient des gens qui le seroient autant qu'eux; que dès à présent, il leur déclaroit la guerre, sans toutefois en vouloir venir à une bataille; mais qu'il leur dresseroit tant d'embuscades qu'il les défairoit entierement; que même il avoit commandé qu'on lui apoitât chaque semaine deux têtes de Chrétiens, moyen sur pour les exterminer d'autant plus facilement qu'ils n'avoient point de femmes. Quant à l'obeïssance qu'ils souhaitoient qu'on rendît à leur Prince, ils devoient savoir qu'il étoit de la derniere bassesse à des gens libres, de se ranger sous une domination étrangere; que lui & tous ses sujets perdroient plutôt la vie que la liberté; & qu'on ne devoit point attendre d'autre réponse d'un Souverain; qu'ils sortissent donc en diligence de sa contrée; qu'ils étoient des misérables qui se sacrifioient en faveur d'autrui; qu'ainsi il les estimoit indignes de leur amitié, & qu'il ne vouloit ni voir leurs ordres, ni les souffrir davantage sur ses terres. Le Général surpris de cette fierté, s'efforça de gagner le Cacique; mais inutilement. L'Armée séjourna vint jours dans la Province, qu'on trouva fort bonne, & l'on y prit les provisions pour passer. Durant ce tems-là les Indiens harcélérent si fort les Espagnols, qu'un soldat ne pouvoit s'écarter cent pas du camp qu'ils ne le tuassent. Ils leur coupoient d'abord la teste à moins que l'on ne courût promptement sur eux, & la portoient à leur Cacique. Ils étoient en effet très-animez. Ils déterroient la nuit les Chrétiens morts, ils les mettoient par quartiers, les pendoient au haut des arbres, & exécutoient avec tant de courage les ordres de leur Seigneur, qu'ils lui portérent la tête de dix-huit soldats, sans parler de ceux qu'ils firent périr, & qu'ils blessérent à coup de fléches. Pour eux, après avoir attaqué ils se sauvoient très-souvent; si bien que nos gens n'en tuérent qu'environ cinquante.

CHAPITRE XVII.

Entrée des Espagnols dans la Province d'Ocaly.

L'Armée partit d'Acuera, sans y avoir fait autre chose que de tuer quelques Indiens. Elle prit sa route vers la Province d'Ocaly, éloignée de vint lieues de l'autre, & marcha au Nord-Est. Elle traversa entre les deux contrées un desert d'environ douze lieues de longueur rempli de noyers, de pins & d'arbres inconnus en Espagne; mais arrangez avec une si égale distance, qu'ils sembloient plantez à plaisir, si bien qu'ils faisoient une agreable forêt.

On ne trouva point en Ocaly tant de marais ni de mauvais pas, que dans les autres contrées. Comme ce païs étoit plus haut & plus éloigné de la côte, la mer n'y pouvoit aller, & les autres Provinces en étant plus proches & plus basses; la mer y entroit en de certains endroits, tantôt trente, tantôt quarante, cin-

cinquante, ſoixante, & quelquefois cent lieues. Elle y formoit de grands marais, & rendoit la terre tellement tremblante, qu'il étoit preſque impoſſible de paſſer deſſus. Les Eſpagnols ſe ſont en effet rencontrez dans des chemins ſi fâcheux, qu'au même tems qu'ils mettoient le pid ſur la terre, elle trembloit vint & trente pas aux environs; & toutefois il ſembloit qu'un cheval y pût galopper. On n'eût jamais cru que ce n'étoit que de la vaſe endurcie, & qu'il y eut de l'eau & de la bourbe au deſſous. Néanmoins quand le deſſus venoit à ſe rompre, les hommes avec les chevaux enfonçoient, & ſe noyoient ſans reſſource, de ſorte qu'il y avoit beaucoup à ſouffrir, lors qu'il falloit paſſer en ces lieux-là.

Pour revenir à la contrée d'Ocaly, les Eſpagnols y trouverent plus de vivres que dans les autres Provinces; la terre y étoit meilleure & le pays plus cultivé. Ils remarquerent auſſi que plus les contrées étoient loin de la mer, & plus elles étoient peuplées & abondantes en toutes ſortes de fruits.

Comme les troupes eurent traverſé le deſert entre les deux Provinces, elles firent ſept lieuës. Elles rencontrerent ſur leur chemin quelques maiſons deçà & delà, & entrerent dans la Capitale que l'on appelloit Ocaly, où le Cacique tenoit ſa cour. Mais lui & ſes vaſſaux s'étoient retirez dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur. La Ville d'Ocaly étoit de ſix cens maiſons, où les Eſpagnols ſe logerent, parce qn'ils y trouverent beaucoup de legumes, de noix, de raiſins ſecs, & autres fruits. Le General au même tems envoya des Indiens prier le Cacique de faire amitié avec lui; maïs il s'en excuſa ſur ce qu'il ne pouvoit ſortir ſi-tôt, & ſix jours après il vint à l'armée, où quoi qu'il fut bien reçû, & qu'il eut traité alliance, on ne laiſſa pas de juger qu'il avoit de mauvais deſſeins, qu'on diſſimula de peur de l'effaroucher. Ce que je vais dire ſera connoître qu'on ne le ſoupçonnoit pas à tort.

Il y avoit auprès d'Ocaly une riviere profonde, dont les bords eſcarpez avoient deux piques de hauteur. Cependant il fallut paſſer cette riviere, & parce qu'il n'y avoit point de pont, on convint que les Indiens en feroient un de charpente. Le Cacique & le General accompagnez de pluſieurs Eſpagnols, choiſirent un jour pour voir l'endroit où l'on dreſſeroit ce pont. Comme ils le faiſoient tracer, quelques cinq cens Barbares cachez dans des buiſſons à l'autre bord de la riviere, s'avancerent & ſe mirent à crier aux Eſpagnols; laſches voleurs vous ſouhaitez un pont, mais nous ne vous en baſtirons point; & là-deſſus ils les couvrirent de fléches: ce qui obligea le General à dire, que puis qu'on s'étoit juré alliance, cette action devoit être chaſtiée. Le Cacique pour s'excuſer répondit, qu'auſſi-tôt que ſes ſujets avoient vû qu'il inclinoit en faveur des Eſpagnols, ils avoient perdu l'obeïſſance; qu'il n'etoit pas en ſon pouvoir de les punir, & qu'on ne pouvoit ſans injuſtice lui imputer leur faute.

Aux cris que faiſoient les Barbares, un levrier nomme Brutus, qu'un Page du General menoit en laiſſe, s'étant échapé, ſe lança dans l'eau. Les Eſpagnols ſe mirent à l'appeller, mais cela l'encourageoit à nager droit aux Indiens qui lui percerent la tête & les épaules de cinquante fléches. Il paſſa pourtant à l'autre rive, & tomba mort à la ſortie de l'eau. Les Chrétiens en

furent sensiblement touchez, parce qu'il leur avoit rendu beaucoup de service, comme je vai le raconter.

Un jour quatre Indiens par curiosité vinrent au camp pour voir les troupes, leurs armes, & principalement leurs chevaux qu'ils apprehendoient sur tout. Le General qui sût leur dessein, & qu'ils étoient des plus remarquables de leur Province, les reçût avec civilité, leur fit quelques presens, & commanda de les regaler dans une chambre à part. Comme ils eurent bien mangé, & qu'ils ne se virent observez de personne, ils s'enfuïrent avec une telle vîtesse, que les Espagnols desesperant de les attraper, ne les suivirent point. Sur ces entrefaites vient Brutus: il se met aux trousses des Indiens qui fuyoient à la file, & après les avoir atteint, il en passe trois sans les attaquer, & se jette sur le plus avancé qu'il couche par terre. Cependant il laisse approcher celui qui suivoit, il le terrasse, & en fait autant aux autres, lors qu'ils furent près de lui; si bien que les tenant tous en un même endroit, il se lançoit sur le premier qui faisoit mine de se relever, & l'arrêtoit à force d'aboyer. Il les embarrassa enfin de telle sorte, qu'il les retint jusqu'à ce que les Espagnols accoururent, qui s'en saisirent; & les ramenerent au camp. On les separa aussitôt, & interrogez du sujet d'une fuite si peu raisonnable, ils repondirent qu'ils ne s'étoient enfuïs que dans la créance que ce leur seroit une chose glorieuse parmi ceux de leur Nation, de s'être ainsi tirez des mains des Chrétiens, & que Brutus leur ravissoit un fort grand honneur. On dit encore de ce levrier, qu'un jour que les Indiens & les Espagnols étoient les uns avec les autres sur le bord d'une riviere, un Indien frapa de son arc un Espagnol; qu'ensuite l'Indien se jetta dans l'eau avec les autres Barbares, & que Brutus, qui vit cela le poursuivit, s'attacha à lui, & l'étrangla au milieu de l'eau.

C'est de la sorte qu'en la conquête du nouveau monde des levriers ont fait quelquefoîs des choses dignes d'admiration. Becerillo servit si bien dans l'Ile de Porto-Rico, qu'à cause de lui les Espagnols donnerent à son maître la moitié de tout leur gain. Nugnez de Balboa voulut aussi qu'on reconnût de cinq cens écus d'or, celui à qui appartenoit Leoncillo, pour les bons offices que ce chien avoit rendu dans la découverte de la mer pacifique.



CHAPITRE XVIII.

Province de Vitachuco.

SOto, qui voyoit que le Cacique demeuroit inutilement au Camp, lui dit qu'il craignoit que s'il y étoit davantage, ses vassaux ne se revoltassent tout-à-fait; ou que croyant qu'on le retint prisonnier, ils ne s'irritassent de plus en plus; qu'il le prioit de s'en retourner; & que lors qu'il voudroit le venir revoir, il lui féroit toujours beaucoup d'honneur, Ocaly répondit qu'il souhaitoit seulement d'aller vers ses sujets, pour les porter à se soûmettre àu General, & que s'il

s'il ne pouvoit les y obliger, il ne laisseroit pas de revenir témoigner son affection à toute l'Armée. Là-dessus il s'en alla & ne tint aucune de ses promesses. Ensuite par le moyen d'un Ingenieur de Génes nommé François, les Espagnols firent un pont de poutres avec des madriers * en travers attachez avec des cordes. Comme le bois ne leur manquoit pas, ils vinrent si bien à bout de leur dessein, que les hommes & les chevaux passerent fort à leur aise. Mais avant que de traverser le fleuve, le Général commanda à ses gens de se mettre en embuscade pour prendre quelques Indiens. Ils en atraperent trente, qui à force de promesses & de menaces les conduisirent dans une Province éloignée de seize lieuës d'Ocaly. Le Pays par où ils marcherent étoit dépeuplé, mais agreable, uni, plein d'arbres & de ruisseaux, & paroissoit très-fertile.

L'Armée fit huit lieuës en deux jours, & au troisiéme après avoir marché jusqu'à midi, Soto s'avança avec cent Cavaliers & autant de fantassins, & continuant sa route le reste du jour & toute la nuit, il arriva sur le matin à Ochilé, qui étoit une des Villes de la Province de Vitachuco. Cette contrée avoit près de deux cens lieuës, & étoit partagée entre trois freres. Vitachuco qui étoit l'aîné portoit le nom de la Province & de la Capitale; & de dix parts qui composoient cette étenduë de pays, il en possedoit cinq. Le second de qui le nom n'est pas connu en avoit trois: & le dernier qu'on appelloit Ochilé du nom de la Ville dont il étoit Seigneur, en avoit deux. On ne sait point la raison de ce partage; car dans les Provinces que l'on découvrit les aînés étoient les seuls heritiers. Mais peut-être que ces parties avoient été jointes par quelque mariage, & depuis divisées entre les enfans; ou que des parens qui étoient morts sans heritiers les avoient laissées au pere de ces trois freres, à condition qu'il les partageroit de la sorte à ses fils, afin de conserver la memoire de leurs bien-faiteurs: tant le desir de s'immortaliser est naturel à l'homme, & puissant même sur l'esprit des nations les plus Barbares.

La Ville d'Ochilé étoit de cinquante maisons assés fortifiées pour resister à leurs voisins; car la plûpart des contrées de la Floride sont toutes ennemies les unes des autres. Le Général entra par surprise dans Ochilé; faisant sonner les trompettes pour étonner les Indiens. Plusieurs en effet tout effrayez d'un bruit si peu attendu, abandonnoient leur demeure dans la pensée de se sauver, & tomboient entre les mains des Espagnols, qui après avoir fait quelques prisonniers, attaquerent le logis du Cacique. C'étoit une maison assez belle, qui n'avoit proprement qu'une Salle de six vingt pas de long sur quarante de large avec quatre portes aux quatre coins, & plusieurs chambres à l'entour, où l'on entroit par la Salle.

Le Cacique, qui avoit les ennemis sur les bras, étoit dans cette maison avec des gens de guerre, ausquels se joignirent promptement la plûpart de ses vassaux, lors qn'ils virent les Espagnols maîtres de leur Ville. Aussi-tôt ils prennent tous les armes & se mettent en état de se défendre, mais inutilement. On avoit déja gagné les portes, & l'on tâchoit de les obliger à se rendre, tantôt les

* Planches de bois de chénes fort épaisses.

les menaçant de les brûler, & tantôt leur promettant de bons traitemens. Neanmoins le Cacique demeura ferme, jusqu'à ce qu'on lui eut amené plusieurs de ses sujets qui avoient été pris. Ils l'assurerent qu'il y avoit tant d'Espagnols, qu'il ne devoit pas songer à leur resister; que jusques-là ils n'avoient mal-traité personne, & qu'il féroit prudemmenr de se fier à leurs promesses. Le Cacique se laissa persuader, & fut reçû civilement de Soto qui le retint, & donna liberté à tous les autres Indiens. Mais comme il vit de l'autre côté de la Ville une vallée remplie de plusieurs maisons fort habitées, & à quelque distance les unes des autres, il crut qu'il n'y avoit nulle seureté pour lui à passer la nuit à Ochilé, parce que si les Barbares de la contrée venoient se joindre avec leurs voisins, ils lui enleveroient facilement le Cacique. Il retourna donc en diligence rejoindre ses troupes qui étoient à trois lieuës de-là, & qui s'affligeoient de ne le point voir. Mais leur tristesse se changea en joye, lors qu'ils le revirent amenant avec lui Ochilé, accompagné de ses domestiques & de plusieurs soldats Indiens, qui suivoient volontairement sa fortune.

CHAPITRE XIX.

Le Frere d'Ochilé vient au Camp, & envoye vers Vitachuco.

LE lendemain que Soto eut rejoint ses troupes, elles entrerent en bataille dans le pays d'Ochilé, les tambours & les trompettes à leur tête, qui de leur bruit faisoient tout retentir aux environs. L'armée logée, le Général pria Ochilé d'envoyer vers ses freres pour les porter à la paix. Le Cacique fit donc savoir à ses freres, que les Chrétiens étoient entrés sur leurs terres; qu'ils n'voient pour but que l'amitié des peuples; que lors qu'on les recevoit, ils ne faisoient nul dégât, & se contentoient seulement de prendre des vivres pour subsister, sinon qu'ils ruinoient & mettoient tout à feu & à sang, & qu'ainsi il les prioit de s'allier avec eux.

Le second frere répondit, qu'il remercioit Ochilé de son avis & qu'il desiroit voir & connoître ses Espagnols; que toutefois il n'iroit que dans trois jours au camp, à cause qu'il souhaitoit de se mettre en état de paroître: mais qu'il pouvoit toujours les asseurer de son obéïssance, & accepter de sa part l'amitié qu'ils lui offroient. Ce Cacique vint en effet trois jours apres à l'Armée, accompagné des plus lestes & des plus remarquables de ses sujets. Il salua civilement Soto, & entretint les Officiers avec tant d'esprit, que l'on auroit dit qu'il eut été depuis long-temps parmi eux. Les Espagnols de leur côté le reçûrent avec de grands témoignages d'affection; ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit gagner l'amitié des Caciques qui recherchoient leur alliance; ils appuyoient fortement leurs intérêts, & ne souffroient point qu'il se fît le moindre desordre sur leurs terres.

Vitachuco qui étoit le troisiéme frere ne répondit rien, & retint ceux qu'on lui avoit envoyez. Ses deux freres, à la persuasion de Soto, lui dépécherent d'autres

d'autres personnes qui le conjurerent de recevoir la paix que lui offroient les Espagnols ; qu'il ne falloit point s'imaginer qu'on les pût battre ; qu'ils tiroient leurs origine du Ciel, & étoient les veritables fils du Soleil & de la Lune ; qu'en un mot ils montoient certaines bêtes * si vites qu'on ne leur pouvoit échapper ; qu'ils le supplioient d'ouvrir les yeux sur le malheur qui le menaçoit, & d'empêcher la desolation de son pays avec la ruine de ses sujets. Vitachuco répondit si orgueilleusement, qu'il n'y eut jamais rodomontade qui aprochât de la fierté de ses paroles. Mais autant que l'on s'en est pû souvenir, je raporterai la réponse qu'il fit à ses freres. Il commanda à leurs Envoyez de leur dire, que leur conduite étoit de jeunes gens, qui n'avoient ni jugement, ni experience ; qu'ils donnoient à des ennemis une naissance & des vertus imaginaires ; que les Espagnols n'étoient ni les fils du Soleil, ni si vaillans qu'ils se le persuadoient ; que ses freres étoient des lâches de se mettre entre leurs mains ; que depuis qu'ils avoient préferé la servitude à la liberté ils parloient en esclaves, & louoient des hommes pour lesquels ils ne devoient avoir que du mépris ; qu'ils ne consideroient pas que ceux dont ils vantoient le merite ne seroient pas moins cruels que les autres de la même nation que l'on avoit vû dans le pays ; que c'étoient tous des traîtres, des meurtriers, des voleurs, enfin des enfans du diable ; qu'ils enlevoient les femmes, ravissoient les biens, s'emparoient des contrées habitables, & se maintenoient lâchement par le travail d'autrui ; que s'ils avoient autant de vertu qu'on disoit, ils n'eussent point abandonné leur pays ; mais qu'ils l'auroient cultivé, & ne se seroient pas attiré par leurs brigandages la haine de tous les hommes ; qu'on leur pouvoit dire de sa part qu'ils n'entrassent poiut sur ses terres ; qu'autrement ils n'en sortiroient jamais ; qu'ils y périroient tous, & qu'il les féroit cruellement brûler.

Après cette réponse, Vitachuco envoya plusieurs de ses sujets vers le Camp des Espagnols. Il y en venoit tantôt deux & tantôt quatre qui sonnoient de la trompette, & faisoient de nouvelles menaces plus terribles que les premieres : car ce Barbare pensoit étonner nos gens par les differentes sortes de suplices dont il les menaçoit. Il leur mandoit quelquefois, que lors qu'ils seroient entrez dans sa Province, il commanderoit à la terre de s'ouvrir & de les engloutir ; aux montagnes entre lesquelles ils marchoient, de se joindre & les écraser ; aux vents de déraciner les forêts par où ils passeroient & de les renverser sur eux ; aux oiseaux de prendre du venin dans leur bec, & de le laisser tomber sur ses ennemis pour les consumer. D'autrefois il devoit faire empoisonner de telle sorte les eaux, les herbes, les arbres, & l'air méme, que ni les hommes, ni les chevaux ne pourroient jamais se garantir de la mort & qu'ainsi les Espagnols serviroient d'exemple à ceux qui auroient la pensée d'entrer à l'avenir contre sa volonté sur ses terres. Ces fanfaronades, qui marquoient assez le caractere de Vitachuco, obligerent les Chrétiens à se mocquer de lui : cependant elles ne laisserent pas de les arrêter huit jours dans le pays des deux freres qui les regaloient, & leur temoignoient à l'envi la passion qu'ils avoient de les servir. Mais,

* Ce sont des Chevaux.

Mais comme ceux qu'ils avoyent envoyez vers leur aîné ne le pouvoient persuader, ils resolurent d'y aller eux-mêmes. Ils communiquerent ce dessein au Général, qui l'approuva & qui leur fit plusieurs presens pour Vitachuco. Ce Barbare touché de la presence de ses freres qui lui disoient, que les troupes s'avançoient vers son pays, & qu'elles le pouvoient entierement ravager, crut qu'il devoit dissimuler sa haine; qu'un jour il trouveroit occasion de la faire éclater ouvertement, & que les Espagnols se reposant sur l'amitié qu'il leur jureroit, il les extermineroit tous sans qu'il courût aucun danger de sa personne. Pour cette raison il dit à ses freres, que jusqu'à cette heure-là il ne s'étoit pû imaginer que les Espagnols eussent tant de valeur & tant de mérite; qu'enfin, puis qu'il en étoit persuadé, il recevoit avec joie leur alliance; mais qu'auparavant il souhaitoit de sçavoir combien de tems ils demeureroient sur ses terres, & combien de vivres il leur faudroit lors qu'ils en sortiroient. Les deux frerés dépécherent promptement au camp pour faire sçavoir cette réponse. Si-tôt que le Général la sût, il les pria d'asseurer leur aîné, que les troupes ne sejourneroient dans sa contrée, & qu'il ne fourniroit des vivres qu'autant qu'il voudroit; parce que les Espagnols ne desiroient que l'honneur de son amitié, avec laquelle ils croyoient avoir toutes choses en abondance.

CHAPITRE XX.

Arrivée de Vitachuco.

Vitachuco fut content de la réponse du Général; de sorte que pour cacher plus adroitement son dessein; il asseuroit qu'il sentoit augmenter en lui le desir de voir les Espagnols. Il commanda donc aux principaux de sa Province de se tenir prêts pour aller au Camp, d'amasser des vivres avec les choses necessaires, & de les amener dans la Capitale, afin d'y recevoir honorablement les Chrétiens. Ensuite il partit accompagné de ses freres, & de cinq cens hommes bien armez, & en fort bon ordre. Mais après deux lieuës de marche il rencontra Soto, qui s'étoit avancé pour le recevoir, & il lui rendit ses civilitez avec de grandes marques d'amitié. Il le supplia aussi de pardonner ce que la passion l'avoit obligé de dire contre les Espagnols; qu'il avoit été mal-informé de leur conduite; qu'à l'avenir il leur rendroit l'honneur qui leur étoit dû. Qu'en un mot pour reparer l'offense qu'il avoit commise; il reconnoissoit le Général pour son Seigneur, & que ses sujets etoient prêts de lui obéïr aveuglement. A ces mots Soto l'embrassa, & lui repartit qu'il ne se souvenoit plus de tout ce qui s'étoit passé; qu'il ne songeoit qu'à la faveur qu'il lui faisoit de l'aimer, & qu'en reconnoissance de cette grace, il desiroit de lui rendre toutes sortes de services. Le Mestre de camp & les Capitaines vinrent ensuite le saluër, & se réjouïr de sa venuë, & après quelques complimens de part & d'autre, les troupes entrerent en bon ordre dans la Capitale, que l'on appelloit Vitachuco. Elle avoit quelques deux cens grandes maisons bien fermées, & quel-

quelques autres plus petites qui composoient les Fauxbourgs. L'armée se logea dans les maisons les plus fortes. Les Caciques & le Général avec ses gardes & son train prirent pour eux le logis du Seigneur, où lors qu'ils eurent demeuré trois jours ensemble & fait bonne chere, les deux freres demanderent permission de s'en retourner. Soto la leur accorda & leur fit quelques presens; si bien qu'ils se retirerent très-satisfaits. Vitachuco fut encore quatre jours à entretenir les Espagnols, afin qu'ils se tinssent moins sur leurs gardes; & qu'il pût mieux faire réussir ce qu'il meditoit contr'eux. Ce dessein le préoccupoit tellement qu'il étoit aveuglé; de sorte qu'au lieu de prendre conseil de ses fidelles amis, il les fuyoit, & ne communiquoit sa pensée qu'à des personnes qui le flattoient. Voilà le procedé des gens qui se fient trop à eux-mêmes, & qui aussi ne manquent presque jamais de s'attirer la peine que mérite leur imprudence.

Enfin, Vitachuco, qui ne pouvoit plus resister à la passion de perdre les troupes, assembla cinq jours après le départ de ses freres quatre Indiens qui servoient de truchemens au Général. Il leur découvrit qu'il avoit resolu de faire main basse sur les Espagnols, qu'il lui étoit fort facile d'en venir à bout; qu'ils se reposoient sur son amitié, & ne se défioient point d'aucune chose; qu'il avoit assemblé plus de dix-mille de ses sujets, tous gens de main & d'execution; & qu'il leur avoit ordonné de cacher leurs armes dans la forêt voisine, & d'entrer dans la ville chargés de bois & de provisions, & d'en sortir sous couleur de rendre service aux ennemis, afin que ne se doutant de rien, ils ne fussent point sur leur garde. Il ajoûtoit qu'il mettroit dans une grande plaine tous ses sujets en bataille; qu'il prieroit le Général de les venir voir; qu'aprés il ordonneroit à douze Indiens des plus forts & des plus courageux, d'accompagner ce Commandant sous pretexte de lui rendre honneur, & de l'emporter au milieu du Bataillon, quand ils en verroient une occasion favorable; que cependant les autres fondroient sur les Espagnols, qui surpris d'une action si hardie n'auroient ni le temps de se rasseurer, ni de se mettre en état de resister. Là dessus comme si ses desseins eussent déja réüssi, il ajoutoit qu'il féroit souffrir à ceux qui tomberoient entre ses mains, tous les suplices dont il les avoit menacez, & qu'il mettroit en usage le feu, le poison, les tortures; qu'enfin il n'y auroit aucun genre de mort dont il ne s'avisât pour les tourmenter.

Après que Vitachuco eut parlé de la sorte, il commanda aux truchemens de lui dire leur avis avec défense de découvrir son secret, & il leur promit que lors qu'il auroit satisfait sa vengeance, il leur donneroit des charges considerables, & des femmes très-riches, s'ils vouloient demeurer sur ses terres; sinon qu'il les féroit escorter jusques dans leur contrée, & les combleroit de faveurs; qu'ils considerassent que les Espagnols les tenoient comme des Esclaves; qu'ils les traîneroient en des regions si éloignées, qu'ils devoient perdre toute esperance de revoir leur patrie; que non seulement ils leur faisoient tort, mais à tout le pays; qu'ils n'avoient pour but que de leur ravir leur liberté, leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans, & de les charger tous les jours de quelque nouvel impôt; qu'il falloit donc s'opposer courageusement à leur tyrannie; qu'enfin, puisque ses desseins ne regardoient que la gloire & l'interêt des peuples,

il

il les suplioit par tout ce qu'ils avoïent de plus cher, de l'aider de leurs conseils.

Les truchemens répondirent, que son entreprise étoit haute & digne d'un grand cœur; que ses mesures paroissoient bien prises; qu'infailliblement il ne seroit point trompé dans son espérance; que le païs lui devroit sa conservation, & les peuples l'honneur, les biens & la vie; que dans cette vûë ils lui juroient de ne point divulguer son secret, & d'exécuter aveuglement ses ordres; qu'en un mot, puis qu'ils ne pouvoient contribuer que de leurs vœux à faire réussir une action si glorieuse, ils prioient le Soleil & la Lune de la favoriser.



CHAPITRE XI.

Suite de l'entreprise de Vitachuco.

Vitachuco & les truchemens se quitterent avec beaucoup de joye. Ceux-ci espéroient d'être bientôt libres, élevez aux honneurs, & mariez avec des femmes très-riches, & Vitachuco s'imaginoit qu'il étoit glorieusement venu à bout de ses desseins; que ses voisins l'adoreroient, & que tous les peuples du païs le reconnoîtroient pour leur Liberateur. Il pensoit même oüir les louanges qu'on lui devoit donner en faveur d'une action si illustre, & voir les femmes avec les enfans, danser & chanter devant lui selon la coûtume du païs, des chansons, qui publieroient sa valeur & l'heureux succès de son entreprise. Enflé de ces vaines imaginations, il fit venir ses Capitaines, non pas pour prendre leur avis sur quoi que ce fût; mais pour leur faire exécuter ses ordres. Il leur dit qu'il alloit être couronné d'une gloire immortelle, que même il en joüissoit déja par avance; mais qu'il dépendoit de leur courage de le combler d'honneur; qu'ainsi il les conjuroit d'attaquer vigoureusement les Chrêtiens, & d'en faire un carnage tel qu'il se l'étoit imaginé. Ses Capitaines lui répartirent, qu'ils avoient tant de respect pour lui, qu'il n'avoit qu'à commander & qu'ils lui obéïroient en gens de cœur. Le Cacique satisfait de leur réponse les renvoya avec promesse de les avertir dans peu de ce qu'ils auroient à faire. Cependant les truchemens, à qui Vitachuco s'étoit découvert, considérant que son entreprise ne pouvoit réussir, à cause du courage des Espagnols, & de la vigilance de Soto; & d'ailleurs la crainte du danger où ils s'exposoient l'emportant sur l'espérance d'être récompensez, ils crurent que leur intérêt particulier les obligeoit de violer leur foi. Ils allerent donc trouver Ortis, auquel ils déclarerent la trahison, avec ordre d'en donner avis au Général qui assembla aussi-tôt son conseil. Il fut conclu qu'il falloit dissimuler & avertir secrettement leurs gens de se tenir sur leurs gardes, avec une négligence aparente, afin que les Barbares ne se doutassent de rien. On crut même que pour s'asûrer de Vitachuco, on devoit employer le moyen dont il avoit résolu de se servir pour prendre le Général. Ainsi l'on ordonna à douze des plus robustes soldats de se tenir auprès du Général,

ral, lors qu'à la priére de Vitachuco il iroit voir les Indiens en bataille, & l'on fut toûjours alerte, pour obſerver finement toutes les démarches du Barbare.

Le jour venu que tout ſe devoit exécuter, le Cacique pria Soto de venir voir ſes ſujets à la campagne, où ils l'attendoient en bataille; que ſa préſence les obligeroit à bien faire; qu'il verroit leur nombre avec leur adreſſe, & s'ils entendoient la guerre. Comme Soto diſſimuloit & feignoit de ne ſe pas donner de garde, il répondit qu'il verroit avec beaucoup de joye les Indiens ſous les armes, & que pour rendre la reveuë plus belle, & contribuer à leur ſatisfaction, il féroit ſortir en bataille la Cavalerie & l'Infanterie Eſpagnole, afin que les uns & les autres fiſſent l'exercice, & s'eſcarmouchaſſent par plaiſir. Vitachuco ne ſouhaitoit pas qu'on lui fit tant d'honneur mais ſa paſſion le préoccupoit ſi fort qu'il conſentit à tout. Il ſe répoſoit ſur la valeur de ſes ſujets & croyoit que ſans peine il viendroit à bout de ſon entrepriſe.

CHAPITRE XXII.

Déroute des Indiens.

Lors que de part & d'autre les troupes furent ſous les armes, la Cavalerie & l'Infanterie Eſpagnole ſortirent en ordre de bataille, & le Général marcha à pied avec le Cacique. Il y avoit près de la ville une grande plaine qui aboutiſſoit d'un côté à une forêt, & de l'autre à deux marais. Le premier de ces marais étoit une eſpéce d'étang, dont le fond étoit très bon; mais l'eau ſi profonde que l'on perdoit pied à quatre pas du bord. Le ſecond étoit large de trois quarts de lieuës; & long à perte de vuë. Les Indiens ſe vinrent camper entre cette forêt & ces marais; ils avoient ces eaux à la droite, & le bois à la gauche. Ils étoient prês de dix mille, tous gens d'élite & fort leſtes, avec des plumes diſpoſées de telle façon ſur leur tête, qu'ils en paroiſſoient plus grands que d'ordinaire. Etant campez ils cacherent leurs armes ſous terre, pour faire voir qu'ils n'avoient aucun mauvais deſſein, & formant un très beau bataillon en Croiſſant, ils attendirent leur Seigneur, & le Général qui venoient dans la réſolution de ſe ſaiſir l'un de l'autre, accompagnés chacun de douze perſonnes. L'Infanterie Eſpagnole marchoit du côté de la forêt, & la Cavalerie au milieu de la plaine à la droite du Général, qui ne fut pas plutôt arrivé où Vitachuco le devoit faire prendre, qu'il le prévint & fit tirer un coup de mouſquet qui étoit le ſignal. Les douze Eſpagnols ſe ſaiſiſſent incontinent du Cacique, les Indiens tâchent à le ſauver; mais leurs efforts ne réuſſirent pas.

Le Général qui étoient armé ſous ſes habits, avoit commandé qu'on lui tint prêts deux de ſes meilleurs chevaux. De ſorte qu'après la priſe du Barbare, il monta le cheval nommé Azeituno, & attaqua le bataillon des Indiens. C'étoit ſa coûtume d'encourager les autres par ſon exemple, & d'aller le premier tête baiſſée dans le danger; car il n'auroit pas trouvé la victoire belle, s'il ne l'eut

gagnée au péril de sa vie. Il passoit aussi pour un des quatre plus vaillans Capitaines qui fussent entrez dans les Indes Occidentales; mais il ne se menageoit pas assez. Les Indiens qui avoient pris alors leurs armes, le reçûrent courageusement, & l'empêcherent de rompre leur bataillon. Au même tems qu'il mettoit en desordre les premiers rangs, ils tirerent sur lui, & percerent Azeituno de huit fléches. Ce cheval tomba mort; & c'étoit à quoi ils visoient principalement: même dans tous les autres combats, ils eurent plus de soin de tuer les chevaux que les hommes, s'imaginant que la mort des uns leur importoit plus que celle des autres.

Le signal donné, nos gens fondirent sur les Indiens, & la Cavalerie suivit de si près le Général, qu'elle le secourut avant qu'il fût blessé. Mais Viota, qui étoit un de ses Pages, voyant que le Cheval de son Maître étoit tué, mit pied à terre & lui donna le sien. Le Général s'elance aussi-tôt sur les Barbares, qui sans piques ne purent résister à 300. chevaux, & se mirent tous à fuïr, eux qui s'étoient vantez d'exterminer tous les Espagnols.

Comme le bataillon fut rompu, les Indiens sur les dix heures du matin se sauverent les uns dans les bois & les autres dans l'étang. Ceux de l'arriére garde se répandirent par la plaine; c'est pourquoi on en tua plus de trois cens, & l'on fit plusieurs prisonniers. Néanmoins, ceux de l'avant-garde qui étoient les plus vaillans, furent encore plus mal-traitez; car fuyant après avoir soûtenu le premier choq & la furie des chevaux, ils ne purent gagner ni le bois ni le marais, qui étoient les meilleures retraites; si bien que plus de neuf cens se jetterent dans l'étang. Cependant les Espagnols poursuivirent les autres jusqu'à la forêt, mais inutilement, & ils revinrent sur leur pas à l'étang harceler le reste de la journée les Barbares qui s'y étoient sauvez. Ils leur tiroient tantôt des fléches, & tantôt des coups de mousquets, pour les obliger seûlement à se rendre car puis qu'ils ne pouvoient échaper, nos gens ne leur vouloient pas faire de mal. Les Indiens de leur côte se défendirent vaillamment, & épuiserent sur les Espagnols toutes leurs fléches. Mais comme ils n'avoient pas pied, il y en eut plusieurs qui nagérent trois ou quatre de front, serrez l'un contre l'autre, & portant chacun sur leur dos un de leurs camarades, qui tiroit jusqu'à ce qu'il n'eut plus de fléches. Ils se battirent de la sorte tout le jour, sans qu'aucun se voulût rendre. La nuit venuë, nos gens investirent l'étang. Les Cavaliers se posérent deux à deux d'espace en espace, & les fantassins six à six, à fort peu de distance les uns des autres; de crainte qu'à la faveur de l'obscurité ils ne leur échapassent. Lors qu'ils les entendoient aprocher du bord, outre qu'ils leur promettoient toutes sortes de bons traitemens, ils les menaçoient & tiroient sur eux pour les faire réculer, les fatiguant à force de nager, pour les contraindre de se rendre promptement.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Résolution des Indiens, & leur sortie de l'étang.

ON fut la plus grande partie de la nuit à harceler les Indiens, qui sans avoir aucune espérance de secours témoignoient vouloir plûtôt mourir que se rendre. Toutefois à la persuasion d'Ortis, les plus fatiguez commencerent à sortir de l'étang à la file ; mais si lentement qu'au point du jour il n'y en avoit point encore cinquante dehors. Les autres, qui virent que l'on traittoit bien leurs compagnons, se rendirent en plus grand nombre. Ils venoient néanmoins si à contre-cœur, que la plûpart étant sur le bord, se réjettoient dans l'eau, & n'en sortoient qu'à l'extrémité. De sorte qu'il y en eut plusieurs qui nagerent vint-quatre heures. Le lendemain que le jour étoit déja un peu avancé, environ deux cens se rendirent ; mais si enflez de l'eau qu'ils avoient avalée, si accablez de faim, de fatigue, & de sommeil, qu'ils étoient à demi-morts. Enfin les autres sortirent à la réserve de sept, que rien ne put ébranler, & qui seroient morts dans l'eau, si avant le soir le Général n'eut commandé de les en tirer. Douze grands nageurs se jetterent donc dans l'étang, & les prirent par la jambe, par les bras, & par les cheveux, pour les mener à bord. Mais les pauvres Indiens faisoient pitié, étendus sur le sable, plus morts que vifs ; & dans un état où l'on peut s'imaginer des hommes, qui ont combattu trente heures dans l'eau & à la nage. Nos gens touchés de compassion, & admirant leur courage les porterent dans la ville, où ils les secoururent, & l'on peut bien dire qu'ils furent plus aidez par la bonté de leur temperament, que par la vertu des remedes. Ensuite lors qu'on les vit un peu remis, le Général les fit appeller ; & sous pretexte d'être en colere, il leur demanda pourquoi dans le déplorable état où ils s'étoient vûs, ils n'avoient pas suivi l'exemple de leurs compagnons. Alors quatre d'environ trente-cinq ans chacun, répondirent par la bouche de l'un d'eux, qu'ils avoient connu le peril qui les menaçoit ; mais qu'en réconnoissance des charges que Vitachuco leur avoit données dans ses troupes & de l'estime qu'il avoit de leur valeur, ils avoient été obligez de montrer qu'ils n'étoient pas entierement indignes de ses graces, & qu'il ne s'étoit pas trompé dans le choix qu'il avoit fait de leurs personnes ; qu'outre cela ils avoient voulu laisser à leurs enfans un exemple de fidelité & de courage, & instruire par leur valeur tous les autres Capitaines ; qu'ils étoient donc à plaindre de n'avoir pas fait leur devoir, & que la compassion qu'on avoit euë pour eux étoit cruelle à leur honneur ; que toutefois ils ne laissoient pas d'avoir beaucoup de résentiment du bien qu'on avoit prétendu leur faire : mais que l'on augmenteroit les graces qu'ils avoient reçûës, si on leur ôtoit la vie ; que n'étant point morts pour le service de Vitachuco, ils n'oseroient jamais paroître ni dans le monde, ni devant lui.

Le Général, qui admiroit cette réponse, se tourna vers les autres Indiens, qui étoient de jeunes Seigneurs de dix-huit à dix-neuf ans chacun. Il leur demanda ce qui les avoit contraints de demeurer avec tant d'opiniâtreté dans l'eau, eux qui n'avoient aucune charge à l'Armée. Ils lui répondirent qui n'étoient sortis de leurs maisons, ni dans la vuë de ruiner ses troupes, ni dans l'esperance de faire butin, ni de gagner l'amitié d'aucun Cacique pour en avoir quelques recompenses; mais pour acquerir de la réputation dans le combat qui se devoit donner contre les Chrétiens; qu'on leur avoit toujours enseigné, que la gloire qui s'acquéroit dans les batailles étoit grande & solide; qu'à cette consideration ils s'étoient exposez au danger où il les avoit vus; & dont il les avoit si génereusement tirez, qu'aujourd'hui ils se sacrifieroient volontiers pour son service. Ils ajoûtoient que la fortune s'étant declarée pour lui, & leur ayant ravi une victoire qui les eût comblez d'honneur; ils s'étoient vûs dans le triste état, où sont ordinairement les vaincus; que toutefois ils avoient appris que s'ils souffroient leur malheur avec constance, ils pourroient se rendre recommandables; parce que le vaincu qui n'a combattu que pour la liberté, ne mérite pas moins de louange que celui qui se gouverne sagement dans la victoire; qu'ainsi il ne se falloit pas étonner, si instruits de ces maximes, ils avoient fait paroître autant de cœur que les Capitaines. Ils soutenoient au contraire qu'ils étoient plus obligez qu'eux à combatre vaillamment; à cause que leur naissance les destinoit à de plus hauts emplois que ces Officiers; que dans cette vuë ils avoient prétendu de faire voir qu'ils prétendoient succéder à leurs peres; puis qu'ils tâchoient d'imiter les exemples de générosité qu'ils leur avoient donnez; que même ils leur avoient voulu montrer qu'ils étoient dignes d'etre leurs enfans & les consoler de leur perte par une mort glorieuse; qu'enfin si ces considérations les pouvoient excuser auprès de lui, ils imploroient sa clemence; sinon qu'ils lui présentoient leur tête, & qu'il étoit permis au Vainqueur d'user de la victoire à sa volonté.

Ce discours joint au courage, à la bonne mine, & à l'infortune de ces jeunes gens tira des larmes de la plûpart des Espagnols qui étoient présens. Le Général même sentit de la pitié en leur faveur, & les embrassant il leur dit qu'il jugeoit de leur naissance par leurs actions; que des hommes qui avoient autant de fermeté qu'ils en avoient fait paroître, méritoient de commander aux autres hommes; que pour cette raison il avoit une joye particuliere de leur avoir conservé la vie; mais qu'ils ne s'affligeassent point, & que le comble de sa satisfaction étoit de les mettre en liberté. Le Général en effet après les avoir retenus seulement deux ou trois jours pour leur témoigner son affection, les renvoya accompagnez de quelques uns de leurs domestiques qui étoient prisonniers, & leur donna divers presens pour leurs peres, avec ordre de leur offrir leur alliance, & de leur dire la maniere dont il les avoit traitez.

Ces Indiens, après beaucoup de remerciemens, prirent le chemin de leur pays, fort contens du Général, qui le lendemain fit appeller Vitachuco avec les Capitaines prisonniers. Il leur dit que leur conduite etoit criminelle, puis que sous apparence d'amitié ils avoient conspiré la perte des troupes; qu'une telle trahison devroit être punie de mort, afin que leur exemple empéchât les autres Indiens de la Province de se souléver; que néanmoins pour montrer qu'il préferoit la paix

paix à la vengeance, il leur pardonnoit, à condition qu'à l'avenir ils répondroient à l'affection qu'il avoit pour eux. Il les conjura aussi d'oublier le passé, & de ne plus rien tenter contre les Chrétiens; parce qu'infailliblement ils ne s'attireroient que du malheur de toutes leurs entreprises. Il prit ensuite le Cacique à part, tâcha par toutes sortes de moyens de l'adoucir, & voulut qu'il revînt manger à sa table d'où il l'avoit chassé pour sa perfidie. Mais bien loin que ces témoignages d'amitié obligeassent ce Barbare à rentrer dans son devoir, ils ne servirent qu'à entretenir l'aversion qu'il avoit conçuë contre les Espagnols: de sorte qu'il se laissa emporter de plus en plus à la violence de sa haine, & se perdit enfin lui-même avec la plupart de ses sujets.

CHAPITRE XXIV.

Mort de Vitachuco.

Les Indiens qui sortirent de l'étang, furent faits prisonniers & distribuez pour esclaves aux Espagnols, & Vitachuco eut son logis pour prison. Le Général l'ordonna de la sorte pour chastier ces Barbares de leur trahison, & les retenir par la crainte dans le devoir. Cependant il avoit resolu qu'au sortir de la Province, il leur donneroit à tous la liberté: mais le Cacique, qui ne savoit pas ce dessein, & qui voyoit ses sujets esclaves, médita de nouveaux moyens de perdre les Espagnols. Il se flatta que les neuf cens prisonniers, qui étoient les plus courageux de ses troupes, excutéroient seuls ce qu'ils n'avoient pû faire tous ensemble; qu'étant en aussi grand nombre que les Chrétiens, ils tuéroient chacun leur Maître, & que prenant l'heure du dîner son dessein réüssiroit d'autant plus infailliblement, que les Espagnols ne se douteroient de rien. Cette entreprise qui méritoit d'être conduite avec beaucoup de prudence, fut précipitée; & il crut que ses sujets avec leurs bras seulement déferoient ses ennemis. Il commanda donc à quatre jeunes Indiens qu'on lui avoit laissez pour son service particulier, d'avertir de sa résolution les principaux prisonniers, avec ordre de la faire adroitement savoir aux autres, & de se tenir prêts dans trois jours sur le midi, afin de tuer chacun leur homme. Il leur fit dire aussi qu'à la même heure il ôteroit la vie au Commandant, & que pour signal il féroit un cri si haut, quand il seroit aux prises avec lui, que toute la ville l'entendroit. Vitachuco donna cet ordre aux Indiens le même jour que Soto oubliant son crime, le fit manger à sa table: & c'est ordinairement de la sorte que les traîtres & les ingrats reconnoissent les faveurs qu'on leur fait.

Les sujets du Barbare avertis de cette seconde entreprise, virent clairement qu'elle ne seroit pas plus heureuse que la premiere. Toutefois ils répondirent, qu'ils obeïroient, ou qu'ils mourroient tous: car les Indiens du nouveau monde ont tant d'amour & de vénération pour leurs Princes, qu'ils les considérent comme des Divinitez. Si leurs Souverains le desirent, ils se jettent aussi libre-

 ment

ment dans le feu que dans l'eau, & ſans conſiderer le danger où ils ſe mettent, ils ne regardent que leur devoir, & l'obeïſſance qu'ils leur ont vouée.

Enfin, ſept jours après la premiere déroute des Indiens, lors que le Général & le Cacique eurent achevé de dîner, le Barbare ſe plie tout le corps, ſe tourne de côté & d'autre, ferme les poings, étend & retire ſes bras juſqu'à les renverſer ſur les épaules, & les ſecouë avec tant de violence, que ſes os en craquérent, coûtume ordinaire des Indiens, quand ils veulent entreprendre une choſe où il faut de la vigueur. Enſuite il ſe leve ſur ſes pieds avec une fierté qui ne ſauroit s'imaginer, ſe ſerre contre le Général, lui paſſe le bras gauche autour du cou, & lui applique de la main droite un ſi rude coup de poing ſur le viſage, qu'il le jette par terre, ſe laiſſe tomber ſur lui, & fait un ſi haut cri, qu'on l'entend d'un grand quart de lieue. Les Officiers qui s'étoient rencontrez au dîner, voyant l'inſolence du Barbare le percérent de dix ou douze coups d'épée, & il tomba mort, la rage dans l'ame & le blaſphéme dans la bouche, à cauſe qu'il n'étoit pas venu à bout de ſon entrepriſe. Mais ſans les Officiers il eut achevé le Général d'un autre coup: car celui qu'il lui avoit donné étoit déja ſi grand, qu'il demeura demi-heure qu'il ne revînt point à lui. Le ſang lui couloit par les yeux, par le nez & par la bouche. Il eut même des dents rompues, & les autres ſi maltraitées qu'il fut vint jours ſans pouvoir manger que des hachis. Ses levres, ſon nez & ſon viſage s'enflérent ſi fort, qu'il fallut les couvrir d'emplâtres, tant Vitachuco l'avoit frappé rudement. Ce Barbare étoit alors d'environ trente-cinq ans, il avoit le corps robuſte, la taille & l'air ſombre, fier, & cruel tout enſemble.

CHAPITRE XXV.

Suite de la mort de Vitachuco.

LE cri de Vitachuco entendu, chaque Indien attaqua l'Eſpagnol qu'il ſervoit, & tâcha de le tuer, les uns avec les tiſons du feu, & les autres avec tout ce qu'ils rencontroient; parce qu'alors ils n'avoient point d'armes. Néanmoins ils ne laiſſérent pas de faire un fort grand deſordre, les uns frapperent lés Eſpagnols au viſage, & les autres à la tête; tantôt avec des marmites où cuiſoit la viande, & dont quelques-uns de nos gens furent brûlez, & tantôt avec des pots & des aſſiettes. Cependant ils firent plus de mal avec les tiſons, qu'avec tout le reſte. Comme la pluſpart en avoient, ils maltraitérent pluſieurs de nos gens. Les uns eurent le bras caſſé, les autres les paupieres brûlées, le viſage défiguré & le nez écraſé. Il y en eut même quatre de tuez, dont l'un étant jetté par terre d'un coup de tiſon, il vint trois Barbares qui le chargérent ſi cruellement qu'ils lui firent ſauter la cervelle. Il arriva auſſi dans ce deſordre, qu'après qu'un Indien eût battu un Eſpagnol à coups de bâtons, & lui eût caſſé les dents à coups de

de poings, il se sauva des mains de quelques-uns de nos gens qui fondoient sur lui, monta à une chambre qui donnoit sur une cour, prit une lance qui étoit contre la muraille, & défendit avec tant de courage la porte, que personne n'y put entrer. Sur ces entrefaites accourut Diego de Soto qui étoit parent du Général, & qui se mit à tirer de la cour avec une arbalête. Comme l'Indien vit ce nouvel ennemi, il se plaça au droit de la porte, & resolu de vendre cherement sa vie, il jetta sa lance au même moment que Soto tiroit. Mais elle toucha seulement du bois l'épaule du Cavalier Espagnol, & l'ayant ébranlé, elle entra une demi-brasse en terre. Le coup de Soto fut plus heureux, il attrapa son ennemi à la poitrine & le tua. Cependant le bruit se répandit, que le Général avoit été maltraité par Vitachuco; si bien que les Espagnols irritez de plus en plus, & principalement ceux qui avoient été blessez, s'en vengerent sur les Barbares qu'ils rencontroient. Il se trouva néanmoins des Cavaliers, qui ayant honte d'avouer qu'ils eussent été battus, crurent qu'il étoit indigne d'eux d'ôter la vie à des esclaves. C'est pourquoi ils en firent tuer quelques-uns par les Indiens même qui les servoient dans l'Armée, & les mirent pour la plûpart entre les mains des Archers de la garde du Général, qui les perçoient à coup de pertuisane au milieu de la grande place de la ville. Entr'autres, Saldagna, qui ne voulut pas faire mourir lui-même son esclave, l'attacha avec une corde par le cou, & le mena pour le livrer aux gardes. Mais lors que le Barbare entra dans la place & vit ce qui s'y passoit; une telle rage le saisit, qu'il prit d'une main son maître par le cou, & de l'autre par dessous la cuisse, le souléva, lui mit la tête en bas, & le laissa si rudement tomber qu'il l'étourdit. Il lui monta incontinent à deux pieds sur le ventre avec tant de furie qu'il l'eût crévé, si quelque cinquante Espagnols l'épée à la main ne fussent venus au secours. Toutefois le Barbare ne s'étonna point, & il les reçut si courageusement, qu'il fut long-tems sans être ni pris ni blessé. Il attrapa enfin l'épée de Saldagna, en fit le moulinet, & écarta ses ennemis de telle sorte, que l'on fut contraint de le tuer à coups de fusils & de pistolets.

Voilà une partie des desordres qui arriverent le jour que Vitachuco frappa le Général, & sans doute ils auroient été plus grands, si la plûpart des Indiens n'eussent été enchainés. Ainsi il y eut peu d'Espagnols de tuez, mais plusieurs de blessez. Quant aux Indiens, parce qu'ils étoient braves, qu'ils attaquerent & se défendirent avec vigueur; il en mourut plus de neuf cens qui étoient la fleur des sujets de Vitachuco, que ce Barbare fit perir malheureusement. Il fut aussi cause de la mort des quatre Capitaines que l'on avoit retirez de l'étang, & qui furent envelopez dans le malheur des autres. C'est de la sorte que les foux & les temeraires perdent ceux qui les croyent, & qui executent leurs ordres aveuglement.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Province d'Oſſachilé.

APrès la défaite des Priſonniers, le Général demeura quatre jours dans la ville de Vitachuco, à ſe faire panſer lui & les autres bleſſéz, & le cinquiéme il prit la route d'Oſſachilé. Les troupes firent quatre lieuës la premiere journée, & camperent ſur le bord d'un grand fleuve, qui ſépare la Province d'Oſſachilé de celle de Vitachuco. Mais comme ce fleuve n'étoit pas gayable, il fallut dreſſer un pont. Les Eſpagnols amaſſerent donc promptement des planches, & ils les mettoient déjà en œuvre, lors que les Indiens parurent à l'autre bord de l'eau pour défendre le paſſage: ſi bien qu'on l'abandonna, & l'on fit ſix grands traîneaux de pluſieurs pièces de bois; ſur leſquels paſſerent cent fuſiliers & arbaleſtriers, avec cinquante Cavaliers qui portoient les ſelles de leurs chevaux. Enſuite Soto commanda de faire traverſer cinquante chevaux à la nage, avec ordre de les ſeller ſi-tôt qu'ils ſeroient à l'autre bord. On commença donc à marcher dans la plaine, & les Indiens quitant leur poſte donnerent le temps de dreſſer un pont, qui fut fait en un jour & demi. Les troupes paſſerent deſſus, après quoi elles trouverent des terres ſemées de millet, & d'autres ſortes de legumes, & commencerent à vôir des maiſons qui étoient deçà & delà juſqu'à la Capitale. Cette place étoit compoſée de deux cens feux, & s'appelloit Oſſachilé du nom du Cacique qui y demeuroit. De la Ville de Vitachuco à celle-là il y a dix lieuës de plaine fort agréable.

D'abord les Indiens n'avoient oſé faire teſte aux Eſpagnols; mais lors qu'ils les virent dans les terres enſemencées, ils retournerent ſur eux, & ſe cachant derriere des millets, ils leur tirerent quantité de fleches, & tâcherent à les mettre en déroute. Ils en bleſſerent auſſi pluſieurs; mais les Chrétiens irritez de ſe voir attaquez, les pouſſerent, en firent quelques-uns priſonniers, en percerent la plûpart à coups de lances, & les bâtirent quatre lieues durant.

Comme les Eſpagnols trouverent la Capitale d'Oſſachilé abandonnée, & que le Cacique avec tous ſes gens s'étoit ſauvé; le Général lui dépêcha des Indiens de ſes ſujets, pour le prier de faire amitié avec les Chrêtiens. Mais il ne fit aucune réponſe, & même ceux qn'on lui avoit envoyez ne retournerent point. Cependant les troupes qui ſéjournerent deux jours dans le païs, ſe mirent en embuſcade, attraperent pluſieurs Barbares qui leur rendirent de fort bons ſervices, & qui étant pris leur témoignérent autant de bonté qu'ils leur avoient auparavant témoigné d'averſion. Voilà ce qui arriva de plus conſidérable dans la Province d'Oſſachilé.

CHA-

CHAPITRE XXVII.

De la ville & de la maison du Cacique Ossachilé, & des Capitales des autres Provinces.

LA ville & la maison du Cacique Ossachilé sont semblables à toutes celles des autres Caciques de la Floride. C'est pourquoi sans faire une description particuliere de cette place & de cette maison, il semble à propos de donner seulement une idée générale de toutes les Capitales, & de toutes les maisons des Seigneurs du païs. Je dirai donc que les Indiens tâchent de placer leurs villes sur des endroits élevez; mais à cause que dans la Floride, il se rencontre rarement de ces sortes de lieux, où l'on puisse trouver les commoditez nécessaires pour bastir, ils élevent eux-mêmes des éminences en cette maniére. Ils choisissent une place où ils apportent une quantité de terre, qu'ils élevent en une espéce de plate-forme haute de deux ou trois piques, & dont le dessus est capable de tenir dix, douze, quinze ou vint maisons pour loger le Cacique, avec sa famille & toute sa suite. Ils tracent après au pied de cette hauteur une place quarrée conforme à l'étenduë de la ville qu'ils veulent faire, & autour de cette place les plus considerables bâtissent leurs demeures. Le petit peuple se loge de la même sorte; & ainsi ils environnent tous la maison de leur Seigneur. Pour y monter ils tirent en droite ligne des ruës de haut en bas, chacune de 15. ou vingt pieds de large, & les joignent les unes aux autres avec de grosses poutres qui entrent fort avant en terre, & qui servent de murailles à ces ruës. Ensuite ils font les escaliers avec de fortes solives qu'ils mettent en travers, afin que l'ouvrage soit plus uni. Ils éloignent les degrez de ces escaliers de sept ou huit pieds les uns des autres, en sorte que les chevaux les montent & les descendent sans peine. Du reste, à la reserve des escaliers, les Indiens escarpent les autres côtez de la plate-forme; ainsi l'on n'y peut monter, & par ce moien le logis du Seigneur est assez fort.

CHAPITRE XXVIII.

L'Auteur prévient quelques difficultez.

AVant que de passer outre, il est à propos de prévenir ceux qui pourroient dire, que dans les autres histoires des Indes Occidentales, on ne void point que les Indiens ayent dit, ou fait des choses dignes de memoire, comme le paroissent celles que j'ai raportées; que même on croit communément, que ces

peuples sont grossiers, & qu'ils n'ont aucune conduite, soit dans la paix, soit dans la guerre ; qu'ainsi, ou que j'ai particulierement eu dessein de louër les Indiens, parmi lesquels j'ai pris naissance, ou que je me suis vainement piqué de faire paroître de l'esprit aux dépens de la verité. Je répons que la creance de certaines personnes que les Indiens ne sont pas intelligens, & qu'ils ne sauroient se gouverner dans les affaires importantes est mal-fondée, & contraire à ce qu'en raconte Acosta * Auteur très-digne de foi. D'ailleurs je n'avance rien que sur le raport d'un témoin oculaire & exact, qui a revû avec soin sa relation, qui y a ajoûté ce qu'il avoit oublié, & retranché les choses dont il n'a pas vû toutes les particularitez ; si bien que même en le copiant seulement, je puis assurer que dans cette histoire il n'y a rien que de veritable. Je suis de plus ennemi des fictions, & de tout ce qu'on appelle Roman. Quant à ce que l'on peut dire, que je louë avec passion ceux de mon pays, c'est une erreur ; car bien loin de rien exagerer, il m'est impossible de mettre dans leur jour les veritez qui s'offrent ici en foule. Mais je rejette la faute de mon peu de capacité sur les guerres civiles, qu'il y eut dans les Indes durant ma jeunesse ; les Lettres alors ne furent plus cultivées, & l'on s'appliqua seulement aux armes. On apprenoit à bien piquer un cheval, & je m'abandonnai à cet exercice avec quelques-uns de mes Compagnons qui y ont acquis beaucoup d'honneur, & sont devenus de très-bons hommes de cheval. Mais depuis que les choses ont changé de face, les Lettres fleurissent aujourd'hui dans les Indes, & les Jesuites y ont établi tant de Colleges, que l'on s'y passe facilement des Universitez d'Espagne.

Du reste, pour continuer à faire voir que je n'écris rien qui ne soit veritablement arrivé ; je dirai que parlant un jour des réponses pleines de bon sens, que les Indiens avoient faites au Général ; je témoignai à celui qui m'avoit donné cette relation, qu'on auroit peine à les croire. Il me repartit qu'il importoit de desabuser le monde touchant les peuples des Indes Occidentales ; & que je savois moi-même, qu'il y avoit dans ces pays des personnes d'un jugement solide, & d'un excellent esprit, qui se conduisoient sagement dans la guerre & dans la paix, qui raisonnoient très-bien sur toutes sortes d'affaires ; que je pouvois donc écrire hardiment les choses dont il m'avoit asseuré ; & que quand je parlerois avec autant d'éloquence que les Orateurs les plus fameux, mes paroles n'égaleroient jamais la grandeur de courage, ni la beauté des actions des Indiens. Que l'on crût, ou que l'on ne crût pas ce que je dirois, je ne pouvois sans faire tort aux habitans des Indes, cacher par une lâche complaisance leur valeur à la posterité. Mon Auteur me répondit ces choses-là, & je les raporte pour faire connoître aux honnêtes gens, que jusqu'ici j'ai écrit avec beaucoup de sincerité, & que dans la suite de cette Histoire, je continuerai de n'avancer rien que de veritable.

Fin du second Livre de la Floride.

HISTOIRE

* V. l'Histoire des Indes, l. 7. c. 1.



HISTOIRE DE LA CONQUETE DE LA FLORIDE.

LIVRE TROISIEME.

Ce qui se passa entre les Espagnols & les Indiens dans la Province d'Apalaché.

CHAPITRE I.

Arrivée des Troupes en Apalaché.

SUR l'assurance qu'eurent les Espagnols, qu'ils n'étoient pas loin de la Province d'Apalaché, dont on leur avoit conté tant de merveilles; que la terre en étoit admirable pour sa fertilité & le peuple très-vaillant; ils supplierent le Général de les mener en quartier d'hyver dans cette contrée; ce qu'il leur accorda facilement. Ils marcherent donc vers l'Apalache, & après avoir fait en trois jours 12. lieuës, sans trouver aucune habitation, ils arriverent le quatriéme sur le midi près d'un marais large d'une demi-lieuë, & long à perte de vûë. Il étoit outre cela bordé des deux côtez d'une forêt, où les

ronces & les buiſſons ſe joignant aux troncs des grands arbres en rendoient l'entrée difficile. On ne pouvoit en effet aller au marais que par un chemin ſi étroit, que deux hommes avoient de la peine à y paſſer de front. Avant que d'y arriver, les troupes ſe camperent dans une plaine ; mais comme il étoit de bonne heure, le Général commanda deux cens fantâſſins avec trente Cavaliers, pour aller reconnoître le paſſage. Il ordonna auſſi à douze excellens nageurs de ſonder le marais, & de bien remarquer les lieux, afin qu'on s'y pût expoſer le lendemain avec aſſurance. Tous ſes ſoldats obeïrent auſſitôt ; mais à peine furent-ils dans la forêt, que les Indiens leur diſputerent le paſſage ; & comme le lieu étoit ſerré, il n'y eut que les deux premiers de chaque parti qui puſſent combattre. Les deux Eſpagnols les mieux armez mettant donc l'épée à main, paſſant à la tête des autres, & ſe faiſant ſoûtenir par deux fuſiliers, & deux arbaleſtriers, donnerent avec vigueur ſur les Barbares, les pouſſerent le long de la forêt, & les obligerent de ſauter dans l'eau. Là les Indiens firent ferme, en combattant courageuſement ; de ſorte qu'il y en eut de part & d'autre pluſieurs de bleſſez & tuez ; ce qui empêcha qu'on ne pût reconnoître le marais. On en avertit le Général, qui vint avec les meilleures de ſes troupes. Les ennemis recoururent auſſi, & le combat s'opiniâtra entre les Indiens & les Eſpagnols dans l'eau juſqu'à la ceinture, & parmi les ronces, les buiſſons, les arbres & les pierres qu'ils rencontroient par tout. Neanmoins nos gens determinez à mourir, ou à reconnoître le paſſage, prirent cœur de plus en plus, & ſurmontant tout obſtacle, pouſſerent les Barbares juſqu'à l'autre côté de l'eau, & trouverent qu'il étoit aiſé de la paſſer à gué, excepté au milieu où il y avoit environ quarante pas qu'on traverſoit ſur des poutres. Ils virent auſſi de l'autre côté de l'eau une forêt très-épaiſſe, que l'on ne pouvoit paſſer que par un défilé, & il y avoit tant au marais que dans les forêts qui étoient deçà & delà, une lieuë & demie de traverſe. Comme le Général eut reconnu le chemin, il retourna vers ſes troupes pour les encourager à vaincre les difficultez qui ſe preſentoient. Il prit conſeil de ſes Capitaines ſur la maniere dont il ſe devoit conduire, & ordonna à cent Cavaliers de mettre pied à terre, de prendre tous des rondaches, & de marcher devant ; avec ordre à deux cens hommes, tant arbaleſtriers que fuſiliers de les ſoûtenir, & d'avoir chacun des haches, afin d'ouvrir un endroit du bois qui étoit de l'autre côté du marais : car les Eſpagnols étant obligez de défiler par un lieu où on leur pouvoit aiſement fermer le paſſage, il crut qu'il leur ſeroit impoſſible de traverſer de jour les deux forêts. C'eſt pourquoi il les fit camper dans la ſeconde, pour ne les point expoſer de nuit aux embuſcades des Barbares.

CHAPITRE II.

Paſſage du Marais.

AUſſi-tôt que le Général eut donné ſes ordres, chaque ſoldat prit du millet cuit pour un jour, & ils marcherent environ deux cens les plus braves de l'Armée. Comme ils avoient envie de ſurprendre les Barbares, ils s'écoulerent ſans bruit deux heures avant le jour, par un ſentier qui les conduiſit juſqu'au pont, qu'ils paſſerent ſans reſiſtance. Les Indiens n'avoient pas eu ſoin de s'en rendre maîtres, dans la créance que les Eſpagnols ne s'expoſeroient point de nuit parmi les bois. Mais lors que le jour parut, & que les Barbares virent leurs ennemis paſſez, ils s'avancerent avec de grands cris; & au déſeſpoir de ne s'être pas plûtôt ſaiſis du paſſage, ils fondirent de furie ſur eux, pour défendre un quart de lieuë du marais qui reſtoit à traverſer. Les Chrétiens de leur côté les reçurent avec courage, & ſe battant les uns & les autres dans l'eau, nos gens les preſſerent ſi vertement qu'ils les pouſſerent dehors, & les enfermerent dans la forêt qui étoit au delà.

Les Eſpagnols qui virent les Indiens embarraſſez, reſolurent que cent cinquante ſoldats feroient une eſplanade pour camper; & que n'y ayant point d'autre route que ce defilé, les autres en défendroient le paſſage, & empécheroient que les Barbares ne vinſſent charger les travailleurs. On executa auſſitôt cette reſolution. Cependant les Indiens qui ne pouvoient tirer ſur les ſoldats, tâchoient de les effrayer à force de cris: mais les Eſpagnols ne laiſſerent pas de faire leur devoir, les uns défendoient le paſſage du défilé, les autres abattoient du bois, & quelques-uns brûloient ce qu'il y en avoit de coupé pour nettoyer la place. La nuit les ayant ſurpris dans ce travail, ils demeurerent chacun à leur poſte, & ne purent dormir à cauſe des hurlemens continuels des Barbares; & comme il fut jour, le reſte des troupes commença à marcher, ſans que l'ennemi s'y oppoſât. Mais la difficulté du chemin, & les ronces qui s'y rencontroient les incommodoient de telle façon, qu'étant obligez de défiler, ils ne purent arriver qu'au lieu où l'on avoit abattu du bois. Ce fut là que toute la nuit les Indiens les tourmenterent de leurs cris, & ſur tout ils donnerent l'alarme à ceux qui défendoient le paſſage, auſquels on avoit ſoin de faire tenir des vivres de main en main. Au même temps que le jour parut, ils marcherent tous en diligence par le défilé de la forêt, & chaſſerent devant eux les Indiens, qui après avoir tiré, ſe reculoient peu à peu, & ne laiſſoient prendre du terrain qu'autant que l'on en pouvoit gagner à coups d'épée.

Les Eſpagnols traverſerent de la ſorte cette ſeconde foreſt, après quoi ils entrerent dans une autre plus claire, où les ennemis ayant la liberté de s'étendre, les incommoderent extrémement; car ils les prenoient de tous côtez. Les uns attaquoient, les autres ſe préparoient au combat, & ne donnoient point que leurs compagnons ne ſe fuſſent retirez, afin de ne ſe pas bleſſer les uns les autres par la multitude des fléches qu'ils faiſoient pleuvoir.

Mais encore que les arbres de cette derniere foreſt, où les Indiens & les Eſpagnols étoient venus aux mains, ne fuſſent pas ſi preſſez que ceux de la premiere; les chevaux pourtant n'y pouvoient courir qu'en certains endroits, & cela rendoit les ennemis plus hardis. Ce qui leur augmentoit auſſi le courage, étoit la vîteſſe preſque incroyable avec laquelle ils laſchoient leurs fléches; un Indien avoit tiré ſix ou ſept fois, avant qu'un Eſpagnol eut tiré & rechargé. Les Indiens ſont en effet ſi adroits à manier l'arc, qu'à peine ont-ils tiré qu'ils ſont prêts à recommencer.

Les endroits de la foreſt où les chevaux pouvoient courir étoient de petites éminences: mais les Barbares les avoient embaraſſées de longues pieces de bois, & avoient fait aux lieux où il leur étoit impoſſible d'aller des entrées & des ſorties, afin de donner ſur les Eſpagnols ſans en pouvoir être mal-traitez. Les Indiens avoient quelques jours auparavant ſongé à toutes ces choſes. Ils ſavoient que la foreſt du marais étoit ſerrée, & qu'ils n'y pourroient beaucoup incommoder les Eſpagnols. De plus ils conſideroient que dans le bois où ils ſe trouvoient ils remportoient quelque avantage ſur les Chrétiens; & dans cette vûë ils avoient recours aux ruſes pour les bleſſer, ou pour les tuer tous. Nos gens de leur côté tâchoient d'éviter les embûches qu'on leur dreſſoit, & voyant que les chevaux leur étoient inutiles, ils penſoient ſeulement à ſe défendre. Les Indiens qui reconnoiſſoient cela, s'efforçoient de plus en plus de les mettre en déroute. Ils s'encourageoient encore par le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé dix ou douze années auparavant. Ils avoient défait dans le même endroit Narbaez, & ils menaçoient les troupes de Soto de les traiter de la même façon. Nos gens furent tourmentez de cette ſorte pendant deux lieuës, & arriverent aprés en raſe campagne; où lors qu'ils eurent rendu graces à Dieu de les avoir tirez de danger, ils ſe batirent à cheval avec beaucoup de courage & de bonheur; car en deux autres lieues de marche dans le pays découvert juſqu'aux terres ſemées, ils ne rencontrerent aucun Indien qui ne fut pris ou tué. Sur tout ils ne donnoient nul quartier à ceux qui faiſoient mine de leur reſiſter; de ſorte que ce jour-là il mourut pluſieurs des ennemis; & les Eſpagnols vangerent glorieuſement la défaite des gens de Narbaez.



CHAPITRE III.

Marche des Eſpagnols juſques à la Capitale.

APrés toutes ces choſes, le Général avec ſes troupes campa dans une plaine, prés d'un village où commençoient les habitations & les terres cultivées d'Apalaché: mais les Barbares qui ne penſoient qu'à tourmenter les Chrétiens, ne firent toute la nuit que tirer & jetter des cris; de ſorte que les uns & les autres furent continuellement ſur leurs gardes. Le jour venu les Eſpagnols marcherent par des terres ſemées de gros millet, qui avoient deux lieues d'étendue

due ou l'on rencontroit plusieurs maisons éloignées les unes des autres, sans aucune forme de village. Les Indiens qui étoient dans ces maisons, sortoient de furie sur les Chrétiens, & tâchoient de les tuer. Mais nos gens irritez de la hardiesse des Barbares, les repoussoient à travers champ, & les perçoient à grands coups de lances. Ils n'en venoient à cette extremité qu'afin de les reduire; mais fort inutilement. Plus les Espagnols montroient de valeur, & plus le courage des Indiens redoubloit.

Enfin, aprés deux lieues de marche à travers les terres cultivées, nos gens arriverent à un ruisseau très-profond, bordé de part & d'autre d'un bois fort épais. Les ennemis qui s'étoient retranchez en cet endroit, y attendoient les troupes pour les défaire. Mais il en arriva autrement qu'ils ne se l'étoient imaginé. Les Espagnols ayant reconnu le poste des ennemis, les Cavaliers les mieux armez mirent pied à terre, gagnerent le passage l'épée à la main, & couperent à coups de hache les palissades qui couvroient les Barbares, & empéchoient que les chevaux n'avançassent.

Les Indiens chargerent alors rudement nos gens, dont plusieurs furent blessés. & quelques-uns tuez. Le passage étoit fâcheux, & les ennemis qui esperoient de vaincre, faisoient un dernier effort à cause de l'avantage du lieu. Neanmoins ils eurent du malheur : les Espagnols donnerent avec tant d'ordre & tant de courage, qu'ils les forcerent sans perte que de fort peu des leurs. Ensuite ils firent encore deux lieuës à travers les terres cultivées; mais les Indiens qui apprehendoient les chevaux, ne les attaquerent point. Les Espagnols se logerent donc dans la plaine; esperant qu'enfin la nuit ils prendroient quelque repos; toutefois ils furent frustrez de leur esperance. Les Indiens, à la faveur de l'obscurité, leur donnerent sans cesse l'alarme, afin de soûtenir leur reputation, & de passer pour braves dans l'esprit de leurs voisins. Le matin comme les troupes marchoient, on fut averti par les prisonniers que l'on n'étoit qu'à deux lieuës de la Capitale, & que le Cacique avec un grand nombre de ses sujets y attendoit les Chrétiens pour les combattre. Le Général détâcha au même temps deux cens chevaux avec cent fantassins, s'avança vers la ville, & commanda que sur la route on fit main basse par tout. Arrivé dans cette place, il la trouva abandonnée, & que le Seigneur s'en étoit fui : mais sur la nouvelle qu'il n'étoit pas loin, il se met à le chercher, court deux lieuës aux environs de la ville, tuë & fait prisonniers plusieurs Indiens, sans qu'on pût attraper Capafi. C'est ainsi que le Cacique d'Apalache s'appelloit, & c'est le premier qui jusqu'ici n'ait pas porté le nom de sa Province. Le Général desesperant de prendre ce Barbare, rejoignit l'Armée qui étoit dans la Capitale. Cette place avoit deux cens cinquante maisons, Soto prit pour lui celle de Capafi qui étoit au bout de la Ville, & plus élevée que les autres.

La Province d'Apalaché a, outre un grand nombre d'habitations éparses çà & là dans la campagne, plusieurs villages de cinquante & soixante feux chacun, dont les uns sont éloignez des autres d'une lieuë, & quelquefois de deux ou de trois. La situation du pays est agréable ; on y trouve plusieurs étangs. On y péche toute l'année, & les habitans font provision de poisson pour leur nourriture. La contrée ne laisse pas d'être fertile en toute autre chose. Soto & ses

ſes gens eurent auſſi une ſenſible joye d'y être arrivez. Car ſans parler des vivres qu'ils y trouverent, ils acquirent beaucoup de gloire dans les combats qu'on y donna. Je les raporterai, pour faire connoître la hardieſſe des Indiens & la valeur des Eſpagnols.

CHAPITRE IV.

On va reconnoître le Pays.

APrés que l'Armée ſe fut rafraîchie quelques jours, Soto envoya des troupes ſous la conduite de Tinoco, de Vaſconcelo, & d'Aniaſco, pour reconnoître la Province d'Apalaché avec les contrées voiſines. Deux de ces Capitaines allerent par diverſes routes quinze ou vingt lieuës avant vers le Septentrion Ils retournerent l'un au bout de huit jours, & l'autre de neuf; & dirent qu'ils avoient vû pluſieurs villages fort peuplés; que la terre étoit fertile, & qu'il n'y avoit ni bois ni marais. Aniaſco raporta tout au contraire, qu'il étoit très-mal-aiſé de marcher dans le pays; qu'il n'y avoit que des forêts & des lieux marécageux; & que plus on avançoit, plus les chemins étoient difficiles. Nugnez dit preſque la même choſe dans ſes Commentaires; ajoutant que la Province d'Apalaché eſt pleine de marais, couverte de bois, ſterile & mal-peuplée: & cela eſt effectivement vrai des lieux voiſins de la mer; mais non pas des endroits que le Général envoya découvrir. Ce qui me confirme dans cette créance, eſt que la plus grande partie de la relation de Nugnez ayant été donnée par les Indiens, ils ont malicieuſement décrit leur contrée comme un pays affreux & inacceſſible, pour ôter aux Eſpagnols l'envie d'en faire la conquête. J'ajoûte que les gens de Narbaez, deſquels Nugnez raconte les avantures, ayant été battus en Apalaché; & même la plûpart y étant morts de faim, ils ne purent entierement découvrir cette Province. C'eſt pourquoi je n'avance rien que de certain de l'endroit d'Apalaché où a été Soto; & ce que Nugnez raporte des lieux de cette contrée, qui ſont aux environs de la mer, eſt auſſi très-veritable.

CHAPITRE V.

Decouverte de la Côte.

LOrs qu'Aniaſco alla découvrir la côte de la mer, qui n'étoit pas a trente lieuës d'Apalaché, il prit cinquante fantaſſins & quarante Cavaliers. Il mena auſſi Arias Gomez, ſoldat vaillant & experimenté, qui donnoit de bons conſeils,

ſeils, nageoit fort bien, & trouvoit moyen de faire réüſſir les entrepriſes que l'on tentoit ſur mer & ſur terre. Arias avoit été eſclave en Barbarie, & avoit ſi bien apris la langue du pays, que s'échapant d'entre les mains des infideles, il ſe rendit à une frontiere où étoient les Chrétiens, ſans que les Maures qu'il rencontroit, & auſquels il parloit, s'apperceuſſent qu'il fût étranger. Ce Cavalier & ſes compagnons tirerent vers le Midi, guidez d'un Indien qui s'étoit volontairement offert à cela, & qui leur témoignoit beaucoup d'affection. Ils firent en deux jours douze lieuës, ils paſſerent deux petites rivieres, & arriverent heureuſement au Bourg d'Auté *, qu'ils trouverent abandonné & rempli de toutes ſortes de vivres. Ils en prirent pour quatre jours, & continuerent leur marche par un beau chemin. Mais enfin leur guide s'imaginant que c'étoit mal fait à lui de les mener fidelement, il les égara dans les forêts où il y avoit pluſieurs gros arbres tombez, & où l'on ne rencontroit aucune route. Il les fit auſſi aller par de certains lieux qui étoient ſans bois & ſi pleins de fange, que ni les chevaux ni les hommes ne s'en pouvoient tirer. Ce qui les incommodoit le plus étoit une grande quantité de groſſes ronces qui traînoient par terre, & qui leur faiſoient beaucoup de peine. Toutefois ils marcherent cinq jours dans ces chemins, où ils ſouffrirent des maux incroyables. Mais lors qu'ils n'eurent plus de vivres, ils retournerent à Auté en prendre d'autres, afin de continuer leur route; & ſur le chemin ils eſſuyerent des travaux qui ne ſe peuvent décrire, à cauſe que repaſſant par les mêmes lieux qu'ils étoient venus, & la terre y étant déja foulée, ils s'enfonçoient plus qu'auparavant. Au reſte, tandis qu'ils étoient égarez parmi les bois, ils ſe trouvoient de fois à autre ſi près de la mer, qu'ils entendoient le bruit des vagues. Mais auſſi-tôt leur guide les éloignoit, & tâchoit de les engager dans des endroits, d'où ils ne puſſent ſe tirer, afin qu'ils y mouruſſent tous de faim. Pour lui, il ne ſe ſoucioit point de perir; au cas qu'il les envelopât dans ſa ruine. Neanmoins, malgré la malice, ils retournerent à Auté, accablez de laſſitude & de faim, n'ayant vécu pendant quatre jours que de racines. Ils ſe rafraichirent donc un peu, prirent des vivres pour cinq jours, & continuerent leur découverte par des chemins encore plus deteſtables que les premiers.

Comme les Eſpagnols repoſoient une nuit dans les bois près d'un grand feu, l'Indien que les menoit, ennuyé d'être ſi long-temps à les faire perir, prit un tiſon, & frapa un ſoldat au viſage. Les autres qui virent cette inſolence, l'euſſent ſans doute tué ſans Aniaſco, qui leur repreſenta qu'ils ne pouvoient changer de guide, & qu'il falloit ſouffrir de celui-ci. Enſuite ils ſe rendormirent, & l'Indien eut encore la hardieſſe de mal-traiter un autre ſoldat; mais on châtia ſa temerité à coups de bâtons. Neanmoins il ne rentra pas dans ſon devoir, & avant le jour il en batit encore un autre. Cette derniere inſolence lui attira de facheux coups, & le fit enchaîner : après quoi on le donna en garde à un des plus robuſtes de la troupe, avec ordre de l'obſerver ſoigneuſement. Le jour venu, ils ſe mirent à marcher, fâchez de la difficulté du chemin & du procedé de leur guide. Ce Barbare ſe voyant hors d'état de les perdre

* Les Cartes mettent Auté plus loin, mais le voyage eſt auſſi croyable que les Cartes.

dre & de s'enfuïr, se jetta en desesperé sur celui qui le gardoit, & le saisissant par derriere, le terrassa & le mal-traita à grands coups de pieds. Les Espagnols irritez enfin de cette rage, lui donnerent plusieurs coups d'épée & de lance, dont il y en eut qui ne le blesserent pas plus qu'une houssine, & l'on eut dit qu'il êtoit charmé. Aniasco surpris de cela se leve sur ses étriers, prend sa lance à deux mains, & lui en porte un coup de toute sa force. Cependant encore qu'il fût très-robuste, il ne le blessa que legerement. Desesperant donc de lui pouvoir ôter la vie, on l'abandonna à un levrier d'attache, & c'est de la sorte que ce perfide méritoit d'être traité. A peine fut-on à cinquante pas de lui, que l'on oüit le chien qui hurloit comme si on l'eut tué. L'on retourne & l'on trouve le guide qui tenoit de ses pouces les deux côtez de la gueule du levrier, & la lui déchiroit sans que le chien s'en pût défendre. Un des soldats donna aussi-tôt au Barbare tant de coups d'épée qu'il le tua, un autre avec un coûteau lui coupa les mains, qui étant separées du corps, tenoient encore fortement à la gueule du chien. Après cela nos gens continuerent leur route, & commanderent sur peine de la vie à un Indien qu'ils avoient pris, lors qu'ils retournerent à Auté, de les conduire fidellement. Ce Barbare, tandis que le premier vivoit, ne les avoit jamais voulu servir: il faisoit le sourd quand ils lui parloient, parce que l'autre l'avoit menacé de mort s'il répondoit. Mais lors qu'il se vit delivré de son compagnon, & qu'il craignit quelques mauvais traitemens, il fit entendre par signe qu'il conduiroit les Espagnols à la mer, au même endroit où Narbaez avoit construit ses navires; que toutefois il etoit auparavant necessaire de rebrousser chemin vers Auté, & que de là on prendroit la route. Mais comme les Espagnols lui faisoient connoître qu'ils étoient près de la mer, puis qu'ils entendoient le flot, il témoignoit que par le chemin qu'on tenoit, il étoit impossible d'y arriver, à cause des bois & des marais. Ils retournerent donc à Auté où il arriverent en 5. jours avec beaucoup de peine. Ce qui les tourmentoit d'ailleurs étoit l'inquietude, qu'ils s'imaginoient que le Général avoit de ce qu'ils demeuroient trop à leur découverte. Durant leur marche, Arias & Silvestre gagnerent les devans, & attraperent deux Indiens, ausquels ayant demandé par signes s'ils les pourroient mener par la mer, ils témoignerent qu'en cela ils les serviroient avec fidelité, & ils se raportoient au sentiment du guide. Nos gens pleins de joye & d'esperance de reüssir dans leur découverte, passerent tranquillement la nuit; & lors que le jour fut venu, ils prirent leur route à travers de grands chaumes par un très-agréable chemin qui s'élargissoit peu à peu. Toutefois ils y rencontrerent un mauvais pas, mais ils s'en tirerent facilement: de sorte qu'au bout de douze lieuës, ils se trouverent sur le rivage d'un vaste Golfe qu'ils côtoyerent, & arriverent enfin où Narbaez avoit debarqué. Ils virent la place où il fit les ferrures de ses navires, & trouverent beaucoup de charbon aux environs avec des poutres creusées, qui avoient servi de mangeoirs aux chevaux. Ensuite les Indiens montrerent l'endroit où l'on avoit tué dix soldats de Narbaez, & firent connoître par signes & par paroles les principales avantures de ce Capitaine: car les habitans de cette côte avoient retenu quelques mots Espagnols, & tâchoient même chaque jour d'en aprendre davantage. Cependant

dant Aniasco & ses compagnons cherchoient avec beaucoup de soin dans le creux des arbres, & sur les écorces, s'il ne se trouveroit point quelque memoire, ou quelque écriture; attendu que ç'a toûjours été la coûtume de ceux qui les premiers ont découvert un pays, de laisser des instructions qui quelquefois ont été de grande importance. Mais voyant qu'ils ne rencontroient rien, ils suivirent la côte du Golfe jusqu'à la grande mer qui n'en étoit qu'à trois lieuës.

Après cela, lors que la marée fut basse, douze des plus excellens nageurs entrerent dans des batteaux à demi échoüez; ils sonderent l'entrée du Golfe, & la trouverent capable de porter de gros vaisseaux. Ils en laisserent des marques aux plus hauts arbres, afin que ceux qui viendroient en ces quartiers là prissent leurs mesures. Ensuite Aniasco retourna au Camp, où le Général fut très-aise de le voir, & d'aprendre qu'ils avoient découvert un bon port.

CHAPITRE VI.

Parti de trente lances pour la Province d'Hirriga.

TAndis que l'on étoit occupé à découvrir la côte, le Général qui voyoit aprocher l'hiver mit ses soldats en garnison. Et comme il savoit que Caldero ne faisoit rien dans la Capitale d'Hirriga, il lui envoya ordre de le venir joindre. Cependant il fit amasser des vivres, & bâtir des maisons pour loger plus commodement ses gens. Il commanda aussi de fortifier la Ville d'Apalaché, afin de se mettre à couvert des insultes des Barbares, & il dépécha vers Capasi avec des presens pour le porter à la paix. Mais ce Cacique n'écouta aucune proposition, & se retrancha dans une forêt très-difficile. Comme Soto perdit la pensée de le gagner, il ordonna à Aniasco, qui avoit du courage & du bonheur, de partir avec trente lances pour Hirriga. Ce commandement fut rude; car le voyage étoit d'environ cent cinquante lieuës & l'on couroit de grands dangers. Il falloit passer parmi des peuples hardis, vaillans & ennemis déclarez; & franchir des fleuves avec des marais très-facheux. Toutefois, malgré toutes ces considerations les trente Espagnols entreprirent courageusement le voyage, & firent de très-belles actions. Je les plains de n'avoir qu'un Indien pour les raconter: mais neanmoins pour leur rendre ce que je puis, je raporterai les noms de ceux qui sont venus à ma connoissance. Juan de Soto, Aniasco, Arias, Cacho, Atiensa, Cordero, Silvestre, Espinosa, Fernandés, Carillo, Atanasio, Abadia; Cadena, Sagredo, Argote, Sanchir, Pechado, & Moron. Celui-ci avoit le nez si fin, qu'il éventoit mieux qu'un chien de chasse: car allant plusieurs fois dans l'Isle de Cuba chercher avec ses compagnons des Indiens qui s'étoient revoltez, & qui avoient pris la fuite, il les suivoit à la trace dans les buissons, dans le creux des arbres, & dans les cavernes où ils s'étoient cachez. Il sentoit aussi le feu de plus d'une lieue, parce que souvent sans avoir vû ni clarté, ni fumée, il disoit à ceux qui l'accompagnoient

gnoient qu'il y avoit du feu près d'eux, & ils se trouvoient à demi lieuë, ou à une lieuë de là.

Ces trente lances partirent d'Apalaché le vingtiéme d'Octobre de l'année mille cinq cens trente-neuf. Ils étoient bien montez, & avoient le casque en teste, le corselet sur l'habit, la lance en main, avec quelques provisions dans leurs valises. En cet état ils sortirent avant le jour, afin que les Indiens ne les apperçûssent pas, & ne s'allassent point saisir des passages. Ils marcherent en diligence, ils galoperent même fort souvent, & tuerent sur le chemin quelques Barbares par qui ils apprehendoient d'être découverts. Ils continuerent ainsi leur route, & arriverent au marais d'Apalaché qu'ils traverserent heureusement. Comme ils avoient fait plus de treize lieuës ce jour-là, vingt Cavaliers se reposerent, & les autres veillerent de peur de surprise. Après ils marcherent douze lieuës par le pays desert, depuis le marais d'Apalaché jusqu'à la ville d'Ossachile.

Mais dans la crainte d'être vûs, & qu'on ne leur gagnât les passages, ils firent alte vers le soir, & traverserent sur le minuit Ossachile au petit galop. Une lieue au delà, ils s'éloignerent de leur route pour prendre le reste de la nuit un peu de repos, & se tinrent sur leurs gardes à leur maniere. A la pointe du jour, ils se remirent au petit galop, à cause qu'il y avoit du monde par les champs, & qu'ils craignoient d'être decouverts. Ils coururent cinq lieues de l'endroit où ils se reposerent jusqu'au fleuve d'Ossachile, & fatiguerent extremement leurs chevaux. Mais lors qu'ils approcherent de ce fleuve, Silvestre prit les devans, & comme il vit que l'eau n'étoit pas si grosse que quand les troupes la traverserent, il se jetta dedans, & gagna heureusement l'autre bord.

Aniasco & tous les autres le suivirent, & dès qu'ils furent passez ils prirent de la nourriture. Ils continuerent ensuite leur chemin au petit pas, & firent quatre lieues depuis cette riviere jusqu'à Vitachuco, où aprêhendant d'être obligez de se battre contre les Indiens, ils resolurent de piquer à toute bride; mais lors qu'ils furent dans cette ville, l'état où ils la trouverent les rassura. Elle étoit abandonnée, les maisons ruinées entierement, & les rues jonchées de Barbares tuez *. Les Indiens détruisirent de la sorte cette place, dans la pensée qu'elle étoit malheureuse. Ils laisserent aussi les morts sans sepulture, parce qu'ils les regardoient comme des miserables qui n'avoient pû executer leur dessein, & qui devoient être la proye des bêtes; châtiment dont ils punissent ceux qui ont mal-réüssi à la guerre.

Le parti étoit à peine hors de Vitachuco, qu'il rencontra deux Indiens qui chassoient, & qui avoient l'air de gens de qualité. Comme ces Barbares virent les Chrétiens, ils se retirerent sous un noyer; mais l'un d'eux ne croyant pas être en sureté, s'enfuït vers une forêt du côté du chemin: deux Cavaliers prirent les devans, & l'attraperent. Pour l'autre Indien qui avoit du cœur, la fortune le favorisa; car tenant la fléche posée sur son arc, il fit tête aux Cavaliers, & les menaça de tirer s'ils approchoient. Quelques-uns irritez de sa

* C'étoit ceux qu'on massacra, lors que Vitachuco fut tué.

ſa hardieſſe, voulurent l'aller percer à coups de lances.

Mais Aniaſco leur dit qu'il étoit indigne d'eux de vouloir ôter la vie à ce temeraire; & qu'au lieu où ils ſe trouvoient, ils ne dévoient point s'expoſer à ſe faire bleſſer ni tuer: ainſi il les detourna du chemin qui étoit près du noyer, & leur commanda d'avancer au petit galop. Le Barbare cependant leur preſentoit ſon arc à meſure qu'ils défiloient; puis il commença à leur crier qu'ils étoient des laſches de ne l'avoir oſé attaquer; & il leur dit pluſieurs autres injures accompagnées d'orgueïl & de menaces. A ſa voix les Indiens de côté & d'autre de la route accoururent, & ſe mirent à s'appeller pour leur couper le paſſage. Toutefois les trente Eſpagnols ſe tirerent de là, & arriverent dans une plaine où ils prirent un peu de repos. Ils firent ce jour-là, qui étoit le troiſiéme de leur marche, dix-ſept lieues, & le quatriéme autant par la Province de Vitachuco. Mais les peuples de cette contrée indignez de ce qui s'étoit paſſé, tâcherent à vanger ſur eux la défaite de leurs gens. Ils dépécherent du monde pour avertir de la route des Chrétiens, afin qu'on ſe ſaiſît des avenuës. Les Cavaliers qui découvrirent cela, piquerent à toute bride, attraperent les Meſſagers & en tuerent ſept à coups de lances. Ils arriverent ce jour-là ſur le ſoir dans une très-belle plaine, où ils n'entendirent aucun bruit & ils s'y repoſerent quelque-temps. Ils partirent de là après minuit, & au lever du Soleil ils avoient fait cinq lieues, & étoient venus au fleuve d'Ocaly. Ils croyoient le rencontrer moins gros que de coûtume; mais ils trouverent l'eau debordée & rapide qui tournoit en beaucoup d'endroits, & marquoit le gouffre qu'elle couvroit. D'ailleurs les ennemis accouroient aux bords du fleuve, & s'encourageoient par des cris les uns les autres pour en défendre le paſſage.

Les Eſpagnols conſiderant alors le danger qui les menaçoit, & que pour échaper il ne falloit pas perdre le temps en de vaines deliberations, nommerent douze d'entre eux pour gagner l'autre bord, afin de les favoriſer lors qu'ils paſſeroient. Ils ordonnerent auſſi que quatorze couperoient des branches, dont ils féroient des traîneaux pour mettre leur équipage, avec ceux qui ne pouvoient nager, & que les autres reſiſteroient aux Barbares qui alloient accourir pour empêcher qu'on ne traverſât. Cet ordre donné, les douze Cavaliers reſolurent de mourir, ou de venir à bout de leur deſſein. Ils pouſſent leurs chevaux dans le fleuve, le caſque en tête, la cotte de maille ſur la chemiſe, avec la lance en main, & onze gagnent heureuſement une ouverture à l'autre bord. Cacho ſeul n'y put arriver, à cauſe que ſon cheval n'eut pas la force de rompre la violence de l'eau. Il fut donc contraint de ſe laiſſer aller le long du fleuve pour chercher quelque ſortie. Comme il n'en trouva point il ſe vit forcé d'implorer le ſecours de ſes compagnons qui coupoient du bois. Quatre ſe jetterent dans l'eau & ſe ſauverent. Mais laiſſons ces Cavaliers, & conſiderons ce que fait le Général en Apalaché.



CHAPITRE VII.

Prise de Capafi.

SOto ennuyé de voir ces Barbares à fes trouffes, crut que s'il pouvoit avoir Capafi, il les reduiroit fans peine. Il s'enquit donc avec foin de fa retraite, & il apprit qu'il étoit à huit lieues de l'armée dans une épaiffe forêt, où il penfoit être en fureté, tant à caufe de la fituation du lieu, que des marais & des gens qu'il avoit pour le défendre. Sur cette nouvelle le Géneral prit des foldats autant qu'il lui en falloit, il alla en perfonne pour fe faifir du Cacique, & après beaucoup de travail il fe rendit en trois jours à l'endroit de la forêt que les Indiens avoient fortifié. C'étoit une place dont ils avoient abatu le bois, & où l'on n'abordoit que par une avenue fort étroite, & de demi lieue de long: mais de cent pas en cent pas, il y avoit de bonnes palliffades avec des pieux, & chaque palliffade étoit bien défendue. Voilà le lieu où Capafi s'étoit retiré avec un grand nombre de fes fujets, qui avoient refolu de perdre plûtot la vie, que de voir leur Seigneur au pouvoir des Ennemis. Enfin Soto étant arrivé à l'avenue qui menoit au retranchement où étoit le Cacique, trouva des gens determinez à lui défendre l'entrée; & au même temps il fit donner. Mais comme le chemin étoit ferré, il n'y eut que les premiers qui fe battirent, & qui, après avoir effuyé quelques coups de fléches, gagnerent l'épée à la main la premiere & la feconde paliffade. Ils en arracherent les pieux & couperent les liens qui les attachoient, & même les Barbares tirerent, & en blefferent quelques-uns. Les Efpagnols s'encouragerent de plus en plus, avancerent tête baiffée jufqu'à la troifiéme baricade qu'ils forcerent, gagnerent ainfi toutes les autres, & vinrent enfin pied à pied, malgré la refiftance des ennemis, jufqu'au lieu où étoit Capafi.

Les Indiens qui voyoient leur Cacique en danger redoublerent leurs efforts, fe jetterent à travers les épées & les lances, & fe battirent en defefperez. Nos gens de leur côté donnerent avec vigueur, & ne perdirent point de vûe Capafi, de crainte qu'il ne leur échapât. Le Général furtout fit paroître fon courage, combatant en veritable Capitaine à la tête des fiens, & les animant par fon exemple & par fes paroles. Enfin les Barbares manquant d'armes défenfives plient, les Efpagnols font un dernier effort, & les taillent prefque tous en pieces.

Le Cacique qui voit le carnage qu'on a fait des fujets, & que ceux qui reftent ne peuvent plus le défendre, leur commande de mettre bas les armes, & au même moment ils viennent embraffer les genoux de Soto, & le conjurent avec larmes de pardonner à leur Seigneur, & d'ordonner qu'on leur ôte plûtôt la vie que de lui faire aucun déplaifir. Le Général touché de cette generofité fe laiffa fléchir, à condition qu'ils demeureroieut dans l'obeïffance.

Capafi vînt faluer Soto, qui le reçût fort civilement, très-aife de le tenir en fon

ſon pouvoir. Ce Cacique étoit appuyé de quelques Indiens qui l'aidoient à marcher, parce qu'il étoit extraordinairement gros. Il ne pouvoit ni faire un pas, ni ſe tenir ſur ſes pieds; de ſorte qu'on le portoit dans un brancard par tout où il vouloit aller, & dans ſa maiſon il marchoit à quatre pattes. Cette peſanteur fut cauſe qu'il ne put ſe retirer fort loin.

CHAPITRE VIII.

Capaſi va pour reduire ſes ſujets & ſe ſauve.

APrès la priſe de Capaſi, le Général retourna au quartier, dans l'eſperance que les Indiens ne harceleroient plus les troupes, mais il en arriva tout autrement. Irritez de la priſon de leur Cacique, & n'étant plus occupez à le garder, ils faiſoient plus de deſordre que de coûtume. Soto en colere de cela, ſe plaignit à Capaſi, que ſes ſujets méconnoiſſoient le bon traitement qu'on lui faiſoit; que même à leur égard ils étoient obligez d'en uſer d'une autre ſorte. Qu'il n'avoit ni ravi leurs biens, ni ravagé leurs terres; & que s'ils ne l'avoient attaqué, il n'auroit jamais permis qu'on eut bleſſé, ou tué perſonne; qu'ainſi il leur commandât de ne plus dreſſer d'embûches aux troupes; qu'autrement il leur féroit une guerre ouverte, & mettroit tout à feu & à ſang; qu'il conſiderât enfin que dans l'état où la fortune l'avoit reduit, les Indiens traitoient ſi cruellement les Eſpagnols, qu'ils les pourroient obliger à quelque violence envers lui, & porter la deſolation dans ſa Province.

Capaſi repliqua avec reſpect, & aparemment avec reconnoiſſance, que la conduite de ſes ſujets lui déplaiſoit d'autant plus, que depuis ſa priſon, il leur avoit envoyé ordonner de ne faire aucune inſulte aux Eſpagnols; mais que tout le ſoin qu'il s'étoit donné pour cela avoit été inutile; qu'ils tenoient pour ſuſpects les meſſagers qu'il leur dépéchoit, & ne pouvoient croire les traitemens qu'on lui faiſoit; qu'au contraire ils ſe l'imaginoient plûtôt chargé de chaînes, & expoſé à toutes ſortes d'injures; qu'il prioit donc le Général de commander à quelques-uns de ſes ſoldats, de l'accompagner juſqu'à ſix lieuës du Camp, en une forêt où il trouveroit tous les plus braves de ſes vaſſaux; que là il les appelleroit par leur nom; qu'ils viendroient à ſa voix; que leur ayant raconté les faveurs qu'il avoit reçûës, ils ceſſeroient tout acte d'hoſtilité, & que c'étoit l'unique moyen de les reduire.

Le Général touché de ces raiſons, fit eſcorter le Cacique par une compagnie de Cavalerie & d'Infanterie, juſqu'au lieu où il aſſuroit qu'étoient ſes ſujets, & il ordonna ſur tout aux Capitaines de prendre garde au Barbare. Enſuite ils partirent avant le jour, & après ſix lieuës de marche vers le midi, ils arriverent au bois où les Indiens s'étoient retirez. Le Cacique y fit aller auſſi-tôt trois de ſes gens. Mais à peine y furent-ils, qu'ils revinrent avec douze autres, auſquels il commanda d'avertir les principaux de ſes ſujets de ſe joindre & de

ſe

se presenter le lendemain devant lui, parce qu'il avoit à leur communiquer des choses qui regardoient leur gloire & leur interêt. Les Indiens entrerent aussitôt dans la forêt avec cet ordre Cependant les Espagnols mirent des sentinelles par tout, & reposerent la nuit, satisfaits de la conduite de Capafi, & dans la pensée de retourner glorieusement au Camp. Mais lors que le jour parut, ils connurent que la plus belle esperance est souvent trompeuse; ils ne trouverent plus le Cacique, ni pas un des Barbares qui l'avoient accompagné. Surpris de cette avanture, ils se demandoient les uns aux autres la maniere dont la chose s'étoit passée; & comme l'on répondit qu'il étoit impossible qu'il se fut sauvé, parce que les sentinelles assuroient qu'elles avoient veillé toute la nuit; on crut que Capafi avoit imploré le secours de quelque demon, & qu'il en avoit été emporté. Ce qu'il y a de certain est, que les Espagnols étant fatigués s'endormirent; que le Barbare qui vit une belle occasion d'échaper, se traina sans bruit à quatre pattes; & que tandis qu'il se sauvoit, il trouva en embuscade quelques-uns de ses sujets qui l'enleverent. Le Ciel sans doute favorisa en cette rencontre les Espagnols; car si dans le temps qu'ils reposoient les Indiens fussent venus fondre sur eux, ils les eussent égorgez. Mais les Indiens tous transportez de joye, ne songerent qu'à mettre leur Seigneur en seureté; aussi ils le cacherent très-bien, & on le chercha inutilement tout le jour. Du reste ils se contenterent de se moquer des Espagnols, & de leur dire quelques injures, de sorte qu'on retourna au Camp sans peril; mais dans la plns grande confusion du monde, d'avoir laissé échaper le prisonnier. On s'excusoit sur ce que la nuit qu'il s'étoit sauvé, l'on avoit ouï un bruit extraordinaire, & qu'ayant été gardé avec tant de soin, il falloit qu'un Demon l'eut emporté.

Le Général, qui voyoit que la faute ne se pouvoit reparer, ne voulut faire affront à personne. Il feignit d'ajoûter foi à tout ce qu'on lui disoit; que les Indiens étoient de grands sorciers, & qu'ils faisoient des choses très-surprenantes. Néanmoins quelque bonne mine qu'il fit, il fut sensiblement touché de la negligence de ses officiers.

CHAPITRE IX.

Suite de la marche des trente lances.

LOrs que le traîneau fut fait, les soldats le jetterent daus l'Ocaly avec de longues cordes, & deux nageurs en porterent une à l'autre bord à onze de leurs compagnons. Cependant les Indiens accoururent avec de grands cris; mais ceux qui étoient passez leur resisterent vigoureusement; & après avoir percé à coups de lances les plus avancés, les autres n'oserent les attendre; si bien que les Espagnols furent maîtres de la campagne. Au deçà du fleuve, parce que les ennemis n'étoient pas en grand nombre, il n'y avoit que quatre Ca-

Cavaliers * qui leur fiſſent teſte. Deux caracoloient vers le haut, & les autres vers le bas, à cauſe que les Barbares abordoient de ces deux côtez.

Ces Cavaliers les amuſerent ſi adroitement, qu'on eut le temps de traverſer pluſieurs fois avec le traîneau. La premiere fois on porta les habits de ceux qui étoient à l'autre bord; car n'ayant que leur cotte de maille ſur leurs chemiſes, il ſouffloit un vent de Nord qui les geloit : la ſeconde fois, on paſſa les harnois & les valiſes avec ceux qui ne pouvoient nager. La plûpart des autres impatiens de ſe battre traverſerent l'Ocaly à la nage; & à meſure qu'ils paſſoient, ils ſe joignoient à ceux qni étoient aux mains avec les Indiens; ſi bien qu'il y demeura ſeulement àu deçà du fleuve deux Cavaliers des quatre qui ſoûtenoient l'ennemi, & qui paſſerent en cette ſorte. Tandis que l'un faiſoit entrer ſon cheval dans le fleuve, & s'accommodoit ſur le traineau, l'autre repouſſoit les Barbares. Comme il vit qu'il les avoit chaſſez aſſez loin, il retourna à toute bride, délia la corde qui attachoit le traîneau au bord, & traverſa l'Ocaly avec ſon compagnon. Les Indiens fondirent de furie ſur eux, mais inutilement, tout conſpiroit en faveur des Cavaliers.

Sur les deux heures après-midi, que les Eſpagnols eurent tous achevé de paſſer; ils prirent le chemin de la ville d'Ocaly, pour ſoulager Cacho gelé de froid & abatu de fatigues. Les Indiens qui les apperçûrent, ſe preparerent à leur en défendre l'entrée. Mais ils ne reſiſterent que pour favoriſer la retraite de leurs gens, & lors qu'ils ſçûrent qu'ils s'étoient ſauvez dans la forêt, ils ſe retirerent. Les Cavaliers entrerent auſſi-tôt dans la ville, & ſe mirent au milieu d'une grande place, de crainte de ſurpriſe s'ils ſe logeoient dans les maiſons. Après cela ils allumerent quatre grands feux à quelque diſtance les uns des autres, & dans cet eſpace ils placerent Cacho. Ils le couvrirent d'habits, ils lui donnerent une chemiſe dont il reçût beaucoup de ſoulagement, & demeurerent là le reſte du jour. Mais comme Cacho n'étoit pas encore en état de ſuivre, & qu'il y avoit du danger à s'arrêter plus long-temps, à cauſe que les Barbares ſe pouvoient aſſembler pour leur couper chemin, ils redoublerent leurs ſoins, afin de rétablir promptement leur compagnon. Ils firent auſſi repaître leurs chevaux, ils repareren les harnois, & prirent des pruneaux, des raiſins, & autres fruits ſecs qu'ils trouverent en abondance.

Enſuite lors qu'il fut nuit, ils poſerent des vedetes, & battirent l'eſtrade aux environs, & ſur le minuit deux Cavaliers oüirent un bruit comme de gens qui marchoient. L'un d'eux pique & en vient avertir la troupe : cependant l'autre demeure pour reconnoître plus aſſurément ce que c'étoit, & appercevant à la clarté de la Lune un gros d'Indiens qui s'avançoit vers Ocaly, il court à toute bride en donner avis. On mit incontinent Cacho à cheval, & parce qu'il ne s'y pouvoit bien tenir, on l'attacha à la ſelle avec ordre à un Cavalier d'en prendre ſoin. Là-deſſus ils partirent & marcherent avec tant de diligence, qu'à la poînte du jôur ils avoient déjà fait ſix grandes lieuës.

Ils alloient de la ſorte lors qu'ils traverſoient des endroits fort peuplez, & tuoient même ceux qu'ils trouvoient, pour ne point découvrir leur route : mais par

* L'Auteur repete que les autres coupoient du bois, mais cela eſt dit au Ch. 6.

par les lieux inhabitez ils marchoient au petit pas, afin de donner haleine aux chevaux, & de galoper en cas de besoin. Ce jour-là qui étoit le sixiéme de leur voyage, ils firent prés de vingt lieuës, tant par la contrée d'Ocaly que par la Province d'Acuera. Le lendemain Atiensa fut frapé de maladie, & quelquelques heures aprés il mourut dans la marche sur son cheval. Ses compagnons qui ne s'étoient point arrêtez pour le soulager, ne croyant pas son mal dangereux, furent sensiblement touchez que dans une conjoncture si facheuse, la mort leur eût ravi ce Cavalier : mais comme la douleur en ces rencontres est inutile, & qu'ils devoient promptement avancer, ils firent une fosse où ils enterrerent Atiensa, & continuerent leur route. Ils marcherent ce jour-là vingt lieuës, & arriverent à Soleil couchant au grand marais. Ce sont sans doute des choses surprenantes que ces longues traites, & ceux qui n'ont pas été présens à la conquete de la Floride auront de la peine à les croire. Neanmoins il n'y a rien de plus veritable, les Cavaliers firent en sept jours cent six lieuës qu'il y a d'Apalaché au grand marais. Ils le trouverent si enflé que les eaux qui y entroient & en sortoient avec impetuosité sembloient des bras de mer. Pour moi je me trouve si surpris toutes les fois que je considere le travail des chevaux à passer ces sortes de lieux, que je croi qu'ils n'auroient pû endurer tant de fatigues, si l'on ne les eût nourris de gros millet. L'usage en est effectivement excellent & donne de nouvelles forces aux animaux qui en mangent. C'est pourquoi les peuples de Perou qui se servent de moutons pour bêtes de charge, ne les nourrissent que de cette sorte de legume, ce qui les rend vigoureux & propres à porter la pesanteur d'un homme.

Les Cavaliers passerent donc la nuit sur le bord du marais, & eurent si grand froid qu'ils furent contraints d'allumer plusieurs feux. Cela leur fit craindre que les Indiens ne les apperçûssent; car vingt seulement les eussent empêché de traverser. Ils les auroient même tuez aisement, parce que de leurs batteaux ils pouvoient tirer sur eux sans danger. D'ailleurs nos gens n'avoient ni pistolets, ni arbalestes, & il leur étoit impossible de s'aider de leurs chevaux : ainsi ils passerent la nuit dans une continuelle apprehension, & se préparerent au travail du jour suivant.



CHAPITRE X.

Continuation du voyage des trente lances jusqu'à Hirriga.

LA nuit que les Cavaliers étoient sur le bord du marais, Juan de Soto un de ses compagnons mourut de mort subite. A l'instant même un autre s'enfuit, disant, que puis qu'ils mouroient si promptement, la peste étoit parmi eux. Mais comme il quittoit on lui cria qu'il portoit cette maladie avec lui, qu'elle ne l'abandonneroit point en quelque lieu qu'il allât ; que d'ailleurs il étoit éloigné de son pays, qu'il ne pouvoit où s'arrêter, & féroit bien mieux de

de demeurer avec les autres. Ces paroles l'obligerent de ſe rejoindre à ceux qui prioient Dieu pour Juan de Soto; toutefois dans la créance qu'il étoit mort de peſte, il n'oſa aider à le mettre en terre.

Quand le jour parut, les Cavaliers ſe mirent en état de traverſer le marais, & virent avec joye que l'eau étoit baiſſée. Huit d'entre eux racommoderent le pont qui étoit étroit & méchant, & paſſerent deſſus portant les ſelles de leurs chevaux. Comme les chevaux ne pouvoient paſſer ſur ce pont, tous ſe dépouïllerent & les menerent dans l'eau juſqu'à l'endroit où il n'y avoit plus de moien de poſer le pied: mais à cauſe qu'elle étoit trop froide, les chevaux ne vouloient point ſe mettre à la nage. Pour les y obliger, on attacha à leurs licols de longues cordes, que quatre ou cinq des plus excellens nageurs tiroient juſqu'au milieu de l'eau, tandis que les autres les frappoient avec des houſſines. Toutefois c'étoit inutilement, car ils reculoient, & ils ſe fuſſent plutôt laiſſé tuer que d'avancer. Neanmoins quelques-uns à force de coups ſe jettoient à la nage, mais ils rebrouſſoient promptement & entrainoient les nageurs, ſans pouvoir être arrêtez par Arias, & par les autres qui étoient derriere. A la fin le cheval d'Aniaſco paſſa avec celui de Silveſtre; & comme ceux auſquels ils appartenoient étoient de l'autre côté, ils les ſellerent & monterent deſſus, pour être en état de s'opoſer à l'ennemi s'il venoit eſcarmoucher. Il y avoit déja quatre heures qu'Arias & ſes camarades étoient dans l'eau à ſouffrir le froid, & à faire des efforts inutiles: ſi bien qu'ils ſe trouvoient extraordinairement abbatus, & commençoient à deſeſperer de leur vie.

Aniaſco irrité de cette longueur s'approche à cheval auprès du pont, & maltraite de paroles Arias qui ne pouvoit faire avancer les chevaux. Arias qui connoiſſoit que ce n'étoit ni ſa faute, ni celle de ſes compagnons, & qui trouvoit fort étrange qu'après les maux qu'ils avoient ſouffert on en uſât ainſi, répondit que c'étoit mal agir que de parler de la ſorte; qu'Aniaſco devoit conſiderer qu'ils geloient malheureuſement dans l'eau ſans pouvoit rien faire avec tous leurs éforts. qu'il mît lui-même pied à terre; & qu'on verroit les merveilles qu'il féroit. Arias pouſſa encore plus loin ſon reſſentiment; car lors qu'on eſt une fois en colere on a de la peine à ſe moderer. Enfin la liberté de ce Cavalier fit rentrer Aniaſco en lui-même, & l'obligea de condamner ſon humeur bruſque, qui contraignit pluſieurs foisſes gens à perdre le reſpect qu'on lui devoit. Cela inſtruit ceux qui ont quelque pouvoir dans les armées, & leur fait connoître qu'il faut gagner le ſoldat par la douceur; qu'en matiere de commandement l'exemple eſt plus puiſſant que tous les diſcours; & que ſi l'on eſt forcé de reprendre les perſonnes, on le doit faire en des termes qui ne ſoient point offenſans.

Aniaſco & Arias étant donc remis, on continua de harceler les chevaux; & ſur le milieu du jour que le Soleil avoit plus de force & temperoit la froidure, ils commencerent à paſſer, mais ſi lentement qu'il étoit plus de trois heures aprés midi avant qu'ils fuſſent de l'autre coté. Les Eſpagnols faiſoient alors pitié, fatiguez, languiſſans, dépourvûs géneralement de toutes choſes. Neanmoins ils prirent cœur en conſideration du peril qu'ils avoient paſſé, & dont ils avoient eu tant de crainte. Car ſi l'ennemi les eut attaqués dans le paſſage,

& qu'ils eussent été obligez de combattre, ils étoient perdus. Mais par bonheur les Barbares ne parurent point, à cause qu'allant presque toujours nuds, l'hiver ils ne sortent que très-rarement de leurs maisons. Enfin comme nos gens furent hors du marais, ils camperent tout proche dans une plaine, & firent de grands feux, à cause qu'ils avoient extrémement froid. Ils reprirent leurs forces peu à peu, se réjoüissant de ce que de là jusqu'à Hirriga il n'y avoit plus de méchans chemins.

La nuit venuë ils se reposerent, & avant le jour ils continuerent leur route, sur laquelle ayant rencontré cinq Indiens, ils les percerent à coups de lances, de crainte d'en être découverts. Ils firent ce jour-là treize lieuës, & s'arrêterent la nuit dans une belle plaine ; mais le lendemain avant que le Soleil fut levé ils délogerent, & passerent de grand matin près d'Urribaracuxi, où, de peur des habitans, ils ne voulurent pas entrer. Ils marcherent quinze lieuës ce jour-là qui étoit le dixiéme de leur voyage, & reposerent une partie de la nuit à trois lieuës de Mucoço. Sur le minuit ils recommencerent à marcher ; & au bout de douze lieuës, ils firent du feu dans un bois à coté de leur route. Moron qui avoit senti ce feu, leur en avoit donné avis auparavant, & même leur en ayant encore parlé depuis, ils l'apperçûrent presque aussitôt.

Les Espagnols surpris d'une chose si extraordinaire allerent droit à ce feu, & trouverent autour plusieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans, qui faisoient rostir du poisson. C'étoient des sujets de Mucoço; neanmoins on les prit pour savoir si leur Seigneur avoit entretenu la paix ; car il fut resolu que s'il se trouvoit des plaintes contre lui, l'on envoyeroit ses sujets aux Havanes. On fondit donc à toute bride sur eux ; on en atrapa dix-neuf, les autres s'enfoncerent dans la forêt, & se sauverent à la faveur de l'obscurité. Les prisonniers reclamoient Ortis, & s'efforçoient de faire ressouvenir les Espagnols des bons offices qu'on leur avoit rendus en sa personne, ce qui ne servit de rien. Cependant les Cavaliers voyant qu'ils ne pouvoient plus avoir d'Indiens, se mirent à déjeuner du poisson qui étoit là, & que la faim dont ils étoient pressez leur fit trouver excellent, quoi qu'il fût couvert de la poudre que les chevaux avoient fait voler dessus. Ensuite prenant une route qui alloit à la traverse, ils s'éloignerent de Mucoço, & au bout de cinq lieuës, Cacho avoit recouvert ses forces. L'alarme que les ennemis avoient donnée lors que l'on étoit à Ocaly, avoit fait une telle impression sur son esprit, qu'aidé de la vigueur de son âge, il se trouva gueri du mal que le froid & la fatigue lui avoient causé, & il servoit aussi vigoureusement que les autres : mais son cheval ne put passer outre, & on le laissa dans un pré après lui avoir ôté la selle & la bride qu'on mit à un arbre, afin que si quelque Indien s'en vouloit servir, il eut tout ce qu'il lui falloit pour monter dessus.

Après cela on continua de marcher, mais lors que l'on approcha à une lieuë d'Hirriga, où il y avoit quarante chevaux & quatre-vingts hommes de pieds, la peur prit les Cavaliers de voir qu'ils ne rencontroient ni trace d'homme, ni de cheval. Ils ne pouvoient s'imaginer que Calderon, qui étoit dans cette place ne fut pas venu se promener aux environs. Ils crurent donc ou que la gar-

garniſon avoit été égorgée, ou qu'elle s'étoit retirée ſur les brigantins qu'on lui avoit laiſſez. Dans cette croiance ils avoient de la crainte & de la triſteſſe, ſe conſiderant éloignez de l'Armée, dépourvus de vivres & de vaiſſeaux pour ſe retirer par mer. Ils repaſſoient ſur les maux qu'ils avoient ſoufferts dans leur voyage, & deſeſperoient de pouvoir retourner jamais à Apalaché. Cependant parmi de ſi faheuſes inquietudes ils reſolurent que s'ils ne trouvoient leurs gens à Hirriga, ils camperoient dans un lieu de la forêt la plus proche où il y auroit de l'herbe; que tandis qu'ils ſe délaſſeroient, ils tuëroient les chevaux le moins utiles, & qu'après les avoir mis par morceaux pour vivre ſur le chemin, ils tenteroient leur retour. Ils ſe flatoient que ſi on les tuoit, ils auroient du moins en mourant la conſolation de s'être mis en état de faire leur devoir; & que ſi la fortune les favoriſoit, ils auroient de la ſatisfaction & de l'honneur. Là-deſſus ils continuerent hardiment leur route, & ſe rendirent à Hirriga.

CHAPITRE XI.

Arrivée du parti à Hirriga.

LEs Cavaliers arrivez à un petit marais à une demi-lieuë d'Hirriga, trouverent quelques paſſées de cheval, & ils en furent extrémement rejouïs. Leurs chevaux même, qui ne ſe pouvoienr preſque ſoûtenir reprirent cœur, ils flairoient les pas qu'ils rencontroient, & n'allant plus que par bonds, il ſembloit qu'ils ſortiſſent de l'écurie : ainſi les Eſpagnols marcherent en diligence, & arriverent au Soleil couchant à la vûë d'Hirriga. Quelques Cavaliers de la garniſon ſortoient alors à cheval, pour battre l'eſtrade autour de la place, & alloient deux à deux la lance en main.

Aniaſco & ſes compagnons qui les aperçûrent ſe mirent dans le même ordre; & comme ſi c'eut été pour courre en des rejouïſſances publiques, ils piquerent au petit galop à la rencontre les uns des autres; ce qui fut très-agreable. Au bruit, qu'ils faiſoient, Calderon & le reſte de la garniſon ſortirent de la ville. Ils prirent plaiſir à voir les courſes d'Aniaſco & de ſes gens, & les reçûrent avec toutes les marques d'une grande affection. Aniaſco & ſes compagnons leur témoignerent auſſi leur joye; & de part & d'autre on demeura long-temps à s'embraſſer. Enſuite ſans que la garniſon s'informât de la ſanté de Soto, ou de l'état de l'Armée, elle s'enquit ſeulement s'il ſe trouvoit beaucoup d'or dans la Province d'Apalaché : tant le deſir de ce métal a de puiſſance ſur l'eſprit des hommes, & leur fait oublier facilement leur devoir.

Le voyage d'Aniaſco, & de ceux qui l'accompagnoient dura onze jours. On en paſſa deux à traverſer l'Ocaly & le grand marais; ſi bien qu'en neuf jours on fit plus de cent cinquante lieuës, qu'il y a d'Apalaché à la ville d'Hirriga. Mais par les maux que ces Cavaliers ont ſoufferts, on peut aiſement juger

des peines des autres Espagnols, qui ont conquis le reste du nouveau monde si vaste dans son étenduë, & si redoutable pour la valeur de ses habitans. Toutefois il se trouve des personnes qui joüissent du fruit des travaux de ceux qui ont acquis à la Couronne d'Espagne tant de riches Royaumes, & qui se moquent des fatigues qu'ils ont euës à les subjuguer. Comme ils en possedent les biens sans peine, ils pensent qu'on les a gagnez de même, & ils se trompent lourdement.

Aniasco arrivé à Hirriga s'enquit si les Indiens de la Province de Mucoço & de celle où il étoit n'avoient point rompu la paix; & au même tems qu'il eut apris, qu'on étoit satisfait de leur conduite, il renvoya les prisonniers avec ordre à leur Cacique de venir au quartier, & d'y amener des gens pour enlever les vivres, & les autres choses dont on lui vouloit faire present. Il les chargea aussi d'avoir soin du cheval qu'on avoit laissé dans leur contrée; & là-dessus ils prirent la route de leur pays, pleins de joye de recouvrer leur liberté. Mucoço arriva trois jours aprés avec le cheval, dont quelques Indiens portoient la bride & la selle, parce qu'ils ne les lui avoient pû mettre. Il embrassa avec affection Aniasco & ceux de sa suite, s'enquit civilement de la santé du Général, & les supplia de lui raconter le succez de la conquête, les circonstances de leur voyage, les combats qu'il avoit fallu donner, les rencontres qu'ils avoient euës, avec la faim & les travaux qu'ils avoient soufferts. Il leur temoigna aussi qu'il seroit heureux s'il pouvoit obliger les Caciques du pays à rendre obeïssance aux Espagnols, à cause qu'ils ne pouvoient jamais vivre sous une domination plus douce ni plus illustre que celle d'une nation si belliqueuse.

Aniasco ayant remarqué cette maniere obligeante dont Mucoço les avoit reçûs en comparaison de leurs compagnons, qui d'abord ne s'étoient informez que des richesses que l'on avoit découvertes, le remercia au nom de tous de l'affection qu'ils portoient aux Espagnols & lui fit compliment sur le sujet de la paix qu'il avoit conservée. Mais le Cacique répondit à ces civilitez avec tant d'esprit, qu'il s'acquit l'estime, l'amitié & l'admiration de tout le monde. Mucoço possedoit aussi de très-belles qualités; car sans parler des avantages du corps, il avoit de la prudence, de la generosité, & une certaine conduite qui charmoit les Espagnols. C'est pourquoi il en étoit aimé tendrement, & ils auroient dû à mon avis l'obliger avec adresse à se faire bâtiser. Selon les lumieres naturelles qu'il avoit, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à le convertir à la foi, & c'eut été un heureux commencement. Mais les Chrétiens ne vouloient pas prêcher l'Evangile aux habitans de la Floride, qu'ils ne l'eussent auparavant toute conquise.

Ensuite de cela, & durant quatre jours que Mucoço fut avec les Espagnols, il fit emporter plus de cinq cens quintaux de Cassave, qui est le pain qui se fait à Cuba de la racine de manioque, plusieurs manteaux, sacs, caleçons, haut de chausses, souliers de cordes, & autres avec des cuirasses & des lances; en un mot toutes sortes d'armes. On lui donna de plus des voiles, des cordages, & autres choses pour les navires. Nos gens avoient de tout cela en abondance, & ils étoient bien aises d'en laisser à Mucoço & à ses sujets.

CHA-

CHAPITRE XII.

On execute les ordres du Général.

LOrs que Mucoço eut fait enlever ce qu'on lui laissoit, on vit les ordres du Général. Ils portoient qu'Aniasco prît les brigantins demeurez dans la Baye du S. Esprit, & qu'il razât la côte vers l'Occident, jusques au Golfe d'Auté qu'il avoit lui-même découvert. Aniasco visita donc les vaisseaux, il les remit en état, les remplit de toutes sortes de provisions, & choisit des gens pour l'accompagner. Il fut sept jours à se preparer, & comme il eut donné l'ordre du Général à Calderon touchant son chemin, il fit ses adieux, se mit à la voile, & prit sa route vers le Golfe d'Auté. Mais laissons-le voguer au gré du vent, & voyons de quelle façon Arias execute ce qu'il devoit faire. On lui avoit commandé de prendre la caravelle, d'aller aux Havanes vers Isabelle de Bovadilla, & de faire savoir le détail de la découverte. Il étoit aussi chargé de traiter de quelques affaires; mais elles ne regardent pas cette histoire, & je n'en parlerai point. Arias donc, pour satisfaire à ce qui lui étoit préscrit, fait radouber la caravelle, l'équipe, se met sur mer, & arrive en peu de jours aux Havanes. Il fut reçû avec beaucoup de joye de la femme de Soto, & de tous les habitans de l'Isle, qui firent de grandes réjoüissances, à cause des nouvelles qu'on leur apportoit, & de la santé du Général qu'ils comblerent de benedictions & de loüanges.

CHAPITRE XIII.

Ce qui se passa aux environs d'Hirriga en l'absence de Soto.

DUrant le sejour de Calderon à Hirriga ses gens firent plusieurs jardins où ils semerent force raves, laituës & autres herbes. Ils amasserent diverses semences pour leurs besoins, au cas qu'ils vinssent à s'établir dans le pays. Les Indiens prirent aussi quelques Espagnols; ce qui arriva en cette sorte par la faute des Espagnols mêmes. Les Barbares avoient fait au bord de la Baye du Saint Esprit de grands lieux fermez de pierres seiches, pour la pêche des rayes & des autres poissons qui entroient dans ces endroits lors que la marée étoit haute, & qui, lors qu'elle se retiroit, y demeuroient presque à sec. Cette pêche étoit grande, & les soldats de Calderon en joüissoient avec les Indiens: c'est pourquoi il prit un jour fantaisie à Lopés & à Galvan d'aller pêcher sans l'ordre du Capitaine. Ils se mirent dans un batteau, & menerent avec eux Mugnos, page de leur Commandant. Comme ils péchoient il arriva dans de

petites nacelles quelques Barbares, qui en abordant dirent partie en Indien, & partie en Espagnol, qu'il falloit que la pêche fut commune. Lopés qui étoit brutal leur répondit, qu'ils allassent servir de proye aux chiens; qu'ils n'avoient rien à partager avec eux; & aussitôt il mit l'épée à la main, & blessa un Indien qui s'étoit approché de lui. Les autres irritez de cette insolence, se jettent sur les trois Espagnols, assomment Lopez à coups de rames, laissent Galvan pour mort, & emménent Mugnos, auquel ils ne firent rien en consideration de sa jeunesse. Quelques soldats de la garnison qui n'étoient pas loin de là, attirez par le bruit, & se doutant du desordre qui étoit arrivé vinrent au batteau pour donner secours à Lopez & à Galvan: mais ils les trouverent comme j'ai dit, & Mugnos au pouvoir des Barbares. Ils enterrerent Lopez sur l'heure, & comme Galvan respiroit encore ils le secoururent si à propos, qu'ils le firent revenir à lui. Cependant il fut plus de trente jours à guerir, & même il demeura tout hébeté de ses blessures à la tête; car lors qu'il racontoit ce malheur il disoit, quand les Indiens nous tuerent Lopez & moi, nous fîmes telle chose. Ses camarades qui se divertissoient de ses réveries, lui repliquoient qu'il n'y avoit que Lopez de tué, & que pour lui il n'étoit point mort, mais il s'opiniâtroit avec chaleur, soutenant qu'il étoit mort & vivant tout ensemble, parce que Dieu lui avoit rendu la vie.

Quelque temps après, les Indiens prirent encore un soldat que l'on appelloit Vintimilla comme il pêchoit des écrevisses de mer dans la basse marée, au pied d'une forêt, entre la ville d'Hirriga & la Baye du S. Esprit. Les Barbares cachez dans le bois le voyant seul s'approcherent, & lui dirent doucement qu'il falloit partager la péche. Vintimilla, qui pensoit les effrayer, leur repartit fierement qu'il n'avoit aucun partage à faire. Les Indiens offensez qu'un homme seul osât leur parler avec tant d'orgueil, à eux, qui étoient dix ou douze, l'enleverent & ne lui firent pourtant aucun mal. Mugnos & Vintimilla furent dix ans parmi eux, avec liberté d'aller où il leur plaisoit. Mais enfin ils se sauverent en cette maniere. Un Navire Chrétien poursuivi par des sujets d'Hirriga fut surpris de la tempête, & pour éviter leur furie se retira à la Baye du S. Esprit. L'orage aiant cessé, il se mit en haute mer, & les Indiens recommencerent à lui donner la chasse. Vintimilla & Mugnos qui les accompagnoient étoient seuls en un batteau, & comme ils avoient dessein de s'échaper, la fortune leur en presenta une belle occasion. Un vent de Nord s'éleve tout à coup. Les Indiens craignant que s'il venoit à augmenter, il ne les poussât trop avant en mer, s'efforcerent de prendre terre. Cependant les deux Espagnols s'arrêtent peu à peu, & feignent qu'ils n'ont pas la force d'aller contre la violence du vent: mais lors qu'ils virent les Indiens éloignez, ils tournerent la prouë de leur vaisseau vers le navire, ramerent à force de bras, & crierent qu'on les attendit. Les Chrétiens calerent les voiles à leur voix, & reçurent avec joye ces deux Espagnols, pour se consoler de ceux qu'ils avoient perdus.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Départ de la Ville d'Hirriga.

APrès qu'Aniaſco & Arias furent partis, l'un pour le Golfe d'Auté, & l'autre pour les Havanes, Calderon prit la route d'Apalaché, avec cinquante fantaſſins & ſoixante dix lances, & arriva le ſecond jour à Mucoço. Le Cacique ſortit au devant de lui, il le logea dans la ville, leur fit à tous grand'chere, & les accompagna le lendemain juſques hors de ſes terres. Et comme il fut prêt à les quitter, il leur dit les larmes aux yeux qu'il perdoit à l'avenir l'eſperance de revoir le Général; que tandis qu'ils avoient été à Hirriga, il s'étoit flatté qu'il reviendroit un jour dans le pays, où il auroit encore eu l'honneur de lui offrir ſes ſervices. Mais qu'aujourd'hui qu'il ſe voyoit condamné à pleurer ſon abſence, il les ſupplioit de lui témoigner l'affliction qu'il en avoit; & les embraſſant après ces paroles, il s'en retourna tout chagrin à Mucoço. Cependant les Eſpagnols continuerent leur route, ils vinrent juſqu'au grand marais; & ne rencontrerent aucune choſe, ſi ce n'eſt qu'il arriva une nuit que s'étant campez en une plaine près d'un bois, il en ſortit pluſieurs Indiens qui les tinrent ſans ceſſe en allarme; car on ne les avoit pas plûtôt rencognez qu'ils revenoient tout en furie. Un d'entre eux ſur tout qui faiſoit paroître beaucoup de hardieſſe fut attaqué par Silveſtre. L'Indien fit ferme d'abord, toutefois il lâcha enſuite le pied: l'Eſpagnol le pouſſe, mais le Barbare qui ſe voit en état d'être percé, fait teſte, & au moment que le Cavalier lui porte un coup de lance qui le jette par terre & le tuë, il tire une fléche qui perce & renverſe le cheval de Silveſtre, de ſorte que le Barbare & celui qui étoit deſſus tomberent l'un ſur l'autre. Les Eſpagnols ſurpris qu'un ſeul coup de fléche tiré de ſi près eût tué un cheval très-vigoureux, eurent la curioſité de voir au matin l'effet de ce coup. Ils trouverent que la fléche étoit entrée par le poitrail, & qu'après avoir percé le cœur elle s'étoit arrêtée dans les boyaux: tant les Indiens tirent fortement. Auſſi dès leur bas âge ils n'ont point d'autre exercice. Lors que leurs enfans commencent à marcher, ils s'étudient à imiter leurs peres; Ils manient des fléches, & leur demandent des arcs. Que s'ils leur en refuſent, ils en font eux-mêmes avec de petits bâtons, & declarent la guerre aux ſouris du logis: mais ne rencontrant rien ſur quoi ils puiſſent tirer, ils chaſſent aux mouches; & hors de la maiſon ils cherchent des lezards; & lors que ces animaux ſont dans leurs trous, ils les attendent cinq ou ſix heures, juſqu'à ce qu'ils en ſortent.

Ainſi par un exercice continuel ils tirent avec une adreſſe ſurprenante. Mais puis qu'il vient à propos de parler des coups extraordinaires des Indiens, j'en raporterai un exemple. Moſcoſo dans l'une des premiers eſcarmouches contre les Apalachites, reçut au côté droit un coup de fléche qui perça ſon bufle

& ſa cotte de maille ſans le tuër, parce que le coup alla de travers. Les Officiers Eſpagnols étonnez qu'une cotte de maille de cent cinquante ducats fut percée d'un ſeul coup, voulurent éprouver les leurs afin de ſavoir ſi l'on s'y pouvoit fier. Comme ils furent donc dans la ville d'Apalaché, ceux qui portoient des cottes de maille prirent un panier de roſeaux fort bien tiſſu, & ajuſterent autour une des plus belles cottes. Ils délierent enſuite un des priſonniers Indiens, lui donnerent un arc avec une fléche, & lui commanderent de tirer de cent cinquante pas ſur cete cotte de maille. Au même temps le Barbare ayant ſerré les poings, ſecoüé, étendu, plié les bras pour reveiller ſes forces, tire & traverſe la cotte & le panier avec tant de violence, que le coup auroit encore facilement percé un homme. Nos gens qui virent qu'une cotte de maille ne reſiſtoit point au trait, en mirent deux ſur le panier, donnerent une fléche à l'Indien qu'ils firent tirer: il les perça toutes deux. Neanmoins la fléche demeura attachée & paſſant autant d'un côté que d'autre, à cauſe qu'elle n'avoit point été tirée avec aſſez d'adreſſe, le Barbare demanda qu'il lui fut permis d'en tirer une autre à condition que ſi elle ne perçoit pas les deux cottes avec autant de vigueur que la premiere, il ſe ſoûmettroit à perdre la vie.

Les Eſpagnols ne lui voulurent point accorder ſa demande, & depuis ils ne tinrent conte de leurs cottes de maille, qu'ils appelloient par raillerie des toilles d'Hollande. Ainſi ils firent avec de gros draps des juſte-au-corps de quatre doigts d'épaiſſeur qui couvroient le poitrail avec la croupe des chevaux, & reſiſtoient mieux au trait qu'aucune autre choſe. Mais comme dans cette relation je parlerai encore de quelques coups de fléches ſurprenans, je viens à Calderon.

CHAPITRE XV.

Suite de la marche de Calderon & ſon arrivée au Camp.

LEs Indiens voyant un des leurs tué, ne revinrent plus harceler les Eſpagnols qui arriverent le jour ſuivant au bord du grand marais, où ils demeurerent toute la nuit. Ils traverſerent le lendemain ſans être attaquez des ennemis, & marcherent à grandes journées par la Province d'Acuera. Pour ſe ſoulager les uns les autres, les Cavaliers mirent pied à terre, aimant mieux, de crainte de fatiguer leurs chevaux, les donner aux fantaſſins, que de les porter en trouſſe. Ils arriverent enfin à Ocaly qu'ils trouverent abandonné, & lors qu'ils y eurent pris des vivres, ils traverſerent ſur des traîneaux la riviere qui paſſe près de cette ville. Enſuite ils entrerent dans Ochilé; de là ils ſe rendirent à Vitachuco, puis au fleuve d'Oſſachile, & à la ville du même nom; d'où les habitans s'étoient retirez. Ils y prirent des vivres, & continuerent leur voyage par un pays deſert, entre Oſſachilé & le marais d'Apalaché, & ſans que les Barbares les attaquaſſent qu'une ſeule fois, ils firent plus de cent & trente-cinq

cinq lieuës depuis le commencement de leur route, jusqu'à l'endroit où ils se trouvoient. Etant arrivez au bois qui borde le marais; ils camperent toute la nuit en une plaine voisine & à la pointe du jour, comme ils eurent marché par le défilé se mirent dans l'eau: ils avancerent jusqu'au pont & le racommoderent Les gens de pied passerent dessus sans que l'ennemi s'y opposât, & ceux de cheval traverserent heureusement à la nage le plus profond de l'eau. Ensuite Calderon donna ses ordres pour franchir ce qui restoit du marais. Il commanda à dix Cavaliers de mettre derriere eux cinq arbaletriers, avec autant d'hommes armez de rondaches, & de se saisir du chemin qui étoit de l'autre côté. Ils se mirent donc en état de traverser l'eau, & de gagner promptement le bord: Alors les Indiens en embuscade sortent tous au même temps, les attaquent avec de grands cris, les couvrent de fléches, tuent le cheval d'Alvar & en blessent cinq autres. Le reste épouvanté du bruit, & des coups des Barbares regimbe, se cabre, prend le mors aux dents, rebrousse & jette dans l'eau ceux qu'ils portoient en trousse, & qui étoient presque tous blessez; car lors que les chevaux retournoient, les Indiens voyoient à plain les fantassins, & les choisissoient. Ils se mirent même en état de les venir égorger dans l'eau, appellerent leurs compagnons pour les aider, & pour être témoins de leur victoire. Cette attaque étonna aussi les Espagnols, leurs chevaux se trouvoient hors de combat, il falloit se battre dans le marais, ils se voyoient en desordre, l'ennemi fondoit sur eux: tout cela leur fit apprehender d'être tous taillez en pieces. Les Barbares au contraire qui remarquoient le trouble des nostres devinrent plus insolens, & redoublerent leurs efforts contre ceux qui étoient dans l'eau.

Sur ces entrefaites Vilabo & d'autres vaillans soldats s'avancerent au secours de leurs compagnons, & faisant tête aux Indiens ils arresterent leur furie. Cependant les autres Barbares de la contrée avertis que les Chrétiens étoient en déroute, accouroient pour prendre part à la victoire.

A la gauche des Espagnols, qui traversoient le marais, venoit une grosse troupe de Barbares, & quelques vingt pas devant marchoit un Indien avec de grandes plumes sur sa tête, vêtu superbement à la mode du pays. Ce Capitaine voyant que les Espagnols s'approchoient voulut se saisir d'un gros arbre, qui étoit également distant d'eux & de lui, d'où il les auroit fort incommodez: mais comme Silvestre eut reconnu son dessein, il appelle Gavan qui accourt. Ils gagnent l'arbre avant le Barbare, qui de rage leur lâcha trois fléches; le bouclier de Silvestre les reçût, & resista à la violence des coups, parce qu'il étoit mouïllé. Galvan qui avoit ordre de ne tirer que sur cet Indien, attendit qu'il fut à portée de son arbaleste, & prit de telle sorte son temps, qu'il lui donna au milieu de la poitrine & le perça, à cause qu'il n'étoit couvert que d'une petite peau. Toutefois il ne fut pas renversé du coup, & fit seulement la pirouëtte, en s'écriant que ces traitres de Chrétiens l'avoient tué. Aussi-tôt on entendit un grand bruit & ce ne furent que grands cris & hurlemens parmi les Barbares. Ils accourent à leur Capitaine, le prennent entre leurs bras, le passent de main à main, & l'emportent par où ils étoient venus.

A la droite de nos gens s'avançoient tout en furie une foule d'Indiens vers les-

lesquels Manassés, accompagné de dix autres marcha pour leur faire tête. Les Barbares les chargerent vertement; & blesserent Manassés aux cuisses au défaut de son bouclier. Les quatres coups de fléches qu'il lui tirerent en cet endroit furent si rudes qu'ils le renverserent dans l'eau. Cinq de ses compagnons eurent le même malheur. Les Indiens animez par cette action, & dans l'esperance de remporter la victoire, firent de nouveaux efforts pour achever de vaincre. Les Espagnols reduits alors à la necessité de combattre pour leur vie se défendoient en lions : cependant le bruit court parmi les Barbares, que leur Capitaine est blessé à mort, & ils commencerent à se relâcher peu à peu & à se battre en retraite. Nos gens se rejoignirent aussi-tôt en très bon ordre, & pour ne pas perdre l'occasion que la fortune leur presentoit, ils pousserent l'ennemi, le jetterent dans le défilé qui étoit à l'autre bord du marais, & se rendirent sans peine maîtres de l'endroit de la forêt que les troupes avoient ouvert en passant. Les Barbares qui l'avoient fortifié, & qui s'y étoient retirez l'avoient abandonné à la nouvelle de la blessure de leur Chef. Les Espagnols se logerent dans ce lieu, qui étoit d'un abord très-difficile & fort aisé à garder. Ils y passerent la nuit à panser les blessés qui étoient en fort grand nombre, & furent toûjours à l'erte à cause des cris continuels des ennemis. Comme il fut jour ils se mirent en chemin, & menerent les Indiens battant, jusqu'à une autre forêt d'environ deux lieuës de traverse. Dans ce bois, qui n'étoit pas si serré que celui que l'on avoit passé, les Barbares avoient fait de côté & d'autre du chemin de bonnes palissades, d'où ils tiroient & attaquoient avec tant d'ordre, que lors qu'un des rangs donnoit, l'autre ne se battoit point, de crainte de se blesser de leurs propres armes. Les Espagnols traverserent courageusement cette forêt, & eurent vingt blessez, sans que jamais ils pussent tuer aucun Indien. Ils croyoient même beaucoup faire, que de se garantir de leurs coups. Après cela ils entrerent dans une vaste campagne, où les Barbares craignant la cavalerie, n'oserent ni les attaquer, ni les attendre; & au bout de cinq lieuës, comme les blessez se trouverent fort fatiguez, nos gens camperent dans une plaine, où dans la nuit les ennemis fondirent de toutes parts sur eux. Alors les Cavaliers s'avancerent pour leur faire tête & donnerent vigoureusement dans le plus fort des Barbares qui se battoient en retraite, & tâchoient de percer les chevaux, toutefois ils n'en blesserent qu'un seul. Presque toute la nuit ils ne firent que crier aux Espagnols, qu'ils avoient égorgé les autres, qu'ils les avoient mis par quartiers, & attachez aux plus hauts arbres, qu'ils féroient d'eux la même chose avant qu'ils arrivassent où ils souhaitoient; qu'ils n'étoient pas assés lâches pour souffrir leur tyrannie, & que s'ils ne sortoient du pays ils les mettroient tous en pieces.

Lors qu'il fut jour nos gens suivirent leur route, & arriverent à un ruisseau profond, & d'autant plus difficile à traverser qu'il étoit à l'autre bord fortifié de pallissades. Calderon envoya reconnoître le passage, & s'apresta pour donner. Il commanda à trente Cavaliers de mettre pied à terre, d'aller l'épée à la main & la hache à l'autre arracher les pieux. Que ceux qui étoient le moins en état de combattre se missent au milieu avec l'attirail, & les mieux armez à la queuë, afin que de tous côtés on pût soûtenir l'ennemi. Ils entrerent en cet ordre.

ordre dans le bois, qui étoit au devant du ruiſſeau. Comme les Barbares les virent engagez en un lieu où les chevaux ne pouvoient ſervir, ils ſe mirent à faire de grands cris, & à les charger avec tant de fureur, qu'ils les croyoient tous tailler en pices. Nos gens reſolus de paſſer, ou de mourir arriverent tête baiſſée aux retranchemens. Le combat fut opiniâtre; neanmoins malgré la reſiſtance des Indiens, ils gagnerent les paliſſades, & les couperent à grands coups de haches. Il y eut quelques bleſſez & un cheval de tué. Ils marcherent enſuite par la plaine, ſans que les ennemis les attaquaſſent, excepté lors qu'il ſe rencontroit ſur leur chemin de forts buiſſons : car les Indiens étant en embuſcade fondoient à l'improviſte ſur eux, & crioient qu'ils les extermineroient comme ils avoient fait les autres. Les Eſpagnols commencerent à s'étonner de ſes menaces, parce que de la ville d'Apalaché, d'où l'on pouvoit aiſement entendre le bruit, il n'en ſortoit nul ſecours; & même ils ne voyoient aucune piſte de cheval. Toutefois ils avancerent au petit pas vers la place, où ils entrerent au Soleil couchant, & quelques jours après il y mourut douze de leurs bleſſez, entre autres Manaſſês qui étoit un très-brave Cavalier.

Calderon & ſes ſoldats furent reçûs de toute l'Armée avec d'autant plus de joye qu'on les croyoit morts, parce que les Barbares venoient tous les jours crier à nos gens qu'ils les avoient tuez en chemin, ce qui paroiſſoit d'autant plus vraiſemblable que le Général s'étant vû en grand peril avec neuf cens hommes dans ces paſſages, il étoit aiſe de croire, que Calderon avec ſix vingts s'y étoit perdu. Mais comme le Général ſe vit heureuſement trompé, l'on ne peut s'imaginer la ſatisfaction qu'il eut de recevoir Calderon & ſes compagnons. Il les embraſſa tous pluſieurs fois, & s'informa obligeamment des particularités de leur route. Il loüa leur affection, parla honorablement de leurs fatigues & de leur courage, & commanda que l'on eût grand ſoin des bleſſez.

CHAPITRE XVI.

Découverte de la côte.

LOrs que Calderon arriva dans la ville d'Apalaché, il y avoit ſix jours qu'Aniaſco y étoit, ayant debarqué à Auté ſans avoir fait aucune rencontre digne d'être écrite. Il étoit heureuſement abordé à ce port, parce que pour le lui aſſurer, on y avoit envoyé douze jours avant ſon arrivée deux compagnies, l'une de Cavalerie & l'autre d'Infanterie. Elles étoient relevées de quatre jours en quatre jours, & pendant leur ſejour au port elles arboroient leurs drapeaux, afin qu'on les découvrît de plus loin.

Aniaſco qui les aperçût vint aborder à Auté, où après avoir mis en ſeureté deux vaiſſeaux, il prit la route du Camp avec ceux qui avoient ordre de l'eſcorter. Mais lors que Calderon y fut arrivé, & que les Eſpagnols ſe virent enſemble, ils crurent qu'il n'y avoit aucun danger qu'ils ne ſurmontaſſent. Ils furent donc

toujours dans la joye, & passerent agreablement leur quartier d'hyver. Cependant le Général, qui s'appliquoit tout entier à la découverte du pays, fit appeller Maldonado Capitaine vaillant, & qui avoit bien servi dans toutes les rencontres. Il lui commanda de laisser le soin de sa compagnie à Gusman & d'aller au Golfe d'Auté; que là il prendroit deux brigantins que l'on y avoit laissez; qu'après il suivroit la côte cent lieuës vers l'Occident; qu'il remarqueroit exactement les Bayes, les Havres & les fleuves, & en feroit une fidele relation, que cette découverte pourroit être extrémement importante, & qu'il lui donnoit deux mois pour ce voyage.

Maldonado se rendit donc au Golfe d'Auté, & lors qu'il eût rasé la côte, il retourna dans le temps prescrit. Il raporta qu'il avoit découvert à soixante lieuës du Golfe un port que l'on appelloit Achussi; que ce port étoit très-beau, à l'abri de tous les vents, capable de contenir plusieurs navires & d'un si bon fond, qu'il étoit aisé de s'approcher de terre, & même d'y sauter sans ayde. Il amena de là deux Indiens qui étoient parens, & dont l'un étoit Cacique: mais il les prit d'une maniere fort malhonnête. Comme il fut abordé au port, les habitans le reçûrent civilement, le prierent de descendre, & promirent qu'on lui donneroit des vivres. Maldonado qui ne se fioit point à eux, n'osa accepter leurs offres: mais les Indiens reconnoissant sa défiance, firent les premieres démarches pour lui ôter ses soupçons. Ils vinrent dans les vaisseaux deux à deux, quatre à quatre lui rendre visite, ils lui apporterent les provisions dont il avoit besoin, & peu à peu les Espagnols se rassurerent & sonderent le port. Ensuite après avoir pris tout ce qui leur étoit nécessaire, ils hausserent les voiles & se mirent au large avec les deux Indiens, qui se fiant aux marques d'amitié que l'on s'étoit données de part & d'autre, furent ainsi lâchement trahis.

CHAPITRE XVII.

On envoye aux Havanes une relation de la découverte.

Les Espagnols appirent avec joye la découverte du port d'Achussi & de toute la côte. Il leur sembloit qu'ils pourroient enfin s'habituer dans la Floride, puis que la principale chose consistant à rencontrer un port, ils en avoient trouvé un où les vaisseaux pourroient aborder, avec toutes les choses necessaires à un établissement. C'est pourquoi Maldonado reçût ordre d'aller avec les deux brigantins aux Havanes vers Bovadilla, lui raconter le détail de ce qui s'étoit passé; & en porter la nouvelle à toute l'Isle de Cuba.

On lui commanda aussi qu'au mois d'Octobre * suivant de l'année mille cinq cens quarante & un il se rendit au port d'Achussi avec les brigantins, la caravelle d'Arias, & quelques vaisseaux chargez de mousquets, de poudre, & de

* On étoit alors sur la fin de Février 1540.

de toutes ſortes de munitions. On lui avoit de plus ordonné de ramener Arias, homme de bon conſeil & de grande conduite dans la guerre. Le Général avoit donné ces ordres, parce qu'il croyoit qu'au temps marqué à Maldonado, il auroit de ſon côté découvert le dedans de la contrée, & pris toutes ſes meſurés pour s'y établir, & qu'après il ſe rendroit au port d'Achuſſi. Mais auparavant il falloit ſe ſaiſir de ce port; parce que, dans la penſée de s'habituer dans la Floride, c'étoit une choſe dont abſolument on ne ſe pouvoit paſſer.

Maldonado partit donc du Golſe d'Auté, & ſe rendit aux Havanes; où, pour les bonnes nouvelles qu'il apportoit, & ſon bonheur dans toutes ſes entrepriſes, il fut bien reçû de la femme du Général & de toute l'Iſle. Après cela on envoya donner avis du ſuccez de la découverte, & ce ne furent que réjouïſſances & vœux en faveur de Soto. Les riches mêmes en particulier contribuoient de toute leur force à ſes deſſeins. Ils envoyoient, ou ils aportoient ce qu'ils avoient de plus precieux, parce qu'ils en eſperoient quelque recompenſe, & qu'ils vouloient montrer qu'ils prenoient part aux interêts de leur Gouverneur. Mais tandis que les habitans de l'Iſle féront leurs préparatifs, revenons au peuple d'Apalaché.

CHAPITRE XVIII.

Hardieſſe d'un Indien.

ANiaſco monta un jour à cheval lui ſeptiéme, & s'étant promené par les ruës d'Apalaché avec ſes compagnons, il leur prit à tous fantaiſie de faire le tour de la ville par dehors. Comme ils n'avoient pas deſſein de s'en éloigner beaucoup, à cauſe que les Barbares ſe mettoient en embuſcade derriere les buiſſons, & que la campagne n'étoit pas ſeure, ils ſortirent ſans autres armes que leurs épées, hormis Pegado qui portoit une lance. Pendant qu'ils marchoient au petit pas, & qu'ils s'entretenoient agréablement de diverſes choſes, ils aperçûrent un Indien avec ſa femme qui cueilloient des ſeverolles dans une plaine près d'un bois. Ils piquerent auſſi-tôt droit à eux : la femme toute éperduë ne pouvant fuir, l'Indien la prend, l'emporte dans la forêt, la jette contre le premier buiſſon, & la pouſſe de force plus avant. Après cela au lieu de ſe ſauver avec elle, il retourne hardiment où il avoit laiſſé ſon arc, & s'avance contre les Cavaliers avec autant de reſolution, que s'il n'en eut eu qu'un à combattre.

Les Eſpagnols ſurpris de cette action, & croyant qu'il y auroit de la honte à ſept hommes d'en tuer un, voulurent ſeulement le prendre. Ils fondent ſur lui ſi promptement, qu'il n'eut pas le temps de tirer une ſeule fois, ils le renverſent, le tiennent à terre, lui crient quartier & qu'il ſe rende. Mais plus ils le preſſent, & plus il fait paroître de cœur; car tout abatu qu'il eſt, il les bleſſe tous aux jambes, & pique avec ſes fléches le ventre de leurs chevaux.

Enfin

Enfin il s'échape d'entre leurs pieds, se releve, prend son arc à deux mains, & en donne un si rude coup sur le front de Pegado, que le sang lui en coula le long du visage, & qu'il en fut tout étourdi. Ce Cavalier en colere de se voir ainsi traité, pousse son cheval sur le Barbare, lui porte quelques coups de lance, l'atrape à la poitrine, & le renverse mort à ses pieds. Les Espagnols visiterent au même temps leurs chevaux, & trouvant qu'ils étoient tous blessez legerement, ils reprirent le chemin d'Apalaché, honteux qu'un seul homme leur eût donné tant de peine.

CHAPITRE XIX.

On s'offre de conduire les Espagnols en des endroits où l'on pense qu'il y a de l'or & de l'argent.

DUrant le quartier d'hyver des Espagnols dans l'Apalaché, Soto resolut d'aller vers les contrées de la Floride qui regardent l'Occident. C'est pourquoi il s'informoit des Indiens qui servoient dans son Armée, & de ceux que l'on prenoit tous les jours, s'ils n'avoient aucune connoissance des regions Occidentales du pays. Sur ces entrefaites on lui amena un Barbare d'environ dix-sept ans, qui avoit été à des Indiens, qui alloient fort avant dans la Floride troquer des marchandises. Car la monnoye n'étant point en usage parmi les peuples de ces contrées, il ne font que des échanges. Le Général réjouï de cette rencontre, fit interroger ce jeune garçon touchant les endroits de la Floride qu'il desiroit découvrir; & celui-ci lui répondit qu'il connoissoit seulement les Provinces où il avoit acompagné les maîtres; & qu'en douze ou treize jours il y conduiroit les troupes. Le Général le mit aussi-tôt entre les mains d'un soldat, avec ordre de prendre garde qu'il n'échapât: mais bien loin de s'enfuïr, il s'accommodoit tellement à l'humeur des Chrétiens, qu'il témoignoit n'avoir point de plus grand plaisir que de vivre parmi eux. Il en prit aussi toutes les manieres, & on l'eut cru dans la suite un véritable Espagnol.

Peu de jours après la prise de cet Indien, on en atrapa un autre qui le connoissoit, & qui confirma ce qu'il avoit dit. Il s'offrit même de mener nos gens aux Provinces où il avoit été, qu'il assuroit être d'une très-vaste étenduë. Mais comme on lui demandoit si dans ces quartiers-là il se trouvoit de l'or, de l'argent, & des pierreries, & qu'on lui montroit de toutes ces choses pour lui faire comprendre ce qu'on vouloit savoir de lui, il témoigna qu'en Cofaciqui, il y avoit un métal semblable au jaune, & au blanc qu'on lui faisoit voir; que les Marchands qu'il servoit achetoient de ce métal & en trafiquoient en d'autres contrées; que même on rencontroit en Cofaciqui une très-grande quantité de perles; & là-dessus il en montra une parmi les pierreries qu'on lui presentoit. Les Espagnols pleins de joie de ces nouvelles, ne songerent plus qu'aux moyens d'aller en Cofaciqui, & de se rendre maîtres des richesses de cette Province.

CHA-

CHAPITRE XX.

De quelques combats particuliers, & de la fertilité d'Apalaché.

UN jour un parti de cinquante fantaffins, & de vingt Cavaliers fortit du Camp, pour chercher du gros millet à une lieuë de là, où à leur arrivée ils en cueillirent autant qu'ils en avoient befoin. Ils fe mirent après cela en embufcade pour prendre quelques Barbares, & poferent une fentinelle en un endroit élevé. Elle avertit prefque auffi-tôt qu'il paroiffoit un Indien, qui jettoit la vûë de côté & d'autre; comme s'il eut eu deffein de découvrir quelque chofe. Sur cet avis Diego de Soto un des braves Cavaliers de l'Armée, piqua pour attraper le Barbare, qui d'abord tenta de s'enfuïr. Neanmoins venant à confiderer que le cheval lui couperoit chemin, il gagne un arbre, refuge ordinaire des Indiens, apprête fon arc, & attend de pied ferme que fon ennemi fut à la portée du trait. Comme Soto eut vû qu'il ne pouvoit avancer jufques fous l'arbre, il paffe auprès, & porte un coup de lance à l'Indien, qui ne l'eut pas plûtôt paré, qu'il tira & perça le cheval de l'Efpagnol avec tant de violence, que depuis cela il ne marcha qu'environ vingt pas en bronchant, & tomba mort.

Sur ces entrefaites arrive Velafques qui fuivoit au petit galop pour fecourir Soto; & lors qu'il apperçût le cheval de fon compagnon tué, il preffe le fien, avance droit au Barbare & lui pouffe un coup de lance. L'Indien, après l'avoir encore paré, tire & tuë le cheval de Velafques. Auffi-tôt ces deux Efpagnols courent la lance en main fur le Barbare qui gagne le bois, tourne quelquefois la tefte en fe retirant, leur dit avec une fierté méprifante qu'il fe falloit battre à pied, & que l'on verroit à qui demeureroit la victoire. Il s'échapa ainfi des Cavaliers à fon honneur, & les laiffa au defefpoir d'être malheureufement démontez. Le parti reprit enfuite le chemin du Camp, fâché de ce qui étoit arrivé à leurs camarades.

Peu de temps après cette action Rodriguez & Yelves fortirent à cheval d'Apalaché, pour cueillir du fruit en une forêt près de cette ville. Etant arrivez, ils mirent pied à terre, & monterent au haut des arbres; dans la penfée que le fruit y étoit meilleur qu'aux branches d'enbas. Les Indiens qui étoient en embufcade les apperçurent & coulerent doucement pour les furprendre. Yelves qui les vit fe jetta en bas de l'arbre où il s'étoit mis, & ils lui tirerent une fléche qui le renverfa tandis qu'il couroit à fon cheval. Le coup prenoit à l'épaule, & paffoit au travers de la poitrine. Pour Rodriguez, ils le tirerent fur l'arbre comme un oifeau, & l'ayant fait tomber du troifiéme coup, ils lui enleverent le teft qu'ils emporterent pour marquë de ce qui s'étoit paffé. Yelves ne fut point traité ainfi, il vint des Cavaliers à fon fecours, auxquels, après avoit raconté en peu de paroles fa difgrace, il demanda un Confeffeur, & expira.

Les chevaux d'Yelves & de Rodriguez étant épouvantez du bruit des Barbares prirent la fuite vers le Camp. Les foldats qui avançoient, & qui les ren-

rencontrerent, s'apperçûrent qu'il y en avoit un de blessé à une jambe de derriere. Toutefois, parce que la blessure n'étoit pas plus grande que celle d'une lancette, ils negligerent de la faire panser, & le lendemain on trouva le cheval mort. Les Espagnols surpris qu'un coup si leger eut produit un tel effet, firent ouvrir le cheval par l'endroit où il étoit blessé; & suivant la trace de la fléche ils rencontrerent qu'elle avoit entierement percé la cuisse, & étoit passée au foye. Je raporte ces particularitez, pour faire connoître que durant le sejour des troupes dans Apalaché, les Barbares les attaquerent courageusement, & ne perdirent aucune occasion de les mal-traiter. Les peuples de ces quartiers sont braves & fiers, toûjours à l'erte, & toûjours prêts à combattre. On raconte encore ceci de leur courage. Comme les Espagnols dans la Province d'Apalaché mangeoient quelquefois de petits chiens, à cause qu'ils les trouvoient à leur goût; sept Cavaliers sortirent du Camp pour en chercher, & furent apperçûs de cinq Indiens qui les attendirent de pied ferme sur la route. Ces Barbares les voyant près d'eux firent une raye à travers le chemin, & leur dirent que s'ils la passoient, ils les tuëroient. Les Cavaliers, qui se moquoient de ces menaces, avancerent, & aussi-tôt les Indiens leur tirerent quelques fléches, dont il y eut deux chevaux de tuez, & deux de blessez avec un soldat. Mais il ne demeura qu'un Indien sur la place, les autres se mirent à fuïr & échaperent, parce qu'ils sont fort vites. Les peuples d'Apalaché n'étoient pas contens d'escarmoucher contre ceux qui s'écartoient; ils attaquoient aussi jour & nuit l'Armée, sans en vouloir venir à une bataille; ils se cachoient dans les bois, & venoient fondre dans les troupes qu'ils efforçoient de défaire.

La Province d'Apalaché abonde en millet, citrouïlles, & autres legumes. On y trouve aussi diverses sortes de prunes & de noix, avec une telle quantité de glands qu'il se perd au pied des arbres, à cause que les Indiens ne nourissent point de troupeaux. En un mot, le pays est si fertile, que les troupes durant cinq mois d'hiver y eurent des vivres en abondance; & même pour en avoir elles ne s'éloignerent jamais de plus d'une lieuë du quartier. Neanmoins, outre quelque 350. chevaux ils faisoient près de quinze cens hommes sans conter les Indiens de service. Il y a d'ailleurs dans la contrée plusieurs meuriers blancs, des pasturages fort bons, des eaux excellentes, des étangs pleins de poisson, des marêts remplis d'herbes, dont la fleur est bonne pour le bétail, & seule capable de le nourrir.

Fin du troisiéme Livre de la Conquête de la Floride.

LIVRE



HISTOIRE DE LA CONQUETE DE LA FLORIDE.

LIVRE QUATRIEME.

Avantures des Espagnols en diverses Provinces.

CHAPITRE I.

Départ d'Apalaché.

APRÈS qu'on eut dépéché Maldonado aux Havanes pour les vivres & autres choses necessaires aux troupes; le Général partit de la ville d'Apalaché sur la fin de Mars de l'année mille cinq cens quarante, & prit sa route vers le Nord. Il marcha trois jours sans être attaqué des ennemis, & logea dans un village presque fermé d'un marais, qui avoit plus de cent pas de large; & où l'on enfonçoit jusqu'au dessus du genou. Toutefois, comme dans ce marais il y avoit des pieces de bois en travers; on abordoit au bourg situé sur une hauteur, d'où on découvroit plusieurs villages çà & là dans une valée agréable. Les troupes sejournerent trois jours dans ce Bourg, qui étoit en-

core de la dépendance d'Apalaché. Durant ce temps là cinq gardes du Général ſortirent du quartier avec Aguilera & Moreno, pour reconnoître les villages de la contrée. Les Gardes portoient une halebarde, & les autres leur épée. Aguilera avoit auſſi une rondache, & Moreno une lance. Ils paſſerent en cet état le marais & le coin d'un bois, & entrerent dans une plaine ſemée de gros millet, ou à quelque deux cens pas du Camp ils furent attaquez par les Indiens. Ils crient auſſi-tôt aux armes, le ſoldat qui les entend ſort du Bourg, ſe jette dans le marais pour ne pas perdre le temps à chercher le paſſage, & court en haſte au ſecours. Neanmoins quelque diligence que l'on fît, on trouva les gardez tuez de dix on douze fléches chacun au travers du corps, & les deux autres trés-mal-traittez. Moreno avoit à la poitrine un coup qui lui paſſoit à l'épaule, & il expira lors qu'on le panſoit. Aguilera, qui s'étoit courageuſement battu, avoit les cuiſſes percées de deux fléches, le corps noir de coups & la tête bleſſée. Car les Barbares, qui n'avoient plus de quoi tirer, prirent ſa rondache, & lui en déchargerent de ſi rudes coups, qu'ils lui découvrirent le teſt juſqu'aux ſourcils. Mais comme il étoit jeune & robuſte il n'en mourut pas. Cependant les Indiens apperçurent le ſecours, & ſe ſauverent ſi promptement, que l'on ne pût connoître leur nombre. On ſût toutefois d'Aguilera qu'ils y étoient plus de cinquante hommes, & quelque temps enſuite on apprit en cette ſorte la maniere dont la choſe s'étoit paſſée.

Des Eſpagnols demandant un jour par raillerie à Aguilera, s'il avoit conté les coups de bâtons qu'il avoit recûs; & ſi, pour s'en vanger avec honneur, il ne vouloit pas défier les Barbares de ſe battre ſeul à ſeul contre lui, il leur répondit, que les coups étoient tombez ſi drus ſur ſes épaules, qu'il ne les avoit pu compter; qu'à l'égard du mal qu'ils lui avoient fait, ils en pourroient dire un jour des nouvelles, quand ils ſeroient entre les mains des ennemis; que neanmoins pour leur faire connoître de quelle maniere ſon malheur étoit arrivé; ils ſauroient que pluſieurs Indiens les avoient rencontrez dans une plaine ſes camarades & lui, & que les ayant vû ſeulement ſept à pied, ils s'étoient detâchez du gros en pareil nombre, s'étoient avancez vers eux, & les avoient chargez vigoureuſement; tandis que les autres demeuroient ſpectateurs du combat; que ſes compagnons non plus que lui, n'ayant ni arbaleſte ni mouſquet pour les repouſſer, les ſept Indiens, les avoient approchez à leur aiſe, & avoient tiré ſur eux comme ſur des bêtes priſes dans des pieges; qu'enfin ils les avoient mis en un état pitoyable; que toutefois, puis qu'il n'avoit pas perdu la vie, il leur pardonnoit les outrages qu'ils lui avoient faits; & que de crainte d'une autre diſgrace il ne ſongeoit point à les défier, leur conſeillant même à eux qui le railloient, de ne point ſortir du Camp ſans armes, de peur d'être mal-traitez, & de ſervir à leur tour de divertiſſement aux autres. Ceux qui écoutoient Aguilera demeurerent ſurpris; car ils n'auroient jamais cru que les Indiens euſſent oſé ſe battre en nombre égal contre les Eſpagnols; mais cette rencontre leur fit connoître la hardieſſe de ces peuples, qui n'apercevant point de chevaux, ſe fient ſi fort en leur courage, qu'ils s'imaginent ne le ceder ni en valeur, ni en adreſſe aux plus braves des Chrétiens.

CHAPITRE II.

Arrivée dans la Province d'Altapaha & d'Achalaqué.

LE Général partit d'Apalaché & se rendit sur la frontiere de la Province d'Altapaha. Il fut la reconnoître lui-même avec cent cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie; & entra le troisiéme jour de sa marche dans la premiere ville de la contrée. La plûpart des habitans s'étoient retirez de cette place, de sorte que l'on n'y en prit que six, dont il y avoit deux Capitaines qui étoient demeurez afin de faire fuïr les derniers.

On les mena au Général pour avoir quelque connoissance du pays : mais à peine furent-ils en sa presence, que ces Chefs Indiens lui demanderent hardiment s'il venoit faire la guerre, ou traiter alliance; & il leur fit dire qu'il ne demandoit que la paix avec quelques vivres pour passer outre. Ils répondirent qu'on ne devoit point les arrêter, que la demande qu'on faisoit étant raisonnable, elle seroit accordée sans difficulté, & que même par toute la Province on recevroit favorablement les troupes. Ils depécherent deux de leurs gens vers le Cacique, pour l'avertir de tout ce qui se passoit, & leur ordonnerent de dire à ceux qu'ils rencontroient de ne point harceler les Espagnols, & de se faire sevoir les uns aux autres que ces peuples traversoient seulement la contrée sans y faire aucun dégât. Le Général, qui se fit interpreter cet ordre, commença à esperer que tout réüissiroit selon son désir & commanda qu'on mît les deux Officiers en liberté & qu'on les regalât. Cependant les Indiens avec le Général, lui conseillerent de rebrousser chemin vers un Bourg meilleur que la ville où il étoit, & s'offrirent de l'y conduire par une route agreable.

Soto se laissant persuader envoye ses ordres au Mestre de Camp pour se rendre à ce Bourg, il y marche en diligence avec ce qu'il avoit de troupes, & y est recû avec de grands témoignages de joye. Le Cacique averti de ces choses vint saluër le Général, qui parut réjouï de sa venuë, & les habitans qui s'étoient enfuïs retournerent dans leurs maisons. Sur ces entrefaites le reste de l'armée arriva, une partie se logea dans le Bourg & l'autre dehors, & durant trois jours qu'elle y sejourna, ils vécurent paisiblement avec les Barbares. Après cela ils marcherent dix jours en montant le long de la riviere, où ils virent de beaux meuriers, & remarquerent que la contrée étoit fertile & le peuple doux & sociable : si bien que gardant inviolablement la paix de part & d'autre, les Indiens ne reçûrent aucun déplaisir, parce que l'on se contenta seulement de ce qui étoit necessaire. Ensuite les Chrétiens partirent d'Altapaha, & entrerent en Achalaqué Province pauvre & sterile, où l'on ne trouvoit que des vieillards, dont la plûpart avoient la vûë basse, ou étoient aveugles. Comme on jugeoit du nombre des jeunes gens par celui de ces vieillards, & qu'au pays on ne rencontroit point de jeunesse, les Espagnols crurent

qu'elle s'étoit cachée, & qu'elle les attendoit en embuſcade. Mais après qu'ils s'en furent informez avec ſoin, ils aprirent qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'effectivement il ne ſe trouvoit point de jeunes gens en Achalaqué ; ce qui les ſurprit encore davantage. Neanmoins ils ne ſe mirent pas en peine d'en ſavoir la cauſe, & ne ſongerent qu'à ſe rendre à Coſaciqui, où ils eſperoient tous de s'enrichir. Ils faiſoient auſſi de grandes traites, & comme le pays eſt beau, ſans riviere, ni forêt, ils le traverſerent en cinq jours. Lors que le Général partit d'Achalaqué, il donna au Cacique entre pluſieurs choſes deux cochons. Il avoit fait le même preſent au Seigneur d'Altapaha, & à quelques autres avec leſquels il avoit fait alliance ; car il avoit mené dans la Floride plus de cent de ces animaux, qui durant tout le voyage ſervirent en diverſes rencontres. Mais parce qu'ils s'écartoient quelquefois ſur le chemin, & que le Général donnoit toûjours autant de mâles que de femelles, il eſt vraiſemblable qu'à moins que les Barbares ne les aient tuez en haine des Chrétiens, il doit y en avoir aujourd'hui beaucoup dans la Floride, qui eſt un pays très-propre pour les nourrir.

CHAPITRE III.

Du Cacique de Cofa & de ſa Province.

LOrs que le Général paſſoit d'une Province à l'autre, il avoit accoûtumé d'aller lui-même à la découverte, ou d'envoyer avertir de ſa venuë. C'eſt pourquoi il depécha vers le Cacique de Cofa, pour le porter à faire alliance, & il l'aſſura que ſon deſſein étoit de gagner les peuples par la douceur ; qu'il en uſoit genereuſement envers ceux qui vouloient la paix ; témoins les habitans d'Achalaqué leurs voiſins, à qui les Eſpagnols avoient fait toutes ſortes de bons traitemens ; & que pour lui, s'il acceptoit leur amitié, il n'en ſeroit pas moins ſatisfait que les autres. Cofa & ſes ſujets répondirent, que le Général leur faiſoit beaucoup d'honneur, que lui & ſes troupes ſeroient reçûs avec joye ; & qu'on ne pouvoit ni le voir aſſez tôt, ni lui entrer aſſez tôt dans le pays. Les Eſpagnols ravis de cette réponſe, doublerent leur marche ; & le quatriéme jour après leur départ d'Achalaqué, ils arriverent à la premiére ville de Cofa, où le Cacique, pour paroître en grand Seigneur, les attendoit avec les plus leſtes de ſes vaſſaux qu'il avoit aſſemblez de toute ſa Province. Mais comme il aprit que les Chrétiens aprochoient, il ſortit au devant d'eux à un quart de lieuë, où après avoir ſalué Soto, lui avoir confirmé ſa parole, & s'être enfin témoigné l'un à l'autre leur ſatisfaction, l'Armée entra dans la ville en très-bon ordre. Le Cacique logea Soto, il diſtribua les quartiers, & ſe retira dans un Bourg éloigné des troupes d'environ deux portées de mouſquet.

Les Eſpagnols réjouïs de cet accueil demeurerent cinq jours dans la contrée ; & à leur départ ils donnerent en garde au Cacique la ſeule piece de ca-

non

non qu'ls avoient. Et pour lui montrer l'estime qu'ils faisoient de lui par l'importance de la chose qu'ils lui confioient, le Général commanda de tirer un coup de ce canon à un grand chêne, qui fut renversé du second coup. Le Cacique & ses sujets surpris d'un effet qui leur paroissoit si extraordinaire, temoignerent que c'étoit veritablement une grande marque d'estime & de confiance, que de leur laisser un depôt si important. Ensuite les troupes prirent la route de la Province de Cosaciqui, & le Cacique avec ses gens les accompagna. Mais après un jour de marche, on le supplia de ne pas aller plus loin. Il prit donc congé des Espagnols, avec mille protestations de service; il commanda à ceux de sa suite de les embrasser, & dépécha vers son frere Cosaqui, pour lui faire savoir que l'Armée approchoit de sa contrée, & qu'elle meritoit d'être favorablement reçûë. Soto envoya rechercher en même temps l'alliance de Cosaqui, & après six jours de chemin, il sortit de la Province de Cosa, qui est un pays propre pour le bêtail, très-fertile en gros millet, & très-charmant. On y rencontre de grandes forêts, de beaux fleuves, des plaines, des montagnes, & sur tout des peuples fort sociables.

CHAPITRE IV.

Cosaqui reçoit les Espagnols.

COsaqui ayant appris que les Chrétiens venoient sur ses terres fait préparer toutes choses pour les recevoir honorablement, & dépéche vers le Général quatre des plus remarquables de ses vassaux, accompagnez de quantité d'autres pour l'assurer de son obeïssance. Soto réjouï de les voir, leur fit de grandes caresses, & vint avec eux jusqu'à la premiere ville, qui s'appelloit Cosaqui, du nom du Seigneur & de la Province. Comme il s'aprochoit de cette place, le Cacique qui étoit dedans en eut nouvelle, & sortit au devant de lui, suivi de plusieurs de ses sujets, parez d'arcs, de plumes & de mantes de martre. Cosaqui le salüa avec respect, & après quelques complimens il lui confirma ce qu'on lui avoit dit de sa part. Le Général de son côté le reçût d'une maniere fort obligeante, & lui promit toute sorte d'amitié, en reconnoissance de l'accueil qu'il lui faisoit. A leur exemple les Officiers Espagnols & les Indiens se firent aussi de grandes civilitez, & nos gens vinrent dans la ville pleins de joye & de satisfaction. Cosaqui au même temps distribua ses logis, & de crainte d'incommoder ses nouveaux hostes, il se retira avec les siens dans un village voisin. Mais le lendemain il vint faire sa Cour, & pria le Général de lui dire s'il séjourneroit, ou s'il passeroit plus loin, afin de mieux prendre ses mesures pour lui rendre toute sorte de services. Soto répondit qu'il prendroit la route de Cosaciqui, & ne s'arrêteroit point qu'il n'eut auparavant été dans cette contrée. Là-dessus le Cacique lui repartit qu'elle n'étoit separée de la Province de Cosaqui que par un desert de sept jours de marche; que pour

cela

cela il lui offroit des vivres avec des gens de guerre, & que s'il lui plaisoit de donner ses ordres, il les féroit ponctuellement executer. Le Général témoigna qu'il lui avoit obligation, & le conjura de faire en cette rencontre ce qu'il jugeoit necessaire pour la marche, & qu'ainsi il esperoit que les troupes ne manqueroient de rien, & qu'il iroit heureusement à Cofaciqui.

Le Cacique joyeux que le Général se confioit en lui, ordonna de lever promptement des troupes, & dans quatre jours il se trouva quatre mille hommes pour escorter l'armée, avec un pareil nombre pour porter le bagage & les provisions *. Cependant de peur de quelque surprise, à cause du nombre des Indiens, le Général commanda à ses gens de se tenir sur leurs gardes plus qu'à l'ordinaire, mais les Barbares étoient bien éloignez de rien entreprendre; Ils ne songeoient qu'à gagner l'amitié des Espagnols, afin qu'ils les aidassent à se vanger des peuples de Cofaciqui avec lesquels ils étoient en guerre. C'est pourquoi un jour avant le départ des Chrétiens, le Cacique fit appeller Patofa son Lieutenant Général, & lui dit qu'il se presentoit une belle occasion de se ressentir des injures que les habitans de Cofaciqui leur avoient faites à tous; que pour en avoir raison, il l'envoyoit dans leur pays avec l'Armée des Espagnols; qu'il étoit de sa prudence d'en ménager l'amitié par toutes sortes de services à cause qu'à la faveur de ces invincibles troupes, il le vangeroit hautement de ses ennemis; que d'ailleurs cela lui donneroit lieu de mériter de son Prince, & de son pays, & augmenteroit sa reputation; que connoissant son ardeur pour la gloire, son zele pour la patrie, & sa valeur en toutes rencontres, il ne lui en diroit pas davantage, persuadé qu'il répondroit glorieusement à l'attente qu'on avoit de lui.

Après que Patofa, qui étoit bien fait de sa personne, & dont le visage marquoit quelque chose de grand, eut reçû cet ordre, il ôta une mante de peaux de chat qu'il avoit sur les épaules, il prit une branche de palmier que lui portoit un de ses valets, & fit devant son Seigneur plusieurs gambades, & sauts avec tant de grace qu'il fut admiré. Puis, il s'avança vers son Cacibue la branche de palmier en main, il le salua d'une maniere peu differente de la notre, & l'assûra qu'il se sacrifieroit pour son service; que puisque son bras étoit secondé des Espagnols, il lui engageoit sa foi qu'il le vengeroit de ses ennemis; que même la vengeance en seroit illustre & capable de lui ôter le souvenir des injures qu'il avoit reçûes; ajoûtant que si la fortune trahissoit son courage, & s'il ne remplissoit l'attente qu'on avoit conçûë de lui, son malheur seroit suivi de sa mort. A ces paroles le Cacique embrassa son Lieutenant, & lui dit, que sur l'assûrance du succez de son entreprise, il l'en vouloit recompenser par avance. Là-dessus il prit une mante de martre qu'il portoit, & que nos gens estimoient deux mille ducats, & il en revêtit Patofa; ce qui est parmi ces Indiens, la plus grande marque d'honneur qu'un sujet puisse jamais recevoir.

* **Gros milet, pruneaux, noix, raisins secs.**

CHA-

CHAPITRE V.

Avanture d'un Indien.

LA nuit avant que les Espagnols partissent pour Cosaciqui, leur guide qui étoit l'un des Indiens qu'ils avoient pris en Apalaché, & qu'ils nommoient Pierre, sans toutefois l'avoir baptisé, se mit à crier au secours, & qu'on le tuoit. Les troupes prirent aussi-tôt les armes, & dans la crainte de quelque trahison elles se mirent en bataille. Mais ne voyant rien, & s'étant enquis du sujet de l'alarme, ils connurent que c'étoit leur guide, & le trouverent tout effrayé, & presqu'à demi mort. Comme le Général lui demanda ce qui l'avoit obligé à jetter de si grands cris, il répondit que le Diable avec un visage afreux, accompagné de plusieurs petits Demons s'étoit presenté à lui; qu'il l'avoit menacé de le tuer s'il menoit les Chrétiens en Cosaciqui; que là-dessus il lui avoit marché sur le ventre, l'avoit traîné par la chambre, & lui avoit donné tant de coups qu'il ne se pouvoit remuër; que s'il n'eut été secouru par deux Espagnols, le Diable lui eut ôté la vie; mais qu'au moment qu'il les avoit aperçû, il s'étoit enfui avec toute sa suite; qu'ainsi, puisque les Demons craignoient les Chrétiens, il supplioit qu'on le baptizât sur l'heure, afin que le Diable ne vînt plus le maltraiter. Le Général & ses Officiers qui jugeoient de la verité de l'avanture par les coups, envoyerent quérir des Prêtres, qui après avoir interrogé ce pauvre Indien, le baptiserent & ne l'abandonnerent point le reste de la nuit, ni le jour suivant. Il étoit en un si pitoyable état, qu'il fut obligé de se refaire; & l'Armée ne put décamper que le lendemain, encore fallut-il que cet Indien montât à cheval. Cosaqui accompagna le Général deux lieuës, & lui fit ensuite quelques complimens sur le déplaisir qu'il avoit de le quitter, il commanda de nouveau à Patosa d'obeïr en tout aux Espagnols, & il le fit souvenir qu'il s'étoit engagé à de grandes choses; & que l'on ne jugeoit du mérite des hommes que par la beauté de leurs actions. Puis il retourna dans la ville, & les troupes tirerent vers Cosaciqui, où elles souhaitoient passionnément d'arriver.

CHAPITRE VI.

Marche des troupes.

LEs Indiens & les Espagnols formerent deux corps d'armée separez, & marcherent tout le jour en cette sorte. Patosa & le Général marchoient chacun à la tête de leurs troupes, le bagage au milieu avec les gens de service. Comme

la nuit aprocha les Indiens diſtribuerent des vivres aux Eſpagnols; les armées ſe camperent, elles poſerent des ſentinelles, & ſe mirent de telle façon ſur leurs gardes les unes contre les autres, qu'on les eût cru ennemies. Les Chrétiens ſur tout étoient toujours à épier la contenance des Barbares, qui vouloient ſeulement montrer qu'ils entendoient bien la guerre. Les Eſpagnols ſe piquant auſſi de la même choſe, chacun obſerva à l'envy la diſcipline; & au bout de deux journées on arriva en très bon ordre à un deſert, entre la Province de Coſaqui & de Coſaciqui. Les Eſpagnols marcherent ſix jours ſans grand'-peine par ce deſert, à cauſe que les bois & les chemins en étoient faciles. Outre quelques ruiſſeaux ils traverſerent deux fleuves ſans profondeur, mais fort étendus, & ſi violens que l'on fut contraint de mettre pluſieurs chevaux de file pour rompre l'impétuoſité de l'eau, & favoriſer le paſſage aux gens de pied qui ne ſe pouvoient tenir debout, que les chevaux ne les ſoûtinſſent. Au ſeptiéme jour ſur le midi, ils ſe trouverent à la fin du chemin qu'ils avoient ſuivi juſqu'alors, & ne recontrerent que des ſentiers qui alloient deçà & delà dans la forêt, & qui ſe perdoient preſque auſſi-tôt: ſi bien que ne ſçachant plus quelle route prendre, le Général commença d'avoir quelques ſoupçons des Barbares. Il dit à Patoſa que ſous aparence d'amitié il les avoit voulu faire perir; qu'il n'étoit pas croyable qu'entre huit mille Indiens qu'il commandoit, il n'y en eut pas un qui ſçût le chemin, veu qu'ils avoient toujours eu guerre avec les peuples de Coſaciqui, & fait des courſes les uns ſur les autres. Patoſa répondit qu'il n'étoit jamais venu ſi loin, ni pas un de ceux qui l'accompagnoient; que l'on ne pouvoit appeller guerre, les eſcarmouches qu'il y avoit euës entre eux & les ennemis; que dans le deſert on s'étoit ſeulement battu en diverſes rencontres de chaſſe & de péche, où l'on s'étoit tué & où l'on avoit fait des priſonniers de part & d'autre; que comme les habitans de Coſaciqui avoient toujours remporté l'avantage, ils les craignoient, & n'avoient oſé entrer dans leur contrée; qu'ainſi puiſque lui, ni ſes gens ne connoiſſoient point où ils étoient; il ſupplioit que l'on prit en leur faveur d'autres ſentimens que ceux qu'on témoignoit avoir; que les peuples de Coſaqui n'étoient capables d'aucune lacheté; que d'ailleurs le Cacique & lui avoient trop de cœur pour démentir par une honteuſe trahiſon le bon accueil quils avoient fait aux Eſpagnols; que pour aſſurance de ſa parole on pouvoit prendre tels ôtages, & en ſi grand nombre que l'on voudroit; qu'il offroit même ſa tête avec celle de ſes ſoldats, qui ſe ſacrifieroient tous aveuglément pour ſoûtenir l'honneur de leur Cacique, & leur gloire particuliere.

Soto touché de ce diſcours, craignit que ce Commandant n'en vînt à quelque extremité, pour montrer l'innocence de ſa conduite, & lui repartit, que bien loin de croire qu'il eut malicieuſement égaré les Eſpagnols, il étoit maintenant perſuadé du contraire; & que l'air dont il avoit parlé le juſtifioit aſſez. On appella enſuite l'Indien Pierre, qui les avoit ſi ſurement guidez, que la veille il marquoit le chemin du jour ſuivant. Mais il avoüa qu'il avoit tout à fait perdu la route, & s'excuſa ſur ce qu'il y avoit longtems qu'il n'étoit venu à Coſaqui. Les Eſpagnols qui s'imaginoient qu'il apréhendoit encore d'être maltraité du Demon, & qu'ils le prieroient inutilement,

utilement, continuerent le reſte de la journée à marcher par les endroits les plus clairs de la forêt, & arriverent au Soleil couchant au bord d'un grand fleuve qui n'étoit pas guéyable. Comme ils n'avoient rien pour le traverſer, & qu'ils avoient conſumé leurs vivres, cela redoubla leurs maux, & ils furent toute la nuit dans une grande conſternation. A la pointe du jour le Général pour les raſſurer leur promit de ne point continuer la marche, que l'on n'eut auparavant trouvé quelque chemin.

Il commanda donc à Guſman, à Vaſconcello, Aniaſco & Tinoco, Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie, de prendre chacun leurs gens, avec ordre aux uns de côtoyer le fleuve en montant, à quelques autres en deſcendant, & à tout le reſte d'avancer une lieuë dans le pays, & de retourner dans cinq jours au camp, pour y raporter ce qu'ils y auroient découvert. Aniaſco alla vers le haut du fleuve avec le Général Barbare, le guide Pierre, & mille Indiens. Les autres Capitaines en avoient chacun autant, afin de ſe répandre à travers le bois, & de pouvoir facilement trouver quelque route. Cependant Soto les attendit ſur le bord de la riviere, & endura de la faim tout ce qu'on en peut ſouffrir. Lui & ſes ſoldats ne mangeoient pour l'ordinaire que les choſes que les Barbares qui étoient demeurez lui aportoient. Ces Indiens partoient du quartier dés le matin pour chercher des proviſions, & ne retournoient que la nuit, les uns avec des herbes, des racines, & quelques oiſeaux qu'ils tuoient, & les autres avec du poiſſon ; en un mot, avec ce qu'ils rencontroient & qu'ils donnoient entierement aux Eſpagnols, qui furent trois jours à ne ſe nourrir en partie que des vivres que les Indiens leur fourniſſoient. Mais comme nos gens leur en laiſſoient la meilleure part, & que Soto vit bien que l'on ne pourroit plus ſubſiſter, il fit tuer quelques cochons, & diſtribuer une demi livre de viande à chaque Eſpagnol ; ce qui irritoit plûtôt la faim qu'il ne l'appaiſoit. Neanmoins pour faire voir leur reconnoiſſance aux Indiens, ils partagerent avec eux ce qu'ils avoient. Le Général qui les ſollicitoit à cela, ſouffroit comme le plus ſimple des fantaſſins, il diſſimuloit ſes maux, il careſſoit les ſoldats & les encourageoit avec une gayeté qui les charmoit, & leur faiſoit oublier une partie de leurs peines ; de ſorte qu'ils témoignoient à leur tour un viſage auſſi content, que s'ils euſſent eu toutes choſes en abondance.

CHAPITRE VII.

Suite de ce qui ſe paſſa dans le deſert.

LE cinquiéme jour que l'Armée marcha dans le deſert, un Indien * de ceux qui avoient le ſoin des vivres s'enfuït, ſoit qu'il deſirât de revoir ſa femme, ou qu'il craignît de mourir de faim. Patofa qui en fut averti, envoya à ſes trouſſes

* On les appelle Tamemes.

trouſſes quatre de ſes gens, qui après l'avoir atteint, le ramenerent au quartier les mains liées, & le lui preſenterent. Alors il commença à lui faire des reproches de ſa lâcheté, il lui remontra le tort que ſa fuite faiſoit aux Indiens, le peu de reſpect qu'il avoit pour les ordres de ſon Cacique, & lui jura que ſon crime ne demeureroit pas impuni; mais qu'il ſerviroit d'exemple pour retenir les autres dans le devoir. Là-deſſus il ordonne qu'on le méne à un ruiſſeau, & là il lui fait ôter ce qui le couvroit à la reſerve d'un petit caleçon. Il commande qu'on aporte pluſieurs rejettons d'arbres d'une braſſe de long; il fait troubler l'eau, & ordonne au deſerteur de ſe coucher dedans & de la boire toute. Quatre des plus robuſtes Indiens eurent charge de prendre les verges, & de frapper de toute leur force ſur ce malheureux s'il ceſſoit de boire. Ce pauvre Indien but d'abord autant qu'il lui fut poſſible; mais comme il vint à reprendre haleine, on lui donna tant de coups qu'on le força de continuer. Cependant quelques-uns de ſes amis coururent trouver Soto, ſe jetterent à ſes pieds & le conjurerent avec larmes de demander à Patoſa la grace du malheureux.

Soto qui ſavoit qu'on ne ceſſeroit point de tourmenter l'Indien qu'il n'eût perdu la vie, pria Patoſa de ſe contenter de la peine que le deſerteur avoit ſoufferte: il y conſentit; & l'on tira incontinent du ruiſſeau le pauvre Barbare tout enflé de l'eau qu'il avoit beuë, en un mot à demi-mort.

Il arriva auſſi qu'en l'un des jours qu'on ſouffrit le plus de faim dans le deſert, quatre ſoldats des plus courageux, & des plus honnêtes gens de l'armée reſolurent de partager ce qui leur reſtoit de vivres en commun. Comme ils ne trouverent qu'une poignée de gros millet, ils le firent cuire pour le renfler, ils ſe le partagerent enſuite, & en eurent chacun dix-huit grains. Trois * mangerent leur part, & il n'y eut que Silveſtre qui envelopa la ſienne dans un mouchoir. Enſuite un autre ſoldat qu'on appelloit Troche, lui demanda s'il n'avoit rien à manger, & il lui repartit aſſez plaiſamment, qu'on lui avoit envoyé de Seville de bons macepains.

Troche ſe prit à rire, & ſur ces entrefaites un autre de leurs compagnons arrive, qui les ſupplie de lui donner quelques vivres. Silveſtre lui répondit encore agréablement qu'il avoit un fort excellent gaſteau, & qu'il étoit prêt à le partager. Ce dernier tournant cela en raillerie, Silveſtre reprit qu'il n'avançoit rien qui ne fut vrai & tira ſon mouchoir où étoient les dix-huit grains de millet. Il en donna ſix à chacun de ſes camarades, & garda le reſte pour lui. Ils ſe regalerent auſſi-tôt de cela avant qu'il ſurvînt quelqu'un, puis ils s'en allerent boire au ruiſſeau, & paſſerent la journée de la ſorte ſans manger. Voilà comment ces ſoldats enduroient faim; & c'eſt par de ſemblables travaux qu'on a gagné le nouveau monde, d'où l'on tire chaque année douze ou treize millions d'or & d'argent, avec une grande quantité de pierreries. Lors que je conſidere auſſi que c'eſt principalement du Perou que viennent ces richeſſes aux Eſpagnols, j'eſtime qu'il m'eſt fort glorieux d'étre fils d'un des Conquerans de ce Royaume.

* Carillo, Moron, Pechado.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Succez des Capitaines envoyez à la découverte.

DUrant ces choſes, les Officiers qu'on avoit envoyé chercher la route, ne ſouffrirent pas moins la faim que le Général. Pendant cinq jours de marche ils en furent trois ſans avoir rien à manger. Même ils ne réuſſirent pas dans leur découverte, à la reſerve d'Aniaſco, qui rencontra un village ſur le bord du fleuve qu'il cotoyoit. Il y avoit peu de monde dans ce village, mais tant de proviſions, que dans un ſeul logis on trouva cinq cens meſures de farine de gros millet, outre quantité d'autre en grain. Les gens de Patofa & d'Aniaſco réjouïs de ce bonheur, viſiterent le reſte des maiſons, monterent aux plus hautes, virent deçà & delà le fleuve pluſieurs habitations, & des terres cultivées. Enſuite ils firent leur repas & ſur le minuit les Eſpagnols depécherent vers Soto quatre Cavaliers, qui, pour l'aſſurer des choſes qu'ils lui diſoient, prirent des montres de gros millet, & quelques cornes de vaches. Juſqu'alors ils n'avoient point vû de vaches dans la Floride, encore qu'ils en euſſent trouvé de la chair fraiſche; ce qui les avoit ſouvent obligez à preſſer les Indiens de leur dire où ils rencontreroient de ce bétail, mais ni par prieres, ni par menaces, ils n'avoient jamais pû rien tirer de ces Barbares.

La nuit même que les Cavaliers furent envoyez vers le Général, les gens de Patofa aprirent qu'ils étoient dans un village de la Province de Coſaciqui, & ils le ſaccagerent. Ils pillerent le temple où étoient les richeſſes du lieu, & ſans conſideration ni de ſexe ni d'âge, ils tuerent ceux qu'ils purent prendre, & leur enleverent le teſt pour les porter à leur Cacique, & lui montrer la vengeance qu'ils avoient priſe de ſes ennemis. Ce deſordre dura juſqu'au jour, & ſur le midi Aniaſco & Patofa avec ceux qui les accompagnoient, aprêhendant que s'ils demeuroient plus long temps au village, ceux de la contrée ne s'aſſemblaſſent en grand nombre, qu'ils ne vinſſent fondre ſur eux & ne les taillaſſent tous en pieces, ils reſolurent de décamper, & d'aller rejoindre Soto.

CHAPITRE IX.

Arrivée du Général en Coſaciqui, avec la découverte du Pays.

LE Général ayant ſçû les particularitez de la découverte d'Aniaſco, décampa, & prit pour guides les Cavaliers qu'on lui avoit dépêchez: mais à cauſe que les troupes qui l'accompagnoient enduroient beaucoup de faim, elles

les ne ſongeoient qu'à ſe rendre où il y avoit des vivres ; de ſorte que ſans garder aucun ordre dans la marche, ils avancerent avec tant de diligence, qu'après avoir fait en un jour & demi plus de douze lieuës, ils arriverent où étoient leur compagnons. Ils s'y rafraîchirent ſept jours ; & durant ce temps-là, les trois autres Capitaines que l'on avoit envoyez à la découverte, retournerent au lieu d'où ils étoient partis, ſans avoir rencontré un ſeul village, ni pris aucun Indien, quoi qu'ils en euſſent vû paſſer pluſieurs. Mais comme ils ne trouverent plus Soto, ils ſuivirent la route qu'il avoit tenuë, & ſe rendirent au village où il s'étoit avancé. Là ils lui raconterent le détail de leur courſe, & ſe rétablirent, car ils en avoient grand beſoin ; étant abatus de fatigues, & depuis huit jours n'aiant mangé que des racines. Cependant Patoſa & ſes gens ſe répandirent quatre lieuës aux environs du quartier, tuant indifferemment hommes & femmes, ſaccageant les villages, & pillant les Temples où ils peurent entrer. Le Général averti de cela & que ces Barbares alloient pouſſer leur reſſentiment encore plus loin, crut qu'il étoit de ſon interêt d'empêcher le deſordre, à cauſe qu'étant contraire au deſſein qu'il avoit de gagner les peuples par la douceur, il lui féroit à l'avenir de cruels & puiſſans ennemis. Il envoya donc prier Patoſa de faire arrêter ſes gens. Ce Capitaine obeït, & à ſon retour de la pourſuite de ſes ennemis, Soto lui donna pour ſon Cacique & pour lui quelques étoffes de ſoye, du linge, des coûteaux, des miroirs, & autres choſes ſemblables ; & après l'avoir remercié de ſes bons offices, il le ſupplia de ne pas aller plus loin, & de reprendre le chemin de ſa Province.

Patoſa ravi des preſens qu'on lui avoit fait, s'en retourna avec d'autant plus de joye, qu'il avoit hautement vangé ſon Seigneur. Soto enſuite de ce départ demeura encore deux jours au camp : mais ſi-tôt qu'il vit ſes gens en état, il prit ſa marche en montant le long du fleuve, où il trouva force vivres, & pluſieurs Indiens maſſacrez, ce qui avoit obligé les autres habitans de ces quartiers de ſe retirer dans les forêts ; & au bout de trois journées il campa dans un endroit rempli de meuriers, & de pluſieurs arbres chargez de fruit. Les logemens faits, il commanda à Aniaſco de ſuivre avec trente fantaſſins la route qu'on avoit tenuë juſques alors, & de tâcher de prendre quelque Indien, pour avoir connoiſſance du pays & du Cacique de la Province. Il lui recommanda auſſi de prendre grand ſoin de remarquer tout ce qu'il verroit, afin que l'Armée continuât ſa marche avec aſſurance, ajoutant qu'il ſe repoſoit ſur ſa conduite, & eſperoit que le bonheur qui l'avoit toujours accompagné, ne l'abandonneroit point en cette rencontre. Un peu avant la nuit Aniaſco & ſes compagnons ſortirent ſecrettement du camp, ils ſuivirent le chemin qu'on leur avoit dit, & qui s'élargiſſoit peu à peu. Mais après deux lieuës, ils oüirent un bruit confus & ſemblable à celui que l'on fait dans un village. Là-deſſus continuant leur route juſques vers une forêt ou ils ſe trouverent, ils virent de la lumiere, ils entendirent des chiens aboyer, des enfans crier, & des perſonnes parler, & connurent qu'ils n'étoient pas loin de quelque bourg. Ils ſe préparerent donc à prendre quelques Indiens, & dans ce deſſein ils ſe coulerent doucement droit au village, chacun à l'envi l'un de l'autre.

Com-

Comme ils eurent un peu marché, ils apperçûrent le Bourg au delà du fleuve, le long duquel ils étoient venus. Ils tournent & courent deçà delà pour découvrir un passage ; mais n'en trouvant point, ils s'arrêterent dans un lieu découvert sur le bord de la riviere, à l'endroit où arrivoient les batteaux. Ils s'y rafraichirent quelque temps ; puis ils se rendirent avant le jour. Ils raconterent leur découverte au Général, lequel, si-tôt que le Soleil fut levé, prit cent chevaux avec autant de fantassins, & alla reconnoître le Bourg. Lors qu'il fut au passage du fleuve, Ortis & Pierre l'Indien crierent aux habitans qu'on venoit pour traiter alliance avec leur Cacique, & que les gens qu'ils appercevoient, étoient la suite de l'Ambassadeur. Les Barbares surpris de ce qu'ils voyoient se retirerent promptement dans le village pour y porter cette nouvelle.

CHAPITRE X.

Conduite de la Dame de Cofaciqui.

L'Arrivée des Espagnols étant répanduë dans le Bourg, six des principaux du lieu, gens de bonne mine, âgez d'environ 45. ans chacun, entrerent dans un batteau avec d'autres Indiens ; & passerent à l'autre bord. Comme ils furent en presence du Général, ils se tournerent vers l'Orient, & firent la reverence au Soleil, ensuite vers l'Occident à la Lune, puis à Soto qui étoit assis avec gravité sur un siege qu'on lui tenoit toujours prêt ; pour recevoir les Ambassadeurs qu'on lui dépéchoit. Ils lui demanderent d'abord selon la coûtume de tous les habitans de la Floride, s'il vouloit la paix ou la guerre ; & il leur repondit la paix, avec leur alliance, & des batteaux pour traverser le fleuve ; qu'il les supplioit aussi de lui livrer passage sur leurs terres, & de lui donner quelques vivres pour aller plus loin ; qu'il étoit marry de les importuner ; mais que la necessité l'y contraignoit ; qu'ainsi la faveur qu'ils lui accorderoient lui seroit extrémement sensible ; qu'il tâcheroit de la reconnoître, & féroit qu'ils auroient autant de sujet de se louër de sa conduite, que lui de leur generosité. Les Indiens lui repartirent qu'ils acceptoient la paix, mais ils ajouterent qu'il y avoit peu de vivres dans le pays ; que la peste à la reserve de leur bourg avoit desolé la Province ; que la plûpart des habitans avoient été emportez de cette maladie ; & que les autres s'étant retirez dans les forêts n'avoient point semé ; que même depuis la peste cessée, ils n'étoient pas encore retournez dans leurs maisons. Neanmoins qu'il devoit tout esperer, parce qu'ils étoient sujets d'une jeune Dame, qui n'étoit pas moins prudente que genereuse ; qu'ils lui alloient rendre compte de toutes choses, & qu'ils viendroient rapporter sa réponse, qui selon toutes les apparences ne manqueroit pas d'être favorable. Là-dessus, ils prirent congé du Général, retournerent au village, & firent à leur Princesse un fidele recit de tout ce qu'ils avoient charge de lui dire. A peine eurent-ils parlé,

parlé & dit leur avis touchant les mesures qu'on devoit prendre dans cette rencontre, que leur Dame commanda que l'on tînt prêt un batteau, & qu'on le parât le miéux qu'il seroit possible. Elle y entra ensuite avec huit femmes des plus considerables de sa Province. Ce batteau étoit remorqué par un autre, où se mirent les six Indiens qui retournoient d'auprès des Espagnols, & avec eux plusieurs rameurs qui gouvernoient les batteaux, & qui les passerent au bord où étoit le Général.

Au même temps que la jeune Dame s'approcha du Général elle lui fit ses complimens; & s'étant assise sur un siege qu'on lui avoit apporté, elle raconta les choses que ses gens lui avoient dites. Elle ajoûta qu'encore que le malheur de l'année lui ôtât le moyen d'assister Soto comme elle l'eût souhaité, elle lui offroit pourtant six cens mesures de gros millet; que dans deux maisons du bourg qui étoient à elle, on trouveroit cette quantité en chacune; qu'elle avoit amassé ces vivres pour secourir ceux de ses sujets qui avoient été preservez de la peste; & que pourvu que le Général lui laissât la moitié de ses provisions, à cause de la pauvreté du pays, elle abandonneroit l'autre de tout son cœur; que s'il desiroit quelque chose de plus, elle ordonneroit qu'on ouvrît les greniers d'un bourg tout proche; qu'elle y avoit deux mille mesures de gros millet, & qu'il en prendroit autant qu'il le jugeroit necessaire; que pour loger plus commodement le Général & ses Officiers, elle quitteroit sa propre maison, & leur abandonneroit la moitié du bourg; que pour les soldats elle feroit bâtir des huttes; que même si tout cela ne suffisoit pas, elle commanderoit aux habitans de s'en aller dans un village voisin; qu enfin pour faciliter le passage du fleuve à son Armée, elle auroit soin que le lendemain il y eût des traîneaux & des batteaux tout prêts, afin de montrer au Général avec quelle ardeur elle tâchoit de lui rendre de bons offices.

Soto fit réponse qu'il lui avoit les dernieres obligations; que les offres qu'elle faisoit étoient au delà de son merite; qu'elles lui sembloient d'autant plus considerables que ses sujets souffroient, à cause de la misere de l'année, & qu'elle se retranchoit plusieurs choses pour l'obliger; qu'a cette consideration il feroit soigneusement menager les vivres & ncommoderoit le moins qu'il pourroit; que touchant les logemens, tout étoit reglé avec prudence, & qu'il étoit si charmé de sa generosité, qu'il ne desiroit d'être favorisé de la fortune, que pour lui témoigner un jour sa reconnoissance des graces qu'elle faisoit aux Espagnols. Ensuite Soto la mit adroitement sur le discours de la Province de Cofaciqui, & des contrées voisines, & elle répondit d'un air qui marqua beaucoup d'esprit & de sagesse. On observa aussi que les peuples de Cofaciqui & des deux dernieres Provinces avoient quelque chose de plus doux, de plus libre, & de plus honnête que les habitans des autres pays: car bien que ceux des contrées que l'on avoit découvertes demandassent la paix, & que même ils l'entretinssent, on remarquoit neanmoins dans leur conduite je ne sai quoi de rude, de contraint, & de peu sincere. Mais pour ceux de Cofaciqui & leur voisins, il sembloit que toute leur vie ils eussent eu commerce avec les Espagnols. Outre qu'ils avoient beaucoup d'estime pour eux, ils leur obeïssoient en tout, & tâchoient par toutes sortes de moyens à leur montrer leur affection; ce qui meritoit que l'on menageât avec beaucoup d'adresse leur amitié.

CHA-

CHAPITRE XI.

L'Armée passe le fleuve de Cofaciqui.

PEndant que la Dame de Cofaciqui parloit à Soto, elle défila l'une après l'autre une chaîne de grosses perles, qui lui faisoit trois tours au cou, & lui descendoit jusques à la ceinture. Puis elle fit signe à Ortis de les prendre & de les donner au Général. Mais comme il lui témoignoit que les offrant elle-même, ses perles recevroient un nouveau lustre; elle lui dit que la retenuë des personnes de son sexe lui défendoit cette liberté. Soto, qui sût ce qu'elle disoit, lui fit répondre qu'effectivement sa main releveroit le prix de ses perles; & que puis qu'elle ne les presentoit que dans la vûë de faire la paix, elle n'alloit ni contre la bien-seance ni contre son honneur. Ces paroles lui inspirerent une honnête hardiesse, elle se leve aussi-tôt & donne des perles au Général, qui s'approcha très-civilement pour les recevoir. Il s'ôta même du doigt un très-beau rubis, dont il lui fit present en signe de paix. Elle l'accepta & le mit à son doigt avec une grace particuliere. Ensuite elle prit congé du Général, & se retira dans le bourg, après avoir rempli les Espagnols d'admiration. Sa beauté & son esprit les avoient occupés de telle sorte, qu'ils ne songerent pas seulement à s'enquerir de son nom. Cependant pour donner ordre au passage de l'armée, le Général demeura sur le bord du fleuve, que les matelots crurent être le même que celui qui sur la côte est appellé Sainte Heleine, & il manda au Mestre de Camp de faire promptement avancer le reste des troupes, & de se rendre auprès de lui.

Durant ce temps-là les Indiens firent aussi des traîneaux en fort grand nombre, & amenerent plusieurs batteaux, si bien que le lendemain on passa le fleuve. Quelques-uns racontent que les Espagnols eurent quatre chevaux de noyez, & les autres sept: ce qui leur donna un déplaisir d'autant plus sensible, que ce malheur étoit arrivé par la faute de ceux qui conduisoient ces chevaux. En effet ils les pousserent si inconsiderément à travers le fleuve, qu'ils les engagerent en un gouffre où ils se perdirent. Les autres étant heureusement passez avec l'Armée, une partie des troupes se logea dans la moitié du village, que les Indiens leur avoient laissé; & l'autre sous des huttes de rameaux; car la contrée est pleine de bois, d'arbres fruitiers & de meuriers, plus beaux que ceux dont nous avons parlé jusqu'ici.

CHAPITRE XII.

On envoye vers la mere de la Dame de Cofaciqui.

LE lendemain du paſſage des troupes, Soto s'informa avec ſoin de la Province de Cofaciqui, & il ſçût que le terroir étoit trés-bon pour ſemer, & pour nourrir des troupeaux. Il apprit de plus que la mere de la Dame du pays, étoit une veuve qui demeuroit à douze lieuës du quartier ; c'eſt pourquoi il ſupplia ſa fille de la mander ; & incontinent elle lui dépécha douze des principaux Indiens, avec ordre de la prier de venir au Camp, pour y voir des étrangers dignes d'admiration, & même des animaux * inconnus. Mais rien ne put ébranler la mere, qui blâma ſa fille de legereté, & témoigna beaucoup de reſſentiment de ſa conduite. Elle trouva fort mauvais auſſi que les Envoyez ne ſe fuſſent pas oppoſez à leur Dame; & fit connoître par ſes manieres un grand mépris pour les Eſpagnols. Sur cette nouvelle le Général commanda à Aniaſco de deſcendre avec trente fantaſſins le long du fleuve, vers un endroit éloigné de la communication des villages ; que là ils rencontreroient la mere de la Dame de Cofaciqui, & qu'il l'ameneroit au quartier avec beaucoup de douceur, à cauſe qu'il deſiroit gagner le pays par cette ſorte de voye, afin de s'y pouvoir un jour établir ſans grande peine. Aniaſco part avec ſes camarades, & mene nn jeune Indien de qualité, que la Dame de la Province lui avoit donné pour l'accompagner. Cet Indien étoit ſuivi de quelques-uns de ſes domeſtiques, & avoit charge lors qu'on ſeroit près du lieu où l'on devoit aller, de marcher devant, pour donner avis de la venuë des Eſpagnols, & de conjurer la bonne mere au nom de ſa fille & des habitans du pays de ſe rendre au Camp ; en l'aſſurant, qu'elle y auroit du plaiſir & de l'honneur ; qu'en un mot elle y ſeroit reçûë avec beaucoup de joye & d'affection. La Dame de Cofaciqui avoit dépéché ce jeune Seigneur, à cauſe qu'ayant été élevé par ſa mere, il en étoit aimé tendrement, & qu'à cette conſideration il y avoit lieu de croire qu'il la rendroit plus favorable aux Eſpagnols. Il étoit d'ailleurs capable de faire reüſſir ce deſſein lui ſeul ; car il avoit de l'adreſſe, la taille & la mine avantageuſes : avec cela il étoit fort leſte à la maniere du pays, avec des plumes de diverſes couleurs ſur la tête, une belle mante de † peaux, un arc peint à la main, un carquois plein de fléches ſur l'épaule. C'eſt l'état où marchoit le jeune Indien, qui ne ſongeoit qu'à gagner l'amitié des Eſpagnols, & qui leur témoignoit en toutes choſes, que ſa plus grande ſatisfaction ſeroit de les obliger.

* Ce ſont les chevaux.

† Cela étoit contre la coûtume. Les Indiens portent rarement des peaux l'Eté.

CHAPITRE XIII.

Mort du Seigneur Indien avec le retour des Envoyez.

Après qu'Aniasco & ses compagnons eurent marché environ trois lieuës, durant la chaleur du jour, ils se reposerent sous de grands arbres. Cependant le Seigneur Indien qui étoit au milieu de la troupe, & qui jusqu'alors les avoit agreablement entretenus de Cosaciqui & des contrées voisines, commença tout d'un coup à réver ; il apuye negligemment sa tête sur son coude, & jette de fois à autres de profonds soupirs. Neanmoins de crainte de l'affliger d'avantage, on n'osa lui demander la cause. Ensuite comme il cessa un peu de soûpirer, il prit son carquois, & mit dehors presque toutes les fléches l'une après l'autre. Elles étoient extrémement belles, parce que les plus considerables habitans de la Floride mettent leur honneur dans la beauté de ces sortes d'armes ; sur tout en celles qui leur servent d'ornement. Comme on aura du plaisir d'aprendre la maniere dont elles sont faites, je parlerai ici des fléches de l'Indien, qui accompagnoit les Espagnols. Les fléches de ce Seigneur étoient de roseau, garnies de plumes, & avoient toutes quelque chose de singulier. Plusieurs étoient armées de corne de cerf, ou d'os de poisson, & quelques-unes de bois de palmier éguisées par le bout, & dentelées par les côtez avec tant de propreté, qu'on n'eût pu rien faire de plus juste avec l'acier

Aussi les Espagnols les trouverent si bien faites qu'ils en prirent quelques-unes pour les considerer de près, & convinrent tous qu'en ce genre il n'y avoit rien de plus achevé. Durant cela l'Indien qui voit que nos gens ne l'observent pas, tire doucement de son carquois une fléche, dont la pointe étoit de pierre à fusil, & semblable à celle d'un poignard, il s'en frappe à la gorge & tombe mort. Les Espagnols étonnez de cet accident, & fâchez de n'avoir pu prévenir un coup si funeste, appellent les valets de cet Indien, & demandent la cause de ce malheur. Ils répondent la larme à l'œil qu'ils estimoient que leur maître s'étoit donné la mort dans la pensée que le service qu'il rendoit aux Chrétiens seroit tres desagreable à la Dame vers qui il les conduisoit ; que puis qu'elle n'étoit pas venuë la premiere fois, il estoit à croire qu'elle s'en offenseroit ; qu'ainsi il reconnoissoit mal l'amour qu'elle lui portoit, & les soins qu'elle avoit pris de son éducation. Ils ajoûtoient qu'il s'étoit aussi persuadé, que s'il n'executoit les ordres de la jeune Dame, il se mettroit mal auprès d'elle ; qu'il seroit enfin contraint de se retirer, & ils asseuroient que voyant qu'il ne pouvoit éviter de desservir la fille, ou la mere, il leur avoit voulu généreusement témoigner qu'il préferoit la mort au malheur de leur déplaire. Les Espagnols trouverent ces conjectures assez vrai-semblables, & continuerent leur route. Mais après trois lieuës, ils s'enquirent des domestiques de l'Indien, s'ils sçavoient la retraite de la Dame qu'ils cherchoient, & combien ils en étoient encore éloignez. Ils répondirent que leur Maître seul la sçavoit ; &

que neanmoins ils s'efforceroient de la trouver. Nos gens ne laisserent pas de marcher, & au bout de quatre lieuës ils apperçûrent quelques Indiens: ils se mirent aussi-tot en embuscade, & prirent un homme avec trois femmes. Ils les suppliërent de leur enseigner le chemin qui conduisoit vers la mére de la Dame de Cofaciqui; à quoi ces Barbares repartirent que le bruit couroit, qu'elle étoit sortie de sa demeure ordinaire, & que même ils ne sçavoient pas bien où elle se retiroit; que toutefois s'ils vouloient les suivre, ils s'en informeroient, & que sans la chercher bien loin, elle se trouveroit peut-être forr près. Sur cette réponse, comme les Espagnols balançoient touchant la resolution qu'ils devoient prendre, l'un de leurs compagnons dit, que les premiers Envoyez n'ayant eu aucun succez de leur entreprise, il n'y avoit point d'aparence qu'ils dussent être plus heureux; que la Dame qu'ils alloient chercher témoignoit une particuliere aversion pour les Espagnols; que s'étant opiniatrée à ne pas venir, elle auroit peut-être assemblé des troupes pour les tailler tous en pieces, au cas qu'ils la voulussent enlever, & que sans avoir des chevaux, ils ne pouvoient ni se deffendre, ni rien tenter; qu'après tout, cette bonne femme leur étoit fort inutile pour leur conqueste, & qu'il suffisoit d'avoir sa fille, avec laquelle il falloit faire une paix solide; que du reste il ne sçavoient qu'elle route prendre pour aller à la demeure de la mére, parce qu'ils manquoient de guides fideles, & que sans parler du jeune Seigneur, dont la mort étoit d'un mauvais présage, leurs fatigues les devoient obliger à retourner vers le General. Ils passerent tous d'une voix à ces avis, & reprirent le chemin du Camp, où ils rendirent compte de leur avanture. A trois jours de là un Indien s'offrit de les conduire en descendant par eau, où étoit la mere de la Dame de Cofaciqui, sur quoi Aniasco prit deux batteaux avec vingt de ses camarades, & suivit son guide.

Ils trouverent le premier jour les quatre chevaux qui se noyerent au passage du fleuve de Cofaciqui, & cela renouvella le déplaisir qu'ils avoient eu de leur perte. Mais les cinq autres jours qu'il continuerent leur voyage, ils ne firent aucune rencontre, & après beaucoup de peine ils revinrent au quartier avec nouvelle, que la Dame qu'ils alloient chercher ayant sçû qu'on retournoit à elle, s'étoit cachée dans une forest, d'où il n'y avoit aucun moyen de la tirer. Le Général desesperant alors de l'avoir, tourna toutes ses pensées ailleurs.



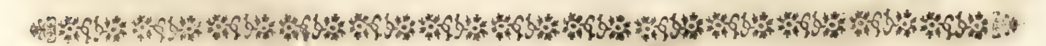
CHAPITRE XIV.

Metal qu'on trouva en Cofaciqui.

DUrant les courses d'Aniasco, les autres Espagnols qui esperoient tous de faire fortune en Cofaciqui, s'informerent avec soin des richesses qui s'y rencontroient, & le Général commanda d'appeller les deux jeunes Indiens que

l'on

l'on avoit amenez d'Apalaché. Il les envoya vers la Dame de Cofaciqui, la ſupplier de faire apporter des perles avec de ces métaux blancs & jaunes, dont trafiquoient les marchands qu'ils avoient ſervis; l'aſſeurant que ſi elle obligeoit les Eſpagnols en cela, elle acheveroit de les combler de ſes graces. Cette Dame dépécha auſſi tôt de ſes ſujets quérir de ce métal; & ils raporterent du cuivre d'une couleur tres dorée, avec de certains aix blancs comme de l'argent, longs & larges d'une aune, épais de trois à quatre doigts, & toutes fois tres-legers. Mais quand on les manioit ils ſe reduiſoient en poudre, à la façon d'une motte de terre fort ſeiche. Enſuite elle fit dire aux Eſpagnols, qu'au bout du village, dans un Temple, où l'on enterroit les plus conſiderables du lieu, il y avoit de toutes ſortes de perles en abondance; qu'ils en prendroient autant qu'ils le jugeroient à propos; que s'ils en vouloient d'avantage, ils en trouveroient à une lieuë du quartier dans la Capitale de la contrée; que cette ville le ſéjour de ſes anceſtres, avoit un Temple, où ils verroient une grande quantité de perles, qu'elle abandonnoit à la diſcretion du Général & de ſes troupes; & que meſme s'ils n'étoient pas ſatisfaits de tout cela ils en pourroient encore avoir par le moyen de la peſche qui ſe faiſoit au pays. Ces nouvelles conſolerent les Eſpagnols de n'avoir pas rencontré en Cofaciqui l'or & l'argent dont on les avoit flattez. Ils ſe réjouirent auſſi de voir que pluſieurs croyoient qu'il y euſt de l'or dans le cuivre, mais comme ils n'avoient ni eau forte, ni pierre de touche, ils n'en purent faire l'eſſay.



CHAPITRE XV.

Temple où l'on enterre les principaux habitans de Cofaciqui

LOrs que l'on ſçut les richeſſes du Temple où étoient enterrez les plus conſiderables habitans de Cofaciqui, on l'envoya garder, & au retour d'Aniaſco le Général & ſes Capitaines s'y tranſporterent. Ils trouverent dans ce Temple de grands coffres de bois, où il ne manquoit que des ſerrures, & ils s'étonnerent que ſans outils les Indiens les euſſent pû ſi bien faire. Ces coffres étoient autour des murailles ſur des bancs à deux pieds de terre, & enfermoient de telle ſorte les morts embaumez, qu'ils ne ſentoient point mauvais. Outre ces grands coffres, il y en avoit de plus petits, & des corbeilles de roſeau tres-bien faites. Ces derniers coffres étoient pleins d'habits d'hommes & de femmes, & les corbeilles remplies de perles de toutes façons. Les Eſpagnols furent réjoüis de tant de richeſſes; car il y avoit plus de mille meſures de perles. Ils en peſerent vingt meſures, & en prirent deux ſeulement avec autant de ſemence de perles pour les envoyer aux Havanes, où l'on en ſçauroit le prix. En effet le Général ne voulut point qu'on s'embaraſſaſt de beaucoup de choſes; & meſme il eut fait remettre dans les corbeilles le reſte des perles, ſi on ne l'eut ſuplié d'en diſtribuer. Il en donna donc à pleines mains aux

ſoldats & aux officiers, avec ordre d'en faire des Chapelets, à quoi elles étoient propres. Enſuite les Eſpagnols ſortirent de ce Temple, & Soto deux jours après, prit trois cens hommes des principaux de ſes troupes, & alla à Talomeco.

Le chemin de part & d'autre depuis le Camp juſqu'à cette ville étoit couvert d'arbres, dont une partie portoit du fruit, & il ſembloit qu'on ſe promenaſt dans un verger. Ainſi nos gens arriverent avec plaiſir & ſans peine à Talomeco, qu'ils trouverent abandonnée à cauſe de la peſte. Talomeco eſt une belle ville, & marque aſſez qu'elle a été le ſejour des Caciques. Elle eſt ſur une petite éminence près de la riviere, & conſiſte en cinq cens maiſons bien baſties. Celle des Seigneurs s'éleve par deſſus la ville & ſe voit de loin. Elle eſt auſſi plus grande, plus forte & plus agréable que les autres. Vis-à-vis de cette maiſon eſt le Temple où ſont les cercueils des Seigneurs de la Province. Il eſt rempli de richeſſes, & baſti d'un maniere magnifique : mais comme je deſeſpere de le bien décrire, je conjure les honneſtes gens qui liront cette Hiſtoire, de ſuppléer au défaut de mon expreſſion, en ſe formant une grande idée des choſes dont je les vais entretenir.

CHAPITRE XVI

Deſcription du Temple de Talomeco.

LE Temple de Talomeco, où eſt la ſepulture des Caciques, a plus de cent pas de long ſur quarante de large; les murailles hautes à proportion, & le toit fort élevé, pour ſupléer au défaut de la tuile, & pour donner plus de pente aux eaux. La couverture eſt de roſeaux fort déliez, fendus en deux, dont les Indiens font des nattes qui reſſemblent aux tapis de jonc des Maures; ce qui eſt très-beau à voir. Cinq ou ſix de ces tapis mis l'un ſur l'autre ſervent pour empécher la pluye de percer, & le Soleil d'entrer dans le Temple; ce que les particuliers de la contrée & leurs voiſins imitent dans leurs maiſons.

Sur le toit de ce Temple il y a pluſieurs coquilles de differente grandeur, & priſes de divers poiſſons, rangées outre cela dans un tres-bel ordre. Mais on ne comprend pas d'où on les peut avoir aportées, ces peuples étant ſi éloignez de la mer ſi ce n'eſt qu'on les ait priſes dans les fleuves & les rivieres qui arroſent la Province. Toutes ces coquilles ſont poſées le dedans en dehors pour donner plus d'éclat, mettant toûjours un grand coquillage de limaçon de mer entre deux petites écailles, avec des intervales d'une piece à l'autre, remplis par pluſieurs filets de perles de diverſes groſſeurs en forme de feſtons, attachez d'une coquille à l'autre. Ces feſtons de perles qui vont depuis le haut du toit juſqu'en bas, joints au vif-éclat de la nacre & des coquilles, font un très-bel effet lors que le Soleil donne deſſus.

Le Temple a des portes proportionnées à ſa grandeur. On voit à l'entrée douze

douze ſtatuës de geants faites de bois. Ils ſont repreſentez d'un air ſi farouche & ſi menaçant, que les Eſpagnols s'arreſterent long-temps à conſiderer ces figures dignes de l'admiration de l'ancienne Rome. On diroit que ces geans ont été mis là pour défendre l'entrée de la porte; car ils ſont en haye des deux cotez, & vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont huit pieds, & les autres un peu moins à proportion, en forme de tuyaux d'orgues.

Ils ont des armes conformes à leur taille, les premiers de chaque coté, des maſſues garnies de cuivre qu'ils tiennent eſlevées, & ſemblent tout preſts à les rabattre avec fureur ſur ceux qui ſe hazardent d'entrer. Les ſeconds ont des marteaux d'armes, & les troiſiémes, une eſpece de rame; les quatriemes, des haches de cuivre, dont les tranchans ſont de pierre à fuſil. Les cinquiemes tiennent l'arc bandé, & la fléche preſte à partir. Rien n'eſt plus curieux à voir que ces fléches, dont le bout d'enbas eſt d'un morceau de corne de cerf fort bien mis en œuvre, ou de pierre à fuſil afilée comme un poignard. Les derniers geans ont de fort longues piques garnies de cuivre par les deux bouts en poſture menaçante, ainſi que les autres; mais tous d'une maniere differente & fort naturelle.

Le haut des murailles du Temple en dedans eſt orné conformément au dehors du toit; car il y a une eſpece de corniche faite de grandes coquilles de limaçons de mer mis en fort bon ordre, entre leſquelles on voit des feſtons de perles qui pendent du toit. Dans l'intervalle des coquilles & dës perles, on apperçoit dans l'enfoncement attaché à la couverture quantité de plumes de diverſes couleurs tres-bien diſpoſées. Outre cet ordre qui regne au deſſus de la corniche, pendent de tous les autres endrois du toit pluſieurs plumes & pluſieurs filets de perles, retenus par des filets imperceptibles attachez par haut & par bas en ſorte qu'il ſemble que ces ouvrages ſoient prêts à tomber.

Au deſſous de ce plafons & de cette corniche, il y a autour du Temple des quatre côtez, deux rangs de ſtatuës, l'un au deſſus de l'autre, l'un d'hommes & l'autre de femmes, de la hauteur des gens du Pays. Chacun a ſa niche joignant l'une de l'autre & ſeulement pour orner la muraille qui euſt été trop nuë ſans cela. Les hommes ont tous des armes en main, où ſont des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs avec des houpes au bout faites d'un fil très-délié, & de diverſes couleurs. Pour les ſtatuës des femmes, elles ne portent rien à la main.

Au pied de ces murailles il y a des bancs de bois fort bien travaillez, où ſont poſés les cercueils des Seigneurs de la Province & de leur famille. Deux pieds au deſſus de ces cercueils en des niches dans le mur, ſe voyent les ſtatues des perſonnes qui ſont enſevelies là. Elles les repreſentent ſi naturellement, que l'on en juge comme elles eſtoient au temps de leur mort. Les femmes n'ont rien à la main, mais les hommes y ont des armes.

L'eſpace qui eſt entre les Images des morts, & les deux rangs de Statues, qui commencent ſous la corniche eſt ſemé de boucliers de diverſes grandeurs, faits de roſeaux ſi fortement tiſſus, qu'il n'y a point de trait d'arbaleſte, ni meſme de coup de fuſil qui les puiſſe percer. Ces boucliers ſont tous ornez de perles & de houpes de couleur, ce qui contribue beaucoup à leur beauté.

Dans

Dans le milieu du Temple il y a trois rangs de caiſſes ſur des bancs ſeparez. Les plus grandes de ces caiſſes ſervent de baſe aux médiocres, & celles cy aux plus petites, & d'ordinaire ces pyramides ſont compoſées de cinq ou ſix caiſſes. Comme il y a des eſpaces entre un banc & un autre, cela n'empêche point d'aller de coté & d'autre, & de voir dans le Temple tout ce qu'on veut.

Toutes ces caiſſes ſont remplies de perles, de ſorte que les plus grandes renferment les plus groſſes perles, & ainſi en continuant juſqu'aux plus petites, qui ne ſont pleines que de ſemence de perles. Au reſte la quantité des perles étoit telle, que les Eſpagnols avouerent qu'encore qu'ils fuſſent plus de neuf cens hommes, & euſſent trois cens chevaux, ils ne pouvoient tous enſemble emporter en une fois toutes les perles de ce Temple. On ne doit pourtant pas s'en trop étonner, ſi l'on conſidere que les Indiens de la Province apportoient dans ces caiſſes depuis pluſieurs ſiecles toutes les perles qu'ils trouvoient, ſans en retenir une ſeule. Et de là on peut juger par comparaiſon, que ſi tout l'argent qu'on a aporté du Perou en Eſpagne, ne s'étoit pas tranſporté ailleurs les Eſpagnols pourroient aujourd'hui couvrir d'or & d'argent pluſieurs Egliſes.

Outre cette innombrable quantité de perles, on trouva force paquets de perles, on trouva force paquets de peaux de chamois, les uns d'une couleur, & les autres d'une autre, ſans compter pluſieurs habits de peaux avec le poil, teintes différemment, pluſieurs vêtemens de chats, de martres, & d'autres peaux auſſi bien paſſées qu'aux meilleurs endroits d'Allemagne & de Moſcovie.

Autour de ce Temple, qui par tout étoit fort propre, il y a un grand magaſin diviſé en huit ſalles de meſme grandeur, ce qui lui apporte beaucoup d'ornement. Les Eſpagnols entrerent dans ces ſalles, & les trouverent pleines d'armes. Il y avoit dans la premiere de longues piques ferrées d'un très-beau cuivre, & garnies d'anneaux de perles, qui font trois ou quatre tours. L'endroit de ces piques qui touche à l'épaule eſt enrichi de chamois de couleur, & aux extremitez il y a des houpes avec des perles qui contribuent beaucoup à leur beauté.

Il y avoit dans la ſeconde ſalle des maſſuës ſemblables à celles des geans; garnies d'anneaux de perles, & par intervalles, de houpes de diverſes couleurs, avec des perles alentour. Dans la troiſiéme on trouvoit des marteaux d'armes enrichis comme les autres; dans la quatriéme, des épieux parez de houpes près du fer & à la poignée; dans la cinquiéme des eſpeces de rames ornées de perles & de franges; dans la ſixiéme des arcs & des fléches très belles. Quelques unes étoient armées de pierre à fuſil, éguiſées par le bout en forme de poinçon, ou en forme d'épée, de fer de picques, ou de pointe de poignard, avec deux tranchans. Les arcs étoient émaillez de diverſes couleurs, luiſans & embellis de perles en divers endroits. Dans la ſeptiéme ſalle il y avoit des rondaches de bois & de cuir de vache aporté de loin, garnies de perles & de houpes de couleur. Dans la huitiéme, des boucliers de roſeaux tiſſus fort adroitement, & parez de houpes & de ſemences de perles. Voilà la deſcription du Temple & du magaſin d'armes de Talameco que les Eſpagnols, qui avoient été au Perou, & dans les autres de l'Amerique, admirerent comme la merveille du nouveau monde. Enſuite ils demanderent aux Indiens ce qui les avoit portez à amaſſer tant de richeſſes, & ils répon-

répondirent que tous les Seigneurs du païs, & principalement ceux de leur Province, faisoient consister leur grandeur dans la magnificence de leur Temple. Nos gens se contenterent de cette réponse, & aussi-tôt les Intendans de l'Empereur qui étoient à la suite de l'Armée, pour recevoir le quint de toutes les richesses que l'on trouveroit, delibererent de prendre les droits de leur Maître : mais Soto leur dit qu'il ne se falloit charger de rien; que l'on étoit embarassé des armes & des provisions que l'on portoit; qu'après la conquête de la Floride on la partageroit, & que celui auquel arriveroit la Province de Cofaciqui payeroit le quint des tresors qui se trouveroient dans le Temple de Talomeco. Tout le monde aprouva ce sentiment, & l'on reprit la route du quartier.

CHAPITRE XVII.

Départ de Cofaciqui, avec ce qui arriva dans la marche jusques à Chovala.

SI-tôt que le Général fut arrivé au quartier il employa dix jours à s'informer des Provinces voisines, & sur l'assurance qu'elles étoient fertiles & peuplées, il commanda à ses gens de se tenir prêts pour partir, & alla avec ses Officiers prendre congé de la Dame de Cofaciqui & des principaux Indiens. Il les remercia de leur obligeant accueil, & sur tout la jeune Princesse, à qui il promit toutes sortes de reconnoissances des bontez qu'elle avoit eues pour les Espagnols. Ensuite les troupes décamperent; mais parce qu'elles n'avoient pas assez de vivres pour marcher en gros, elles se diviserent. Le Général ordonna à trois de ses Capitaines *, de prendre cent Cavaliers avec deux cens fantassins, & d'avancer douze lieuës dans le pays, à côté de la route de Chovala où on alloit. Il leur dit; qu'ils rencontreroient dans un bourg six cens mesures de gros millet; & ajouta qu'après en avoir pris autant qu'ils pourroient, ils rejoindroient le reste de l'Armée dans la marche. Ces Capitaines partirent incontinent, & le Géneral prit le chemin qu'il avoit resolu. Il arriva en huit jours à Chovala, qui confine à la Province de Cofaciqui, & ses Officiers au village, où ils avoient ordre de se rendre. Ils y trouverent une grande quantité de gros millet, ils en enleverent deux cens mesures, & vinrent reprendre la route du Général qui étoit passé. La plûpart d'entre eux qui ne savoient à combien de distance ils étoient de lui, & qui dans cette incertitude craignirent de manquer de vivres sur le chemin, se mutinerent, & sans vouloir obéir doublerent le pas pour l'atteindre. Les Capitaines qui vouloient aller doucement, à cause des trois chevaux malades, tâcherent à retenir ces mutins, par la consideration des services que l'on tiroit des animaux : mais ils leur répondirent fierement, que l'on ne devoit point préferer trois chevaux à la vie de trois cens hommes, & ils se remirent à marcher plus fort

* Gallego, Tinoco, Silvestre.

fort & plus en desordre qu'auparavant. Là-dessus un des Capitaines qui se trouvoit à la tête, leur dit, qu'il s'étonnoit de la précipitation avec laquelle ils alloient; que dans deux jours au plus tard, ils joindroient le Général à Chovala; qu'il avoit trop d'honneur, & savoittrop bien la guerre pour les laisser dans un pays ennemi; qu'il ne falloit donc pas sur une crainte ridicule de manquer de provisions, abandonner des chevaux qui servoient si utilement contre les Barbares; que sans doute leur conduite les couvriroit de honte, & donneroit un sensible déplaisir a Soto qui les aimoit; qu'ainsi ils devoient plûtôt songer à rentrer dans leur devoir, & à mourir en braves soldats, que d'être dans la desobeïssance, & vivre sans gloire. Ces paroles les arrêterent un peu, & le lendemain comme ils marchoient, il se forma dans l'air au milieu du jour, un orage accompagné de vents, de tonnerre, & d'une grêle si funeste, que sans la rencontre de quelques grands arbres ils fussent tous peris; car la grêle étoit fort grosse, mais par bonheur elle ne dûra pas long-temps: de sorte qu'ils continuerent leur chemin, & arriverent le troisiéme jour de leur marche à de petits villages, que l'on appelloit Chaliques, d'où les habitans s'étoient retirez, hormis quelques vieillards, dont la plûpart avoient perdu la vûë.

A trois journées de là, ils rejoignirent le Général qui les attendoit depuis deux jours dans une valée de la Province de Chovala, éloignée de la Capitale d'environ cinq lieuës par la route qu'ils avoient tenuë, & qu'ils trouverent assez belle. Ils marcherent presque toûjours par un pays plain & coupé à chaque trois ou quatre lieuës de petites rivieres qui couloient agréablement par la campagne. Ils rencontrerent aussi quelques montagnes d'une pente fort douce, couvertes d'herbes très-propres pour le bétail; & virent durant leur traite de très-bonnes terres.

Au reste depuis Apalaché jusques à Chovala, le chemin fut d'environ cinquante sept journées, & presque toujours vers le Nord ou Nordest. Ce qui est assez remarquable, est que les Espagnols trouverent dans les villages qui dépendoient de la Dame de Cofaciqui, plusieurs esclaves Indiens des autres contrées, que ceux qui alloient à la chasse & à la pêche faisoient prisonniers. Ces esclaves servoient à cultiver la terre & on les avoit fort maltraitez pour les empécher de fuïr. Aux uns on avoit coupé les nerfs du cou du pied, & aux autres les nerfs qui sont au dessus du talon. Quand j'aurai encore dit quelque chose de la Dame de Cofaciqui, j'aurai raconté ce qui s'est vû & qui s'est passé de plus de considerable dans ces Provinces de la Floride.

CHAPITRE VII.

Générosité de la Dame de Cofaciqui.

LEs Espagnols séjournerent quinze jours dans la Capitale de Chŏvala, située entre un bourg & une petite riviere fort rapide; ils y furent très-bien reçûs, parce que la Province dépendoit de la Dame de Cofaciqui. Ensuite ils décamperent, marcherent le premier jour par des terres semées, les cinq autres par des montagnes inhabitées, & de vingt lieuës de traverse. Elles étoient pleines de chesnes, de meuriers, de bons pasturages, & de petits ruisseaux qui couloient parmi des vallées très fraîches & très agréables.

Pour revenir à la Dame de Cofaciqui, elle ne fut pas contente d'avoir fait conduire les Espagnols jusques à Chovala, elle commanda encore aux habitans de cette Province de leur fournir autant de vivres qu'ils en voudroient, & même de leur donner des Indiens pour les servir durant les vingt lieues de montagne qu'ils devoient passer, avant que d'arriver à Guachoulé. Elle eut soin aussi, afin que tout allast mieux, que les Indiens de service fussent commandez par quatre des principaux du païs, & fit garder cet ordre tandis que les Espagnols marcherent sur ses terres. Mais voici comment elle se gouverna à leur égard, lors qu'ils sortirent des contrées de son obéïssance. Elle ordonna aux quatre Commandans Indiens, que dès qu'ils arriveroient au pays de Guachoulé qui confine à ses Provinces, ils prissent les devans; & qu'en qualité de ses Ambassadeurs, ils allassent prier le Cacique de recevoir favorablement les Espagnols dans son Etat; qu'en cas de refus, ils lui declarassent la guerre, & le menaçassent de mettre tout à feu & à sang dans sa contrée. Le General ne sçût rien de cet ordre, qu'après que l'on eut passé les montagnes: alors comme les quatre Indiens lui eurent demandé permission de s'avancer, ils lui decouvrirent les choses dont on les avoit chargez. Nos gens surpris de cette généreuse conduite, demeurerent dans le sentiment où ils étoient, que la Dame de Cofaciqui desiroit ardemment de les servir. En effet, lorsque dans sa Province elle les obligeoit avec le plus de chaleur, elle les prioit toûjours de lui pardonner, si elle ne leur rendoit pas tous les bons ofices qu'elle souhaitoit. Les Espagnols pour la persuader du contraire, lui faisoient compliment sur la maniere dont elle agissoit. Cette Dame étoit non seulement liberale envers nos gens, mais encore envers ses sujets qu'elle combloit de ses graces. Elle méritoit aussi de commander à des Royaumes entiers, & pour être une Princesse accomplie, il ne lui manquoit que d'être éclairée des lumieres de la foi.

CHAPITRE VI.

Ce qui arriva aux troupes dans le desert.

LE jour que les Espagnols sortirent de Chovala, ils trouverent à dire trois esclaves, dont deux étoient Negres & l'autre Maure. L'amour des femmes, plûtôt qu'aucun mauvais traitement les avoit obigez à fuïr & à demeurer parmy les Indiens, qui furent si ravis de les avoir, qu'on ne put jamais les retrouver, quelque diligence qu'on fit pour cela. Comme les Negres aimoient leurs Maîtres, & passoient pour bons Chrétiens, on fut surpris de leur faute, mais personne ne s'étonna de la conduite du Maure, qui étoit fin & méchant.

Deux jours après cette fuite, lors que les troupes marchoient à travers le desert, Juan Terron un des plus robustes soldats de l'Armée tira de son * Alforge, sur le midy, environ six livres de perles & pressa un Cavalier de ses amis de les prendre. Le Cavalier le remercia, & lui dit qu'il les devoit garder, ou plûtôt, puisque le bruit couroit, que le Général dépéchoit aux Havanes, les y envoyer pour en acheter des chevaux, & n'aller plus à pied. Terron piqué de cette réponse repartit, que ces perles ne passeroient donc pas outre; & là-dessus il les répandit de côté & d'autre sur l'herbe, & à travers des buissons. On fut surpris de cette folie, car les perles étoient grosses comme des noisettes, & d'une tres-belle eau, & à cause qu'elles n'étoient pas percées, elles valoient plus de six mille ducats. On ramassa environ trente de ces perles qui parurent si belles, qu'elles firent regreter la perte des autres, & dire par raillerie ces paroles qui passerent en proverbe parmy eux, ce ne sont pas des perles pour Juan Terron.

Terron ne voulut jamais decouvrir l'endroit où il avoit rencontré tant de grosses perles; & comme ses compagnons se mocquoient souvent de sa conduite, il les pria un jour de l'épargner, ajoutant que toutes les fois qu'il se ressouvenoit de sa sotise, il lui prenoit envie de se pendre. Tels sont les prodigues, ils dépensent follement leurs biens, & après ils en sont au desespoir. Au contraire ceux qui sont liberaux ont de certaines joyes secretes, que l'on sent mieux qu'on ne les exprime.

* Espece de grande fauconniere.

Fin de la premiere Partie de l'Histoire de la Floride.



HISTOIRE DE LA CONQUETE DE LA FLORIDE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Accueil des Espagnols en diverses Provinces de la Floride, avec les batailles qui s'y sont données,

CHAPITRE I.

*Comment les Caciques de Guachoulé, & d'Ichi * reçûrent les troupes.*

LORS que les Espagnols eurent traversé le desert dont j'ay parlé au dernier chapitre de la premiere Partie de cette Histoire, ils entrerent dans la Capitale de Guachoulé, située entre plusieurs ruisseaux qui passent de coté & d'autre de la ville, & viennent des montagnes qui sont à l'entour. Le Seigneur qui portoit le nom de sa Province, sortit de la Capitale demi-lieuë au devant des Espagnols, accompagné cinq

* ou ichiaha.

cinq cens des principaux de la contrée, fort lestes à la mode du païs. Il reçut en cet état le General avec de grands témoignages d'amitié, & le mena dans sa ville qui étoit de trois cens feux, puis il le logea en la maison qu'il avoit préparée pour cela à la consideration de la Dame de Cofaciqui; & pourvut les Espagnols de toutes les choses necessaires. Son logis étoit sur une tertre avec une terrasse autour, où six hommes se pouvoient promener de front.

Durant quatre jours que le Général sejourna dans cette place, il s'informa de la qualité du pays. Ensuite il prit la route de la Province d'Iciaha, & en faisant tous les jours cinq lieues, il arriva le sixiéme à la Capitale, qui porte le nom du Cacique & de la contrée. Pour y aller il descendit le long de plusieurs ruisseaux qui passent à Guachoulé, & se joignant à quelque distance de là, font un fleuve si puissant, que dans la Province d'Iciaha eloignée de trente lieues de l'autre, il est plus grand que le Gualdaquivir, qui passe à Seville.

La Capitale d'Iciaha est à la pointe d'une Isle de plus de cinq lieues. Le Cacique à l'arrivée du Général sortit de cette ville, & le fut recevoir avec toutes les apparences d'une grande joye. Les Indiens qui l'accompagnoient firent la mesme chose à l'égard des autres Espagnols, & les passerent dans des barques, & sur des traîneaux qu'ils tenoient prets pour leur rendre cet office. Ils les logerent apres en leurs maisons, ils les regalerent le mieux qu'ils purent, & tâcherent par toutes sortes de moyens de leur marquer leur bonne volonté. Le Général s'enquit à son ordinaire de ce qu'on trouvoit de particulier dans la contrée, & le Cacique lui dit qu'à trente lieues de la Capitale, il y avoit des mines de ce métal jaune dont il s'informoit, & que s'il vouloit y envoyer des gens, il les y feroit surement conduire & ramener, Villabos & Silvera s'offrirent de faire le voyage, Soto y consentit, & ils partirent aussi-tôt à pied avec des Guides Indiens.

CHAPITRE II.

Maniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles.

LE lendemain le Cacique vint voir le Général, & lui donna un fil de perles d'environ deux brasses. Ce present eut passé sans doute pour beau, si les perles n'eussent point été percées; car elles étoient toutes égales & grosses comme des noisettes. Soto en reconnoissance de cette faveur, lui donna quelques pieces de velours & de drap, qui furent particulierement estimées de l'Indien, auquel il demanda où se faisoit la péche des perles, il repondit qu'elle se faisoit dans sa Province; qu'au Temple de la ville d'Iciaha, où ses ancestres étoient enterrez, il y en avoit une grande quantité, & qu'on en prendroit à discretion. Le Général repliqua qu'il lui étoit obligé, mais qu'il ne vouloit rien emporter du Temple, & qu'il n'avoit reçu son present que pour ne lui

pas

pas déplaire; que son dessein étoit seulement de sçavoir de quelle sorte on tiroit les perles des écailles. Le Cacique repartit qu'il en féroit pécher toute la nuit, & que le lendemain matin à huit heures il auroit la satisfaction qu'il souhaitoit. Il commanda donc au même temps d'envoyer quatre batteaux à la pesche des perles avec ordre de retourner au matin. Cependant il eut soin que l'on brûlast force bois sur le rivage, pour y faire un grand brasier, & qu'au retour des batteaux on mist les écailles dessus qui s'ouvrirent à la chaleur. On rencontra à l'ouverture des premieres dix ou douze perles de la grosseur d'un poix que l'on porta au Cacique, & au Général qui étoient presens, & qui les trouverent très belles, hormis que le feu leur avoit dérobé une partie de leur éclat.

Lors que le Général eut vû ce qu'il desiroit, il retourna dîner; & incontinent aprés entra un soldat qui d'abord lui dit, que mangeant des huistres que les Indiens avoient péchées, il avoit rencontré sous sa dent une perle très-belle & d'une couleur très-vive, & qu'il le supplioit de la recevoir pous l'envoyer à la gouvernante de Cuba. Soto réfusa civilement cette perle, & assura le soldat qu'il lui étoit aussi obligé que s'il l'acceptoit; qu'il tâcheroit un jour de reconnoître son affection, & l'honneur qu'il faisoit à sa femme, & que cependant il étoit d'avis qu'il conservât son present, pour en acheter des chevaux à la Havanne. Les Espagnols qui étoient alors avec le Général considererent la perle de ce soldat; & quelques-uns qui se piquoient de se connoître en pierreries, l'estimerent quatre cens ducats. Aussi n'avoit elle rien perdu de son lustre, & l'on ne s'étoit pas servi du feu pour la tirer.

Tandis que les Espagnols séjournerent dans la Capitale d'Iciaha, un Cavalier qu'on appelloit Louïs de Bravo, se promenant la lance en main sur une chaussée près du fleuve, vit passer un chien. Il lui jetta sa lance à dessein de le tuër, & de le manger faute d'autre viande: mais il le manqua, & le coup alla donner à la temple de Juan Mateos qui péchoit à la ligne, & le tua. Bravo qui ne l'avoit pas vû, & qui ne se doutoit point de ce malheur, courut ramasser la lance, & il trouva qu'elle traversoit la tête de Mateos, le seul des troupes qui eût des cheveux blancs. C'est pourquoi ils l'appelloient leur pere, & comme ils lui portoient beaucoup de respect, sa mort les toucha sensiblement.

Tandis que ces choses se passoient, ceux qui étoient allez à la découverte retournerent au bout de dix jours, & raporterent que les mines étoient d'un cuivre fort haut en couleur; qu'aparemment si l'on cherchoit avec soin, on rencontreroit de l'or & de l'argent; que du reste la terre par où ils avoient passé, étoit bonne pour le bétail & pour le labourage; que par les bourgs qu'ils avoient traversés, on les avoit bien reçûs, & que même toutes les nuits aprés les avoir regalez, on leur envoyoit deux jeunes filles fort jolies pour coucher avec eux; que neanmoins ils ne les avoient point touchées, de crainte que s'ils avoient pris quelque liberté avec elles, les Barbares le lendemain ne s'en fussent vengez sur eux à coups de fléches: mais les Indiens en usoient peut-être de la sorte dans la pensée de mieux divertir leurs hostes, qu'ils voyoient jeunes & vigoureux; car s'ils les avoient voulu tuër, ils le pouvoient aisement sans chercher aucun pretexte.

CHAPITRE III.

Reception des Espagnols dans les Provinces d'Acosté & de Coça.

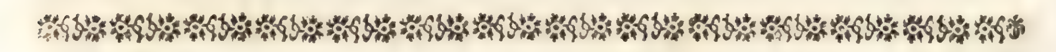
APrès le retour de Silvera & de Villabos, le Général commanda qu'on se tint prêt pour partir, & l'on décampa le jour suivant avec l'amitié des Indiens de la contrée. Les troupes marcherent le long de l'Ile, & à cinq lieuës d'Iciaha, où se fait la jonction du fleuve de cette contrée, avec celui du pays pays où l'on entroit, elles rencontrerent la Capitale d'Acosté qui porte le nom de la Province. Le Cacique les y reçût d'abord d'une maniere bien différente de son voisin, car lors qu'ils entrerent en Acosté, il y avoit plus de quinze cens hommes sous les armes, tous gens resolus & determinez à combattre, qui ne desarmerent point de tout le jour, & qui traiterent les Espagnols avec tant de fierté & d'insolence, que plusieurs fois on fut prêt d'en venir aux mains avec eux; mais le Général l'empécha, pour ne point rompre la paix qu'on avoit gardée depuis la sortie d'Apalaché. On obeït, & l'on fut toute la nuit sous les armes aussi bien que les Barbares, qui le lendemain agirent avec moins de défiance & plus de civilité. Le Cacique accompagné des principaux du pays vint obligeamment offrir du gros millet; & nos gens crurent qu'il s'étoit radouci à la recommandation du Seigneur d'Iciaha, qui l'avoit envoyé prier en leur faveur. Le Général accepta les vivres & les paya. Les troupes aussi-tôt décamperent, & passerent le fleuve dans des batteaux & sur des traîneaux, ravies que les choses se fussent terminées sans combat. Elles entrerent de là dans la Province de Coça dont les habitans vinrent au devant d'eux, & les reçûrent avec affection. Ils leur fournirent aussi des vivres & des guides pour les mener d'un bourg à l'autre.

Coça est une Province de cent lieuës de traverse. La terre en est bonne, & le pays fort peuplé; car en un seul jour sans compter les villages de côté & d'autre de la route, les Espagnols traverserent dix ou douze petites bourgades, dont les habitans leur donnoient des provisions, & même ceux d'un lieu les menoient à l'autre, & les y faisoient recevoir. Ils les accompagnerent de la sorte durant leur marche, qui fut de quatre à cinq lieuës par jour; de sorte que selon la rencontre, nos gens camperent dans les villages, & quelquefois parmi les champs.

Tandis qu'ils marchoient, le Cacique qui tenoit sa cour à l'autre extremité de la Province, dépêchoit chaque jour vers le Général pour le féliciter de sa venuë, & le suplier d'avancer tout à son aise; qu'il l'attendoit dans la capitale, où il seroit bien reçû lui & toutes ses troupes. Les Espagnols après vingt-trois ou vingt-quatre jours de marche, arriverent heureusement à cette ville, que l'on appelloit Coça du nom du Seigneur, & de celui de la contrée. Sur la nouvelle qu'ils approchoient, le Cacique sortit une lieuë au devant d'eux, suivi de plus de mille hommes très-bien faits & très-lestes, avec des ha-

habillemens de peaux, dont plusieurs étoient de martres qui sentoient fort bon. Ils marchoient en ordre, vingt de front à chaque rang, avec de grandes plumes de diverses couleurs sur la tête, ce qui étoit agreable à voir.

Voilà comment les sujets de Coça reçûrent les Espagnols, & leur témoïgnerent l'estime qu'ils avoient pour eux. Ensuite les uns & les autres vinrent à la Capitale, & on logea Soto dans une des maisons du Cacique, faite comme celle des autres Seigneurs de la Floride. La ville de Coça est sur le bord d'un fleuve, composée de cinq cens maisons, dont le Cacique en fit abandonner la moitié pour loger commodement les troupes. Elles sejournerent environ deux jours dans ce lieu, où elles reçûrent de Coça & de ses vasseaux toutes les marques d'une grande amitié.



CHAPITRE IV.

Honêteté du Cacique Coça, & départ des troupes.

UN jour après que Coça eût dîné avec Soto, & se fût entretenu de la conquête du pays, & de la maniere de le peupler, il se leva, & lui fit la reverence; se tournant un peu vers les Officiers qui étoient presens. Puis il lui dit qu'à la consideration des bontez que les Espagnols lui avoient témoignées, il le supplioit que s'il cherchoit à s'établir dans le Pays, il preferât la Province de Coça aux autres; qu'il n'avoit vû de cette contrée que les endroits les moins fertiles; mais que s'il lui plaisoit de l'envoyer visiter entierement; il trouveroit que la terre en étoit très-bonne, & le sejour très-agreable; qu'il choisiroit la partie la meilleure, & la plus belle; qu'il la peupleroit, & feroit bâtir des bourgs avec une ville où il tiendroit sa cour; qu'au moins s'il lui refusoit cette grace il le conjuroit, puisque que l'hiver approchoit, de le passer avec lui; que durant ce temps il s'instruiroit à loisir de tout, & seroit servi avec beaucoup d'affection. Le Général remercia le Cacique de tant d'amitié, & lui répondit qu'il ne pouvoit s'habituer au pays, qu'il ne fût auparavant assuré de quelque port où pussent aborder les Navires d'Espagne, avec les choses necessaires à un établissement; que lors qu'il verroit le temps favorable à une habitation, il recevroit de grand cœur son offre, & qu'il n'en perdroit point le souvenir; que cependant il le prioit de lui conserver toujours cette bonne volonté, & que bien-tôt il retourneroit dans sa Province, où il lui obeïroit sans reserve. Le Cacique rejouï de cette réponse, dit à Soto qu'il prenoit ses paroles pour des gages de sa promesse, & qu'il s'en souviendroit jusqu'à ce qu'il l'eût accomplie. Coça avoit alors vingt-six ou vingt-sept ans: il étoit bien fait de sa personne, spirituel, doux, sage, si honnête, qu'on l'eut crû élevé parmi le monde poli & intelligent. Les Espagnols se rafraîchirent dix ou douze jours dans la Capitale de la Province, & continuerent leur voyage vers la mer; car dès qu'ils partirent de Chovala, ils tirerent droit à la côte,

& tournerent en forme d'arc, pour arriver au port d'Achuſſi. Le Général l'avoit ainſi reſolu avec Maldonado qui devoit y mener des ſoldats, des troupeaux & des proviſions.

Le Cacique accompagna Soto juſqu'à la frontiere de la Province, & fut ſuivi de beaucoup de gens de guerre de ſes ſujets, & d'autres Indiens. Ils ſe rendirent au bout de cinq jours en bon ordre au bourg de Taliſſe, qui eſt la clef de la contrée. Ce bourg étoit paliſſadé, revêtu de fort bonnes terraſſes, & preſque entouré d'une riviere. Il ne reconnoiſſoit pas bien le Cacique, à cauſe d'un Seigneur voiſin qui tâchoit d'en faire ſoulever le peuple. Toutefois Coça n'avoit point de guerre avec ce Seigneur, mais Taſcaluça, c'eſt ainſi que s'appelloit ce Seigneur voiſin, étoit fourbe, hardi, & entreprenant, & ſe plaiſoit à brouïller. Coça qui depuis long-temps ſavoit le deſſein de Taſcaluça, fut fort aiſe d'accompagner le Général juſqu'à Taliſſe, tant pour le ſervir que pour donner de la crainte aux habitans, & les faire rentrer dans leur devoir à la faveur des Eſpagnols.

Tandis que les troupes ſortoient de la ville de Coça, un Chrétien qui n'étoit point Eſpagnol, ſe cacha dans cette place pour ne point ſuivre les autres. Mais comme il n'étoit pas conſiderable, on ne le trouva à dire qu'à Taliſſe, où l'on eſſaya de le faire venir, mais inutilement. Il fit dire au Général qu'il vouloit demeurer avec les Indiens, & que ſon Capitaine l'ayant querellé, il ne le vouloit jamais voir, ni les Eſpagnols auſſi. Là-deſſus le Général pria le Cacique de lui rendre ce deſerteur: mais Coça lui repartit agréablement, que puis qu'ils n'avoient pas tous voulu s'établir ſur ſes terres, il étoit juſte qu'il y en demeurât au moins quelqu'un, & qu'il en auroit un ſoin tout particulier; qu'ainſi il le ſupplioit de lui pardonner, s'il ne contraignoit point ſon ſoldat de rejoindre les troupes. Alors Soto qui conſidera qu'il n'obtiendroit rien du Cacique, ne le preſſa pas davantage.

J'ai oublié de dire qu'un Negre fort bon Chrétien, & fort bon eſclave, demeura malade à Coça, & qu'il fut recommandé au Cacique, qui promit d'en avoir ſoin. Ces particularitez ſont de peu de conſequence, mais je les rapporte, afin que ſi quelque jour on fait la conquéte de la Floride, on puiſſe s'informer des habitans du pays, s'ils ne ſe ſouviennent point des étrangers qui ſe ſont établis parmi eux.

CHAPITRE V.

De quelle maniere Taſcaluça reçût le Général.

LE Général ſejourna dix jours à Taliſſe, où il s'informa des Provinces voiſines, & du chemin qu'il avoit à faire. Cependant le fils de Taſcaluça le vint trouver. C'étoit un jeune homme d'environ dix-huit ans; mais ſi haut, qu'il ſurpaſſoit preſque de la moitié du corps tous les Eſpagnols, & tous les In-

Indiens de l'Armée. Il avoit à sa suite plusieurs gens considerables, & venoit en qualité d'Ambassadeur offrir à Soto l'amitié de son pere, sa personne & sa Province. Soto le reçût aussi avec beaucoup de civilité, tant pour le merite particulier qu'il sembloit avoir, que pour son air qui avoit quelque chose de grand. Ensuite, comme ce jeune Seigneur aprit que le Général vouloit aller voir Tascaluça, il lui dit que son Pere n'étoit qu'à douze lieuës du camp, & qu'on s'y pouvoit rendre par deux chemins; qu'il supplioit le Général d'envoyer quelques soldats pour les reconnoître, avec ordre d'aller par l'un & de retourner par l'autre; qu'il les féroit conduire & ramener seurement; & qu'après on marcheroit par la route la plus agréable & la plus aisée. Villalo qui souhaitoit que la decouverte fût heureuse, s'offrit d'aller avec un de ses compagnons trouver Tascaluça. A son retour les Espagnols dirent adieu à Coça & a ses sujets, & prirent le chemin que Villabos leur marqua. Ils passerent le fleuve de Talisse sur des traîneaux & des barques; & au bout de trois jours ils arriverent à la vuë d'un petit village où les attendoit Tascaluça. Mais lorsqu'il aprit qu'ils approchoient, il fut au devant d'eux, & s'arrêta sur une éminence pour les mieux voir. Il étoit environné de cent des principaux de ses sujets, tous debout, tandis qu'il étoit assis sur une chaise de bois, haute d'environ deux pieds, sans dossier, ni bras, & toute d'une piece. Pres de cette chaise il y avoit un Indien avec une enseigne de peau de chamois, traversée de trois barres d'azur, de de la figure d'un étendart de Cavalerie. Nos gens en furent surpris, parce qu'ils n'avoient pas encore vû de drapeau parmi les Indiens.

Tasculuça étoit âgé de quarante ans, ou environ, & plus haut de deux pieds que ceux qui l'accompagnoient; de sorte qu'il paroissoit un geant. Son visage, ses épaules & le reste de son corps répondoit à cette hauteur, & il étoit gros à proportion; bel homme, l'air noble & fier, le mieux pris en sa taille, & le plus grand que l'on eut encore vû dans la Floride.

Commë il attendoit Soto sur l'éminence, quelques Officiers Espagnols s'avancerent jusqu'auprès de lui, sans qu'il daignast les regarder, ou leur faire la moindre civilité; & il sembloit qu'il ne les eut point apperçûs. Mais à l'arrivée du Géneral, il se leva, & fit quinze ou vingt pas pour le recevoir. Soto de son coté mit pied à terre & l'embrassa. Ils s'entretinrent tandis que les troupes se logerent dans le bourg & aux environs. Aprés cela ils se donnerent la main, & vinrent à la maison qui étoit préparée pour le Général, où le Cacique prit congé de lui, & se retira.

L'Armée se rafraichit deux jours dans le village, & le troisiéme elle en sortit. Tascaluça, sous prétexte d'amitié & de service, la voulut accompagner durant qu'elle marcheroit sur ses terres: Si bien que Soto commanda que l'on tinst pret un cheval pour ce Cacique, de mesme qu'on avoit fait jusques-là pour tous les autres Seigneurs Indiens; ce que j'avois oublié à dire. Mais comme Tascaluça étoit grand, on eut de la peine à lui trouver une monture. Cependant lors que l'on eut bien cherché, on rencontra un gros cheval de bast, on le mit dessus, après lui avoir donné un habit d'écarlate & une cape de mesme couleur; mais il s'en falloit tres peu que ses pieds ne touchassent à terre.

Le General réjoui qu'enfin on eut dequoi monter le Cacique donna ses

 ordres

ordres pour marcher, & l'Armée fit quatre lieuës chaque jour, & au troisiéme elle arriva à la Capitale, que l'on appelloit Tascaluça du nom du Seigneur & de la Province. Cette ville est forte, parce qu'elle est au milieu d'une presque Isle, que forme le fleuve qui passe à Talisse, & qui est beaucoup plus grand & plus rapide à Tascaluça qu'à ce bourg. Le lendemain on traversa le fleuve, mais à cause qu'on n'avoit pas assez de traîneaux, on employa tout le jour à passer, & l'on ne put loger qu'à demi-lieuë de là dans une valée très-agréable. Alors les Espagnols trouverent â dire Villabos & un autre cavalier, sans qu'ils pussent sçavoir ce qu'ils étoient devenus. Seulement ils soupçonnerent que s'étant écartez, les Indiens les avoient tuez. En effet Villabos se plaisoit à sortir du camp & à courir le païs; mais de ces sortes de courses en terre suspecte ou ennemie il n'en arrive d'ordinaire que du malheur.

On commença déslors à avoir mauvaise opinion de l'amitié de Tascaluça & ce qui confirma cette créance, fut que les Espagnols témoignant aux Indiens leur étonnement de la perte de leurs camarades, les Barbares leur répondoient avec insolence, qu'ils ne les leur avoient pas donné en garde, & qu'ils n'étoient pas obligez de leur en rendre compte Le General ne voulut point pousser la chose, de crainte d'effaroucher le Cacique: & parce qu'il crut que Villabos & son compagnon étoient tuez, il differa de vanger leur mort, jusqu'à ce que la fortune leur en fournist quelque occasion.

Le lendemain Soto envoya à Mauvila, qui étoit à une lieuë & demie du camp, Gonçal Quadrado Charamillo, & Diego Vasquès, cavaliers experimentez dans toutes sortes de rencontres, & leur ordonna de reconnoître ce bourg, & de l'y attendre.

CHAPITRE VI.

Découverte d'une trahison dans Mauvila.

AU même temps que Quadrado & son camarade furent partis, le Général prit cent chevaux & autant de fantassins, pour aller à l'avant-garde avec lui & le Cacique; & donna ordre au Mestre de camp de le suivre en diligence. Neanmoins le reste de l'Armée ne sortit que tard; & dans la pensée qu'il n'y avoit rien à craindre, ils se répandirent deçà & delà pour chasser.

Le Général arriva sur les huit heures du matin à Mauvila, qui consistoit en quatre-vingts maisons, où dans quelques-unes on pouvoit poster quinze cens hommes, dans quelques autres mille, & aux plus petites environ six cens. Ces maisons n'avoient pourtant qu'un corps de logis; car les Indiens ne les font point autrement, & chaque corps de logis est en forme de salle avec quelques petites chambres. Au reste, comme Mauvila est une place frontiere, les maisons en étoient fortes & belles, & marquoient assez la puissance du Cacique. La pluspart aussi lui appartenoient, & les autres aux principaux de ses sujets. Le

bourg

bourg de Mavuila est dans une tres agréable plaine, ceint d'un rempart fort haut, palissadé de grosses pieces de bois, fichées en terre avec des soliveaux en travers par dehors, attachez par dedans avec de fortes cordes. Le haut des pieces de bois étoit enduit de terre grasse; mêlée de longue paille, ce qui remplissoit de telle sorte le vuide qui se trouvoit entre les pieces de bois, que cela paroissoit une muraille de massonnerie. Il y avoit de cinquante pas en cinquante des tours capables de tenir huit hommes avec des crenaux à quatre ou cinq pieds de terre. Il n'y avoit que deux portes à Mauvila, l'une au Levant, l'autre au Couchant, & une grande place au milieu du bourg entourée des principales maisons. Soto arriva avec le Cacique dans cette place qui est au milieu de la Ville. Tascaluça aussi-tôt mit pied à terre, & appella Ortis pour lui montrer le logis du Général & de ses Officiers. Il lui dit que les valets & les autres gens de service prendroient la maison la plus proche du logis du Général, & que les troupes camperoient dehors à la portée du trait, où l'on avoit fait de fort bonnes huttes. Le Général fit répondre qu'il falloit attendre que son Mestre de camp l'eut joint, & là dessus le Cacique entra dans une maison, où étoit son conseil de guerre. Cependant les soldats qui s'étoient avancez avec le Général demeurerent sur la place, & envoyerent leurs chevaux hors du bourg, jusqu'à ce qu'ils eussent vû le lieu qu'on leur destinoit.

Sus ces entrefaites Quadrado qui étoit venu reconnoitre Mauvila, vint trouver le Général. Il lui dit qui'il se falloit défier du Cacique, & qu'il craignoit une trahison; qu'il y avoit dans les maisons du bourg près de dix mille hommes de guerre, tous jeunes gens, lestes & bien armez, la fleur des vassaux de Tascaluça & des Seigneurs voisins; que plusieurs logis étoient pleines d'armes; qu'il n'y avoit dans Mauvila que de jeunes femmes qui pouvoient combattre, & nuls enfans, que les habitans étoient libres & sans embarras; qu'à un quart de lieuë aux environs du bourg, ils avoient fait le dégast; ce qui faisoit connoître qu'ils avoient envie de se battre; que tous les matins ils sortoient en campagne & faisoient l'exercice en tres-bon ordre; qu'à cela il falloit ajouster la mort de Villabos avec l'orgueil des Barbares, & qu'ainsi il étoit d'avis qu'on se tint sur ses gardes. Le Général commanda aussi-tôt, que sous main on avertist de la trahison ceux de ses gens qui étoient dans le bourg, pour se tenir prêts en cas d'alarme, avec ordre à Quadrado de raconter au Mestre de camp ce qu'il avoit vû.

Carmona dit que le Général fut reçû à Mauvila en grande réjouissance, & qu'à son entrée les Indiens, pour mieux couvrir leur mauvais dessein, avoient ordonné plusieurs dances de femmes, ce qui étoit agréable à voir; car les Indiennes sont belles & bien faites. En effet celle que Moscoso emmena de Mauvila au Mexique, fut trouvée si charmante, que les Dames Espagnoles qui étoient dans ce Royaume le prierent souvent de la leur envoier pour la voir.

Quant au Cacique, lors qu'il fut entré dans la maison où l'attendoit son conseil, il dit à ses Capitaines qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit promptement determiner si l'on égorgeroit les Espagnols qui étoient dans le bourg, ou si l'on attendroit qu'ils se fussent tous joints; qu'il ne doutoit point du succez de l'entreprise, quelque resolution que l'on prist; parce qu'ils

n'avoient à faire qu'à un petit nombre de lâches & de mal-adroits ; mais que pour eux, outre qu'ils se trouvoient huit contre un, ils étoient vaillans & experimentez ; qu'ils declarassent donc hardiment ce qu'ils trouvoient bon d'éxecuter, & qu'il n'attendoit que cela pour perdre ses ennemis.

CHAPITRE VII.

Resolutions du conseil du Cacique, avec le commencement de la bataille de Mauvila.

LEs opinions du conseil de Tascaluça furent partagées. Les uns soûtenoient qu'on ne devoit point attendre à attaquer les Espagnols qu'ils se fussent joints, à cause que la défaite en seroit plus difficile ; & les autres, qu'il seroit lâche de les attaquer lors qu'ils étoient en petit nombre ; qu'il falloit differer l'attaque jusqu'à ce qu'ils fussent tous à Mauvila ; & qu'alors il y auroit plus de gloire à les vaincre. A cela les premiers repartirent qu'on ne devoit rien hazarder, que les Espagnols étant joints, se deffendroient avec plus de vigueur, & pourroient tuer quelques Indiens ; que la mort de leurs ennemis couteroit trop cher, si elle leur coutoit la perte de quelques-uns des leurs ; qu'ainsi il importoit de donner sur eux sans deliberer davantage. Cet avis l'emporta, & il fut resolu que l'on chercheroit pretexte de querelle, & qu'au cas que l'on n'en trouvast point, on ne laisseroit pas de passer outre, d'autant qu'il y avoit toûjours raison de perdre ses ennemis.

Tandis que ces choses se passoient, les valets du Général qui avoient apprêté le dîner, l'avertirent qu'on alloit servir, & il commanda de dire à Tascaluça qui avoit toûjours mangé avec lui, qu'il l'attendoit pour se mettre à table. Ortis qui avoit reçu cet ordre alla au logis du Cacique, pour le prier à dîner mais la porte lui fut refusée, & on lui repondit que Tascaluça alloit sortir. Il retourna une seconde fois & il eut la même réponse ; à la troisiéme il dit que Tascaluça vinst s'il lui plaisoit, & que le dîner étoit sur la table. Alors un Indien qui avoit la mine d'un Officier, repartit qu'il s'étonnoit que des brigands osassent proferer le nom de son Seigneur avec si peu de respect, & l'appeller Tascaluça, sans lui donner les titres qui lui étoient dûs, qu'il juroit par le Soleil, que l'insolence de ces coquins leur cousteroit la vie, & qu'il falloit dés les jour même commencer à les chastier. A peine cet Indien eut-il parlé, qu'il en vinst un autre qui lui donna un arc & des fléches pour commencer le combat. Le Barbare renverse aussi tôt les bords de sa mante sur ses épaules, aprête son arc, & se met en état de tirer sur une troupe d'Espagnols dans la rue. Gallego qui se rencontra par hazard à un coté de la porte par où l'Indien étoit sorti, voyant cette trahison déchargea au Barbare un tel coup d'estramasson sur l'épaule, qui n'étoit couverte que de sa mante, qu'il le fendist jusques aux entrailles. Le Barbare tomba mort dans le temps qu'il alloit lascher le trait. Celui qui venoit d'être tué avoit en sortant commandé aux Indiens de char-

charger les Eſpagnols. C'eſt pourquoi ils fondirent de toutes parts & donnerent avec tant de furie ſur nos gens, qu'ils les chaſſerent plus de cent pas hors du bourg. Neanmoins pas un Eſpagnol ne tourna le dos, tous combattirent & ſe retirerent en braves ſoldats.

Parmi les Barbares qui donnerent les premiers, il y avoit un jeune homme de marque âgé de dix huit ans, qui jetta les yeux ſur Gallego, & lui tira ſix ou ſept fleches mais inutilement, ſi bien que de rage de ne l'avoir ni bleſſé ni tué il le ſerra de près, & lui déchargea avec tant de force trois ou quatre coups de ſon arc ſur la teſte, que le ſang en coula. Gallego qui prévit la recharge, le perça de deux coups d'epée, & le renverſa mort à ſes pieds.

On ſe perſuada que ce mort étoit fils du Capitaine Indien qui avoit perdu la vie, & que la paſſion de vanger la mort de ſon pere l'avoit attaché à Gallego avec opiniaſteté. Mais ce ne fut pas ce jeune homme ſeul qui ſe battit courageuſement, les autres donnerent avec la même ardeur; car ils n'avoient tous pour but que d'exterminer les Eſpagnols.

Les Cavaliers qui avoient envoyé leurs chevaux hors de Mauvila, coururent promptement les reprendre. Les plus viſtes monterent deſſus, les autres n'en eurent pas le loiſir, & leur couperent les longes, afin qu'ils puſſent échaper à la fureur des Barbares; mais les derniers qui ne purent ni les monter, ni les mettre en liberté, les virent percer à grand coups de fleches : car les Indiens qui avoient fait deux bataillons donnerent vigoureuſement, les uns ſur les Eſpagnols, & les autres ſur les chevaux & le bagage qui étoit là. Enſuite ils porterent le butin dans leur maiſon, & il ne reſta aux Eſpagnols que la vie qu'ils deffendirent en gens de cœur. Ils firent en effet dans cette rencontre tout ce que de braves ſoldats pouvoient faire.

CHAPITRE VIII.

Suite de la bataille de Mauvila,

LEs Cavaliers qui étoient montez à cheval s'étant joints à d'autres qui arrivoient à la file, s'oppoſent à la furie des Barbares, & s'avancent pour ſecourir l'Infanterie qui en étoit preſſée; les ennemis ſe relaſchent peu à peu, les noſtres ſe raſſemblent & font deux gros, l'un d'Infanterie, & l'autre de Cavalerie. Enſuite ils fondirent ſur les Indiens avec tant d'ordre & de courage, qu'ils les repouſſerent juſques dans leur fortifications, où ils ſeroient entrés pêle-mêle, ſi ceux qui étoient dedans n'euſſent fait pleuvoir de toutes parts des fléches & des pierres. C'eſt pourquoy nos gens ſe retirerent, & les Indiens ſortirent ſi promptement, que pluſieurs ſe jetterent à bas des murailles, & approcherent les Eſpagnols de ſi près, qu'ils ſe ſaiſirent des lances de quelques Cavaliers. Cependant ils ne remporterent aucun avantage; nos ſoldats qui ſe battoient en bon ordre les ayant adroitement attirez à plus de deux cens pas du bourg, redoublerent leurs efforts, & les y recognerent

rent vertement. Mais comme de deſſus leurs terraſſes les Barbares incommodoient les noſtres, on eut recours aux ruſes pour les obliger à ſortir, & donner lieu aux Cavaliers de les percer. On fit donc pluſieurs feintes pour les attirer, & comme elles réuſſirent on les repouſſa pluſieurs fois; mais ce ne fut pas ſans perte de part & d'autre; car ils ſoûtenoient & attaquoient vivement nos gens.

Le Capitaine Gallego parmi toutes ces eſcarmouches, étoit ſuivi d'un Dominicain bien monté qui etoit ſon frere, & qui le prioit d'accepter ſon cheval: mais le Capitaine qui ſe trouvoit des premiers dans le combat, & qui aimoit l'honneur avec paſſion, ne voulut jamais quitter ſon rang. Cependant ſon frere qui piquoit de côté & d'autre après lui, fut tiré par un Indien, qui le bleſſa legerement à l'épaule, parce qu'il avoit deux capuchons avec un grand chapeau de feutre qui flottoient deſſus.

Il y eut dans ces attaques quantité de morts & de bleſſez. Entre autres mourut Dom Carlos Henriquez, qui avoit épouſé la Niece du Géneral, & qui étoit aimé de toute l'armée. Ce cavalier parmi beaucoup d'excellentes qualitez étoit genereux envers tout le monde, & fort brave de ſa perſonne. Rien ne toucha plus les Eſpagnols, que ſa mort qui arriva en cette ſorte. Son cheval eut dans la derniere attaque un coup de fléche au poitrail, & auſſi-tôt Henriquez ſe courba pour l'arracher; mais comme il tournoit un peu la tête ſur l'épaule gauche, il découvrit ſa gorge, & reçût en cet endroit un coup de fléche armée de pierre à fuſil. Il en tomba par terre, & mourut le lendemain.

Voilà comment les Eſpagnols & les Indiens ſe battoient, mais il en perit plus du côté des Barbares, parce qu'ils n'avoient point d'armes défenſives. Auſſi après qu'ils eurent reconnu que les chevaux leur enlevoient la victoire, ils ſe retirerent dans le bourg, dont ils fermerent les portes, reſolus de mourir tous ſur leurs remparts les armes à la main. Le Général commanda en même temps aux Cavaliers de mettre pied à terre, parce qu'ils étoient mieux armez que les fantaſſins, avec ordre de prendre des boucliers & des haches, & d'aller tête baiſſée, enfoncer les portes de Mauvila; ce qu'ils firent courageuſement, mais non pas ſans être maltraitez. Ils entrerent donc dans ce bourg; & cependant les fantaſſins qui étoient aux environs y accoururent en grande foule. Mais comme ils ne purent tous paſſer par les portes, à cauſe qu'elles étoient étroites & que d'ailleurs ils ne vouloient pas perdre l'occaſion d'acquerir de l'honneur dans le combat, ils ſapperent à grands coups de haches un endroit de la paliſſade, & entrerent dans le bourg l'épée à la main au ſecours de leurs camarades. Alors les Indiens qui virent leurs ennemis maîtres de la ville, combattirent en deſeſperez au milieu des ruës, & des ramparts, d'où ils incommoderent fort nos gens; de ſorte que pour empécher que ces Barbares ne les priſſent en queuë, & ne regagnaſſent les maiſons dont on s'étoit emparé, ils y mirent le feu: & parce qu'elles n'étoient que de paille, on ne vit en un moment que flamme & fumée, ce qui ſervit encore à augmenter le nombre des morts & des bleſſez.

Auſſi-tôt que les Indiens ſe furent retirez dans le bourg, pluſieurs d'entre eux coururent pour piller le logis du Général, mais ils y trouverent des gens qui les repouſſerent, trois arbaleſtriers, un Indien bien armé ami des Eſpagnols, avec

avec deux Prêtres, autant d'esclaves, & cinq gardes de Soto. Tandis que les Ecclesiastiques prioient, les autres combattoient courageusement, si bien que les ennemis ne pouvant gagner la porte de la maison, essayerent d'entrer par le toit, & y firent des ouvertures en trois ou quatre endroits; mais les arbastriers percerent tous ceux qui se presenterent. Cependant le Géneral & ses gens étant arrivés, on donna sur les Barbares qui assiegeoient la maison, on les mit en fuite, & on delivra ceux étoient dedans.

Ensuite le Général qui s'étoit déjà battu quatre heures à pied, sort du bourg, monte à cheval pour redoubler la frayeur des Indiens & le courage des soldats. Après cela il rentre dans Mauvila, accompagné de Tovar, & criant S. Jaques; ils se font jour à travers les ennemis, les mettent en desordre, & les percent à grands coups de lance.

Comme dans la mélée Soto se dressoit sur les étriers pour percer un Indien, il fut tiré par derriere; la fléche rompit sa cotte de maille, & lui entra assez avant dans la fesse. Neanmoins, de peur que sa blessure n'abatît le courage de ses gens, & ne relevât celui des Barbares, il dissimula le coup qu'il avoit reçû, & n'arracha point la fléche, si bien qu'il ne put s'asseoir: mais il ne laissa pas de se battre vaillamment jusques à la fin du combat qui dura cinq heures. Cette action seule marque assez le cœur de Soto & l'adresse qu'il avoit à cheval.

Tovar eut aussi un coup de fléche, qui perça sa lance de part & d'autre au dessus de la poignée, mais à cause que le bois en étoit bon, le trait ne fit que son trou; de sorte qu'après que la fléche fut coupée, le Cavalier se servit de sa lance comme à l'ordinaire. Ce coup est de peu d'importance, toutefois je le raporte, à cause qu'il en arrive assez rarement de semblables.

Cependant le feu qu'on avoit mis aux maisons augmentoit de plus en plus, & incommodoit les Barbares jusques sur leurs remparts, d'où la plûpart combattoient; c'est pourquoi ils furent contraints de les abandonner. Le feu qu'on mettoit aux portes des logis faisoit aussi de grands maux, à cause que ces logis n'ayant qu'une seule porte, ceux qui étoient dedans ne pouvoient sortir, & ils brûloient malheureusement. Plusieurs Indiennes qui se trouverent enfermées dans des maisons où le feu étoit aux portes, perirent toutes de cette maniere là. Le feu n'excitoit pas moins de desordre dans les ruës qu'aux autres lieux. Quelquefois le vent chassoit la flamme avec la fumée sur les Indiens, & favorisoit les Espagnols, & quelquefois au contraire; si bien que les ennemis regagnoient ce qu'ils avoient perdu, & il se tuoit de part & d'autre beaucoup de monde.

Un si fâcheux combat s'opiniâtra pendant sept heures, & dura jusques à quatre après midi. Alors comme les Barbares virent le nombre des gens qu'ils avoient perdu par le feu & par le fer, & que leurs forces commençoient à s'affoiblir, & celles de leurs ennemis à croître, ils implorerent le secours des femmes, & les porterent à vanger la mort de plusieurs braves Indiens, ou à perir toutes genereusement.

Lors qu'on appella les femmes au secours, quelques unes combattoient déja au côté de leurs maris: mais si-tôt qu'elles furent commandées, elles accoururent en foule, les unes avec des arcs & des fléches, & les autres avec des épées, des

des pertuisannes & des lances, que les Espagnols avoient laissé tomber dans les ruës, & dont elles se servirent adroitement. Elles se mirent toutes à la tête des Indiens, & pleines de colere & de dépit affrontérent le peril, & firent voir un courage au dessus de leur sexe: mais comme les Espagnols virent qu'ils ne se battoient presque plus que contre des femmes, & que ces braves Indiennes songeoient plûtôt à mourir qu'à vaincre, ils les épargnerent tellement qu'ils n'en blesserent pas une.

Cependant l'arriere-garde qui avançoit, & qui se divertissoit dans la marche, entendit le bruit des tambours & le son des trompettes; & se doutant de ce qui étoit arrivé, elle marcha promptement & en bon ordre; si bien qu'elle vint encore à temps pour donner secours: mais à peine furent-ils arrivez, que Diego de Soto Neveu du Général, aprit la mort de Dom Carlos son cousin, & comme il l'aimoit extrémement, il la voulut vanger. Il se jette en bas de son cheval, prend une rondache, met l'epée à la main, & entre dans le bourg au plus fort de la mêlée. Il y reçût aussi-tôt un coup de fléche qui lui enfonça l'œil au derriere de la tête: il tomba par terre de ce coup, & languit jusqu'au lendemain qu'il mourut sans qu'on lui pût arracher la fléche. Ce malheur fut sensible à toute l'Armée, & sur tout au Général. Diego de Soto étoit un Cavalier vrayement digne d'être son Neveu.

La bataille ne fut pas moins sanglante à la campagne qûe dans le bourg. Au même moment que les Indiens eurent reconnu que leur nombre leur nuisoit dans un aussi petit lieu que Mauvila, à cause que leur adresse étoit presque inutile, plusieurs se coulerent en bas du rempart & gagnerent la campagne, où ils se battirent en gens de courage. Neanmoins ils n'y eurent pas plus de bonheur que dans le bourg. L'avantage qu'ils remportoient sur les fantassins, les Cavaliers l'avoient sur eux, ils les perçoient aisément à coups de lances; parce que les Barbares n'avoient point de piques. On les rompit aussi plusieurs fois; & comme alors l'arriere-garde avoit rejoint Soto, on les mit enfin en déroute, & il s'en sauva fort peu.

Dans le temps que le Soleil alloit se coucher, & que les cris & le bruit de ceux qui se battoient dans Mauvila redoubloient, il y entra une partie des Cavaliers. Jusques là personne hormis Soto & Tovar, n'y étoit encore entré à cheval pour combattre, car on n'y pouvoit commodément manier les chevaux. C'est pourquoi dès que les Cavaliers y furent, ils se partagerent en plusieurs petites esquadres, & coururent par toutes les ruës, où ils tuerent plusieurs Indiens. Douze de ces Cavaliers piquerent par la grande ruë, où il y avoit un bataillon d'hommes & de femmes, que le desespoir forçoit à se battre. Ces Cavaliers les prirent en queuë, & lors qu'ils les eurent rompus ils les pousserent vertement, renverserent même pêle-mêle plusieurs de nos gens qui combattoient à pied, & tuerent ces braves Indiens, qui moururent presque tous les armes à la main, préferant la mort à la servitude. Ce fut par ce dernier combat qui se donna le jour de S. Luc de l'année mille cinq cens quarante, que les Espagnols, après s'être battus neuf heures entieres sans relâche, acheverent de triompher entierement de leurs ennemis.

CHAPITRE IX.

De quelques particularitez touchant la bataille.

LOrs que les Indiens attaquerent si courageusement nos gens, qu'ils les chasserent de Mauvila, un Espagnol de fort peu de consideration prit la fuite, & comme il se fut tiré de peril il tomba par terre, & se releva aussi-tôt. Cependant parce qu'il ne pensoit pas être tout à fait sauvé, il se remit à fuir & tomba encore, ce qui parut surprenant. On le trouva mort sans apparence de coup, ni de blessure, & l'on crut que la peur l'avoit fait mourir. Voilà une des choses singulieres qui arriverent pendant la bataille, & voici ce qui avint immédiatement aprés. Men Rodriguez Cavalier Portugais, qui avoit fort bien servi en Afrique, & sur les frontieres de Portugal, combatit presque tout le jour, & fit de très-belles actions; mais après la bataille lors qu'il eut mis pied à terre, il demeura immobile sans pouvoir parler ni manger, & mourut en cet état au bout de trois jours, quoi qu'il n'eût reçû ni coup ni blessure. On crut que les efforts extraordinaires qu'il avoit faits contre les Barbares, lui avoient causé cet accident, & l'on disoit qu'il étoit mort de trop de cœur. Du reste après la bataille il se trouva dans Mauvila un Indien qui avoit chargé les Espagnols avec tant de furie, que durant la chaleur du combat il ne s'étoit pas aperçû du carnage que l'on avoit fait de ses compagnons; mais comme la rage avec laquelle il se battoit fut passée, & qu'il reconnut le peril où il étoit, avec le malheur de son parti, il gagna en diligence le rempart, pour tâcher de se sauver à la campagne. Toutefois voyant la Cavalerie & l'Infanterie Espagnoles repanduës çà & là; il perdit toute espérance d'échaper. Il ôta la corde de son arc, en attacha un bout à une branche d'arbre, que l'on avoit laissée entre les pieces de bois du rempart, & l'autre à son cou, & se laissant tomber du haut du rempart en bas, il s'étrangla. Quelques soldats coururent à son secours, mais quand ils arriverent il étoit mort. Cette action fait voir le courage & le desespoir des Indiens, puisque le seul qui s'étoit sauvé du combat, aima mieux se faire perir lui-même, que de tomber au pouvoir de ses ennemis.

CHAPITRE X.

Etat des Espagnols aprés la bataille.

LE jour de la bataille le Général fit rendre aux morts les derniers devoirs & le lendemain il eut soin de faire panser tous les blessez. Mais il y en mourut plusieurs auparavant; car on trouva dix-sept cens soixante-dix blessures dange-

reuses, les unes à la poitrine, les autres à la tête, sans parler des blessures legeres, dont le nombre ne se sçauroit dire. Il n'y eut presque aucun soldat qui ne fust blessé, & même quelquefois de dix ou douze coups. C'est pourquoi il eut fallu plusieurs Chirurgiens; neanmoins il n'y en avoit qu'un, fort lent, & fort mal habile. D'ailleurs toutes choses manquoient, huile, bandes, charpie, habits; parce que les Indiens avoient enlevé le bagage, & que le feu avoit tout consumé. Il n'y avoit aussi ni hutte pour se mettre à couvert la nuit, ni vivres pour se rafraichir. Les soldats même ne pouvoient en aller chercher, à cause de l'obscurité & de leurs blessures : de sorte que n'esperant aucun soulagement des hommes, ils implorerent le secours du Ciel, & reconnurent que par les prieres, leurs forces & leur courage s'augmentoient peu à peu. Ainsi ils se tirerent glorieusement de l'état déplorable où la fortune de la guerre les avoit reduits. Les moins blessez eurent d'abord soin de ceux dont les coups étoient mortels. Les uns aporterent de la paille, les autres quelques branchages des huttes, que les Indiens avoient faites hors du bourg, & en firent des loges qu'ils appuyerent au rempart, sous lesquelles ils mirent les malades. Plusieurs ouvrirent les corps des Barbares tuez, dont ils tirerent la graisse & en composerent un onguent pour les blessures. Quelques-uns prirent les chemises de leurs compagnons morts, & se dépouillerent mesme des leurs pour en faire des bandages & de la charpie, & garderent celles de lin pour les blessures dangereuses; car les playes legeres se pansoient avec du gros linge, & des doublures de haut de chausses. D'autres écorchant les chevaux qu'on avoit tuez, en donnoient la chair aux plus foibles, les autres étoient sous les armes, pour faire teste à l'ennemi au cas qu'il parust; & voilà comment les Espagnols se rendirent tous service les uns aux autres durant quatre jours qu'ils panserent les blessures mortelles. Cependant ils perdirent vingt deux de leurs camarades faute d'être bien traitez: de sorte qu'avec treize qui expirerent immédiatement après le combat, & quarante-sept qui furent tuez, dont dix-huit perirent de coups de fléches à la tête, il en mourut quatre-vingt-deux, sans conter quarante-cinq chevaux que l'on regretta, comme la principale force de l'Armée.

CHAPITRE XI.

Indiens morts à la bataille.

Les Indiens perdirent près d'onze mille personnes dans la bataille. On en tua aux environs de Mauvila plus de deux mille cinq cens, parmy lesquels étoit le fils du Cacique, & dans le bourg plus de trois mille; outre un pareil nombre qui fut brulé : car dans une seule maison il y eut mille femmes d'étouffées par le feu; ce qui attiroit la compassion de tout le monde. A quatre lieues autour de la ville, parmi les bois, dans les ruisseaux, & autres endroits semblables, les soldats qui allerent en parti trouverent plus de deux mille

Barba-

Barbares; les uns morts, & les autres bleſſez, qui faiſoient tout retentir de leurs cris. Mais on ne put ſçavoir ce que le Cacique étoit devenu. Les uns aſſeuroient qu'il avoit lâchement pris la fuite, & les autres qu'il s'étoit bruſlé. Auſſi méritoit-il bien le feu, parce qu'il avoit cauſé tout le malheur arrivé de part & d'autre. En effet, dés qu'il aprit que les Eſpagnols devoient paſſer ſur ſes terres, il reſolut de les y exterminer. C'eſt pourquoi avant qu'ils y entraſſent, il envoya ſon fils accompagné de quelques uns de ſes ſujets vers le Général; afin que ſous pretexte de paix ils obſervaſſent la conduite des Eſpagnols dans la guerre, & que ſur leur rapport il priſt des meſures pour faire reuſſir ſes deſſeins. On apprit auſſi qu'un jour comme les habitans de Taliſſe ſe plaignoient à lui, que leur Cacique les obligeoit à donner aux Eſpagnols des hommes & des femmes pour eſclaves, il leur dit qu'ils lui pouvoient obeir ſans repugnance, que bien-tôt il leur renvoyeroit leurs gens & les Eſpagnols même dont ils ſe pourroient ſervir à cultiver la terre. Les Indiens que nos gens prirent à la bataille confirmerent la même choſe; & dirent, qu'à la perſuaſion de Taſcaluça, les habitans s'étoient aſſemblez dans la vuë de tuer les Chretiens; que pour les femmes elles avoient été attirées la plupart ſous de grandes promeſſes des Provinces voiſines; qu'aux unes on devoit faire preſent de capes d'écarlate, de jupes de ſatin & de velours, afin de paroitre à la dance & aux feſtes publiques; & qu'aux autres on étoit convenu de donner des chevaux pour ſe promener devant les Eſpagnols. Quelques-unes dirent qu'on leur avoit promis pluſieurs ſoldats pour eſclaves, & toutes declarerent le nombre qu'elles en devoient avoir; que comme pluſieurs d'elles avoient leurs maris, elles étoient venuës par leur ordre; & les autres à la ſollicitation de leurs parens qui leur avoient fait eſperer qu'elles verroient de grandes réjouiſſances, pour rendre graces au Soleil de la deffaite de leurs ennemis. Enfin quelques-unes avoüerent qu'elles s'etoient trouvées à la bataille à la priere de leurs galands, qui avoient ſouhaité avec paſſion qu'elles fuſſent témoins de leur valeur. Cela fait aſſez connoître qu'il y avoit long-temps que Taſcaluça méditoit ſa trahiſon: mais elle lui fut fatale auſſi bien qu'aux Eſpagnols, qui, ſans conter les choſes dont j'ay parlé, perdirent pluſieurs calices, pluſieurs paremens d'Autels, des chaſubles & autres ornemens, le vin & quelques meſures de farine de froment, que l'on gardoit pour dire la Meſſe. De ſorte que ne pouvant l'ouir, les Eccleſiaſtiques & les Religieux qui ſuivoient l'Armée s'aſſemblerent pour ſçavoir ſi l'on pourroit conſacrer avec du pain de gros millet: mais tous convinrent qu'il falloit du pain de pur froment, & du veritable vin. Comme donc l'on ne conſacra plus, on dreſſa tous les Dimanches & toutes les Feſtes un Autel, puis un Preſtre s'habilloit d'une eſpece de chaſuble de chamois, & diſoit *l'Introïte* avec les autres prieres de la Meſſe, ſans conſecration, & les Eſpagnols appelloient cela une Meſſe ſeiche. Celui qui la celebroit, ou bien quelque autre Eccleſiaſtique expliquoit l'Evangile, & l'accompagnoit d'une prompte exhortation. Ainſi nos gens ſe conſoloient un peu de ne pouvoir adorer Jeſus-Chriſt ſous les eſpeces du pain & du vin. Mais ce qui leur donna du déplaiſir, fut qu'ils demeurerent dans cet etat plus de trois ans; & juſqu'à ce que ſortant de la Floride, ils entrerent dans les terres des Chrétiens.

CHAPITRE XVI

Conduite des troupes apres la bataille, avec la mutinerie de quelques soldats.

LEs Espagnols furent huit jours aux loges qu'ils avoient faites autour du rempart de Mauvila, & quinze autres à se faire panser dans les huttes que les Indiens leur avoient preparées. Cependant ceux qui se portoient le mieux allerent quatre lieuës à la ronde chercher des vivres par les villages, où ils trouverent force millet; & beaucoup d'Indiens blessez, sans qu'ils rencontrassent personne qui en eut soin. Ils aprirent seulement que la nuit il venoit des gens les traiter, & que le jour ils se retiroient dans les forests. Nos soldats touchez de compassion partagerent leurs vivres avec ces pauvres Barbares. Mais comme les autres Indiens étoient cachez, & que l'on vouloit sçavoir ce qui se passoit dans le pays, les Cavaliers coururent cà & là pour faire quelques prisonniers, & prirent dix-huit ou vingt Indiens. Ils leur demanderent d'abord si l'on s'assembloit pour venir attaquer les troupes; & ils répondirent, que les plus braves des leurs ayant été tuez à la bataille, il n'y avoit plus personne qui put prendre les armes. On crut cela sans aucune peine; car tandis que les Espagnols sejournerent aux environs de Mauvila, ils eurent ce bonheur dans leur misere, que les ennemis ne leur donnerent point d'alarme; ce qui les eut fort incommodez dans l'état où ils étoient.

Durant ces choses Soto apprit que Maldonado & Arias amenoient des navires, & qu'ils découvroient heureusement là côte. Il sçût aussi des prisonniers, que la mer & la Province d'Achussi où il souhaitoit d'aller, n'étoient pas à trente lieuës de Mauvila. Ces nouvelles le réjouirent, dans l'esperance de mettre fin à son voyage, & de s'établir en Achussi; car il avoit resolu de bâtir une ville au port qui porte le nom de cette Province, où il recevroit tous les navires, & d'en faire un autre vingt lieuës, avant dans le païs, pour obliger les habitans d'embrasser la foy Catholique, & les reduire peu à peu sous la domination d'Espagne.

En consideration d'une si bonne nouvelle, & sur ce que l'on pouvoit aisément aller du camp en Achussi; le Général donna la liberté au Cacique de cette Province, lequel depuis quelque temps il retenoit auprès de sa personne fort civilement. Il le pria de lui conserver l'honneur de son amitié, & après lui avoir dit qu'il ne l'avoit pas renvoyé plûtôt, dans la crainte qu'étant fort éloigné de son païs, il ne lui arrivât par le chemin quelque malheur, il l'asseura que les Espagnols ne tarderoient point à se rendre sur ses terres. Le Cacique temoigna beaucoup de joye de cela, & après quelques complimens qu'il fit à Soto, sur la maniere dont il l'avoit traité, il lui promït qu'il tâcheroit de répondre par ses services aux obligations qu'il lui avoit, & là-dessus il prit la route d'Achussi. Cependant, la discorde, cette peste des nations & des armées destruisit tous les desseins que le Général avoit formez, de peupler cette Province.

vince. Car dans les troupes comme il ſe rencontroit des ſoldats qui avoient aidé à conquerir le Perou, & que repaſſant en leur eſprit les richeſſes que l'on y avoit gagnées, ils conſideroient qu'il n'y avoit rien de ſemblable à eſperer dans la Floride, il leur étoit impoſſible de ſe reſoudre à s'y établir D'ailleurs rebutez des fatigues, & épouvantez de la derniere bataille, ils diſoient qu'on devoit deſeſperer de dompter jamais des peuples auſſi fiers & auſſi belliqueux, qu'étoient les habitans des vaſtes regions qu'ils découvroient tous les jours; que ces Barbares aimoient avec trop de paſſion leur liberté, & qu'ils perdroient plûtôt la vie que de ſe ſoûmettre ſous le joug des Eſpagnols; qu'apres tout, les plus fertiles de leurs contrées ne valoient pas la peine que l'on ſe conſumaſt malheureuſement. Et puiſque l'on n'y trouvoit ni or ni argent, qu'il falloit, quand on ſeroit arrivé à la côte prendre la route du Perou & du Mexique, où il ſeroit facile à tout le monde de faire une fortune conſiderable. Ces diſcours furent raportez aux Général; mais ne voulant pas y ajouter foy, s'il ne les entendoit lui-même, il ſe mit la nuit à roder tout ſeul en habit déguiſé. Il ouit alors qu'un Treſorier * des troupes avec quelques autres, proteſtoient qu'à leur arrivée au port d'Achuſſi, s'ils trouvoient des vaiſſeaux ils feroient voile vers la nouvelle Eſpagne, & qu'ils étoient las de ſe ſacrifier pour conquerir un miſerable païs. Ces paroles toucherent Soto, dans la croiance qu'à la premiere rencontre ſon armée ſe diſſiperoit, & qu'il auroit le même malheur en ſes deſſeins, que Piçarre dans la conquête du Perou, qui demeura ſeulement avec treize ſoldats dans l'Iſle de Gorgonne; qu'après cela il lui ſeroit impoſſible de lever de nouvelles troupes; parce qu'il auroit perdu ſa peine, ſon autorité, ſon honneur; enfin ſes biens. Toutes ces conſiderations obligerent le General qui étoit jaloux de ſa gloire, à prendre des reſolutions précipitées & pleines de deſespoir. C'eſt pourquoy de crainte que ſes ſoldats n'executaſſent ce qu'il leur avoit entendu dire, il donna ſes ordres en diligence & avec adreſſe, pour avancer dans le païs, deſirant de s'éloigner de la côte, & d'ôter aux mécontens les moiens de lui ravir l'honneur, & de faire mutiner le reſte de ſon Armée. Mais cette conduite fut la cauſe & le commencement de ſa perte, & depuis il eut toujoûrs du malheur; car fâché de voir tous ſes deſſeins inutiles & ſon eſperance trahie, il erra comme par dépit de côté & d'autre, juſques à ce qu'il perdit par ſa mort tout le fruit de ſes travaux, ſes biens, & la gloire d'avoir pû fonder un Royaume, pour l'augmentation de la foi & de la Couronne d'Eſpagne. Neanmoins, ſi au lieu de s'écarter de la côte il eut d'abord pris le conſeil de ſes ſages amis, & châtié les principaux auteurs de la mutinerie, il eut retenu ſans peine les autres dans le devoir, & terminé peut être heureuſement ſon entrepriſe. Mais comme il ne ſuivit que ſa paſſion, il manqua en une choſe qui lui étoit de la derniere conſequence. Ainſi quiconque neglige de conſulter ſes amis, lors qu'il le faut, reuſſit ſouvent fort mal en ſes affaires.

* Juan Caitan.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Des femmes Indiennes adulteres.

AVant que de ſortir de la Province de Taſcaluça, il eſt à propos de raporter la maniere dont les loix de ce pays & de la contrée de Coça puniſſent les femmes adulteres. Il y a dans cette derniere Province une loy qui ordonne, ſur peine de la vie, que ſi quelqu'un a des indices ſuffiſans pour croire qu'une femme ſoit adultere, il ait à s'en éclaircir, & à l'accuſer auprés du Cacique, ou en ſon abſence, auprés des Juges du lieu. Ces Juges, ſur le raport qui leur eſt fait, informent ſecrettement contre la perſonne accuſée, & s'en ſaiſiſſent s'ils la trouvent coupable. Puis à la premiere fête, ils commandent qu'on publie que les habitans ayent à ſe rendre, au ſortir de leur dîner, dans un certain lieu hors du village; & que là ils ſe rangent tous en haye. Aprés cela viennent les Juges dont deux ſe placent à un bout de cette file, & deux à l'autre. Les premiers ordonnent qu'on leur amene la femme adultere; & alors ils diſent à ſon mary qui eſt preſent, qu'elle eſt convaincue de mauvaiſe vie, & qu'il la traitte ſelon la rigueur de la loy. Le mary la dépoüille toute nue, & la raſe avec une eſpece de raſoir * de pierre à fuſil; chaſtiment honteux, & ordinaire parmi les Nations du nouveau monde. Enſuite, pour marque qu'il la repudie, il ſe retire avec les habits de ſa femme, & l'abandonne au pouvoir des Juges. Deux commandent auſſi-tôt à la criminelle de paſſer pardevant les perſonnes qui ſont en haye, & d'aller declarer ſon crime aux deux autres Officiers. Elle obeït, & dès qu'elle les approche, elle leur dit qu'elle eſt convaincue d'adultere, & condamnée à la peine, dont les loix puniſſent ce crime; qu'on l'envoye vers eux, afin qu'ils faſſent d'elle ce qu'il leur plaira pour le bien de la Province. Les Juges la renvoyent incontinent avec cette réponſe, qu'il eſt raiſonnable que les loix qu'on a faites dans la vue de conſerver l'honnêteté publique ſoient inviolablement obſervées; qu'ainſi ils confirment la ſentence que l'on a rendue contre elle, & lui ordonnent à l'avenir de ne plus retomber dans ſa faute. Là deſſus elle s'en retourne vers les premiers Juges, & les gens qui ſont en haye la ſifflent, & tâchent à force d'injures d'augmenter ſa honte. Cependant le peuple qui vient en foule, & qui la voit toute nue, fait des cris aprés elle. Les uns lui jettent des mottes de terre, les autres de la paille, & d'autres de vieux drapeaux, des morceaux de nattes & autres choſes ſemblables. La loy le commande de la ſorte, & on ne regarde cette pauvre femme que comme la honte de ſon ſexe. Aprés tous ces maux, les Juges la banniſſent de la contrée, & la mettent entre les mains de ſes parens, avec ordre, ſur peine de punition exemplaire, de ne lui donner point d'entrée dans aucun endroit de la Province. Les parens la reçoivent, & ſi-tôt qu'ils l'ont couverte d'une mante, ils l'emmenent en un lieu où elle n'eſt vûe de pas un Indien du pays; & au même temps les Juges permettent au mary de prendre une autre femme. Voilà comment l'on punit

* Les Indiens n'avoient pas encore l'uſage des ciſeaux.

punit en Coça les Indiennes qui violent la foy qu'elles doivent à ceux qui les épousent ; mais dans la Province de Tascaluça, on les chastie encore avec plus de rigueur. La loy de cette contrée ordonne, que si à heure indue on voit quelqu'un entrer & sortir trois ou quatre fois d'une maison, & que l'on soupçonne d'adultere la maîtresse du logis, on est obligé selon la religion du pays d'avertir le mary de la conduite de sa femme, & de prouver par trois ou quatre témoins qu'on n'avance rien que de véritable. Le mary au même temps assemble les témoins, & les interroge l'un aprés l'autre avec d'horribles imprecations contre celui qui ment, & de grandes benedictions en faveur de celui qui découvre la verité.

Aprés cela s'il trouve sa femme suffisamment convaincuë d'avoir faussé sa foy, il la méne hors du bourg, l'attache à un arbre, ou à un pieu qu'il fiche en terre, & la tuë à coups de fléches. Ensuite il va trouver le Cacique, ou en son absence la Justice du lieu. Il leur dit qu'en un tel endroit hors du village, il vient d'oster la vie à sa femme sur le raport qu'elle étoit tombée en adultere ; qu'il supplie qu'on mande les accusateurs, afin que si le crime dont ils l'ont chargée est vray, il soit absous dans les formes, & qu'au contraire il reçoive la punition ordonnée par la loy de la Province. En ce dernier cas la loy commande que les parens de la femme tuent le mary à coups de fléches ; qu'il soit la proye des chiens & des oyseaux, & sa femme pour marque de son innocence honorablement enterrée ; que si les témoins persistent en leur deposition, & ne se contredisent point, en un mot, s'ils vérifient par de bons indices le crime dont il s'agit, on absout le mary avec la liberté de prendre femme, & défense sur peine de la vie aux parens de la criminelle, de lui arracher une seule fléche du corps, ni même de l'enterrer ; parce qu'il faut qu'elle serve d'exemple, & soit mangée des bêtes. On voit par là que dans toute la Floride on punit fort rigoureusement les femmes adulteres : mais on n'a pû sçavoir de quelle sorte on y chastioit les hommes qui débauchoient les femmes d'autruy. Les loix peut-être les y favorisent comme parmi les autres nations. Il me souvient là dessus de ce que disoit un jour une Dame de ma connoissance, que les hommes s'étoient seulement considerez, lors qu'ils avoient fait les loix contre l'adultere, & que la crainte qu'ils ont sans fondement de l'infidelité des femmes, les avoit obligez à les traiter cruellement. Mais que si les personnes de son sexe avoient ordonné des peines contre ce crime ; elles s'y seroient gouvernées sans passion & avec tant de prudence, que l'on n'auroit eu de part ni d'autre aucun sujet de se plaindre.

CHAPITRE XIV.

Entrée des Espagnols dans la Province de Chicaça.

POur revenir à Soto, aprés que les Espagnols eurent demeuré vingt-quatre jours aux environs de Mauvila, & recouvert assez de forces pour passer

 outre

outre, ils ſortirent de Taſcaluça, & arriverent au bout de trois jours dans la Province de Chicaça par des lieux dépeuplez, mais fort agreables. Le premier bourg qu'ils trouverent du côté qn'ils avançoient étoit ſur un fleuve grand, profond, & haut de bord. Le Général dépécha auſſi-tôt dans le village pour demander alliance, mais on répondit fierement qu'on vouloit la guerre. En effet, lorſque nos gens s'approcherent de ce lieu, un bataillon d'environ quinze cens hommes vint les attaquer. Toutefois, aprés quelques eſcarmouches les ennemis plierent, & ſe retirerent avec ce qu'ils avoient de meilleur vers le fleuve, dans le deſſein d'en défendre le paſſage: mais nos gens les pouſſerent vertement; ſi bien que les uns ſe jettoient dans l'eau, les autres la paſſoient en nacelles, pluſieurs à nage, & rejoignoient leurs troupes, qui faiſoient bien huit mille hommes. Elles bordoient l'autre côté du fleuve environ deux lieues de long, & travailloient courageuſement pour empêcher que l'on ne le traverſaſt. La nuit ils le paſſoient en bateaux, & venoient donner ſur les Eſpagnols, qui las d'être impunément harcelez firent en ſecret quelques foſſez vis à-vis des lieux où les ennemis débarquoient. Enſuite ils cacherent dans ces endroits des arbaleſtriers & des fuſeliers, avec ordre de ne point tirer, que les Indiens ne ſe fuſſent éloignez de leurs bateaux; mais alors de les charger vigoureuſement, & de fondre tête baiſſée ſur eux l'épée à la main; ce qui fut executé avec bonheur. On les repouſſa trois fois juſqu'à leurs vaiſſeaux; de ſorte que ſans ſe mettre plus au hazard de paſſer le fleuve, ils en défendirent le paſſage ſeulement: mais comme ils s'en acquittoient fort bien, & que Soto deſeſperoit de traverſer cette riviere, il commanda à cent hommes des plus experts en charpenterie d'aller dans un bois à une lieue du camp, & d'y faire deux barques capables de tenir beaucoup de monde. On executa ſes ordres, & en douze jours les barques furent faites avec deux chariots où on les mit, & que l'on fit tirer par des chevaux & des mulets. Les Eſpagnols même leur aiderent durant le chemin, & ſe rendirent heureuſement avant le jour en un endroit du fleuve, où ils trouverent de côté & d'autre un paſſage fort commode. Sur ces entrefaites le reſte des troupes les joignit, & alors aprés que le Général eut fait jetter les barques dans l'eau, il commanda à dix Cavaliers & à quarante fantaſſins d'entrer en une des barques, & autant en l'autre, & de paſſer promptement de crainte des ennemis, avec ordre aux gens de pied de ramer, tandis que leurs compagnons demeureroient à cheval, pour être preſts à combattre au ſortir du fleuve. Cependant cinq cens Indiens qui étoient allez à la découverte, entendirent le bruit de ceux qui traverſoient la riviere; ils accoururent au paſſage, les couvrirent de fléches, envoyerent au ſecours, & donnerent l'alarme par tout. Neanmoins ſans perdre cœur, les Eſpagnols arriverent à l'autre bord la plûpart bleſſez, parce que les Indiens tiroient ſur eux tout à leur aiſe. La ſeconde barque s'éloigna un peu du paſſage, & ne le put gagner qu'à force de rames: mais la premiere qui étoit déja abordée, ſaute à terre. Silveſtre & Garcia Cavaliers hardis, & vaillans ſortent les premiers, & chargent vigoureuſement les ennemis. Il les pouſſent quatre fois à plus de deux cens pas de la riviere; & comme ils retournoient à la charge, ils furent ſecondez par d'autres Cavaliers, ce qui commença à ralentir la fureur des Barbares, & favoriſa les fantaſſins, qui

hors

hors de combat à cause de leurs blessures, se retiroient dans un village sur le bord de l'eau. Cependant la seconde barque gagne le passage, le soldat saute à terre, & se joint à ceux qui se battoient dans la pleine. Presque au même temps le Général, qui à la priere des troupes ne s'étoit point embarqué à cause du peril, passe avec quatre-vingts Espagnols, & redouble par ce renfort le courage des autres. Les Indiens qui voyent croistre le nombre de leurs ennemis, & qui craignent d'être taillez en pieces, plient & gagnent une forêt toute proche; & de la leur Camp qui avançoit au secours. Mais sur l'assûrance que les Espagnols avoient presque tous passé le fleuve, ils reprirent ensemble la route du quartier, où à leur arrivée ils se fortifierent de palissades. Nos gens qui les suivoient en queuë les harcelerent avec opiniâtreté pour empêcher leur travail; toutefois ils ne laisserent pas de continuer, & même les plus hardis sortirent à l'escarmouche. Mais les Cavaliers plus vistes qu'eux les perçoient à grands coups de lance. On employa le jour en ces sortes de combats, & la nuit on demeura en repos, parce que l'ennemi ne parut plus. Cependant le reste des troupes passa heureusement.

CHAPITRE XV.

Bataille de Chicaça.

APrès le passage du fleuve, les troupes défirent les barques, & en conserverent la ferrure pour s'en servir au besoin. Ensuite elles continuerent leur marche, & au bout de quatre jours de chémin elles arriverent par une plaine semée de villages, à la Capitale de Chicaça. Cette ville est de deux cens feux, & située sur une coline qui s'étend de Nord à Sud: elle est arrosée de plusieurs petits ruisseaux couverts de noyers, de chesnes, & d'arbres semblables. Nos gens entrerent dans cette place au commencement de Decembre de l'année 1540. & comme ils la trouverent abandonnée, ils y passerent leur quartier d'hyver. Ils y bâtirent même pour se loger plus commodement des maisons, avec du bois & de la paille qu'ils allerent quérir dans les villages voisins. Après cela ils coururent la campagne, & firent plusieurs prisonniers: mais dans la vûe de faire la paix, le Général en renvoyoit quelques-uns avec des présens pour le Cacique, qui l'entretenant d'esperance & d'excuses dépéchoit à son tour vers lui, & lui envoyoit des fruits, du poisson & du gibier. Cependant toutes les nuits il venoit des Indiens harceler nos gens, mais dés qu'ils les aperçevoient ils se retiroient, témoignant de la crainte & de la foiblesse, pour rendre les Espagnols plus négligens à se battre, par les mépris qu'ils féroient d'eux, & les vaincre avec plus de facilité, lors qu'ils les attaqueroient véritablement. Enfin honteux de toutes ces feintes, & d'avoir si long-temps caché leur courage, ils resolurent d'en donner des marques par la défaite de nos troupes: c'est pourquoi sur la fin de Janvier de l'année 1541. une nuit que le vent de Nord les

favorisoit, ils s'avancerent trois bataillons de front, à cent pas des sentinelles Espagnoles. Le Cacique à la tête de celui du milieu commandoit l'attaque de la ville, & l'on n'entendit au même temps que fifres, cors, & tambours. Tout retentit des cris des Barbares, qui le flambeau à la main fondent sur nos gens. Ces flambeaux qui sembloient de cire, parce qu'ils éclairoient bien, étoient faits d'une certaine herbe qui croît en ce pays là, & qui, lors qu'elle est en corde & allumée conserve le feu comme une mesche, & agitée, ou secouée jette une flamme fort claire. Outre ces flambeaux qui leur servoient dans le combat, ils allumoient au bout de leurs fléches de cette herbe dont je viens de parler, puis ils les tiroient sur la ville, & y mettoient le feu sans peine, à cause que les maisons étoient de paille, & le vent tres-favorable. Aussi une attaque si extraordinaire & si imprevûë surprit nos gens, mais elle n'ébranla pas leur courage. Ils font par tout resistance. Soto donne tout l'ordre qu'il peut dans cette horrible confusion, monte à cheval le casque en tête, la lance en main avec sa cotte d'armes, & sort hardiment de la ville pour faire tête aux Barbares. En peu de temps il est secondé de dix ou douze braves Cavaliers, & ensuite de plusieurs fantassins, qui malgré le feu & la fumée que le vent pousse sur eux, font voir leur valeur. Quelques-uns coulent à quatre pates sous les torrens de flamme, qui roulent dans le poste où ils sont, & rejoignent heureusement le Général; les autres courent aux malades, & en font échaper avec eux une partie à la campagne, tandis que le reste brule avant que de pouvoir être secouru.

Les Cavaliers de leur costé tâchent de se tirer de peril. Les uns dans la crainte de ne pouvoir se sauver abandonnent leurs chevaux, les autres montent dessus sans selle & se rendent vers le Général, qui le premier avoit eu l'honneur de tuer un Barbare de sa main. Cependant les Indiens, excepté le bataillon du Cacique, entrent dans la place à la faveur du feu, & tuent cruellement hommes & chevaux; quarante ou cinquante fantassins épouvantez de cette furie, prennent lâchement la fuite, chose honteuse, & qu'on n'avoit point encore vûë depuis que les troupes étoient entrées dans la Floride. Tovar qui les aperçût, courut après eux l'épée à la main, leur criant de toute sa force, qu'ils retournassent promptement contre l'ennemi; qu'il n'y avoit nulle retraite pour eux, & que leur courage seul les pouvoit sauver. Sur ces entrefaites Gusman à la tête de trente soldats sort d'un autre quartier de la ville, & coupe les devans à ces fuyars, blâme leur lâcheté, & les porte si fortement à recouvrer leur honneur, que le repentir les prend. Ils rentrent dans leur devoir, tournent vers la ville avec lui & avec Tovar, & poussent courageusement tous les Barbares qu'ils rencontrent. Vasconcelos sort aussi en même tems avec vingt-quatre Cavaliers Portugais, & donne de son côté sur les Indiens. Enfin, les uns & les autres les attaquent, & les pressent avec tant de vigueur, qu'ils les recognent jusques dans le bataillon du Cacique, où étoit le fort de la mêlée, & où ceux qui secondoient Soto se battoient en veritables soldats. Neanmoins à l'arrivée du secours ils font un nouvel effort, le Général attaque un Indien, que l'on remarquoit entre tous dans le combat, il le serre, le blesse, & redouble ses coups, à cause qu'il ne lui a pas ôté la vie. Mais comme il se hausse sur les estriers pour l'achever tout-à-fait, le poids de

son

ſon corps joint à la violence avec laquelle il ſe porte, tourne la ſelle de ſon cheval que l'on avoit oublié de ſangler, & il tombe au milieu des ennemis. Les Eſpagnols qui le voyent en peril, le ſecourent tête baiſſée, & combattent avec tant de courage qu'ils le ſauvent. Ils le remettent auſſi-tôt à cheval, & il recommence à donner: cependant les Indiens qui remarquent que de toutes parts, nos ſoldats fondent ſur eux, commencent à plier, & n'opiniâtrent plus le combat que de fois à autre. Mais enfin dans la vûe qu'ils vont ſuccomber, ils s'appellent à grands cris les uns les autres pour ſe retirer, & prennent la fuite. Le Général ſe met à leur trouſſe avec ſa Cavalerie, & les pourſuit autant que le feu les peut éclairer. Après cela il fait ſonner la retraite, & rentre dans la place, pour voir le deſordre que les Barbares avoient fait durant deux grandes heures de combat. Il trouve quarante ſoldats morts, avec pluſieurs chevaux bleſſez, & cinquante de tuez, dont quelques-uns qu'on n'avoit pas eu le loir de délier, avoient été brulez aux mangeoires où ils étoient attachez avec des chaînes de fer aux têtieres. D'ailleurs, hormis quelques cochons qui échaperent à travers la clôture qui les enfermoit, le reſte fut conſumé par le feu; ce qui toucha d'autant plus que dans le beſoin où l'on étoit de viande, on les reſervoit pour les malades.

Carmona, qui raporte cette particularité, ajoûte que chaque Indien portoit trois cordes, l'une pour attacher un cochon, l'autre un cheval, & la troiſiéme un ſoldat. Ce qui fâcha encore très-ſenſiblement nos gens, fut la mort de Franciſca Heneſtroſa, la ſeule Eſpagnole qui ſuivit l'Armée. Elle étoit femme de Ferdinand Batiſta, & prête d'accoucher quand les ennemis donnerent l'alarme. Son mari qui étoit brave ne ſongea alors qu'à les repouſſer, & à ſon retour du combat il vit que ſa femme n'ayant pû ſe garantir du feu y étoit perie. Franciſco Henriquez miſerable fantaſſin fut bien plus heureux dans ſon malheur. Tout languiſſant qu'il étoit parmi les malades, il ſe ſauva de l'embraſement. Mais comme il s'enfuyoit, un Indien d'un coup de fléche lui perça preſque l'aîne, & l'étendit par terre, où il demeura plus de deux heures. Neanmoins il guerit heureuſement de ſa maladie & de ſa bleſſure que l'on croyoit mortelle. Choſe étrange qu'un malheureux échape à tous ſes maux, tnndis que tant de braves gens periſſent!

CHAPITRE XVI.

Ce qui firent les Eſpagnols aprés la bataille.

LOrs qu'on eut rendu aux morts les derniers devoirs, & donné ordre pour les bleſſez; on alla ſur le champ de bataille, où l'on vit un gros cheval, avec une fléche qui lui paſſoit quatre doigts de l'autre côté au travers des épaules. On trouva auſſi pluſieurs autres chevaux avec les entrailles percées à coups de traits, & quinze qui étoient percez au milieu du cœur, dont quatre l'avoient chacun traverſé

verſé de part en part de deux fléches. Trois jours après, dans la crainte d'une nouvelle attaque, parce que les ennemis n'avoient perdu que cent hommes, le Général commanda d'avancer une lieuë, avec ordre aux ſoldats d'aller chercher du bois & de la paille, & de bâtir un bourg qu'ils appellent *Chicacilla*. Ils accommoderent promptement une forge avec des cuirs d'ours & des canons de mouſquets, & firent des lances, des rondaches, & autres armes dont ils avoient beſoin. Ce fut dans ce lieu que le Général donna la charge de Moſcoſo à Gallego : car lors qu'il ſe fut enquis de la conduite des Officiers du Camp, il connut que Moſcoſo avoit mal fait ſon devoir, & qu'il étoit en partie cauſe que les Indiens avoient ſurpris & preſque vaincu les Eſpagnols. En effet ſans un Religieux, & quelques particuliers qui les obligerent de retourner à la mélée, les Barbares qui ſe battoient pour l'honneur & pour la liberté du pays, avoient gagné la victoire. C'eſt pourquoi honteux d'avoir lâché le pied, ils revenoient trois jours après leur fuite, pour nous attaquer dans la reſolution de vaincre ou de mourir glorieuſement. Mais à deux - portées de mouſquet du camp, il tomba une ſi groſſe pluye qu'elle mouilla les cordes de leurs arcs, & les contraignit de rebrouſſer chemin. Nos gens avertis de ce deſſein par un Indien que l'on prit le lendemain matin, aprehenderent de nouveau le feu & ſe mirent hors du bourg en bataille avec des ſentinelles deçà & delà. Toutefois les Barbares ne laiſſerent pas de venir toutes les nuits par divers endroits fondre ſur eux à grands cris : ils tuoient ſans ceſſe quelque ſoldat, ou bleſſoient quelque cheval. Les Eſpagnols, qui de même les repouſſoient vertement, ne manquoient point auſſi d'en percer pluſieurs, mais pour cela l'ennemi ne perdoit point cœur. Soto qui vouloit ſe mettre à couvert de leurs inſultes, envoioit tous les matins en campagne des partis de Cavalerie & d'Infanterie, qui faiſoient main baſſe ſur tous les Indiens qu'ils rencontroient, & ne retournoient qu'au Soleil couché, avec aſſurance qu'à quatre lieuës autour du Camp, on ne trouveroit en vie aucun habitant du pays. Mais ce qui étoit étonnant, les bataillons ennemis revenoient quelquefois quatre ou cinq heures après nous harceler avec perte de part & d'autre. Neanmoins durant ces eſcarmouches rien n'arriva de plus remarquable qu'une nuit que le quartier de Guſman fut attaqué par un bataillon d'Indiens. Ce Capitaine avec cinq Cavaliers ſort auſſi-tôt pour leur faire tête, il commande à ſon Infanterie de le ſuivre ; & au même inſtant que les ennemis allument leurs flambeaux, nos gens les chargent. Guſman attaque le Porte-Enſeigne, & lui pouſſe un grand coup de lance, l'Indien l'évite, ſaiſit la lance, l'arrache des mains de Guſman, & ſans abandonner ſon drapeau qu'il tenoit de la main gauche, le renverſe de deſſus ſon cheval. Nos ſoldats accourent à ſon ſecours, le ſauvent, & mettent en déroute le bataillon ennemi, mais non pas ſans perte. Ils eurent deux chevaux bleſſez & autant de tuez, ce qui modera la joye qu'ils avoient euë de tirer leur Capitaine de peril.

CHAPITRE XVII.

Invention contre le froid.

MAlgré les attaques continuelles des Indiens, les Eſpagnols demeurerent juſqu'à la fin de Mars dans leur poſte. Ils y ſouffrirent beaucoup de froid, parce qu'ils paſſoient les nuits ſous les armes, & que la plûpart étoient ſans ſouliers avec de méchans haut de chauſſes de chamois. Auſſi ſelon toutes les apparences, ils ſeroient morts de froid ſans Juan de Vego, dont je dirai ici quelque choſe avant que de venir aux bons offices qu'il leur rendit. Vego paſſoit pour un ſoldat groſſier, & neanmoins il étoit affable, & même agréable quelquefois. C'eſt pourquoi l'on ſe plaiſoit à rire avec lui, & à lui faire quelques petites malices. Porcallo de Figueroa aimoit ſur tout à le jouër, car il lui fit aux Havanes une telle plaiſanterie, que pour l'en ſatisfaire, il lui donna un cheval dont on lui offrit dans la Floride ſept mille écus à payer ſur la premiere fonte de métal qu'on y féroit: mais Vego refuſa cette condition, & l'on ne fit aucune fonte. Voici ce qu'il inventa pour lui & pour ſes compagnons. Comme il aperçût que le froid les alloit tous accabler, & qu'il y avoit beaucoup de tres-bonne paille au quartier, il ſe mit à faire une natte de quatre doigts d'épaiſſeur, longue & large à proportion; ſi bien qu'une moitié lui ſervoit de matelas, & l'autre de couverture. Il connut que cette invention le paroit du froid, & il fit promptement pluſieurs autres nattes en faveur des ſoldats qni l'aiderent à travailler; chacun ſe piquant de mettre la main à l'œuvre. Ainſi par le moyen des nattes qu'on porta au corps de garde, & dans les places d'armes, les Eſpagnols reſiſterent aiſément au froid. Auſſi à la reſerve des maux que leur faiſoient les Barbares, ils paſſerent l'hyver ſans incommodité; car ils avoient des fruits & du gros millet en abondance, & rien ne leur manquoit des choſes neceſſaires â la vie.

Fin du premier Livre.

LIVRE



LIVRE II.

DE LA

FLORIDE.

Attaque du fort d'Alibamo. Mort de plusieurs Espagnols. Arrivée des troupes en Chisca. Procession où l'on adore la croix. Guerre entre deux Caciques. Invention pour faire du sel. Habitans de Tula; avec le quartier d'Hyver des troupes en Utiangue.



CHAPITRE I.

Attaque du fort d'Alibamo.

LE Général & ses Capitaines après quatre mois de sejour dans la Province de Chicaça, en partirent avec joye au commencement d'Avril de l'année 1541. & firent le premier jour de leur marche quatre lieuës, par un païs peuplé de plusieurs villages de quinze à vingt maisons chacun. Ils se camperent à un quart de lieuë de ces habitations dans la créance de prendre enfin un peu de repos, mais il en arriva autrement. Car après que les coureurs que l'on avoit détachez pour aller à la découverte, eurent raporté qu'assez près du camp, il y avoit un fort où il paroissoit environ quatre mille hommes, le Général avec cinquante chevaux alla promptement les reconnoître; & à son tour il dit à ses Capitaines, qu'il falloit avant la nuit en chasser tous les Barbares; que c'étoient des enragez, qui les poursuivoient à toute outrance, & les bravoient avec

avec trop d'orgueil ; qu'ils étoient donc obligez par honneur à les chatier, & leur apprendre aux dépens de leur vie la valeur des Espagnols ; qu'en un mot on se devoit porter avec d'autant plus de courage à leur enlever leur retraite, que toute la nuit ils harceleroient les troupes par de continuelles escarmouches. Tous les Officiers approuverent le sentiment de leur Général, qui laissa une partie de l'armée à la garde du camp, & marcha avec l'autre contre le fort, qu'on appelloit Alibamo. Ce fort étoit en quarré avec quatre palissades de quatre cens pas de long chacune, & deux autres dedans. La premiere de toutes avoit trois portes si basses qu'un Cavalier n'y pouvoit entrer ; l'une au milieu, & les autres aux coins. Vis à vis de ces portes seulement, il y en avoit trois autres en chaque palissade, afin que si l'on gagnoit les premieres on se défendit aux suivantes. Les portes de la derniere palissade donnoient sur une petite riviere, où il y avoit de méchans ponts, & qui en de certains endroits étoit tres-profonde, avec des bords si hauts, qu'on n'y pouvoit presque passer à cheval. Les Indiens avoient aussi bâti ce fort de la sorte pour s'asseurer contre les chevaux, & pour obliger les Espagnols à se battre a pied ; car ils n'apréhendoient pas nôtre Infanterie. Comme on s'approchoit de cette place, le Général ordonna à cent Cavaliers des mieux armez de mettre pied à terre, & apres en avoir fait trois bataillons, il commanda l'attaque avec ordre aux fantassins de les soutenir. Gusman marcha droit à la premiere porte, Cardeniosa à la seconde, & Silvestre à la troisiéme, chacun à la tête de leurs gens. Les assiégez firent aussi-tôt une sortie de cent hommes par chaque porte, avec de grandes plumes sur la tête ; & afin de donner plus d'epouvante, le visage & les bras peints par bandes de diverses couleurs. Ils attaquerent vivement les Espagnols, & blesserent d'abord Diego de Castro, & Pedro de Torrés, qui étoient aux côtez de Silvestre que Reinoso seconda fort promptement. Louïs de Bravo à la tête de l'autre bataillon auprès de Gusman, fut aussi frapé d'un coup de fléche au défaut de la cuisse. Cardeniosa vit tomber auprès de lui Francisco de Figueroa blessé au même endroit que Bravo. Les Indiens visoient ordinairement de la cuisse en bas, à cause qu'ailleurs les Espagnols avoient de quoi se garantir de leurs coups. Neanmoins, parce qu'ils tiroient sur nos gens avec des traits armés de pierre à fusil, & que ces traits faisoient beaucoup plus de mal que les autres, Cardeniosa & ses compagnons les serrerent de si prés, qu'ils leur osterent le moyen de se servir de leurs fléches, & les menerent battant jusqu'aux portes. Là dessus le Général donne avec cinquante chevaux, & reçoit sur le front du casque un si violent coup de fléche, que le trait bondit au moins de la hauteur d'une pique. Toutefois sans s'étonner, il pousse si vertement les Indiens, qu'il les contraint de se jetter en diligence dans le fort : Mais comme les portes en étoient étroites, & qu'ils n'y pouvoient passer que deux de front, on en fit un grand carnage, & l'on entra même pêle & mêle avec eux. Les Espagnols animez alors de nouveau par le souvenir du mal qu'ils leur avoient fait, les chargent avec ardeur, & en passent un grand nombre au fil de l'épée. Les ennemis en desordre abandonnent le fort ; les uns sautent du haut des palissades, & tombent au pouvoir des cavaliers qui n'ont pas mis pied à terre, & qui les percent à coups

de lances; les autres passent sur les ponts, mais ils se pressent tellement qu'ils se renversent dans l'eau. Plusieurs qui ne peuvent gagner les ponts, à cause qu'on les pousse trop chaudement, se jettent dans le fleuve, le traversent à la nage, & se mettent en bataille sur le bord; & incontinent l'un de ces Indiens sort du bataillon, & défie le plus brave des arbalestriers Espagnols pour se battre contre lui. Juan de Salinas accepte hardiment le défi, quitte le gros qui étoit derriere des arbres à couvert du trait, & vient se poster vers le bas du fleuve vis-à-vis de son ennemi, qui n'étoit couvert, non plus que lui d'aucune rondache. Ils s'apprestent pour le combat & se tirent. L'Espagnol attrape l'Indien à la poitrine, & l'Indien l'Espagnol un peu plus bas que l'oreille, & lui traverse le cou de telle sorte, que la fléche sortoit autant d'un côté que d'autre. Les Indiens qui voyent que leur homme chancelle, accourent à lui & l'emportent. Cependant le Général ennuyé de leur resistance, passe le fleuve à gué au dessus du fort, assemble la Cavalerie, fond sur eux & les poursuit jusques à la nuit; si bien qu'à compter ceux qui perirent dans le fort, il y demeura du coté des ennemis plus de deux mille hommes, & de celui des Espagnols trois soldats seulement, Castro, Torrés & Figueroa, dont ils eurent beaucoup de regret: encore ne moururent-ils de leurs blessures qu'un peu après la bataille. Mais ils eurent tant de blessez, qu'au retour de la poursuite des Barbares ils furent obligez de sejourner quatre jours dans le fort pour les traiter.

CHAPITRE II.

Mort de plusieurs Espagnols fauté de sel.

AVant que de passer outre, il est à propos de raporter qu'au temps que les Espagnols entrerent en Tascaluça, ils perdirent plusieurs de leurs compagnons faute de sel. D'abord une fievre maligne prenoit ceux qui étoient le plus dans le besoin d'en manger, & leur pourrissoit les entrailles: de sorte qu'au bout de trois ou quatre jours ils sentoient si mauvais, que de cinquante pas on ne pouvoit supporter la puanteur qui sortoit d'eux. Ainsi ce mal après les avoir laissé languir quelque temps les emportoit sans ressource. La plupart des autres étonnez d'un accident si étrange, eurent heureusement recours au preservatif des Indiens, qui s'exemptoient de la pourriture par le moyen d'une certaine herbe qu'ils faisoient brûler, & dont ils méloient la cendre parmi les choses qui servoient à les nourrir. Mais pour les autres Espagnols qui mépriserent cette recette, & qui s'imaginerent qu'il y avoit de la honte à eux d'employer à leur conservation les mêmes remedes que les Barbares, ils moururent malheureusement; car encore que durant leur maladie on leur donnât des preservatifs, ils ne leur servoient de rien, à cause qu'ils n'étoient propres que pour empécher la corruption, & non pour guerir celle qui y étoit déja. En l'espace d'un an qu'on manqua de sel il perit plus de soixante de nos Espagnols.

Il me ſemble encore neceſſaire de dire ici, qu'on parle un langage tout-à-fait different dans toutes les contrées de la Floride, & que Soto avoit outre Ortes treize ou quatorze truchemens pour communiquer avec les Caciques. Ces truchemens, quand il s'agiſſoit d'affaire avec ces Caciques, ſe mettoient de file ſelon qu'ils s'entendoient, & de l'un à l'autre la parole alloit juſqu'à Ortis qui étoit au bout, & qui raportoit toutes choſes au Général. Ainſi nos gens avoient beaucoup de peine à s'informer des particularitez des Provinces par où ils paſſoient; les Indiens au contraire n'en avoient aucune pour entendre le langage des troupes; car après deux mois de frequentation, ils concevoient ce qu'on leur diſoit, & s'expliquoient en partie ſur les ſujets les plus ordinaires. Mais lors qu'ils avoient demeuré cinq ou ſix mois à la ſuite de l'armée, ils ſervoient de truchemens; ils entendoient l'Eſpagnol, & s'y exprimoient avec facilité, ce qui aidoit extrémement le Général à s'enquerir de tout: & cela montre que les habitans de la Floride ont plus d'eſprit qu'on ne s'imagine.

CHAPITRE III.

Les troupes arrivent en Chiſca, & font la paix avec le Cacique.

JE retourne où j'en étois de mon Hiſtoire. Les Eſpagnols au ſortir d'Alibamo marcherent à travers un deſert toûjours du côté du Nord pour s'éloiner de plus en plus de la mer, & au bout de trois jours ils apperçûrent la Capitale de Chiſca, qui porte le nom de ſa Province & de ſon Seigneur. Cette ville eſt ſituée proche un fleuve, que les Indiens appellent *Chucagua*, le plus grand de tous ceux que nos gens ayent vû dans la Floride. Les habitans de Chiſca qui n'étoient pas avertis de la venuë des troupes, à cauſe de la guerre qu'ils avoient avec leurs voiſins, furent ſurpris. Les Eſpagnols les pillerent, & en firent pluſieurs priſonniers; le reſte s'enfuit, les uns dans un bois entre la ville & le fleuve; & les autres à la maiſon du Cacique, élevée ſur une éminence d'où elle commandoit à toute la place. Ce Seigneur étoit vieux, & malade alors dans ſon lit, preſque ſans forces. Il étoit de petite taille & de ſi pauvre mine, que dans le païs on n'en avoit point encore vû de tel. Neanmoins au bruit de l'alarme, & ſur le raport qu'on pille & prend ſes ſujets, il ſe leve, ſort de ſa chambre avec une hache d'armes à la main, & menace de tuer tous ceux qui ſont entrez ſans ſon ordre ſur ſes terres. Mais comme il alloit ſortir de ſa maiſon pour s'oppoſer lui même aux Eſpagnols, ſes femmes aidées de quelques-uns de ſes ſujets qui s'étoient ſauvez vers lui le retinrent. Elles lui repreſenterent la larme à l'œil, qu'il étoit foible, ſans troupes, ſes vaſſaux en deſordre & hors d'état de combattre, & ceux à qui il avoit à faire, vigoureux, en bon ordre, en grand nombre, la plupart montez ſur des animaux ſi viſtes qu'on ne leur pouvoit jamais échaper; qu'il falloit donc attendre une occaſion favorable de ſe vanger, & tromper cependant les ennemis par de belles

aparences d'amitié, pour empécher sa ruine & celle de ses sujets. Ces considerations arresterent Chisca: Mais il étoit si fort irrité de l'injure que les Espagnols lui avoient faite, que sans vouloir écouter les envoyez du Général qui lui demandoient la paix, il leur declara la guerre, ajoutant qu'il esperoit dans peu d'égorger leur Capitaine, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Neanmoins Soto sans s'étonner de cela, lui dépécha d'autres personnes qui excuserent le desordre qu'on avoit fait d'abord, & continuerent à lui demander la paix. Ce qui porta Soto à en user ainsi fut qu'il voyoit que les troupes étoient rebutées de combattre sans cesse, & embarassées d'hommes & de chevaux malades; qu'en moins de trois heures il s'étoit joint au Cacique environ quatre mille hommes fort bien armez; que probablement il s'en amasseroit encore un plus grand nombre. D'ailleurs l'assiette du lieu étoit tres-favorable aux Indiens, & tres-incommode aux Espagnols, à cause des bois qui étoient autour de la ville, & qui empéchoient que l'on ne put se servir des chevaux. Enfin au lieu d'avancer par la guerre Soto voioit qu'ils se ruinoient eux-mêmes de jour en jour. Voilà les considerations qui portoient le Général à faire la paix; mais la plupart des Indiens qui s'étoient assemblez pour deliberer sur ce sujet, avoient des vûës toutes contraires. Les uns vouloient la guerre, dans la créance qu'il n'y avoit point d'autre voye pour recouvrer leurs biens, & delivrer leurs compagnons du pouvoir des Espagnols; que de telles gens n'étoient point à craindre; que la paix qu'ils demandoient avec tant d'empressement étoit une marque assûrée de leur peu de cœur; qu'il falloit donc leur faire connoître par un combat le courage de ceux qu'ils venoient attaquer, afin que nul étranger n'eut à l'avenir la hardiesse d'entrer sur leurs terres. Mais les autres soûtenoient que la paix étoit le seul moyen de r'avoir leurs biens, & de retirer leurs prisonniers; que si l'on venoit à se battre, il falloit appréhender un plus grand malheur que le premier; le feu, la perte de leurs grains, qui étoient encore sur pied, la ruine entiere de la Province, avec la mort de plusieurs de leurs gens; que puis que les ennemis étoient venus jusqu'à eux à travers tant de facheux perils, & de braves peuples, on ne pouvoit raisonnablement douter de leur valeur; qu'ainsi sans en avoir d'autres preuves, il falloit se porter à la paix; & que si elle n'étoit point utile, on la romproit alors beaucoup plus avantageusement qu'on ne féroit aujourd'hui la guerre. Cet avis fut le plus fort, & le Cacique dissimulant son ressentiment demanda aux envoyez du Général ce qu'ils prétendoient par le moyen de la paix, dont ils témoignoient avoir tant d'envie. Ils répondirent leur logement dans la ville avec des vivres pour passer outre. Chisca consentit à tout, à la charge qu'ils mettroient en liberté ceux de ses sujets qu'ils avoient pris; qu'ils rendroient tout le pillage, & n'entreroient point dans sa maison; qu'autrement ils n'avoient qu'à s'apprêter à combattre à toute outrance. Les Espagnols accepterent la paix à ces conditions. Ils relâcherent les sujets de Chisca, parce qu'ils ne manquoient pas d'Indiens de service, & rendirent tout le butin qui n'étoit que de méchans chamois, avec quelques mantes de très-petite valeur. Ensuite les habitans abandonnerent la ville avec les vivres qu'ils avoient, & les Espagnols y demeurerent six jours à traiter leur malades. Le dernier jour Soto obtint permission de Chisca de l'aller visiter

en

en sa maison, où après l'avoir remercié de la faveur qu'il avoit faite aux troupes, il se retira, & continua le lendemain sa decouverte.

CHAPITRE IV.

Ce qui arriva aux Espagnols depuis Chisca jusques à Casquin.

AU sortir de la Province de Chisca, les troupes marcherent en remontant vers le haut du fleuve. Elles firent en quatre jours douze lieuës seulement, en consideration des malades, & arriverent en un endroit où l'on pouvoit passer l'eau, parce qu'il étoit aisé d'en approcher; & qu'ailleurs de côté & d'autre, le fleuve étoit borde d'un bois fort épais, & le rivage si escarpé qu'on n'y pouvoit monter ni descendre. Ils demeurerent à faire des barques dans ce lieu, où à leur arrivée il parut à l'autre bord de l'eau, environ six mille Indiens bien armez, & avec plusieurs bateaux, pour en disputer le passage. Mais le jour suivant quatre de plus considerables de la troupe vinrent de la part de leur Cacique trouver le Général, & après les reverences accoûtumées, ils lui firent compliment sur sa venuë, & lui demanderent la paix & son amitié.

Soto les reçût avec joye, & les renvoya fort satisfaits. C'est pourquoi durant vingt jours, que les Espagnols furent sur le bord du fleuve, ces quatre Indiens les servirent de toutes leurs forces auprès du Cacique. Neanmoins il fut impossible de l'obliger à venir au camp, & il s'en excusa toûjours de façon ou d'autre. Aussi l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers le Général que par crainte seulement, & pour empêcher que l'on ne fît le dégât dans sa Province: car comme le temps de la moisson approchoit, & qu'elle paroissoit extrémement belle, cela lui eût fait un sensible déplaisir.

Les Espagnols acheverent en quinze jours deux barques, à cause que tout le monde y travailloit, & ils les garderent nuit & jour, de peur que les Indiens ne les brûlassent.. Ceux-ci venoient de tous côtez en bateaux se poster à l'endroit de nos gens, puis ils s'avançoient vers eux à grands cris, & les couvroient de fléches. Mais ils étoient repoussez à coups de mousquets du retranchement qui étoit sur le bord du fleuve: si bien que malgré tout leur effort, les Espagnols mirent sur l'eau quatre barques, où il pouvoit tenir cent cinquante soldats avec trente cavaliers; & ramerent en presence des ennemis qui desesperant de les empécher, se retirerent chacun dans leur bourg. Ainsi nos gens passerent heureusement le fleuve dans ces barques & dans des bateaux qu'ils avoient pris sur les ennemis. Ensuite après avoir détaché la ferrure de leurs barques, parce qu'elle leur étoit nécessaire, ils continuerent leur route, & au bout de quatre jours de chemin par des lieux dépeuplez, ils découvrirent au cinquiéme de dessus une éminence, une ville d'environ quatre cens feux, sur le bord d'un fleuve plus grand que le Guadalquivir, qui passe à Cordouë. Ils virent aussi qu'aux environs les terres étoient couvertes de gros

millet, & de quantité d'arbres fruitiers. Les habitans de cette place qui furent avertis de leur venuë, sortirent au devant d'eux, offrirent au Général leurs biens avec leurs personnes, & se mirent sous sa protection. Quelque temps après il vint de la part du Cacique deux des principaux de la contrée qui confirmerent ce que les autres avoient dit. Soto les reçût avec toutes les marques d'une grande affection, & les renvoya d'auprès de lui fort contens.

La Capitale, la Province & le Cacique s'appelloient Casquin. Les Espagnols s'arrêterent six jours dans la ville, à cause des vivres qu'ils y trouverent, & après deux jours de marche ils arriverent à de petits villages, où le Seigneur de la contrée tenoit sa cour, & qui étoient éloignez de quatre lieuës de la Capitale, en remontant le haut de fleuve. Ce Cacique sortit de ces villages accompagné de ses principaux sujets, & vint recevoir Soto, auquel il offrit son amitié avec sa maison. A un des côtez de son logis il en avoit encore dix ou douze autres, où demeuroit sa famille avec plusieurs femmes & valets. Le Général reçût avec joye l'amitié du Cacique : neanmoins de peur de l'incommoder il le remercia de sa maison, & se logea dans un jardin où les Indiens firent promptement des huttes de branches d'arbres, à cause de la chaleur de May, où l'on étoit alors; si bien que les troupes se camperent commodement, une partie dans les villages, & l'autre dans les jardins d'alentour.

CHAPITRE V.

Procession où l'on adore la croix.

L'Armée étoit à Casquin depuis trois jours, lors que le Cacique qui avoit environ cinquante ans, accompagné des plus considerables de ses sujets, vint trouver le General. Comme il lui eut fait une tres-profonde reverence, il lui dit, que puisque les Espagnols étoient toûjours vainqueurs des Indiens, il falloit croire qu'ils étoient favorisez d'un plus grand Dieu que le leur; qu'ainsi il étoit venu avec les plus remarquables de ses vassaux, suplier le Général de demander de la pluye à son Dieu, parce que les fruits de la terre en avoient besoin. Soto répondit, qu'encore que lui & ceux de sa suite fussent de fort grands pécheurs, ils prieroient neanmoins Dieu, qui étoit le Pere de misericorde, d'envoyer de l'eau; & au même temps il donna charge à l'Intendant de la fabrique des Navires, de faire une croix du plus haut pin qui se trouveroit dans la Province. En effet, on en choisit un si gros & si haut, que même après l'avoir arrondi, cent hommes avoient de la peine à le soulever. On en fit en deux jours une croix sans lui rien ôter de sa hauteur, & on la posa au bord du fleuve sur un tertre fort élevé. Après cela, Soto ordonna une procession pour le lendemain, & de peur de surprise il commanda que le reste de l'Armée fût sous les armes. Le Cacique & le Général marcherent à la Procession, à côté l'un de l'autre, suivis

ſuivis de pluſieurs Eſpagnols & de pluſieurs Indiens, qui faiſoient environ mille perſonnes. Les Prêtres avec les Religieux alloient devant, & chantoient les Litanies, & les ſoldats leurs répondoient. Ils s'avancerent en cet ordre vers la croix, où dès qu'ils furent arrivez ils ſe mirent à genoux, & après quelques oraiſons ils adorerent avec beaucoup de zèle & d'humilité ; les Eccleſiaſtiques premierement, puis Soto, le Cacique & le reſte de la troupe.

De l'autre côté du fleuve, il y avoit environ quinze ou vingt mille perſonnes de tout âge & de tout ſexe. Ils levoient les mains & les yeux au ciel, & montroient par leurs poſtures qu'ils prioient Dieu d'accorder aux Chrétiens la grace qu'ils déſiroient. On entendoit auſſi parmi eux des cris, comme de gens, qui pleuroient pour fléchir le Ciel, & en obtenir ce qu'ils demandoient : de ſorte que les Eſpagnols eurent beaucoup de joye de voir leur Createur reconnu, & ſa croix adorée dans des pays où le Chriſtianiſme étoit auparavant inconnu. Enſuite les Eccleſiaſtiques entonnerent le *Te Deum*, & les Eſpagnols avec les Indiens s'en retournerent au village, dans le même ordre qu'ils étoient venus : cela dura en tout quatre grandes heures.

Cependant Nôtre Seigneur voulut montrer aux ſujets du Cacique Caſquin, qu'il écoute les prieres de ſes ſerviteurs. Vers le milieu de la uuit ſuivante il commença à pleuvoir. Les uns diſent que la pluye dura trois jours entiers, & les autres ſix : ſi bien que les habitans de la Province réjoüis de la faveur que Dieu leur accordoit par le moyen des Chrétiens, vinrent avec le Cacique en rendre graces au Général. Ils l'aſſurerent de leurs ſervices, & lui proteſterent qu'ils tenoient à honneur de dépendre abſolument de lui. Soto leur répondit qu'il étoit fort aiſe de voir des marques de leurs bons ſentimens ; mais qu'ils n'avoient obligation qu'à Dieu le Createur du Ciel & de la Terre, & que c'étoit lui qu'ils devoient remercier. Après cela, comme les troupes avoient deja ſejourné neuf ou dix jours dans les villages, elles en partirent pour continuer leur découverte. Caſquin ſupplia le Général de lui permettre d'aller avec lui, de mener des gens de guerre & de ſervice, les uns pour eſcorter l'Armée, & les autres pour porter des vivres, à cauſe qu'il falloit traverſer par des endroits où l'on ne trouvoit aucune habitation. Le Général conſentit à ce que voulut Caſquin, qui commanda auſſi-tôt aux plus braves de ſes ſujets de ſe tenir prêts pour accompagner les Chrétiens juſques dans la Province de Capaha, dont le Cacique & la Capitale portoient le nom.

CHAPITRE VI.

Marche des troupes vers Capaha.

Les Seigneurs de Caſquin & de Capaha avoient de tout temps eu guerre enſemble ; & c'eſt pourquoi les Caciques qui gouvernoient ces Provinces à l'arrivée des Eſpagnols étoient broüillez. Comme celui de Capaha étoit le plus puiſ-

puissant, il avoit toûjours eu l'avantage sur l'autre, qui s'étoit resserré dans les bornes de sa contrée, sans en oser sortir de peur d'irriter le Cacique Capaha: mais lors qu'il vit une occasion de se tirer de contrainte, & de se venger de son ennemi à la faveur des troupes, il leva cinq mille hommes fort lestes & en bon ordre, sans conter trois mille Indiens chargez de vivres & très-bien armez : puis il s'avança devant en bataille vers Capaha, sous pretexte de découvrir quelque embuscade, & d'avoir soin de prendre un bon poste pour loger les deux Armées. Les Espagnols marcherent ensuite éloiguez d'un quart de lieuë, & continuerent tout le jour leur route; après quoi on campa de part & d'autre en très-bon ordre, & de telle sorte que les Cavaliers qui battoient l'estrade passoient entre les sentinelles Indiennes & les Espagnols. On marcha trois jours de cette maniere, & au quatriéme on arriva de bonne heure à un marais, qui faisoit la separation des Provinces de Casquin & de Capaha, & dont le fond étoit si mauvais aux bords, & l'eau si profonde au milieu, qu'il falloit nager plus de vingt pas. Les gens de pied le passerent sur de méchans ponts de bois, & les chevaux à la nage, mais à cause de la bourbe, ils eurent tant de peine que l'on demeura le reste du jour à le traverser; si bien que les Espagnols & les Indiens n'allerent qu'à demi-lieuë de là, où ils logerent dans de très-agreables pâturages, & arriverent au bout de trois jours sur une eminence d'où ils apperçûrent la Capitale de Capaha très-bien fortifiée, parce qu'elle étoit la clef de la Province. Cette ville est sur une petite coline, & a quelque cinq cens bonnes maisons, avec un fossé de dix ou douze brasses, large de cinquante pas dans la plûpart des endroits, & aux autres de quarante; à quoi il faut ajoûter qu'il est plein d'eau, par le moyen d'un canal que l'on a tiré depuis la place jusqu'au Chucagua. Ce Canal a trois lieuës de long, une pique d'eau au moins, & il est si large que deux grands bateaux de front le peuvent monter & descendre très-facilement. Le fossé qui est rempli par ce canal environne la ville, excepté en un endroit qui est fermé d'une pallissade de grosses poutres fichées en terre, attachées avec d'autres pieces de bois en travers, enduites de terre grasse & de paille. Au reste on trouva dans ce fossé & dans ce canal une telle quantité de poisson, que tous les Espagnols & tous les Indiens qui suivoient le Général, en pêcherent autant qu'ils voulurent sans qu'il parut que l'on en eût pris un seul.

Le Cacique Capaha étoit dans la ville, lors que les Indiens qui accompagnoient les troupes la decouvrirent. Mais comme il manquoit de monde pour se défendre, il se retira dans une Isle que fait le Chucagua. Ceux de ses sujets qui purent avoir des nacelles suivirent, une partie des autres gagna les bois, & le reste demeura dans la place. Neanmoins il s'en sauva encore quelques-uns, parce que les Vassaux de Casquin apréhendant que ceux de Capaha ne leur eussent dressé des embûches, & se ressouvenant qu'ils en avoient été plusieurs fois vaincus, les craignoient & n'entroient d'abord que lentement dans la ville : mais sur l'assurance qu'il n'y avoit aucun peril, ils coururent en foule dans la place, tuerent plus de cinquante habitans, leur enleverent le crane pour marque de leur victoire, & pillerent la ville, & particulierement,

lierement les maisons de Cacique. Ils prirent outre plusieurs jeunes hommes deux de ses femmes qn'on trouva fort belles, & qui ne s'étoient pû sauver avec les autres, à cause du trouble où l'arrivée des ennemis les avoit mises.

CHAPITRE VII.

Desordre que les Casquins firent dans le Temple de Capaha, avec la poursuite du Cacique.

APrès que les vassaux de Casquin eurent pillé la ville, ils s'appellerent les uns les autres; & dans la pensée d'offenser cruellement Capaha, qui etoit fier & superbe, ils entrerent au Temple où étoit la sépultute de ses ancêtres, & emporterent toutes ses richesses. Ils y renverserent les trophées qu'on avoit élevez de leurs dépouïlles, briserent les cercueils, & répandirent de côté & d'autre les os des morts, Ensuite de rage ils les foulerent aux pieds, ôterent les têtes de leurs gens qui étoient au bout des lances aux portes du Temple, & mirent en leur place celles qu'ils venoient de couper aux habitans de Capaha. Enfin ils n'obmirent rien de tout ce qui pouvoit offenser mortellement leurs ennemis. Ils delibererent même de brûler le Temple & les maisons du Cacique, & ils n'en furent empêchez, que parce qu'ils avoient peur d'offenser Soto qui arriva ensuite de ce desordre. Comme il aprit la retraite du Cacique, il lui depêcha de ses sujets que l'on avoit pris, & lui fit demander la paix avec son amitié. Mais le Barbare témoigna qu'il ne respiroit que la vengeance du tort qu'on lui avoit fait, & qu'il assembloit des troupes pour en avoir raison. C'est pourquoi le Général commanda aux Espagnols & aux Indiens de se tenir prêts pour marcher vers l'Isle, & là-dessus Casquin le pria d'attendre trois ou quatre jours, tandis qu'il féroit monter des bateaux par le Chicagua qui passoit aussi sur ses terres. Soto consentit à cela, & au même temps Casquin manda â ses sujets de le venir joindre avec soixante bateaux, pour se venger entierement de leurs ennemis. Cependant Soto dépéchoit chaque jour vers Capaha, dans la vûë de faire la paix; mais comme il desespera de reüssir, & qu'il sçût que les bateaux avançoient, il alla les recevoir avec ses troupes, & se rendit à l'Isle où s'étoit retiré Capaha, après avoir demeuré cinq jours dans la ville de ce Cacique.

Les Casquins suivirent aussi tôt le Général, & pour mieux faire le dégât sur les terres de leurs ennemis, ils s'étendirent dans la marche environ une demi lieuë. Ils trouverent plusieurs esclaves de leur Province, auxquels on avoit coupé les nerfs de dessus le cou du pied, pour les empécher de fuir, & ils les renvoyerent au pays, plus pour marquer leur victoire que pour en tirer aucun service. Ensuite ils arriverént avec les Espagnols vers l'Isle que forme le Chicagua où le Cacique s'étoit fortifié de bonnes palissades, & où il étoit difficile de le prendre, à cause des bois qu'il y avoit, & des braves gens qui l'accompagnoient, tous

tous bien armez & tous resolus de se deffendre courageusement. Neanmoins malgré tous ces obstacles, le General fit embarquer deux cens Espagnols dans vingt bateaux, & trois mille Indiens dans les autres, & commanda l'attaque de l'Ile. Mais au même temps que l'on alloit débarquer, il se noya un Espagnol nommé Francisco Sebastien, qui avoit long-temps servi en Italie. Ce soldat voulant avoir l'honneur de sortir le premier du vaisseau, met le gros bout de sa lance en terre, & tâsche de s'arreter au bord. Le vaisseau recule, il tombe dans l'eau, & va à fond à cause d'une cotte de maille qu'il portoit. Sebastien n'avoit jamais paru moins tranquile que le jour qu'il perdit la vie ; car quelques heures avant sa disgrace, il s'entretenoit assés peu agreablement avec ses compagnons. Il leur disoit que sa mauvaise fortune l'avoit conduit en Amerique ; qu'il avoit beaucoup plus de bonheur en Italie, où l'on le traittoit avec grand respect, & où il ne lui manquoit rien ; que dans ce païs-là si par hazard il tuoit quelque ennemi, il en avoit la dépouille, & souvent un bon cheval, au lieu que dans la Floride il ne gagnoit à la mort d'un Indien qu'un arc, des fléches, & de méchantes plumes. Il ajoûtoit que rien ne le fâchoit plus que la prediction d'un fameux Astrologue Italien, qui l'avoit asseuré que l'eau lui seroit fatale. C'est pourquoi il disoit que son destin l'avoir poussé dans ces damnables regions, où l'on se trouvoit toûjours engagé parmi les eaux. Voilà comment avant avant sa mort Sebastien entretenoit ses camarades qui furent sensiblement touchez de sa perte. Du reste ils prirent terre, & combattirent en veritables gens de cœur. Ils forcerent d'abord les premieres palissades, pousserent les ennemis jusqu'à la seconde, ce qui épouvanta tellement les femmes & les gens de service qui se trouvoient dans l'Isle, qu'ils coururent à grands cris s'embarquer, & s'enfuirent à toutes rames le long du fleuve. Mais ceux qui gardoient la seconde palissade se deffendirent en lions ; car animez de la presence du Cacique, du souvenir de leurs belles actions, & de la gloire de leurs ancestres, ils donnerent en desesperez, & blesserent tant d'Espagnols & de Casquins, qu'ils les empécherent d'avancer plus loin.

CHAPITRE VIII.

Les Casquins fuient, & Soto fait la paix avec Capaha.

LOrs que les gens de Capaha eurent soûtenu l'attaque de leurs ennemis, ils prirent cœur, & leur crierent qu'ils étoient des lasches, qn'ils devoient courageusement pousser leur pointe, & les emmener prisonniers, puis qu'ils avoient eu l'insolence de sacager leur ville, & d'offenser leur Cacique ; qu'ils se souvinssent de l'injure qu'ils leur faisoient, & sçussent qu'un jour ils en auroient raison. Ces paroles épouvanterent les Casquins, qui pouvoient se ressouvenir d'avoir été vaincus plusieurs fois par ceux qu'ils attaquoient, de sorte qu'ils abandonnerent le combat, & fuïrent vers leurs bateaux, sans que les

prieres du Général, ni les menaces de leur Cacique les pussent retenir. Ils s'embarquerent donc tout en desordre, & voulurent même emmener les vaisseaux des Espagnols, afin que leurs ennemis n'en trouvassent point pour leur donner la chasse; mais ils en furent empéchez par quelques soldats qui les gardoient.

Après une fuite si honteuse, les Espagnols connoissant pourtant qu'ils ne pouvoient resister à la multitude des ennemis, parce qu'ils manquoient de chevaux, commencerent à faire retraite en fort bon ordre, & aussi-tôt les Indiens de l'Ile, qui les apperçûrent en petit nombre, vinrent fondre sur eux tout en furie. Mais Capaha qui étoit sage, & qui vouloit gagner les bonnes graces du Général, afin d'empécher par son moyen les Casquins de faire davantage de dégât, & l'obliger ensuite à lui pardonner le mépris qu'il avoit fait de son amitié, court à grands cris à ses sujets, & leur défend de rien faire aux Espagnols: si bien que nos gens se retirerent heureusement, & fort satisfaits de la conduite de Capaha; car sans lui ils eussent tous été taillez en pieces. Le lendemain il vint vers le Géneral quatre des principaux Indiens, qui aprés lui avoir demandé la paix, lui offrirent leurs services avec leur amitié, & le suplierent de ne point souffrir que leurs ennemis fissent plus de desordre dans la contrée. Ils le prierent aussi de retourner à la ville de Capaha, & qu'aussi-tôt leur Cacique iroit l'asseurer lui-même de son obeïssance. Voila en peu de paroles le discours des envoyez, qui firent une reverence au Soleil, l'autre à la Lune; & la troisiéme à Soto, mais ils ne rendirent aucune civilité à Casquin qui étoit present. Le Général répondit à ces Indiens, que Capaha viendroit quand il lui plairoit, & qu'il seroit bien reçû; qu'il acceptoit avec beaucoup de joye son amitié, & empécheroit qu'à l'avenir on ne ravageast ses terres; que leur Cacique étoit la seule cause de tout le desordre, parce qu'il avoit toûjours refusé la paix; mais comme de son côté il avoit genereusement oublié tout ce qui s'étoit passé, il le conjuroit de faire de même. Les envoyez contens de cette réponse, s'en retournerent vers leur Seigneur. Cependant Casquin étoit au desespoir de tout cela; car il eut voulu que son ennemi se fust opiniastré, pour avoir le moyen de le perdre à la faveur des troupes étrangeres.

Après le départ des envoyez de Capaha, le General reprit la route de la ville, & fit publier que pas un Indien, ni Espagnol ne prit dans la marche aucune chose qui portât préjudice aux habitans de la Province: & comme il fut arrivé à Capaha, il commanda aux sujets de Casquin de s'en retourner à leurs païs, & qu'il n'y demeurât que ceux dont le service étoit necessaire au Cacique, qui ne voulut point quitter l'Armée.

Sur le milieu du jour que les troupes marchoient, des Indiens de la part de Capaha vinrent sçavoir des nouvelles de la santé du Général, & asseurerent que leur Cacique lui rendroit bien-tôt ses devoirs. Au Soleil couchant que Soto étoit à la ville, Capaha dépécha d'autres personnes qui le féliciterent sur son mérite. Tous ces envoyez firent les reverences accoutumées, & dirent ce qui leur étoit ordonné. Soto leur répondit avec civilité, & eut soin qu'on les traitât très-honnestement, afin qu'ils connussent l'estime qu'il faisoit d'eux. On vit le lendemain à huit heures du matin Capaha accompagné de cent de ses

principaux sujets fort lestes à leur maniere. D'abord qu'il fut entré dans la ville il alla au Temple, où dissimulant son déplaisir, il ramassa lui-même les os de ses prédecesseurs, que les Casquins avoient jettés par terre, & après les avoir baisez il les remit dans les cercueils. Ensuïte il se rendit au logis du Général, qui sortit de sa chambre pour le recevoir, & l'embrassa avec beaucoup d'affection. Le Cacique l'asseura qu'il venoit se mettre sous son obeïssance lui & sa Province. Soto réjoui de cela l'en remercia obligeamment, & puis il s'enquit de la qualité de la contrée & des pays d'alentour. Capaha répondit avec esprit, & fit connoître sa prudence dans tous ses discours. Ce Cacique étoit alors âgé de 25. à 26. ans, & fort bien fait de sa personne.

Comme le Général eut cessé de s'enquerir de sa Province, Capaha éclata contre Casquin qui étoit present, & lui dit qu'il devoit être desormais satisfait d'avoir vû ce qu'il ne se fut pas imaginé, & qu'il n'eut osé esperer de ses propres forces; qu'il s'étoit enfin vengé de son ennemi, & avoit effacé la honte qu'il avoit euë dans la guerre; qu'a la verité il en avoit l'obligation à la valeur des Espagnols, qui sortiroient bien-tôt de la Province, & qu'alors on se ressentiroit de tous les outrages reçûs.

CHAPITRE IX.

Paix entre Casquin & Capaha.

SUr la connoissance qu'eut le Général de la haine des Caciques, & qu'après son départ la guerre se rallumeroit entre eux avec chaleur; il leur témoigna qu'ils étoit fâcheux qu'ils se détruisissent l'un l'autre, & que resolument il les vouloit accorder. D'abord il essaya d'adoucir Capaha; & lui dit que si l'on avoit ravagé ses terres, il devoit s'en imputer la faute; que s'il eut envoyé au devant des Espagnols, ils eussent empéché que ses ennemis ne fissent aucun desordre, & n'entrassent dans sa Province; qu'ainsi il ne falloit point que de son coté il repugnât à faire la paix avec Casquin; qu'il les conjuroit tous deux d'étouffer leurs ressentimens en sa faveur; que même en cas de besoin il leur commandoit de lui obeïr en cette rencontre, & qu'il tiendroit pour ennemi celui des deux qui s'opiniâtreroit à vouloir la guerre. Capaha répondit à Soto que la plus grande marque qu'il pouvoit donner de son obeïssance, étoit de faire ce qu'il desiroit de lui, & que de tout son cœur il étoit prêt de lier amitié avec Casquin. Là dessus les deux Caciques s'embrasserent: mais à les voir leurs caresses étoient contraintes. Neanmoins ils ne laisserent pas de s'entretenir adroitement avec le General, touchant l'Espagne & les Provinces de la Floride. Leur conversation dura jusqu'à ce que l'on vint avertir qu'il étoit temps de dîner, & aussi-tôt ils passerent dans une autre chambre où le couvert étoit mis pour trois. Le Général se plaça au haut bout, & Casquin à sa droite; mais Capaha remontra civilement à Casquin, que comme plus qualifié, plus puissant,

puissant, & d'une noblesse plus illustre, cette place lui apartenoit. Soto qui vit cette contestation, en voulut sçavoir la cause, & comme il l'eut aprise, il dit que sans avoir égard aux avantages que l'un avoit sur l'autre, Capaha devoit avoir du respect pour les cheveux blancs de Casquin, & lui accorder le lieu le plus honorable, & qu'il étoit d'un jeune Seigneur bien né de considerer les vieillards. Capaha repartit que si Casquin étoit son hôte, il lui cederoit volontiers la premiere place, sans même avoir égard son âge: mais que mangeant à la table d'un tiers, il ne devoit point perdre son rang, & que s'il n'étoit pas jaloux de cet honneur, tous ses sujets en murmureroient; que pour ces considerations, si le Général vouloit qu'il mangeât avec lui, il souffrit qu'il ne dérogeat point à sa qualité ni à la gloire de ses ancestres; qu'autrement il lui seroit plus avantageux d'aller dîner avec ses soldats, qui scachant sa conduite l'en aimeroient davantage. Casquin qui vouloit apaiser Capaha, & qui connoissoit que ce Seigneur avoit raison, se leva, & dit à Soto que Capaha ne demandoit rien que de fort juste, & qu'il le suplioit de lui faire prendre sa place; que pour lui il s'estimoit si honoré d'être à sa table, qu'il n'importoit de quel côté il se mit. Comme il parloit de la sorte il passa à la gauche du Général, & adoucit Capaha, qni durant tout le diner ne témoigna aucun ressentiment. Ces circonstances montrent que même parmi les Barbares, le rang que donne la qualité est quelque chose de considerable. Les Espagnols s'étonnerent du procedé de ces deux Seigneurs; car ils n'auroient jamais crû que les Indiens eussent été si delicats sur le point d'honneur.

Au même temps que le Général & les Caciques eurent diné, on amena les deux femmes de Capaha qu'on avoit mises le jour précedent en liberté avec les autres prisonniers. Ce Cacique reçût fort civilement ces deux Dames, ensuite il supplia le Général de les prendre pour lui, ou au moins de les donner à quelqu'un de ses Officiers, parce qu'elles ne devoient plus demeurer, ni dans sa maison ni sur ses terres. Le Géneral qui ne voulut pas refuser Capaha, de peur de lui déplaire, répondit, qu'il acceptoit volontiers l'agréable present qu'il lui faisoit. Ses femmes étoient en effet tres-belles, & à cause de cela, on fut d'autant plus surpris de la conduite de ce Cacique, qu'il étoit à la fleur de son age: mais on crut qu'il avoit de la haine pour elles, à cause qu'il les soupçonnoit d'avoir été souillees par l'ennemi, chez quil elles avoient été prisonnieres.

CHAPITRE X.

Les Espagnols envoyent chercher du sel, & vont à la Province de Quiguate.

LE Genéral s'enquit des Caciques & de leurs sujets, où l'on pouvoit trouver du sel, parce que plusieurs soldats mouroient faute d'en avoir; & par bonheur pour eux il se rencontra huit Indiens qui en trafiquoient par les Provinces, & qui asseurerent qu'il y en avoit dans des montagnes à quarante lieuës

de Capaha. Ils dirent auſſi qu'on y trouveroit de ce metal jaune (c'eſt à dire de l'or) dont on leur avoit parlé. Nos gens furent réjoüis de ces nouvelles, Moreno & Silvera qui étoient exacts & ſages, s'offrirent d'aller avec les Indiens reconnoître la verité de toutes ces choſes. Le Général les dépécha auſſi-tôt avec ordre de remârquer la qualité de la terre par où ils paſſeroient, & Capaha les fit accompagner par des Indiens, & leur donna des perles, des chamois avec des feverolles, pour acheter de l'or & du ſel. Enſuite ils partirent, & au bout d'onze jours il retournerent avec ſix charges de ſel de pierre chriſtaline, ce qui donna beaucoup de joye aux Eſpagnols. Ils raporterent auſſi du cuivre trés-jaune, & dirent que le païs d'où ils venoient étoit ſterile & fort mal peuplé. Sur ce raport Soto reprit la route de la ville de Caſquin, pour tirer de là vers le Couchant, & en reconnoître les terres; car depuis Mauvila il avoit toûjours marché droit au Nord, pour s'éloigner de la mer. Il ſe rafraîchit cinq jours à Caſquin, puis il en marcha quatre le long du fleuve en bas, par un pays fertile & peuplé, & arriva à la Province de Quiguate. Le Cacique & ſes ſujets vinrent au devant de lui, & le reçûrent obligeamment: mais le lendemain on le pria d'avancer juſqu'à la Capitale, ſur l'aſſurance qu'il y ſeroit beaucoup mieux ſervi. Le Géneral crut ce qu'on lui diſoit, & continua cinq jours ſon chemin, en deſcendant le long du fleuve par des lieux abondans en vivres, & au cinquieme il arriva à la Capitale nommée Quiguate, qui donne le nom à la Province. Cette ville étoit ſeparée en trois quartiers, les Eſpagnols ſe logerent dans deux, & les Indiens au troiſiéme où étoit la maiſon du Cacique. Ces Barbares, deux jours aprés l'arrivée des troupes, s'enfuirent ſans qu'on en ſçut la raiſon, & retournerent au bout de deux jours demander pardon de leur faute. Le Cacique s'excuſoit ſur ce qu'il penſoit revenir le méme jour: mais on crut qu'il n'étoit retourné que dans la crainte que les Eſpagnols à leur départ ne miſſent le feu dans la ville & aux gros millets; car apparemment il étoit ſorti à mauvaiſe intention, puiſque ſes ſujets firent durant leur fuite tout le mal qu'ils purent. Ils ſe mirent en embuſcade & bleſſerent deux ou trois Eſpagnols; toutefois le Général, qni ne vouloit pas rompre avec les Barbares, ne leur en témoigna rien.

Une des nuits que les Eſpagnols demeurerent à Quiguate, un Aide de Sergent Major alla trouver à minuit le Général, & lui dit que Juan Gaitan auquel on avoit commandé de battre l'éſtrade une partie de la ſeconde veille avoit refuſé d'obeïr, ſous pretexte qu'il étoit Treſorier de l'Empereur. Cette deſobeïſſance piqua d'autant plus Soto, que Gaitan étoit l'un de ceux qui à Mauvila avoient fait deſſein d'abandonner la Floride. Auſſi-tôt Soto tout en colere vint au milieu de la cour de ſon logis qui étoit élevé, & d'où il pouvoit être facilement entendu des ſoldats qui étoient aux environs. Là il dit que c'étoit une honte que l'on ſe mutinât tous les jours; & que l'on ne voulut point faire ſon devoir ſous couleur que l'on étoit Treſorier de Sa Majeſté; qu'au reſte il ne comprenoit rien à des gens qui deſiroient retourner en Eſpagne, ou au Mexique, puis qu'ils n'y pouvoient jamais paroître qu'en lâches quand on ſçauroit que ſur le point de ſe rendre maîtres d'un vaſte & fertile pais, ils l'avoient honteuſement abandonné; que comme il ne pouvoit ſouffrir qu'on leur fiſt un re-

reproche si injurieux, à cause qu'il retomberoit en partie sur lui, ils ne devoient point aussi penser à quitter la Floride tandis qu'il vivroit, parce qu'il avoit resolu d'y perdre glorieusement la vie, ou de la conquerir toute entiere; qu'il ne falloit pas non plus que personne, sous pretexte de sa charge, s'imaginât devoir s'exempter de faire ce qui lui seroit ordonné; qu'autrement il féroit couper la tête au premier qui n'obéïroit pas. Ces paroles prononcées d'un ton fier & plein de ressentiment, firent rentrer dans leur devoir les mutins, & ceux que l'on avoit peine à faire obéïr; car ils savoient que le Général étoit exact & severe, & qu'après s'être ouvertement déclaré, ses menaces étoient à craindre.

CHAPITRE XI.

Les troupes arrivent à Colima, elles font du sel & passent à Yula.

LES Espagnols séjournérent six jours à Quiguate, ils en partirent le septiéme, & après cinq journées de marche en descendant le long du fleuve qui passe à Casquin, ils arriverent à la Capitale de la Province de Colima. Le Cacique reçût Soto avec de grands témoignages d'affection; & cet accueil réjouït nos gens, qui étoient extrémement touchez de ce qu'on leur avoit dit, que les habitans de Colima empoisonnoient leurs fléches. Ils desesperoient de pouvoir leur resister, parce que, sans se servir de fléches empoisonnées, ces Barbares avoient déja trop de force dans les combats: mais on aprit avec joye qu'ils ne tiroient point de traits empoisonnez, & l'on en estima davantage leur amitié, qui pourtant ne dura que fort peu; car deux jours après l'arrivée des troupes, ils se mutinerent sans raison, & se retirerent dans les bois avec leur Cacique. Ensuite de cette retraite les Espagnols demeurerent encore un jour dans la ville de Colima, où lors qu'ils eurent amassé des vivres, ils continuerent leur chemin à travers des campagnes fertiles, & des fôrets agréables & faciles à passer, & au bout de quatre jours ils arriverent au bord d'un fleuve où l'armée se campa. Après cela il y eut des soldats qui allerent se promener sur le bord de l'eau, où ils aperçûrent du sable de couleur d'azur. L'un d'eux en prit, en goûta & sentit qu'il étoit salé. Il en avertit ses compagnons, & dit, qu'il croyoit qu'on en pourroit composer du salpêtre, dont il se féroit de fort bonne poudre. Dans cette pensée ils ramasserent ce sable, & tâcherent de tirer seulement celui qui paroissoit azuré. Comme ils en eurent suffisamment, ils le jetterent dans de l'eau, où après l'avoir lavé, ils le presserent entre leurs mains pour la faire écouler; puis ils le firent cuire à grand feu, & il se convertit en un sel un peu jaune, mais tres-propre pour saler. Les Espagnols réjouïs de cette nouvelle invention, se rafraichirent huit jours à Colima, & firent provision de sel: mais il y en eut qui malgré les prieres qu'on leur faisoit en mangeren tant, qu'il en mourut neuf ou dix d'hydropisie. Ainsi les uns perdirent la vie pour avoir eu du sel en abondance, & les autres pour en avoir manqué dans leur besoin.

Après

Après que nos gens se furent fournis de sel, ils partirent de Colima & marcherent deux jours pour sortir de la contrée qu'ils appellerent la Province de sel. De là ils passerent en celle de Tula. Ils firent trois jours de chemin par un pays dépeuplé; & au quatriéme sur le midi, ils camperent dans une très-agréable plaine à demi-lieuë de la Capitale, où le Général ne voulut pas aller, parce que les troupes étoient harassées. Mais le lendemain il prit soixante fantassins avec cent chevaux, & fut reconnoître cette ville, qui est située dans un pays plat entre deux ruisseaux. Les habitans qui ne savoient rien de sa venuë, se mirent en armes lors qu'ils le virent, sortirent contre lui & furent secondez de plusieurs femmes qui se battirent fort vaillamment. Nos gens rompirent d'abord les ennemis, & les pousserent jusques dans la ville où ils entrerent pêle mêle. Alors le combat s'échauffa, car les Indiens & leurs femmes se battirent en desesperez, & montrerent tous qu'ils préféroient la mort à la servitude.

Durant la mêlée Reinoso entra dans une maison, & monta à une chambre haute, où il y avoit en un coin cinq Indiennes, ausquelles il fit connoître qu'il ne leur vouloit faire aucun mal: mais ces femmes qui l'appercûrent seul se jetterent de furie sur lui. Les unes le prirent par les bras & par les jambes, quelques-unes par le cou, & même par les parties naturelles. Reinoso pour se debarasser s'agite, se remuë avec violence, & frape si fort du pied, que le plancher qui n'étoit que de roseaux créve: & comme l'un de ses pieds passe par le trou, il tombe sur le plancher où les Indiennes le traittent cruellement. Toutefois il ne voulut jamais crier au secours, dans la pensée que cela lui seroit honteux qu'on vit que des femmes lui fissent tant de peine.

Comme les Indiennes outrageoient ainsi Reinoso, un autre Espagnol entra dans une chambre au dessous, & parce qu'il ouït du bruit en haut, il regarda & vit une jambe qui passoit par un trou du plancher. Il la prit d'abord pour celle d'un Indien, à cause qu'elle étoit nuë & haussa l'épée pour la couper: mais dans le doute qu'il n'y eut quelque malheur il appelle deux soldats, ils montent à la chambre, où voyant leur camarade en un état pitoyable, ils attaquent les Indiennes & les tuent toutes cinq, parce que pas une ne voulut jamais s'empêcher de mordre & de frapper Reinoso. Ainsi ils lui sauverent la vie qu'il auroit bien-tôt perduë, s'il n'eût été secouru.

En cette année 1591. que je remets au net l'Histoire de la Floride, j'aprens que Reinoso vit encore, & qu'il est au Royaume de Leon où il a pris naissance.

Il arriva sur la fin du combat que Paez Capitaine d'une compagnie d'Arbalestriers, fort mauvais homme de cheval, attaqua un Indien qui fuioit. D'abord il lui porte un coup de lance, l'Indien pare d'un grand bâton, & en décharge un si rude coup sur le visage de Paez, qu'il lui casse toutes les dents; après quoi le laissant tout étourdi sur la place il se retire glorieusement.

Alors comme il se faisoit déjà tard, Soto fit sonner la retraite, & revint au camp, fort surpris du courage des Indiens, & principalement des Indiennes, qui combattirent avec plus d'opiniâtreté que les hommes. Il y demeura sur la place plusieurs Barbares; mais du côté de nos gens, il n'y eut que des blessez que l'on ramena au quartier, & dont Soto fut sensiblement faché.

CHA-

CHAPITRE XII.

Des habitans de Tula.

LE lendemain du combat, les Eſpagnols entrerent dans la Capitale de Tula. Comme ils la trouverent abandonnée, ils s'y logerent, & ſur le ſoir le Général envoia de côté & d'autre des cavaliers à la découverte. Ils prirent quelques Indiens qui étoient en ſentinelle ; mais ils n'en purent tirer aucune réponſe touchant les choſes qu'ils leur demandoient, ni les faire marcher, parce qu'ils ſe jettoient par terre & ſe laiſſoient trainer. Deſeſperant donc de les emmener au camp, ils leur ôterent à tous la vie.

Les Eſpagnols trouverent dans la ville de Tula pluſieurs cuirs de vaches paſſez avec le poil, & s'en ſervirent au lieu de couverture de lit. Ils y rencontrerent auſſi des cuirs crus avec de la chair de vache, ſans qu'ils euſſent vû des vaches, ni découvert d'où les Barbares pouvoient avoir apporté tant de cuirs.

Les hommes de la Province de Tula, auſſi bien que les femmes, ſont très-difformes. Ils ont la tête longue & extraordinairement pointuë. On la leur forme de cette maniere dès le moment de leur naiſſance, juſqu'à l'âge de neuf à dix ans. Ils ont auſſi le viſage fort laid, parce qu'ils ſe défigurent avec des pointes de caillou, & particulierement les levres qu'ils noirciſſent après les avoir découpées. Ainſi ils ſe rendent ſi épouvantables, qu'on ne les peut preſque regarder ſans frayeur. Ajoûtez que leur eſprit eſt encore plus mal fait que leur corps.

La quatriéme nuit que nos gens étoient à Tula, les Indiens s'en aprocherent avant la pointe du jour en grand nombre, & à ſi petit bruit, que les ſentinelles ne les aperçûrent que quand ils fondirent ſur elles. Ils attaquent d'abord le camp par trois endroits, & entrent avec tant de furie & de promptitude au quartier des arbaleſtriers, que ſans leur donner le temps d'aprêter leurs arbaleſtes, ils les contraignent de ſe retirer en deſordre vers le poſte de Guſman. Ce Capitaine ſort auſſi-tôt, & charge les Barbares qui ſe battent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croient que la reſiſtance que fait Guſman leur enleve la victoire.

Les Indiens & les Eſpagnols ſe battoient courageuſement aux autres endroits, & l'on n'entendoit par tout que des cris. D'ailleurs la confuſion étoit ſi grande, à cauſe de l'obſcurité, que l'on frapoit auſſi-tôt ſur ceux de ſon parti que ſur les autres. Nos gens, pour ſe reconnoître & ne ſe point bleſſer, ſe donnerent promptement pour mot ſaint Jacques, & les Indiens Tula.

Ces Barbares avoient pour la plûpart, au lieu de fléches des bâtons de cinq à ſix pieds, parce que l'Indien qui auparavant avoit caſſé les dents à Paez leur avoit dit ce qu'il avoit fait avec un bâton. Si bien que ſes camarades eſperant un pareil bonheur, pluſieurs s'armerent de bâtons, & en fraperent rudement quelques Eſpagnols. Juan Baeça l'un des halebardiers de la garde du Général

en fut ſur tout mal-traité; car deux Indiens l'ayant pris, l'un lui rompit ſa rondache du premier coup de bâton, & l'autre lui en déchargea un tel coup ſur le dos qu'il l'étendit à ſes pieds, & ſans doute qu'il l'eut aſſommé ſans quelques ſoldats qui accoururent. Il arriva pluſieurs autres accidens de cette ſorte dont les Eſpagnols ſe raillerent depuis, à cauſe que ce n'étoient que des coups de bâton.

La Cavalerie que les ennemis craignoient rompit leurs bataillons; mais ils ne laiſſerent pas d'opiniaſtrer le combat: car quoi que les Cavaliers les perçaſſent à grands coups de lances & les miſſent pluſieurs fois en deſordre, ils reſiſterent avec courage juſqu'au jour; mais alors ils ſe retirerent dans un bois proche un ruiſſeau qui paſſoit prés de la ville. Les Eſpagnols eurent beaucoup de joye de cette retraite, parce que les Indiens combattoient en deſeſperez, & ne reſpiroient que la défaite de leurs ennemis. Le combat finit au lever du Soleil. Enſuite nos gens rentrerent dans le camp pour panſer les bleſſez, qui étoient en aſſez grand nombre: cependant on n'avoit perdu que quatre hommes.

CHAPITRE XIII.

Combat d'un Indien contre quatre Eſpagnols.

APrès le combat quelques Eſpagnols allerent ſelon leur couſtume voir les morts & les bleſſez. Caſpard Caro, qui dans la mêlée avoit perdu un cheval, monta celui d'un de ſes amis pour aller chercher le ſien qui s'étoit enfui par la campagne. Caro retrouva ſon cheval, & arriva en le chaſſant devant lui au champ de bataille, où il rencontra quatre fantaſſins, dont l'un appellé Salazar, voulut faire voir ſon adreſſe à piquer, & monta ſur le cheval que Caro chaſſoit. Sur ces entrefaites, Juan de Carrança l'un des quatre fantaſſins, s'écrie qu'il avoit vû un Indien dans des buiſſons près d'eux. Les Cavaliers s'avancerent auſſi-tôt, l'un d'un coté, & l'autre de l'autre, pour empécher le Barbare d'échaper. Carrança court au lieu où il l'âvoit aperçû, & eſt ſuivi de ſes compagnons, dont l'un va en diligence après lui, & l'autre doucement. l'Indien qui ſe voit inveſti de toutes parts, ſort des buiſſons & court à Carrança avec une hache d'armes qu'il avoit gagnée à l'attaque des arbaleſtriers. Cette hache étoit fort bien affilée, & avoit un manche de plus d'une demi braſſe de long, L'Indien la prend à deux mains, en décharge un ſi furieux coup ſur la rondache de Carrança qu'il en abbat la moitié, & le bleſſe tellement au bras qu'il le met hors de combat. Il va enſuite tête baiſſée a un autre ſoldat & le traitte de la meſme façon que Carrança.

Salazar qui eſt ſur le cheval de Caro, & qui voit ſes deux camarades maltraités, attaque avec furie l'Indien, qui de crainte du cheval gagne un chêne qui étoit là. Salazar le pourſuit, l'aproche le plus près qu'il peut & lui porte

te inutilement quelques coups d'épées : mais comme le Barbare apperçoit qu'il ne sçauroit s'aider de son arc, à cause des branches, il quitte l'arbre, se met à la gauche du cavalier, & décharge un tel coup de hache sur l'épaule du cheval qu'il la lui fend. Cependant arrive Gonçalo Silvestre qui suivoit à petit pas, dans la pensée que ses compagnons battoient aisément l'Indien. Comme il fut proche, le Barbare s'avance fierement droit à lui, & lui décharge un coup de toute sa force, mais Silvestre l'évite avec tant d'adresse, que la hache ne fait que couler sur sa rondache : & aussi tôt il donne à l'Indien du revers de son sabre dont le coup le blesse à la poitrine, au visage, au front, & lui coupe le poignet gauche. Alors le Barbare enragé de n'avoir plus qu'une main, se lance sur son ennemi. Silvestre pare de sa rondeche, & lui donne encore un si furieux revers de son sabre au défaut des côtes, que ne rencontrant ni armes, ni habits, il le coupe en deux : de sorte qu'il tombe mort à ses pieds.

Au même temps survint Caro, qui fâché de voir son cheval en l'état où il étoit, le mene au Général, & lui dit tout en colere qu'un Indien, de trois coups de haches, avoit mis hors de combat trois Espagnols qui se piquoient d'adresse & de courage, & que même il leur eut oté la vie sans Silvestre qui avoit genereusement tué leur ennemi.

Le Général & ceux qui l'accompagnoient, admirerent la hardiesse de l'Indien & la valeur de Silvestre : mais comme Caro s'emportoit trop contre les trois Espagnols ; Soto qui connoissoit leur mérite, lui dit que leur malheur étoit un effet de la fortune qui dans la guerre favorisoit tantôt l'un & tantôt l'autre, qu'il ne devoit point être si fort irrité de la blessure de son cheval, parce qu'elle étoit legere ; que du reste il souhaitoit de voir celui à qui Silvestre avoit oté la vie, & là-dessus il se rendit, avec plusieurs de ses Officiers, au lieu où étoit le corps de l'Indien, dont la valeur le surprit de nouveau, après avoir entendu des blessez les particularitez du combat.

CHAPITRE XIV.

Depart de Tula avec le quartier d'hiver des troupes en Utiangue.

TAndis que les Espagnols séjournerent à Tula, ils firent diverses courses par la Province & la trouverent fort peuplée. Ils prirent plusieurs Indiens de tout age, mais ils ne purent ni par force, ni par douceur les emmener ; car lors qu'ils desiroient de les obliger à suivre, ils se jettoient par terre & faisoient seulement connoître qu'on les laissat, ou qu'on leur ôtat la vie. Nos gens piquez de cette brutale opiniâtreté, tuoient les hommes qui étoient capables de se battre, & relâchoient les femmes & les enfans. Toutefois Juan Serrano emmena une Indienne par adresse ; mais elle étoit tellement farouche que s'il l'avertissoit de son devoir, elle lui jettoit à la tête un pot, les tisons du feu, ou ce qu'elle rencontroit. Elle vouloit qu'on la laissât faire, ou qu'on

le tuât, & disoit qu'elle n'étoit pas née pour obéir: c'est pourquoi son Maitre souffroit qu'elle fit tout à sa fantaisie. Neanmoins elle se sauva, de quoi Serrano fut fort aise.

Au seul nom de Tula, on apaise les enfans qui pleurent; & l'humeur brutale des habitans de cette Province les fait apprehender de leurs voisins. Lors que les Espagnols sortirent de cette Contrée, ils emmenerent un jeune garçon de neuf a dix ans: & comme dans les villes qu'ils decouvrirent depuis, & où ils furent bien reçûs, les enfans faisoient de petites compagnies pour se battre les uns contre les autres, nos gens ordonnoient au jeune Indien de Tula de choisir l'un ou l'autre des partis. Ceux de sa troupe le prenoient aussi-tot pour leur Capitaine, & au même temps il les rangeoit en bataille & attaquoit à grands cris le parti contraire auquel il faisoit lâcher le pied quand il venoit à crier Tula. Les Espagnols qui étoient presens lui commandoient ensuite de passer du coté des vaincus, & de charger les victorieux. Il obeïssoit, & dés qu'il commençoit à crier Tula, ses ennemis tournoient le dos: de sorte que de quelque côté qu'il se mit, il emportoit toûjours la victoire.

Après que les Espagnols eurent demeuré vingt jours à Tula, à cause de leurs blessez, ils en partirent; & au bout de deux journées de chemin ils entrerent dans la Contrée d'Utiangue en resolution d'y passer l'hyver qui approchoit. Ils marcherent quatre jours par cette Province, & en trouverent la terre fort bonne, mais mal peuplée, & les habitans hardis: car sur la route ils ne firent que harceler les Espagnols par des attaques & des allarmes, de demi-lieuë en demi-lieuë. D'abord ils leur tiroient d'assez loin quantité de fléches, & puis ils fuyoient: mais comme on se battoit en pleine campagne, les Cavaliers les poursuivoient & les perçoient aisement à coups de lances. Toutefois ils ne perdoient point cœur. Dés qu'ils se pouvoient rallier vingt ou vingt cinq seulement, ils revenoient fondre sur nos gens, qui les chargeoient avec vigueur. Ils se cachoient aussi quelquefois parmi de grandes herbes, pour mieux surprendre les Espagnols: cependant rien ne leur réussissant, ils étoient toûjours battus. Les troupes arriverent enfin à la Capitale qui porte le nom de la Province, & s'y logerent parce qu'elle étoit abandonnée. Le Général dépécha des Indiens du païs vers les habitans de cette Place, mais ils ne voulurent ni paix, ni alliance avec les Espagnols. Les peuples de la Province d'Utiangue sont hardis, fiers, temeraires, & beaucoup mieux faits que ceux de Tula; car ils n'ont ni le visage défiguré, ni la tête monstrueuse.

Lors que Soto & ses Officiers eurent vû qu'il y avoit des vivres dans la ville d'Utiangue, qu'elle étoit située dans une plaine fertile, arrosée de part & d'autre d'un ruisseau, avec des pâturages aux environs, & fermée de palissades; ils resolurent d'y prendre leur quartier d'hyver; car outre qu'ils étoient déjà à la my Octobre de l'année 1541. ils ne sçavoient s'ils rencontreroient ailleurs autant de commodités que dans cette Place. Ainsi ils la fortifierent, & firent provision de bois, de gros millet, de raisins secs, de pruneaux, & d'autres fruits qu'ils trouverent en abondance. Ils tuerent aussi à la chasse force Lapins, Cerfs, & Chevreuils, dont ils se regalerent & ils n'eussent pas été mieux

mieux traités en Espagne, ni plus commodément que dans Utiangue. Il est vrai que l'Hyver y fut rude & qu'il y négea si fort qu'ils demeurerent un mois & demi sans pouvoir sortir; mais le bon feu qu'ils faisoient les garantissoit aisément froid.

Certes, quand je viens à considerer toutes ces commoditez, & l'excellence du terroir de la Floride, je ne puis aprouver la conduite des Espagnols, qui ne voulurent pas s'y établir, parce qu'ils n'y trouvoient ni or ni argent. Mais ils ne songerent pas qu'ils ne rencontroient aucun de ces metaux, à cause que les habitans du pays ne se donnent pas la peine de les chercher, & qu'ils n'en font aucune estime. En effet on assure que des Navires étant péris sur la côte, & les Indiens ayant trouvé des bourses pleines d'argent, ils emporterent les bourses, dans la vue qu'elles leur pouvoient servir, & laisserent ce qui étoit dedans, parce qu'ils n'en sçavoient pas l'usage.

CHAPITRE XV.

Stratagéme du Cacique d'Utiange, avec la découverte de la Province de Naguatex.

LE Cacique qui connut que les Espagnols passoient leur quartier d'hyver à Utiangue, prit la resolution de les en chasser. Il essaya ponr cela d'amuser le General par des gens qu'il lui dépéchoit la nuit, & qui l'asseuroient que leur Cacique se rendroit bien-tot à la ville. Mais sous ce prétexte, ils avoient ordre de connoitre les troupes; afin que sur le raport quils en feroient, on deliberat des moyens de les attaquer en seureté. Les Espagnols qui ne se méfioient point de ces Indiens, leur laissoient voir les chevaux, les armes & la garde qu'on faisoit dans la place. Cependant Soto averti du dessein des Barbares, dit à leurs Envoyez qu'ils n'entrassent plus que de jour dans Utiangue: mais comme ils s'opiniatrerent à y venir de nuit, on crut qu'il leur falloit apprendre à obéir par force, puis qu'à leur égard la douceur paroissoit inutile. C'est pourquoi Barthelemi d'Argote, qui avoit l'ordre du Général étant une nuit en sentinelle à la porte de la ville, tua un de ces Envoyez qui vouloit entrer pour parler aux Officiers Cette action fut aprouvée de tout le monde, & particulierement de Soto; car il donna de grandes louanges à Argote, qui passa depuis pour un brave soldat; & les Indiens qui connurent que leur dessein étoit découvert ne renvoyerent plus vers nos gens.

Durant le quartier d'hyver des troupes à Utiangue, les uns garderent la place, & les autres, lors que les neiges furent fondues, allerent en arti pour prendre des Indiens, à cause qu'on avoit besoin de gens de service. Mais parce qu'après sept ou huit jours de course, ils ne revinrent qu'avec peu de prison-

ſonniers; le Général choiſit deux eens cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, & avança vingt lieues dans le pays juſqu'à Naguatex, Province fertile & peuplée. Il ſurprit avant le jour dans cette contrée un village où le Cacique demeuroit. Il y prit un aſſez grand nombre d'hommes & de femmes, & revint après à Utiangue, où le reſte de l'Armée qui l'attendoit, commencoit à craindre pour lui parce qu'il y avoit quatorze jours qu'il étoit parti; mais ſon retour diſſipa leur crainte, & l'on ſongea ſeulement à ſe réjouir & à partager les priſonniers.

Fin du ſecond Livre.



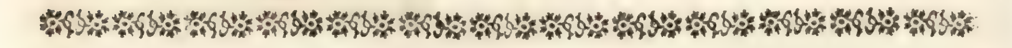


LIVRE III.

DE LA

FLORIDE.

Découverte de plusieurs Provinces, avec les avantures des Espagnols dans ces contrées, & leurs preparatifs pour le retour au Mexique.



CHAPITRE I.

Entrée des troupes en Naguatex.



APRES cinq mois de sejour à Utiangue, le Général en partit au commencement d'Avril de l'année mille cinq cens quarante deux; & marcha vers la Capitale de Naguatex, qui porte le nom de la Province. Il fit en sept jours vingt-deux ou vingt-trois lieuës pour aller à cette ville, & passa par des terres fort peuplées. Il ne lui arriva rien dans la route, si ce n'est que les Barbares l'attaquerent aux passages des bois & des ruisseaux; mais ils fuioient au même temps qu'on leur faisoit tête. Nos gens se rendirent donc heureusement à Naguatex qu'ils trouverent abandonné, & où ils demeurerent quinze jours. Cependant ils coururent toute la Province, & prirent les vivres qui leur étoient necessaires, sans que les habitans s'y opposassent que foiblement.

Il y avoit six jours que les Espagnols étoient à Naguatex, lors que le Cacique

que envoya s'excuser auprès de Soto, de ce qu'il ne l'avoit pas attendu dans cette ville, afin de l'y recevoir avec honneur. Il lui fit encore dire qu'il étoit si honteux de sa conduite, qu'il n'osoit le visiter à present; mais qu'aussi-tôt qu'il n'auroit plus tant de confusion, il ne manqueroit pas à son devoir; que cependant il commanderoit à ses vassaux d'obeïr exactement à ses ordres, parce qu'il le reconnoissoit pour son Seigneur. Le Général repondit qu'il avoit beaucoup d'obligation au Cacique de la grace qu'il lui faisoit; qu'on le pouvoit assurer qu'il seroit fort bien reçû, & que l'on auroit beaucoup de joye de le voir. Là-dessus les Envoyez s'en retournerent très-satisfaits de Soto; & le lendemain de grand matin il en vint d'autres qui amenerent quatre des principaux Indiens avec plus de cinq cens hommes de service. Ils dirent au Général qu'ils lui presentoient des plus considerables personnes de la Province, pour le servir & pour les tenir en ôtage, en attendant la venuë du Cacique. Soto les remercia de cette faveur, & commanda que l'on ne fît plus d'Indiens prisonniers. Neanmoins le Cacique ne le vint point voir, & l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers les Espagnols que pour empécher que l'on ne ravageât ses terres, & que l'on ne prît ses sujets. Cependant les principaux Indiens, & tous les autres servirent les troupes avec ardeur, & n'eurent pour vûë que de leur complaire aveuglement. Le Général qui connut leur affection s'informa d'eux, aussi bien que des soldats qui alloient en partie, de la contrée de Naguatex, & marcha jusqu'à une autre Province, accompagné de plusieurs autres Indiens, que le Cacique lui envoya avec des vivres.



CHAPITRE II.

Fuite de Gusman.

AU bout de deux lieuës, les Espagnols trouverent à dire Diego Gusman * brave Cavalier; mais grand joüeur, qui étoit venu dans la Floride très-bien equipé de toutes choses. Aussi-tôt le Général commanda de faire alte, & d'arrêter les principaux Indiens, jusques à ce qu'on eût des nouvelles de Gusman. On s'informa donc parmi les Espagnols où pouvoit être ce Cavalier; & il se trouva que la veille du jour qu'on le cherchoit, on l'avoit vû au quartier; que quatre jours auparavant, il avoit joué aux † cartes armes & bagage; que s'étant échaufé au jeu, il avoit perdu une très-charmante Indienne d'environ dix-huit ans qui lui étoit échuë, lors qu'on partagea les prisonniers de la Province de Naguatex; qu'il avoit payé tout le reste de ce qu'il voit perdu, mais qu'à l'égard de cette belle il avoit dit à celui qui l'avoit gagnée, que dans quatre ou cinq jours il la lui envoyeroit; que cependant il avoit

* Carmona l'appelle François.
† Elles étoient de cuir faute d'autres.

avoit manqué de parole, & que ni lui ni l'Indienne ne paroissoient plus. Si bien qu'on le soupçonna de s'être retiré parmi les Barbares à cause de la honte qu'il avoit d'avoir joüé son équipage, & perdu cette jeune fille qu'il aimoit. En effet on ne douta plus de rien, lors qu'on sçût que l'Indienne étoit fille du Cacique. C'est pourquoi Soto qui estimoit Gusman, ordonna aux principaux Indiens de le faire revenir en diligence; qu'autrement il croiroit qu'ils l'auroient fait assassiner, ensuite de quoi pour punir une si noire action, il seroit obligé de les faire mourir avec tous leurs gens. Ces pauvres Indiens, de peur de perdre la vie, envoyerent promtement où ils pensoient qu'on aprendroit des nouvelles de Gusman, & leurs messagers, qui allerent & revinrent en un jour, raporterent qu'il étoit avec le Cacique, & qu'il leur avoit juré qu'il ne retourneroit plus parmi les Espagnols. Là-dessus le Général repartit qu'il ne pouvoit ajoûter foi à cela, & qu'assurement les principaux Indiens l'avoient fait tuër. L'un d'eux prit alors gravement la parole, & dit d'un ton qui ne sentoit point son prisonnier, qu'ils avoient trop de cœur pour mentir; qu'afin d'être plus sûr de ce qu'on leur avoit rapporté, ils le supplioient de mettre en liberté un de ses compagnons qui allât vers les Indiens; qu'ils lui protestoient que son Cavalier se rendroit au camp avec leur camarade, ou qu'il declareroit sa derniere resolution; qu'il prît seulement la peine de lui faire ordonner par une lettre de revenir, ou de repondre par un billet, & qu'on jugeroit par là, que le Cavalier étoit vivant. Ils ajoûtoient que si leur compagnon ne retournoit de la maniere qu'ils l'assuroient, les trois autres se soûmettoient à perdre la vie: mais qu'ils avoient une si haute opinion de la prudence du Général, qu'ils étoient persuadez qu'il ne porteroit pas ses ressentimens sur d'autres que sur eux, & que même il ne consentiroit jamais que trois personnes mourussent pour un soldat, qui avoit lâchement deserté sans y être contraint par aucun habitant de la Province. Soto & ses Capitaines convinrent avec l'Indien de tout ce qu'il avoit proposé, & lui commanderent d'aller vers Gusman, & à Gallego, qui étoit ami de ce Cavalier, de lui écrire sa pensée sur le peu de conduite qu'il avoit eu, & de le porter à revenir; qu'on lui rendroit tout son équipage, & qu'en un mot il ne lui manqueroit jamais rien.

L'Indien partit au même tems avec la lettre de Gallego, & l'ordre du Général qui prioit le Cacique de lui renvoyer son soldat; ou qu'il protestoit de mettre tout à feu & à sang, & de faire mourir tous les Indiens qui étoient en son pouvoir. Lors que Gusman eût vû ce qu'on lui mandoit, il grifonna son nom avec du charbon, pour faire connoître qu'il vivoit, & suplia l'envoyé d'assurer les Espagnols qu'il ne retourneroit plus avec eux. Aussi-tôt le Cacique répondit, que comme Gusman étoit libre de demeurer sur ses terres, il ne le contraignoit pas aussi d'en sortir; qu'à la consideration de la faveur qu'il lui avoit faite de lui avoir ramené sa fille, il le traiteroit toujours fort civilement & se conduiroit de la sorte envers les Espagnols, qui s'établiroient dans sa Province; qu'après tout, Soto ne seroit jamais loüé de faire mourir les sujets d'une personne qui recevoit ses gens avec amitié; que neanmoins il ne lui en diroit pas davantage là-dessus, & qu'il en useroit comme il lui plairoit. Le Général qui connut l'opiniâtreté de Gusman, & que le Cacique parloit en homme

d'honneur, resolut de passer outre, & delivra les principaux Indiens avec les gens de service, lors qu'ils l'eurent tous accompagné jusqu'à une autre Province. Cependant il faut demeurer d'accord, que l'amour & le jeu aveuglent bien les hommes, puis qu'ils les obligent de s'abandonner d'eux-mêmes à leurs propres ennemis.

CHAPITRE III.

De la Province de Guacane.

NOs gens marcherent cinq jours au travers de la contrée de Naguatex ; & arriverent à la Province de Guacane, dont les peuples étoient bien differens de leurs voisins. Ceux de Naguatex étoient doux, civils, & amis des Espagnols ; & les habitans de Guacane barbares, & leurs ennemis jurés. En effet, au lieu de traiter alliance avec eux, ils témoignerent en toute rencontre qu'ils les haissoient & leur presenterent plusieurs fois bataille. Mais les nôtres la refuserent toujours, parce qu'ils avoient perdu plus de la moitié de leurs chevaux, & qu'ils ne desiroient pas exposer les autres à la furie des ennemis. Aussi pour n'avoir aucune occasion d'en venir à un combat, ils doublerent leur marche, & traverserent en huit jours la Province de Guacane. On vit dans cette contrée des Croix de bois sur la plûpart des maisons à cause que ceux de cette Province avoient ouï parler des grandes choses que Nugnez & ses compagnons avoient faites au nom de Jesus-Christ dans les regions de la Floride où ils avoient été tandis qu'ils étoient au pouvoir des Indiens. Neanmoins Nugnez, ni ses camarades ne penetrerent jamais jusques à Guacane, ni en beaucoup d'autres contrées où leur reputation étoit connuë. Mais la renommée avoit publié d'une Province à l'autre les miracles qu'ils avoient operez, par la puissance de Dieu en faveur des malades qu'ils guerissoient avec des signes de croix. Ainsi les habitans de Guacane surpris de ces merveilles, se persuaderent que mettant des croix sur leurs maisons, ils se garantiroient de tout danger : & par là on peut connoître la facilité qu'il y auroit de convertir à la foi les peuples de la Floride, puisque que l'exemple est plus puissant pour les porter au bien, que la force & la violence.

CHAPITRE IV.

Marche des troupes vers la Province d'Anilco.

LE Général partit de Guacane, dans le deſſein de retourner vers Chucagua, par un chemin different de celui qu'il avoit pris, & de faire un tour plus long pour découvrir d'autres Provinces. La vuë qu'il avoit étoit de s'établir dans la Floride, avant que les maladies & les combats ruinaſſent entierement ſon Armée. Il étoit d'ailleurs fâché de ne tirer aucun fruit de la peine qu'il avoit priſe, & qu'il prenoit encore chaque jour à faire de nouvelles découvertes. C'eſt pourquoi il ſouhaitoit avec paſſion, que la Floride qui eſt vaſte & fertile, fût habitée par les Eſpagnols, & principalement par ceux qui l'accompagnoient. Il avoit dans la penſée que s'il mouroit ſans commencer un établiſſement, il ne s'aſſembleroit de pluſieurs années de ſi braves troupes que les ſiennes. Ainſi il ſe repentoit de ne s'être pas habitué dans la contrée d'Achuſſi, & deſiroit ardemment de reparer la faute qu'il avoit faite. Mais comme il étoit loin de la mer, & qu'il voioit qu'il perdroit du temps à chercher un port, il avoit réſolu à ſon arrivé au Chucagua, de bâtir une ville ſur le bord de ce fleuve, & de faire deux brigantins, dont il donneroit la conduite à des perſonnes fidelles, qui deſcendroient le long du fleuve juſqu'à la mer, afin d'aller avertir les habitans de Mexique, de Cuba, & autres pays, que dans la Floride on avoit découvert de grandes regions abondantes en toutes ſortes de choſes. Il eſperoit que par ce moyen les Eſpagnols y aborderoient de toutes parts, & ameneroient ce qui étoit neceſſaire à une habitation. Cela eut pû s'executer facilement ſans la mort de Soto, qui interrompit de ſi glorieux deſſeins.

Le Général au ſortir de Guacane traverſa ſept autres contrées pour arriver au Chucagua, & commencer au printemps à s'y établir Mais parce qu'il avançoit à grandes journées, les Eſpagnols ne s'enquirent point du nom de ces Provinces, dont quatre étoient tres-abondantes en vivres & tres-agréables, à cauſe des vergers & des ruiſſeaux qu'on y rencontroit. Pour les trois autres, elles n'étoient ni fertiles ni charmantes, & l'on crut auſſi que les guides Indiens avoient conduit les troupes par les lieux les plus mauvais & les moins beaux. Le Général fût fort bien reçû par toute cette étenduë de pays; de ſorte que nos gens paſſerent trés-heureuſement ces Provinces, qui pouvoient avoir au moins ſix vingt lieuës de traverſe. Enfin ils arriverent à la frontiere de la contrée d'Anilco, & firent trente lieuës juſques à la Capitale, qui porte le nom de la Province & du Cacique. Elle eſt ſur le bord d'un fleuve plus grand que le Gualdaquivir, & a environ quatre cens bonnes maiſons, avec une belle place au milieu. Le logis du Cacique eſt ſur une eminence qui commande à la ville. Ce Seigneur à l'arrivée des troupes étoit devant cette place, à la tête d'un bataillon de quinze cens hommes la fleur de ſes ſujets. Les Eſpagnols

qui reconnurent la contenance des Indiens, firent alte pour attendre les soldats qui suivoient en queuë, & se rangerent promtement en bataille. Cependant Anilco ordonna qu'on fît retirer les femmes, & que chacun sauvât ce qu'il avoit de meilleur, & au même temps nôtre Armée avança pour donner : mais les Barbares sans tirer une seule fléche lâcherent le pied. Les uns entrerent dans la ville, la plûpart traverserent le fleuve en nacelles & sur des traineaux, & quelques-uns à nage ; car ils n'avoient pas dessein de se battre, mais seulement d'arrêter l'ennemi pour favoriser ceux qui emportoient leur bien. Alors nos gens qui voient que les Indiens fuient, fondent sur eux, en attrapent quelques-uns sur le bord du fleuve, & prennent dans la ville plusieurs femmes & enfans qui n'avoient pû échaper. Après cela le Général envoya offrir à Anilco la paix avec son amitié, & lui demander l'honneur de ses bonnes graces: mais il ne voulut rien répondre, & fit seulement signe de la main aux Envoyez qu'ils se retirassent.

Les Espagnols se logerent dans la ville, où ils demeurerent quatre jours. Cependant ils se fournirent de nacelles & de traîneaux, & traverserent le fleuve sans qu'ils en fussent empêchez par les Indiens. Ensuite ils marcherent quatre jours par des pays dépeuplez & entrerent dans la contrée de Guachoia.

CHAPITRE V.

De Guachoia, de son Cacique & de la guerre des Indiens.

APrès le passage de ce desert, la premiere habitation que les Espagnols trouverent fut la Capitale de Guachoia. Elle porte le nom de sa Province, & est au bord du Chucagua, située sur deux éminences separées seulement par une terrain uni, qui sert de place à la ville, composée de trois cens feux, moitié sur l'une de ces colines, & moitié sur l'autre. La maison du Cacique est au plus haut de ces deux éminences. Nos gens surprirent Guachoia, parce que ceux d'Anilco qui avoient guerre avec les habitans de cette ville, ne les avertirent point de la marche des troupes. Le Cacique & ses sujets étonnez à la vûë de l'Armée, & voyant qu'ils ne pouvoient tenir contre, s'enfuirent & se retirerent vers le Chucagua qu'ils passerent en bateaux avec leurs femmes, leurs enfans & ce qu'ils avoient de meilleur. Les Espagnols s'emparerent de la ville où ils se logerent, à cause qu'il y avoit quantité de fruit & de gros millet.

Comme j'ai déjà dit, que la plûpart des Provinces qu'on a traversées, sont ennemies les unes des autres; je vais raporter ici de quelle maniere les habitans de ces diverses regions se font la guerre. Les Indiens d'une Province ne se battent pas contre ceux d'une autre par une ambition dereglée de s'emparer de leur pays, ni ne mettent point d'Armée sur pied pour se livrer bataille. Ils se dressent seulement des embuscades les uns aux autres, & se pillent à la pêche

& à la chaſſe, en un mot, par tout où il rencontrent leur avantage. Ils ſe tuent auſſi quelquefois & ſe prennent priſonniers. Mais de ceux qui ſont pris, les uns s'échangent pour d'autres, & le reſte demeure eſclave; à qui l'on coupe les nerfs du cou du pied de l'une des jambes, afin de les empêcher de fuir. Que ſi par hazard la guerre s'allume tout à fait, ils font le dégat ſur les terres de leurs ennemis, mettent le ſeu dans les villages, & ſe retirent. Voilà comment les habitans de la Floride ſe battent Province conrre Province, & deviennent vaillans & hardis, à cauſe qu'ils ſont perpetuellement en guerre, & toûjours ſous les armes, ou dans l'exercice. Mais parce que la diviſion regne parmi eux, & qu'ordinairement le Cacique d'une contrée eſt brouillé avec tous ſes voiſins; il eſt certain que la conquête de tous le pays en ſera plus aiſée, & que la diſcorde où ils s'entretiennent pourra un jour cauſer leur ruine.

Pour revenir à nos gens, après qu'ils ſe furent rafraîchis trois jours dans la ville de Guachoia; le Cacique qu'on appelloit du nom de ſa contrée, ayant apris qu'Anilco avoit refuſé de faire la paix avec les Eſpagnols, voulut profiter de l'occaſion que la fortune lui preſentoit de ſe vanger de ſon ennemi. Il dépécha donc vers le Général quatre des principaux de ſa Province, avec pluſieurs gens de ſervice, chargez de fruit & de poiſſon. Ils ſuplierent Soto de pardonner à leur Cacique la faute qu'il avoit faite, de ne l'avoir pas attendu à Guachoia, pour l'y recevoir avec honneur; ajoutant qu'à preſent il le reconnoiſſoit pour ſon Seigneur; & que s'il obtenoit permiſſion de l'en venir aſſeurer de bouche, il ſe rendroit dans quatre jours au quartier.

Soto réjoui de cette nouvelle chargea les envoyez de dire à leur Maître qu'il lui avoit obligation; & que comme il eſtimoit particulierement ſon amitié, il ſe donnât la peine de le venir voir quand il lui plairoit, & qu'il ſeroit bien reçû. Les Indiens ſatisfaits de cette réponſe s'en retournerent & le Cacique durant trois jours qu'il diféra de ſe rendre au camp, envoya chaque jour ſept ou huit perſonnes faire compliment au Général, pour reconnoître avec adreſſe par leur moyen, ſi les Eſpagnols ne changeoient point de volonté, & s'il féroit prudemment de les venir voir. Mais comme il ſçût qu'on en uſeroit bien, il ſe rendit au quartier ſur le midy accompagné de ſes principaux ſujets, tous parez de plumes, & fort leſtes à la maniere du pays.

CHAPITRE XI.

Vengeance de Guachoia

Quand le Général aprit que Guachoia étoit arrrivé dans la ville, & qu'il venoit le trouver, il ſortit de ſa chambre pour le recevoir à la porte du logis. Là il lui fit compliment, & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il paſſa enſuite avec eux dans une ſalle, où le Cacique & lui par le moyen des truchemens, s'entretinrent des Provinces voiſines, & de tout ce qui pouvoit

 retar-

retarder, ou avancer la conquête du païs. Cependant le Cacique éternua; & aussi-tôt les Indiens de la suite qui s'étoient rangez contre les murailles de la salle s'inclinerent, & étendirent les bras. Ils témoignerent encore au Cacique leur respect de plusieurs autres manieres; & dirent tous civilement que le Soleil fut avec lui, l'éclairât, le deffendit, & le conservât. Les Espagnols admirerent qu'il y eut autant de civilité parmi ces Barbares, que parmi les peuples les plus polis, & crurent qu'il y avoit de certaines coutumes qui s'observoient generalement par tout le monde.

Alors comme on s'étoit assez entretenu, on servit sur table, & le Cacique mangea avec Soto; les Indiens debout autour d'eux, jusqu'à la fin du repas. Ces Indiens allerent ensuite dîner dans une autre sale qu'on leur avoit preparée; & sur le soir on donna un appartement au Cacique avec quelques gens pour le servir. Les autres se retirerent au delà du fleuve, & revinrent faire leur cour à leur Seigneur: ils ne manquerent jamais à cela tandis que les Espagnols sejournerent à Guachoia.

Durant ces choses le Cacique qui étoit adroit, dit au Général qu'il devoit retourner dans la Province d'Anilco, abondante en toutes sortes de commoditez; qu'il s'offroit de l'y accompagner avec la plupart de ses sujets; que pour faciliter le passage du fleuve qui porte le nom de cette contrée, il promettoit de faire venir plus de quatre-vingts bateaux qui descendroient sept lieuës par le Chucagua, jusqu'à l'embouchure de l'Anilco qui entre dans ce fleuve; qu'aprés ils remonteroient par l'Anilco jusques à la ville du même nom; qu'en tout il n'y avoit pas plus de vingt lieuës; & que tandis que les vaisseaux descendroient, & remonteroient, le reste des troupes iroit par terre, & qu'ils arriveroient tous ensemble où ils souhaitoient. Le Général se laissa persuader, à cause qu'il desiroit sçavoir si la Province d'Anilco lui seroit commode pour le dessein qu'il avoit. Il vouloit d'ailleurs s'établir paisiblement entre cette contrée & celle de Guachoia, dans la créance que cet endroit lui seroit favorable, pour attendre des nouvelles du Mexique, où il avoit resolu d'envoyer. Mais Guachoia avoit des vûes toutes particulieres, & que l'on ne sçavoit point. Il prétendoit qu'à la faveur des Espagnols, il se vengeroit du Cacique Anilco, qui dans toutes les rencontres avoit remporté l'avantage sur lui: de sorte que lors qu'il eut engagé le Général, à retourner dans la Province d'Anilco, il fit amener tous les bateaux qu'il avoit promis; & alors Soto ordonna à Gusman de s'embarquer lui & sa compagnie avec quatre mille Indiens, & plusieurs rameurs armez d'arcs & de fléches. Ce Capitaine entra donc dans les bateaux avec toutes ces troupes, & descendit le long du fleuve. Aussi-tôt le Général avec tous les autres Espagnols, & Guachoia avec deux mille de ses sujets marcherent par terre, accompagnez d'un grand nombre d'Indien de service, & arriverent tous au même tems à la vûë de la ville d'Anilco, où le Cacique n'étoit point alors. Neanmoins les habitans disputerent courageusement le passage de la riviere, mais comme ils virent qu'il leur étoit impossible de resister d'avantage, ils prirent la fuite & abandonnerent la place Les sujets de Guachoia y entrent en furie, pillent, & saccagent le temple, où etoit la sepulture des Seigneurs de la Province, avec les richesses

richesses d'Anilco. Dans ce temple étoient aussi les armes & les enseignes, que les sujets d'Anilco avoient gagnées sur leur voisins, & aux portes se voyoient sur des lances les têtes des plus considerables vassaux de Guachoia. Mais les gens de ce Cacique oterént ces têtes, & mirent promtement en leur place celles de quelques sujets d'Anilco. Ils reprirent les enseignes, renverserent les cercueils, foulerent au pied les morts en vengeance des outrages qu'ils en avoient autrefois reçûs, & tuerent tout sans espargner ni âge ni sexe. Ils exercerent principalement leur rage sur les enfans à la mamelle, & sur les vieillards. Ils arrachoient d'abord à ceux-ci leurs habits, & leur otoient la vie à coups de traits, qu'ils leur tiroient d'ordinaire aux parties qui font la différence du sexe. Pour les enfans, ils les prenoient par la jambe, les jettoient en l'air, & les tuoient à coups de fléches avant qu'ils retombassent à terre.

CHAPITRE VII.

Retour du Général à la ville de Guachoia, avec ses preparatifs pour le Mexique.

SOto averti des cruautez que faisoient les gens de Guachoia, en fut extrémement irrité; parce que le dessein qu'il avoit de retourner dans la Province d'Anilco étoit fort contraire à cette barbarie. Afin donc d'arrêter le desordre, il fit promtement sonner la retraite, chargea le Cacique du blame què lui attiroient ces malheurs, & commanda aux truchemens de publier que sur peine de la vie aucun ne mit le feu nulle part, & ne maltraitât d'avantage les sujets du Cacique Anilco. Neanmoins, parce que le Général craignit que les vassaux de Guachoia n'executassent en cachette tout ce que la rage leur inspireroit, il sortit de la ville d'Anilco, & prit sa marche vers le fleuve, avec ordre aux Espagnols de faire avancer en diligence les gens de Guachoia, de crainte qu'ils ne s'amusassent derriere, & ne fissent main basse sur leurs ennemis. Comme il fut au fleuve, il s'embarqua avec toutes les troupes pour la ville de Guachoia: mais à peine eut-on fait un quart de lieuë, que l'on aperçut la place d'Anilco en feu; car les Barbares qui n'avoient osé la bruler aprés les défenses du Général, avoient mis malicieusement de la braise aux coins des maisons qui n'étoient que de paille; de sorte qu'au moindre souffle de vent le feu y prit, & en un moment tout fut embrasé. Le Général voulut rebrousser chemin, pour empécher que la ville ne fut toute consumée. Mais lors qu'il vit que les Indiens des environs y accouroient, il continua sa route, & se rendit à Guachoia, où il se déchargea de tout le soin des troupes sur ses Capitaines, pour s'apliquer tout à fait à ses desseins. Il commanda donc de couper du bois propre pour des vaisseaux, d'amasser des cordages, de la gomme, & des ferrures, afin de construire des brigantins. Mais comme il esperoit que Dieu lui feroit la grace de le conserver, jusques à ce qu'il eut accompli ce qu'il souhaitoit;

il avoit déja jetté les yeux sur des Officiers & des Soldats en qui il se confioit davantage pour leur donner la conduite des vaisseaux qu'il devoit envoier au Mexique. Il avoit aussi arrêté, qu'après le départ des brigantins, il passeroit avec les bateaux du Cacique Guachoia de l'autre côté du fleuve dans la contrée de Quigualtanqui. Il sçavoit par le moyen de ses coureurs, que cette Province étoit fertile & peuplée; & que la capitale qui avoit quelques cinq cens maisons n'étoit pas fort loin du Camp. Il avoit même déja dépéché vers le Cacique, qui tenoit sa cour dans cette ville, laquelle portoit le nom de la Province & de son Seigneur: mais ce Cacique avoit répondu insolemment aux envoyez qui lui demandoient la paix, que bien tôt il extermineroit tous les Espagnols; que c'étoient des brigands & des vagabonds; qu'il les féroit pendre aux plus hauts arbres pour être la proye des oiseaux, & qu'il avoit juré par le Soleil, & par la Lune ses Divinitez, de ne contracter jamais alliance avec une nation si détestable. Soto qui étoit sage fit parler avec honnêteté à ce Barbare; de sorte qu'il l'obligea de changer de langage & de sentiment. Toutefois étant averti, que toutes les aparences d'amitié de ce Cacique étoient trompeuses, & qu'il conspirôit avec les Seigneurs des Provinces voisines contres les Espagnols; il se tenoit sur ses gardes dans l'esperance de châtier un jour cette trahison: car il commandoit encore plus de six cens hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie. Il avoit donc resolu de les mener dans la ville de Quingualtanqui, & d'y demeurer le reste de l'Eté & l'Hyver suivant, jusqu'à ce qu'il eut le secours qu'il attendoit de Mexique, & qu'on lui pouvoit aisement envoyer en montant par le Chucagua, capable de porter tous les vaisseaux qui auroient voulu venir.

CHAPITRE VIII.

Mort de Soto.

LOrs que Soto ne songeoit plus qu'aux moyens de s'établir, & de tirer quelque fruit de ses travaux, il fut attaqué le vingtiéme de Juin de l'année mille cinq cens quarante deux d'une fievre qui d'abord parut peu de chose, mais qui s'augmenta si fort qu'il la jugea lui-même mortelle. Il commença donc dés le troisiéme jour de son mal à se resigner entierement à la volonté de Dieu; il fit son testament & se confessa avec beaucoup de devotion & de douleur de ses pêchez. Ensuite il eut soin qu'on appellat ses Officiers, & comme il eut nommé en leur presence pour Général Louïs de Moscoso d'Alvarado, il leur ordonna de la part de l'Empereur d'obeïr à celui qu'il avoit choisi pour leur commander jusqu'à ce que saMajesté leur envoyât un ordre contraire. Là dessus il prit leur serment selon les formes, & ajoûta, que Moscoso possedoit les qualitez d'un grand Capitaine. Après cela il commanda de faire venir trois à trois les soldats qu'il estimoit davantage, & les autres trente à trente. A tous

il recommanda de travailler autant qu'ils pourroient à la conversion des infidelles, & de soûtenir l'honneur de l'Espagne; sur tout de conserver la paix entre eux. Au moment qu'il achevoit ces paroles, il les embrassa & leur dit adieu avec beaucoup de sentimens d'affection & de tendresse de son côté, & de larmes de leur part. Il passa cinq jours à les entretenir ainsi les uns les autres; & au septiéme qu'il rendit l'esprit, il se mit à implorer l'intercession de la Vierge, la supliant de prier en sa faveur auprès de son Fils. Soto mourut âgé de quarante-deux ans, après avoir consumé à la conquête de la Floride plus de cent mille ducats. Il avoit pris naissance à Villa Nueva de Barca-Rotta, & étoit d'une famille fort noble. Il avoit la taille un peu au dessus de la médiocre, le visage riant & tant soit peu bazané. Du reste très-bon homme de cheval, heureux dans ses entreprises, si la mort n'eût rompu le cours de ses desseins, vigilant, adroit, qui aimoit la gloire, patient dans la peine, severe à châtier les fautes contre la discipline; mais facile à pardonner les autres, charitable & liberal envers les soldats, brave & hardi autant qu'aucun Capitaine qui soit entré dans le nouveau monde. Tant de rares qualitez le firent generalement regreter de toutes les troupes.

CHAPITRE IX.

Funerailles de Soto.

LES Espagnols qui aimoient passionnément Soto, eurent un très-sensible déplaisir, de ne lui pouvoir faire d'honorables funerailles. Ils consideroient que s'ils l'enterroient avec pompe, les Indiens qui aprendroient le lieu de sa sepulture, viendroient le déterrer, & féroient à son corps toutes les barbaries que la haine leur inspireroit. Ils en avoient effectivement usé ainsi envers plusieurs soldats, & commis sur eux toutes sortes d'indignitez. Ils en avoient pendu quelques-uns, mis quelques autres par quartiers aux plus hauts arbres: & vraisemblablement on devoit apréhender qu'ils ne s'emportassent contre le Général, avee plus de cruauté que contre les autres, afin d'outrager sensiblement les troupes en sa personne. C'est pourquoi les Espagnols, pour ôter la connoissance du lieu où il seroit enterré, resolurent de lui rendre la nuit les derniers devoirs. Ils choisirent proche de Guachoia un endroit d'une plaine, où il y avoit plusieurs fosses, que les habitans de cette ville avoient faites pour tirer de la terre; & ils mirent dans l'une de ces fosses le eorps de Soto, sur lequel ils répandirent encore plusieurs larmes. Le lendemain pour cacher tout de nouveau le lieu de sa sepulture, & dissimuler leur tristesse, ils firent courir le bruit que le Général se portoit mieux. Ils monterent à cheval en réjouïssance de ce qu'il avoit recouvert sa santé, & comme en des fêtes publiques, ils caracolerent long-temps sur la fosse, pour en ôter la connoissance aux Barbares, & leur dérober en quelque sorte le corps de leur Commandant. Ils ordonnerent

même, afin de mieux reüssir dans ce dessein, qu'avant leurs courses, après avoir rempli toutes les fosses à l'égall de celle du Géneral, on jettât une quantité d'eau dessus, sous prétexte d'empécher que les chevaux ne fissent de la poudre en courant. Neanmoins malgré toutes ces précautions & ces feintes, les Indiens se douterent de la mort de Soto, & du lieu où il étoit: car lors qu'il passoient sur les fosses ils s'arrêtoient tout court, & marquoient des yeux l'endroit de la sepulture. Nos gens recommencerent alors à craindre en faveur du Général, & convinrent de le tirer de la fosse, & de lui donner pour tombeau le Chucagua dont auparavant ils voulurent savoir la profondeur. Aniasco, Cardeniosa & quelques autres * firent donc semblant de pécher un soir pour sonder ce fleuve, & rapporterent qu'il avoit neuf brasses d'eau au millieu. On resolut incontinent d'y mettre le corps de Soto, mais parce qu'il n'y avoit point de pierre dans la Province, afin de le faire couler à fonds, on coupa un fort gros chéne, que l'on scia & creusa d'un côté de la hauteur d'un homme, & la nuit suivante Aniasco & ses compagnons déterrerent le Général sans bruit, & le mirent dans le creux du chéne, sur lequel ils cloüerent un couvercle. Ils le porterent ensuite sur le fleuve, au lieu qu'ils avoient sondé, & il alla aussi-tôt à fond. Carmona & Coles qui racontent cette particularité, ajoûtent que quand les Barbares ne virent plus Soto, ils demanderent de ses nouvelles, & qu'afin de les amuser on leur répondit, que Dieu l'avoit envoyé querir pour lui commander de grandes choses, & qu'à son retour qui seroit dans peu de temps il les devoit courageusement executer.

Les funerailles de Soto me permettent de raporter ici l'usage que les Floridiennes observent en plusieurs endroits du païs, de se couper les cheveux pour marque de deuil, & de les repandre sur les tombeaux de leurs maris. A cet usage il en faut ajouter un autre plus singulier, qui est celui-ci qu'observent les femmes veuves d'implorer le secours de leurs Caciques pour vanger la mort de leurs maris tués à la guerre.

CHAPITRE X.

Resolution des troupes après la mort de leur General.

Après la mort de Soto, pas un de ses Officiers n'eut le courage de poursuivre le dessein qu'il avoit eu de s'établir dans la Floride. C'est pourquoi ils resolurent d'abandonner ce païs, où l'amour & le respect qu'ils portoient à leur Général, les avoit tous retenus. Mais les plus blâmables étoient ceux qui se devoient oposer à une si lâche resolution, & qui neanmoins l'apuyerent les premiers. En effet Aniasco qui avoit heureusement contribué à la découverte de plusieurs Provinces, & qui étoit obligé par honneur d'achever une conquê-

te

* Abbadia, Tinoto, Gusman, Arias.



Picart inv. Cl. Duflos f.

Veuves de la FLORIDE, qui sement leurs cheveux sur les Tombeaux de leurs Maris.



B. Picart inv. Cl. Duflos f.

FLORIDIENNES, qui ayant perdu leurs maris, a la guerre, viennent implorer l'asistance du ROY.
HERMAFRODITES, déstinez a servir les malades, et a enterrer les morts.

te si illustre & si utile à toute l'Espagne, s'offrit lui-même de mener toutes les troupes au Mexique. Comme il se piquoit d'être excellent Geographe, il se flata de les conduire facilement en ce Royaume, & ne songea point aux forets ni aux deserts qu'il falloit passer avant que d'y arriver; car l'envie qu'il avoit de sortir de la Floride lui rendoit toutes choses aisées. Les autres Espagnols qu'il s'étoit offert de mener au Mexique, croyoient aussi que rien ne les arresteroit dans leur voyage, parce que la passion qu'ils avoient d'abandonner leur conquête les aveugloit, & qu'ils haïssoient la Floride, à cause qu'ils n'y avoient trouvé ni or ni argent. Ils étoient d'ailleurs portez à quitter leur entreprise, à cause d'un bruit que les Indiens avoient fait courir, que non loin du lieu où étoit l'Armée, il y avoit d'autres Espagnols qui subjuguoient les Provinces qui étoient vers l'Occident. Nos gens, qui ajoutoient trop legerement foi à ces bruits, disoient que ces étrangers dont parloient les Barbares étoient des troupes sorties du Mexique, & qu'il falloit les aller joindre pour les favoriser dans leur dessein. La-dessus ils partirent de Guachoia le quatrieme ou cinquiéme de Juillet, & prirent leur route vers le couchant; resolus de ne se détourner de côté ni d'autre. Ils s'imaginoient que suivant cette ligne, ils arriveroient droit au Mexique, ne considerant pas qu'ils étoient dans des hauteurs differentes. Ils firent à grandes journées plus de cent lieuës par de nouvelles Provinces, & ne s'enquirent point du nom ni de la qualité de la terre de ces regions; mais il est certain qu'elles n'étoient ni fertiles ni peuplées, comme les autres païs de la Floride qu'ils avoient auparavant découverts.

CHAPITRE XI.

Superstition des Indiens

JE quitterai icy un moment le cours de mon histoire, pour raporter une chose assez remarquable touchant la superstition des Barbares. Lors que les Espagnols sortirent de Guachoia, ils furent suivis d'un Indien de seize à dix-sept ans, fort bien fait de sa personne, comme le sont ordinairement les habitans de cette Province. Les valets du Général Moscoso ausquels il s'étoit joint, le voulurent empécher au bout de quelque temps de passer outre, & se mirent même en état de le chasser de leur compagnie. Mais quand ils virent qu'ils ne s'en pouvoient défaire, ils apréhenderent que ce ne fust un espion, & en avertirent leur maître. On fit donc venir cet Indien en presence d'Ortis, qui lui demanda par l'ordre du Général, ce qui l'obligeoit à quitter ses parens pour suivre des étrangers. Il répondit qu'ils voyoient un pauvre jeune homme qui avoit été abandonné dés son enfance, & à qui le pere, ni la mere n'avoient rien laissé: si bien qu'un des principaux Seigneurs de la Province touché de pitié l'avoit reçû dans sa maison, & fait élever avec ses enfans: mais que comme ce genereux bienfaiteur étoit malade à mourir, on l'avoit

choisi pour être enterré tout en vie avec lui; parce qu'on disoit qu'il en étoit tellement aimé qu'il devoit l'accompagner en l'autre monde, afin de l'y servir dans ses besoins; que pour lui il avouoit, qu'il étoit vrayement obligé à ce Seigneur; mais non pas jusqu'à souffrir qu'on le mit tout vif avec lui dans son tombeau; qu'ainsi afin d'éviter une si facheuse mort, il avoit suivi les troupes, aimant mieux être esclave que de mourir si cruellement. Le Général & ceux qui étoient présens à ce recit, aprirent que la coûtume de rendre les derniers devoirs aux personnes de qualité s'observoit dans la Floride, comme dans les autres païs du nouveau monde qu'on a découverts. En effet, sous le regne des Incas du Perou, l'on enterroit d'ordinaire avec les Souverains & les Grands Seigneurs la femme & le serviteur qu'ils avoient le plus aimez.

Je dois remarquer en passant que les Floridiens ont aussi la coutume d'ofrir leurs premiers nès au Soleil.

Tous ces peuples croient l'ame immortelle, & un autre monde, où les gens de bien sont couronnez de gloire, & recompensez de leurs bonnes actions, & les méchans punis de leurs crimes. Ils appellent le Ciel Hamampascha d'un mot qui signifie le haut monde, & l'Enfer Ucupacha qui veut dire le bas monde. Pour le Diable, ils le nomment Cupai, avec lequel ils disent que vont les méchans.

CHAPITRE XII.

Arrivée des Espagnols à Auché, avec la mort de leur Guide.

JE reviens où j'en étois de l'histoire. Les Espagnols, après une traite de plus de cent lieuës, arriverent à la Province d'Auché. Le Cacique de cette contrée les logea, & les reçût avec de grands témoignages d'affection en apparence. Ils se rafraichirent deux jours dans la Capitale qui porte le nom de la Province, où lors qu'ils se furent informez de la route qu'ils devoient tenir, ils aprirent qu'à deux journées de cette ville, il y avoit un desert de quatre jours de traverse. Le Cacique leur donna donc des gens de service chargez de gros millet pour six jours, avec un guide auquel il commanda de mener les troupes jusqu'aux terres habitées par le chemin le plus court. Ils partirent d'Auché avec ces Indiens, & se rendirent heureusement au desert, à travers lequel ils marcherent par une grande route, qui peu à peu s'étrécit de telle le maniere qu'elle se perdit entierement. Neanmoins ils ne laisserent point d'avancer six jours, sans tenir aucun chemin, parce que l'Indien qui les guidoit leur faisoit accroire qu'il les menoit de la sorte, afin de couper plus court. Mais comme ils virent qu'ils ne sortoient point des bois; & que depuis trois jours ils ne mangeoient que des herbes & des racines, ils observerent de près leur guide & aperçûrent qu'il les conduisoit malicieusement, tantôt au Septentrion, tantôt au Couchant, puis au Levant, & quelquefois au Midy. Aussi-tôt le Général com-



B. Picart inv. Cl. Duflos f.

SACRIFICE que les FLORIDIENS font au SOLEIL, de leurs PREMIERS nez.

commanda d'apeller cet Indien, & de lui demander ce qui l'avoit obligé d'égarer les Espagnols huit jours durant; lui qui dans Auché avoit promis de les mettre en quatre jours hors du desert. A cela il répondit d'abord si peu raisonnablement, que Moscoso fâché de voir ses troupes en un si pitoyable état, le fit lier à un arbre, avec ordre de lâcher sur lui les lévriers d'attache. Comme il vit qu'il alloit être devoré, il suplia qu'on fit retirer les chiens, & qu'il découvriroit tout ce qu'il avoit tenu caché. On lui accorde sa demande, & il proteste qu'il n'avoit rien fait que par le commandement de son Cacique, qui lui avoit dit que n'ayant pas assez de forces pour combattre ouvertement les Espagnols, il avoit déterminé de les defaire par adresse; que pour reussir en cette entreprise, il l'avoit choisi, & lui avoit ordonné de les égarer tellement, qu'ils mourussent tous de faim dans les bois; que s'il en venoit à bout, il lui avoit promis de grandes recompenses; sinon qu'il devoit s'assurer de perdre cruellement la vie; qu'il s'étoit donc vu contraint d'obeir à son Cacique, & de faire ce qu'eux-même exécuteroient en pareil rencontre; qu'ainsi sa faute étoit excusable; mais qu'elle seroit encore bien plus digne de pardon, s'ils consideroient le peu de soin qu'ils avoient eu de s'informer de leur route; que d'abord s'ils lui en eussent parlé comme ils faisoient maintenant, il leur eut tout avoué, & les eut remis dans le bon chemin; que neanmoins s'ils lui vouloient donner la vie, il les tireroit du desert en peu de temps, & que s'il y manquoit, il s'offroit d'endurer toutes sortes de suplices. Le Général & ses Officiers indignez de cette trahison ne recûrent point ses excuses, & crurent tous qu'il ne se falloit plus fier en lui: de sorte qu'on détacha les chiens qui le mirent en pieces & le mangerent. Mais incontinent Moscoso & ses Capitaines en furent fachés & se virent beaucoup plus en peine qu'ils n'avoient encore été, parce qu'ils ne sçavoient où trouver un autre guide, ayant alors renvoyé à Auché les Indiens de service. Toutefois comme ils connurent qu'il falloit perir, ou sortir des bois, ils prirent leur route vers le Couchant, & marcherent trois jours sans aucuns vivres, aprés en avoir été trois autres à ne manger que des racines. Ensuite ils découvrirent du haut d'une petite montagne des terres habitées, mais steriles. Les habitans avoient pris la fuite, & abandonné de méchantes cabanes dispersées quatre à quatre par la campagne; car les villiages de cette contrée n'étoient pas semblables à ceux qu'on avoit vûs jusques là dans la Floride. Les troupes à leur arrivée dans la Province, trouverent de la chair de vache qui étoit fraîche, dont elles apaiserent leur faim. Elles apellerent ce païs la Province des Vachers, à cause de la quantité de peaux de vaches quon y rencontra; sans toutefois qu'ils eussent pu trouver de cette sorte de bêtail en vie, ni découvrir où les Indiens de la contrée le prenoient.

CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva dans la Province des Vachers.

TAndis que les Eſpagnols étoient dans une plaine de la Province des Vachers, il ſortit d'une forêt près du Camp un Indien qui s'avança droit à eux, avec de grande plumes ſur la tête, l'arc en main & le carquois ſur l'épaule. Nos gens qui le virent en cet état, le laiſſerent approcher, dans la creance que ce fût un envoyé du Cacique vers le Genéral. A quelque cînquante pas d'eux il mit une fléche à ſon arc, & tira ſur une troupe de ſoldats qui regardoient: toutefois perſonne n'en fut bleſſé, les uns s'étant écartés, & les autres couchez par terre: ainſi le trait paſſa & alla donner entre cinq ou ſix Indiennes qui aprêtoient le dîner de leurs maîtres. Ils en attrape une au milieu du dos, & après l'avoir percé, il en va bleſſer une autre à la poitrine vis-à-vis de celle-là, & s'arréte dans ſon corps; cette pauvre Indienne tomba morte auſſi-bien que ſa compagne. Au même temps le Barbare fuït de toute ſa force vers la forêt; les Eſpagnols crient aux armes, Callego qui par hazard étoit à cheval, aperçoit l'Indien qui ſe ſauve. Il entend qu'on dit tuë: il pique après, l'atteint proche du bois, & lui ôté courageuſement la vie.

Trois jours enſuite, lors que les troupes ſe rafraichiſſoient, deux Indiens ſuperbement parez à la mode du pays, vinrent au matin environ à deux cens pas du Camp; & là ils ſe promenerent près d'un noyer, l'un d'un côté & l'autre de l'autre de peur de ſurpriſe.

Moſcoſo averti de cela, défendit de les harceler, diſant que c'étoient des foux & des temeraires dont il ſe falloit moquer. On les laiſſa donc ſe promener juſques ſur le ſoir près du noyer. La penſée de ces Indiens étoit qu'il prendroit envie aux Eſpagnols de les venir attaquer. Cependant les Cavaliers qui étoient allez le matin en parti, retournerent au Camp un peu avant la nuit, & comme ils aperçûrent ces Indiens proche de leur logement, ils s'informerent de ce que c'étoit, & aprirent l'ordre du Général. Ils obeïrent tous excepté Paez, qui voulant montrer ſa valeur, dit, que puiſque ces Barbares étoient des foux & des temeraires; il falloit qu'un plus fol qu'eux punit leur folie, & là-deſſus il pique vers le noyer. L'Indien qui ſe promenoit du côté que le Cavalier avançoit marche droit à lui, tandis que ſon compagnon ſe retire ſous l'arbre, pour faire connoître qu'ils demandoient à ſe battre ſeul à ſeul. Paez approche de furie contre ſon ennemi qui le tire ſi vigoureuſement, qu'outre ſa cotte de maille qu'il lui rompit, il lui perça de part en part le bras gauche; de ſorte que les reſnes de la bride de ſon cheval lui tomberent des mains. Ses compagnons qui virent cet accident, & qui n'avoient pas encore mis pied à terre, accoururent à toute bride ſur les deux Barbares qui fuirent, quand ils aperçûrent tant de gens fondre ſur eux. Toutefois

ils

ils furent ſurpris avant que de pouvoir gagner le bois. Mais en cette rencontre les Eſpagnols obſerverent mal les loix de la guerre : puisque les Indiens n'avoient pas voulu ſe mettre deux contre un, il étoit raiſonnable qu'on les traîtât de la même ſorte.

Après ces choſes les troupes marcherent plus de trente lieuës par cette Province des Vachers, & comme elles eurent achevé de traverſer, elles découvrirent vers le Couchant de hautes montagnes, & d'épaiſſes forêts qui étoient des deſerts ; mais le Général & ſes Officiers, que la fatigue & la faim avoient rendu ſages, reſolurent de ne point avancer qu'ils n'euſſent auparavant trouvé une route aſſurée pour les conduire dans un pays habité. C'eſt pourquoi ils commanderent à quatre compagnies de Cavalerie, de vint & quatre hommes chacune, d'aller par trois endroits vers le Couchant, pour découvrir la contrée, avec ordre d'entrer le plus avant qu'ils pourroient dans le pays, de s'éloigner les uns des autres, & de tâcher de connoître la qualité de la terre, & le naturel des habitans. On leur donna pour cela des truchemens Indiens les plus capables que l'on pût trouver, entre ceux qui ſervoient les Eſpagnols Enſuite ils partirent, & au bout de quinze jours qu'ils retournerent, ils dirent tous qu'ils étoient entrez plus de trente lieuës avant dans le pays, & qu'ils avoient rencontré des terres fort ſteriles & mal peuplées ; que plus on avançoit & plus elles étoient méchantes ; que les habitans de ces quartiers ne cultivoient rien, & ne vivoient que de fruit, & d'herbe, ou de ce qu'ils attrapoient à la chaſſe & à la péche ; enfin qu'ils marchoient par troupes, & erroient d'une contrée à l'autre. Carmona ajoûta que les Indiens aſſurerent que par de là leur Province, il y avoit une vaſte étenduë de pays plat où ſe nourriſſoient les vaches dont les troupes avoient vû les peaux, & qu'il y avoit dans ces quartiers une grande quatité de bétail.

CHAPITRE XIV.

Retour des Eſpagnols vers le Chucagua avec leurs avantures.

SUr le raport des Cavaliers qui avoient été à la découverte, les Eſpagnols perdirent toute eſperance d'aller au Mexique, par le chemin qu'ils avoient tenu. C'eſt pourquoi de crainte de s'engager dans des deſerts où ils mourroient tous de faim, ils furent d'avis de retourner vers le Chucagua, dans la creance que la route la plus courte, & la plus aſſûrée pour ſortir de la Floride, étoit de deſcendre le long de ce fleuve & de gagner le golfe de Mexique. Ainſi ils s'enquirent de leur chemin, pour ſe rendre vers le Chucagua. Ils ſçûrent que le plus court étoit de tourner ſur la droite de la route qu'ils avoient tenuë en venant ; mais qu'il falloit traverſer pluſieurs grands deſerts, & qu'au contraire, s'ils détournoient ſur la gauche, c'étoit le plus long ; mais qu'ils marcheroient par des pays fertiles & peuplez. Ils prirent donc cette route, & tournerent vers le midi, prenant ſoin de ne pas s'engager temerairement en des endroits

droits difficiles, & de ne faire aucun desordre dans leur marche, de peur d'irriter les Indiens. Neanmoins ces Barbares les harcelerent nuit & jour; car ils se mettoient en embuscade dans les bois près du chemin & lors qu'il n'y avoit point de bois, ils se couchoient sur le ventre parmi les herbes. Quand les Espagnols passoient, ils se levoient tout d'un coup, & tiroient tant de fléches qu'ils en blessoient toujours quelqu'un: mais au même temps qu'on alloit à eux ils lâchoient pied. Incontinent après il en venoit d'autres à la charge, qui prenoient les troupes de tous côtez, toujours avec perte d'hommes & de chevaux: si bien que sans en venir à une bataille, nos gens furent plus mal-traitez en cette Province des Vachers, que dans toutes celles par où ils avoient passé; principalement le dernier jour, parce qu'ils traverserent des ruisseaux & des endroits qui étoient de veritables coupe-gorges, d'où les Barbares sortoient en furie sur eux, & où ils se retiroient sans pouvoir être offensez. Les Espagnols perdirent en cette journée plusieurs de leurs gens, plusieurs Indiens de service avec plusieurs chevaux, & eurent un grand nombre de soldats blessez dangereusement. L'un des plus considerables de ceux-là fut saint George dont je vais parler. Comme ce Cavalier passoit un ruisseau où les troupes étoient attaquées, un Indien caché derriere un buisson lui tira un très-rude coup de fléche: de sorte qu'après lui avoir rompu sa cotte de maille, il lui perça la cuisse droite, passa par l'arçon de la selle, & entra dans le corps du cheval, qui tout furieux sort du ruisseau, bondit par la plaine; & tâche par ses ruades de faire tomber la fléche, & de renverser son maître. Les Espagnols qui se rencontrerent alors tout proche de ce soldat accoururent à son secours, & comme ils aperçûrent que le trait l'avoit attaché à la selle, & que les troupes se campoient assez près du ruisseau ils le menerent au quartier. Aussitôt on le soûleva adroitemennt, & on coupa la fléche entre la selle & la cuisse. On dessella aussi le cheval, & les Espagnols s'étonnerent qu'une fléche de roseau armée seulement d'une pointe de canne eût penetré si avant. Ensuite on étendit saint George par terre, & on le laissa se panser soi-même. Outre plusieurs qualitez qu'il possedoit, il avoit celle de guerir les playes avec de l'huile, de la laine grasse, & des paroles que ses compagnons appelloient des charmes. Il avoit effectivement traité avec tant de succez quelques blessez, qu'il sembloit que Dieu le favorisât sur tout dans les cures qu'il faisoit. Mais si-tôt que l'huile & la laine grasse furent consumées par le feu à Mauvila, il ne voulut plus panser personne; & même il s'opiniâtra long-temps à ne prendre aucun soin de ses blessures. Car bien que depuis il eût reçû un coup de fléche qui lui entroit par dessous le pied, & sortoit par le talon; & que d'un autre il eût été si dangereusement frapé au genou, que la pointe de la fléche y etoit demeurée; toutefois il n'entreprit jamais de se traiter qu'à l'extremité, s'imaginant que faute d'huile, & de laine grasse il ne pourroit se guerir. Je reviens au coup qu'il avoit reçû à la cuisse. Comme il savoit qu'il étoit brouïllé avec le Chirurgien, qui lui avoit fait beaucoup de mal en lui tirant la fléche du genou, & qu'il se ressouvenoit qu'il lui avoit dit qu'une autre fois il mourroit plûtôt que de l'appeller; à quoi le Chirurgien avoit répondu, que quand il seroit certtain de lui conserver la vie, il ne le feroit pas qu'il ne l'eût auparavant

yant

vant envoyé querir; comme, dis-je, il se ressouvenoit de cela, & qu'il n'attendoit aucun secours de personne, il prit au lieu d'huile & de laine, de l'oing de porc avec de la charpie d'une vieille mante d'Indien, & s'en servit si heureusement pour sa playe, que dans les quatre jours que nos gens se rafraîchirent près du ruisseau, il fut tout à fait gueri & monta à cheval le cinquiéme qu'ils continuerent leur route. Afin qu'on ne doutât point de sa guerison, il se mit à piquer de côté & d'autre autour des troupes, criant qu'il méritoit de perdre la vie; parce que pour n'avoir pas voulu traiter les blessez dans la pensée qu'il travailleroit inutilement, il étoit mort plus de cent cinquante soldats.

Enfin, les Espagnols sortirent de la Province des Vachers, après y avoir souffert plusieurs maux. Ils marcherent vint jours à longues traites par d'autres contrées, des noms desquelles ils ne s'enquirent point, & allerent en tournant vers le Midy. Mais croiant descendre plus qu'il ne falloit pour se rendre à Guachoia, où ils vouloient retourner, ils prirent au Levant avec soin de monter toûjours un peu vers le Nord, & vinrent croiser un chemin par où ils étoient passez en allant, ce que neanmoins ils ne reconnurent pas. On étoit alors à la my-Septembre, & ils avoient déja marché près de trois mois, depuis leur sortie de Guachoia, sans avoir manqué une seule nuit ni un seul jour d'être attaquez. Les Barbares se mettoient de jour en embuscade, & chargeoient ceux qui s'écartoient; la nuit ils venoient donner l'alarme au quartier.

Il arriva même qu'une fois à la faveur de l'obscurité, ils se trainerent à quatre pattes jusqu'au camp; où ils tirerent sur les chevaux, & tuerent deux sentinelles. Peu de jours aprés douze Cavaliers & autant de fantassins Espagnols, qui avoient besoin de gens de service, se mirent en embuscade pour prendre quelques Indiens, de ceux qui au moment que les troupes étoient décampées venoient enlever ce qui étoit demeuré. Ils se posterent derriere de grands arbres, & poserent sur le plus haut une sentinelle, avec ordre de les avertir si-tôt qu'elle découvriroit quelque chose; ce qui s'executa si heureusement, qu'ils prirent quatorze Indiens qu'ils partagerent entre eux. Mais après comme ils desiroient de rejoindre l'armée, un de la compagnie qui n'étoit pas satisfait de n'avoir que deux Indiens, conjura ses camarades de ne s'en point retourner qu'auparavant ils n'en eussent encore pris un pour lui. Ses compagnons qui n'étoient pas de ce sentiment, lui dirent qu'il falloit différer cela à une autre fois, & qu'ils lui offroient chacun l'Indien qu'ils avoient eu en partage. Neanmoins voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur son esprit, ils s'arresterent encore, & cependant la sentinelle avertit qu'elle apercevoit un Indien. Paez que le malheur devoit avoir rendu sage, pique aussi-tôt droit au Barbare, qui se voyant découvert se sauve sous un arbre. Paez l'approche, & lui porte avec vigueur un coup de lance; mais ne l'attrapant pas, l'Indien qui tenoit sa fléche prête, tire, & blesse au flanc le cheval de ce Cavalier; de sorte qu'après avoir bronché environ vingt pas il tomba mort. Bolanios qui suivoit Paez fond au même temps sur le Barbare, & est aussi malheureux que son compagnon. Juan de Vega qui venoit aprés au petit pas, surpris de voir ses ca-

camarades démontez, pique vers l'Indien; ſes compagnons courent auſſi la lance en main vers ce Barbare, qui s'avance fierement droit à Vega pour tuer ſon cheval, & s'enfuit au même temps. Mais le Cavalier qui étoit ſage avoit auparavant donné ordre à ce qu'il ne lui arrivat pas de malheur ſemblable à celui de Paez. Il avoit mis ſur le poitrail de ſon cheval une peau de vache en trois doubles; & c'eſt ainſi qu'en uſoient la plupart des Cavaliers qui avoient ſoin de leurs chevaux. Ils leur couvroient le poitrail de cette ſorte de peau de cerf, ou d'ours. Comme l'Indien fut à la portée du trait, il tire ſur le cheval de Vega, & perce la peau de vache; en ſorte que la flèche entra environ trois doits dans le poitrail. Auſſi-tôt Vega fond de furie ſur le Barbare & le tuë. Enſuite le parti s'en retourne, déteſtant celui qui les avoit obligez à demeurer, & admirant le courage de l'Indien, dont la mine ne répondoit point à l'action qu'il avoit faite. Dés qu'ils furent arrivez, le Général fit marcher vers la Province de Guachoia, & nos gens eurent durant leur route juſqu'à la fin d'Octobre un temps aſſez favorable. Mais alors, à cauſe des pluyes le tems devint ſi fâcheux, qu'ils campoient le plus ſouvent tout moüillez, & ſans aucuns vivres, tellement qu'ils étoient contraints de hazarder leur vie pour en chercher. Ajoûtez à cela que leurs fatigues redoublerent à meſure que l'hyver avança. Les neiges & les pluyes qui tomboient enflerent extraordinairement les fleuves, & firent croître les ruiſſeaux de telle maniere qu'ils ne purent les paſſer ſans traîneaux: encore falloit-il s'arrêter ſept ou huit jours, pour en traverſer quelqu'un. Car outre qu'ils ne trouvoient point de bois propre pour des traîneaux, ils avoient toûjours les ennemis ſur les bras, & ſouffroient d'extrémes peines; parce que la campagne étant preſque inondée, ils ſe voyoient ſouvent forcez de camper dans l'eau, couverts ſeulement d'un méchant habit de chamois, toûjours mouillé, qui leur ſervoit de chemiſe & de cape. C'eſt pourquoy pluſieurs Eſpagnols accablez de froid & de ſommeil tomberent malades, & il ne ſe paſſoit jour qu'il n'en mourut deux ou trois. On perdoit auſſi chaque jour des chevaux & des Indiens de ſervice. Toutefois ſans ſe laiſſer abattre au malheur, nos gens continuerent leur route; mais ils ſe fatiguerent tellement qu'ils manquerent même de force pour enterrer ceux qui mouroient par les chemins, & cela faiſoit veritablement pitié. D'ailleurs, la plupart de leurs chevaux étoient malades, les Cavaliers demontés, les fantaſſins ſi foibles qu'ils ne ſe ſoûtenoient qu'à peine. Néanmoins étant tous reſolus ou de mourir, ou de retourner vers le Chucagua, les plus vigoureux monterent ſur les chevaux qui étoient encore de ſervice, & reſiſterent aux ennemis qui harceloient les troupes dans la marche. Enſuite, lors que l'on étoit campé, l'on poſoit des corps de garde & des ſentinelles, & le lendemain on avançoit dans le même ordre, ce qui dura depuis le mois de Septembre juſqu'aux derniers jours de Novembre de l'année mille cinq cens quarante-deux, que l'on arriva ſur les bords du Chucagua. Alors comme les Eſpagnols crurent que leurs maux étoient finis, ils ſe donnerent tous les uns aux autres de petits preſens pour ſe temoigner leur joye. Leur voyage, à compter le chemin qu'ils firent en retournant, fut de trois cens cinquante lieuës & davantage. Comme ils revenoient ils rencontrerent une truye qu'ils avoient per-

perduë en allant, & qui avoit fait treize cochons, tous differemment marquez aux oreilles; d'où l'on peut croire que les Indiens avoient partagé entre eux ces animaux, & qu'ils en nourrissent encore aujourd'hui dans la Floride.

CHAPITRE XV.

Les troupes s'emparent d'Aminoia.

LEs Espagnols aborderent au retour de leur voyage à seize lieuës de la ville de Guachoia, & rencontrerent deux bourgs l'un proche de l'autre qu'on appelloit Aminoia du nom de leur Province. Ces bourgs étoient de deux cens maisons chacun & fermez d'un fossé, dont l'eau venoit du Chucagua, qui faisoit une Isle de chacun de ces deux villages. Moscoso qui avoit encore, outre soixante-dix chevaux, environ trois cens hommes de pied, resolut de s'en emparer, & d'y passer tout le reste de l'Hyver. Il mit donc ses troupes en bataille, & attaqua si courageusement ces deux bourgs l'un après l'autre, que les Indiens étonnez de la valeur de nos gens les abandonnerent sans resistance. Ainsi les Espagnols s'en rendirent maîtres, & quelque temps après pour n'être pas separez en cas d'alarme, ils en ruïnerent un, & porterent dans l'autre les vivres & les choses qui leur étoient necessaires. Ensuite ils fortifierent ce poste, & furent vingt jours à le mettre en état de défense, parce qu'étant extraordinairement harassez, ils ne travailloient qu'avec beaucoup de peine.

Tandis que les Espagnols entroient dans ce bourg, une vieille Indienne qui ne s'étoit pû sauver, leur demanda où ils alloient; & lui ayant répondu en quartier d'Hyver, elle leur repartit que de quatorze ans en quatorze ans le fleuve se débordoit si fort, que les habitans étoient contraints de gagner le haut des maisons, & que l'année qui couroit étoit la quatorziéme où le bourg devoit être innondé. Nos gens qui connurent le dessein de la bonne femme se mocquerent de ses réveries. Carmona raporte cette particularité & ajoute que les Espagnols trouverent dans le bourg d'Aminoia dix-huit mille mesures de gros millet, avec une grande quantité de noix, de pruneaux, & de quelques autres fruits inconnus en Espagne. C'est pourquoy ils se retablirent peu à peu; car outre ces vivres ils étoient très-commodément logez, & même les Barbares ne vinrent ni de nuit ni de jour les tourmenter; ce qui contribua beaucoup à les remettre en état.

Comme Moscoso vit que ses gens avoient presque recouvré leurs forces, & que le mois de Janvier de l'année 1543. étoit passé, il commanda de couper du bois pour faire des brigantins, & d'amasser des cordages, des voiles & autres choses necessaires à son dessein. Au reste, tandis que les Espagnols demeurerent dans Aminoia, il en mourut environ soixante, & de ce nombre furent Ortis, Touar avec Vasconcello. Mais durant toute la traite il en périt plus de

cent cinquante; ce qui fut trouvé d'autant plus fâcheux que la mort de tant de braves soldats étoit arrivée par l'imprudence des Capitaines, qui avoient engagé les troupes dans ce voyage.



CHAPITRE XVI.

Conduite de deux Caciques envers les Espagnols.

SI-tôt que le bruit fut répandu, que les Espagnols étoient de retour de leur voyage, & qu'ils passoient l'Hyver dans Aminoia; Anilco craignant qu'à leur faveur les vasseaux de Guachoia ne vinssent encore fondre sur ses terres, & y exercer leurs cruautez, envoya vers Moscoso avec ordre de lui offrir la paix & son amitié, & de l'assûrer de son obéissance, ajoutant qu'il n'y avoit nulle sorte de service qu'il ne dût attendre des peuples de sa contrée, & que pour en avoir des preuves il n'avoit qu'à commander. Celui qu'Anilco avoit chargé de dire cela, étoit son Lieutenant général. Il avoit à sa suite, outre deux cens Indiens de service, vingt des plus lestes & des plus considerables de la Province, suivis de vingt autres avec des fruits & de la venaison. Ce Capitaine s'acquita fort bien de son devoir, & n'oublia rien pour gagner l'esprit de Moscoso, qui le reçût trés-obligeamment lui & tous les principaux de sa suite, & le pria d'asseurer Anilco, qu'il le remercioit de l'honneur de son amitié, & qu'il en féroit toute sa vie une estime particuliere. On fit sçavoir incontinent cette réponse au Cacique; & cependant l'envoyé & ceux qui l'accompagnoient demeurerent avec les Espagnols, ausquels ils témoignerent leur affection par la fidelité de leurs services

Il y avoit deux jours que les sujets d'Anilco étoient au quartier, lors que Guachoia suivi de plusieurs de ses vassaux chargez de fruits & de poisson, y arriva pour confirmer son alliance avec les troupes. Le Général le reçût trés-bien; mais la presence du Capitaine d'Anilco son ennemi, & l'honneur qu'on lui rendoit lui donnerent une douleur mortelle. Neanmoins il dissimula son déplaisir, resolu seulement de le témoigner dans l'occasion.

Durant le quartier d'hyver des Espagnols dans Aminoia, les deux Caciques leur rendirent toutes sortes de bons offices, & leur firent tous les huit jours de nouveaux presens. Cependant Moscoso & ses Officiers, qui ne songeoient qu'à sortir de la Floride, ordonnerent à l'Intendant des vaisseaux de voir combien il falloit de brigantins pour l'embarquement des troupes; & comme il eut repondu sept, ils commanderent qu'on préparât pour cela toutes les choses necessaires. On fit d'abord quatre couverts sous lesquels on travailla de peur d'être incommodé par les pluyes. Les uns scierent des ais, les autres les raboterent, plusieurs firent des cloux & des ferrures, quelques-uns du charbon, & quelques autres des rames & des cordages. Ainsi ils s'appliquerent tous coura-

ra-

rageusement aux choses qu'ils faisoient le mieux, & employerent trois mois à cela.

Pendant ce temps-là le Capitaine d'Anilco montra son zéle à nos gens, qui de leur côté l'honoroient aussi beaucoup, car outre qu'il avoit l'air noble & capable de se faire aimer, il possedoit de rares qualitez. Il étoit exact, fidele, officieux, prévenoit de bonne grace tous les besoins, & même donnoit plus qu'on ne lui osoit demander. Sans parler de plusieurs cabales & autres cordages propres pour des brigantins, il fournit aux Espagnols plus de mantes vieilles & neuves, qu'ils n'en pouvoient raisonnablement esperer, parce qu'on n'en trouvoit presque point dans la Province. Les mantes neuves servirent à faire des voiles, & les vieilles à calfeutrer les vaisseaux. Ces mantes sont d'une certaine herbe semblable aux mauves. C'est une herbe qui a de petits filets comme le lin; aussi les Indiens en font ils du fil, & ils donnent à ces mantes une couleur telle qu'il leur plaît; mais le plus souvent vive & éclatante.

CHAPITRE XVII.

Ligue de quelques Caciques.

TAndis que les Espagnols travailloient à leurs brigantins, Quigualtanqui crut qu'ils ne se préparoient à leur retour, que pour aller raconter dans leur pays l'excellence des regions qu'ils avoient decouvertes, & revenir après en plus grand nombre pour en faire la conquête Il s'imagina aussi qu'alors ils chasseroient les veritables Seigneurs des Provinces, & s'y établiroient souverainement. Dans cette croiance Quigualtanqui resolut, pour prévenir un tel malheur, d'exterminer tous les Espagnols qui étoient dans la Floride, & pour cet effet il assembla les principaux de sa contrée, auxquels il déclara sa pensée sur cela. Tous l'assûrerent que son dessein étoit glorieux, & qu'ils mourroient pour le servir dans une si noble entreprise. Il dépécha incontinent de côté & d'autre du Chueagua, vers dix Caciques de ses voisins, & leur fit dire pour les engager dans son parti, qu'il falloit étoufer la haine qui étoit entre eux, & s'unir tous pour perdre leurs ennemis communs; que s'ils manquoient l'occasion que la fortune leur en presentoit, il déploroit d'avance la misere dont ils seroient accablez; que les Espagnols ne s'en retournoient que pout revenir dans le pays avec de plus grandes forces; & qu'après s'en être cruellement emparez, ils les tiendroient tous dans une malheureuse servitude. Les Caciques reçûrent avec joye les envoyez de Quigualtanqui; ils approuverent son dessein, parce qu'ils le trouvoient digne d'un grand Capitaine, & loüerent son courage, dont la grandeur leur étoit déja connuë: c'est pourquoi ils convinrent que chaque Seigneur leveroit des troupes dans sa Province, & prépareroit des barques pour attaquer leurs ennemis par eau aussi bien que par terre; que cependant, pour mieux

mieux ſurprendre les Eſpagnols, & leur ôter toute ſorte de ſoupçon, chacun feindroit en particulier de rechercher leur alliance, & leur envoyeroit des Deputez avec des preſens. Quigualtanqui, comme chef de la conſpiration, dépécha le premier vers Moſcoſo, & tous les autres enſuite à ſon exemple. Moſcoſo les reçût avec d'auttant plus de joye & d'affection, que le peu de troupes qui lui reſtoient ne demandoient que la paix. Cependant Anilco qui avoit refuſé d'entrer dans la ligue, à cauſe de la fidelité qu'il avoit jurée aux Eſpagnols, crut que par honneur il devoit les avertir de la conſpiration des Caciques; c'eſt pourquoi il envoia commander à ſon Lieutenant de découvrir la trahiſon au Général, & de l'aſſurer qu'il ne ſe paſſeroit rien qu'il ne lui en fit ſavoir des nouvelles. Moſcoſo eut ſoin de faire remercier le Cacique de ſes bons avis, & de la continuation de ſon amitié, & eut depuis pour lui & pour ſon Lieutenant une eſtime toute particuliere. Neanmoins Anilco ne voulut jamais venir au camp, & s'en excuſa toûjours ſur ce qu'il avoit peu de ſanté: mais véritablement c'étoit qu'il ne ſe fioit point aux Eſpagnols.

On ne peut ſavoir poſitivement ſi Guachoia qui témoignoit de l'affection à nos gens, entra dans la ligue; mais on ſe douta qu'il étoit d'intelligence, piqué ſeulement de l'eſtime qu'on faiſoit du Lieutenant d'Anilco. En effet il étoit outré de ce que les Eſpagnols rendoient plus d'honneur à ce Capitaine qui les ſervoit promptement, qu'à lui qui n'agiſſoit que fort lentement pour eux, & il eſſayoit auſſi de le décrediter dans l'eſprit de Moſcoſo : mais on croyoit que Guachoia, ſachant qu'Anilco n'avoit pas voulu ſe liguer avec les autres, n'agiſſoit de la ſorte qu'afin que ſi par hazard ce Lieutenant venoit à découvrir la conjuration, on n'ajoutât point de foi à ce qu'il diroit.

CHAPITRE VIII.

Querelle de Guachoia & du Lieutenant d'Anilco.

COmme Guachoia connut qu'il travailloit inutilement à ruiner ſon ennemi dans l'eſprit des Eſpagnols, il éclata tout à fait, & dit à Moſcoſo en preſence de pluſieurs Officiers, que depuis long-temps il ſouffroit avec peine l'honneur que lui & ſes troupes faiſoient au Lieutenant d'Anilco; qu'il avoit toûjours penſé qu'on devoit honorer ceux qui avoient le plus de crédit & de naiſſance; que neanmoins les Eſpagnols tenoient une conduite bien contraire à cela, puis qu'ils eſtimoient uniquement le Lieutenant d'Anilco, qui n'avoit ni biens, nî puiſſance, ni nobleſſe, & qui ne méritoit d'être conſideré que par ſa qualité de vaſſal; que pour lui il avoit des ſujets qui ſurpaſſoient en tout celui auquel il donnoit tant de marques d'eſtime; qu'ainſi il les ſuplioit de faire reflexion ſur leur maniere d'agir, & d'être perſuadé que les actions du Lieutenant étoient artificieuſes, & ne tendoient qu'à les tromper. Le Lieutenant

tenant d'Anilco qui avoit écouté patiemment ce que l'on avoit dit contre lui, repliqua ſans paroître emporté, qu'on lui reprochoit à tort ſa naiſſance; & que ſes ancêtres ayant été Caciques, il ne cedoit à perſonne en nobleſſe; qu'il avoüoit que ſon pere ne lui avoit pas laiſſé de grands biens; mais qu'il avoit ſupléé à ce défaut par ſon courage, puiſque dans la guerre qu'il avoit faite contre Guachoia & d'autres Seigneurs, il avoit gagné dequoi vivre ſuivant ſa qualité; qu'ainſi il pouvoit ſe mettre maintenant au nombre des riches que ſon ennemi vouloit que l'on eſtimât ſi fort; & qu'un vaſſal comme lui l'emporteroit toûjours de beaucoup ſur un Cacique ſemblable à Guachoia; qu'après tout, il n'étoit pas proprement vaſſal, parce qu'Anilco ne le conſideroit point de la ſorte; mais comme l'un de ſes plus proches parens, & qu'à cette conſideration, il l'avoit fait ſon Lieutenant général dans la Province; qu'enſuite il avoit gagné pluſieurs batailles, défait le Pere de Guachoia, & de fois à autre ſes Capitaines; que depuis même que Guachoia avoit ſuccedé à ſon Pere, il avoit taillé en pieces toutes ſes forces, & l'avoit fait priſonnier, lui, ſes deux freres, & les plus conſiderables de ſon Etat; qu'alors il l'eût pû dépoüiller de ſa Province, & s'en emparer ſans peine, n'y ayant perſonne pour lui reſiſter; mais que bien loin de rien entreprendre, il avoit eu un ſoin tout particulier de lui tandis qu'il étoit priſonnier; qu'il avoit même été ſa caution pour le mettre en liberté, lui, ſes freres & ſes vaſſaux; que neanmoins, comme Guachoia n'avoit pas tenu ſa parole, il n'attendoit que la ſortie des troupes pour le reprendre; que la hardieſſe qu'il avoit à preſent de le vouloir faire paſſer pour un homme artificieux lui coûteroit cher alors, & qu'il lui aprendroit à ne pas choquer une autre fois temerairement ſon honneur; que même, pour ne pas differer plus long-temps, il ne tiendroit qu'à Guachoia qu'ils ne finiſſent ſur l'heure leurs deux differens, qu'ils n'avoient qu'à entrer tous deux dans un bateau pour ſe battre ſur le fleuve; que ſi Guachoia le tuoit, il ſatisféroit ſa haine, & ſeroit vangé du déplaiſir que les Eſpagnols lui avoient fait en rendant de l'honneur à ſon ennemi; que pour lui, s'il avoit de l'avantage dans le combat, il féroit voir que le mérite des hommes ne conſiſtoit point dans l'éclat des richeſſes, ni dans la poſſeſſion de pluſieurs vaſſaux, mais dans la vertu & la grandeur de courage. Guachoia ne repartit rien à tout cela, & fit connoître ſa confuſion ſur ſon viſage. Moſcoſo & les Eſpagnols ſe confirmerent dans la croiance qu'ils avoient du mérite du Lieutenant d'Anilco, & lui rendirent tous les jours plus d'honneur.

CHA-

CHAPITRE XIX.

D'un Espion indien.

MOscoso considerant que si la haine de Guachoia & du Capitaine d'Anilco les portoit jusqu'à se faire la guerre, ils ne lui fourniroient aucune chose pour ses brigantins, leur dit que comme ils étoient également aimez des Espagnols, ils ne pouvoient les voir plus long-temps brouillez, & qu'ainsi ils les prioient d'étouffer leurs ressentimens, & de vivre à l'avenir dans une parfaite intelligence. Les deux Indiens répondirent à Moscoso, qu'ils étoient prêts de faire ce qu'on voudroit, & qu'en sa faveur ils oublieroient genereusement toutes choses. Quatre jours après la querelle apaisée, & sur le départ du Lieutenant d'Anilco, pour s'en retourner dans sa Province, le General qui ne se fioit point à la parole de Guachoia, & qui craignoit qu'afin de se venger de son ennemi, il ne lui eut fait dresser quelques embusches sur le chemin, commanda à trente Cavaliers de l'accompagner, jusqu'à ce qu'il fut hors de danger. Le Capitaine refusa d'abord civilement Moscoso, & lui fit connoître que Guachoia n'étoit pas fort à apréhender; néanmoins de peur de déplaire au Genéral, il prit l'escorte qu'il lui offroit. Mais depuis il revint, & retourna plusieurs fois en sa contrée avec dix ou douze Indiens seulement. Cependant, Quigualtanqui & les autres Caciques de son parti dépêchoient jour & nuit vers Moscoso avec des présens, & avec ordre à leurs envoyez d'observer la conduite des Espagnols, leurs corps de garde, leur adresse à tenir leur armes & à manier leurs chevaux, afin de voir en quoi ils manquoient & de s'en servir contre eux en temps & lieu. Le General qui étoit averti de cela fit defense aux Deputez des Caciques ennemis, de venir la nuit au Camp; mais ces défenses étoient inutiles. C'est pourquoi Silvestre, qui sçavoit l'ordre du Général, & la desobeïssance des Barbares, étant une nuit de garde à la porte d'Aminoia, & voyant à la clarté de la Lune deux Indiens fort lestes, qui traversoient le fossé sur un arbre qui servoit de pont, les laissa avancer vers lui: & comme il éroit en sentinelle il donna un coup d'épée sur le visage du premier, qui passa le guichet de la porte sans lui en demander permission. Du coup le Barbare tomba à terre; mais il se releva incontinent, prit son arc, & s'enfuit de toute la force. Silvestre ne voulut pas l'achever, parce qu'il crut que cela suffisoit pour rendre les Indiens sages. Le compagnon du blessé qui avoit ouy le coup prend aussi la fuite, repasse le pont, regagne son batteau, traverse le fleuve & donne l'alarme par tout. Cependant le blessé, le visage plein de sang, se jette dans l'eau, la traverse à nage & appelle son camarade. Les Barbares qui étoient de l'autre coté du fleuve, & qui entendirent sa voix accoururent à lui & l'emmenerent. Le jour d'après au soleil levant, quatre des principaux Indiens vinrent de la part des Caciques liguez se plaindre au Général, que ces

gens rompoient la paix ; qu'ils avoient tres-maltraité un des plus confiderables Indiens du païs, & qu'ils le fuplioient qu'on fit juftice de cettte infolence, parce que la perfonne étoit bleffée à mort. Sur le midi quatre autres fe rendirent au Camp; où après avoir fait leurs plaintes, ils dirent que le bleffé fe mouroit, & au Soleil couchant, il en vint encore quatre qui affeurerent que leur compagnon étoit mort, & demanderent qu'on fît mourir l'Efpagnol qui en étoit caufe. Le Général répondit à chaque fois aux Envoyez que defirant conferver la paix, il n'avoit point commandé ce qui avoit été fait: mais que le foldat qui avoit bleffé leur homme n'avoit point agi contre fon devoir. De forte que fi pour leur complaire il vouloit qu'on le chatiât, fes Capitaines n'y confentiroient jamais; parce que l'Indien ne devoit pas entrer fans parler à la fentinelle, ni les Caciques l'envoyer contre les défenfes de le faire à heure induë; qu'ainfi, puis qu'en cela il y àvoit de leur faute, il falloit oublier tout ce qui s'étoit paffé, & faire à l'avenir les chofes dans l'ordre pour ôter de part & d'autre tout prétexte de rupture.

Les Envoyez s'en retournerent fort mal fatisfaits de cette réponfe, & effayerent de porter les Caciques à fe venger fur l'heure du mépris des Efpagnols, mais inutilement; car les Caciques convinrent de diffimuler encore quelque temps, & de chercher avec foin les moyens d'exécuter leur deffein. Cependant parmi les troupes il fe trouvoit des Capitaines, qui apuioient les plaintes des Indiens, difant qu'il falloit punir Silveftre; qu'il s'étoit gouverné indifcretement, & que fon action pourroit donner lieu aux Caciques de fe mutiner, & de prendre les armes contre les Efpagnols. Si ces difcours, que la jaloufie mettoit dans la bouche de quelques Officiers, n'euffent été arrêtez par les plus fages, ils euffent fans doute produit de méchans effets.

CHAPITRE XX.

Préparatifs des Caciques liguez avec un débordement du Chucagua.

DUrant ces chofes, les Efpagnols travailloient fortement aux brigantins, & étoient favorifez du Capitaine Général d'Anilco, fans lequel ils ne fuffent jamais venus à bout de leur deffein. Ceux qui n'étoient pas employez aux vaiffeaux cherchoient des vivres pour leurs compagnons, & comme ils étoient alors en Carême, ils alloient pêcher dans le Chucagua. Ils faifoient pour cela des hameçons, où après avoir mis de l'apât, ils les atachoient à de longues cordes, & les jestoient au commencement de la nuit dans le fleuve. Le matin ils les en retiroient, & y rencontroient ordinairement de fi grands poiffons qu'il y en avoit dont la tête feule pefoit quarante livres de quinze à feize onces: fi bien que nos gens eurent dans Aminoia toutes chofes en abondance. Cependant Quigualtanqui, & les Caciques liguez levoient des troupes chacun fur leurs terres, & fe préparoient à mettre trente à quarante mille hommes fur

pied dans la pensée de tuer tous les Espagnols, ou de brûler le bois qu'on avoit amassé pour les Caravelles. Ils croyoient par là qu'en les empêchant de sortir du pays, ils leur feroient une continuelle guerre, & les extermineroient d'autant plus facilement, que nos gens étoient en petit nombre, qu'ils avoient peu de chevaux, & avoient perdu un Capitaine très-brave & trés experimenté. Les Barbares animez de ces considerations, souhaitoient avec impatience le jour qu'ils avoient arrêté pour donner, & qui veritablement étoit fort proche; comme on l'aprit par les Envoyez du Cacique, qui se trouvant seuls avec des Indiennes qui servoient quelques Officiers Espagnols, leur dirent qu'elles prissent patience, & que bien-tôt on les delivreroit de la servitude, où ces larrons étrangers les tenoient; qu'on les alloit égorger, mettre leurs têtes sur des lances à l'entrée des temples, & attacher leurs corps aux plus hauts arbres, pour être la proye des oiseaux. A peine les Indiennes eurent-elles apris cela, qu'elles allerent le découvrir à leurs maîtres. Les troupes en sont aussi-tôt averties, & se persuadent d'autant plus aisement que les Barbares sont prêts à les attaquer, que la nuit elles entendent du bruit de l'autre côté du fleuve, & voyent des feux ça & là aux environs. Elles se préparent donc à se défendre courageusement; mais par bonheur sur ces entrefaites, le Chucagua vint à se déborder. Il commença environ le dixiéme de Mars de l'année 1543. il remplit peu à peu son lit, & incontinent après se répandit impétueusement par dessus ses bords, puis par la campagne, qui fut aussi-tôt inondée, à cause qu'il n'y avoit ni montagne, ni colline. Le jour des Rameaux qui étoit cette année là le 18. de Mars, auquel les Espagnols celebroient le triomphe de JESUS-CHRIST dans Jerusalem, l'eau entra avec violence par les portes d'Aminoia, si bien que deux jours après on ne put aller par les rues qu'en bateau. Ce débordement ne parut dans toute son étenduë qu'au 20. d'Avril. Il y avoit alors du plaisir à voir que ce qui étoit n'agueres une vaste campagne, fut devenu presque tout à coup une vaste mer; car l'eau couvroit plus de vingt lieuës aux environs, où l'on voyoit seulement quelques uns des plus hauts arbres; & cela fit ressouvenir nos gens de la prédiction de la vieille Indienne à leur entrée dans Aminoia.

CHAPITRE XXI.

On envoye vers Anilco.

A Cause des inondations du Chucagua, les Indiens qui habitent de côté & d'autre de ce fleuve, se placent le plus qu'il leur est possible sur des éminences, & bastissent leurs maisons en cette sorte. Ils élevent en quarré & assez haut de grosses poutres en forme de pilliers, sur lesquelles ils mettent plusieurs solives, ce qui tient lieu de plancher. Ensuite il font le toit qu'ils environnent de galleries où ils serrent leurs vivres avec leurs meubles. Ainsi ils se ga-

garantissent des inondations, qui probablement n'arrivent qu'à cause des pluyes & des neiges de l'Hyver précedent.

Durant le débordement du fleuve, on embarqua pour la ville d'Anilco qui est à vingt lieuës d'Aminoia, vingt soldats avec quelques rameurs Indiens en quatre barques attachées deux à deux, de peur qu'elles ne se renversassent en passant, par dessus les arbres qui étoient dans l'eau. Ils avoient ordre de suplier le Cacique d'envoyer au Général des cordages, du goudron & de vieilles mantes pour des brigantins, & ils étoient conduits par Silvestre, auquel, comme il se verra tout à l'heure, le Cacique avoit depuis peu obligation, & c'étoit aussi dans cette vuë qu'on le dépéchoit. Lors que les sujets de Guachoia ravagerent la ville d'Anilco à la faveur des Espagnols, Silvestre prit un Indien de douze à treize ans, qui étoit fils du Cacique; il le mena avec lui par la contrée des Vachers, & le ramena dans la Province d'Aminoia: de sorte que le Cacique Anilco aprit que son fils qu'il avoit tant cherché, étoit avec les troupes. Incôntinent donc il l'envoya demander, & Silvestre le lui rendit de bonne grace, en consideration de ce qu'il faisoit pour les Espagnols.

Silvestre & ses compagnons arriverent heureusement à la ville d'Anilco, & trouverent que le Chucagua étoit débordé beaucoup plus loin, & qu'il avoit inondé de ce coté-là plus de vingt-cinq lieuës de pays. Nos gens arrivez, on en donna avis au Cacique, qui fit appeller son Lieutenant général, & lui commanda de montrer par son accueil l'affection qu'ils portoient aux Espagnols, & de leur fournir ce qu'ils demandoient en faveur de Silvestre, qui lui avoit généreusement rendu son fils. Ensuite il ordonna de faire venir Silvestre tout seul, & l'alla recevoir hors de la maison. Là après l'avoir embrassé, & remercié de l'obligation qu'il lui avoit, il le conduisit dans son apartement, & ne voulut pas qu'il en sortit, que ses compagnons ne fussent prêts de s'en retourner; car Anilco auquel son fils servit d'interprete, s'informoit du Capitaine Espagnol, des avantures des troupes depuis leur entrée dans le païs. Mais comme il en eut apris le détail, il fit connoître à Silvestre le déplaisir sensible qui lui demeuroit des cruautez de Guachoia contre ses ancestres qui étoient dans le tombeau; ajoutant que bien-tôt ce lasche ne seroit apuié de personne, & qu'on verroit alors à se ressentir des indignitez qu'il avoit commises. Anilco montra par là, que l'afection qu'il témoignoit à nos gens n'étoit fondée que sur la crainte qu'ils ne favorisassent encore Guachoia, & ne l'empéchassent de se venger des injures qu'il avoit reçûës, s'ils demeuroient plus long-temps dans le païs. Pour cette raison, & dans la vûë de hâter leur départ, Anilco commanda de leur donner promptement toutes sortes de choses, & de leur fournir un vaisseau avec plusieurs Indiens, qui les conduiroient seurement où ils souhaitoient d'aller. Comme tout fut prêt, il embrassa Silvestre, & le pria d'asseurer le General de son amitié, & qu'il ne se passeroit rien dont il ne l'avertit. Silvestre aussi-tôt reprit la route d'Aminoia, où dés qu'il fut arrivé, il rendit compte de son voyage à Moscoso.

CHAPITRE XXII.

Conduite des Espagnols durant le débordement, avec la nouvelle de la continuation de la ligue.

LE débordement dura quarante jours, pendant lesquels les Espagnols se retirerent sur de certains lieux élevez, où ils travaillerent à leurs barques : mais comme ils manquoient de charbon pour forger les ferrures, ils en firent en coupant les têtes des arbres qui paroissoient hors de l'eau. Francisco & Garcia Ozorio Cavaliers illustres, se signalerent en cette rencontre, tant par leur adresse que par la peine qu'ils prirent à forger & à calfeutrer; car ils s'y porterent avec courage, & leur exemple seul excitoit les autres à les imiter.

Tandis que l'eau couvrit la campagne, les gens des Caciques liguez ne parurent point; parce que si-tôt qu'ils virent le débordement, ils regagnerent en diligence leurs maisons, pour sauver ce qu'ils y avoient laissé. Cependant Quigualtanqui & les autres Seigneurs, pour mieux cacher leur mauvais dessein, ne laisserent pas d'envoyer toûjours vers le Général, qui sans témoigner qu'il se défioit d'eux avoit soin de se tenir sur ses gardes.

Sur la fin d'Avril l'eau diminua peu à peu & fut autant à baisser qu'elle avoit été à croitre; car au vintieme de May, on ne pouvoit encore aller par Aminoia, que les pieds nuds à cause des eaux & des boues qui étoient dans les ruës. Mais à la fin du mois le fleuve rentra dans son lit, & les Caciques liguez recommencerent à se mettre en campagne, résolus d'executer promptement leur entreprise. Cependant le Capitaine d'Anilco qui en eut avis vint trouver le General, & en lui declarant toutes choses lui dit, que dans un certain jour qui étoit proche tous les Caciques en particulier dépêcheroient vers lui; que chaque Envoyé lui devoit parler de telle façon, & lui faire un tel present; que les uns arriveroient le matin, & les autres sur le soir; que cela dureroit quatre jours entiers, pendant lesquels on acheveroit d'assembler les troupes, & qu'au même temps on donneroit, mais que le dessein étoit d'exterminer tous les Espagnols, ou au moins de bruler leurs vaisseaux, afin que ne pouvant sortir du pays, on les fit malheureusement perir peu à peu. Il ajouta que pour eviter cela, il s'offroit à eux de la part de son Cacique avec huit mille hommes d'élite, à la faveur desquels ils résisteroient aisément à leurs ennemis; que même s'ils desiroient se retirer sur ses terres, il les y recevroit avec joye; qu'ils y seroient en toute assurance, & qu'outre qu'on n'oseroit les y venir attaquer, ils prendroient tout à loisir leurs mesures, pour songer meurement à la conduite qu'ils devroient tenir. Moscoso répondit au Capitaine Indien, qu'il avoit obligation à son Cacique des offres qu'il lui faisoit: mais que dans la crainte qu'à l'avenir il ne fut haï de ses voisins pour l'avoir ouvertement favorisé, il n'acceptoit pas le secours qu'il lui vouloit donner; que d'ailleurs comme il étoit

sur

ſur le point de partir pour le Mexique, il le remercioit de tout ſon cœur de la retraite qn'il lui offroit; que pour cette raiſon il ne vouloit pas auſſi s'engager dans un combat; quoi qu'il dût tout eſperer des Indiens qui le ſeconderoient, & principalement de leur Commandant, dont la valeur lui etoit connuë; qu'au reſte ni lui, ni les autres Eſpagnols n'oublieroient pas l'obligation qu'ils avoient au Cacique, & que même le Roi d'Eſpagne le premier des Princes Chrétiens, auquel ils raconteroient les bons offices qu'il leur avoit rendus, n'en perdroit jamais le ſouvenir, & le recompenſeroit de tant de faveurs, ſi un jour les Eſpagnols retournoient dans ſon pays. Enſuite le Capitaine Indien prit congé de Moſcoſo, qui ſe prépara genereuſement à tout ce qui pouvoit arriver.

CHAPITRE XXIII.

Des envoyez de la ligue, avec les préparatifs des Eſpagnols pour s'embarquer.

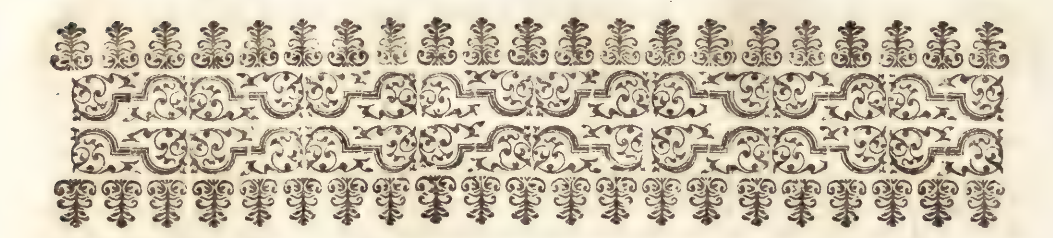
AU commencement de Juin de l'année mille cinq cens quarante-trois, les envoyez des Caciques ennemis vinrent au quartier dans le même temps, au même ordre, & avec les mêmes preſens que le Capitaine d'Anilco avoit marquez. C'eſt pourquoi ils furent arrêtez par l'ordre du Général, qui commanda de les ſeparer & de les interroger ſur le ſujet de la conſpiration. Ils avouerent franchement ce qui ſe paſſoit, & la maniere dont on s'y devoit prendre pour faire réuſſir l'entrepriſe. Le Général ſur leur confeſſion, & ſans attendre qu'ils fuſſent tous arrivez, fit promptement couper la main droite à trente que l'on tenoit. Ces pauvres gens ſouffrirent avec tant de patience leurs maux, qu'à peine l'un d'eux avoit la main coupée, qu'un autre préſentoit la ſienne ſur le billot; ce qui attiroit la compaſſion de tout le monde. Ce chatiment rompit la ligue, & les ennemis crurent que les Eſpagnols étant avertis de l'entrepriſe on ſe tiendroit ſur ſes gardes. Chaque Cacique s'en retourna donc en ſa Province, fort afligé de n'avoir pas exécuté le deſſein qui avoit été reſolu. Mais comme ils étoient tous obſtinés à tenter d'en venir à bout par une autre voye, & qu'ils ſe trouvoient plus forts par eau que ſur terre, ils convinrent d'amaſſer des troupes & des bateaux pour attaquer les Eſpagnols lors qu'ils décendroient le long du fleuve. Cependant Moſcoſo & ſes Capitaines, voyant qu'ils alloient être continuellement harcelez, haſterent de plus en plus leur travail & acheverent ſept brigantins; mais parce qu'ils n'avoient point de cloux pour faire l'aſſemblage du tillac, ils les couvrirent ſeulement aux deux bouts, & mirent des ais au milieu ſans les attacher, d'où il ſuffiſoit d'en lever un pour vuider l'eau du brigantin. Après cela ils amaſſerent des vivres; & demanderent à Guachoia & à Anilco du gros millet, des fruits & autres choſes de cette ſorte. Ils tuerent quelques cochons de ceux qu'ils conſervoient pour nourrir, & en reſerverent ſeulement une douzaine & demie, au cas qu'ils s'établiſſent en quelque endroit près de la mer. Ils donnerent aux Caciques leurs amis chacun deux

de ces animaux, un mâle & une femelle, ils ſalerent ceux qu'ils avoient tuez pour eux, & ſe ſervirent de leur graiſſe au lieu d'huile, afin d'adoucir la raiſine, dont ils calfeutroient leurs vaiſſeaux. Outre cela ils ſe fournirent de petites barques pour porter trente chevaux qui leur reſtoient. Ils les avoient attachés deux à deux afin que les chevaux euſſent les pieds de devant dans l'une, & ceux de derriere dans l'autre. Chaque brigantin avoit auſſi en poupe l'une de ces barques qui lui ſervoit de chaloupe. Carmona raconte ici que de cinquante chevaux qui reſtoient aux Eſpagnols ils en attacherent à des pieux environ vint qui ne pouvoient plus ſervir, qu'ils leur ouvrirent la veine, & les laiſſerent ſeigner juſqu'à ce qu'ils moururent; que pour en conſerver la chair, ils la ſeicherent au Soleil; que le jour de S. Jean-Baptiſte, ils mirent les brigantins à l'eau, embarquerent leur chevaux avec le matelotage, & accommoderent leurs barques avec des planches & des peaux pour ſe défendre des fléches; qu'enſuite ils nommerent les Capitaines qui devoient commander les vaiſſeaux, & ne ſongerent plus qu'à s'embarquer, après avoir dit adieu à Guachoia, & lui avoir recommandé de vivre en paix avec Anilco.

Fin du troiſiéme Livre.



LIVRE

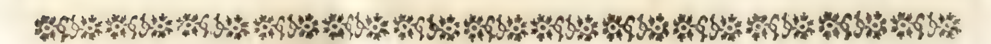


LIVRE IV.

DE LA

FLORIDE.

Capitaines des Caravelles. Radeau des Indiens. Leur combat ſur l'eau. Mort de pluſieurs Eſpagnols. Leur arrivée à la mer. Leurs avantures juſques à Panuco, avec la reception qu'on leur fit dans la ville de Mexique.



CHAPITRE I.

Capitaines des Caravelles, avec l'embarquement des troupes.

MOscoso s'embarqua dans la premiere caravelle, Alvarado & Moſquera dans la ſeconde, Aniaſco & Viedma dans la troiſiéme. Guſman & Gaitan commanderent la quatriéme, Tinoco & Cardenioſa la cinquiéme, Calderon & Franciſco Ozorio la ſixiéme, & Vega avec Garcia la ſeptiéme. Chaque caravelle avoit ſept rames par banc, & il y avoit dans chacune deux Capitaines, afin que ſi l'un étoit obligé à deſcendre pour faire tête aux ennemis, l'autre demeurât dans le vaiſſeau pour donner les ordres neceſſaires. Il s'embarqua ſous la conduite de ces fameux chefs, environ trois cens cinquante hommes, de plus de mille qui étoient entrés dans la Floride, & quelque trente Indiens & Indiennes, de huit cens qu'on avoit emmenez de diverſes contrées dans la

la Province des Vachers. Comme ces pauvres gens étoient éloignez de leur pays, & qu'ils portoient une affection particuliere aux Espagnols, ils ne les voulurent jamais quitter, temoignant qu'ils aimoient mieux mourir avec eux, que de vivre hors du lieu de leur naissance. Les Espagnols les emmenerent donc, dans la pensée qu'après en avoir tiré de fort bons offices, il y auroit de l'ingratitude à les abandonner, & ils navigerent à voile & à rame le soir de la fête saint Pierre & saint Paul. Mais ce fut un jour fatal pour eux; parce que sortant de la Floride, ils perdirent le fruit de tous leurs travaux. Ils ramerent tous excepté les Capitaines, qui avoient soin de les refraîchir d'heure en heure, & côtoyerent durant une nuit & un jour toute la Province de Guachoia, sans que l'ennemi les vint harceler. Si bien qu'ils s'imaginerent qu'à la consideration du Cacique de cette contrée qui les aimoit, on ne les avoit point attaqué, ou que les Barbares jugeant du succez de leur entreprise par le cours de la Lune, avoient observé qu'alors ils ne devoient pas combattre. Mais le second jour leur flotte parut au matin. Elle étoit de plus de mille batteaux, les plus grands & les meilleurs qu'on eût vû dans la Floride; c'est pourquoi j'en dirai quelque chose, après que j'aurai parlé des barques & des radeaux, dont les Indiens se servent pour passer les fleuves.

CHAPITRE II.

Barques & radeaux des Indiens.

Les peuples du nouveau monde qui habitent dans les Isles & dans les lieux près de la mer, font leurs barques grandes ou petites, conformément à la commodité du bois qu'ils ont. Ils cherchent les plus gros arbres qu'ils peuvent trouver, ils les creusent en forme d'auge, & en construisent leur bateau tout d'une piece: car ils n'ont pas encore l'invention, ni d'assembler des planches avec des cloux, ni de faire des voiles. Ils ne savent aussi ce que c'est que forger, & calfeutrer: ainsi dans les endroits où il ne se rencontre point d'arbres propres pour les barques; comme en toute la côte du Perou, les Indiens font des radeaux d'un bois fort leger, qu'ils trouvent dans les Provinces voisines de Quito, & qu'on améne de là sur les rivieres les plus marchandes du païs. Ces radeaux sont composez de cinq solives attachées les unes aux autres, dont la plus longue est celle du milieu; les autres vont toûjours en diminuant afin de mieux couper l'eau. Je me souviens d'avoir passé du temps des Incas sur ces sortes de radeaux qui étoient alors en usage. Les Indiens en font encore d'autres en cette maniere. Ils prennent une quantité de joncs qu'ils lient trés-fortement, & qu'ils élevent sur le devant en forme de prouë pour fendre l'eau. Puis ils les élargissent peu à peu & de telle façon qu'ils y placent aisément un homme, ou quelqu'autre charge. Et lors qu'ils traversent quelque riviere rapide, ils couchent dans le radeau la personne qu'ils passent, &

l'a-

l'avertiſſent de ſe tenir ferme aux cordes; & ſur tout de ne point ouvrir les yeux. J'étois encore fort jeune, lors que je paſſai un jour de la ſorte une riviere extrémement violente: mais comme l'Indien qui conduiſoit le radeau m'eût averti de fermer les yeux, il me prit une telle frayeur, que ſi le Ciel fût tombé, ou que le terre ſe fût entre-ouverte, je n'euſſe pas craint davantage. Neanmoins lors que je me fus un peu remis, & que je ſentis que nous étions à peu près au milieu du fleuve, je ne me pûs défendre de la tentation de le voir. Je me leve donc tant ſoit peu, & je regarde l'eau. Mais il me ſembla que je tombois des nuës; parce que la rapidité de l'eau, & la vîteſſe dont le radeau fendoit le fleuve, m'avoient fait tourner la tête: en ſorte que je refermai les yeux, & avouai qu'on avertiſſoit avec raiſon les paſſans de ne les pas ouvrir. Un Indien ſeul gouverne le radeau. Il ſe met au bout de la poupe, jambe deçà jambe delà, il ſe couche ſur l'eſtomac, rame des pieds & des mains, & ſe laiſſe aller au fil de l'eau juſqu'à l'autre bord. Les habitans du Perou font encore des radeaux d'une maniere différente de ceux-là. Ils attachent enſemble pluſieurs calebaces en quarré de la longueur de quatre à cinq pieds, plus ou moins, ſelon qu'ils en ont affaire; & mettent au devant de cet aſſemblage une eſpece de poitrail, où, dès que le batelier a mis la tête, il ſe jette dans l'eau, & nage avec ſa charge juſqu'à l'autre bord de la riviere, ou du golfe qu'il traverſe: méme s'il en eſt beſoin il a des gens qui pouſſent par derriere. Mais lors que les fleuves ſe trouvent remplis d'écueils, qu'Ils n'ont ni entrée ni ſortie, & ſont ſi rapides, qu'on ne les peut traverſer avec des radeaux, les Indiens paſſent d'un bord à l'autre du fleuve un gros cable qu'ils attachent à des rochers ou à des arbres. Ce cable paſſe à travers une grande corbeille, à laquelle il y a une anſe de bois, & cette corbeille qui coule le long du cable, peut aiſement tenir trois ou quatre perſonnes. Elle a une corde d'un côté & une corde de l'autre, avec quoi on la tire à l'un, ou à l'autre bord. Mais parce que le cable eſt long, & qu'il baiſſe vers le milieu, on laiſſe aller doucement la corbeille juſques-là. Enſuite comme le cable remonte peu â peu, on la tire promptement à force de bras. Il y a des gens aux paſſages des rivieres qui ont ordre de cela, & les voyageurs mêmes qui ſe mettent dans ces corbeilles prennent ſouvent le cable avec les mains & s'aident à paſſer. Je me ſouviens d'avoir traverſé à l'âge de dix ans deux ou trois fois une riviere dans ces ſortes de corbeilles, & qu'on me portoit par le chemin ſur les épaules. On ne paſſe dans ces corbeilles que les perſonnes & le menu bêtail, parceque le gros eſt trop peſant. Au reſte les endroits où ſe trouvent ces corbeilles ne ſont point des paſſages de grands chemins, & même l'on ne traverſe les rivieres de la ſorte qu'au Perou; car dans la Floride, où il ſe rencontre de fort gros arbres, les habitans font de très-belles barques, & paſſent aiſément les fleuves.

CHAPITRE III.

Vaiſſeaux de la flotte des Caciques ligués.

JE reviens à la flotte des ennemis. La grandeur de quelques-uns de leurs vaiſſeaux ſurprit les Eſpagnols : ils en aperçurent de vingt cinq rames par banc, qui avoient chacun environ trente ſoldats; ſans compter pluſieurs rameurs armez de fléches: de ſorte que dans quelques bateaux, il y pouvoit avoir juſques à ſoixante-quinze, ou quatre-vingts hommes de combat. Mais dans les autres il n'y avoit pas tant de monde, parce qu'ils diminuoient toujours de grandeur. Les moindres étoient de quatorze rames par banc, & tous, ſoit grands ou petits, chacun d'une ſeule piece. Leurs rames paroiſſoient très-proprement faites, elles avoient de longueur environ une braſſe, dont la plûpart entroit dans l'eau, & lors que l'un de ces vaiſſeaux alloit de toute ſa force, un cheval pouſſé à toute bride eût eu de la peine à gagner les devans : mais ce qui eſt aſſez remarquable, les ennemis chantoient diverſes chanſons, qui, ſelon la nature de leur air triſte ou gai, les faiſoient ramer enſemble en très-bon ordre, ou lentement, ou diligemment, ſelon qu'il étoit alors neceſſaire. Ces chanſons contenoient les actions heroïques de leurs ancêtres : ſi bien qu'excitez par le ſouvenir de ces choſes, ils ſe portoient avec courage au combat, & ne ſongeoient qu'à remporter la victoire. Et ce qui mérite encore d'être conſideré, c'eſt que les bateaux de la flotte étoient peints par dedans & par dehors, de jaune ou de bleu, de blanc on de verd, de rouge ou de quelqu'autre couleur, ſelon la fantaiſie de celui à qui le vaiſſeau apartenoit. Les rames mêmes & les plumes que les ſoldats portoient ſur la tête, les bonnets, auſſi-bien que leurs arcs, & leurs fléches, étoient de la couleur du vaiſſeau. Si bien que le fleuve étant fort large, & les ennemis pouvant aiſément s'étendre, il n'y avoit rien de plus beau à voir que cette flotte, à cauſe de la diverſité des couleurs des bateaux, & de l'ordre dans lequel les Indiens ramoient. Ils parurent en cet état le ſecond jour ſur le midi à la queuë des Eſpagnols, pour montrer leur puiſſance avec la beauté de leur armée, & ils s'encourageoient par des chanſons au combat. On ſût par le moyen des truchemens, que dans les chanſons ils apelloient nos gens des lâches, leur diſant qu'ils fûyoient inutilement; que puis qu'ils n'avoient pas été la proye des chiens ſur la terre, ils ne manqueroient pas d'être devorez dans l'eau par les monſtres marins; qu'enfin les peuples du pays ſeroient bien-tôt delivrez d'une troupe de brigands, & autres choſes ſemblables. Au bout de la chanſon ils jettoient des cris, qui faiſoient tout retentir.

CHAPITRE IV.

Combat des Indiens ſur l'eau.

Lors que les ennemis eurent été quelque temps à nous ſuivre pour nous reconnoître, ils ſeparerent leur flotte en trois corps. Les troupes de Quigaltanqui ſe mirent à la tête ; mais on ne put veritablement ſavoir s'il les commandoit lui même, encore qu'on l'entendît ſouvent nommer dans les chanſons des Barbares. Enſuite tous les vaiſſeaux de la flotte s'avancerent à la droite vers le bord du fleuve & gagnerent les devans. Ceux du premier corps attaquent auſſi-tôt nos caravelles, & traverſant à l'autre bord de la riviere, ils les couvrent de fléches, de ſorte qu'il y eut pluſieurs Eſpagnols de bleſſés. Ce premier corps ne fût pas plûtôt à la gauche qu'il repaſſe & vient reprendre ſon poſte, s'avançant neanmoins toûjours au delà des caravelles. Le ſecond corps qui traverſe après ayant donné de furie, retourne à la droite & ſe met à la tête des premiers. Le troiſiéme paſſe de la même ſorte, & ayant fait pleuvoir une quantité de fléches ſur nos ſoldats, il rejoint ceux de ſon parti & vient ſe poſter au devant du ſecond corps. Cependant comme nos caravelles ne laiſſoient pas de ramer; elles arriverent à l'endroit des Barbares qui les avoient attaqué les premiers, & qui commencerent à les charger de la même ſorte qu'auparavant. Les autres donnerent auſſi chacun à leur rang & à leur maniere accoûtumée, & fatiguerent tout le jour les Eſpagnols. La nuit même ils les tourmenterent, mais non pas avec tant d'opiniâtreté, car ils ne firent que deux attaques ; la premiere, un peu avant le ſoleil couché, & l'autre avant la pointe du jour. Nos gens de leurcôté ſe défendirent fort bien en cette rencontre. Ils mirent d'abord des ſoldats dans les barques où étoient leurs chevaux, afin que ſi les Barbares s'en aprochoient, on les pût repouſſer & empécher les chevaux d'être tuez: mais comme les Indiens tiroient de loin, & que les Eſpagnols qui étoient dans les barques ſe trouvoient incommodez, ils regagnerent les caravelles & abandonnerent les chevaux qui étoient couverts de méchantes peaux & de quelques boucliers: c'eſt pourquoi durant dix jours & dix nuits de combat, tous ces chevaux perirent à la reſerve de huit; & nos gens furent tous bleſſez nonobſtant leurs boucliers, & toute la reſiſtance qu'ils purent faire. Ils n'avoient alors pour armes à combattre de loin que des arbalêtes; car de leurs mouſquets on en avoit fait des cloux. D'ailleurs ils n'avoient pas tout à fait l'adreſſe de s'en ſervir, & depuis la bataille de Mauvila, ils manquoient de poudre.



CHAPITRE V.

Avantures des Espagnols.

APrès dix jours de combat, les ennemis s'éloignerent des caravelles d'un peu plus de demi-lieuë. Cependant les Espagnols continuerent de ramer, & découvrirent à quelque trois cens pas de la riviere un village d'environ quatre-vingt maisons. Comme ils crurent alors qu'ils avoient fait deux cens lieuës, à cause que le fleuve ne détournoit de côté ni d'autre, & qu'ainsi ils étoient près de la mer, ils resolurent que pour s'embarquer, il falloit envoyer chercher des vivres dans le village. Le Général fit donc prendre terre à cent hommes sous la conduite de Silvestre, avec ordre d'aller dans ce bourg quérir du gros millet, & d'y mener les chevaux pour les rafraîchir, & pour combattre en cas de besoin. Ces soldats descendirent aussitôt; mais à peine les habitans les aperçûrent-ils, qu'ils prirent la fuite, se repandirent par la campagne & faisant tout retentir de leurs cris, demanderent secours de tous les côtez. Sur ces entrefaites le parti arrive au village, où ils trouvent une grande quantité de millet, de fruits secs, plusieurs peaux de chameaux diversement teintes, avec des mantes de différentes peaux trés-bien préparées, & une piéce de martre d'environ huit aunes de long sur trois quarts de large. Cette piece étoit double, toute semblable des deux côtez, & garnie par endroits de houpes de semence de perles. On crut qu'elle servoit d'étendart aux Indiens dans leurs fêtes; car selon les aparences, elle ne pouvoit être destinée à d'autre usage. Silvestre, qui la trouva belle, la prit pour lui, & ses compagnons se chargerent tous, les uns de millet & de fruit, & les autres de peaux de chamois. Après cela ils retournerent promptement aux caravelles; où les trompettes les appelloient; parce qu'une partie des Indiens de la flotte attirez par les cris des habitans du village avoient pris terre, s'étoient joints à eux, & s'avançoient de furie tous ensemble pour donner combat: mais quelque diligence que fissent nos gens pour regagner les brigantins, ils furent obligez d'abandonner leurs chevaux; car le peril où ils se voyoient les empécha de les embarquer: & sans doute il ne se fût sauvé aucun soldat, si les Indiens eussent seulement avancé cent pas davantage. C'est pourquoï furieux de voir nos gens échapez, ils tournent leur rage contre les chevaux, leur abattent le licou, les dessellent, les font courir à travers champ & tirent sur eux, jusqu'à ce qu'ils les ayent tous tuez. Ainsi périt le reste de 350. chevaux qui étoient entrez dans la Floride. Les Espagnols en eurent d'autant plus de douleur qu'ils les virent malheureusement mourir: mais considerant qu'ils ne les pouvoient garantir de la furie des Barbares, & que Silvestre avec ses compagnons s'en étoit heureusemant sauvé, ils continuerent leur navigation à toutes voiles.

CHA-

CHAPITRE VI.

Stratagême des Indiens, & temerité d'un Espagnol.

LEe Indiens desesperant de venir à bout de leur dessein, parce que les Espagnols voguoient en bon ordre, eurent recours aux ruses. Ils s'arrêterent donc, & feignirent d'abandonner la poursuite des caravelles. Ils croyoient que lors que nos gens ne les verroient plus à leur queuë, les vaisseaux s'écarteroient les uns des autres, & qu'alors ils fondroient dessus & les mettroient en déroute. En effet la chose arriva en partie comme ils s'étoient imaginés. Une des caravelles sortit des rangs, & demeura quelque temps derriere les autres. Aussi-tot les Indiens s'avancent avec furie, attaquent cette caravelle, & tâchent de s'en rendre maîtres. Les autres vaisseaux qui reconnoissent le danger où elle étoit, remontent à force de rames contre le fil de l'eau pour la secourir. Ils trouvent leurs gens pressez, qui se défendoient à coups d'épée, & n'avoient pû empécher quelques Barbares de sauter dans la caravelle. Plusieurs même des ennemis s'en étoient déjà saisi, mais à la venuë du secours ils se retirerent aprés la perte de trente des leurs, & emmenerent une barque où il y avoit cinq cochons, qu'on reservoit pour les engraisser en cas qu'on fit quelque habitation. Les Espagnols remercierent Dieu de n'avoir perdu que cette barque qui étoit à la poupe d'un brigantin, & depuis ils eurent soin de marcher en tres-bon ordre. Cependant les Indiens ne laisserent pas de les suivre, esperant toûjours qu'il y en auroit qui abandonneroient leur rang & ils ne furent pas trompés dans leur créance. Etienne Agnez qui avoit l'air & la force d'un gros paysan, & qui s'étoit rencontré dans tous les combats, sans que par bonheur pour lui il y eut été blessé, voulut, comme il êtoit temeraire, entreprendre une chose qui le fit paroître; car jusqu'alors il n'avoit rien executé de considerable. Il descendit donc de sa caravelle dans la barque qui étoit à la poupe, sous prétexte d'aller parler au Géneral qui avançoit à la tête. Agnez fut accompagné de cinq jeunes Espagnols, qu'il avoit gagnez sur l'esperance d'acquérir de la gloire par une action hardie. Le fils naturel de Don Carlos Henriquez, jeune homme d'environ vint ans, étoit aussi de ce nombre. Il étoit très-beau de visage, & tres-bien fait de sa personne; d'ailleurs si brave & si vertueux, qu'on jugeoit facilement de qui il étoit né. Comme ce Cavalier & ses compagnons furent dans la barque, ils s'éloignent de leur caravelle, rament droit aux Indiens, les attaquent en criant, donnons; & les Indiens fuyent. Le Général qui connut cette temerité fit en dilligence sonner la retraite pour les rappeller: mais Agnez s'opiniâtroit de plus en plus, & faisoit signe qu'on avancât. Moscoso irrité de cette desobéïssance commande à quarante Espagnols de preudre des barques, & de lui amener cet écervellé. Il avoit resolu de le faire pendre; aussi-tôt qu'il l'auroit

en ſon pouvoir ; mais il eut eté plus à propos de n'envoyer perſonne après lui & de le laiſſer malheureuſement périr. Dés que le Général eut donné ſes ordres, quarante Eſpagnols ſauterent dans trois barques ſous la conduite de Guſman, qui fut ſuivi de Juan de Vega, frere d'un autre de même nom qui commandoit une caravelle. Ces barques rament auſſi-tôt de toutes leurs forces après celles d'Agnez. Cependant les Indiens qui les voioient avancer vers eux à la queuë de celle d'Agnez, ſe retirerent doucement pour les éloigner davantage des caravelles. Agnez qui voit reculer les ennemis, s'encourage, s'en aproche & crie plus fort qu'auparavant, donnons: & les Indiens continuent de fuir. Les autres barques qui l'entendent, ſe hatent de plus en plus de l'atteindre, ou pour l'empécher de ſe perdre, ou pour le ſecourir en cas de beſoin. Comme les Indiens les virent près d'eux, ils s'ouvrirent en forme de croiſſant, & ſe reculerent peu à peu pour les obliger de s'avancer davantage. Et lors qu'ils connurent que ces barques étoient aſſez engagées, ils les attaquent avec fureur, les prennent en flanc & les renverſent toutes dans l'eau: de ſorte que de cinquante-deux Eſpagnols qui étoient dedans, il n'en échapa que Moron, Nieto, Coles & Terron: les autres furent tous noyez ou aſſommez à grands coups de rames ſur la tête. Moron qui étoit un grand nageur & fort adroit à gouverner un vaiſſeau, regagna heureuſement ſa barque. Il y tira preſque au même temps Nieto, qui la défendit ſeul vaillamment contre les Barbares, tandis que Moron s'efforçoit de la conduire. Mais ces braves ſoldats nonobſtant leur valeur & leur adreſſe, euſſent enfin ſuccombé ſous l'effort des ennemis, ſi la caravelle de Guſman qui s'étoit avancée à la tête des autres qui venoient au ſecours, ne les eut dérobez à la furie des Barbares. Cette même caravelle ſauva Terron; mais il ne fut pas plûtôt hors de peril qu'il expira entre les bras de ceux qui l'avoient tiré dans le vaiſſeau. Il avoit tant à la tête qu'au viſage, au cou & aux épaules plus de cinquante fléches. Coles de qui j'ay pris une partie de cette relation, dit qu'il échapa après avoir reçû deux coups de fléches, & que les Eſpagnols qui perirent en cette occaſion étoient pour la plupart Gentils-hommes, & des plus vaillans des troupes. Moſcoſo en fut auſſi touché très-ſenſiblement; neanmoins ſans perdre cœur, il raſſembla en diligence ſes caravelles, & continua ſa navigation en tres bon ordre.

CHAPITRE VII.

Retour des Indiens dans leur pays, & arrivée des Eſpagnols à la mer.

LES Indiens enſuite de cette défaite, harcelerent les Eſpagnols le reſte du jour & toute la nuit ſuivante: & au lever du Soleil, après avoir jetté de grands cris, & fait tout retentir du bruit de leurs inſtrumens, pour remercier cet

Aſtre de la victoire qu'ils avoient remportée, ils abandonnerent la pourſuite des caravelles, & ſe retirerent pleins de joye dans leurs pays. Car ils en étoient fort éloignez, & avoient ſuivi nos gens l'eſpace de quatre cens lieuës, ſans leur donner ni jour, ni nuit un ſeul moment de repos. Durant cette longue traite ils nommerent toûjours Quigualtanqui dans leurs chanſons, & ne parlerent d'aucun autre, leur deſſein étant de faire connoître à nos gens que c'étoit ce Prince qui leur faiſoit la guerre. Auſſi quand les Eſpagnols furent arrivez au Mexique, & que Mendoça qui en étoit Viceroi, eut apris les maux que Quigualtanqui leur avoit fait, il les en railla & loua ce Cacique d'un air qui marquoit que c'étoit pour les jouer.

Comme nos gens eurent reconnu que les Indiens n'étoient plus à leur queuë, ils crurent d'autant plus facilement qu'ils aprochoient de la mer, que le Chucagua commençoit à avoir environ quinze lieuës de large, ſi bien qu'on ne découvroit la terre de côté ni d'autre. On voioit ſeulement vers l'un des bords de ce fleuve quantité de joncs ſi hauts, qu'il ſembloit que ce fuſſent des arbres, & peut-être que la vûë ne ſe trompoit pas. Mais on ne s'en voulut point éclaircir davantage de peur que quittant le fil de l'eau on n'allât donner dans quelques écueils, & d'ailleurs perſonne ne ſçavoit encore ſi l'on étoit en mer, ou bien ſur le Chucagua. Dans cette incertitude nos gens voguerent trois jours fort heureuſement; & le quatrieme au matin ils reconnurent tout à fait la mer, & virent à leur gauche une quantité d'arbres entaſſez l'un ſur l'autre, que le fleuve, lors que la marée étoit haute, portoit à la mer; & cet amas de bois paroiſſoit une grande Iſle. A demi lieue de là, il y avoit une Iſle deſerte ſemblable à celles que font les grandes rivieres à leurs embouchures: ainſi les Eſpagnols ne douterent plus qu'ils ne fuſſent bien près de la mer. Mais parce qu'ils ne ſçavoient de combien ils pouvoient être éloignez du Mexique, ils reſolurent avant que de paſſer outre, de viſiter leurs brigantins. Comme ils virent qu'ils n'avoient aucun beſoin d'être calfeutrez ni radoubez, ils tuerent dix cochons qui leur reſtoient, & furent trois jours à ſe rafraîchir: car ils étoient abbatus de fatigues & de ſommeil, à cauſe des allarmes continuelles que les Barbares leur avoient données toutes les nuits. Pour cette même raiſon on n'a pu auſſi ſçavoir preciſement le nombre des lieuës, que les Eſpagnols firent en dixneuf jours entiers & vint nuits de navigation ſur le Chucagua, juſqu'à leur arrivée à la mer. En effet, lors qu'on s'entretint de cela au Mexique devant des perſonnes capables d'en juger, les uns diſoient que les Chretiens avoient fait en un jour & une nuit 20. lieuës, les autres trente, pluſieurs quarante, & quelques uns davantage. Mais à la fin on convint de vingt-cinq lieuës tant le jour que la nuit, parce que les brigantins avoient eu le vent favorable & vogué à voiles & à rames. Sur ce pied l'on trouva que depuis leur embarquement juſqu'à la mer, ils avoient fait environ cinq cens lieues. Coles en conte quelques ſept cens, mais ſon ſentiment eſt particulier.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Le nombre des lieuës que les Espagnols firent dans la Floride. Combat contre les Indiens de la Côte.

LEs Espagnols penétrerent dans la Floride, jusques aux fontaines où le Chucagua prend sa source. Ce fleuve depuis Aminoia où se fit d'abord l'embarquement à remonter jusqu'à ces fontaines, est de trois cens lieues, & de cette Province à la mer, de cinq cens: de sorte qu'il s'étend l'espace de huit cens lieues que nos gens firent toutes entieres.

Durant les trois jours que les Espagnols se rafraichissoient, ils virent le dernier jour sur le midi sortir d'un endroit rempli de joncs, sept bateaux qui s'avancerent vers eux. Il y avoit dans le premier un fort grand & fort noir Indien, d'un air tout différent de ceux qui habitent au cœur du pays. Les Barbares de la côte sont noirs de la sorte, à cause que le Soleil y est plus ardent qu'ailleurs, & qu'ils sont continuellement dans l'eau qui est sallée; car la terre étant seiche & sterile, il faut qu'ils pêchent pour subsister. Comme l'Indien se fut assez aproché des caravelles, il se plaça à la proue de son vaisseau, & selon que les truchemens l'assûrerent, il dit d'un ton plein de fierté aux Espagnols qu'ils étoienr des brigands, leur demandant ce qu'ils venoient chercher sut la côte, & qu'ils en sortissent en diligence par une des bouches du Chucagua; qu'autrement il bruleroit leurs brigantins, & les féroit tous perir malheureusement. Ce Barbare sans attendre de réponse retourna d'où il étoit venu Cependant les Espagnols faisant reflexion sur les menaces de cet Indien, & sur ce qu'il envoyoit à tous momens des bateaux les reconnoître, resolurent de l'attaquer, de crainte qu'à la faveur de la nuit il ne vint les charger, & mettre le feu aux caravelles, ce qui lui auroit réussi plus aisément qûe de jour, à cause de l'avantage qu'il avoit de mieux connoître la mer que nos gens. Cent hommes entrerent donc dans cinq barques, sous la conduite de Nieto & de Silvestre, & allerent chercher les Barbares. Ils en trouverent un grand nombre postez derriere des joncs, avec de bons bateaux équipez de toutes choses. Neanmoins sans s'étonner ils les investirent, donnerent dessus, en blesserent plusieurs, en tuerent dix ou douze, & mirent le reste en déroute. Mais la plupart d'entre eux furent maltraitez, sur tout Nieto & Silvestre. Il y eut aussi un soldat qui eut la cuisse percée d'outre en outre d'un coup de dard, d'environ une brasse de long, que les Indiens tirent avec tant de force qu'ils percent de part en part un homme armé d'une cotte de maille. Le soldat Espagnol mourut du coup qu'il avoit reçû, parce qu'on lui fit une trop grande incision, pour tirer la pointe du dard, & il eut presque autant à se plaindre de nos gens qui le pansoient, que des Barbares qui l'avoient blessé.

CHA-

CHAPITRE IX.

Navigation des Espagnols & leurs avantures.

AVant que de venir au détail de la navigation des Espagnols, il faut dire la maniere dont les Indiens relevent leurs bateaux quand ils le renversent, soit dans la pêche ou dans un combat. Lors que ces Barbares qui sont très-robustes & très-excellens nageurs, voyent un de leurs vaisseaux sans dessus dessous, ils se mettent dix ou douze plus ou moins après, & le retournent: mais parce qu'alors il est plein d'eau, ils lui donnent tous ensemble si adroitement trois ou quatre secousses, qu'à la derniere ils le vuident tout à fait & rentrent dedans. Les Espagnols admirerent cette promptitude des Indiens à ôter l'eau des barques, & essaierent inutilement de les imiter.

Lors que nos gens qui avoient été attaquer les ennemis, eurent rejoint les caravelles, ils s'embarquerent de crainte de quelque malheur, & allerent à voile & à rame vers l'Isle deserte qu'ils avoient vûë aux environs de l'embouchure du Chucagua. Comme ils y furent abordez, ils mirent pied à terre, ils se promenerent par tout & n'y trouverent rien de remarquable. Après cela ils se retirerent à leurs caravelles où ils passerent la nuit, & le lendemain dès la pointe du jour ils leverent l'ancre. Un cable se rompit, & il se perdit une ancre, parce qu'elle n'avoit point de liege: mais dans le besoin où ils étoient de cette ancre, leurs plus excellens nageurs se jetterent dans l'eau, où quelque peine qu'ils prissent, ils ne trouverent l'ancre qu'environ trois heures après midi. Alors ils se mirent à la voile sans oser aller en pleine mer; car ils ne savoient ni l'endroit où ils étoient, ni même leur route: Persuadez neanmoins que s'ils rasoient la côte vers le Couchant, ils arriveroient heureusement au Mexique, ils navigerent le reste du jour, la nuit suivante, & le lendemain jusques sur le soir, & trouverent durant cette traite de l'eau douce, non sans s'étonner que le Chucagua allât si loin dans la mer. Ensuite Aniasco prit un Astrolabe; mais parce qu'il n'y avoit ni boussole ni carte marine; il fit d'une regle une boussole & d'un parchemin une carte marine, & l'on se gouverna avec cela le mieux que l'on pût. Les Matelots qui savoient qu'Aniasco n'avoit pas une grande connoissance des choses de la mer, se mocquerent de lui, & il jetta de dépit carte & boussole dans l'eau. Le brigantin qui suivoit les ratrapa, & l'on vogua encore sept ou huit jours, jusques à ce que l'orage força de gagner un petit abry. Après cela comme le temps se changea, nos gens navigerent quinze jours & firent aiguade cinq ou six fois, d'autant qu'ils n'avoient que de petites cruches pour mettre de l'eau. A cause de cela aussi, & parce qu'ils n'avoient point les choses necessaires à la navigation, ils n'oserent prendre la traverse pour aller aux Isles, ni s'éloigner beaucoup de la terre. Ajoûtez que comme de trois jours l'un, il falloit qu'ils se rafraîchissent, & qu'assez souvent ils ne trou-

trouvoient ni fontaine, ni riviere; ils creusoient deux pieds dans la terre à dix ou douze pas de la mer & rencontroient une quantité d'eau douce. Enfin au bout de ces quinze jours, ils arriverent à cinq ou six petites Isles, remplies presque d'une infinité d'oiseaux de mer, qui faisoient leur nid en terre. Ils se chargerent des oiseaux & de leurs œufs, & retournerent aux caravelles: mais ces oiseaux étoient si gras que l'on n'en pouvoit manger, & ils avoient un goût de marine. Le jour d'après on alla mouïller à une plage qui étoit fort agréable, à cause d'une multitude de grands arbres éloignez les uns des autres, qui faisoient une très-belle forêt. Au même temps, des soldats descendirent pour aller pêcher au rivage, & trouverent plusieurs ais de goudron que la mer avoit poussez au bord & qui pesoient, les uns huit, les autres dix, & quelques-uns treize à quatorze livres. Les Espagnols rejouïs d'avoir trouvé ce goudron, à cause que leurs caravelles faisoient eau, les reparerent toutes. Chaque jour à force de bras ils en tiroient une à terre, ils la calfeutroient & la remettoient le soir en mer: mais afin que le goudron qui étoit sec coulât plus facilement, ils le meloient avec de la graisse de porc, aimant mieux l'employer à cet usage que de la manger, parce que leur vie dépendoit de leurs vaisseaux.

Durant huit jours que les Espagnols se rafraîchirent dans cette plage, ils furent trois fois visitez par des Indiens armez d'arcs & de fléches, & ils en reçûrent chaque fois du gros millet. Pour les reconnoître de cette faveur nos gens leur firent present de peaux de chamois, & ensuite ils sortirent de cette plage sans s'informer seulement du nom de la contrée, tant ils étoient fortement préoccupez du dessein d'arriver au Mexique. Ils navigerent pendant leur route terre à terre, de peur que le vent de Nort qui regne dans toute la côte ne les poussât en haute mer. Cependant les uns s'arrêterent quelquefois deux ou trois jours à pêcher, parce qu'il ne leur restoit pour subsister que dû gros millet, & les autres descendirent de leurs caravelles, & allerent chercher des vivres. Ils se gouvernerent de la sorte treize jours, & firent plusieurs lieuës sans qu'ils en pussent dire positivement le nombre: car ils n'y avoient fait aucune réflexion, & n'avoient songé qu'à aborder au fleuve de Palmas, dont ils croyoient n'étre pas fort loin. Cette pensée toute seule les encourageoit à souffrir leurs maux.

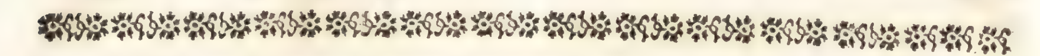
CHAPITRE X.

Avanture de deux caravelles.

IL y avoit trente jours que les Espagnols étoient en mer, lors que sur le soir il se leva un vent de Nort qui força cinq caravelles de s'aprocher plus près de la terre. Cependant l'air se trouble, le vent s'augmente, & il s'excite un

orage furieux. La caravelle de Gaitan & celle d'Alvarado & de Mosquera, qui s'étoient tenuës trop au large, furent cruellement battuës de cette tempête, & crurent perir. Sur tout le brigantin de Gaitan faillit à faire naufrage d'un coup de vent, qui fit sauter le mât; de sorte que les deux vaisseaux se virent en un état deplorable toute la nuit, & aussi tout le jour suivant, parce que sur le midi ils penserent être submergez. Alors apercevant les cinq caravelles qui avoient gagné l'embouchure d'un fleuve qu'elles remontoient, ils tâcherent pendant trois heures entieres à les joindre, mais leurs efforts furent inutiles. Le vent étoit fort impétueux, & le danger augmentoit de moment à autre. C'est pourquoi sans s'opiniâtrer davantage, ils allerent à la bouline le long de la côte vers le Couchant, sur l'esperance de se tirer du peril qui les menaçoit. Comme ils étoient presque tout nuds, & que les vagues entroient dans les brigantins, ils se trouvoient en grand hazard de perdre la vie: aussi travailloient ils avec ardeur pour se sauver. Les uns plioient les voiles, les autres vuidoient & gouvernoient les caravelles; & tout cela sans manger, ni reposer, tant la crainte de la mort étoit presente à leur yeux. Enfin après avoir été vingt & six heures agitez de cette sorte, ils découvrirent encore un peu avant la nuit deux côtes; l'une blanche à leur droite, & l'autre fort noire à leur gauche. Alors un jeune garçon du brigantin d'Alvarado dit, qu'il avoit navigé vers cette côte noire sans qu'il en sceût le nom; ajoutant qu'elle étoit couverte de pierres à fusil, & s'étendoit jusqu'aux environs de Vera-Crus; que s'ils tournoient leurs vaisseaux vers cette côte, infailliblement ils périroient tous; que la côte blanche étoit de sable, douce, unie, & qu'avant la fin du jour il y falloit aborder, à cause que si le vent les jettoit sur la côte noire, ils ne devoient plus songer qu'à mourir. Alvarado commande au même temps d'avertir la caravelle de Gaitan de ne pas donner sur la côte noire; mais les flots s'élevoient si haut, que les brigantins ne s'apercevoient presque point, & l'on eut de la peine à executer cet ordre. Neanmoins comme de fois à autre les deux vaisseaux se voyoient, la caravelle d'Alvarado fit tant de signes & tant de cris, que Gaitan conçût ce qu'on lui vouloit faire savoir, & les soldats convinrent de part & d'autre d'aborder à la côte blanche. Gaitan s'oposa à ce dessein dans sa caravelle, mais ceux qui l'acompagnoient lui resisterent vigoureusement, quelques-uns même avec injures, & lui dirent qu'ils ne souffriroient jamais que cinquante hommes périssent par son opiniâtreté. Là dessus, les uns mettent la main à l'épée, & les autres au gouvernail, & portent la prouë du vaisseau vers la côte blanche. où après beaucoup de travail ils donnerent avant le coucher du Soleil. Aussi-tôt que Gaitan connut que la caravelle avoit touché terre; il sauta par la poupe dans l'eau croyant qu'en ces sortes de rencontres c'étoit le plus seur; mais lors qu'il revint au dessus de l'eau, il se heurta rudement des épaules contre le gouvernail Ses soldats ne sortirent point de la caravelle, que le flot poussa du premier coup à terre. Ensuite la vague se retirant laissa le vaisseau à sec, & à son retour elle le batit tellement qu'elle le mit sur le côté. Alors les soldats se jettent dans l'eau, une partie décharge la caravelle; les uns la prennent d'un côté, les autres d'un autre; & ils font tous si bien leur devoir, qu'à la faveur des flots ils la tirent sur le rivage. Alvarado & Mosquera qui avoient échoué à deux portées des

mousquet plus loin, travaillerent aussi avec ardeur à tirer leur brigantin à sec, & ils en vinrent heureusement à bout. Les deux caravelles s'envoierent aussitôt visiter: mais comme leurs gens se rencontrerent à my-chemin, ils se dirent les uns aux autres leurs avantures & retournerent les aprendre à leurs camarades, qui, après avoir remercié Dieu de les avoir délivrez de peril, dépécherent en diligence pour sçavoir des nouvelles de Moscoso, dont ils étoient en très-grande peine.



CHAPITRE XI.

On envoye visiter le Genéral, & découvrir le pays.

LEs Espagnols des deux caravelles s'étant assemblez quelque peu avant la nuit, conclurent de dépécher vers Moscoso pour lui raconter leurs avantures, & aussi pour aprendre de ses nouvelles, & sçavoir l'état des cinq brigantins qui l'accompagnoient. Mais quand ils considererent que depuis vingt-six heures ils ne s'étoient pas rafraichis, & que pour se rendre auprès du Général il falloit faire treize ou quatorze lieuës cette nuit là par un pays inconnu & rempli peut-être d'ennemis, ils firent scrupule d'y envoyer aucun de leurs camarades. Quadrado Charamilla plein de courage & de zéle, voyant cette irresolution s'offrit d'y aller, parce qu'il aimoit passionnément Moscoso, & promit ou qu'il mourroit, ou que le lendemain il seroit auprès de lui. Il demanda si quelqu'un le vouloit accompagner, sinon qu'il iroit seul: à quoi Francisco Mugnos animé par cet exemple, dit qu'il étoit prêt à suivre Quadrado, & qu'il perdroit plutôt la vie que de l'abandonner. Les Capitaines des caravelles réjouis de voir le cœur de ces soldats, leur firent au même tems donner des vivres, & ces deux braves Espagnols prenant chacun leur épée & leur rondache partirent à une heure de nuit. Mais comme ils ne sçavoient pas le chemin qu'ils devoient prendre, ils suivirent à tout hazard le bord de la mer, dans la croiance que c'etoit la route la plus sûre. Cependant leurs compagnons retournerent chacun à leur brigantin, où après avoir mis des sentinelles & s'être reposés toute la nuit, ils se rassemblerent le lendemain matin & choisirent pour chefs d'esquadre Silvestre, Antonio de Porras & Alonso Caluette. Ils les envoierent chacun avec vingt hommes, l'un vers le Midy, l'autre vers le Couchant, & le troisiéme du côté du Septentrion avec ordre de tâcher de découvrir en quel païs on étoit, & de ne pas s'éloigner beaucoup, afin qu'on les pût secourir en cas de besoin. Les Capitaines qui prirent la route du Nord & du Midi revinrent aux caravelles, après environ une lieuë & demie de marche, les uns avec la moitié d'un plat de terre blanche de * Talavera, & les autres avec

* Ville d'Espagne.

avec une écuelle de terre peinte, comme on les peint à Mallassa. C'est pourquoi ils assuroient que les endroits du pays qu'ils avoient découvert étoient habitez par des Espagnols, & que l'écuelle & le plat qu'ils avoient aporté en étoient des marques infaillibles. Le parti de Silvestre qui avoit tiré vers le couchant confirma tout à fait cette nouvelle à son retour; ainsi qu'il se verra maintenant. Silvestre & sa troupe s'étant éloignez d'environ demi lieuë de la mer & avancez au delà d'une petite éminence, découvrirent un étang d'eau douce de plus d'une lieuë de long: & comme ils aperçûrent dans cet étang quatre bateaux d'Indiens qui péchoient, ils se coulerent le long de l'eau un quart de lieue à couvert de quelques arbres; & dans la marche jettant la vûe çà & là, ils virent environ à trois cens pas de distance deux Indiens qui amassoient du fruit sous un arbre que l'on appelle Guajac. Aussi-tôt ils se jettent par terre, les uns d'un côté, les autres d'un autre, & se traînent si adroitement sur le ventre, que sans être découverts ils entourent les deux Barbares. Alors ils se levent & courent à eux: mais malgré toute leur vîtesse, il s'en sauva un qui se jetta à la nage. Les Espagnols réjouis d'avoir l'autre, reprirent en diligence la route du quartier; de peur que les habitans de la contrée ne s'amassassent, & ne leur fissent lâcher le butin qu'ils avoient fait: car outre l'Indien prisonnier, ils emportoient deux corbeilles pléines de fruit de Guajac, du gros millet, un coq-d'Inde de Mexique & deux poulles d'Espagne avec un peu de conserve de tiges de Maguey. Cet arbre pousse des tiges presque semblables à des cardons qui sont très-bonnes à manger, quand elle ont été exposées au Soleil. Le Maguey sert aux Indiens de la nouvelle Espagne à faire du chanvre, du miel, du vinaigre, ils en font aussi du raisiné par le moyen d'une liqueur fort douce que jettent les feuilles en une certaine saison de l'année, & lors qu'elles tombent de l'arbre. On emploie le tronc du Maguey à bâtir, mais ce n'est que dans une extréme necessité, & quand il ne se trouve point d'autre bois. Pour revenir à nos gens, comme ils entendoient que leur prisonnier n'avoit dans la bouche que le mot de Brecos, & qu'ils ne comprenoient pas cette parole, ils lui demandoient par signe & autrement le nom de la contrée où ils étoient. L'Indien qui les comprenoit par le moyen de leurs gestes, mais qui ne leur pouvoit répondre, repetoit inutilement Brecos, dans la pensée de leur faire entendre qu'il apartenoit à un Espagnol, qu'on appelloit Christophe Brecos: mais le pauvre Barbare se tourmentoit inutilement, puisqu'oubliant le mot de Christophe, il n'étoit pas intelligible à Silvestre ni à ses compagnons: de sorte que de dépit, ils s'emportoient quelquefois jusqu'à lui dire des injures. Cependant ils hâterent leur marche pour rejoindre les caravelles, où ils se reservoient de l'interroger tout à loisir, & où ils retournerent heureusement.

CHAPITRE XII.

Les Espagnols connoissent qu'ils sont au Mexique.

SIlvestre & ses gens trouverent à leur retour leurs compagnons dans la joie, à cause des choses que les deux autres partis avoient raportées de la decouverte; mais l'alegresse s'augmenta à la vue du butin des soldats de Silvestre. Ce ne fut dans les caravelles que caprioles & chansons. Chacun ouvrit son cœur à la joye; & sur tout lors que le Chirurgien des troupes qui entendoit le langage de Mexique, & qui même le parloit un peu, montrant des ciseaux au prisonnier Indien, & le priant de lui dire ce que c'étoit, le Barbare répondit Tiselas pour * Tixeras. Nos gens, qui ouirent que cet Indien tâchoit de parler Espagnol, ne douterent plus qu'ils ne fussent arrivez au Mexique: ainsi ils commencerent tout de nouveau à se réjouir. Les uns embrassoient le prisonnier, & les autres Silvestre avec ses camarades. Ils sautoient à leur cou, les baisoient, les élevoient sur leurs bras & faisoient tout retentir de leurs louanges. Mais ensuite des premiers transports, ils demanderent au Barbare par le moyen du Chirurgien, le nom du pays où ils se trouvoient, & comment s'apelloit le fleuve que le Général avoit remonté avec cinq brigantins. Il répondit que la contrée relevoit de Panuco, où il y avoit dix lieues par terre; que le Général étoit entré dans le fleuve qui porte le nom de cette ville, située à douze lieues de son embouchure, & qu'à douze autres de l'endroit où ils étoient, ce fleuve entroit dans la mer; que pour lui il apartenoit à Christophe de Brecos habitant de Panuco; qu'à un peu plus d'une lieue du quartier il y avoit un Cacique qui sçavoit lire & écrire, ayant été élevé par un Ecclesiastique, qui enseignoit aux Indiens les principes de la doctrine Chrétienne; que si l'on vouloit, il iroit vers ce Cacique qui viendroit en diligence, & les instruiroit de toutes choses. Les Espagnols réjouis de cela, redoublerent leurs caresses envers l'Indien, & après lui avoir fait quelques presens, ils l'envoierent trouver le Cacique, avec ordre de lui faire compliment de leur part, & d'aporter du papier & de l'encre. Le Barbare satisfait des Espagnols, se hâta tellement qu'il retourna en moins de quatre heures aux caravelles. Le Cacique instruit de ce qui étoit arrivé sur la côte de sa Province, vint lui-même voir nos gens, suivi de huit de ses sujets chargez de poulles d'Espagne, de pain, de millet, de fruit, & de poisson. Il eut soin aussi de prendre de l'encre & du papier, car il se piquoit principalement de sçavoir lire & ecrire, & il croyoit cela un grand avantage. Dés qu'il aborda les Espagnols, il leur fit présent des choses que ses huit vaisseaux avoient, & leur offrit sa maison avec ses services Nos gens pour lui témoigner leur reconnoissance, lui donnerent des

* Tixeras, c'est à dire des ciseaux en Espagnol.

des peaux de chamois; après quoi ils dépécherent vers le General un Indien, avec des lettres où ils lui racontoient leurs avantures, & le suplioient de leur envoyer ſés ordres. Cependant le Cacique demeura avec eux à s'informer des particularitez de leur découverte, & il prenoit un plaiſir particulier à les aprendre. Seulement il s'étonnoit quelquefois de voir nos gens ſecs, affreux & fatiguez d'une maniere à faire pitié, & qui montroient que durant leur voiage ils avoient horriblement ſouffert. Enſuite comme la nuit aprocha, il prit fort civilement congé & s'en retourna chez lui: mais le lendemain il revint, & durant cinq autres jours qu'on ſe rafraîchit ſur ſes terres, il ſe rendit chaque jour au quartier, & aporta toutes les fois dequoi regaler honnêtement les Eſpagnols.

CHAPITRE XIII.

Arrivée des Eſpagnols à Panuco & leur diviſion.

TAndis que ces choſes ſe paſſoient, Quadrado & Mugnos marcherent toute la nuit, & arriverent de grand matin à l'embouchure du Panuco, où ils aprirent que le Général & les brigantins remontoient ce fleuve. Ils furent ſi fort réjouis de ces nouvelles, que ſans ſe vouloir rafraîchir ils continuerent leur route, & ſe rendirent promtement auprès du Général, qui apréhendoit que les deux caravelles n'euſſent fait naufrage: Mais l'arrivée de Quadrado diſſipa ſa crainte, & le jour ſuivant l'Indien qu'on lui avoit dépéché, lui rendit des lettres dont il étoit chargé. Elles lui donnerent beaucoup de joie, & il répondit à ce qu'on lui écrivoit. Il envoya ordre aux deux brigantins de le venir trouver à Panuco, où ils l'allerent joindre en diligence, & ou ils furent reçûs avec de grands témoignages d'amitié, auſſi bien que leurs camarades. Ils faiſoient en tout quelque trois cens hommes: mais ils étoient en un état pitoyable, accablez de fatigues, noirs, ſecs, affreux, & couverts ſeulement de peaux de vaches, de lions, ou d'ours; de ſorte qu'on les eut preſque auſſi-tôt pris pour des bêtes que pour des hommes. Comme ils furent arrivez, le Gouverneur de Panuco en avertit le Vice-Roi Antonio de Mendoça, qui tenoit ſa cour dans la ville de Mexique, à ſoiſſante lieuës de Panuco. Mendoça au même temps ordonna de leur fournir des vivres, & de les lui faire conduire après qu'ils ſe ſeroient rafraichis. Cependant il leur fit envoyer par la Confrairie de la Charité de Mexique des chemiſes & des ſouliers, avec des remedes & des confitures, en cas qu'il y eût des malades parmi eux. Les Eſpagnols loüant Dieu de ce bonheur demeurerent dix ou douze jours à Panuco. Mais comme la plûpart eurent connu que les habitans ne ſubſiſtoient que des choſes que la terre produiſoit; que pluſieurs ne s'occupoient qu'à planter des meuriers d'Eſpagne dans l'eſperance d'avoir de la ſoye; que les plus accommodez nourriſſoient ſeulement quelques chevaux pour les vendre à des Marchands de dehors; qu'ils étoient tous pauvres, mallogez

logez, & le pays miserable; ils commencerent à s'affliger d'avoir abandonné la Floride, dont le terroir étoittiès-fertile & portoit de trés-beaux arbres, & où ils avoient vû une fort grande quantité de fourures de martre, & de plusieurs autres animaux. Leur déplaisir s'augmentoit encore, lors qu'ils se ressouvenoient de la multitude de perles qu'ils avoient vûës, & de la pensée dont ils s'étoient tous flattez, que chacun d'eux auroit pû gagner une grande Province dans la Floride. La dessus ils detestoient leur conduite, en se reprochant qu'ils étoient des lâches de ne s'être pas habituez dans ce pays, & d'être honteusement venus demander leur vie à des miserables; qu'il eut été & plus utile & plus glorieux de mourir dans la Floride, que de vivre comme des coquins dans le Mexique. Les Espagnols qui faisoient ces reflexions, avoient conseillé de ne pas abandonnner la Floride, lors que l'on delibera dé la quitter: ainsi se voyant dans la pauvreté par la faute de leurs Capitaines, qui avoient porté les troupes à venir au Mexique, ils s'animent avec fureur contre eux & contre les autres qui avoient apuié leur sentiment. Ils les poursuivent à coups d'épées, en blessent & en tuent quelques uns; si bien que ces Officiers & leurs compagnons n'osoient paroitre. Les habitans de la ville fâchez d'un si grand desordre tâcherent de l'apaiser; mais n'y pouvant réussir, & la division s'augmentant de plus en plus, le Gouverneur en avertit Mendoça. Il y eut aussi-tôt ordre d'envoyer les Espagnols dix à dix, ou vingt à vingt à Mexique, & de faire marcher ensemble ceux qui étoient d'un même parti; ce qui s'exécuta fort exactement.

CHAPITRE XIV.

Arrivée & reception des Espaguols à Mexique.

LE bruit s'étant répandu, que les Espagnols qui venoient de la Floride alloient à Mexique, les habitans du pays accoururent de tous cotéz sur leur route. Comme ils les virent en un état pitoiable, il les logerent & les regalerent obligeamment jusqu'à Mexique. Cette ville, qui est une des plus grandes & des meilleures du monde, les reçût très bien; & il n'y eut presque point d'honnêtes gens qui ne leur donnassent des marques de leur bien-veillance. Charamillo principalement leur témoigna beaucoup d'affection. Il en logea chez lui vingt, dont il se trouva que * l'un étoit son parent: il les habilla même tous vingt, & leur fournit du linge & les autres choses necessaires. Le Viceroi leur donna aussi des marques de sa bonté; car il voulut qu'indifféremment les soldats & les Officiers mangeassent à sa table, fondé sur ce qu'ayant tous égale-

* Quadrado Charamillo.

également partagé les fatigues de la découverte, il falloit qu'ils eussent tous part aux faveurs qu'il leur faisoit. Ce Seigneur ne se contenta pas de les traiter, il eut soin encore de les loger dans une de ses maisons, & de faire distribuer des habits à ceux qui en avoient besoin; & même sur ce qu'un prevôt de Mexique en avoit mis deux en prison, parce qu'ils s'étoient battus, il fit publier que desormais aucun juge n'eut à connoître de leurs différens. Il vouloit lui-même les terminer, à cause qu'aimant ces pauvres soldats, il lui déplaisoit qu'ils recommençassent leurs vieilles querelles. Cependant malgré sa conduite la division se ralluma, & il y en eut quelques uns de tuez: car la plûpart enragez de voir l'estime qu'on faisoit des perles & des fourrures qu'ils avoiént aportées de la Floride, & qu'ils avoient malheureusement quitté ces choses poursuivoient à coups d'épées ceux qui leur avoient persuadé d'abandonner un Pays si riche. En effet les fourrures étoient très-belles, & quelques habitans de Mexique s'en parerent avec joye & en doublërent leurs habits après avoir oté le goudron qu'elles avoient amassé dans les vaisseaux. Enfin comme les mutins devenoient de jour à autre plus insolens, le Viceroi les apaisa par la promesse qu'il leur fit d'entreprendre le voyage de la Floride, puis qu'ils avoient tant de déplaisir d'en être sortis. Mendoça eut effectivement dessein d'aller dans ces contrées, sur le recit qu'on lui avoit fait des excellentes qualitez du terroir: Ainsi pour entretenir une partie des officiers & des soldats, qui étoient de retour de la Floride, il leur offrit aux uns de l'argent, & aux autres des charges, tandis qu'il féroit ses preparatifs, afin de la conquerir. Quelques-uns accepterent les offres du Viceroi & les autres les refuserent, resolus de partir en diligence pour le Perou. Un de ceux-ci allant un jour par la ville de Mexique, habillé de fort méchantes peaux, un Bourgeois en eut pitié; & lui dit, que s'il souhaitoit de le servir, il lui donneroit de très-bons gages, & le mettroit près de Mexique dans une de ses maisons, où il passeroit doucement la vie. L'Espagnol lui répondit fierement qu'il lui faisoit les mêmes offres; qu'il possedoit plusieurs belles terres au Perou; que s'il vouloit l'y accompagner, il lui en donneroit une à gouverner, où asseurément il vivroit heureux. Je raporte cette petite circonstance, pour montrer qu'une partie des Espagnols ne songeoient qu'à prendre la route du Perou.

CHAPITRE XV.

De quelques particularitez du voyage.

AU retour de la Floride, Silvestre logea dans Mexique chez Salazar. Comme il lui racontoit des particularitez de la découverte, le discours tomba sur le malheur qui avoit pensé arriver la premiere nuit qu'on s'étoit mis à la voile. * Salazar qui connut par le recit de cette avanture, que c'étoit Silvestre qui avoit commandé de tirer sur son vaisseau, l'en estima fort; car il disoit qu'il s'étoit conduit en homme qui sçavoit très-bien la guerre. Salazar eut effectivement une si avantageuse opinion de Silvestre, qu'il voulut sçavoir ce qu'il avoit fait durant le voyage, & il en fut informé avec plaisir. Le Viceroi & son fils Francisco de Mendoça aprirent aussi avec beaucoup de satisfaction la fertilite du terroir de la Floride, les coûtumes de ses habitans, leurs loix contre les adulteres, la generosité de Mucoço, & les actions de fermeté & de courage des Indiens, Ils s'étonnoient d'entendre parler des richesses du Temple de Talomeco, & de la quantité de perles qu'il y avoit. La conduite de la Dame de Cofaciqui, & l'honnétête du Cacique Coça les charmoit. Ils étoient surpris du recit de la bataille de Mauvila, de la fidelité du Lieutenant général d'Anilco, & de la ligue des dix Caciques, qui avoient si courageusement poursuivi nos gens. Ils écoutoient avec admiration les grandes choses que Ferdinand de Soto avoit executées. Sa mort dans le temps qu'il esperoit de faire réussir son entreprise, les toucha sensiblement. Et lors qu'ils sçûrent qu'il avoit resolu de leur envoyer demander secours, ils blâmerent Moscoso & ses Capitaines de n'avoir pas continué ses desseins. Ils protestoient qu'ils les eussent assisté en diligence, & qu'ils eussent mené des troupes jusqu'à l'embouchure du Chucagua; que même si l'on vouloit retourner dans la Floride, ils étoient prêts d'y aller avec une Armée. Mais comme il se va voir, ceux qui en étoient revenus ne souhaiterent point de les y accompagner.

V. l. 1 c. 7.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Les Espagnols se débandent.

APrès que nos gens se furent rafraichis à Mexique, ils se conduisirent en cette sorte. Aniasco, Gaitan, Gallego, Gardeniosa, Tinoco, Calderon, & quelques autres reprirent la route d'Espagne. Ils aimerent mieux mener une vie pauvre & tranquille dans leur pays, que d'être riches en Amerique, où ils se voyoient haïs de plusieurs; où ils avoient souffert de grandes fatigues & perdu malheureusement leur fortune. Figueroa s'en retourna à la maison de son pere. Plusieurs se mirent en religion à l'exemple de Quadrado Charamillo, qui choisit l'Ordre de saint François, où il mourut illustre pour ses actions de pieté. Quelques-uns s'établirent dans la nouvelle Espagne avec Moscoso, qui épousa à Mexique une Demoiselle de qualité & de beaucoup de biens, qui étoit sa parente. Les autres se retirerent au Perou; ils y servirent l'Espagne en braves soldats, dans la guerre qu'elle eut contre Giron & Piçarre, & y acquirent des richesses & de la reputation : mais ils ne purent jamais obtenir aucune distribution ou département d'Indiens, ce qu'ils auroient facilement eu dans la Floride.



CHAPITRE XVII.

Ce que font Maldonado & Arias pour aprendre des nouvelles de Soto.

POur achever l'histoire de la Floride, il ne reste plus que de parler de Maldonado, qui sur la fin de Fevrier de l'an 1540. fut envoyé aux Havanes vers Bovadilla. Soto en l'y dépéchant, lui ordonna de se rendre l'année d'après au port d'Achussi avec Arias, & d'y amener des vaisseaux chargez de vivres, de munitions & de bêtail, qu'il s'y trouveroit dans le temps qu'il lui marquoit. Maldonado exécuta ponctuellement les ordres du Général, il se joignit avec Arias dans les Havanes, où ils acheterent ensemble trois navires, & les chargerent aussi bien qu'une caravelle & deux brigantins, de toutes les

choses neceſſaires à un établiſſement. Enſuite ils ſe mirent à la voile, & vinrent heureuſement moüiller au port d'Achuſſi. Mais parce qu'ils n'y rencontrerent point le Général, l'un courut la côte vers l'Occident, & l'autre vers l'Orient pour en aprendre quelques nouvelles; laiſſant toûjours où ils abordoient des lettres aux creux des arbres, dans leſquelles ils témoignoient qu'ils cherchoient Soto. Ils gouvernerent ainſi juſques à ce que le mauvais temps aprocha, qui les fit retirer aux Havanes, ſans avoir apris aucune choſe. Neanmoins ils ne perdirent pas pour cela courage, ils ſe remirent au Printemps en mer, l'un raſa la côte de Mexique, & l'autre alla juſqu'aux terres de Bacallos: & comme ils ne purent rien découvrir, ils reprirent la route des Havanes, d'où ils partirent ſur le Printemps de l'année 1543 reſolus de périr ou de ſavoir ce qu'étoit devenu le Genéral. Ils arriverent dans ce deſſein, & apres beaucoup de fatigues, à Veracruz environ la mi-Octobre. Ils y aprirent la mort de Soto, avec celle de la plûpart de leurs compagnons; & auſſi-tôt ils retournerent aux Havanes, où ils raconterent à Iſabelle de Bovadilla le malheur de ſon mari. Elle en fut ſi ſenſiblement touchée, qu'elle ne put reſiſter à ſon déplaiſir, & perdit la vie quelques jours après cette facheuſe nouvelle.

CHAPITRE XVIII.

Chrétiens morts dans la Floride.

POnce de Leon équipa trois grands vaiſſeaux en l'année 1513. & aborda avec environ cent hommes ſur la côte de la Floride, où les Indiens les défirent tous. Aillon ſuivi de plus deux cens, y eut le même malheur que Ponce. Narbaes y périt avec quatre cens. Ferdinand de Soto y mourut auſſi, & plus de ſept cens de ceux qui l'accompagnerent: ſi bien qu'à compter depuis le commencement de la découverte juſqu'à l'arrivée de Moſcoſo au Mexique, il eſt mort dans la Floride plus de quatorze cens Chrétiens, ſans parler de quelques Eccleſiaſtiques & de pluſieurs Religieux, tous gens illuſtres par leur vertu. Les noms de ceux dont j'ai pû avoir connoiſſance ſont Dionyſio de Paris, Diego de Vagnuelos, Franciſco de Rocha, Rodrigo de Gallego, Franciſco Delpoſo, Juan de Torres, Juan Gallego, Loüis de Soto & Cancel Balbaſtro.

Environ ſeize ans après la mort de Balbaſtro, trois Jeſuites paſſerent dans la Floride, & comme à leur arrivée il y en eut un de tué, ſes compagnons ſe retirerent promtement aux Havanes. A deux ans de là, huit autres Religieux de la Compagnie de Jeſus entreprirent le même voyage, & menerent avec eux

eux un Cacique : Mais avant que de rien dire de leur avanture, il me semble necessaire de raconter comment ce Cacique étoit venu en Espagne. Pedro Melendez depuis 1563. jusqu'en 68. alla trois fois à la côte de la Floride, pour en chasser des Corsaires François, qui prétendoient s'en rendre maîtres. Il amena de ces contrées la seconde fois sept Indiens de leur bon gre, qui étoient armez d'arcs & de fléches. Si-tôt qu'ils furent arrivez en Espagne, Melendez leur fit prendre la route de Madrid, dans la vûë de les presenter à Philippe II. Cependant celui qui m'a donné cette histoire demeurant alors en Castille, fut averti que des Indiens de la Floride prenoient le chemin de la Cour, & il les alla joindre en dilgence. D'abord pour leur faire voir qu'il avoit été dans leur pays, il leur demanda par le moyen de leur truchement s'ils étoient de Vitachuco, d'Apalaché, ou de Mauvila ; & qu'il voudroit bien savoir des nouvelles de ces Provinces. Les Barbares connoissant que cet Espagnol étoit un de ceux qui avoient suivi Soto, commencerent à le regarder avec fierté, & lui repondirent qu'il se railloit de s'enquerir des lieux que lui & ses compagnons avoient malheureusement desolés. Ils ne repartirent rien davantage, & dirent seulement entre eux qu'ils le perceroient plus volontiers à coups de fléches, qu'ils ne lui aprendroient ce qu'il souhaitoit. Et là-dessus deux de ces Indiens tirerent en l'air, & firent connoître par là qu'ils auroient bien mieux aimé tuer l'Espagnol que de perdre inutilement leurs coups.

Ces Indiens furent baptisez en Espagne, où quelque temps après ils moururent tous hors le Cacique, lequel fâché de la mort de ses compagnons demanda à s'en retourner, avec promesse de travailler à la conversion des habitans du pays. Les Jesuites, qui vouloient aller dans la Floride, l'entendant parler de la sorte, crurent qu'il serviroit puissamment au dessein qu'ils avoient. C'est pourquoi ils le menerent avec eux, & arriverent avec beaucoup de fatigues sur ses terres : mais omme ils y eurent été quelque temps, il les quitta sous pretexte d'aller à un bourg voisin qu'il leur nomma, pour y disposer, disoit-il, les Peuples à écouter la parole de Dieu ; leur promettant qu'au plus tard il seroit de retour dans huit jours. Ils l'attendirent quinze, ensuite ils dépécherent vers lui deux de leurs compagnons qu'il fit massacrer : & le jour suivant le Cacique lui même à vint la téte d'un troupe d'Indiens, se jetter sur les autres. Les bons Peres qui les virent avancer tout en furie & les armes à la main, se jetterent à genoux, & reçûrent tous la mort. Aussi tôt les Barbares se mirent, les uns à gambader, & les autres à rompre un coffre où étoit un Crucifix, avec quelques ornemens pour dire la Messe, & s'en moquerent avec insolence. Les noms des Jesuites qui furent tuez par ces Indiens, sont Bautista Segura, Louïs de Quiros, Bautista Mendez, Grauiel de Solis, Antonio Cavallos, Christoual Redondo, Grauiel Gomes, Pedro de Linares. Ces Religieux, aussi bien que les autres dont j'ai parlé, perdirent la vie dans la Floride, au même temps qu'ils se préparoient à y prêcher l'Evangile. C'est pourquoi leur mort demande vengeance à

Dieu, ou plûtôt misericorde; afin que les Peuples de ces contrées qui sont dans les tenebres, soient un jour éclairez des lumieres de la foi ; & que leur terre arrosée du sang des Chrétiens, porte des fruits qui répondent à la sainteté d'un sang si auguste.

Fin de la derniere Partie.



NOU-

NOUVELLE DÉCOUVERTE D'UN PAYS PLUS GRAND QUE L'EUROPE, SITUÉ DANS L'AMERIQUE.

DECOUVERTE

D'UN PAYS

PLUS GRAND QUE

L'EUROPE,

SITUE' DANS

L'AMERIQUE

ENTRE LE

Nouveau Mexique & la Mer glaciale.

AVANT PROPOS.



LEs Hommes ne ſe laſſent jamais de contempler les objets, qu'ils ont devant les yeux, parce qu'ils y découvrent toujours mille beautez raviſſantes, capables de les ſatisfaire & de les inſtruire. Ils ſont même ſouvent ſurpris & comme enchantés des merveilles, qu'ils y rencontrent, & c'eſt par là qu'ils ſont fortement engagez à les conſiderer avec toute l'exactitude poſſible dans le deſſein de contenter leur curioſité naturelle, & de nourrir leur eſprit.

Il en eſt à peu près de même des voiageurs. Ils ne ſont jamais las de faire des Découvertes. Ils cherchent toujours des Pays inconnus, & des Nations étrangeres, dont les Hiſtoires ne parlent point, parce qu'ils ſe propoſent d'enrichir le public de pluſieurs beautez nouvelles, dont on n'avoit point eu d'idées juſques là. Il eſt vrai, que leurs entrepriſes les expoſent à de grandes peines, & à des perils preſque infinis. Mais ils s'en conſolent & ſouffrent tout avec plaiſir ſans s'en rebuter, parce qu'ils eſperent de contribuër par là au bien public, & même à la gloire de Dieu en contentant leurs propres deſirs. Et c'eſt par là, qu'ils ſont invinciblement portez à faire ces Découvertes, & à chercher de nouvelles terres, & des Peuples inconnus, dont on n'avoit jamais ouï parler.

Ceux qui n'ont pour but dans leurs voiages, que d'étendre le Royaume de Jeſus Chriſt, ne ſe propoſent en cela que de travailler pour la gloire de Dieu. Dans cette veüe ils expoſent courageuſement leur vie, qu'ils content pour rien. Ils eſſuyent les plus grandes fatigues, & s'engagent dans des chemins impraticables & dans mille préci-

précipices affreux pour l'execution de leurs desseins. Ils franchissent néanmoins toutes ces effroiables difficultez, afin de contribuer par ce moien à la gloire de celui qui les a créez, & sous la conduite duquel ils entreprennent ces penibles voyages.

Il est assez ordinaire de voir des hommes intrepides, qui affrontent hardiment la mort la plus effroiable dans les combats, & dans les voiages les plus dangereux. Ils ne se rebuttent point des hazards, ausquels ils s'exposent par Mer, ou par terre. Rien n'est à l'épreuve de leur courage, qui les rend capables d'entreprendre tout. Aussi les voit on souvent réussir dans leurs desseins, & venir à bout des entreprises les plus difficiles. Il faut avouer cependant, que s'ils envisageoient meurement & de sang froid les perils qu'ils ont à essuyer, peut-être qu'ils auroient de la peine à s'y resoudre, & ne formeroient pas leurs desseins avec tant de hardiesse & d'intrepidité. Mais ils ne considerent ordinairement les dangers qu'en gros, & d'une veuë legere. Et quand une fois ils ont mis la main à l'œuvre, l'occasion les engage insensiblement, & les meine plus loin qu'ils n'avoient cru d'abord. Ce qui fait, que bien souvent les grandes découvertes, qui se font dans les voyages, sont plûtôt l'ouvrage du hazard que d'un dessein bien formé.

Il m'est arrivé quelque chose de semblable dans le voyage, dont je veux donner ici la Relation au Public. J'ai aimé toute ma vie à voyager, & ma curiosité naturelle m'a porté à visiter successivement plusieurs parties de l'Europe. Mais n'étant pas satisfait à cet égard, j'ai porté mes veuës plus loin; & j'ai souhaité de voir les Pays les plus éloignez, & les Nations les plus inconnuës. C'est, ce qui m'a fait découvrir ce grand & vaste Pays, où aucun Européen n'avoit été avant moi.

J'avouë que je n'avois pas preveu les embarras, que j'ai trouvez dans ce grand & pénible voyage, ni les dangers ausquels j'ai été exposé en le faisant. Peut être que j'en eusse été effrayé en les considerant, & que cela m'eût rebutté d'un dessein si laborieux, & environné d'un si grand nombre d'affreuses difficultez. Cependant j'ai franchi enfin toutes ces difficultez, & je suis venu à bout d'une èntreprise capable d'épouvanter tout autre que moi. En quoi j'ai satisfait mes desirs tant à l'égard de l'envie que j'ai de voir des Pays nouveaux, & des Nations inconnuës, qu'a l'égard du dessein que j'ai de m'employer au salut des Ames, & à la gloire de Dieu.

C'est ainsi, que j'ai découvert un Pays admirable, dont on n'avoit point eu de connoissance jusques à present. J'en donne ici la description assez ample, & à mon avis assez bien circonstantiée. Je la distingue par petits chapitres pour la commodité du Lecteur. J'espere, que le Public me saura quelque gré de mon travail, parce qu'il en pourra tirer de l'avantage. Son aprobation au reste me recompensera abondamment de toutes les peines que j'ai courues dans mon voiage.

Cette description de ma Découverte passera peut être pour fausse & pour incroiable dans l'esprit de ceux, ou qui n'ont jamais voiagé, ou qui n'ont jamais leu les Histoires de ces Hommes hardis & curieux, qui nous ont donné les Rélations des Pays inconnus qu'ils ont visitez. Mais je ne m'arresterai pas à ce que des gens de

cette

cette trempe peuvent dire. Ils n'ont jamais eu aſſez de courage pour entreprendre quelque action éclatante, capable de leur acquerir de la réputation dans le Monde. Ils ſe sont renfermez dans des bornes étroites, & n'ont rien fait qui les diſtingue avantageuſement parmi les hommes. Ils feroient donc bien mieux d'admirer ce qu'ils ne comprennent pas, & de demeurer dans un ſage ſilence que de blâmer ce qu'ils ne connoiſſent point.

On accuſe ordinairement les voiageurs de debiter quantité de menſonges & d'impoſtures, Mais les hommes d'un courage ferme & magnanime ſe mettent au deſſus de ces fades railleries. Après tout en effet ils auront toujours pour eux l'éſtime & l'aprobation des gens d'honneur, qui aiant de grandes lumieres & de la pénétration, ſont capables de juger ſainement des travaux & du merite de ceux qui ont ainſi hazardé leur vie pour la gloire de Dieu, & pour le bien public. Cela recompenſera heureuſement les voiageurs courageux, qui ſe ſont ainſi volontairement expoſez à toutes ſortes de fatigues & de dangers pour ſe rendre utiles au genre humain.

CHAPITRE I.

Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Decouverte à entreprendre le voiage dont il donne ici la Relation

JE me ſuis toujours ſenti un grand panchant à fuïr le monde, & à vivre dans les regles d'une vertu pure & ſevere. Ce fut dans cette veue, que j'entrai dans l'Ordre de ſaint François, afin de paſſer mes jours dans une vie auſtere. J'en pris donc l'habit avec pluſieurs de mes compagnons d'étude, à qui j'inſpirai le même deſſein. Je ſentois une joie extrême, quand je liſois l'hiſtoire des travaux & des voiages des Religieux de mon Ordre, leſquels ont été les premiers qui ont entrepris des Miſſions. Je me repréſentois ſouvent qu'il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus glorieux que d'inſtruire des peuples barbares & ignorans, & de les amener à la lumiere de l'Evangile. Et comme je remarquois, que les Religieux de mon Ordre avoient travaillé avec beaucoup de zéle, & de ſuccès à ce grand ouvrage, je ſentois naitre en mon cœur le deſir de marcher ſur leurs traces, & de me conſacrer ainſi à la gloire de Dieu, & au ſalut des Ames.

J'obſervai en liſant l'Hiſtoire de nôtre Ordre, que dans un Chapitre genétal, qui fut aſſemblé en l'an 1621, depuis que le Pere Martin de Valence l'un de nos premiers Réformateurs fût paſſé dans l'Amerique, on conta qu'il y avoit cinq cens Convents de Recollets établis dans ce nouveau Monde, & diſtribuez en vint & deux Provinces. A meſure que j'avançois en age, cette inclination pour les voiages d'Outre mer ſe fortifioit dans mon cœur. Il eſt vrai, qu'une de mes Sœurs mariée à Gand, laquelle j'aime avec une extrême tendreſſe, me détournoit de ce deſſein, autant qu'elle pouvoit, lors que j'étois auprès d'elle dans cette grande ville, où je m'étois tranſporté pour y aprendre la langue Flamande. Mais j'étois ſollicité d'ailleurs par pluſieurs de mes amis d'Amſterdam d'aller aux Indes Orientales, & mon panchant naturel pour les voiages,

joint à leurs prieres, m'ébranloit fortement, & me déterminoit presque à me mettre en mer pour contenter mon desir.

Ainsi toutes les remontrances de ma Sœur ne purent me détourner de mon premier dessein. Je me mis donc en chemin pour voir l'Italie, & je visitai par l'ordre de mon Genéral les plus grandes Eglises, & les Convents les plus considerables de nôtre Ordre en ce Pays-là & en Allemagne : en quoi je commençai à satisfaire ma curiosité naturelle. Revenant enfin dans nos Pays-bas, le R. P. Guillaume Herinx Recollet, mort depuis peu Eveque d'Ipres, s'oposa au dessein que j'avois de continuer mes voiages. Il m'arreta donc dans le Convent de Halles en Hainaut, où je fis l'office de Prédicateur pendant un an ; après quoi je me rendis du consentement de mon Superieur au Pays d'Artois, & de là je fus envoié à Calais pour y faire la queste, pendant qu'on y travailloit à saller les harans.

Etant là ma plus forte passion étoit d'entendre les Rélations que les Capitaines de Vaisseaux faisoient de leurs longs voiages. Je retournai ensuite à notre Convent du Biez par Dunkerque. Mais je me cachois souvent derriere les portes des Cabarets, pendant que les Matelots parloient de leurs navigations. La fumée du Tabac me causoit de grands maux d'estomac en m'attachant ainsi à les écouter. Cependant j'étois fort attentif à tout ce que ces gens-là racontoient des rencontres qu'ils avoient eues sur mer, des hazards qu'ils avoient courus, & des divers accidens de leurs voiages dans les Pays élognés. J'aurois passé des jours & des nuits entieres sans manger dans cette occupation, qui m'étoit si agreable, parce que j'y aprenois toujours quelque chose de nouveau touchant les moeurs & les manieres de vivre des Nations étrangeres, & touchant la beauté, la fertilité, & les richesses des Pays, où ces gens avoient été.

Je me fortifiois donc de plus en plus dans mon ancienne inclination. Dans le dessein de la contenter d'avantage j'allai en Mission dans la plupart des villes de Hollande, & je m'arrestai enfin à Mastricht, où je demeurai environ huit mois. J'y administrai les Sacremens à plus de trois mille blessez. Etant là dans cette occupation je courus plusieurs grands dangers parmi ces pauvres malades. J'y fus même ataque du pourpre & de la dysenterie, & je me vis à deux doigts de la mort. Mais Dieu me rendit enfin ma premiere santé par les soins & par les secours d'un très habile Medecin Hollandois.

L'année d'après je m'engageai encore par un effet de mon zele à travailler au salut des Ames. Je me trouvai donc au Combat sanglant de Seneff, où tant de gens perirent par le fer & par le feu. J'y eus beaucoup d'occupation à soulager & à consoler les pauvres blessez ; & enfin après avoir essuié de grandes fatigues, & après avoir couru des dangers extremes dans les Sieges de ville, à la Tranchée, & dans des Batailles, où je m'exposois beaucoup pour le salut du prochain, pendant que les gens de guerre ne respiroient que le carnage, & le sang, je me vis en etat de satisfaire mes premieres inclinations.

Je reçeus donc ordre de mes Superieurs de me rendre à la Rochelle pour m'y embarquer en qualité de Missionnaire dans le Canada. Je fis les fonctions

tions de Curé pendant deux mois à deux lieues de cette ville, parce que j'en avois été prié par le Pasteur du lieu, qui étoit absent. Mais enfin je m'abandonnai entierement à la Providence, & j'entrepris ce grand trajet de Mer de douze ou treize cens lieuës, le plus grand peut être & le plus long, qui se fasse dans l'Ocean.

Je m'embarquai avec Messire François de Laval créé pour lors Evéque de Petrée *in partibus infidelium*, & depuis fait Evêque de Quebec capitale du Canada. Alors mon desir de voiager s'augmenta de plus en plus. Je restai dans ce Pays pendant quatre ans, & je fus envoyé en Mission, pendant que Monsieur l'Abbé de Fenelon, à present Archevéque de Cambrai, y demeuroit.

Je ne raporterai pas ici les diverses avantures de nôtre navigation, ni les combats que nous eûmes contre des Vaisseaux Turcs, de Tunis, & d'Alger, qui firent tout ce qu'ils purent pour nous prendre, & dont nous sortimes à nôtre avantage. Je crains de grossir trop ma Rélation. Je ne parlerai point non plus de notre approche du Cap Breton, où nous vimes avec avec un plaisir incroiable la bataille qui s'y fait ordinairement entre ces poissons, qu'on appelle Espadons, & les Baleines, qui sont leurs ennemies naturelles.

Je ne dirai rien non plus de la grande quantité de Morhues que nous primes à quarante brasses d'eau sur le grand banc de Terre-neuve. Nous vîmes en ces lieux un fort grand nombre de Vaisseaux de Nations differentes, qui s'y rendent tous les ans pour la pêche de ces poissons, qui y est toujours fort abondante. Cette veue donna beaucoup de plaisir à nôtre équipage, qui étoit d'environ cent hommes, aux trois quarts desquels j'administrois les Sacremens, parce qu'ils étoient Catholiques. Je faisois l'Office divin tous les jours de calme, & nous chantions ensuite l'Itineraire des Clercs en Musique traduit en vers François, après que nous avions fait nos prieres du soir.

C'est ainsi, que nous passions doucement nôtre temps dans le vaisseau, en attendant que nous pussions arriver à Quebec, qui est la ville capitale du Canada où nous nous rendîmes à la fin.

CHAPITRE II.

Moiens par lesquels l'Auteur de ce pénible voiage s'accoutuma à souffrir les travaux de la Mission.

Le Seigneur François de Laval Evêque de Petrée avoit pris possession de l'Evêché de Quebec par la creation qu'avoit faite le Pape Clement X & cela contre le sentiment de quelques personnes de qualité, qui se virent frustrées par là de leurs prétentions. Ce Prelat considerant que pendant le voiage j'avois fait paroitre beaucoup de zèle dans mes prédications, & par mon assiduité à faire le service divin; que d'ailleurs j'avois empêché que plusieurs femmes & filles, que l'on faisoit passer avec nous ne prissent trop de liberté avec de jeunes gens de nôtre équipage: dont j'eus souvent à essuyer la mauvaise humeur pour cela: pour ces raisons & plusieurs autres je m'attirai les éloges & la bienveillance de cet illustre Evêque. Il m'obligea donc de prêcher l'A-

l'Avent & le Carême au Cloitre des Religieûses de St. Augustin de l'Hopital dudit Quebec.

Cependant mon inclination naturelle ne se satisfaisoit point de tout cela. J'allois souvent a 20 & 30. lieues de nôtre habitation pour visiter le Pays. Je portois sur moi une petite Chapelle, & je marchois avec de larges raquettes, sans quoi je serois souvent tombé dans des precipices affreux, où je me serois perdu. Quelquefois afin de me soulager je faisois tirer mon petit équipage par un gros chien que j'avois amené avec moi, & cela pour me rendre plutôt aux trois Rivieres, à Sainte Anne, au Cap Tourmente, au Bourg-royal, à la Pointe de Levi, & dans l'Isle de St. Laurent. Là j'assemblois dans une des plus grandes cabannes de ces lieux tout autant de gens que je pouvois. Ensuite je les admettois à la Confession, & à la sainte Communion. Pendant la nuit je n'avois ordinairement qu'un manteau pour me couvrir. La gelée me perçoit souvent jusques aux os. J'étois obligé d'allumer du feu cinq ou six fois pendant la nuit de peur de mourir de froid, & je n'avois que tres modiquement ce qu'il me falloit pour vivre, & pour m'empecher de perir de faim pendant le voiage.

Durant l'été je fus obligé de canoter pour continuer ma Mission. C'est à dire que je fus reduit à voiager sur les Lacs, & sur les Rivieres dans ces petits bâtimens d'écorce, que je décrirai tout à l'heure. Ce manége se faisoit aisément dans des endroits, où il n'y avoit que deux ou trois pieds d'eau. Mais quand je me trouvois dans des lieux plus profonds, alors le Canot, qui est rond par dessous, étoit en danger de tourner, & je me serois sans doute perdu dans les eaux, si je n'eusse pris garde à moi de fort près.

Au reste j'étois alors obligé de voiager de cette maniere, parce qu'il n'y a point de chemins pratiquables dans ce Païs-là. Il étoit donc impossible d'aller par terre dans ces nouvelles Colonies. Il faut bien du tems pour couper & pour bruler ce grand nombre d'arbres, qui croissent de tous cotez, & pour faire de grands chemins. Il falloit donc aller par eau, & se servir pour cela de ces petits bateaux ronds, dont je viens de parler.

CHAPITRE III.

Description des Canots, dont on se sert pour voiager dans l'Amerique pendant l'été

CEs Canots sont ronds par dessous, comme je viens de le dire, & pointus par les deux bouts. Ils sont assez semblables aux Gondoles de Venise. On ne sauroit voiager dans l'Amerique sans Canots, parce qu'on y trouve par tout de grandes & vastes forets dont les vents impetueux arrachent souvent les arbres. Le temps en renverse un grand nombre, qui tombant de vieillesse s'entassent les uns sur les autres. Tout cela embarrasse les terres, & rend les chemins absolument impraticables.

Les Sauvages construisent fort ingenieusement ces Canots. Il les font avec de l'écorce de Bouleau. Ils enlevent adroitement cette écorce de dessus cette espece d'arbres, qui sont d'une grosseur plus considerable que ceux que nous avons en Europe. Ces Barbates y travaillent ordinairement à la fin

de l'hyver dans de grandes forêts humides, qui sont vers les terres du Nord.

Pour soûtenir l'écorce de ces Canots ils posent au dedans des varangues, ou pieces de bois blanc, ou de Cedre, de la largeur de quatre doigts ou environ. Ils accommodent cela avec des maîtres ou bâtons aplanis, qui font le circuit du Canot. Ensuite avec des bâtons de travers gros d'un pouce, ou d'un pouce & demi, qui sont fort polis, ils les attachent ensemble des deux côtez à l'écorce par le moien de certaines racines d'arbres, qu'ils fendent en deux, à peu près comme des oziers, dont on fait des paniers en Europe.

Ces Canots n'ont point de gouvernail comme les grosses Chaloupes. On les conduit à force de bras avec des avirons ou rames legeres. On les tourne d'une fort grande vitesse pour les faire aller où on veut. Quand on y est habitué, on fait avancer ces Canots d'une maniere admirable, lorsqu'il fait calme : & quand on a le vent favorable, ces petits bâtimens font une diligence surprenante. Les sauvages se servent en ce cas là de petites voiles faites de la même écorce, mais plus mince que celle des Canots. Pour les Européeens, stilés de longue main à ces manœuvres, ils se servent d'environ quatre aûnes de toile, qu'ils élevent sur un petit mast, dont on enfonce le pied dans le trou d'un bois quarré fort leger, arrêté entre les varangues & l'écorce de ces Canots par le bas.

Avec ces petits bâtimens, quand on y est façonné, on peut faire par fois en un jour trente ou trente cinq lieuës en descendant les Rivieres, & quelquefois d'avantage sur les Lacs, quand le vent est favorable. Il y a de ces Canots plus grands les uns que les autres. Ils portent ordinairement mille livres pesant, quelques uns douze cens, & les plus grands jusques à quinze cent livres. Les plus petits en portent jusques à trois ou quatre cens pesant avec deux hommes ou femmes,qui les poussent. Les plus grands Canots sont conduits par trois ou quatre hommes, & quelquefois il y a sept ou huit Canoteurs pour faire plus de diligence, lors que les voiages sont pressez

CHAPITRE IV.

Autres motifs qui excitérent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.

J'Avois un fort grand desir (suivant en cela l'exemple de plusieurs Religieux de mon Ordre) d'étendre les bornes du Christianisme & de convertir à la foi de l'Evangile les peuples barbares de l'Amerique. Je considerois donc l'emploi de Missionnaire, comme un emploi glorieux pour moi. Ainsi dés que je vis jour à m'engager dans la Mission, je l'entrepris, quoi que cela dût m'éloigner de plus de douze cens lieuës de Canada ; & je disposai plusieurs personnes à faire le voiage avec moi.

Dans la suite je n'ai rien negligé pour l'execution de mon dessein. Je fus envoié comme pour m'éprouver à une Mission de plus de six vingt lieuës au delà de Quebec. Je remontai le fleuve de Saint Laurent, & j'arrivai enfin sur le bord d'un Lac, que les Iroquois appellent Ontario, & que nous décrirons ci-après. Etant-là j'attirai à moi plusieurs Sauvages Iroquois pour

pour cultiver des terres & pour défricher des bois afin de bâtir notre demeure. J'y fis dresser une Croix d'une hauteur, & d'une grosseur extraordinaire. Je fis construire une Chapelle près du Lac, & je m'établis là avec un Religieux de mon Ordre, nommé le Pere Luc Buisset, que j'avoîs attiré avec moi, & qui est mort dépuis dans notre Couvent de St. François sur Sambre. J'aurai encore à parler de lui dans la suite, parce que nous avons vécu long temps ensemble en Canada, & que nous avons travaillé en commun à notre établissement à Catarockouy.

C'est-là le lieu où nous avons souvent pensé à cette nouvelle Découverte, de laquelle je fais ici la description. J'étois excité à cela par la lecture de plusieurs voyages, & je me fortifiois dans ce dessein par les lumieres que nous tirions de plusieurs Sauvages. Je voiois en effet, par ce que me disoient plusieurs particuliers de diverses Nations, que l'on pourroit faire des établissemens considerables du côté du Sud-Oüest au delà des grands Lacs, & que même par le moien d'une grande Riviere nommée Hoio, qui passe chez les Iroquois, on pourroit pénétrer jusques à la Mer vers le Cap Floride.

Je fis plusieurs voyages differens, tantôt avec les habitans du Canada, que nous avions attirez pour demeurer à notre Fort à Catarokoüy, tantôt avec des Sauvages, avec qui j'avois fait habitude. Comme je prévoiois, qu'on rendroit nos découvertes suspectes aux Iroquois, je voulus voir les Sauvages de leurs cinq Cantons. Je me rendis donc parmi eux avec un de nos soldats, dudit Fort, faisant environ soixante & dix lieuës de chemin, & ayant tous deux de larges raquettes aux pieds, à cause des neiges, qui sont abondantes en ce pays-là pendant l'hyver.

J'avois déja quelque petite connoissance de la Langue Iroquoise. Ces Barbares furent surpris de me voir marcher comme eux dans les neiges, & cabanner dans les vastes forêts, qu'on trouve dans ce pays-là. Nous enlevions jusques à quatre pieds de neige pour faire du feu sur le soir après avoir marché pendant dix ou douze lieues tous les jours. Nous avions des souliers à la mode des sauvages, lesquels étoien bientot pénetrez de cette neige, qui se fondoit en touchant nos pieds échauffez du mouvement que nous faisions en marchant. Nous nous servions d'écorce de bois blanc pour nous coucher, & nous allumions un grand feu, que nous étions obligez d'entretenir avec un extréme soin à à cause du grand froid. Nous passions ainsi toutes les nuits en attendant le retour du Soleil, pour continuer nôtre chemin. Au reste nous n'avions point d'autre nourriture que du blé d'Inde réduit en farine, que nous détrempions avec de l'eau pour l'avaler plus facilement.

Nous passâmes ainsi chez les Iroquois Honnehiouts, & chez les Honnontagez, qui nous reçeurent très bien. Cette nation est la plus belliqueuse de tous les Iroquois. Quand ils nous virent ils mirent les quatre doigts sur la bouche pour marquer l'étonnement, ou ils étoient du penible voiage que nous avions fait pendant l'hyver. Mais nous regardant ensuite vêtus d'un gros & rude habit de St. François, ils s'écrierent en ces termes, Hotchitagon, c'est à dire, pieds nuds, & prononçerent ce mot, qu ils faisoient sortir du creux de l'estomac, gan-

Gannoron, pour me dire qu'il falloit, que nôtre voiage fut de grande importance, puis que nous l'entreprenions dans un temps si facheux.

Ces Sauvages nous presenterent de l'élan, & du chevreuil, preparé à leur mode, dont nous mangeâmes, après quoi nous primes congé d'eux pour aller plus loin. Nous partimes donc avec nos couvertures sur le dos, & nous prîmes une petite marmite avec nous pour y faire de la Sagamité, c'est à dire de la bouillie de bled d'Inde. Nous marchions par des chemins inondez, & absolument impraticables aux Européens. Nous étions souvent obligez de passer sur des arbres de larges marais, & de grands ruisseaux. Enfin nous orrivâmes aux Ganniekez, ou Agniez. C'est l'un des cinq Cantons des Iroquois, situé à une bonne journée du voisinage de la Nouvelle Hollande, nommée à present la Nouvelle Jork. Etant là nous fûmes obligez d'assaisonner nôtre blé d'Inde, que nous pilions ordinairement entre deux pierres, avec de petites grenouilles, que les sauvages ramassent dans les prez, lors que les neiges sont fondues vers les Fêtes de Pasques.

Nous demeurâmes quelques temps parmi cette derniere Nation, & nous logeâmes chez un Pere Jesuite, Lionnois de naissance, pour y transcrire un petit Dictionnaire Iroquois. Le temps s'étant mis au beau, nous y vîmes un jour trois Hollandois à cheval qui venoient en Ambassade vers les Iroquois pour la traite des Castors. Ils s'étoient rendus là par ordre du Major Andris. C'est celui qui a soûmis Boston & la nouvelle Jork au Roi d'Angleterre, & qui est presentement Gouverneur de la Virginie.

Ces Messieurs décendirent de leurs chevaux pour nous y faire monter, & nous emmener avec eux à la nouvelle Orange afin de m'y régaler. Lors qu'ils m'entendirent parler Flamand, ils me témoignerent beaucoup d'amitié. Ils me dirent, qu'ils avoient leu plusieurs Histoires des découvertes, que nos Religieux de St. François avoient faites dans l'Amerique Meridionale, mais qu'ils n'en avoient jamais veu avec l'habit de nôtre Ordre. Ils me temoignerent ensuite, qu'ils auroient été fort aises de me voir demeurer parmi eux pour la consolation spirituelle de plusieurs Catholiques de nos Pays bas, qui étoient dans leurs habitations. Je l'aurois fait très volontiers puis qu'ils m'en prioient : mais je craignois de donner de l'ombrage aux Jesuites, qui m'avoient bien reçeu, & d'ailleurs je craignois de faire du tort à la Colonie du Canada pour le commerce du Castor, & des Pelleteries avec les sauvages que je connoissois. Nous remerciâmes donc ces honnêtes Hollandois & nous nous rendîmes à nôtre séjour ordinaire de Catarockoui avec moins de difficulté qu'en allant, & tout cela ne servit qu'à augmenter l'envie que j'avois de découvrir des Nation plus éloignées.

CHAPITRE V.

Description du Fort de Catarockoui, nommé depuis le fort de Frontenac.

CE fort est situé à cent lieues de Quebec, Capitale du Canada en remontant le fleuve de Saint Laurent au Sud. Il est basti prés de la décharge du Lac Ontario, qui veut dire en langue Iroquoise, Beau Lac. Ce Fort fut gazonné d'abord, & entouré de

gros pieux, de grandes paliſſades, & de quatre bastions par les ordres du Comte de Frontenac, Gouverneur Général du Canada. On trouva qu'il étoit neceſſaire de le bâtir pour s'opposer aux courſes des Iroquois, & pour détourner le commerce des pelleteries, que ces peuples font avec les habitans de la nouvelle Jorck, & avec les Hollandois, qui avoient formé là une nouvelle Colonie, parce qu'ils fourniſſent des marchandiſes aux Sauvages à meilleur prix, que les François du Canada.

L'Iroquois eſt une Nation inſolente & barbare, qui a fait perir plus de deux millions d'ames dans ces vaſtes Païs. Les François les craignent pour le Fort de Frontenac. Ces peuples ne laiſſent les Européens en repos que par la crainte de leurs armes à feu. Ils n'entretiennent commerce avec eux que par le beſoin qu'ils ont de leurs marchandiſes, & des armes qu'ils achétent, & dont ils ſe ſont ſervis pour détruire ce grand nombre d'ennemis circonvoiſins, qu'ils ont fait périr. Ils les ont emploiées en effet à porter le fer & le feu à cinq & ſix cens lieues de leurs Cantons Iroquois, afin d'exterminer les Nations qu'ils haïſſent.

Ce Fort, qui n'étoit entouré au commencement que de pieux, de palliſſades & de gazons, a été conſtruit pendant ma Miſſion de trois cent & ſoixante toiſes de circuït. On l'a revêtu de pierres de taille, que l'on trouve naturellement polies par le choc des eaux ſur le bord de ce Lac Ontario ou Frontenac. On y travailla avec tant de diligence, qu'il fut mis dans ſa perfection dans l'eſpace de deux ans par les ſoins du Sieur Cavelier de la Salle qui étoit un habile homme, & grand politique, Normand de Nation. Il m'a dit pluſieurs fois, qu'il étoit né à Paris, afin que le Pere Luc Buiſſet, dont j'ai parlé, & moi, priſſions plus de confiance en lui, parce qu'il avoit remarqué dans nos converſations ordinaires, què les Flamands, & pluſieurs autres peuples ſe défient aiſement des Normands. Je ſai qu'il y a des gens d'honneur & de probité en Normandie comme ailleurs: mais enfin il eſt certain, que les autres Nations ſont plus franches & moins ruſées que les habitans de cette Province de France.

Le Fort de Frontenac eſt donc ſitué au Nord de ce Lac, près de ſa décharge. Il eſt placé dans une presqu'Iſle, dont on a fait foſſoier l'Iſthme. Les autres côtez ſont entourez en partie du bord dudit Lac Ontario ou Frontenac, & en partie d'un très beau port naturel, où toutes ſortes de bâtimens peuvent mouiller en ſeureté.

La ſituation de ce Fort eſt ſi avantageuſe, qu'il eſt aiſé par ſon moien de couper la ſortie & le retour des Iroquois, & de leur porter même la guerre chez eux en vingt quatre heures, lors qu'ils ſont en courſe. Cela ſe peut faire aiſément par le moien des barques. J'y en laiſſai trois toutes pontées à mon dernier départ. On peut ſe rendre avec ces barques en très peu de temps à la côte meridionale de ce Lac pour y ravager en cas de beſoin les Tsonnontouans, qui ſont les plus nombreux de tous ces Cantons Iroquois. Ils y cultivent beaucoup de terres pour y ſemer du blé d'Inde, qu'ils y receuillent ordinairement pour deux ans. Enſuite ils l'enferment dans des caveaux, qu'ils creuſent en terre, & qu'ils couvrent de telle maniere, que la pluye n'y peut point faire de mal.

La terre qui borde ce Fort eſt ex-

extrémement fertile. On en a fait cultiver plus de cent arpens pendant deux ans & demi, que j'y ay été en Miſſion. Le blé d'Inde, le ble d'Europe, les légumes, les herbes potageres, les citrouilles & les melons d'eau y ont tres bien réuſſi. Il eſt vrai que dans l'abord ces blez y étoient fort gâtez par les ſauterelles. C'eſt ce qui arrive ordinairement dans ces nouveaux défrichemens des terres du Canada, à cauſe de la grande humidité du Pays. Les premiers habitans que nous y attirâmes, y ont fait nourrir des volailles.

On y a auſſi tranſporté des bêtes à cornes, qui y ont multiplié. Il y en avoit déja environ ſoixante de mon temps. Les arbres y ſont tres-beaux, propres à y baſtir des maiſons & des barques. L'hyver y eſt près de trois mois plus court qu'en Canada. Il y a lieu de croire, qu'il s'y formera une Colonie conſiderable. J'y laiſſay avant mon grand voiage quinze ou ſeize familles avec le Pere Luc Buiſſet Recollect, avec lequel j'adminiſtrois les Sacremens dans une Chapelle de ce Fort.

Pendant que le bord de ce Lac étoit gélé, je me rendis ſur les glaces avec des grapins attachez à mes ſouliers à un village des Iroquois, nommé Ganneouſſe vers Keuté à neuf lieues du Fort àvec le Sieur de la Salle dont j'ai parlé. Les Sauvages du lieu nous preſenterent de la chair d'élan & de porc-épic à manger Après les avoir haranguez nous attirâmes à nôtre fort un aſſez grand nombre d'Iroquois pour former un village de quarante Cabannes, que ces gens habitérent entre nôtre Maiſon de Miſſion, & ledit Fort. Ces barbares y défricherent des terres pour y ſemer du blé d'Inde, & dss legumes, dont nous leur donnâmes des graines pour leurs Jardins. Nous leur apprîmes même contre leur coutume à manger, comme nous, de la ſoupe avec des legumes & des herbes

Le Pere Luc & moi remarquâmes que les Iroquois, dans la pronontiation de leur langue, n'ont point de labiales, comme B. P. M. F. Nous avions le Symbole des Apoſtres, l'Oraiſon Dominicale, & nos autres prieres ordinaires traduites en langue Iroquoiſe. Nous les faiſions aprendre & reciter aux enfans de ces Sauvages; & à force de leur inculquer ces labiales, nous les façonnions à prononcer toutes les lettres comme nous. Nous les rendions familiers avec les enfans de nos habitans Européens du Fort. Ces enfans, qui nous étoient chers, parce qu'ils étoient nez Chrêtiens, converſant ainſi avec ces petits Iroquois s'entr'aprenoient leurs langues maternelles, & cela ſervoit à entretenir une bonne correſpondance avec les Iroquois. Ces Barbares demeuroient aſſidûment avec nous hors le temps de leur chaſſe.

Mais ce qui nous étoit ſenſible, c'eſt que ces peuples allant à cette chaſſe pendant cinq ou ſix mois dans la profondeur des vaſtes forets, & ſouvent à plus de deux cens lieues de leur demeure ordinaire, ils y menent toute leur Famille avec eux, & là ils vivent enſemble de la chair de tous les animaux ſauvages, qu'ils y tuent avec les armes qu'ils ont troquées avec les Européens contre des pelleteries. Un Miſſionaire ne peut pas ſuivre ces peuples dans des lieux ſi écartez : ainſi les enfans des Sauvages oublioient pendant le temps de leur chaſſe, tout ce que nous avions tâché de leur aprendre dans le Fort de Frontenac.

Les habitans du Canada fatiguez de

ſix mois d'hyver vers Quebec, les trois Rivieres, & l'Ile de Montréal, voiant que des Religieux de Saint François s'étoient habituez au dit Fort de Catarockooi ou de Frontenac, où l'hyver eſt de trois mois plus court que chez eux, pluſieurs d'entr'eux prirent la reſolution d'y tranſporter leurs familles, & de s'y habituer. Ils ſe répréſentoient, que nous leur adminiſtrerions les Sacremens, & que leurs enfans y recevroient une bonne éducation, ſans qu'il leur en coutât rien, par ce qu'en effet nous les inſtruiſions ordinairement ſans en en tirer au cun ſalaire.

Il y a eu des gens, qui ont toujours voulu ſe rendre les maîtres en Canada, & les arbitres de tous les établiſſemens, qu'ils attiroient à eux par tous les moiens poſſibles. Ils ont donc taché de s'attribuer la gloire de tous les bons ſuccès. Ils ont pouſſé leurs creatures par tout, & ont taché de detruire nos deſſeins dans ce Fort. Ils ont même fait ſortir enfin nos Récollets par le moien du Marquis de Denonville, qui s'eſt laiſſé ſurprendre aux artifices de ces gens la. Ce Seigneur étoit alors Gouverneur du Canada. Ils l'avoient attiré dans leur interêts.

J'eſpere que Dieu y rétablira quelque jour nos pauvres Religieux, parce que leurs deſſeins ont toujours été purs & innocens, & qu'on n'a pu les faire ſortir de ce Fort ſans Injuſtice. Dieu ne laiſſe rien impuni: il vangera quelque jour le tort qu'on leur a fait en cela. J'ai appris depuis quelque temps, que les Iroquois, qui ſont toujours en guerre avec les François de Canada, ſe ſont ſaiſis de ce Fort de Catarockouy. On m'a même dit, que de rage ces Barbares ont fumé dans leurs pipes quelques doigts de ceux qui ont fait ſortir nos pauvres Recollets de ce Fort, & que les habitans modernes du Canada en ont fait des reproches à ceux qui on ont été les Auteurs.

CHAPITRE VI.

Deſcription de quelques Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers.

J'Entreprens ici la deſcription des choſes les plus remarquables de cette grande découverte, afin que le lecteur puiſſe entrer plus aiſément en connoiſſance de nôtre voiage par le moien de la Carte que nous en avons fait dreſſer.

Le Lac Ontario a été nommé Lac de Frontenac, à cauſe du Comte de Frontenac Gouverneur general du Canada. Tout le monde ſait quel eſt le mérite & la vertu de ce Seigneur. On ſait auſſi quelle eſt l'antiquité de ſa Maiſon, & qu'il eſt ſorti d'une longue ſuite d'illuſtres Ancêtres, qui ont été employez dans le plus grandes Charges de la Robe & de l'Epée. On a toujours veu ſa Famille inviolablement attachée aux interêts du Souverain dans les temps mêmes les plus difficiles; & ie puis dire ici ſans ofenſer les autres Gouverneurs du Canada, qui l'ont precede & ſuivi, que jamais ce Pays n'a été gouverné avec tant de ſageſſe, de moderation, & d'équité qu'il l'a été par le Comte de Frontenac.

Je ſai bien que des gens, qui veulent être les maîtres par tout, ont taché de noircir ſa réputation, afin d'affoiblir ſa gloire, & de le rendre ſuſpect. Mais je dois dire à la louange de cet illuſtre

illustre Seigneur, que pendant dix ans qu'il a vêcu dans ce Païs-là, il a été le Pere des pauvres, le protecteur de ceux que l'on vouloit injustement oprimer, & un parfait modele de vertu & de pieté. Ceux de sa Nation, qui s'étoient élevez contre-lui par un effet de leur légéreté naturelle, ont eu le déplaisir de le voir rétabli dans son Gouvernement, dont leurs calomnies, & leurs malignes intrigues l'avoient fait déposseder en engageant dans leur complot l'Intendant du Chesneau, qu'ils avoient surpris par leurs artifices. Cependant on regreta fort cet illustre Comte, comme je l'ai apris depuis.

C'est donc en l'honneur de ce Comte, qu'on a donné le nom de Frontenac au Lac Ontario, afin de perpetuer sa memoire en ce Pays-là. Ce Lac a quatre vingt lieues de longueur, & vingt-cinq ou trente lieues de largeur. Il est abondant en poissons, profond & navigable par tout. Les cinq Cantons des Iroquois habitent pour la plus part au midi de ce Lac: savoir les Ganniegez ou Agniez, les plus voisins de la nouvelle Hollande ou N Jorck, les Onnontaguez, ou gens de la montagne, les plus belliqueux de leur Nation, les Onneiouts, & les Tsonnontouans, les plus nombreux vers la côte meridionale de ce même Lac. On y trouve aussi des villages Iroquois, savoir Téiaiagon, Keuté, & Ganneousse, qui n'est qu'à neuf lieues du Fort de Frontenac.

Le grand fleuve de St. Laurent tire son origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent aussi dans leur langue Skanadario, c'est à dire fort beau Lac. Il sort aussi en partie des Lacs furieurs, comme nous le verrons dans la suite.

Le Lac Ontario est de figure ovale. Il s'étend de l'Orient à l'Occident. Il est d'eau douce aussi bien que les autres. Cette eau est tres bonne à boire, & il est entouré de terres fertiles. La navivigation y est aisée, & même à de grands vaisseaux. Mais elle est plus difficile en hyver, à cause des grands vents, qui y regnent. De ce Lac Ontario ou Frontenac, on peut aller en barque, ou dans de grands bâtimens jusqu'au pied d'un gros rocher qui est à deux lieuës du grand Saut de Niagara, que nous allons décrire.

CHAPITRE VII.

Description du Saut, ou cheute d'eau de Niagara, qui se voit entre le Lac Ontario, & le Lac Eriê

ENtre le Lac Ontario, & le Lac Erié il y a un grand & prodigieux Saut, dont la cheute d'eau est tout à fait surprenante, & il n'a pas son pareil dans tout l'Univers. On en voit quelques uns en Italie. Il s'en trouve même encore dans le Roiaume de Suede: mais on peut dire que ce ne sont que de fort foibles échantillons de celui dont nous parlons ici.

Au pied de cet affreux saut on voit la Riviere de Niagara, qui n'a qu'un demi quart de lieue de largeur: mais elle est fort profonde en de certains endroits. Elle est même si rapide au dessus du grand Saut, qu'elle entraine violemment toutes les bêtes sauvages qui la traversent pour aller pasturer dans les terres, qui sont au delà, sans qu'elles puissent resister à la force de son cours. Alors elles sont précipitées

pitées de plus de six cens pieds de haut.

La cheute de cet incomparable saut est composée de deux grandes nappes d'eau, & de deux cascades avec une Isle en talus au milieu. Les eaux qui tombent de cette grande hauteur, écument & bouillonnent de la maniere du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible & plus fort que le tonnerre. Qand le vent souffle au Sud, on entend cet effroiable mugissement à plus de quinze lieues.

Depuis ce grand Saut, ou cheute d'eau, la Riviere de Niagara se jette, sur tout pendant deux lieues jusques au gros Rocher, avec une rapidité tout à fait extraordinaire. Mais pendant deux autres lieues jusqu'au Lac Ontario ou Frontenac, l'impetuosité de ce grand courant se ralentit.

Depuis le Fort de Frontenac on peut aller en barque, ou sur de grands bâtimens jusqu'au pied de ce gros Rocher, dont nous venons de parler. Ce Rocher est à l'Ouest, detaché de la terre par la Riviere de Niagara à deux lieues du grand Saut : & c'est dans ces deux lieues, qu'on est obligé de faire le portage, c'est à dire le transport des marchandises : mais le chemin y est très-beau. Il y a fort peu d'arbres, & ce sont presque toutes prairies, dans lesquelles on trouve d'espace en espace des Chesnes & des Sapins.

Depuis le grand Saut jusques au Rocher, qui est à l'Ouest de la Riviere de Niagara, les deux bords de cette Riviere sont d'une hauteur si prodigieuse, qu'on frémit en regardant fixement la rapidité avec laquelle les eaux de cette Riviere coulent en-bas. Sans ce grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourroit aller avec de grandes barques, & même avec des Navires à plus de quatre cens cinquante lieues & se rendre en traversant le Lac des Hurons jusqu'au bout du Lac des Illinois. On peut dire de ces Lacs, que ce sont de petites Mers d'eau douce.

A l'embouchure de la Riviere de Niagara le Sieur de la Salle avoit dessein d'y commencer un Fort. Il en seroit venu aisément à bout, s'il avoit seu se borner; & s'arrêter là pendant une année. Son dessein étoit de tenir en bride les Iroquois, & sur tout les Tsonnontouans, qui sont les plus nombreux & les plus aguerris de toute cette Nation. Et en effet ce fort lui auroit donné le moien d'empêcher facilement le commerce que ces peuples font avec les Anglois & les Hollandois de la Nouvelle Jorck. Ils ont accoutumé d'y porter des peaux d'Elans & de Castors, & plusieurs sortes de pelleteries, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieues de leurs habitations. Ces Barbares étant donc obligez necessairement de passer & de repasser près de ce Fort de Niagara, on auroit pû les arrêter à l'amiable en temps de paix, ou par force en temps de guerre, & les obliger ainsi à faire leur commercé avec les Canadiens.

Mais parce que nous remarquions que les Iroquois étoient poussez à nous empêcher l'éxécution de ce dessein, non pas tant par les Anglois & les Hollandois, que par les habitans même du Canada, dont plusieurs tachoient de traverser nôtre découverte, on se contenta d'y bastir une maison à l'Est, dans l'embouchure de la Riviere de Niagara, où l'endroit est naturellement de défense. A côté de cette maison il y a un fort beau Havre, dans lequel on peut retirer des vaisseaux en assurance, & l'on les peut aisément tirer

à

à terre par le moien d'un cabestan. Au reste on pêche en cet endroit une quantité prodigieuse de poissons blancs, d'eturgeons, & de poissons de plusieurs autres especes, qui sont d'une saveur, & d'une bonté admirable. On en pourroit fournir une des plus grandes villes de l'Europe dans les saisons propres à la pêche.

CHAPITRE VIII.

Description du Lac Erié.

LEs Iroquois ont nommé ce Lac Erié Tejocharontiong. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, & peut avoir environ cent quarante lieues de longueur. Aucun Européen n'en a fait le tour. Il n'y a que ceux qui ont travaillé à cette découverte & moi, qui en avons consideré une grande partie. Nous étions sur un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous avions fait faire exprès à deux lieues au dessus du grand Saut de Niagara, comme nous le dirons plus au long dans la suite.

Ce Lac Erié, ou Tejocharontiong contient dans sa partie meridionale autant d'espace que le Roiaume de France. Par le moien d'une grande Isle il forme deux Canaux, & par des Islets il se jette pendant le cours de quatorze lieues dans le Lac Ontario ou Frontenac, & c'est ce que l'on appelle la Riviere de Niagara.

Entre ce Lac Erié, & le Lac Huron il y a un autre Détroit de trente lieues de longueur qui est presque par tout d'une même largeur. Dans le milieu ce Détroit s'élargit par un Lac plus petit que les autres, & qui est d'une figure circulaire de six lieues de diametre, selon l'observation de nôtre Pilote nommé Lucas. Nous donnâmes le nom de sainte Claire à ce Lac. Les Iroquois qui y passent souvent en allant à la guerre, l'ont nommé Otsi Keta. La terre & le pays qui sont à l'entour de cet agreable & charmant Détroit sont de très-belles campagnes, comme nous le verrons dans la suite. Au reste ces diverses Rivieres nommées ainsi diversement sont la continuation du grand Fleuve de St. Laurent. Le Lac de Sainte Claire est ovale dans le milieu, & est formé par ce Fleuve.

CHAPITRE IX.

Description du Lac Huron.

LE Lac Huron est ainsi nommé par les peuples du Canada, parce que les Sauvages Hurons qui l'habitoient, avoient leurs cheveux bruslez de telle maniere, que leur tête ressembloit à une hure de sanglier. Ces Barbares nomment ce Lac Karegnondy. Les Hurons ont autrefois demeuré près de ce Lac : mais ils ont été presque tout défaits par les Iroquois.

Le circuit de ce Lac peut avoir sept cens lieues sur deux cens de longueur. mais sa largeur est inégale. A l'Ouest il contient plusieurs Isles assez grandes du côté de son embouchure, & il est navigable par tout.

Il y a entre ce Lac & celui des Illinois un second Détroit, qui se décharge dans celui ci, & qui a une grande lieue de large, & trois de long. Il court à l'Ouest-Nord-Ouest.

Il y a un troisiéme Détroit ou Canal

entre

entre le Lac Superieur, qui se décharge dans celui des Hurons, & ce Canal qui a cinq lieues d'ouverture & quinze lieues de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Isles, & il se rétrécit peu à peu jusqu'au Saut de Sainte Marie. C'eest un rapide plein de rochers, par lequel les eaux du Lac Superieur, qui sont très abondantes, se déchargent & se précipitent d'une maniere fort violente. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en Canot, pourveu qu'on perche fortement: mais il est plus seur de porter le Canot & les marchandises que les Canadiens y meinent pour les troquer avec les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac Superieur. On appelle ce Saut de Sainte Marie Missilimakinak. Il est à l'embouchure du Lac Superieur, & se décharge en partie dans l'embouchure du Lac des Illinois vers la grande Baye des Puants, comme nous le dirons dans la Rélation que nous férons de nôtre retour des Issatis.

CHAPITRE X.

Description du Lac nommé par les Sauvages Illinouack, & par nous Illinois.

LE Lac des Illinois signifie dans la langue de ces Barbares, Lac des Hommes, & ce mot Illinois signifie particulierement un homme fait, qui est dans la perfection de son âge & de sa vigueur. Il est situé à l'Occident du Lac Huron au Nord & au Sud. Il a six vingt ou cent trente lieues de longueur, & quarante de largeur, & il contient environ quatre cens lieues de circuit. Ce Lac des Illinois s'appelle dans la langue des Miamis Mischigonong, c'est à dire grand Lac. Il s'étend du Nord au Sud, & se décharge dans le Lac Huron du côté du Midi. Il n'est qu'à quinze ou seize lieues, ou environ du Lac Superieur. Su source tend vers une Riviere, que les Iroquois appellent Hohio, & où la Riviere des Miamis se décharge dans ce même Lac.

Il est navigable par tout, & du côté de l'Ouest il y a une fort grande Baye nommée la Baye des Puans, parce que les Sauvages, qui s'y sont retirez, ont quitté certaines eaux puantes situees vers la Mer, ou ils demeuroient, & sout venus habiter près de cette Baye formée par le Lac des Illinois.

CHAPITRE XI.

Courte Description du Lac Superieur.

LE Lac Superieur s'étend de l'Est à l'Ouest. Il doit avoir plus de cent cinquante lieues de longueur, soixante de largeur, & environ cinq cens de circuit. Nous ne l'avons jamais traversé en barque, comme nous avons fait les autres dont j'ai parlé jusques à present: mais nous en avons visité les plus grandes hauteurs. Ce Lac paroit semblable à l'Ocean en ce qu'il n'a ni fond n'y rive

Je ne parle point ici d'un grand nombre de Rivieres, qui se déchargent dans ce Lac prodigieux. C'est ce Lac avec celui des Illinois, & toutes les Rivieres, qui se déchargent dans l'une & dans l'autre, qui font la source du grand Fleuve de St. Laurent, lesquel se rend dans l'Ocean à l'Isle percée vers le grand Banc de Terre neuve. Nous

avons voiagé sur ce dernier grand Fleuve pendant six cens lieues ou environ depuis son embouchure jusqu'à sa source.

J'ay déja remarqué, qu'on peut appeller tous ces grands Lacs des Mers douces. Ils abondent extrémement en poissons blancs plus grands que des carpes, qui sont d'une bonté extraordinaire. On y pêche à vingt ou trente brasses d'eau des truites saumonnées de cinquante ou soixante livres pesant. On pourroit bâtir à côté de ces Lacs une infinité de belles villes; qui auroient communication les unes avec les autres par une navigation de plus de cinq cens lieues, & par un commerce inconcevable, qui s'y feroit. Les terres, qu'on y defricheroit, seroient sans doute très-fertiles, si elles étoient cultivées par des Européens. Ceux qui concevront la grandeur & la beauté de ces Lacs, ou Mers douces pourront comprendre par le moien de nôtre Carte, quelle est la route, que nous suivions pour faire nôtre grande Découverte.

CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.

LEs Espagnols ont fait la premiere découverte du Canada. Ayant mis pied à terre, ils n'y trouverent rien de considerable. Cette raison les obligea d'abandonner ce pays, qu'ils appellerent, Il Capo di Nada, c'est à dire le Cap de rien, d'où est venu par corruption le nom de Canada, qu'on lui donne dans toutes les Cartes.

Depuis que je suis sorti de ce Pays-là, j'ay appris, que les choses y sont à peu près au même état, que quand j'y demeurois. Ceux qui gouvernent le Canada, y sont portez d'un esprit, qui fait gemir en secret devant Dieu ceux qui ne peuvent pas entrer dans leurs veues. Les personnes de probité, qui ont du zele, & de l'attachement à la Religion, n'y trouvent rien moins, que ce qu'ils y vont chercher. On y trouve au contraire des rebuts, que la pureté de leurs intentions n'y avoit pas attendus. On y va dans le dessein d'y sacrifier son repos & sa vie au secours temporel & spirituel d'une Eglise naissante: mais on n'y trouve que le Sacrifice de sa réputation, & de son honneur. On y croit vivre en paix dans une parfaite concorde. On n'y trouve que des chagrins, des divisions, & des troubles. On n'y recueille que des croix & des persécutions, pour peu qu'on ne donne pas dans le sens de deux ou de trois personnes, qui sont les Genies dominans du Pays. On y paroit fort éloigné de nôtre sincerité Flamande, de cette candeur, & de cette droiture de cœur qni font le vrai caractére du Chrétien & que l'on voit regner par tout ailleurs

Mais sans décëndre ici dans le detail, dont je laisse le jugement à Dieu, je diray que nous qui sommes Flamands de naissance, ne nous sommes rendus dans le Canada, que par un pur esprit de Sacrifice, ayant renoncé à nôtre Patrie même, après avoir tout quitté pour embrasser la profession religieuse. Cependant nous avons été bien surpris en arrivant dans ce pays là, de trouver que cette franchise, & cette droiture de cœur n'y sont pas bien receues. Il y a un petit nombre de gens à qui tout fait ombrage, & qui ne reviennent jamais des premieres impressions qu'ils ont receues.

Quelque docilité, & quelque complaisance que l'on ait, on passe toujours dans leur esprit pour être d'une humeur turbulente, quand on n'est pas tout à fait de leur avis, & qu'on tâche de leur faire entendre raison par de sages & douces remontrances. Cette conduite est peu Chretienne, & n'a sans doute point d'autre veue qu'un interêt purement temporel. C'est ce qui m'a souvent obligé de dire à trois Religieux Flamands, que j'avois attirez avec moy en Canada, qu'il valoit mieux pour nous qui avions quitté tous nos biens pour embrasser la pauvreté de la vie Religieuse, que nous allassions dans des Missious étrangeres pour y faire pénitence, & pour y travailler parmi des Barbares à la propagation du Regne de nôtre Seigneur Jesus Christ.

La Providence seconda mes bonnes intentions. Le Reverend Pere Germain Allart Recollet qui est mort depuis Eveque de Vence en Provence, m'envoia des patentes pour me rendre dans la découverte, que je m'en vais décrire ci-après.

CHAPITRE XIII.

Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada pour nous rendre au Sud-Ouest de la Nouvelle France ou Canada.

JE demeuray environ deux ans & demi au Fort de Katarockouy ou Frontenac, & j'achevai d'y faire bâtir une Maison de Mission avec le Pere Luc Buisset. Cela nous engagea dans les travaux qui sont inséparables des nouveaux établissemens.

Nous décendîmes en Canot le fleuve de St. Laurent, & après une navigation de six vingt lieues, nous nous rendimes à Quebec dans nôtre Convent des Recollets de nôtre Dame des Anges pour y faire la retraite, & me disposer saintement à commencer nos découvertes.

J'avouerai franchement ici, que quand je considerois attentivement au pied de la Croix cette importante Mission par les seules veues de la raison naturelle, & que je la mesurois aux forces humaines, elle me paroissoit terrible, & tout ensemble temeraire & inconsiderée. Mais quand je la regardois en Dieu, & que je l'envisageois comme un effet de sa bonté, qui me choisissoit pour ce grand ouvrage, & comme un commandement, qu'il m'adressoit par la bouche de mes Superieurs, qui sont les organes, & les interpretes de sa volonté à mon égard, je me sentois d'abord interieurement consolé, & encouragé même à entreprendre cette découverte avec toute la fidelité & avec toute la constance possible.

Je m'assurois que puis que c'étoit l'œuvre de Dieu d'éclairer le cœur de ces Barbares, ausquels on m'envoioit annonçer son saint Nom, il lui seroit aisé, s'il le vouloit, de le faire par un foible organe comme moi, de même que par les plus grands personnages du Monde.

M'étant ainsi préparé au voyage de ma Mission, & voiant que tous ceux, qui devoient venir de l'Europe pour cette decouverte, étoient arrivez, que le Pilote, les Matelots, & les Agrets pour les barques, que l'on voûloit faire construire étoient preparez

rez; je pris dans nôtre Convent une Chapelle portative toute complette pour moi, & ensuite je receus la benediction de Monsieur l'Evêque de Quebec avec son agrément par écrit. Je pris aussi le congé pat écrit tout de même du Sieur Comte de Frontenac. Ce Seigneur aimoit nos Recollets Flamands à cause de leur candeur & de leur franchise. Il a même souvent donné des louauges publiques à la génerosité de nôtre entreprise, pendant que nous étions à sa table.

Nous nous embarquames enfin, selon la remarque que j'en ai faite dans ma Description de la Louisiane, dans nôtre petit Canot d'écorce de Boulleau avec la Chapelle portative, dont j'ay parlé, unecouverture, & une natte de joncs, qui devoit nous servir de lit & de matelat. Voilà tout ce qui composoit nôtre équipage. On nous laissa ainsi partir les premiers afin d'obliger nôtre monde d'expedier leurs affaires. Les habitans du Canada, qui sont des deux côtez du Fleuve de St. Laurent entre Quebec & Monréal. me priérent de faire l'Office parmi eux, & de leur administrer les Sacremens. Ils ne pouvoient assister au Service divin que cinq ou six fois l'année, parce qu'il n'y avoit que quatre Missionaires dans l'étendue de cinquante lieues de Pays.

Je baptisay un enfant au lieu nommé S. Hour, dont je donnay connoissance au Missionnaire, qui étoit absent, après quoi nous continuâmes nôtre route. Nous passâmes à Harpentinie: le Seigneur du lieu, qui est des plus anciennes Familles du Canada, m'auroit donné un de ses fils avec moy pour le voiage: mais le Canot étoit trop petit pour quatre hommes. Nous nous rendimes ensuite aux trois Rivieres, qui est une ville fermée seulement de palissades, à trente lieues plus haut que Quebec.

Nous n'y trouvâmes point le Pere Sixte, Missionnaire Récollet. Il étoit allé en Mission. Les habitans me prierent donc d'y faire la Predication & le Service le prémier d'Octobre. Le lendemain le Sieur Bonivet Lieutetenant Géneral de la Justice de cette ville me vint conduire jusques à une lieue de là en remontant le Fleuve de Saint Laurent. Au reste on rencontre souvent des obstacles impréveus dans les plus louables entreprises. En arrivant à Monréal on me débaucha nos deux Canoteurs. Cela m'obligea de me prévaloir de l'offre, que deux autres me firent de me prendre avec eux dans leur foible bâtiment: & c'est ainsi que ceux qui portoient envie à nôtre entreprise, commençoient deja à s'y opposer & qu'ils tachoient de traverser la plus belle, & la plus celebre découverte, qui ait été faite dans ce Siécle dans le Nouveau Monde.

En remontant le Fleuve nous remarquâmes qu'au dessus de l'Isle de Monréal, qui a vingt cinq lieues de circuit, en passant le Lac de St. Louis, le Fleuve de St. Laurent se partage comme en deux branches. L'une conduit à l'ancien Pays des Hurons, aux Outaouacts, & aux autres Nations situées vers le Nord: & l'autre meine au Pays des Iroquois. Nous remontâmes par celle-ci pendant près de soixante lieues, & cela par des rapides & par des courans affreux au travers de plusieurs Rochers. Par le rejaillissement les eaux y grondent jour & nuit comme le tonnerre pendant trois ou quatre lieues. Cependant les Canoteurs ne laissent pas de décendre entre des pierres avec une vitesse si grande,

de, que ceux qui ſont ce chemin en deſcendant en ſont tout éblouis. Ils portent ordinairement dans leurs Canots des peaux d'Elàns, & d'autres pelleteries, qu'ils troquent avec les Sauvages de ces quartiers-là.

Je ne rapporterai pas ici tous les accidens, qui nous arrivérent, & qui ſont inſéparables des grands voiages. Je dirai ſeulement, que nous arrivames enfin au Fort de Catarockouy, ou de Frontenac, vers les onze heures de nuit le lendemain de la Touſſains. Nos Peres Recollets Gabriel de la Ribourde, & Luc Buiſſet Miſſionnaires me receurent avec beaucoup de joye dans nôtre Maiſon de Miſſion, que nous avions fait bâtir avec tant de peine l'année précedente ſur le bord du Lac Ontario près dudit Fort de Frontenac. Ce Fort eſt ſitué à quarante quatre degrez quelques minutes de latitude Septentrionale.

J'avois oublié de dire, que ce Lac Ontario eſt formé par le Fleuve St. Laurent, & qu'il eſt aſſez profond pour porter de grands Vaiſſeaux. On n'y trouve point de fonds à plus de ſoixante & dix braſſes d'eau. Les ondes qui ſont agitées par les vents, qui y ſont aſſez frequens, s'élevent auſſi haut que celles de la Mer & ſont plus dangereuſes, parce qu'elles ſont plus courtes, & qu'elles ſe precipitent d'avantage, qu'ainſi le Vaiſſeau obeit moins à la lame. Il y a auſſi quelques apparences de flux, & de reflux aſſez ſenſibles. On y remarque en effet, que les eaux montent & deſcendent par de petites Marées, qui montent contre le vent, & même pendant qu'il dure.

La pêche de ce Lac Ontario, comme nous l'avons dit des autres Lacs, y eſt très abondante en toutes ſortes de bons poiſſons. On y prend ſur tout des truites ſaumonées beaucoup plus groſſes, que les plus gros Saumons. Les terres d'alentour ſont extrémement fertiles, & c'eſt ce que l'on a reconnu par experience en pluſieurs endroits, qu'on a défrichez. La chaſſe y fournit tout ce que l'on peut ſouhaiter de bêtes fauves & de gibier. On y voit les forêts peuplées des plus beaux arbres, que l'on trouve en Europe. Il y a des pins, des cedres, & des épinettes qui ſont une épece de ſapins communes en ce Pays-là. On y rencontre auſſi des mines de fer, & on pourroit ſans doute en découvrir de tout autre metal.

Pendant le ſéjour que nous fimes dans ce Fort de Catarockouy en attendant tout nôtre monde, nous eûmes le temps de conferer avec nos Religieux ſur les meſures que nous devions prendre pour convertir au Seigneur des Nations ſi nombreuſes, qui n'ont jamais ouï parler de l'Evangile. Auſſi eſt il certain, que de pauvres Religieux de St. François, comme nous, denuez de tout bien temporel, & de tous moiens humains, ne pouvoient prendre trop de précautions dans une Miſſion ſi importante, à cauſe de la varieté des humeurs de ceux avec qui nous devions faire ce pénible voiage. Nous avions avec nous des Flamands, des Italiens, & des Normands, qui avoient tous des interêts divers. Il nous étoit donc fort difficile d'accorder tant d'humeurs differentes ſur tout dans un voiage, comme celui que nous extreprenions, ou les Loix ne peuvent pas être obſervées dans toute leur vigueur, comme dans l'Europe, où on peut porter les hommes au bien, & les détourner du mal pâr l'amour de la vertu, ou par la crainte

te

te des châtimens, Mais laiſſant toute notre conduite à la Providence nous nous abandonnâmes entierement à notre devoir, préparez à tout évenement.

Les Iroquois, que nous avions attirez près dudit Fort de Frontenac, venoient ſouvent nous rendre viſite, & nous faiſoient des préſens de chair d'élan & de chevreuil. En recompenſe nous leur donnions de petits couteaux & quelques morceaux de tabac, qui nous avoient été mis en main pour cela. Ces Barbares reflechiſſant ſur notre voiage, mettoient quatre doigts ſur la bouche, comme ils font ordinairement, quand ils veulent admirer quelque choſe qu'ils ne comprennent pas. Ils nous diſoient en s'écriant, Otchitagon, Gannoron, c'eſt-à-dire, pieds nuds, ce que tu vas entreprendre eſt d'une extréme importance. Ils ajoûtoient qu'à peine leurs plus vaillans guerriers pouvoient ſe tirer des mains de ces Nations, que j'entreprenois de viſiter. Helas diſoient ils, nous ne te verrons plus. Peut on bien vivre, & te voir quitter des gens, à qui tu apprens tous les jours à prier le Ciel? Il eſt certain que les Iroquois aiment tendrement nos Religieux de St. François, par ce qu'ils les voient vivre en commun, & qu'ils ne poſſedent rien en particulier.

Les vivres des Iroquois ſont communs entr'eux. Les plus anciennes femmes de leurs cabanes en font la diſtribution ſelon l'âge des perſonnes de leurs familles. Ils donnent à manger à tous ceux qui ſe trouvent chez eux quand ils prennent leurs repas. Ils demeureroient plûtôt un jour entier ſans manger, que de laiſſer ſortir qui que ce ſoit de chez eux ſans leur preſenter de tout ce qu'ils ont.

Le Sieur de la Salle ſe rendit au Fort quelque temps après nous. Dieu l'avoit garenti comme nous de beaucoup de dangers, qu'il avoit courus dans cette grande route depuis Quebec juſques à ce Fort au travers du long Saut, dont nous avons parlé, & de pluſieurs rapides, qu'il avoit trouvé dans ſon chemin. Il arriva donc enfin fort extenué. La même année il fit partir quinze de nos Canoteurs qui nous devancérent. Ils firent ſemblant d'aller en Canot vers les Illinois, & vers les Nations qui demeurent près du fleuve qu'on appelle en langage Illinois Mechaſipi, c'eſt à dire, grande Riviere. On la voit ſous ce nom dans la Carte. Tout cela ſe faiſoit pour nouër une bonne correſpondance avec ces Sauvages, & pour nous y préparer les vivres, & les autres choſes neceſſaires pour travailler à notre découverte: mais parce qu'il y avoit de mal-honnêtes gens parmi eux, ils s'arrêterent au Lac Superieur à Miſſilimakinak, & s'amuſérent à ſe divertir chez les Sauvages qui ſont au Nord de ce Lac. Ils diſſipérent le meilleur des marchandiſes qu'ils avoient, au lieu de préparer les choſes dont nous avions beſoin pour conſtruire le Vaiſſeau, qui nous étoit neceſſaire pour aller de Lac en Lac juſques à cette Riviere de Meſchaſipi.

CHAPITRE XIV.

Deſcription du ſecond embarquement, qui ſe fit au Fort de Frontenac, dans un Brigantin, ſur le Lac Ontario, ou de Frontenac.

LE dixhuitiéme Novembre de cette année là je pris congé de nos Religieux

gieux dudit Fort, & après bien des embraſſades avec de grands témoignages de charité chrétienne & fraternelle, nous entrâmes avec ſeize hommes dans un Brigantin d'environ dix tonneaux. Les vents & le froid de l'Automne étant pour lors aſſez violens, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un ſi petit bâtiment. Cela nous obligea avec le Sieur de la Motte, qui commandoit, de tenir notre route à la côte du Nord de ce Lac, pour nous mettre à l'abri du Nord-Oüeſt, qui nous auroit jetté à la côté méridionale. La navigation fut fort difficile, & nous y eſſuyâmes bien des riſques, & y ſouffrimes méme des pertes en traverſant ce Lac dans une ſaiſon ſi avancée.

Le vingt ſixiéme notre petit bâtiment aſſez bien ponté d'allleurs ſe trouvant effloqué à deux grandes lieuës de terre, nous fûmes obligez de nous tenir à l'ancre pendant toute la nuit à plus de ſoixante braſſes d'eau. Nous y fûmes en un aſſez grand peril. Mais enfin le vent s'étant tourné au Nord-Eſt nous nous rendîmes heureuſement au bout du Lac Ontario ou Skannadario, comme les Iroquois l'appellent. Nous étions aſſez près d'un de leurs villages, nommé Taiaiagon ſitué au Nord à plus de ſoixante & dix lieuës du Fort de Frontenac ou de Katarockoüy.

Nous troquâmes du blé d'Inde avec les Iroquois, qui ne pouvoient aſſez nous admirer. Ils nous viſitoient ſouvent dans notre Brigantin, que nous avions placé dans une Riviere, afin d'y être en aſſurance; mais avant que d'y entrer nous échouâmes par trois fois, & l'on fut obligé de mettre quatorze de nos hommes dans des Canots, & de jetter même du leſt de notre bâtiment pour nous tirer d'affaire. Il fallut auſſi couper à coups de hache les glaces, qui nous auroient enfermez dans la Riviere, qui ſe jette dans le Lac.

Le vent propre à continuer notre voiage étant venu à nous manquer, nous ne pûmes partir que le cinquiéme de Decembre 1678. Et parce que de la côte du Nord, où nous étions nous avions quinze ou ſeize lieuës de traverſe à faire pour nous rendre aux terres Meridionales, où la Riviere de Niagara eſt ſituée, nous ne pûmes en faire que dix lieuës. Nous jettâmes donc l'ancre à quatre ou cinq lieuës de terre, & nous fûmes agitez de gros temps tout la nuit.

Le ſixiéme, jour de St. Nicolas, nous entrâmes dans la belle riviere de Niagara, dans laquelle jamais Barque pareille à la notre n'étoit entrée. Nous chantâmes le *Te Deum*, & les prieres ordinaires en action de graces. Les Iroquois Tſonnontoüans de tout le petit village, qui eſt placé à l'entrée de la riviere, prirent plus de trois cens poiſſons blancs, plus grands que des carpes qui eſt le poiſſon de meilleur goût, & le moins mal faiſant, qu'il y ait au monde. Ces Barbares nous les donnerent tous, attribuant leur bonne péche à notre arrivée. Ils appelloient notre Brigantin le grand Canot de bois.

Le ſeptiéme nous montâmes en Canot à deux lieuës vers le haut de la riviere pour y chercher un lieu propre à bâtir. Mais ne pouvant pas remonter plus avant en canot, à cauſe des rapides trop forts que nous rencontrions, nous fûmes à la découverte par terre à trois lieuës plus haut, & ne trouvant point de terre propre à cultiver, nous couchâmes près d'une riviere qui vient de l'Oüeſt à une lieuë au deſſus du grand Saut de Niagara, qui eſt, comme nous avons dit, le plus grand qui ſoit au monde. Il y avoit pour lors un pied de

de neige que nous enlevâmes pour y faire du feu.

Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, & nous appercûmes en marchant un fort grand nombre de chevreuils & des bandes de coqs d'Inde sauvages. L'onzieme Decembre nous dîmes en ce lieu la premiere Messe, qui y ait jamais été dite. Ou mit en œuvre des Charpentiers, & d'autres gens. Le Sieur de la Motte qui les conduisoit, ne put jamais supporter la rigueur d'une vie si pénible. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein pour quelque temps & de retourner par un chemin d'environ deux cens lieuës aux habitations du Canada.

Le 12. 13. & 14. le vent ne nous fut point assez favorable pour faire monter notre Brigantin aux pieds des rapides, où on avoit projetté de faire bâtir quelques maisons.

En jettant les yeux sur notre Carte, il est aisé de voir que cette entreprise jointe à celle du Fort de Frontenac, savoir de bâtir des maisons & un second Fort dans cet endroit de Niagara, pouroit donner de la jalousie aux Iroquois, & même aux Anglois & aux Hollandois, qui demeurent dans leur voisinage, & qui ont un commerce ordinaire avec ces Barbares. Pour prevenir les mauvais effets que cette entreprise pouvoit causer, nous fûmes en Ambassade chez les Iroquois, comme nous le verrons au Chapitre suivant.

Le 15. on me pria de me mettre au gouvernail de notre Brigantin, pendant que trois de nos hommes le tireroient par terre. Nous l'amenâmes donc enfin près du Rocher, dont nous avons parlé, & qui est d'une hauteur prodigieuse au bout des rapides de Niagara. C'est dans cet endroit, que nous amarâmes notre petit Vaisseau contre terre.

Le 17. on fit une Cabane de pieux pour servir de Magazin. Le 18. & 19. la terre étant extrémement gelée, nous fûmes obligez d'y jetter de l'eau bouïllante à plusieurs fois pour y faire entrer les bois. Le 20. 21. 22. & 23. notre barque courant risque par la dérive des glaces qui l'auroient brisée, nos Charpentiers firent un cabestan. Le gros cable rompit par trois fois : mais le nommé Thomas Charpentier natif du Pays d'Artois, ayant entouré le Vaisseau avec le cable, nous le tirâmes à terre, & le mîmes ainsi hors du risque des glaces, qui descendoient avec violence du grand Saut de Niagara.

CHAPITRE XV.

Ambassade que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontoüans.

Pour ne point donner d'ombrage à ces Sauvages, qui sont les plus nombreux de toute la Nation, nous fûmes obligez de prevenir en notre faveur ceux du petit village de Niagara. Nous leur fîmes donc connoitre, que nous n'avions pas dessein de bâtir un Fort sur le bord de leur Riviere de Niagara. Nous leur dîmes que nous y ferions dresser seulement un grand Hangar ou Magazin, pour y mettre les Marchandises, que nos gens leur avoient apportées pour leur commodité. Nous leur fîmes aussi quelques presens pour leur faire entendre, que nous demeurerions auprès d'eux, pendant que six ou sept d'entre nous iroient à leur grand village des Tsonnontoüans pour parler d'affaires avec leurs principaux Capitaines Iroquois.

Il étoit effectivement necessaire d'y aller pour dissiper les ombrages que les ennemis de nôtre découverte avoient donnez à ces Sauvages de toutes nos démarches. Comme je travaillois à la construction d'une petite Cabane d'écorce pour y faire le service divin, le Sieur de la Motte, avant que de retourner en Canada, comme je l'ay marqué ci-dessus, me pria de l'accompagner dans son Ambassade.

Je le conjurai de me laisser avec le plus grand nombre de nos hommes. Il me repondit que de seize il en prenoit sept avec lui, que j'entendois à peu près leur langue, que ces Barbares m'avoient entretenu plusieurs fois au Conseil qu'ils avoient tenu au Fort de Frontenac; qu'il y alloit de la gloire de Dieu; qu'il ne pouvoit se fier à ceux qui l'accompagnoient, & que si nôtre entreprise venoit à échouer, on s'en prendroit indubitablement à moy. Ces raisons, & d'autres plus sécretes me dererminérent à le suivre dans son voiage.

Nous marchâmes avec des souliers à la Sauvage faits d'une peau passée toute simple, mais sans semelle, parce que la terre étoit encore couverte de Neige. Nous traversâmes des forests pendant trente deux lieues de chemin. Nous portions nos couvertures avec nôtre petit équipage, & nous passions souvent les nuits à la belle étoile. Nous n'avions avec nous que quelques petits sacs de blé d'Inde rôti: mais nous trouvames en faisant nôtre voiage, des Iroquois qui étoient à la chasse, & qui nous donnerent du chevreuil avec quinze ou seize écureuils noirs, qui sont tres-bons à manger.

Après cinq jours de marche nous arrivâmes à Tegarondies grand village des Iroquois Tsonnontouans. Nos Hommes étoient fort bien équipez d'armes & d'habits, plutôt pour se faire honneur à eux mêmes, que pour en faire aux Barbares. Les Sauvages nous menerent dans la Cabanne du grand Chef, où les femmes & les enfans venoient nous considerer. Après les cris faits par un Ancien pour avertir le village selon la coûtnme de ces Barbares, les plus jeunes d'entre les Sauvages nous laverent les pieds, qu'ils nous frotérent ensuite avec de la graisse de bêtes fauves, & de l'Huile d'Ours.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de l'an 1679. je fis la prédication après l'office ordinaire dans une petite Chapelle faite d'écorce d'arbre. Les Peres Garnier, & Rafeix Jesuites y étoient presens. Après le service achevé quarante deux Vieillards parurent au Conseil avec nous. Ces Sauvages, qui sont presque tous d'une fort belle taille, étoient envelopez dans des manieres de Robes de Castor, ou de Loup, & quelques uns en avoient d'écureuils noirs avec une pipe ou Calumet à la main. Les Senateurs de Venise n'ont pas une contenance plus grave, & ne parlent peut être pas avec plus de poids que les Anciens des Iroquois.

Cette nation est la plus cruelle, & la plus Barbare de toute l'Amerique, sur tout à l'égard de leurs Esclaves, qu'ils vont chercher à deux on trois cens lieues de leurs Cantons, comme nous le férons voir dans la ferite Je dois pourtant dire, qu'ils ont de très bonnes qualitez, & qu'ils aiment les Européens, qui leur donnent des marchandises à prix raisonnable. Ils haïssent à mort ceux qui sont attachez à laur interest, & qui veulent s'enrichir de leurs dépouilles de pelleteries de Castor. Ils vont

les

les chercher à plus de cent cinquante lieues de leurs villages pour avoir en échange des marchandises des Anglois & des Hollandois. Ils aiment plus ces deux dernieres nations, que les Canadiens, par ce qu'elles sont plus traitables, & qu'elles leur donnent leurs denrées à meilleur marché.

L'un de nos hommes, nommé Antoine Brassart, qui savoit fort bien l'Iroquois, & qui servoit d'Interprete au Sieur de la Motte, dit à cette Assemblée, 1. que nous venions les visiter pour fûmer avec eux dans leurs pipes ou Calumets. C'est une Ceremonie que nous décrirons ci-après. Après quoi nous jettâmes au milieu du Conseil des haches, des coûteaux des Capots, & un grand Colier de porcelaine blanche & bleue. Dans la suite nous continuâmes de faire des presens à tous les points, que nous proposions à ces Barbares, & ces présens étoient à peu près de la même valeur que les premiers.

2. Nous les priâmes d'avertir toute la nation des cinq Cantons Iroquois, que nous allions faire un navire, ou grand Canot de bois au dessus du grand Saut de Niagara pour leur aller chercher des marchandises dans l'Europe par un chemin plus commode que celui qu'on fait au travers des grands rapides du fleuve St. Laurent: que moiennant cela nous leur donnerions les choses à beaucoup meilleur marché que les Anglois & les Hollandois de Boston, & de la nouvelle Jorck. Ce pretexte étoit specieux, & assez bien imaginé pour détruire les Anglois & les Hollandois de l'Amerique par le moyen de ces Barbares. Car ils ne soufrent les Européens que par la crainte, qu'ils en ont, ou par le profit qu'ils font avec eux en troquant leurs marchandises à prix raisonnable.

3. Nous leur dimes, que nous leur fournirions à la Riviere de Niagara un Forgeron, & un Armurier pour raccommoder leurs haches & leurs fusils, parce qu'ils n'avoient personne parmi eux, qui entendît ce mestier la; que pour la commodité de toute la Nation, nous les placerions sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Nous jettâmes eneore au milieu de ces Barbares sept ou huit Capots, & des morceaux d'une belle étoffe, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux, pour les attirer dans nôtre parti, & les empécher d'écouter ceux qui voudroient leur parler contre nous, les priant de nous avertir de tout ce qu'on pourroit leur dire à nôtre desavantage avant que d'y ajouter foi.

Nous ajoutâmes plusieurs autres raisons que nous crûmes propres à les persuader, afin de les porter à favoriser nôtre entreprise. On leur donna tant en étoffe qu'en fer plus de quatre cens frans, & nous y joignîmes d'autres marchandises d'Europe, qui sont rares en ce Pays-là. Les meilleures raisons du monde n'y sont pas écoutées si elles ne sont acompagnées de presens.

J'obliois de dire qu'avant que de commencer nôtre discours au Conseil, le Sieur de la Motte fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'au préalable ils n'eussent fait sortir du Conseil le Pere Garnier Jesuite, qui lui étoit suspect. Les Vieillards Iroquois le prierent de se retirer. Mais par ce que j'avois beaucoup de consideration pour lui, je sortis avec lui, afin qu'il n'eut pas l'affront entier. Je lui tins donc compagnie, & je fus bien aise de montrer par là au Sieur de la

Motte, qu'il n'avoit pas eu raiſon de me mener au Conſeil, puis, qu'il avoit deſſein de faire un affront de cette nature en ma preſence à un Miſſionnaire Jeſuite, qui ne ſe trouvoit parmi ces Barbares, que pour les inſtruire des veritez de l'Evangile. Je me diſpenſai par là de me trouver à la premiere journée des affaires, dont on vouloit traiter avec les Iroquois.

Je voiois que le Sieur de la Motte avoit été nourri parmi des gens ennemis de tout ce qui s'appelle Religieux. Je ne doutois donc point, qu'il ne m'attribuât toutes les bevues, qu'il féroit. Mais je jugeai, qu'il valloit mieux, qu'ıll fût trompé plutôt que moy par les perſonnes, qui l'avoient emploié. Voilà pourquoi je fus ferme dans la ſuite, & je ne voulus jamais me mêler d'aucune affaire temporelle. Les Iroquois & toutes les autres Nations m'ont toujours aimé à cauſe de cela. Ils m'ont toujours fourni ma ſubſiſtance, & m'ont ſoulagé dans le beſoin, parce qu'ils me voioient desintereſſé en toutes choſes. Et en effet quand ils me faiſoient quelque preſent après en avoir receu de moi, je le donnois auſſi-tôt à leurs enfans.

Le jour ſuivant les Iroquois repondirent article par article à nôtre diſcours & à nos preſens. Ils avoient mis de petits morceaux de bois à terre pour ſe ſouvenir de ce qui leur avoit été dit au Conſeil précedent. A chaque réponſe, qu'ils faiſoient aux articles de notre harangue, celui des Iroquois qui portoit la parole, tenoit un de ces petits morceaux de bois à la main, & après ſon diſcours, il poſoit au milieu de l'aſſemblée de la porcelaine noire & blanche, qu'ils ont accoutumé d'enfiler dans de petits nerſs fort minces qu'ils prenent ſur les animaux qu'ils tuent, & qu'ils font ſécher. Après avoir repondu à chacun de nos articles l'un après l'autre, dont ces petits morceaux de bois les font ſouvenir, auſſi bien que des preſens que nous leur avions fait, tous ces Vieillards Iroquois, après que le plus ancien d'entr'eux a crié par trois fois à pleine gorge, *Niaoua*, c'eſt à dire, voilà qui eſt bien, je te remercie, ils crient auſſi tous de même en cadence, & d'un ton haut, qu'ils tirent de l'eſtomac, *Niaoua*.

Mais il faut remarquer ici, que tous les Sauvages, quoi que les uns ſoient plus ruſez que les autres, penſent tous à leur interet. Ainſi toutes nos raiſons ne contenterent les Iroquois qu'en aparence ſeulement. Ils voioient, que les Anglois & les Hollandois leur donnoient les marchandiſes à beaucoup meilleur marché que les Canadiens François. Ils avoient donc plus d'inclination pour eux que pour ceux que j'accompagnois.

Ces Barbares ont une extrême indifference pour toutes choſes. Cependant on paſſeroit pour mal-honnete homme parmi eux, ſi on contrediſoit aux choſes, qui ſe diſent dans leur Conſeil, & ſi on ne convenoit de tout, quand même on diroit les plus grandes abſurditéz du monde. Ils répondent donc toujours à tous, *Niaoua*, c'eſt à dire, tu as raiſon, mon Frere, voila, qui eſt bien.

Cependant ils n'en croient que ce qui leur plaiſt en leur particulier: en quoi je puis dire, que tous les Sauvages que j'ay connus font connoître l'extreme indifference, qu'ils ont pour toutes choſes, & même pour les grandes veritez de la Religion Chrétienne. C'eſt là auſſi le plus grand obſtacle que j'ay trouvé à leur converſion. Et

en

en effet à moins, qu'on ne ſe rende maître abſolu de ces peuples, & qu'ils ne ſoient ſoumis dés leur enfance aux maximes de notre ſainte Religion, quelque choſe qu'on leur puiſſe dire, on ne les perſuadera jamais de la verité. Ils demeureront même toujours dans leur épouvantable ignorance, ſi Dieu ne travaille interieurement à les convertir.

Pendant les derniers jours de nôtre Ambaſſade les Guerriers Iroquois amenérent chez eux des Eſclaves qu'ils avoient fait vers la Virginie. L'un d'entr'eux un étoit Houtouagaha, ce qui ſignifie en la langue Iroquoiſe Bredouilleur, ou grand parleur. L'autre étoit de la Nation des Gannieſſinga, auprès deſquels il y avoit des Miſſionnaires Recollets Anglois. Les Iroquois donnerent la vie à ce dernier : mais pour ce qui eſt du premier, je crois que les Nerons, les Domitiens, & les Maximins n'ont jamais inventé rien de ſi cruel, pour exercer la patience des Martyrs, que ce que les Iroquois lui firent ſouffrir.

Ils ont accoutumé d'en uſer ainſi à l'égard de tous leurs ennemis, qu'ils prennent en guerre. Ils les traitent de cette maniere fort ſouvent pendant un mois entier. Lorſqu'ils les ont amenez dans leurs Cantons, ils les attachent à des bois faits en forme de croix de S. André. Ils y attachent les bras & les jambes de ces mal-heureux, & les expoſent aux maringouins ou petites mouches, qui les piquent juſques à la mort.

Quand ces Eſclaves ſont arrivez chez ces peuples, les enfans leur coupent des morceaux de chair ſur leurs cuiſſes, ou ſur quelque autre endroit du corps, & après les avoir fait cuire ſur la braiſe, ils forcent ces pauvres Eſclaves de les manger. Les Peres & Meres de ces petits Barbares en mangent eux mêmes de rage : ainſi ils les traitent avec une telle cruauté, qu'on n'a jamais oüi parler de rien de ſemblable. Ils donnent à boire à ces petits Anthropophages du ſang de ces malheureux Eſclaves dans de petits plats d'écorce, afin de les animer davantage à exterminer leurs ennemis.

Cette horrible cruauté nous obligea de nous retirer de la Cabanne du Chef de ces Barbares, afin de leur marquer l'horreur que nous avions de leur inhumanité. Nous ne voulumes plus manger avec eux, & nous retournâmes ſur nos pas au travers des forêts à la Riviere de Niagara. Voilà quelle fut cette funeſte Ambaſſade.

CHAPITRE III.

Deſcription d'un Vaiſſeau de ſoixante tonneaux, que nous fîmes conſtruire près du Détroit du Lac Erié pendant l'hyver, & le printems de l'an 1679.

Le quatorziéme de Janvier noûs arrivâmes à nôtre Cabanne de Niagara pour nous délaſſer des fatigues de nôtre Ambaſſade. Nous n'avions que du blé d'Inde à manger, mais heureuſement pour nous la pêche des poiſſons blancs dont nous avons parlé ci-devant, étoit alors en ſaiſon. Cet agréable poiſſon nous ſervit d'aſſaiſonnnement à notre blé d'Inde, & nous nous ſervions du bouillon, où ce poiſſon avoit cuit, au lieu de bouillon de viande. Lors qu'il eſt refroidi dans la marmite, il ſe fige & ſe reduit en gelée

à peu près comme du bouillon de veau.

Le vingtiéme j'entendis du bord où nous étions, la voix du Sieur de la Salle, qui étoit venu du Fort de Frontenac dans une grande Barque. Il nous apportoit des vivres, & tous les agrets necessaires pour le Vaisseau, que nous avions fait dessein de construire au dessus du grand Saut de Niagara à l'entrée du Lac Erié: mais par un malheur étrange, cette Barque, qui nous amenoit des marchandises, perit par la faute de deux Pilotes, qui étoient de differens avis sur la route qu'ils devoient suivre. Cette Barque se brisa donc sur la côte meridionale du Lac Ontario, à dix lieuës de Niagara. Les Matelots ont nommé cet endroit le Cap enragé.

On sauva pourtant les ancres, & les cables de cette Barque: mais on y perdit encore des Canots d'écorce avec des marchandises. Ces traverses auroient souvent fait abandonner cette entreprise de la découverte à tout autre, qu'à ceux qui en avoient formé le genereux dessein.

Le Sieur de la Salle nous aprit, qu'il avoit été chez les Iroquois Tsonnontouans avant la perte de sa Barque, & qu'il avoit si bien seu les gagner, qu'ils lui avoient parlé avec éloge de notre Ambassade, que je viens de raporter, & qu'ils avoient même consenti à l'exécution de toute notre entreprise. Ce grand concert dura quelque temps.

Cependant parce que certaines gens traversoient notre dessein de tout leur possible, on insinua encore des sentimens de jalousie aux Iroquois. Le Fort que l'on bâtissoit à Niagara, commençoit à s'avancer: mais on fit tant en secret, que ce Fort devint suspect à ces Barbares. Il fallut donc en arrêter la construction pour un temps, & on se contenta d'y faire une habitation entourée de palissades.

Le vingt deuxiéme nous nous rendîmes à deux lieuës au dessus du grand Saut de Niagara. On y dressa un Chantier pour la construction du Vaisseau, dont nous avions besoin pour notre Voiage. Nous ne pouvions bâtir dans un lieu plus commode, qu'auprès d'une Riviere qui descendoit dans le détroit qui est entre le Lac Erié, & le grand Saut. Dans toutes ces allées & venuës j'avois toujours ma Chapelle portative sur mes épaules.

Le vingt sixiéme la quille du Vaisseau & d'autres piéces étant prêtes, le Sieur de la Salle m'envoya le nommé Maître Moyse Charpentier pour me prier d'y mettre la premiere cheville: mais la modestie de ma Profession Religieuse m'obligea de refuser cet honneur. Il promit donc dix Louis d'or pour cette premiere cheville afin d'animer le Maître Charpentier à avancer le bâtiment.

Pendant tout l'hyver, qui n'est pas de la moitié si rude en ce Pays-là qu'en Canada, nous fîmes bâtir des cabannes d'écorce d'arbre par l'un des deux Sauvages de la nation du loup, qui s'étoient donnez à nous pour la chasse des bêtes fauves. J'avois une cabanne particuliere pour celebrer le divin Office les jours de Fêtes & les Dimanches. Plusieurs de nos hommes savoient le Chant Gregorien, & les autres en avoient quelque routine.

Le Sieur de la Salle laissa pour Commandant à notre chantier le nommé * Tonti Italien de naissance, qui étoit venu en France après la Révolution de Naples, à laquelle son Pere avoit eu part. Ayant des affaires pressantes il s'en re-

* Il a publié depuis une *Relation de la Louisiane* laquelle est inserée dans le Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord.*

retourna au Fort de Frontenac, & je le conduisis jusques sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la riviere de Niagara. Etant là il fit semblant seulement de marquer une maison pour le Forgeron qu'on avoit promis pour la commodité des Iroquois: ainsi ce n'est pas sans sujet, que ces Barbares ne crurent que ce qu'ils voulurent de l'Ambassade du Sieur de la Motte.

Au reste le Sieur de la Salle entreprit son voiage à pied au travers des neiges, & fit ainsi plus de quatre vingt lieuës à pied. Il n'avoit pour sa nôurriture qu'un petit sac de blé rôti, qui même lui manqua à deux journées du Fort. Cependant il ne laissa pas d'y arriver heureusement avec deux hommes, & un chien qui trainoit son petit équipage sur la glace.

En retournant à notre Chantier nous apprîmes, que la plus part des Iroquois étoient allez à la guerre au delà du Lac Erié pendant la construction de notre Vaisseau. Quoi que ceux d'entre ces Barbares qui étoient restez, fussent moins insolens à cause de leur petit nombre, ils ne laissoient pas de venir souvent à notre Chantier, & de temoigner le mécontentement qu'ils avoient de tout ce que nous faisions. Quelque temps après l'un d'entre eux contrefaisant l'ivrogne voulut tuer notre Forgeron: mais la resistance que lui fit le Forgeron lui même, nommé la Forge, avec une barre de fer toute rouge l'arrêta; & d'ailleurs la reprimande que je fis à ce seditieux l'obligea de se retirer. Quêlques jours après une femme barbare nous avertit, que les Tsonnontoüans vouloient mettre le feu à notre Vaisseau sur le Chantier. Et ils l'auroient executé sans doute, si on n'y eût fait une garde fort exacte.

Ces fréquentes alarmes, la crainte de manquer de vivres après la perte de la grande Barque du Fort de Frontenac, & le refus que les Tsonnontoüans nous firent de nous donner du blé d'Inde en payant, étonnerent nos Charpentiers. Ils étoient debauchez d'ailleurs par un malheureux qui avoit tenté plusieurs fois de deserter par la nouvelle Jork dans l'endroit qui est habité par les Hollandois, lesquels ont succedé aux Suedois. Ce malhonnéte homme auroit indubitablement débauché nos ouvriers, si je ne les eusse rassurez par les exhortations que je leur faisois aux jours de Fête & de Dimanche après le service Divin. Je leur representois que notre entreprise regardoit uniquement la gloire de Dieu, & le bien de quelques Colonies Chrétiennes. Ainsi je les excitois à travailler avec plus de diligence, afin de nous delivrer de toutes ces inquietudes.

D'ailleurs les deux Sauvages de la Nation du Loup que nous avions engagez à notre service, alloient à la chasse & nous fournissoient du Chevreuïl & d'autres bêtes fauves pour notre subsistance. Cela faisoit reprendre courage à nos Artisans, qui s'appliquoient à leur ouvrage avec plus d'assiduité: ainsi notre Vaisseau fût bientôt en état d'être lancé à l'eau, ce qui fût fait apres l'avoir benit selon l'usage de notre Eglise Romaine. Nous nous pressâmes de le mettre à flot, quoi qu'il ne fût pas tout à fait achevé, afin que nous pussions le garantir du feu, dont il étoit menacé.

Ce Vaisseau fût nommé le Griffon par allusion aux Armes de Monsieur le Comte de Frontenac, qui ont deux Griffons pour appui. De plus le Sieur de la Salle avoit souvent dit de ce Vaisseau, qu'il vouloit faire voler le Griffon par dessus les Corbaux. On tira

trois coups de Canon, & nous chantâmes ensuite le *Te Deum*, qui fût suivi de plusieurs cris de joye.

Les Iroquois, qui étoient venus par hazard à cette ceremonie, eurent part à notre joye & furent les témoins de cette rejouïssance. On leur donna de l'eau de vie à boire, aussi bien qu'à tous les hommes de notre équipage, qui attachérent leurs branles sous le pont du Vaisseau pour y dormir en plus grande seureté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce batiment, où nous étions à couvert des insultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chasse des Castors furent extrémement surpris de voir notre navire. Ils disoient que nous étions des Otkon, c'est à dire dans leur langage des Esprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre que nous eussions bâti un si grand Vaisseau en si peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de soixante Tonneaux. On pouvoit le nommer un Fort ambulant, & en effet il faisoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étendue de plus de cinq cens lieuës de Pays, sur ces Rivieres, & sur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

Cependant les meilleurs desseins des hommes sont souvent traversez par des accidens impreveus, & Dieu le permet ainsi pour les éprouver. Un de nos hommes m'avertit en secret, que le Sieur de Tonti prenoit ombrage de ce que je faisois un journal de tout ce qui se passoit de considerable, & qu'il avoit dessein de s'en saisir. Cela m'obligéa de me tenir sur mes gardes, & de prendre toutes les justes précautions pour empêcher qu'on ne me prît mes observations. Je souhaitois de retenir nos gens dans le devoir, & de les occuper à tous les exercices de devotion, afin de prevenir le desordre, & de travailler par là à l'execution de notre grand dessein.

Cependant on répandoit un facheux bruit contre nous dans le Canada. On disoit que nous nous embarquions dans une entreprise temeraire, dont nous ne reviendrions jamais. Cela joint aux difficultez que nous trouvions de toutes parts, dans le transport des agrets, dans le voiage que nous entreprenions en un Pays inconnu au travers de plusieurs Lacs, & de plusieurs Rivieres où personne n'avoit jamais été, & dans les oppositions des Iroquois, me causoient une peine extrême. Ces discours souleverent les créanciers du Sieur de la Salle, lesquels sans l'avoir ouï, & sans attendre son retour du Fort de Frontenac, où il avoit passé l'hyver, pendant que nous y faisions construire notre Vaisseau, firent saisir tous les effets qu'il avoit en Canada. Cependant le seul Fort de Frontenac, dont il étoit proprietaire, montoit deux fois plus haut que ses dettes : mais voiant ce malheur sans remede, & qu'on n'avoit point d'autre dessein que de nous faire abandonner notre entreprise, dont on avoit fait les préparatifs avec tant de peine & de dépense, nous nous affermîmes dans nôtre premiere pensée, resolus d'attendre patiemment les occasions que la Providence nous fourniroit de continuer nôtre grand dessein.

Cependant je me rendis en Canot d'écorce avec un de nos Sauvages chasseurs à l'embouchure du Lac Erié. Je montai deux fois le grand courant à la perche. Je sondai l'entrée du Lac, & je ne le trouvai pas insurmontable à la voile, comme on me l'avoit faussement assuré. Je vis, qu'à la faveur d'un vent de Nord, ou Nord-Ouest passablement bon, nôtre Vaisseau pourroit

roit entrer dans ce Lac Erié, & voguer ensuite dans toute son étendue, pourveu qu'on fit force de voiles, & que d'ailleurs on mit quelques hommes à terre pour haler au col en remontant.

CHAPITRE XVII.

Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.

AVant que de continuer notre Découverte je fus obligé de retourner au Fort de Frontenac pour y prendre deux de nos Religieux, afin qu'ils m'aidassent à faire le service. Je laissai notre Vaisseau sur deux ancres à près d'une lieue & demie du Lac Erié dans le Détroit qui est entre le grand Saut & ce Lac. Le Sieur de Charon Canadien souhaita de retourner avec moi pour éviter les mauvais traitemens que le Sieur de Tonti lui faisoit sans cesse. Cet homme ne pouvoit soufrir les Sujets du Roi d'Espagne. Il avoit eu part à la revolte de Naples aussi bien que son Pere.

Nous nous embarquames ledit Charon & moy avec un Sauvage dans un Canôt, & nous décendimes le Détroit vers le grand Saut, où nous fimes le portage de notre Canot jusques au grand Rocher, dont nous avons parlé. Nous nous rembarquames au pied de ce Rocher, & décendimes jusques à l'embouchure du Lac Ontario. Là nous y trouvâmes la Barque, ou Brigantin, dont nous avons parlé. que le Sieur de la Forest nous avoit amenè du Fort de Frontenac.

Après quelques jours, que le dit Sieur de la Forest employa dans la traite avec les Sauvages, nous nous embarquames sur le Brigantin ayant avec nous quinze ou seize femmes Sauvages, qui se servirent de cette occasion pour eviter de faire quarante lieues de chemin par terre. Comme elles n'étoient pas accoutumées à voiager de cette maniere, le branle du Vaisseau leur causa de grands maux d'estomac, qui nous aporterent uue étrange puanteur dans le Vaisseau. Mais enfin nous arrivames à la Riviere de Aoueguen, où le Sieur de la Forest troqua de l'eau de vie contre des peaux de Castors. Ce commerce de boissons fortes ne m'étoit pas fort agreable, parce que pour peu que les Sauvages en goûtent, ils sont plus à craindre que des enragez.

Après la traite nous passâmes de la côte Meridionale de ce Lac à la Septentrionale, & parce que le vent étoit favorable, nous passames en fort peu de temps le village qui est à l'autre bord de Keuté & de Ganneousse. Mais lors que nous approchions du Fort de Frontenac, le vent nous manqua. Le calme m'obligea donc de me mettre dans un Canot avec deux petits Sauvages & nous mîmes pied à terre dans l'Isle de Goilans : ce sont de certains Oiseaux de Mer, qui sont en grand nombre dans cette Isle. Nous y trouvames quantité d'œufs de ces Oiseaux sur le sable, où le soleil les fait éclorre. J'en emportai quatre paniers avec moy, qui furent trouvez très bons en aumelettes. Nos Missionnaires Recollets me receurent avec joye. Ils étoient quatre, savoir les Peres Gabriel de la Ribourde, Luc Buisset, Zenobe Mambre, & Milithon Watteau, originaires de plusieurs Provinces des Pays bas Espagnols.

Ils me firent connoitre qu'ils savoient, que j'avois beaucoup soufert

dans ma Miſſion pendant l'hyver, ſur tout de la part de cet Italien, qui avoit ſecoué le joug, & deſerté du ſervice de ſon Prince naturel. Mais je diſſimulay une partie de ce qui s'étoit paſſé, parce que je voulois attirer avec moy les Peres Gabriel & Zenobe dans notre découverte. D'ailleurs je ſavois, que le Sieur de la Salle, qui étoit alors au Fort de Frontenac, & dont je connoiſſois la conduite par experience, ſe ſervoit volontiers de cette fameuſe maxime, *Divide & impera*, & qu'il ſouhaitoit de l'inſinuer entre ſes gens pour en diſpoſer plus aiſément ſelon ſes deſſeins. J'étois auſſi perſuadé, que ſi je lui faiſois mes plaintes ſur ces mauvais traitemens, il ne les auroit pas ſoufferts : mais j'avois autant d'envie que lui de faire la découverte de ce nouveau Pays, & c'eſt ce que ledit Sieur de la Salle reconnut en termes fort obligeans.

Ledit Sieur de la Salle qui étoit d'un genie fort étendu, bruloit du deſir de ſe rendre recommandable dans le monde par les découvertes. Il m'avoit dit pluſieurs fois, qu'il ne connoiſſoit point de Religieux plus prôpres que nos Recollects pour contribuer aux progréz des nouvelles Colonies. Il avoit paſſé neuf ou dix ans dans un autre Ordre, dont il étoit ſorti depuis avec la permiſſion de ſon Général, qui dans le congé, qu'il lui avoit donné par écrit pour cela, lui rendoit témoignage, qu'il avoit vécu parmi les Religieux de ſon Ordre ſans donner le moindre ſoupçon de pêché veniel. Ce ſont les termes de l'Acte que j'ay leu.

Il me dit donc qu'étant perſuadé, que nous pouvions l'aider très utilement dans ſon deſſein, il avoit reſolu de faire quelque choſe en faveur de nôtre Ordre. Il nous aſſembla donc tous quatre le 27. de Mai 1679. & nous fit connoître, qu'étant Gouverneur & proprietaire du Fort de Frontenac il mettroit ordre par ſon Teſtament, qu'aucun autre Ordre que le nôtre ne pût s'établir près dudit Fort. Il marqua des bornes près de la maiſon que j'avois fait bâtir & planta des piquets pour le Cimetiere. Il créa même un Notaire public, nommé la Métérie qui a été le premier qui a dreſſé un Contract au dit Fort de Feontenac, & cet homme dreſſa un acte par lequél le dit Sieur de la Salle donnoit à nôtre Ordre la proprieté de dixhuit arpens de terre près dudit Fort ſur le bord du Lac Ontario, & quatrevingt ou cent arpens à défricher dans la profondeur du bois prochain ; ce que nous acceptames pour nôtre Ordre, & en ſignâmes l'acte quatre, que nous étions.

Cela étant fait il pria nos Religieux, qui devoient venir avec moy de ſe tenir preſts, & en attendant le temps favorable pour partir, parce qu'il nous falloit un vent de Nord-Oueſt, nous eûmes le loiſir de conferer entre nous des meſures qu'il nous falloit prendre pour cette Miſſion étrangere, que nous étions ſur le point de commencér. Nous rendîmes pluſieurs viſites aux Sauvages que nous avions attirez près du Fort. Leurs enfans, à qui nous avions donné quelque teinture des lettres pour apprendre à lire & à écrire, nous temoignoient le déplaiſir que leurs parens & eux avoient de nous voir partir pour nôtre voiage, & nous aſſuroient que ſi nous revenions bientôt, le reſte du Village de Ganneouſſe viendroit s'établir auprès de nous.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement du Fort de Frontenac.

PEu de temps après, le vent étant favorable nous entrames dans le Brigantin le Pere Gabriel, le Pere Zenobe & moy. Nous arrivames en peu temps à la Riviere des Tsonnontouans, qui se décharge dans le Lac Ontario. Pendant que notre monde alloit en traite avec les Sauvages, nous dressames une petite cabanne d'écorce à demi-lieue dans le Bois pour y faire le service divin plus commodément. Par ce moien nous nous retirames du tracas des Sauvages, qui venoient sans cesse, non pas tant pour visiter notre Brigantin, qu'ils admiroient, que pour troquer des marchandises, comme des couteaux, des fusils, de la poudre, du plomb, & sur tout de l'eau de vie, dont ils sont fort friands.

Pendant ce retardement, qui dura huit jours, le Sieur de la Salle, qui étoit venu en Canot par la côte meridionale du Lac pour se rendre aux Villages des Tsonnontouans, leur fît quelques présens pour les attirer toujours davantage dans nos interests, & pour leur oter les ombrages, que nos Ennemis secrets leur avoient donnez de notre entreprise. Cela nous fit perdre du temps à cause du commerce de nos gens avec les Sauvages, & cela fut cause, que nous ne pûmes arriver à la Riviere de Niagara que le trentiéme Juillet.

Le 4. je me rendis par terre au grand Saut de Niagara avec le Sergent nommé la Fleur, & nous arrivames à notre Chantier, qui étoit à six lieues du Lac Ontario. Nous n'y trouvâmes plus le Vaisseau qu'on y avoit construit. Deux petits Sauvages nous déroberent subtilement quelque peu de biscuit, qui nous restoit pour notre subsistance ; mais nous trouvames un Canot d'écorce à demi pourri & sans aviron, que nous racommodâmes du mieux que nous pûmes, & aiant fait un aviron à la hâte, nous risquâmes le voiage dans ce foible batiment, & nous arivames enfin à bord de nôtre Vaisseau, qui étoit à l'ancre à une lieue du beau Lac Erié.

On eut de la joye de nous voir arrivez. Nous trouvâmes que le Vaisseau étoit parfaitement bien equipé de voiles, de mâts, & de toutes les autres choses necessaires à la navigation. Nous y trouvâmes cinq petites pieces de Canon, dont deux étoient de fonte, & deux ou trois Arquebuses à croc. Il y avoit un Griffon volant à l'éperon, & un Aigle au dessus. On y voioit de plus tous les ornemens ordinaires, & toutes les autres pieces, qui garnissent les Navires de guerre.

Les Iroquois, qui revenoient de la guerre avec des Esclaves, qu'ils avoient faits sur leurs Ennemis, furent extremement surpris de voir un Vaisseau de la grandeur du nôtre, & semblable à un Fort ambulant au delà de leurs cinq Cantons. Ils vinrent à nôtre bord. Ils étoient surpris entr'autres choses, de ce que l'on avoit pû amener d'aussi grosses ancres au travers des rapides du Fleuve de St. Laurent. Cela les obligeoit de dire souvent dans leur langue le mot de Gannoron, qui signifie, voilà qui est admirable. Ces Barbares s'étonnoient sur tout, de ce que n'ayant point veu d'apparence de Vaisseau en allant à la guerre, ils le voioient tout

achevé à leur retour, en un lieu, où on n'en avoit jamais veu à deux cens cinquante lieus des habitations du Canada.

J'avertis alors nôtre Pilote de ne plus tenter de remonter les grands courans, qui sont à l'embouchure du Lac Erié, jusqu'a nouvel ordre. Nous redescendîmes le 16. & le 17. sur le bord du Lac Ontario, & nous fimes remonter la Barque que nous avions amenée du Fort de Frontenac jusques à la grosse Roche de la Riviere de Niagara nous y mouillâmes l'ancre au pied des trois montagnes, où il faut faire le portage à cause du grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, comme nous l'avons dit.

Le Pere Gabriel, qui étoit âgé de soixante quatre ans soutint les travaux de ce voiage, & monta & décendit par trois fois ces trois montagnes, qui sont assez hautes, & assez escarpées dans cet endroit du portage. Notre monde fit plusieurs voiages pour porter les munitions de guerre, & de bouche, & les autres agrets du navire. Ce voiage fût assez pénible, parce qu'il y a deux grandes lieues de chemin à faire à chaque fois. Il fallut quatre hommes pour porter la plus grosse de nos ancres : mais on leur donna de l'eau de vie pour les encourager, & cela étant achevé nous nous rendîmes tous ensemble à l'embouchure du Lac Erié.

Pendant que nous étions là, le Sieur de la Salle me dit qu'il avoit appris d'un de ses hommes, que j'avois blamé l'intrigue de quelques Ecclesiastique du Canada avec les Iroquois, & leurs voisins de la nouvelle Jorck près de la nouvelle Orange. Je me tournai vers nos Religieux, à qui je dis que le Sieur de la Salle vouloit me surprendre, en m'obligeant d'invectiver contre des gens qu'il vouloit faire passer pour des negotians : après quoi baissant mon ton de voix, je finis le discours en disant, que les faux rapports qu'on lui avoit faits, ne m'empécheroient pas d'avoir bonne opinion des gens, avec qui je voiois qu'il avoit dessein de me brouiller, & que j'abandonnerois plutôt notre entreprise, que de souffrir qu'on m'en imposât davantage.

Cette réponse obligea le Sieur de la Salle de me dire, qu'il étoit persuadé, que ceux qui lui avoient fait ces rapports étoient de mal-honêtes gens, & qu'il auroit soin de moi dans notre voiage; qu'il prendroit même mes interests par tout. A dire le vrai il craignoit que je ne le quittasse. Il avoit même attiré le Pere Gabriel avec nous sans congé du Superieur. Ce bon vieillard s'étoit fié à une lettre de pur compliment, que le Commissaire Provincial du Canada, nommé le Peré Valentin le Roux, avoit écrite au dit Sieur de la Salle, & par laquelle il lui disoit qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Cependant ce Commissaire Provincial crut que ce Religieux ne partiroit point sans congé par écrit. Pour cet effet il vint en Canot au Fort de Frontenac : mais il n'y trouva plus le Pere Gabriel, qui étoit deja parti pour Niagara sur la parole du Sieur de la Salle.

Depuis cela le Pere Commissaire envoya une obedience à ce bon Religieux, laquelle le Sieur de la Salle avoit extorquée de lui. Cependant il craignoit avec raison, qu'on ne lui reprochât d'avoir exposé uu homme de cet age à une entreprise aussi pénible & aussi dangereuse, comme l'évenement aussi l'a fait voir, selon que nous le dirons ci-apres.

Le Sieur de la Salle ayant appris, que j'étois allé avec ledit Pere Gabriel pour visiter le grand Saut de Niagara, il nous y vint trouver avec quelques rafraichissemens afin de m'apaiser, & d'empêcher mon retour en Canada, parce qu'il avoit dessein de m'engager à faire le voiage avec lui. Il n'eut pas beaucoup de peine à m'adoucir, parce que j'avois autant d'envie que lui de faire cette déeouverte. Ainsi nous nous rendîmes ensemble au commencement du mois d'Aoust 1679. au lieu où nôtre Vaisseau étoit prêst à faire voile.



CHAPITRE XIX.

Description du troisiéme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.

Nous avons remarqué ci devant, que lés Espagnols ont été les premiers qui ont découvert le Canada, & que nos Religieux ont été les premiers, qui s'y sont rendus avec les Colonies Françoises. Ces bons Peres étoient grands amis des Sauvages Hurons, qui leur avoient apris que les Iroquois alloient souvent en guerre au delà de la Virginie, ou Nouvelle Suede près d'un Lac, qu'ils appelloient Erigé, ou Erié, qui signifie le Chat, ou Nation du Chât. Et parce que ces Barbares ramenoient des Esclaves de cette Nation du Chat en revenant a leurs Cantons tout du long de ce Lac, les Hurons l'avoient nommé en leur langue Erigé, ou Eriké, le Lac du Chat ce que les Canadiens en adoucissant ce mot ont appellé le Lac Erié, comme nous l'avons remarqué ci-devant.

Nous avions tâché plusieurs fois de remonter les courans du Détroit pour entrer dans le Lac Erié: mais le vent n'avoit pas encore été asse fort pour cela. Il fallut donc attendre, qu'il nous fût favorable. Cependant le Sieur de la Salle fit travailler par nos gens à défricher quelques terres à l'Ouest du Détroit de Niagara, & nous y semâmes plusieurs herbes potageres pour ceux, qui pourroient venir s'habituer en cet endroit, afin d'entretenir la communication des Barques pour la correspondance de la navigation de Lac en Lac. Nous trouvâmes en ce lieu là du cerfeuil sauvage, & une quantité prodigieuse de roquembolles, qui y viennent naturellement.

Nous laissames le Pere Melithon à l'habitation que nous avions faite au dessus du Saut de Niagara avec des Commis & des gens pour travailler. Nôtre monde se cabanna sur le bord de la Riviere, afin que le Vaisseau pût monter plus aisément sur le Lac: cependant nous faisions tous les jours le service divin sur le Vaisseau, & nos gens demeuroient à terre, d'où ils pouvoient même entendre le Sermon aux jours de Festes, & le Dimanche.

Le Vent de Nord-Est s'étant fortifié, nous nous embarquames au nombre de trente-deux personnes avec deux de nos Religieux, qui nous étoient venus joindre. Le Vaisseau étoit bien pourveu d'armes, de vivres & de marchandises. Il y avoit sept petites pieces de Canon.

Les eaux sont extrémement rapides dans ce Détroit à l'entrée du Lac Erié. Il n'y a ni homme, ni bête, ni barque ordinaire, qui soit capable de leur resister. Il n'est donc presque pas pos-

sible de remonter ce courant; cependant nous en vinmes à bout, & nous surmontâmes ces violens rapides de la Riviere de Niagara par une espece de merveille & contre l'opinion de notre Pilote même. Nous faisions haler le Vaisseau à la voile, quand le vent étoit assez fort, & dans les endroits les plus difficiles nos Matelots faisoient des touées, pendant que dix ou douze hommes tiroient à force par terre. Nous entrâmes ainsi heureusement à l'entrée du Lac Erié.

Nous fimes voile le 7 du mois d'Aoust de la même année 1679. faisant notre route à l'Est quart Sud-Ouest. Après avoir chanté le *Te Deum* nous fimes une décharge de tout le Canon, & des Arquebuses à croc en presence de plusieurs guerriers Iroquois, qui ramenoient des Esclaves de Tintonha, c'est à dire de la nation des prairies. Ce peuple est éloigné de plus de quatre cens lieues de leurs Cantons. On entendoit ces Barbares crier, *Gannoron* pour marquer leur admiration.

Ceux qui nous avoient rendu visite ci-devant ne manquerent pas de porter la nouvelle de la grandeur de notre Vaisseau, dont ils avoient pris la mesure, aux Hollandois (a) qui demeurent à la Nouvelle Jorck. Les Iroquois ont un fort grand commerce avec eux de pelleteries, & d'autres peaux, qu'ils leur portent pour en avoir des armes à feu, & des capots, dont ils se couvrent pendant le froid.

Au reste quoi que les Ennemis de nôtre grande découverte eûssent fait courir le bruit, à dessein de traverser nôtre entreprise, que le Lac Erié étoit rempli de battures & de bancs de sable, qui en rendoient la navigation impossible, nous ne laissâmes pourtant pas en sondant de temps en temps, de faire plus de vingt lieues pendant l'obscurité de la nuit. Le 8. le vent favorable nous fit faire environ quarante cinq lieues de chemin, & nous vîmes presque toujours les deux terres distantes entre l'Est & l'Ouest d'environ 15. ou 16. lieues de largeur. La plus belle navigation du monde est à l'Ouest de ce Lac Erié. Il y a trois caps, ou grandes pointes de terre, qui avancent dans le Lac. Nous parâmes le premier, qui est le plus grand, & nous le nommames du nom de Saint François.

Le 9. nous parames les deux autres caps, ou pointes de terre, qui portent au large: mais nous ne vîmes aucune Isle, ni batture à l'Ouest de ce Lac. Seulement nous apperçûmes une grande Isle au Sud-Ouest, distante d'environ 7. ou 8. lieues des terres du Nord, & cette Ile fait face au Détroit, qui décend du Lac Huron.

Le 10. de grand matin nous passames entre la grande Ile, qui est au Sud-Ouest, & sept ou huit petites Iles, & une Islette de sable située à l'Ouest. Nous abordames à l'entrée du Détroit, qui se décharge du Lac Huron dans le Lac Erié.

Le 11. nous entrames plus avant dans l'embouchure du Détroit, & nous passâmes entre deux Ilettes qui font une perspective fort charmante. Ce Détroit est plus beau que celui de Niagara. Il a trente lieues de longueur, comme nous l'avons dit, & est large d'une lieue presque par tout, excepté dans son milieu, où il s'élargit, & forme ce petit Lac, que nous avons nommé de Sainte Claire. La navigation est bonne des deux côtez des terres, qui sont basses, & unies par tout.

L'endroit de ce Détroit est un pais très-

(a) Ce païs apartient aujourd'hui aux Anglois.

très bien situé, & d'un Sol fort temperé. Il est Nord & Sud. On le voit bordé de vastes prairies, qui sont terminées par des côteaux pleins de vignes, d'arbres fruitiers, de bocages & de bois de haute fûtaye. Tout cela est distribué d'espace en espace, & l'on diroit que ce sont autant de lieux de plaisance, placez dans de belles campagnes. On y trouve quantité de cerfs, de biches, de chevreuils, & d'ours peu farouches, & tres-bons à manger, plus delicieux que le porc frais de l'Europe. On y trouve aussi des poules d'Inde, & des cignes en quantité. Les hautbans de nôtre Vaisseau étoient garnis de plusieurs bêtes fauves, que nos gens avoient tuées à la Chasse.

Le reste de ce Détroit est couvert de Forests de noyers, chataigniers, pruniers, poiriers, & vignes sauvages, dont nous fimes un peu de vin. Il y a aussi toutes sortes de bois propres à bâtir. Ceux qui auront le bonheur de posseder un jour les terres de cet agreable & fertile Détroit, auront de l'obligation à ceux qui leur en ont frayé le chemin, & qui ont traversé le Lac Erié pendant cent lieues d'une navigation inconnue.

CHAPITRE XX.

Description de ce qui se passa pendant la traverse que nous fimes du Détroit qui est entre le Lac Erié, & le Lac Huron.

J'Avois souvent proposé au Sieur de la Salle, qu'il seroit à propos de faire un établissement au Détroit qui est entre le Lac Erié, & le Lac Ontario, dans l'endroit ou la pêche est abondante en poissons de differentes especes. Cela auroit servi à entretenir la communication des barques, qui seroient venues du Fort de Frontenac : & d'ailleurs on y auroit mis les forgerons, dont on avoit parlé aux Iroquois pour le service de leurs principaux Cantons. J'ajoutois à cela, que l'on auroit attiré par ce moien la plus grande partie du commerce, en donnant les marchandises à prix raisonnable à ces Barbares: qu'il trouveroit en cela un moien facile de s'enrichir, & que la Religion s'y établiroit par des Colonies, qui ne manqueroient pas de l'y faire connoitre.

Mais ni le Sieur de la Salle, ni les Canadiens, qui étoient avec lui n'étoient d'humeur de se borner à un établissement de cent lieues en cent lieues. Ils me firent connoître qu'ils apréhendoient d'être dévancez dans leur découverte par leurs envieux : mais dans le fond leur but étoit d'enlever toutes les pelleteries, & les peaux d'élans, & de bêtes fauves, qui se trouvoient chez les Sauvages les plus éloignez; & comme cela ils prétendoient se faire riches en peu de temps. Tant il est vray que l'esprit humain est d'une avidité extreme, & qu'il ne sçait jamais se borner.

Voyant que je ne pouvois leur persuader ce premier établissement, je leur fis connoitre, que ce second détroit devoit les tenter pour nous y établir la seconde année de nôtre découverte. Nous y trouvions en effet tous les avantages possibles, parce qu'étant au milieu d'un grand nombre de Sauvages, ils viendroient tous à nous pour le commerce. D'ailleurs je leur faisois connoitre, que c'étoit là aussi le moien d'avancer le Regne de Dieu, qui

qui ne manqueroit pas de benir leur entreprise.

Mais tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit du Sieur de la Salle. Et à dire le vrai de mon côté j'eusse eu de la peine à prendre ce parti, parce qu'il eut fallu renoncer au grand dessein de notre Découverte. Par dessus tout cela j'esperois fortement, que nous trouverions encore de plus grands avantages dans des Pays plus éloignez, que dans le lieu où nous nous trouvions alors.

L'entrée de ce Détroit a un courant d'une grande rapidité : cependant il s'en falloit de la moitié qu'il ne fût aussi violent que celui de Niagara. Nous le surmontâmes en faisant nôtre route au Nord, & au Nord-Est jusques au Lac Huron. Il y avoit peu de profondeur sur tout à l'entrée & à la sortie du Lac de Sainte Claire.

La décharge du Lac Huron se divise en cet endroit en plusieurs canaux presque tous barrez par des battures de sable. On fut obligé de les sonder tous, & enfin on en decouvrit un fort beau & profond du moins de deux ou trois brasses d'eau, & un autre canal au milieu qui en avoit jusques à huit, large de près d'une lieue par tout. Notre Vaisseau y fût arrêté quelques jours par le vent contraire: mais cette difficulté étant surmontée il s'en trouva une plus grande à l'entrée du Lac Huron. Le vent de Nord avoit soufflé quelque temps avec assez de violence. La grande abondance d'eaux, qui vient du Lac Superieur, du Lac des Illinois, & de celui des Hurons avoit tellement augmenté le courant ordinaire, qu'il étoit presque aussi rapide que celui du Détroit de Niagara. Il fût donc impossible de le remonter à la voile, quoy qu'on fût aidé d'un bon vent de Sud : ainsi on fut obligé de mettre douze de nos hommes à terre, qui tirerent le Vaisseau pendant un demi-quart d'heure, au bout duquel nous entrâmes avec nôtre Vaisseau dans le Lac Huron. Ce fût le 23. du mois d'Aoust.

Nous chantâmes le *Te Deum* pour la seconde fois pour rendre graces du bon succés de nôtre navigation jusques là. Nous trouvâmes dans ce Lac une grande Baye, où les anciens Hurons habitoient. Il avoient été convertis à la Religion Chrêtienne par les premiers de nos Recollects qui vinrent en Canada: mais dans la suite ils ont été presque tous détruits par les Iroquois.

CHAPITRE XXI.

Relation de nôtre Navigation sur le Lac Huron jusques à Missilimakinak.

Ayant ainsi heureusement surmonté plusieurs rapides affreux pendant près de trois cens lieues de chemin depuis Quebec jusques au Lac Huron ; le même jour que nous y arrivâmes, notre Vaisseau fit voile tout du long de la côte Orientale avec un bon vent frais ayant le cap au Nord Est. Il dura jusqu'au soir, que le vent s'étant tourné au Sud-Ouest avec beaucoup de violence on mit le cap au Nord-Ouest, & le lendemain nous nous trouvâmes à la veue de terre par une espece de miracle. Pendant la nuit nous avions traversé une grade Baye, qu'on appelle Sakinam, & qui a plus de trente lieues de profondeur.

Le 24. on continua de faire porter au Nord-Ouest jusqu'au soir, que le calme nous prit entre les Iles, où il

n'y avoit que deux brasses d'eau tout au plus. Nous allâmes avec les basses voiles pendant une partie de la nuit chercher un mouillage: mais nous n'en trouvâmes point dont le fond fût bon, & le vent commençant à souffler de l'Oust nous fimes mettre le cap au Nord pour gagner le large en attendant le jour. On passa la nuit en sondant devant le Vaisseau, parce que nous avions remarqué, que nôtre Pilote, qui étoit fort habile, mais qui n'avoit jamais fait de pareilles navigations, étoit assez negligent à cet égard. On continua de cette maniere à sonder pendant le reste du voiage.

Le 25. le calme continua jusques à midi, & nous poursuivîmes nôtre route au Nord Ouest à la faveur d'un bon vent de Sud, qui se changea bientôt en Sud Ouest. A minuit on fut obligé de porter au Nord à cause d'une grande pointe, qui s'avançoit dans le Lac. Mais on l'eut à peine doublée, que nous fûmes surpris d'un furieux coup de vent, qui nous contraignit de louvoier avec deux pacfis, & de mettre ensuite à la cape jusqu'au jour.

Le 26. la violence du vent nous obligea de faire amener le mat de hune, de faire amarer les vergues sur le pont & de demeurer côte à travers. A midi les vagues demeurant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes obligez de relâcher le soir parceque nous ne trouvions point de mouillage ni d'abri. A ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre tout épouvanté, disant qu'il recommandoit son entreprise à Dieu. Nous avions accoutumé pendant tout le voiage de nous mettre tous à genoux pour faire les prieres du soir & du matin, & pour chanter des Hymnes. Mais la tempête étoit si violente, que nous ne pouvions nous tenir sur le pont du Vaisseau. Ainsi dans cette extremité chacun faisoit ses devotions en particulier, comme il pouvoit. Il n'y eut que nôtre Pilote, qui ne put jamais y être porté. Il se plaignoit, que le Sieur de la Salle l'avoit amené là pour lui faire perdre la gloire, qu'il avoit acquise en tant de navigations, dont il étoit sorti à son honneur.

Dans ce facheux contretemps nous priames le Sieur de la Salle, qui étoit nôtre Chef de faire un voeu particulier; ce qu'il fit. Cependant le vent s'étant un peu diminué l'on fit mettre à la cape toute la nuit, & nous ne derivâmes qu'une lieue ou deux au plus.

Le 27 au matin on fit voile au Nord-Ouest, qui se changea le soir en un petit vent alizé du Sud-Est, à la faveur duquel nous arrivâmes le même jour à Missilimakinak On y mouilla à six brasses d'eau dans une anse, où il y avoit un bon fond de terre glaise. Cette anse est abriée du Sud-Ouest jusques au Nord avec une batture de sable, qui la couvre un peu du Nord-Ouest: mais elle est exposée au Sud, qui y est très-violent.

Missilimakinak est une pointe de terre à l'entrée, & au Nord du 3. Détroit, par ou le Lac des Illinois se décharge dans celui des Hurons. Ce Détroit a nue lieue de large, & trois de long. Il court à l'Ouest. A quinze lieues à l'Est de Missilimakinak on voit une autre pointe, qui est à l'entrée du Canal, par lequel le Lac Superieur se décharge dans celui des Hurons. Ce Canal a cinq lieues d'ouverture, & environ quinze de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Iles,

&

& se rétrécit peu à peu jusques au Saut de Sainte Marie, qui est un rapide plein de Rochers, par lequel le Lac Superieur jette ses eaux, en les précipitant d'une maniere violente, dans ce Lac des Hurons. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en perchant en Canot: mais pour plus grande sureté il faut porter le Canot, & les marchandises, que l'on y méne pour traiter avec les nations, qui sont au Nord du Lac Superieur.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits. Ceux qui sont établis à la pointe de terre de Missilimakinak, sont Hurons, & les autres, qui sont à cinq ou six arpens au delà, sont nommez les Outaouatz. Le jour de nôtre arrivée avec le Vaisseau fût le 28. d'Aoust. 1679. Ces Barbares fûrent tout interdits de voir un Vaisseau dans leur Pays, & le bruit du Canon les épouvanta extraordinairement.

Nous allames dire la Messe chez ces Outaouatz, & pendant le service le Sieur de la Salle, qui étoit bien couvert & qui avoit un manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poser les armes le long de la Chapelle, que l'on avoit couverte d'écorce d'arbres. Le Sergent y laissa un factionnaire pour les garder. Les Chefs des Outaouatz nous firent leurs civilitez à leur mode en sortant du service divin. Cependant notre Vaisseau le Griffon étoit à l'ancre dans cette anse, & nous regardions avec plaisir ce grand bâtiment, qui étoit tres-bien équipé. Il étoit entouré de cent ou six vingt Canots d'écorce, qui alloient, & qui revenoient de la pêche des poissons blancs, & des truites de 50. ou 60. livres. Ces Sauvages les prennent avec des rets qu'ils tendent parfois à quinze ou vingt brasses d'eau. C'est par le moien de cette pêche qu'ils subsistent.

Les Hurons ont leurs Villages entourez de pallissades de vingt cinq pieds de haut. Ils sont situez fort avantageusement sur une hauteur, qui est vers cette grande pointe de terre vis à vis de Missilimakinak. Ces Sauvages nous firent paroître le lendemain, qu'ils faisoient plus d'estime de notre venue que les Outaouatz, & ce n'étoit pourtant qu'un faux-semblant. Ils firent une salve de tous les fusils qu'ils avoient, & la recommencerent trois fois pour faire honneur à notre Vaisseau & à nous.

La pensée leur en avoit été suggerée par quelques Européens, qui viennent en ces lieux là, & qui y font un commerce considerable avec ces Barbares. Le but de ces gens-là étoit de gagner le Sieur de la Salle par ces dehors, parce qu'il leur pôrtoit ombrage. Leur dessein étoit en cela de mieux jouer leur personnage dans la suite en faisant connoitre que ce Vaisseau alloit être la cause de la ruine des particuliers, puis qu'il étoit aisé de voir, que celui qui l'avoit fait construire, vouloit se rendre maître du commerce, & l'attirer tout à lui; ce qui ne pouvoit servir qu'à le rendre odieux.

Les Hurons & les Outaouatz font des alliances ensemble pour s'opposer en commun à la fureur de l'Iroquois, qui est leur ennemi juré. Ils cultivent du blé d'Inde, dont ils vivent toute l'année, aussi bien que du poisson qu'ils prennent. Ils en assaisonnent leur sagamité, qui est une espece de bouillie qu'ils font avec de l'eau & de la farine de ce blé d'Inde, qu'ils pilent ordinairement dans une espece de mortier, qu'ils font du tronc d'un arbre, qu'ils creusent par le moyen du feu.

Les

Les Sauvages de Sainte Marie du grand Saut ſont appellez par nous les Sauteurs, parce qu'ils ont leur demeure près de ce grand Saut. Ils ſubſiſtent par le moien de la Chaſſe des Cerfs, des Orignaux, ou Elans, & de quelques Caſtors, & par la pêche qu'ils font de ces poiſſons blancs, dont nous avons parlé. Il s'en trouve en grande abondance dans leurs Cantons: mais la pêche en eſt fort difficile à tout autre qu'à ces Sauvages, qui y ſont élevez dés leur enfance. Ces Sauteurs ne ſement point de blé d'Inde, parce que le terroir où ils habitent, n'y eſt pas propre. Les brouillards qui ſont fort fréquens ſur le Lac Superieur, étouffent, & font ordinairement mourir tout le blé qu'ils peuvent ſemer.

Miſſilimakinak & le Saut de St. Marie ſont les deux paſſages les plus conſiderables de tous les Sauvages de l'Oueſt & du Nord. C'eſt par là qu'ils portent leurs pelleteries aux Canadiens, & qu'ils vont en commerce tous les ans à Mont-réal, avec plus de deux cent Canots, afin d'abréger leur chemin de plus de cinquante lieues juſques à Quebec.

Pendant que nous demeurâmes à Miſſilimakinak, les Sauvages ſurpris de nôtre arrivée venoient voir nôtre Vaiſſeau comme une choſe qui n'avoit jamais été veue ſur ces Lacs. Cette entrepriſe pouſſée juſques là devoit être ſoûtenue par toutes les perſonnes bien intentionées pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Etat. Cependant nous trouvâmes des diſpoſitions & des effets bien contraires. On avoit déja donné de mauvaiſes impreſſions aux Hurons, aux Outaouatz de l'Ile, & aux Nations voiſines, afin qu'ils en priſſent ombrage. Les quinze hommes que le Sieur de la Salle avoit envoiez devant dés le printemps paſſé, étoient prévenus à ſon deſavantage, & débauchez de ſon ſervice. Une partie des marchandiſes qu'on leur avoit miſes en main étoit diſſipées. Bien loin d'avoir pouſſé juſques aux Illinois pour y faire la traite ſuivant l'ordre qu'ils en avoient, le Sieur de Tonti, qui étoit à leur tête, nous dit, qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour les retenir dans la fidelité, mais inutilement.

Les grands vents, qui ſont ordinaires en cette ſaiſon, ou plutôt l'intereſt du commerce, retardérent longtemps pluſieurs de nos hommes, qui ne revinrent qu'au mois de Novembre à Miſſilimakinak. Cela nous obligea voiant l'aproche de l'hyver, de partir ſans attendre que notre nombre fût complet.

CHAPITRE XXII.

Quatriéme embarquement de Miſſilimakinak pour entrer dans le Lac des Ilnois.

LE deuxieme de Septembre nous levames l'ancre, & nous entrames dans le Lac des Illinois. Nous arrivames à une Ile ſituée à l'entrée de la Baye des Puans, à quarante lieues de Miſſilimakinak. Elle eſt habitée par des Sauvages de la Nation nommée Poutouatamis, où nous trouvames quelques Canadiens, que le Sieur de la Salle avoit envoiez en traite les années precedentes. Ils lui avoient amaſſé une aſſez bonne quantité de Pelleteries.

Le Chef de cette nation, qui avoit été

été autrefois en Canada, avoit une extreme consideration pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui en étoit Gouverneur. Ce Sauvage qui avoit de l'esprit, fit danser le Calumet par ses Soldats. C'est une Cérémonie que nous decrirons ci-aprés. Mais il survint une tempeste, qui dura quatre jours: cependant notre Vaisseau étoit mouillé à trente pas du bout de l'Anse. Ce Capitaine, qui croioit, que notre bâtiment alloit échouer, vint nous joindre en Canot avec un danger extréme. Mais malgre la force des vagues, qui étoient extraordinairement élevées par cette tempête, nous le tirâmes avec son Canot dans le Vaisseau. Il nous dit d'un ton resolu qu'il risquoit tout, parce qu'il vouloit perir avec les Enfans d'Onnontio Gouverneur du Canada, qui étoit son ami particulier. Cependant la tempête s'appaisa, & nous fûmes delivrez du danger qui nous menaçoit.

Là le Sieur de la Salle, qui ne prit jamais les avis de personne, resolut de renvoyer nôtre Vaisseau à Niagara chargé de toutes les pelleteries qu'il avoit traitées afin de payer ses Créanciers. On y laissa plusieurs marchandises, & des outils, qui étoient trop difficiles à transporter; mais nôtre Pilote avec cinq Matelots habiles avoit ordre de revenir ensuite avec le même bâtiment pour rejoindre nos gens aux Illinois. Ils mirent à la voile le 18. de Septembre avec un petit vent d'Oüest fort favorable faisant leur adieu d'un seul coup de Canon. On n'a jamais pu savoir, quelle route ils avoient tenue, & quoi qu'on ne doute pas que le Vaisseau n'ait peri, on n'a pourtant jamais pu aprendre de circonstances de leur naufrage, que les suivantes.

Le Vaisseau ayant moüillé au Nord du Lac des Illinois, le Pilote Luc, qui étoit mécontent, comme nous l'avons remarqué, voulut suivre une certaine route à sa tête contre le sentiment de quelques Sauvages, qui ne manquent pas de bon sens. Ils l'assuroient, qu'il faisoit fort dangereux au milieu du Lac à cause des violentes tempêtes qui s'y élevent ordinairement. Il méprisa ces avis, & contina sa navigation. Il ne consideroit pas que l'abri où il étoit, l'empêchoit de connoître la force du vent. A peine fût il à un quart de lieuë de la côte; que ces Sauvages virent le Vaisseau agité d'une maniere extraordinaire sans pouvoir resister à la violence de la tempête. Ils le perdirent donc de veue en fort peu de temps, & ils crurent qu'il fût poussé contre quelque banc de sable, où il demeura enseveli. Nous aprîmes toutes ces choses l'année suivante. Il est certaîn que la perte de ce Vaisseau couta plus de cinquante ou soixante mille frans, tant en marchandises, outils, & pelleteries, qu'en hommes, agrets, & voitures du Canada jusques au Fort de Frontenac en Canots d'écorce. Cela paroitra incroiable à ceux qui connoissent la foiblesse de ces sortes de bâtimens, & la pesanteur des Ancres & des Cables, dont on devoit donner onze frans de voiture pour chaque cent pesant. Cependant la chose est telle que je la dis, & j'ai été temoin de tout.

CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer notre découverte depuis les Poutouatamis jusques aux Miamis, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.

NOus partîmes le 19. Septembre avec quatorze hommes en quatre Ca-

Canots, dont je conduisois le plus petit chargé de cinq cens livres avec un Charpentier nouvellement venu d'Europe, qui ne savoit point parer les vagues : enfin j'avois toute la peine de gouverner ce petit bâtiment pendant le gros temps. Les quatre Canots d'écorce étoient chargez d'une forge avec toutes ses fournitures, de Charpentiers, de Menusiers, & de Scieurs de long, avec des armes & des marchandises.

Nous prîmes nôtre route au Sud vers la terre ferme, éloignée de quatre lieuës de l'Isle des Poutoüatamis. Au milieu de la traverse, & dans le plus beau calme du monde il s'éleva tout d'un coup un orage, qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour nôtre navire, & beaucoup plus pour nous mêmes, qui achevions cette grande traverse pendant la nuit qui étoit obscure. Nous criions sans cesse les uns aux autres afin de ne nous point écarter. L'eau entroit souvent dans nos Canots. Ce vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille à celle des plus grandes tempêtes de Mer. Cependant nous gagnâmes enfin la terre dans une petite Anse de sable, & nous nous arretâmes là cinq jours pour attendre, que le Lac fût appaisé. Pendant ce sejour notre Chasseur Sauvage, qui nous accompagnoit, ne tua qu'un porc-epic, qui servit d'assaisonnement à nos citroüilles, & au blé d'Inde que nous avions.

Le 25. nous continuâmes nôtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la côte occidentale du Lac des Illinois. Mais le vent s'étant levé un peu trop fort, nous fûmes obligez de mettre pied à terre sur un Rocher pelé, sur lequel nous essuiâmes la pluie & la neige pendant deux jours à l'abri de nos couvertures. Nous avions un petit feu, que nous entretenions avec le bois, que les vagues nous amenoient.

Le 28. Après la célebration de la Messe nous entrâmes assez avant pendant la nuit, jusques à ce qu'un tourbillon de vent nous força de débarquer sur la pointe d'un Rocher couverte de broussailles, où nous demeurâmes trois jours; & nous y consumâmes le reste de nos vivres. Il consistoit en blé d'Inde, & en citroüilles, qu'on avoit acheté des Poutoüatamis; & nous n'avions pu en faire une plus grande provision, parce que nos Canots étoient trop chargez, & que nous esperions d'en trouver sur nôtre route.

Nous partîmes de là le premier d'Octobre, & nous arrivâmes, après avoir fait douze lieuës à jûn, près d'un autre Village des Poutoüatamis. Ces Sauvages accoururent tous sur le bord du Lac pour nous recevoir, & pour nous aider à sortir de ces vagues, dont la fureur s'augmentoit extraordinairement. Le Sieur de la Salle craignant que ses gens ne desertassent, & que quelqu'un d'entr'eux ne dissipât une partie des marchandises mal à propos, trouva bon de passer outre; & nous fûmes obligez de le suivre à trois lieuës au de là du Village de ces Barbares nonobstant le danger où nous étions de perir. En effet il ne trouva point de meilleur moyen de se sauver que de se jetter à l'eau avec ses trois Canoteurs. Ils enleverent tous ensemble son Canot avec sa charge, & le trainerent à terre malgré les vagues, qui les couvroient par fois jusques par dessus la tête.

Il vint ensuite recevoir le Canot que je gouvernois avec un homme, qui n'avoit point d'experience dans ce mêtier. Je me jettai dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous enlevâmes ainsi nôtre petit bâtiment, & nous fûmes rece-

voir de la même maniere les deux autres Canots: & parceque les vagues forment en se brisant à terre un certain crochet, qui tire au large; ceux qui croient être en assurance, sont encore en quelque danger, à cause que la vague donnant à terre impetueusement se retire en même temps au large avec la même violence. Je fis donc un effort, & je mis sur mes épaules nôtre bon Vieillard Recollet, qui nous accompagnoit. Ce bon Religieux se voiant hors de danger, ne laissa point, tout mouïllé, qu'il étoit, de faire paroître une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucune habitude avec les habitans de ce Village, nôtre Commandant fit mettre d'abord toutes les armes en état. Ensuite il se posta sur une éminence, où il étoit difficile de nous surprendre, & on pouvoit s'y defendre avec peu de gens contre un plus grand nombre. Il envoia trois de ses hommes au Village pour y acheter des vivres à la faveur du Calumet de paix que les Poutouatamis de l'Ile nous avoient donné, & qu'ils avoient accompagné de leurs danses, & de toutes les autres Ceremonies, dont ils se servent dans leurs Festins, & dans leurs solemnitez publiques.

CHAPITRE XXIV.

*Description du * Calumet.*

IL faut avouer que le Calumet est quelque chose de fort mysterieux parmi les Sauvages du grand Continent de l'Amerique Septentrionale. Ces Barbares s'en servent dans toutes leurs affaires les plus importantes. Cependant ce n'est dans le fond & à proprement parler qu'une grande Pipe à fûmer, dont nos Européens font tres peu d'état. Quand ils veulent parler d'un homme lache, & efféminé, ils disent ordinairement, qu'il ne vaut pas une pipe de tabac.

Il n'en est pas de même parmi les nations Sauvages de l'Amerique. Ce Calumet est une espece de grande pipe à fumer, qui est faite de marbre rouge, noir, ou blanc, & ressemble assez à un marteau d'armes. La teste en est bien polie, & le tuyau long de deux pieds & demi, est une canne assez forte, ornée de plûmes de toutes sortes de couleurs, avec plusieurs nattes de cheveux de femmes entre-lassées de diverses manieres. On y attache deux ailes, & cela est assez semblable au caducée de Mercure, ou à la baguette que les Ambassadeurs de paix portoient autrefois à la main.

Cette canne est fourée dans des cols de Huars, qui sont des oiseaux tachetez de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des cols de canars branchus, qui font leurs nids dans des creux d'arbres, quoique l'eau soit leur élement ordinaire. Ces canars sont bigarrez de trois ou quatre couleurs differentes. Au reste chaque nation embellit le calumet selon son usage & selon son inclination particuliere.

Un calumet, tel que je viens de le representer, sert d'assurance à tous ceux qui vont chez les Alliez de ceux qui l'ont donné. Jamais on ne fait d'Ambassade parmi les Sauvages qu'on ne porte cette marque exterieure, & c'est le Symbole de la paix. Tous ces Barbares sont generalement persuadez, qu'il

* Voi. la fig. p. 250.

qu'il leur arriveroit de grands malheurs, s'ils avoient violé la foi du calumet. Toutes leurs entreprises de paix & de guerre, & leurs ceremonies les plus considerables sont séellées, & comme cachetées du calumet. Ils y font ordinairemement fumer du tabac exquis à ceux avec qui ils ont conclu quelque affaire de consequence. J'aurois peri plusieurs fois dans ce voiage, si je ne me fusse servi du calumet, & c'est ce qu'on pourra voir dans la suite de cette Histoire, où j'auray à parler des monstres que j'ai-eu à vaincre, & des précipices, par où j'ay été obligé de passer dans cette decouverte.

Nos trois hommes ayant ce calumet pour passeport, & leur armes avec eux arrivérent au petit Village des Barbares, qui étoit à trois lieues du débarquement. Ils n'y trouverent personne, parce que les Sauvages ayant remarqué au passage de nos Canots, que nous ne les avions point abordez en passant près d'eux, avoient pris l'épouvante, & s'en étoient fuïs de leur Village. Ainsi nos hommes ayant tenté en vain de parler à quelqu'un de ces Barbares se chargerent du blé d'Inde qu'ils trouverent dans leurs Cabanes, & ils laisserent à la place des marchandises pour payer ce qu'ils avoient pris, après quoi ils revinrent nous trouver.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de haches, de fusils, d'arcs, de fleches, & de ces massues, qu'on appelle des casse-têtes, vinrent près du lieu où nous étions. Le Sieur de la Salle s'avanca pour leur parler avec quatre de nos gens armez de fusils, de pistolets, & de sabres. Il leur demanda ce qu'ils vouloient, & voiant qu'ils paroissoient interdits, il leur dit, qu'ils s'aprochassent, de peur que quelques uns de nos gens, qu'il feignit avoir envoyez à la Chasse, ne les tuassent, s'ils les trouvoient à l'écart. Il les fit asseoir au bas de l'eminence où nous étions postez, & d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens. On les entretint de diverses choses pour les amuser, jusques à ce que nos trois hommes fussent revenus du Village. Nos gens paroissant peu de temps aprês, les Sauvages se leverent, & firent un grand cri de joye, dés qu'ils virent le calumet de paix, qu'un de nos hommes portoit. Ils se mirent à danser à leur maniere, & bien loin de se fâcher de ce qu'on leur avoit pris du blé d'Inde, au contraire ils envoierent au Village pour en aporter d'autre, & ils nous en donnerent encore le lendemain autant que nous en pûmes mettre commodement dans nos Canots.

Cependant on jugea qu'il étoit à propos de faire abattre quelques arbres des environs, & on obligea nos gens de passer la nuit sous les armes afin d'éviter la surprise. Le jour suivant sur les dix heures du matin les Anciens du Village arriverent avec leur calumet de paix, & nous firent un très bon regal de quelque chevreuils qu'ils avoient tuez. Nous les remerciames par quelques presens de haches, de couteaux, & de quelques masses de rassades pour l'ornement de leurs femmes, dont ils demeurerent très-satisfaits.

CHAPITRE XXV.

Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois.

NOus partîmes le deuxiéme d'Octobre, & nous navigeâmes là pendant quatre jours le long du rivage du Lac. Il étoit bordé de grands côteaux escarpez jusques dans ledit Lac, & on y trouvoit à peine uné place propre à debarquer. On étoit même obligé tous les soirs de grimper sur le sommet, & d'y porter nos canots, & leurs charges, parce que nous ne voulions pas les laisser pendant la nuit exposez aux vagues qui battoient au pied. Nous fûmes aussi obligez par les vents contraires, qui furent fort violens pendant ces quatre jours, & plusieurs autres fois depuis, de prendre terre avec de grandes incommoditez. Il falloit pour s'embarquer, que deux hommes se missent dans l'eau jusqu'à la ceinture, & qu'ils tinssent le canot debout à la vague, selon qu'elle s'approchoit, ou qu'elle s'éloignoit de terre, jusques à ce qu'il fût chargé. On attendoit ensuite, que les autres fussent chargez de la même maniere, & on avoit presque toujours la même peine aux autres débarquemens.

Le blé d'Inde, que nous mangions assez modiquement, & les autres vivres nous manquant, nôtre bon Vieillard Recollet tomba plusieurs fois en défaillance. Je l'en fis revenir par deux fois avec un peu de confection d'hiacinte, que je conservois pretieusement Nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'uue poignée de blé d'Inde cuit sous la cendre, ou bouilli avec un peu d'eau. Pendant tout ce temps nous étions obligez de gagner le bon Pays, & de nager à force de bras des journées entieres. Nos gens ramassoient souvent de petites senelles, & des fruits sauvages, qu'ils mangoient avec une extréme avidité. Plusieurs en tomberent malades, & crûrent que ces fruits les avoient empoisonnez. Plus nous souffrions, plus il sembloit que Dieu me donnoit de forces. Je devançois souvent à la nage nos autres canots.

Pendant cette disette, celui qui a soin des moindres oiseaux, nous fit appercevoir des corbeaux, & des aigles, qui étoient sur le bord de ce Lac. Alors nous redoublâmes nos efforts pour approcher de ces Oiseaux carnaciers, & nous y trouvâmes la moitié d'un chevreuil fort gras, que les Loups avoient étranglé, & à demi mangé. Nous nous repûmes tous de cette viande, louant Dieu, qui nous avoit envoié ce secours si à propos.

Nôtre petite Flotte avançoit toujours de cette maniere vers le Sud, où nous trouvions le pays plus beau & plus temperé.

Le seiziéme d'Octobre nous commençames à trouver une grande abondance de chasse, & nôtre chasseur Sauvage, qui étoit fort habile tua des cerfs, & des chevreuils, & nos gens tuoient de leur côté des poules d'Inde fort grasses. Enfin le dixhuitiéme du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac des Illinois, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre. On alla à la découverte, selon la coûtume, dans les bois, & dans les prairies. On y trouva des raisins meurs, qui étoient fort bons, dont les grains étoient de la grosseur d'une prune de Damas. Pour avoir ce fruit il falloit abatre

les

les arbres ſur leſquels les Vignes rampent. Nous en fimes du vin, qui nous dura trois ou quatre mois, & nous le conſervions dans des gourdes, que nous mettions tous les jours dans le ſable, afin d'empêcher ce vin de s'aigrir. Afin de le faire durer davantage, nous ne celebrions la Meſſe que les Feſtes & les Dimanches, l'un après l'autre. Tous ces bois ſont remplis de Vignes, qui y viennent d'elles mêmes. Nous mangions de ce fruit pour nous ôter le dégouſt des viandes, que nous étions obligez de manger ſans pain.

L'on remarqua dans cet endroit des piſtes d'hommes toutes fraiches; ce qui nous obligea de nous tenir ſur nos gardes ſans faire aucun bruit. Nos gens obéirent pour un temps; mais l'un d'entr'eux ayant aperçu un Ours, ne put s'empecher de lui tirer un coup de fuſil, dont il tua cet animal. Il le fit tomber du haut d'un cheſne, ſur lequel il étoit grimpé, & le fit rouler enſuite de deſſus la montagne juſqu'au pied de nos cabannes.

Ce bruit nous fit découvrir à ſix vingt Sauvages de la nation des Outtouagamis, qui demeurent vers l'extremité de la Baye des Puans. Ils étoient cabannez dans nôtre voiſinage. Le Sieur de la Salle étoit fort inquiet de ces piſtes qu'il avoit veues, & blâma rudement nos gens de leur peu de prudence. Enſuite pour empêcher les ſurpriſes il mit une ſentinelle auprès de nos Canots, ſous leſquels on mettoit les marchandiſes pour les garantir de la pluie.

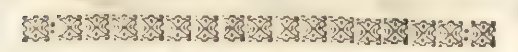
Cela n'empêcha pas, que la nuit quelques Sauvages favoriſez de la pluye, qui tomboit en abondance, ne ſe gliſſaſſent avec leur adreſſe ordinaire le long du côteau, où étoient nos Canots, ſans que la Sentinelle y prit garde. En couchant ſur le ventre l'un après l'autre ils deroberent le juſtau-corps du laquais du Sieur de la Salle, & une partie de ce qui étoit deſſous, qu'ils ſe donnerent de main en main : mais nôtre ſentinelle ayant oui le bruit, nous eveilla, & chacun courut à ſes armes. Les Sauvages étant découverts leur Capitaine cria qu'ils étoient amis. On lui répondit que l'heure étoit indue, & qu'on ne venoit ainſi pendant la nuit, que pour voler, ou pour tuer ceux qui ſeroient endormis. Il repliqua que le coup de fuſil qu'on avoit tiré, avoit fait croire à ceux de ſa nation, que c'étoit un parti d'Iroquois, qui ſont leurs Ennemis, parce que leurs voiſins ne ſe ſervent point de pareilles armes à feu; qu'ainſi ils s'étoient avancez à deſſein de les tuer : mais qu'ayant reconnu, que c'étoient des Européens du Canada, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience qu'ils avoient de les voir, les avoit empêchez d'attendre le jour pour nous viſiter, & pour fumer avec nous dans nôtre calumet. C'eſt le compliment ordinaire des Sauvages, & la plus grande marque qu'ils puiſſent donner de leur affection.

Nous fimes ſemblant de nous payer de ces raiſons, & on leur dit de s'aprocher au nombre de quatre ou cinq ſeulement, parce que leur jeuneſſe étoit accoutumée à voler, & que les Européeus n'étoient pas d'humeur à le ſouffrir. Quatre ou cinq Vieillards s'étant aprochez, nous les entretinmes juſqu'au jour, après quoi nous leur laiſſames la liberté de ſe retirer.

Après leur départ nos charpentiers de navire s'aperçurent, qu'ils avoient été volez : Et parce que nous ſavions, que c'étoit là le genie des Sauvages, &

Le

que nous ſerions expoſez toutes les nuits à de pareilles inſultes, ſi nous uſions de diſſimulation en cette rencontre, on reſolut d'en avoir raiſon. Le Sieur de la Salle à la tête de nos gens monta ſur une petite eminence en forme de près-qu'Ile, & eſſaia lui-même de trouver quelque Sauvage à l'écart. A peine eut il fait trois cens pas, qu'il trouva la route fraiche d'un Chaſſeur. Il le ſuivit le piſtolet à la main, & l'ayant joint bien-tôt après vis à vis d'un côteau, où j'amaſſois du raiſin avec le Pere Gabriel, il m'apella, & me pria de le ſuivre. Il ſe ſaiſit de ce Sauvage, & le donna en garde à ſes gens. Apres avoir ſeu de lui toutes les circonſtances du vol, il ſe mit encore en campagne avec deux de de ſes gens, & ayant pris un autre Sauvage des plus conſiderables, il lui montra de loin celui qu'il tenoit déja priſonnier, & enſuite le renvoia à ſes gens pour leur dire, qu'il féroit tuer leur camarade, s'ils ne raportoient tout ce qui avoit été volé pendant la nuit.



CHAPITRE XXVI.

Accommodement fait entre les Sauvages Outtouagamis & nous.

LA propoſition du Sieur de la Salle embaraſſa ces Barbares, parce qu'ils avoient découpé le juſtaucorps du laquais, & quelques autres hardes avec les boutons, qu'ils avoient partagé entr'eux. Ainſi ne pouvant pas les rendre entieres, & ne ſachant par quel moien ils pourroient delivrer leur camarade, ils reſolurent de nous l'arracher par force.

Le lendemain donc, qui étoit le 30. d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main pour commençer l'attaque. La preſqu'Iſle où nous étions logez, étoit ſeparée du bois ou les Sauvages paroiſſoient, par une plaine de ſable d'environ deux portées de fuſil. Ou remarqua, qu'au bout de cette plaine du côté du bois il y avoit pluſieurs petits tertres, dont le plus près de nous commandoit aux autres. Le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes avec leurs couvertures à demi roulées autour du bras gauche pour ſe couvrir contre les fleches des Sauvages. Il ſe mit en même tems à leur ſuite pour les ſoutenir.

Les Barbares voiant que nos hommes s'aprochoient pour les charger, les plus jeunes d'entr'eux s'écarterent, & ſe mirent à couvert d'un grand arbre, qui étoit ſur le côteau: mais cela n'empêcha pas, que leurs capitaines ne demeuraſſent près de nous. Il n'y en avoit que ſept ou huit qui euſſent des fuſils; les autres étoient ſeulement armez d'arcs & de fleches.

Nous étions trois Religieux occupez alors à dire notre office: & comme j'en avois plus veu que les autres en matiere de guerre, ayant ſervi de Miſſionaire dans les Armées, aux ſieges de Villes, & aux Batailles, ainſi que je l'ay remarqué ci-devant, je ſortis de nôtre cabanne pour voir quelle figure nos gens faiſoient ſous les armes. J'en remarquay deux, qui étoient blémes, & qui ſembloient être effrayez. Je les encourageay du mieux que je pus & je remarquay que leur pâleur ne les empéchoit pas de temoigner de la fierté & de la bravoure, auſſi bien que leur chef. Je m'aprochay enſuite des plus anciens des Sauvages. Ces gens me voiant ſans armes crurent bien,

bien, que je les abordois de mettre le hola, & pour être médiateur de leurs differens. L'un de nos hommes ayant remarqué une grande bande d'étoffe, qui servoit de frontal à l'un des Sauvages, s'en alla droit à lui, & la lui arrâcha de la tête, lui faisant connoitre par là, que c'étoit lui qui avoit fait le vol.

Cette action hardie d'un de nos hommes qui n'étoit soutenu que par dix autres contre six vingt Sauvages, intimida tellement ces Barbares, que deux de leurs Anciens, auprès desquels j'étois, me présenterent le Calumet de paix. Ensuite s'étant approchez sur l'assurance, qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire sans rien craindre, ils representerent, qu'ils ne s'étoient portés à cette extremité, qu'à cause de l'impossibilité où ils étoient de nous rendre ce qui nous avoit été derobé, dans l'état où ils l'avoient pris: qu'ils étoient prests de restituer ce qui étoit en son entier, & de payer le reste. En même temps ils presenterent quelques robes de castor au Sieur de la Salle pour disposer son esprit à la paix. Ils s'excuserent du peu de valeur de leur present sur la saison trop avancée. On se contenta de leurs excuses, & ils executerent ce qu'ils avoient promis: ainsi la paix fût faite entr'eux & nous.

Le jour suivant se passa en danses, en festins, & en harangues. Le premier Capitaine de ces Sauvages se retournant du côté des Recollets, voilà dit il des robes grises, dont nous faisons beaucoup d'état. Ils vont pieds nuds comme nous. Ils méprisent les robes de Castor, dont nous voulons leur faire present. Ils n'ont point d'Armes pour tuer. D'ailleurs ils flattent & caressent nos enfans. Ils leur donnent de la rassade, & de petits couteaux sans en tirer aucune recompense. Ceux de nôtre Nation, qui ont porté des pelleteries aux Villages des Canadiens, nous ont dit, qu'Onontio, c'est ainsi, qu'ils appellent le Gouverneur general, les aime parce qu'ils ont quitté tout ce que les Européens de Canada ont de plus pretieux pour nous venir. visiter, & pour demeurer avec nous. Toy qui es Capitaine de ces gens, fais en sorte qu'une de ces robes grises demeure avec nous, & nous lui donnerons à manger de tout ce que nous aurons ; & nous le menerons à notre Village, après que nous aurons tué des taureaux sauvages. Tu es maître de ces guerriers, demeure aussi avec nous, ne vas point aux Illinois, car nous savons qu'ils veulent massacrer tous les hommes de ta suite. Tu ne pourras pas resister à cette grande nation.

Ce chef des Sauvages âjouta, qu'un Iroquois, que les Illinois avoient brulé, les avoit assurez, que la guerre que les Iroquois leur faisoient, leur avoit été conseillée par les Canadiens, qui haïssoient les Illinois Il dit encore plusieurs choses semblables, qui allarmerent nos gens, & qui donnerent de l'inquietude au Sieur de la Salle, parce que tous les Sauvages que nous avions trouvé sur la route nous avoient dit à peu près les mêmes choses: mais cependant parce que nous savions, que toutes ces raisons pouvoient leur avoir été suggerées par ceux qui s'opposoient secretement à notre entreprise, & par la jalousie même des Sauvages à qui la valeur des Illinois étoit redoutable, & qui apréhendoient qu'ils ne devinssent encore plus fiers lors qu'ils auroient l'usage des armes à feu par nôtre moien, nous resolûmes

mes de continuer nôtre voiage en prenant toutes les précautions necessaires pour nôtre seureté.

Nous dîmes donc aux Outtouagamis, que nous les remercions des bons avis qu'ils nous donnoient; que nous autres, qui étions des Esprits, (car c'est ainsi qu'ils nous appellent, en disant, qu'ils ne sont que des hommes, & que nous sommes des Esprits) ne craignions point les Illinois, & que nous saurions les ranger à la raison par amitié, ou par force, & que nous ne manquions pas de moiens pour cela.

Le lendemain, qui étoit le 1. de Novembre, nous nous embarquâmes sur le Lac des Illinois, & nous arrivâmes au rendez vous, que nous avions donné à vingt de nos hommes, qui devoient nous rejoindre par l'autre bord du même Lac. C'étoit à l'embouchure de la Riviere des Miamis, qui venant du Sud se jette dans ce Lac des Illinois.

Nous fûmes fort surpris de n'y trouver personne, parce que nos gens, que nous y attendions avoient beaucoup moins de chemin à faire que nous & que leurs canots étoient beaucoup moins chargez. Nous avions resolu de representer au Sieur de la Salle, qu'il ne falloit point nous exposer mal à propos & qu'ainsi il ne falloit pas attendre l'hyver pour nous rendre chez les Illinois. La raison en étoit, que dans cette saison ces peuples, pour chasser plus commodément, se separent par familles, ou par Tribus de deux ou trois cens personnes; que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de peine à nous y rendre; que la Chasse venant à manquer où nous étions, tout son monde courroit risque de mourir de faim; que chez les Illinois nous trouverions du blé d'Inde pour nôtre nourriture, & que nous subsisterions mieux n'étant que quatorze hommes, que si nous étions trente deux; que si les Rivieres venoient à se glacer, nous ne pourrions point transporter nos équipages pendant l'espace de cent lieues.

Le Sieur de la Salle nous repondit, qu'étant joint aux vingt hommes qu'il attendoit, il pourroit se faire connoître sans risque à la premiere bande des Illinois qu'il trouveroit à la chasse; qu'il les gagneroit par des caresses; & par des presens; qu'on prendroit par ce moien quelque teinture de la langue des Illinois, & qu'ainsi on seroit en état de faire alliance avec tout le reste de la Nation. Nous reconnûmes par ce discours, qu'il n'avoit que sa volonté pour raison. Il ajouta même à tout cela, que si tous ses gens desertoient, il demeureroit avec nôtre Chasseur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moien de faire vivre de chasse trois Missionnaires Recollets.

Dans cette pensée il se servit de l'occasion de nos hommes, qu'il attendoit. Il dit donc à ceux qui étoient presens, qu'il étoit resolu d'attendre les autres, & afin de les amuser par quelque occupation utile, il leur proposa de faire un Fort & une maison pour la seureté de nôtre Vaisseau, car nous ne savions pas encore, qu'il eût fait naufrage; que même on y mettroit les marchandises qui dévoient nous venir, & qu'en tout cas il nous serviroit de retraite au besoin.

CHAPITRE XXI.

Construction d'un Fort & d'une Maison près de la Riviere des Miamis.

IL y avoit à l'embouchure de cette Riviere dés Miamis une éminence avec une espece de platte forme au dessus, le tout naturellement fortifié. Cette eminence étoit haute, & escarpée, de figure triangulaire, fermée des deux côtez par la Riviere, & de l'autre par une profonde ravine. L'on fit abbatre les arbres, dont elle étoit couverte. On nettoia toutes les brossailles à deux portées de fusil du côté du bois, & l'on commença ensuite une redoute de quarante pieds de long sur quatre vingt de large. On la fortifia de poutres & de solives équarrées à l'épreuve du mousquet posées l'une sur l'autre en travers. Nôtre dessein étoit de faire fraiser les deux fâces qui regardoient la Riviere. Nous fimes abbatre des pieux, que l'on vouloit planter en tenailles de vingt cinq pieds de haut du côté de la terre.

Le mois de Novembre fut emploié à ces travaux, & pendant ce temps-là nous ne mangions que de la chair d'ours, que nôtre Sauvage Chasseur tuoit. Il y avoit dans cet endroit plusieurs de ces animaux, qui y étoient attirez par la grande quantité de raisins, qui s'y trouvent de tous côtez. Mais nos gens voiant le Sieur de la Salle embarassé de la crainte qu'il avoit, que son Vaisseau ne fût perdu, & tout chagrin d'ailleurs du retardement de nos hommes, que le Sieur de Tonti devoit nous amener; de plus la rigueur de l'hyver, qui commençoit à se faire sentir, nous faisant de la peine, ils ne travailloient qu'à regret, & se plaignoient de la chair grasse des Ours dont nous vivions. Ils ne pouvoient non plus digerer qu'on les empêchât d'aller à la Chasse du chevreuil pour en manger avec cette viande grasse: mais leur but en tout cela n'étoit pourtant que de deserter.

Nous fimes là une Cabanne d'écorce, pendant que nous y étions, afin d'y faire le service Divin plus commodément. Le Pere Gabriel & moy prêchions alternativement les jours de festes & le Dimanche, & nous choisissions toujours les sujets les plus propres à porter nos gens à la patience, & à la perseverance.

Dés le commencement du mois nous avions examiné l'entrée de la Riviere. Nous y avions marqué une batture de sable, & pour donner le moyen à nôtre Vaisseau d'y entrer plus aisément, au cas qu'il vint, on fit marquer le Canal par deux grands masts plantez des deux côtez de l'entrée avec des pavillons de peaux d'ours, & des balises tout du long. De plus on envoia deux de nos hommes à Missilimakinak bien instruits de tout pour servir de guide au Vaisseau.

Le vingtiéme de Novembre le Sieur de Tonti arriva avec deux Canots chargez de plusieurs cerfs, & cela remit un peu l'esprit démonté de nos Ouvriers. Mais parce qu'il ne nous amenoit que la moitié de nos hommes, & qu'il avoit laissé les autres en liberté de l'autre côte du Lac des Illinois à trois journées de notre chantier, cela donna de l'inquiétude au Sieur de la Salle.

Nos nouveaux venus nous dirent, que le Vaisseau n'avoit pas mouillé à Missilimakinak; qu'ils n'en avoient appris aucune nouvelle des Sauvages,

qu'ils avoient rencontrez sur les côtes du Lac. Ils ajouterent, qu'ils n'avoient point veu non plus les deux hommes, qu'on avoit envoiez à Missilimakinak. Le sieur de la Salle craignit donc avec raison que son Vaisseau n'eut fait naufrage : cependant il fit continuer le travail commencé au Fort qu'on nommoit des Miamis, & ne voiant paroitré personne après une si longue attente, il resolut de partir de peur d'être arrêté par les glaces. Elles commençoient déja de fermer la Riviere : mais elles se fondirent à la premiere petite pluye qui tomba.

Il nous fallut pourtant attendre le reste de notre monde que le Sieur de Tonty avoit laissé derriere. Afin méme de reparer la faute qu'il avoit faite, il retourna sur ses pas pour les chercher, & les obliger de nous rejoindre incessamment. En chemin il vouloit tenir ferme, & resister au gros vent contre l'opinion du Sieur D'Autrai, & de son autre Canoteur: mais parce qu'il n'avoit qu'une main, ayant perdu l'autre par accident, il ne pouvoit soulager ces deux hommes. De sorte que les vagues les firent embarder, & les jetterent côte à travers sur le bord du Lac, où ils perdirent leurs fusils & leur petit équipage. Cela les obligea donc de venir nous rejoindre, & par bonheur le reste de nos hommes arriva peu de temps après eux, à la réserve de deux, dont on se défioit le plus, & qu'on croioit avoir deserté.

CHAPITRE XX.

Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.

Nous nous embarquâmes le troisiéme de Decembre dans huit Canots au nombre de trente hommes & de trois Missionnaires Récollets. Nous quittâmes le Lac des Illinois, & nous remontâmes la Riviere des Miamis, que nous avions des-ja visitée Nous fimes notre route au Sud Est pendant prés de vingt cinq lieues, & nous ne pûmes reconnoitre le portage que nous devions faire de nos Canots, & de tout l'équipage pour aller nous embarquer à la source de la Riviére des Illinois. Cette Riviere se jette & perd son nom dans le Fleuve Meschasipi, qui dans le langage des Illinois signifie la grande Riviere.

Nous étions donc montés trop haut avec nos Canots dans cette Riviere des Miamis, sans reconnoître le lieu où nous devions aller par terre pour prendre la source de cette Riviere qui se rend aux Illinois. Cela nous obligea de nous arrêter afin de prendre avec nous le Sieur de la Salle, qui étoit allé à la découverte par terre : & parce qu'il ne revenoit point, nous ne savions quelle resolution prendre; à cause dequoi je pris deux de nos hommes les plus gaillards, qui entrerent avant dans le bois, & déchargerent leurs fusils pour l'avertir du lieu où nous l'attendions. Deux autres monterent au haut de la Riviere pour tacher de le trouver; mais pourtant inutilement, & la nuit les obligea de revenir sur leurs pas.

Le

Le lendemain je me mis avec deux de nos hommes en Canot allegé pour faire plus de diligence à le chercher, en remontant la Riviere: mais nous ne le trouvâmes point. Enfin sur les quatre heures après midi nous l'apperçûmes de loin aiant les mains & le visage tout noirs du charbon, & du bois qu'il avoit attisé pendant la nuit, qui avoit été fort froide. Il avoit à sa ceinture deux animaux de la grosseur de rats musquez, dont la peau étoit parfaitement belle, & qui sembloient être une espece d'hermines. Il les avoit tuez à coups de bâton, sans que ces petites bêtes prissent la fuite. Elles se pendent ordinaîrement par la queuë à des branches d'Arbre. Nos Canoteurs en firent bonne chere, parce qu'elles étoient fort grasses.

Il nous dit que les marais qu'il avoit trouvez dans son chemin l'avoient obligé de prendre un grand détour, de sorte qu'étant d'ailleurs fort incommodé de la neige qui tomboit en abondance, il n'avoit pu arriver au bord de la Riviere qu'à deux heures de nuit. Il avoit tiré deux coups de fusil pour nous avertir: mais personne n'ayant répondu, il avoit creu que les Canots l'avoient devancé. Il continua donc son chemin en remontant le long de la Riviere.

Ayant marché de cette sorte plus de trois heures, il vit du feu sur un tertre, sur lequel il monta brusquement, & après avoir apellé deux ou trois fois: mais au lieu de nous trouver endormis, comme il se l'étoit imaginé, il ne vit qu'un petit feu entre des broussailles, & sous un Chêne il remarqua la place d'un homme, qui s'y étoit couché sur des herbes séches, & qui en étoit sorti apparemment au bruit qu'il avoit ouï. C'étoit sans doute quelque Sauvage, qui s'étoit mis là en embuscade pour surprendre & pour tuer quelqu'un de ses ennemis le long de la Riviere. Il l'appella en deux ou trois langues differentes, & enfin pour faire connoitre qu'il ne le craignoit point, il cria, qu'il alloit se coucher en sa place. Il renouvella le feu, & après s'être bien chauffé il creut, que pour s'empécher d'être surpris il devoit abattre autour de lui quantité de brossailles qui venant à tomber parmi celles qui restoient debout, embarrasseroient le chemin de telle maniere, qu'on ne pourroit s'aprocher de lui sans faire beaucoup de bruit, & que cela l'éveilleroit. Il éteignit ensuite le feu, & s'endormit quoi qu'il neigeât abondamment toute la nuit.

Le Pere Gabriel & moi priâmes le Sieur de la Salle de ne plus quitter son monde, comme il avoit fait, & nous lui representâmes le plus fortement que nous pûmes que tout le bonheur de nôtre entreprise dépendoit uniquement de sa présence.

Nôtre Sauvage étoit resté derriere pour chasser. Ne nous trouvant point au portage que nous avions passé, il monta plus haut, & nous vint dire, qu'il falloit décendre la Riviere. On l'envoia avec tous nos Canoteurs, & je restai avec le Sieur de la Salle, qui étoit fort fatigué. Le feu se prit pendant la nuit dans nôtre cabanne, qui n'étoit composée que de nattes de joncs, & nous y eussions tous été brûlés, si je n'avois renversé fort promptement la natte qui servoit de porte à nôtre petit logis, lequel étoit tout en feu.

Le lendemain nous joignîmes nos gens au portage, où le Pere Gabriel avoit fait plusieurs Croix sur les Arbres pour nous le faire connoître plus aisément. Nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs ou taureaux sauvages,

 plu-

plusieurs carcasses de ces animaux monstrueux & quelques canots, que les Sauvages avoient faits avec des peaux de bœufs pour passer la Riviere avec leurs charges de viande.

Cet endroit est situé au bord d'une grande campagne, à l'extremité de laquelle du côte du Couchant il y a un Village de Miamis, Mascouteins, & Oïatinons ramassez ensemble. La Riviere des Illinois a sa source dans cet endroit dans une campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, sur lesquelles on peut à peine marcher. La source de cette Riviere n'est éloignée que d'une lieuë & demie de celle des Miamis: ainsi nous transportâmes tout nôtre équipage avec nos Canots par un chemin que l'on ballissa pour la facilité de ceux qui viendroient après nous. Nous laissames au portage de la Riviere des Miamis, de même qu'au Fort, que l'on avoit construit à son embouchure, des lettres qui étoient attachées au passage sur des Arbres pour servir d'instruction à ceux qui devoient nous venir joindre avec le Vaisseau au nombre de vingt cinq personnes.

CHAPITRE XXIX.

Description de notre embarquement à la source de la Riviere des Illinois.

LA source de cette Riviere, comme nous venons de le dire, est au milieu de plusieurs terres tremblantes, sur lesquelles à peine peut on marcher. Cette Riviere est navigable à cent pas de sa source pour des Canots d'écorce, & s'augmente de telle sorte en très peu de temps, qu'elle est presque aussi large & aussi profonde que la Sambre & la Meuse. Elle a son cours au travers de plusieurs vastes marais, & elle y fait tant de détours, quoi qu'elle coule assez rapidement, qu'après avoir vogué une journée entiere, on remarquoit par fois, que nous n'avions pas avancé plus de deux lieuës en droite ligne. On ne voioit de toutes parts, tant que la veuë pouvoit s'éteindre, que des marais pleins de joncs & d'aunes; & nous n'eussions pu trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieuës de chemin sans quelques mottes de terres glacées, sur lesquelles nous faisions du feu.

Les vivres nous manquoient, & nous ne trouvions point de chasse après avoir traversé tous ces marais, comme nous l'avions esperé. Ce ne sont que de grandes Campagnes découvertes, dans lesquelles il ne croit que de grandes herbes qui sont séches ordinairement dans la saison, que nous y arrivâmes. Les Miamis les avoient brûlées en chassant aux bœufs ou taureaux sauvages: ainsi quelque diligence, que nos gens apportassent pour tuer des bêtes fauves, nos Chasseurs n'atraperent rien pendant plus de soixante lieuës. On ne tua qu'un cerf maigre, un petit chevreuïl, quelques cignes, & deux outardes pour la subsistance de trente ou trente-deux personnes. Si nos Canoteurs l'eussent pû, ils auroient infailliblement deserté en abandonnant tout pour entrer dans les terres, afin de se joindre aux Sauvages que nous voyions dans les Campagnes. Ils avoient mis le feu dans les herbes fanées pour tuer plus facilement les taureaux & les vâches sauvages.

Ces animaux y sont ordinairement en grand nombre, & c'est ce qu'il est aisé de reconnoitre par la quantité de cornes & de carcasses de ces bêtes que nous voüons de tous côtez. Les Miamis

mis les chaſſent ordinairement à la fin de l'Automne.

Nous continuâmes nôtre route ſur cette Riviere des Illinois pendant tout le reſte du mois de Decembre. Enfin après avoir navigé en canot d'écorce depuis la ſourcé de cette Riviere pendant ſix vingt ou cent trente lieuës à compter depuis le Lac qu'on appelle auſſi des Illinois, nous arrivâmes ſur la fin du mois de Decembre 1679. au Village des Illinois.

Pendant le temps de nôtre dernier débarquement ſur le bord de cette Riviere, lequel fût aſſez long, nous ne tuâmes qu'un bœuf ou taureau ſauvage, & quelques poules d'Inde. Les Sauvages ayant mis le feu dans les herbes ſéches de toutes les prairies de nôtre route, les bêtes fauves avoient pris l'épouvante, & s'étoient retirées: ainſi quelque ſoin que l'on prît de la chaſſe, nous ne ſubſiſtâmes que par une pure Providence Divine, qui donne des forces en un temps, qu'il ne donne pas dans un autre. Enfin n'ayant plus rien à manger, nous trouvâmes un bœuf ou taureau ſauvage monſtrueux embourbé ſur le bord de la Riviere. Douze de nos hommes eurent bien de la peine à le tirer de là avec un cable.

CHAPITRE XXX.

Deſcription de la Chaſſe que les peuples de ces Pays-là font des Taureaux, & des Vâches ſauvages; de la groſſeur de ces animaux, & des avantages que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paiſſent avec d'autres bêtes fauves.

Lors que les Sauvages voient un troupeau de ces bœufs ou taureaux, ils s'aſſemblent en grand nombre, & mettent le feu de toutes parts aux herbes ſeiches à l'entour de ces bêtes, à la reſerve de quelques paſſages, qu'ils laiſſent exprès; & c'eſt dans ces lieux qu'ils ſe poſtent avec leur Arc, & leurs Flêches. Ces animaux qui veulent eviter le feu ſont forcez de paſſer près des Sauvages. Alors ils les tuent, & en abattent par fois juſques à cent ou ſix vingt en un jour. Ils en font la diſtribution ſelon le nombre & le beſoin des familles, & ces Sauvages tout triomphans du maſſacre de tant d'animaux vont avertir leurs femmes d'aller quérir ces viandes. Elles ſe rendent ſur les lieux, chargent ſur leurs dos juſques à deux ou trois cens livres peſant, & jettent encore leurs enfans par deſſus tout le fardeau, qui ne paroit pas plus les charger que les armes de nos Soldats.

Ces bœufs ou taureaux ſauvages ont de la laine fort fine au lieu de poil. Les femelles l'ont plus longue que les mâles. Leurs cornes ſont preſque toutes noires, beaucoup plus groſſes, mais un peu moins longues que celles des bœufs ou taureaux qu'on voit en Europe. Leur tête eſt d'une groſſeur monſtrueuſe. Ils ont le cou fort court, mais fort gros, & quelquefois de ſix pans de largeur. Ils ont une boſſe, ou petite élevation entre les deux épaules. Leurs jambes ſont groſſes & courtes, couvertes d'une laine fort longue. Ils ont ſur la tête & entre les cornes des crins noirs, qui leur tombent ſur les yeux, & qui les rendent affreux.

La chair de ces animaux eſt fort ſucculente. Ils ſont fort gras en Automne, parce qu'ils paſſent pendant tout l'Eté dans des prairies, où l'herbe leur monte juſqu'au cou. Ces vaſtes pays ſont ſi pleins de prairies, qu'il ſemble

ble que ce soit l'élement des taureaux sauvages & le pays des bêtes fauves. On trouve d'espace en espace, & assez près les uns des autres des bois, où ces animaux se retirent pour ruminer, & pour se mettre à couvert de l'ardeur du Soleil.

Ces animaux changent de contrées selon la changement des saisons, & selon la diversité des climats. Quand ils sont dans les pays du Nord, & qu'ils commencent à sentir les aproches de l'hyver, ils passent aux terres du Sud. Ils se suivent ordinairement l'un l'autre, & on les voit ainsi par fois pendant une lieuë de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, & la place où ils ont couché est souvent remplie de pourpier sauvage, dont nous avons mangé bien des fois: ce qui donne lieu de croire, que le fumier des bœufs & des vâches en féroit venir dans ces pays. Les chemins par où ces bêtes ont passé sont frayez comme nos grands chemins d'Europe, & l'on n'y voit point d'herbe. Ils passent à la nage les Fleuves & les Rivieres, qu'ils trouvent dans leur chemin, afin d'aller paître d'une terre à l'autre. Les Vâches sauvages vont dans les Isles pour y faire leur veaux, afin que les loups ne les mangent pas: mais quand une fois leurs veaux sont assez grands pour courir après leurs meres, les loups n'osent s'en aprocher, parce que les vâches les tueroient.

Les Sauvages ont cette prévoiance dans leur chasse, c'est que pour ne point chasser entierement ces animaux de leurs contrées, ils ne poursuivent ordinairement que ceux qu'ils ont blessez à coups de fléches. Pour les autres ils s'échapent par la fuite, & on les laisse aller en liberté de peur de les effaroucher. Au reste quoi que les Sauvages de ces vastes continens soient naturellement portez à detruire les animaux, cependant ils n'ont jamais pû exterminer ces taureaux sauvages. Ces bêtes multiplient tellement, que quelque destruction qu'on en fit à une fois, il en reviendroit encore davantage l'année suivante, & dans la saison ordinaire.

Les femmes Sauvages filent au fuseau la laine de ces bœufs, & en font des sacs pour porter la viande boucannée, ou séchée au soleil. Elles la conservent pendant trois ou quatre mois de l'année, & quoi qu'elles n'ayent point de sel, elles la préparent pourtant si bien, qu'elle ne contracte aucune corruption. Quatre mois aprés qu'elles ont ainsi accommodé cette viande, on diroit en la mangeant qu'elle vient d'être tuée tout fraichement. Nous buvions le bouillon, où cette viande avoit cuit, & nous nous en servions comme les Sauvages au lieu d'eau. C'est la boisson ordinaire de tout le peuple de l'Amerique, qui n'a point de commerce avec les Européens.

Les peaux de ces bœufs sauvages pesent ordinairement cent ou six vingt livres. Les Barbares coupent le dos à l'endroit du cou, qui est l'endroit le plus gros & le plus épais, & ne prennent que la partie du ventre la plus mince. Ils la rendent souple comme nos peaux de chamois passées en huile. Ils la peignent de diverses couleurs & la garnissent de porc-épic blanc & rouge. Ils en font des robes pour s'en servir de parade dans les Festins. En hyver ils s'en couvrent contre le froid, particulierement pendant la nuit. Leurs robes, qui sont couvertes de laine frisée, paroissent tout à fait agreables.

Quand les Sauvages ont tué quelques vâches, les petits veaux suivent le chasseur, & leur vont lêcher la main ou

ou le doigt. Ces Barbares en amenent par fois à leurs Enfans: mais après qu'ils s'en sont divertis, ils leur cassent la tête pour les manger. Ils conservent les ongles de tous ces petits animaux, & les font sécher, après quoi ils les attâchent à des vergettes, & les sécouent selon la diversité des postures & des mouvemens de ceux qui chantent & qui dansent. Cette machine a quelque chose d'aprochant des Tambours de Basque.

On pourroit facilement aprivoiser ces petits animaux, & s'en servir pour labourer la terre. Ces bœufs ou taureaux sauvages subsistent dans toutes les saisons de l'année. Quand ils sont surpris de l'hyver, & qu'ils ne peuvent gagner à temps les terres du Sud, qui sont dans un Climat plus chaud, & que la terre est toute couverte de neige, ils ont l'adresse de renverser la neige, & de brouter l'herbe qui est dessous. On les entend meugler, mais non pas si communément qu'en Europe.

Ces bœufs ou taureaux sauvages ont le corps, sur tout par devant, beaucoup plus grand que nos bœufs d'Europe, & cette grande masse de chair ne les empéche pourtant pas d'aller fort vîte. Il y a peu de Sauvages, quoy qu'ils soient fort legers, & fort vîtes, qui les puisse atteindre à la course. Souvent ces animaux tuent ceux qui les ont blessez, & sur tout lors qu'ils sont en chaleur, & qu'un homme seul les poursuit. On en voit souvent des bandes de deux, trois, ou quatre cent.

On trouve beaucoup d'autres sortes d'animaux dans ces vastes plaines, comme je l'ay remarqué dans la Description de la Louisiane. On y voit des cerfs des chreveuils, des castors, & des Loutres qui y sont communs. On y trouve aussi des outardes, qui ont le gout de toutes sortes de viandes, des cignes, des tortues, des poules d'Inde, des perroquets, & des perdrix. Il y a une quantité prodigieuse de pelicans, qui ont des becs monstrueux, & beaucoup d'autres Oiseaux de differentes especes, qui y sont en très-grand nombre.

La pêche y est très-abondante dans les Rivieres, & la terre y est extraordinairement fertile. Ce sont des prairies sans bornes, meslées de Forêts de haute futaie, où il y a de toutes sortes de bois propre à bâtir. On y trouve entr'autres d'excellens Chênes pleins comme ceux de l'Europe, & beaucoup plus solides & plus condensez que ceux de Canada. Les arbres y sont d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuse. On y trouveroit les plus belles pieces du monde pour y construire des Vaisseaux qu'on pourroit faire sur les lieux, pour amener ensuite du bois, qui serviroit de lest aux navires, pour la construction des Vaisseaux de l'Europe. Cela seroit d'une tres-grande épargne, & donneroit aux Arbres le temps de recroitre dans les Forests de l'Enrope, qui sont fort épuisées.

On voit dans ces Forêts plusieurs sortes d'arbres fruitiers, & des vignes sauvages, qui produisent des grappes d'environ un pied & demi de longueur, lesquelles meurissent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin. On y trouve aussi des campagnes remplies de très bon chanvre, qui y croit naturellement de six ou sept pieds de hauteur. Enfin par les essais que nous en avons fait chez les Illinois, & chez les Issati, on est persuadé, que la terre est capa-

ble de produire toutes ſortes de fruits, d'herbes, & de grains, en plus grande abondance même que les meilleures terres de l'Europe, puis qu'on y peut faire la récolte deux fois par an.

L'air y eſt fort temperé & fort ſain. Le pays y eſt arroſé d'une infinité de Lacs, de Rivieres, & de ruiſſeaux, dont la plus part ſont navigables. On n'y eſt preſque point incommodé des maringouins, ou petites mouches, qui regnent fort dans le Canada, ni d'autres animaux nuiſibles. En y cultivant la terre on pourra ſubſiſter la ſeconde année indépendamment des vivres de l'Europe. Ce vaſte Continent pourroit fournir dans peu pain, vin, & viande à toutes les Iſles Meridionales de l'Amerique. Les Boucanniers, Flibuſtiers, & autres pourroient tuer dans ces pays-là beaucoup plus de taureaux ſauvages, que dans tout le reſte des Iſles, qu'ils habitent.

Il y a des mines de charbon, d'ardoiſe, & de fer. Les morceaux de cuivre rouge fort pur, que l'on trouve en divers endroits, font juger qu'il y en a des mines, & peut être en trouveroit on d'autres metaux & mineraux. On pourra les découvrir quelque jour. On a déja trouvé chez les Iroquois une Fontaine de Sel d'alun.

CHAPITRE XXII.

Deſcription de nôtre arrivée chez les Illinois, peuple fort nombreux par rapport aux autres Sauvages de l'Amerique.

L'Etymologie de ce mot Illinois vient, ſelon ce que nous avons dit, du terme *Illini*, qui dans la langue de cette Nation ſignifie un homme fait ou achevé, de même que le mot *Alleman* veut dire tout homme; comme ſi on vouloit ſignifier par là, qu'un Allemand tient du cœur & de la bravoure de tous les hommes de quelque Nation, qu'ils ſoient.

Le plus grand Village des Illinois eſt composé de quatre ou cinq de ces Cabannes, chacune de cinq ou ſix feux. Ces Villages ſont ſituez dans une plaine un peu marécageuſe à quarante degrez de latitude ſur la rive droite d'une Riviere auſſi large que la Meuſe l'eſt devant Namur. Leurs cabannes ſont faites comme de longs berceaux. Elles ſont convertes de nattes de jonc plat, ſi bien couſues, qu'elles ſont impénetrables au vent, à la neige, & à la pluye. Chaque cabanne a cinq ou ſix feux, comme je viens de le dire, & chaque feu eſt pour une ou deux familles. Tous ceux qui y habitent vivent enſemble en bonne intelligence.

C'eſt la coûtume de ce peuple, dés qu'on a fait la recolte du blé d'Inde, de l'enfermer dans des creux ſous terre, afin de le conſerver pour l'été, que la viande ſe corrompt aiſément. Après cela ils s'en vont au loin paſſer l'hyver à la Chaſſe des bœufs ou taureaux ſauvages, & des caſtors, où ils ne portent que très-peu de grain. Cette proviſion de blé d'Inde leur eſt extremement prétieuſe. On ne ſauroit leur faire un plus grand déplaiſir que d'y toucher pendant leur abſence.

Nous trouvâmes le Village vuide, comme nous l'avions préveu, parce que les Sauvages étoient allez à la chaſſe en divers endroits ſelon leur coûtume. Leur abſence nous mit dans un grand embarras. Les vivres nous manquoient, & cependant nous n'oſions prendre de leur blé d'Inde dans ces foſſes

ſes, où ils l'enferment pour le conſervér, afin de s'en ſervir à leur retour de la Chaſſe pour ſemer leurs terres, & pour ſubſiſter juſques à une autre recolte. Enfin ne pouvant pourtant pas penſer à décendre plus bas ſans vivres, parce que le feu, qu'on avoit mis dans les campagnes, avoit fait fuir toutes les bêtes fauves, le Sieur de la Salle reſolut de prendre vingt minots du blé de ces Barbares dans l'eſperance de les apaiſer par quelque preſent.

Nous nous embarquâmes avec cette nouvelle proviſion le même jour, & nous décendîmes durant quatre jours ſur la même Riviere, qui coule au Sud quart Sud-Oweſt.

Le premier jour de Janvier 1680. immédiatement après la Meſſe, ſouhaitant une heureuſe année au Sieur de la Salle, & à tout notre monde avec les paroles les plus touchantes, que je pus, je priay tous nos mécontens de s'armer de patience, leur repreſentant, que Dieu pourvoiroit à tous nos beſoins, & que vivans en bonne union, il nous ſuſciteroit des moiens propres à nous faire ſubſiſter. Nous embraſſâmes tous nos Hommes l'un après l'autre, le Pere Gabriel, le Pete Zenobe & moy de la maniere la plus tendre, & la plus cordiale. Nous les encourageâmes à pourſuivre avec ardeur cette importante découverte, que nous avions ſi bien commencée.

Sur la fin du quatriéme jour de l'an nous traverſâmes un petit Lac long d'environ ſept lieues, & large d'une, nommé *Pimiteoui*, ce qui ſignifie en leur langue, qu'il y a en cet endroit beaucoup de bêtes graſſes. Le Sieur de la Salle jugea par l'Aſtrolabe, qu'il étoit à trente trois degrez quarante cinq minutes. Ce Lac eſt fort remarquable en ce que la Riviere des Illinois étant glacée juſques là, ce qui ne dure que quatre ou cinq ſemaines, & n'arrive que rarement, elle ne l'eſt jamais depuis cet endroit juſqu'à ſon embouchure dans le Meſchaſipi. La Navigation y eſt interrompue en certains endroits à cauſe de l'amas des glaces, qui y dérivent d'enhaut.

L'on avoit aſſuré nos gens que les Illinois avoient été prévenus contre nous. Nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu de leur camp, qui bordoit deux cotez de la Riviere en un endroit où le courant portoit nos Canots plus vite qu'on ne vouloit. Le Sieur de la Salle fit promptement prendre les armes, & ranger ſes Canots de front, de ſorte qu'ils occupoient toute la largeur de la Riviere. Dans les deux Canots les plus proches des deux bords ſe trouvoient le Sieur de la Salle, & le Sieur de Tonty, qui n'étoient éloignez du bord que d'une demi portée de piſtolet.

Les Illinois, qui n'avoient pas encore découvert la petite Flotte, furent ſurpris de la voir. Les uns coururent aux armes & les autres prirent la fuite avec un extrême deſordre. Le Sieur de la Salle avoit un calumet de paix: mais il ne voulut pas le montrer à ces Barbares, de peur qu'ils ne l'interprétaſſent à foibleſſe. Comme on fut bientôt ſi près d'eux, qu'on pouvoit s'entendre, nous leur criâmes que nous étions Canadiens. Nos hommes avoient leurs armes à la main. Nous nous laiſſames emporter par le courant tous de front parce qu'il n'y avoit point de débarquement qu'au pied de leur camp.

Les Guerriers des Illinois étant diſperſez coururent aux armes, mais avec tant de confuſion, qu'avant qu'ils ſe fuſſent reconnus, nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y ſauta

ta le premier. L'on pouvoit defaire les Sauvages dans le desordre où ils étoient : mais comme ce n'étoit pas notre dessein, nous fimes halte, afin de donner aux Sauvages le temps de se r'assurer.

Ces Barbares intimidez de cette action si hardie presenterent aussi-tôt le Calumet de paix, quoy qu'ils fussent plusieurs milliers d'hommes. Nos gens leur presenterent le leur en même temps & leur terreur se changeant en joye nous leur fimes connoitre que nous acceptions la paix. Alors ils renvoierent querir ceux qui avoient pris la fuite. Je me rendis en diligence du côté des Sauvages avec le Pere Zenobe, & prenant leurs Enfans par la main pour les r'assurer de leur frayeur nous leur témoignâmes toute la tendresse possible, & nous entrâmes avec les Vieillards & les Maîtres dans leurs Cabanes. Nous avions compassion de ces pauvres Ames, qui ne se perdent que parce qu'ils ne connoissent point Dieu, faute de Missionnaires, qui les instruisent.

La joye des uns & des autres fut aussi grande, que leur apprehension avoit été forte. Celle de quelques uns des Sauvages avoit été telle, qu'ils furent deux jours à revenir des lieux où ils s'étoient sauvez. Nous leur dîmes, que nous n'étions venus chez eux que pour leur faire connoitre le vrai Dieu, pour les proteger contre leurs ennemis, & pour leur apporter des armes à feu, dont ils n'avoient point de connoissance, & les autres commoditez de la vie. Nous entendîmes une grande suite de voix, qui nous paroissoient sortir du fond du cœur de ces Sauvages, qui sont les plus humains de toute l'Amerique Septentrionale, & qui crioient en repetant ces mots, *Tepatoui-Nika* c'est à dire en leur langue, Voilà qui est bien mon Frere, mon Ami. Tu as l'esprit bien fait d'avoir eu cette pensée. En même temps ils nous frotterent les jambes jusques à la plante des pieds auprès du feu avec de l'huile d'Ours, & de la graisse de Taureaux Sauvages pour nous délasser. Ils nous mirent les trois premiers morceaux de la chair de ces animaux à la bouche, nous caressant ainsi avec une amitié tout à fait extraordinaire.

Aussi tôt après le Sieur de la Salle leur fit un present de tabac de la Martinique, & de quelques haches. Il leur dit, qu'il les avoit fait prier de s'assembler pour traiter d'une affaire qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre. Il ajouta qu'il savoit combien le blé d'Inde leur étoit necessaire; que cependant la necessité des vivres, où ses gens & lui s'étoient trouvez en arrivant à leur Village, & l'impossibilité de trouver des bêtes à la campagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de blé d'Inde, qu'il avoit dans ses Canots; qu'on n'y avoit point encore touché; que s'ils vouloient le lui laisser, il leur donneroit en échange des haches, & d'autres choses, dont ils auroient besoin; que s'ils ne pouvoient s'en passer, il leur étoit libre de le reprendre; mais que s'ils ne pouvoient lui fournir les vivres necessaires pour sa subsistance & pour celle de ses gens, il s'en iroit chez leurs voisins, qui lui en fourniroient en payant, & qu'en échange il leur laisseroit le forgeron, qu'il avoit amené pour raccommoder leurs haches, & tous les autres instrumens, que nous autres Européens leur donnerions à l'avenir. Les Sauvages accorderent au Sieur de la Salle ce qu'il

leur

leur demandoit, & nous fimes alliance avec eux.

Pour rendre ferme & inviolable cette Alliance que nous contractions avec les Illinois, il nous fallut prendre plusieurs précautions necessaires. Un des Chefs des Sauvages Maskoutens nommé Monso, nous vint traverser le soir même de nous arrivée. Nous apprîmes, qu'il étoit envoié par d'autres que par ceux de sa Nation, & qu'il avoit avec lui quelques Miamis & de jeunes gens, qui avoient apporté des chaudieres, des haches, de couteaux, & d'autres denrées. On l'avoit choisi pour cette Ambassade plutôt qu'un autre, parce que les Illinois avoient plus de créance en lui qu'aux autres Miamis. Et en effet les Illinois n'avoient point été en guerre avec les Maskoutens. Il cabala donc toute la nuit, disant que le Sieur de la Salle n'étoit qu'un brouillon, qu'il étoit ami des Iroquois, & qu'il ne venoit chez eux, que pour dévancer leur Ennemis; qu'ils alloient venir de tous côtez avec les Européens qui étoient en Canada pour détruire leur Nation Il leur fit des presens de tout ce qu'il avoit aporté, & leur dit même, qu'il venoit de la part de quelques Canadiens, qu'il leur designa.

Ce Conseil se tint la nuit, que les Sauvages choisissent ordinairement pour traiter de leurs affaires secretes, & l'Ambassadeur se retira la même nuit. On trouva le lendemain les Chefs des Illinois tout changez. Ils étoient pleins de froideur & de défiance, & paroissoient même machiner quelque chose contre nous. Cela nous fit beaucoup de peine: mais le Sieur de la Salle, qui avoit gagné l'un des Chefs de ce peuple par des presens, aprit de lui le sujet de ce changement. Cela lui donna le moyen de dissiper adroitement leurs soupçons.

Non seulement donc nous trouvâmes les moiens de r'assurer cette Nation; mais dans la suite nous des-abusâmes encore les Maskoutens, & les Miamis. Nous fîmes même une Alliance entre ces derniers & les Illinois, qui subsista pendant tout le temps que nous fûmes sur le lieu.

CHAPITRE XXXII.

Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort.

PEndant que nous demeurions parmi cette Nation, le nommé Nikanape frere de Chassagoüasse, le plus considerable des Capitaines Illinois, lequel étoit absent, nous invita tous à un Festin. Lors que tout le monde fût assis dans la Cabanne, Nikanapé prit la parole, & nous fît un discours bien différent de celui de leurs Anciens à nôtre arrivée. Il dit donc, qu'il ne nous avoit pas tant conviez pour nous faire bonne chere, que pour nous guérir l'esprit de la fantaisie que nous avions de décendre le Meschasipi, c'est à dire la grande Riviere, jusqu'à la Mer. Il assuroit que personne ne l'avoit entrepris sans y perir; que ses bords étoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui nous accableroient sans doute par leur nombre, quelque valeur & quelques armes que nous pussions avoir; que ce Fleuve étoit plein de Monstres, de Tritons, de Crocodiles & de Serpens; que suposé que la grandeur de la Barque, que nous al-

lions faire pour cela, nous garentit de tous ces dangers, il y en avoit un autre absolument inévitable. C'étoit, que le bas du Meschasipi étoit plein de Sauts & de précipices, qui étant joints à la rapidité du courant nous feroient perir sans ressource; que tous ces rapides & ces précipices aboutissoient à un gouffre, où cette Riviere se perdoit sous terre, sans qu'on seût ce qu'elle devenoit.

Il joignit à tout cela tant de circonstances, & prononça son discours si sérieusement, & avec tant de marques d'affection, que nos gens, qui n'étoient pas accoutumez aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue des Illinois, en furent ébranlez. Nous remarquâmes leur apprehension sur leurs visages, qui paroissoient tout effrayez: mais comme ce n'est pas la coûtume d'interrompre les Sauvages, quand ils parlent, & que même en le faisant nous eussions augmenté l'inquiétude de nos gens, nous lui laissâmes paisiblement achever son discours, apres quoi nous lui répondîmes sans faire paroitre aucune émotion.

Nous lui dîmes, que nous lui étions bien obligez des avis qu'il nous donnoit, & que nous acquerrions d'autant plus de gloire, que nous aurions trouvé de grandes difficultez à surmonter; que nous servions tous le grand Maître de la vie des hommes & de nos Chefs; qu'il commandoit à la mer, & à tout le monde; que nous nous estimerions heureux de mourir en portant le nom du grand Capitaine du Ciel, & de celui qui nous avoit envoiez jusques au bout de la terre; que nous croyions que tout ce qu'il nous avoit dit, étoit une invention de son amitié pour nous empêcher de quitter sa Nation; qu'il se pouvoit faire que tout cela ne fut que l'artifice de quelque méchant esprit, qui leur avoit donné de la défiance de nos desseins; que nos desseins étoient pleins de sincerité, & que si les Illinois avoient une véritable amitié pour nous, ils ne devoient pas nous dissimuler les sujets de leur inquiétude, afin que nous pussions les satisfaire; qu'autrement nous aurions lieu de croire que l'amitié qu'ils nous témoignoient à nôtre arrivée n'étoit qu'une amitié feinte & pleine de dissimulation. Nikanapé demeura sans repartie, & nous presentant à manger il changea de discours.

Après le repas nôtre Truchement ayant été bien instruit reprit la parole, & dit à ceux qui étoient presens, que nous n'étions pas surpris, que leurs voisins devinssent jaloux des commoditez qu'ils recevoient du commerce qu'ils alloient avoir avec nous, ni qu'ils leur fissent des raports à nôtre desavantage: mais qu'il s'étonnoit de ce qu'ils y donnoient créance si facilement, & de ce qu'ils nous cachoient la verité, puis que nous leur avions communiqué franchement & sincerement tous nos desseins.

Nous ne dormions pas, mon Frere, ajouta t'il en s'adressant à Nikanapé, lors que Monso vous a parlé la nuit en cachette à nôtre desavantage, & quand il vous a dit, que nous étions les Espions des Iroquois. Les presens, qu'il vous a faits pour vous persuader ses mensonges sont encore cachez dans cette cabanne. Pourquoi a il pris la fuite aussitôt après qu'il vous a eu parlé? Pourquoi ne se montroit il pas de jour s'il n'avoit que des veritez à dire? N'as-tu pas veu, qu'à nôtre arrivée nous avons pu tuer tes neveux, & que dans la confusion,

où ils étoient, nous euſſions pu faire ſeuls ce qu'on te veut perſuader, que nous executerions avec l'aſſiſtance des Iroquois après que nous nous ſerons établis chez toi, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation? A l'heure que je parle, ces guerriers qui ſont ici avec moi, ne pourroient ils pas vous égorger tous tant que vous êtes d'Anciens, pendant que vos jeunes gens ſont à la chaſſe? Ne ſais-tu pas que les Iroquois que tu crains, ont ſouvent éprouvé nôtre valeur? qu'ainſi nous n'aurions pas beſoin de leur ſecours, ſi nous avions deſſein de te faire la guerre.

Mais pour te guerir entierement l'eſprit, cours après cet impoſteur. Nous l'attendrons ici pour le convaincre, & pour le confondre. Comment nous connoit il lui, qui ne nous a jamais veu? Comment peut il ſavoir les complots, que nous avions faits avec les Iroquois, qu'il connoit auſſi peu que nous? Regarde nôtre équipage. Ce ne ſont que des outils & des marchandiſes, qui ne nous peuvent ſervir qu'à faire du bien, & qui ne ſont propres ni pour les attaques, ni pour les retraites.

Ce diſcours les émut, & les obligea de faire courir après Monſo pour le ramener. Mais la neige qui tomba la nuit en abondance, & qui couvrit les piſtes, empêcha qu'on ne le put joindre. Cependant nos gens qui avoient été épouvantez, ne furent pas tout à fait guéris de leurs craintes mal-fondées. Six d'entr'eux, qui étoient de garde, & entr'autres deux Scieurs de long, ſans leſquels nous ne pouvions faire de Barque pour aller à la Mer, & qui avoient été corrompus d'ailleurs à Miſſilimakinak, s'enfuirent la nuit ſuivante, & enlevérent, ce qu'ils crurent leur devoir être neceſſaire: en quoi il eſt vrai de dire, qu'ils s'expoſerent à un danger de perir, beaucop plus certain que celui qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle voiant que ces ſix Deſerteurs n'avoient laiſſé dans leur Cabanne qu'un ſeul homme, qui leur étoit ſuſpect, commanda au reſte de nos gens, afin d'empêcher le mauvais effet que cette deſertion pourroit produire dans l'eſprit des Illinois, de dire que leurs Camarades étoient partis ſans ſon ordre, & qu'il auroit bien pu les faire pourſuivre, & les punir pour en faire un exemple; mais qu'il ne vouloit pas faire connoitre aux Sauvages le peu de fidelité de nos hommes. Nous exhortâmes les autres à être plus fideles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extremitez par la crainte des dangers que Nikanapé leur avoit fauſſement exaggerez: nous leur dîmes que le Sieur de la Salle ne prétendoit mener avec lui que ceux qui l'accompagneroient volontairement; qu'il leur donnoit parole de laiſſer aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada, où ils pourroient aller en Canot ſans courir aucun riſque; qu'ils ne pouvoient l'entreprendre alors qu'avec un peril manifeſte de la vie, & qu'une retraite ſemblable les couvriroit d'une éternelle confuſion de l'avoir lachement abandonné par une conſpiration, qui ne pourroit pas demeurer impunie, lors qu'ils ſeroient en Canada.

Le Sieur de la Salle tacha ainſi de r'aſſurer ſes gens: cependant il connoiſſoit leur inconſtance. Diſſimulant donc le chagrin qu'il avoit de leur peu de courage, il reſolut de les éloigner des Sauvages afin de couper le chemin à de nouvelles ſubornations. Mais afin de les y faire conſentir ſans murmure, il leur dit, qu'ils n'étoient pas tout à fait

en

en ſeureté parmi les Illinois; que d'ailleurs un pareil ſéjour les expoſoit aux attaques des Iroquois; que peut être ces Barbares viendroient attaquer les Illinois avant l'hyver, & que ces derniers n'étoient pas capables de leur reſiſter; que ſelon toutes les apparences ils s'enfuiroient au premier choc; que les Iroquois ne pouvant les attraper, parce que les Illinois courent beaucoup plus vite qu'eux, ils déchargeroient leur furie ſur nous; que nôtre petit nombre ſeroit incapable de faire tête à ces Barbares; qu'il n'y avoit qu'un ſeul remede, qui étoit de ſe fortifier dans quelque poſte facile à defendre; qu'il y en avoit un de cette ſorte près du Village; où ils ſeroient à couvert des inſultes des Illinois, & de l'attaque de ces autres Barbares; que nous ne pourrions pas y être forcez, & que eela même les empêcheroit de nous attaquer.

Ces raiſons, & pluſieurs autres ſemblables que je leur déduiſis, les perſuaderent, & les engagérent à entreprendre de bonne grace la conſtruction d'un Fort. On choiſit une place propre à cela diſtante de quatre journées du grand Village des Illinois en décendant vers le Fleuve Meſchaſipi.

CHAPITRE XXXIII.

Réflexion ſur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit qu'on pouvoit eſperer de leur converſion.

IL eſt bon d'obſerver ici, qu'il y a des Miamis ſituez au Sud-Oüeſt du fond du Lac des Illinois. Ils habitent ſur le bord d'une Riviere aſſez belle, qui eſt environ à quinze lieuës dans les terres, à quarante & un dégré de latitude Septentrionale. La Nation des Maſkoutens & celle des Outoüagamis demeurent environ à quarante trois degrez de latitude ſur le bord de la Riviere appellée Melleoki, qui ſe décharge aſſez près de leur Village dans le Lac des Illinois. Du côté de l'Oüeſt on trouve les Kikapous & les Ainoves qui ont deux Villages. A l'Oüeſt de ces derniers au haut de la Riviere de Chécagoumenant il y a un autre Village d'Illinois Caſcaſchia ſitué à l'Oüeſt du fond du même Lac, tirant un peu à Sud-Oüeſt environ les 41. degrez de latitude. Les Authoutantas & Maſkoutens Nadoüeſſiouz demeurent à cent trente lieuës des Illinois dans trois grands Villages bâtis proche d'une Riviere, qui ſe dêcharge dans le Fleuve Meſchaſipi. Du côté de l'Oüeſt au deſſus de la Riviere des Illinois & vis à vis de l'embouchure de Ouïsconſin, il y a une autre Riviere, qui ſe décharge dans le même Fleuve. Nous parlerons encore dans la ſuite de pluſieurs autres Nations.

La plûpart de tous ces Sauvages, & ſur tout les Illinois, font leurs cabannes de nattes de jonc plat, doublées & qui ſont couſues enſemble. Ils ſont de grande ſtature, forts & robuſtes, adroits à l'Arc & à la Fleche. Ces derniers n'avoient point encore d'armes à feu. Nous en avons donné à quelques-uns. Ils ſont errans, pareſſeux, craintifs, libertins, & preſque ſans reſpect pour leurs Chefs. Ils ſont avec cela coleres, & grands larrons.

Leurs Villages ne ſont fermez d'aucunes paliſſades, parce qu'ils n'ont pas aſſez de cœur pour les defendre. Ils fuient à la premiere nouvelle qu'ils aprennent de l'armée ennemie. La bonté & la fertilité de leurs Campagnes leur fourniſſent tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Ils n'ont l'uſage des inſtrumens

mens & des armes de fer que depuis que nous y avons été. Outre l'Arc & la Fleche ils se servent encore en guerre d'une espece de demi-pique, & d'une Massuë de bois.

Les Hermaphrodites sont en grand nombre parmi eux. Ils ont ordinairement plusieurs femmes, & prennent souvent toutes les Sœurs, disant qu'elles s'accordent mieux que des étrangeres. Cependant ils en sont si jaloux, qu'ils leur coupent le nez sur le moindre soupçon, & ils sont impudiques jusqu'à tomber dans le peché qui est contre nature. Ils ont des garçons, à qui ils donnent l'équipage de filles, parce qu'ils les emploient à cet abominable usage. Ce garçons ne s'occupent qu'à des ouvrages de femmes, & ne se mêlent ni de la chasse ni de la guerre. Ils sont fort superstitieux, quoi que sans aucun culte de Religion. Au reste ils sont grands joueurs, comme sont tous les Sauvages que j'ai pu connoitre dans l'Amerique.

Comme il y a dans certains endroits pierreux de leur pays quantité de serpens, qui les incommodent beaucoup, ces Barbares connoissent aussi plusieurs herbes propres à guerir des morsures de ces reptiles, & l'usage ne est beaucoup plus assuré, que celui de la Theriaque & de l'Orvietan. Quand ils se sont frottez de ces herbes ils jouent impunément avec ces insectes, quelques venimeux qu'ils soient. Ils lés font même entrer fort souvent bien avant dans leur gorge.

Ils vont tous nuds en été, excepté qu'ils se couvrent les pieds d'une espece de souliers qu'ils font avec des peaux de bœufs. En hyver le froid est assez picquant dans leurs campagnes, quoi qu'il ne dure pas long-temps: mais ils s'en garentissent par le moien des peaux de bêtes sauvages, qu'ils passent, & peignent fort proprement, dont ils se font des couvertures & une espece de robbe.

Pour ce qui est des conversions qu'on peut faire de ces peuples à l'Evangile, on ne sauroit faire aucun fond sur eux. Ces Sauvages, de même que tous ceux de l'Amerique sont fort peu disposez aux lumieres de la foi, parce qu'ils sont brutaux & stupides, & que leurs mœurs sont extrémement corrompues, & opposées au Christianisme. Il faudra donc bien du temps pour les rendre capables de recevoir nos veritez. J'en ai trouvé quelques uns, qui étoient d'une humeur assez docile. Le Pere Zenobe a batizé quelques enfans moribons parmi ces Barbares, & deux ou trois personnes adultes mourantes, qui lui temoignerent quelque disposition pour cela. Ces peuples se seroient laissés batiser autant comme on l'auroit voulu, mais sans aucune instruction préalable, & sans aucune connoissance de la nature & de l'efficacc du Sacrement, parce qu'ils sont fort grossiers, & qu'ils n'ont point d'attention aux véritez qu'on leur préche.

Le Pere Zenobe avoit trouvé deux Sauvages, qui s'étoient attachez à lui, & qui lui avoient promis de le suivre par tout. Il crut qu'ils lui tiendroient parole, & que par ce moien il s'assureroit de la validité de leur baptême: mais cela n'a servi dans la suite, qu'à lui faire naître des scrupules sur ce sujet, parce qu'il aprit qu'un Sauvage nommé Chassagoüache qui avoit été baptizé, étoit mort entre les mains des Jongleurs, abandonné aux superstitions de son pays, & que par consequent il étoit *duplo filius gehennæ*; car ce malheureux ayant profané son baptême par les crimes infâmes, auxquels

il s'abandonna dans la suite, méritoit sans doute d'être chatié doublement dans l'autre vie.



CHAPITRE XXXIV.

Construction d'un Fort, que nous fîmes bâtir sur la Riviere des Illinois nommé Chécagou par ces Barbares, & par nous le Fort de Crevecœur, ensemble la fabrique d'une nouvelle Barque pour décendre à la Mer.

IL faut remarquer ici que quelque hyver qu'il fasse dans les Contrées de ce charmaut Pays des Illinois, il ne dure que deux mois tout au plus. Et en effet le 15. de Janvier il survint un grand degel qui rendit la Riviere libre au dessous du Village où nous étions. Nous nous trouvâmes donc tout d'un coup comme dans une espece de printemps. Le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner, & nous nous rendîmes en Canot au lieu que nous allions choisir pour travailler à ce Fort.

C'étoit un petit tertre éloigné d'environ deux cens pas du bord de la Riviere, laquelle s'étendoit jusqu'au pied du tertre dans le temps des pluyes. Deux ravînes larges & profondes fortifioient les deux autres côtez de cette petite éminence. On acheva de retrancher une partie du quatriéme côté par un fossé, qui joignoit ensemble les deux ravines. On fit border leur talus exterieur, qui lui servoit de contrescarpe par des chevaux de frize, & ensuite on escarpa cette eminence de tous côtez. On en fit soutenir la terre, autant qu'il étoit necessaire, par de fortes pieces de bois & par des madriers.

On fit faire le logement à deux des Angles de ce Fort, afin que nous gens fussent toujours prests en cas d'attaque. Les Peres Gabriel, Zenobe & moy nous logeâmes dans une cabane couverte de planches, que nous ajustâmes avec nos Ouvriers. Nous nous y retirions après le travail avec tout nôtre monde pour la priere du soir, de même que nous nous y trouvions le matin pour le même sujet: mais nous ne pouvions plus dire la messe, parce que le vin que nous avions fait des gros raisins du pays avoit manqué. Nous nous contentions de chanter les Vespres les jours de festes, & les dimanches, & nous faisions la prédication après les prieres du matin. On mit la forge le long de la courtine, qui regardoit le bois. Le Sieur de la Salle se posta au milieu du Fort avec le Sieur de Tonty, & on fit abattre du bois pour en faire du charbon pour la forge.

Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, nous pensions sans cesse à nôtre grande découverte. Nous voyions, que la construction de la Barque étoit fort difficile, parce que nos scieurs de long avoient deserté. On s'avisa donc de dire à nos gens, que s'il y avoit parmi eux quelqu'un qui fut de bonne volonté, & qui voulût essayer de faire des planches de bordage, on esperoit d'en venir à bout; qu'il faudroit un peu plus de peine & de temps; mais qu'au pis aller, on en seroit quitte pour en gâter quelques unes.

Deux de nos hommes s'offrirent de s'y employer. On en fit l'essay. Ils reussirent assez bien, quoi qu'ils n'eussent jamais travaillé à de pareils ouvrages. On fit donc commencer une Barque de quarante-deux pieds de quille, & de douze de large. On s'occupa à cela avec tant d'empressement, que nonobstant

obstant les travaux du Fort, qu'on nomma de Crevecœur à cause du chagrin, que nos deserteurs nous avoient donné, le bordagc fût scié, tout le bois de la Barque prest, & la Barque dressée jusqu'au cordon le premier du Mois de Mars.

J'ai deja remarqué, que l'hyver qui n'est pas grand dans le païs des Illinois, n'y est pas plus froid qu'en Provence: cependant en l'année 1680. la neige dura plus de vingt jours. Cela surprit les Sauvages, qui n'avoient jamais experimenté un hyver si rude: ainsi le Sieur de la Salle & moy nous nous vimes exposez à de nouvelles fatigues, qui peut être sembleront incroiables à ceux, qui n'ont point d'experience des grands Voiages, & des nouvelles Découvertes.

Cependant le Fort de Crevecœur étoit presque achevé. On avoit preparé tout le bois necessaire pour nôtre Barque: mais nous n'avions ni cordages ni voiles, & nous n'avions pas même assez de fer. Nous n'aprenions aucune nouvelle de nôtre Vaisseau le Griffon, ni de ceux qu'on avoit envoiez pour s'informer de ce qu'il étoit devenu. L'Eté s'aprochoit, & si nous attendions encore quelques mois inutilement, nôtre entreprise étoit retardée d'une année, & peut-être de deux ou trois, parce que nous étions loin du Canada; qu'ainsi il nous étoit impossible de donner les ordres aux affaires, ni d'amasser les choses dont nous avions besoin. Pour ce qui estoit de retourner au Fort de Frontenac, nous en étions à quatre ou cinq cens lieues, qu'il falloit traverser par terre, & même dans les neiges, à quoi il n'y avoit point d'aparence.

Le Sieur de la Salle ne voiant point revenir le Gryphon, & n'aprenant aucunes nouvelles de ceux qu'il avoit envoyez au devant de ce vaisseau, ne se rebuta point cependant de toutes ces difficultez. Son courage passa par dessus, & sans s'embarasser d'un si long & si pénible voiage, il l'entreprit & en fit une partie avec deux grandes Raquettes aux pieds de peur d'enfoncer dans les neiges.

Dans cette extremité d'affaires nous prîmes tous deux une resolution aussi extraordinaire qu'elle étoit difficile à executer: moi d'aller en Canot avec deux hommes dans des pays inconnus, où on étoit à tout moment dans un tres grand danger de la vie: lui d'aller à pied jusqu'au Fort de Frontenac avec trois hommes, qui l'accompagnoient, sans avoir d'autre moien de subsister non plus que moi, que de ce que nous pourions tuer de bêtes fauves avec le fusil, & sans avoir d'autre boisson que l'eau, que nous trouverions sur nôtre route. Mais il y avoit cette difference entre le Sieur de la Salle & moi, que les quatre où cinq nations, par lesquelles il devoit passer connoissoient les Européens qui sont en Canada, parce qu'elles avoient commerce avec eux, & qu'au contraire ceux où j'allois à plus de six ou sept cens lieues des Illinois, n'avoient jamais veu d'Européens. Cependant toutes ces difficultez ne nous étonnerent ni l'un ni l'autre. Toute nôtre peine étoit seulement de trouver parmi nos gens des hommes assez hardis pour nous accompagner, & d'empécher, que les autres, qui étoient déja fort ébranlez, ne desertassent après notre départ.

CHAPITRE XXXV.

Recit de ce qui se passa avant le départ de l'Auteur pour sa nouvelle Découverte, avec le retour du Sieur de la Salle au Fort de Frontenac, & les instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschasipi.

Avant nôtre départ nous trouvâmes heureusement le moien de desabuser nos gens des fausses impressions que les Illinois leur avoient données à la sollicitation de Monso Capitaine des Maskoutens. Quelques Sauvages des pays éloignez arrivérent au Village des Illinois, & l'un d'eux nous assura de la beanté du Fleuve Meschasipi. Nous en fûmes encore instruits par plusieurs autrès Sauvages: mais un Illinois nous ajouta en particulier & fort en secret, que ce Fleuve étoit navigable. Cependant ce récit ne suffisoit pas pour desabuser nos gens. Afin donc de les r'assurer entierement, nous entreprimes de le faire avouer aux Illinois, quoi que nous eussions apris qu'ils avoient resolu dans un Conseil qu'ils avoient tenu secretement, de nous dire toujours la même chose. Il s'en presenta peu de temps après une occasion tout à fait favorable.

Un jeune guerrier Illinois, qui avoit fait des prisonniers du côte du Sud, avoit devancé ses camarades. Il passa à nôtre chantier, & on lui donna du blé d'Inde à manger. Comme il revenoit du bas de ce Fleuve, dont nous fimes semblant d'avoir quelque connoissance, ce jeune homme nous en fit une Carte assez exacte avec du charbon. Il nous assura, qu'il avoit été par tout avec sa Pirogue, qui est un Canot de bois creusé avec du feu; qu'il n'y avoit jusques à la Mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ni Saut ni rapide: mais que parce que ce Fleuve devient fort large en aprochant de son embouchure, il y avoit en quelques endroits des battures de sable, & au milieu des canaux fort profonds, & de la vase, qui en barroit une partie. Il nous dit aussi le nom de plusieurs Nations, qui habitent sur son rivage, & de diverses Rivieres qu'il reçoit.

J'écrivis toutes ces choses, & je pourray bien en faire le recit plus au long dans cet Ouvrage. Nous le remerciâmes par un petit present que nous lui fimes, de ce qu'il nous avoit découvert la verité, que les principaux de sa Nation nous avoient déguisée. Il nous pria de ne leur rien temoigner de ce qu'il avoit dit, & on lui donna une hache pour lui fermer la bouche à la maniere des Sauvages, quand ils veulent recommander le secret.

Le lendemain au matin après les prieres publiques nous allâmes au Village, où nous trouvâmes les Illinois assemblez dans la Cabane d'un des plus considerables de la Nation, qui leur faisoit festin d'un Ours. C'est un mets dont ils font beaucoup de cas. Ils nous firent placer au milieu d'eux sur une belle natte de jonc, qu'ils nous presentérent. Nous leur fimes dire par un de nos hommes, qui savoit la langue, que nous voulions leur aprendre, que celui qui a tout fait, que nous appellions le grand Maître de la vie, prenoit un soin particulier de nous instruire de l'état du Meschasipi, que nous étions en peine d'en connoitre la veritc, depuis qu'ils avoient voulu nous persuader, que la navigation en étoit impossible. Après cela nous ajoutâmes

mes tout ce que nous avions apris le jour precedent ſans faire connoitre en aucune maniere le moien par lequel nous en avions été inſtruits.

Ces Barbares crurent que nous avions apris toutes ces choſes par quelques voies extraordinaires. Après s'être fermê la bouche avec la main, ſelon leur maniere de témoigner leur admiration, ils nous dirent, que la ſeule envie qu'ils avoient d'arréter nôtre Capitaine avec les robbes griſes, ou les pieds nuds, comme les Sauvages ont accoutumé d'appeller nos Religieux de S. François, pour reſter avec eux, les avoit obligez de nous cacher la verité. Ils nous avouérent donc tout ce que nous avions apris du jeune Guerrier, & depuis cela ils ont perſiſté dans les mêmes ſentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos gens, & ils en furent entierement delivrez par l'arrivée de pluſieurs Oſages, Cikaga, & Akanſa, qui étoient venus du Sud pour nous voir, & pour troquer avec nous des haches contre des Pelleteries qu'ils avoient aportées. Ils nous dirent tous, que le Fleuve Meſchaſipi étoit navigable par tout juſques à la Mer, & que nôtre arrivée étant publiée toutes les Nations du bas Fleuve viendroient nous danſer le Calumet de paix pour entretenir une bonne correſpondance avec nous, & pour faire commerce avec nôtre monde.

Les Miamis arrivérent en même temps; & danſerent le Calumet de paix aux Illinois. Ils firent donc alliance avec eux contre les Iroquois leurs plus implacables ennemis. Le Sieur de la Salle leur fit quelques preſens afin de les unir plus fortement enſemble.

Nous nous trouvions alors trois Miſſionnaires Recollets avec le petit nombre d'Européens, qui étoient au Fort de Crevecœur, & nous n'avions plus de vin pour celebrer la Meſſe. Le Pere Gabriel, qui avoit beſoin de ſoulagement à cauſe de ſon grand âge, témoigna qu'il reſteroit ſeul tres volontiers avec ceux de nos gens qui demeureroient dans le Fort. Le pere Zenobe, qui avoit ſouhaité la grande miſſion des Illinois, leſquels étoient au nombre de ſept à huit mille ames, s'ennuyoit parmi ce peuple. Il ne pouvoit ſe façonner aux manieres importunes des Sauvages avec leſquels il demeuroit.

Nous en parlâmes au Sieur de la Salle, qui fit préſent de trois haches à l'hôte de ce Religieux nommé Omahouha, c'eſt à dire Loup. Cet homme étoit le Chef d'une famille ou Tribu. Il le fit afin qu'il eut ſoin de ce bon Pere, qui logeoit chez lui, & qu'Omahouha paroiſſoit l'aimer comme l'un de ſes enfans. Ce Religieux, qui n'étoit qu'à une demi-lieue du Fort, vint nous temoigner ſon chagrin, & nous repreſenta, qu'il ne pouvoit ſe façonner aux manieres de ces Barbares, quoi qu'il eût déja apris leur langue en partie.

J'offris de prendre ſa place de Miſſion, pourvu qu'il voulût prendre la mienne, qui étoit d'aller vers ces Nations avancées, que nous ne connoiſſions, que par ce que les Sauvages nous en avoient dit, ce qui étoit fort ſuperficiel. Cela donna à penſer au Pere Zenobe, lequel enfin aima mieux reſter avec les Illinois, dont il avoit quelque connoiſſance, que de s'expoſer à des dangers preſque aſſurez parmi des peuples inconnus.

Le Sieur de la Salle laiſſa le Sieur de Tonty pour Commandant au Fort de Crevecœur avec le reſte de nos Soldats,

dats, & les Charpentiers, qui travailloient à la construction de cette Barque, que nous destinions à décendre jusques à la Mer. Nous prétendions commencer ce Voiage par la Riviere des Illinois, qui perd son nom dans le Fleuve Meschásipi. Au reste nous esperions de nous garantir des Fleches des Sauvages, qui pourroient nous attaquer, parce que nous avions dessein de revétir cette Barque d'une espece de parapet. Le Sieur de la Salle laissa audit Sieur de Tonsy de la poudre. du plomb, un Forgeron, des fusils, & d'autres Armes pour se defendre, au cas que les Iroquois le vinssent attaquer : & avant que de retourner au Fort de Frontenac, où il vouloit aller quérir du renfort, des cables, & des agrets pour cette barque, il la vit élever jusques an cordon.

Il ne savoit comment me disposer à aller decouvrir par avance la route qu'il seroit obligé de suivre pour se rendre à ce Fleuve Meschasipi à sonr retour de Canada. J'avois un abcés à la bouche, qui supuroit tous les jours depuis un an & demi, quoi que sans puanteur: ce qui fit que je lui temoignay la repugnance que j'avois à faire le voiage dont ils s'agissoit, & je lui dis, que j'avois besoin d'aller en Canada pour me faire traiter. Il me repondit, que si je refusois d'aller, il ne manqueroit pas d'écrire à mes Superieurs, que j'avois empeché le bon succés de nos Missions nouvelles.

Le bon Pere Gabriel de la Ribourde, qui avoit été mon Pere Maitre de noviciat dans nôtre Convent de Bethune au pays d'Artois, me pria de passer outre nonobstant mon incomodité, disant, qde si je mourois dans cette entreprise; Dieu seroit un jour glorifié de nos Travaux Apostoliques. Il est vrai, mon Fils, ajoutoit ce venérable Vieillard, qui avoit blanchi en vivant pendant quarante ans dans l'austerité de la pénitence, que vous aurez des monstres à vaincre, & des précipices affreux à passer dans cette entreprise, qui demande la force & le courage des plus robustes. Vous ne savez pas un mot de la langue de ces peuples, que vous allés tacher de gagner à Dieu : mais prenés courage, vous remporterez autant de victoires, que vous recevrez de combats.

Considerant donc que ce bon Vieillard avoit bien voulu me venir seconder à son âge dans la seconde année de notre découverte, esperant aussi d'établir le Regne de Jesus-Christ crucifié parmi des peuples barbares & inconnus, & voiant d'ailleurs, qu'étant l'unique héritier d'une Maison noble de Bourgogne il avoit bien voulu sacrifier tout cela à l'honneur de la Mission; j'entrepris ce dangereux voiage avec une entiere assurance, esperant, que je pourrois m'établir parmi ces Barbares pour y annoncer l'Evangile.

Le Sieur de la Salle me voiant resolu à cette entreprise, me dit, que je lui faisois un extréme plaisir. Dieu sait, s'il parloit alors selon son cœur. Quoi qu'il en soit, il me donna un Calumet de paix, & un Canot d'écorce avec deux hommes, dont l'un s'appelloit Antoine Auguel, surnommé le picard du Gay, & l'autre s'appelloit Michel Ako, natif du Poitou. Il chargea ce dernier de quelques marchandises destinées à faire des presens qui pouvoient valoir environ mille francs en ce pays là. Pour moi il me donna dix couteaux, douze aleines, un petit rouleau de tabac de Martinique, environ deux livres de rassade noire & blanche

blanche, & un petit pacquet d'aiguilles pour faire des presens aux Sauvages, ajoutant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pu.

On peut juger à ce détail de la force de mon équipage pour une entreprise comme la mienne. Je reçus la benediction du Pere Gabriel, & pris congé du Sieur de la Salle, après avoir embrassé tous nos gens, qui me vinrent conduire jusques au Canot. Le Pere Zenobe resta parmi les Illinois, & le bon Pere Gabriel finit ses adieux par ces paroles de l'Ecriture, *Viriliter age, & confortetur cor tuum*, portez vous courageusement, & que vôtre cœur soit fortifié.



CHAPITRE XXXVI.

Depart de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux Hommes, dont il a été parlé, pour se rendre aux Nations élognées.

IL faut avouer qu'en considerant meurement les grands dangers ausquels j'allois m'exposer parmi tant de Nations Barbares avec deux hommes seulement, tout autre que moi en auroit été fort ébranlé. Et en effet je n'eusse pas été la dupe du Sieur de la Salle, qui m'exposoit temerairement, si je n'eusse mis toute ma confiance en Dieu, qui pouvoit donner un heureux succez à nôtre découverte.

Nous partimes du Fort de Crevecœur le 29. de Fevrier de l'an 1680. & sur le soir en descendant la Riviere des Illinois, nous rencontrames sur nôtre route plusieurs bandes de ces Sauvages, qui revenoient dans leurs Villages dans leurs pyrogues ou gondoles chargées de Taureaux sauvages, qu'ils avoient tuez à la chasse. Ils voulurent nous obliger de retourner avec eux, & nos deux Canoteurs furent fort ébranlez. Ils me disoient, que le Sieur de la Salle les exposoit à la boucherie.

Cependant ils n'oserent me quitter, parce qu'en s'en retournant, ils auroient été obligez de repasser par nôtre Fort, où on n'auroit pas manqué de les arrêter. Nous poursuivîmes donc nôtre Navigation le lendemain, & mes deux hommes m'avouerent le dessein qu'ils avoient eu de me laisser avec les Sauvages, disant que pour eux ils se seroient sauvez avec les marchandises; ajoutant aussi que le Sieur de la Salle leur devoit beaucoup plus que ces marchandises ne valoient. On peut juger quel beau presage je pouvois tirer de ce dessein.

La Riviere des Illinois, sur laquelle nous navigions est aussi profonde, & aussi large, comme je l'ay déja dit, que la Meuse à Namur. En deux autres endroits elle s'élargit jusques à un quart de lieue. Elle est bordée de coteaux dont la pante est couverte de bois & de grands Arbres. Ces coteaux sont éloignez d'une demi-lieue les uns des autres. Ils laissent entr'eux un terrain marécageux, & souvent inondé, surtout en automne, & au printemps. Cependant il ne laisse pas d'y croître de fort grands Arbres. Quand on est sur ces côteaux, on découvre de belles prairies à perte de veue, garnies d'espace en espace de petits bois de haute futaye, qui semblent avoir été plantez exprès. Le courant de la Riviere n'est sensible que dans le temps des grandes pluïes, & elle est capable de porter en tout temps, pendant environ cent lieues de chemin, de grandes Barques depuis son embouchure jusques

juſqu'au Village des Illinois. Son cours va preſque toujours au Sud quart Sud-Oueſt.

Le 7. de Mars nous trouvâmes environ à deux lieuës de ſon embouchure une Nation appellée Tamaroa, ou Maroa, composée de deux cens familles. Ils voulurent nous mener à leur Village, ſitué à l'Oüeſt du Fleuve Miſchaſipi, à ſix ou ſept lieuës de l'embouchure de cette Riviere des Illinois: mais mes deux Canoteurs eſperant de faire un plus grand gain, aimerent mieux paſſer outre, ſuivant le conſeil que je leur donnois: & en effet ils auroient été indubitablement volez par ces Sauvages. Ils voioient que nous portions du fer, & des Armes à leurs Ennemis, ce qu'ils ne vouloient pas ſouffrir: mais ils ne purent nous attraper dans leur pyrogues, ou Canots de bois creuſé avec le feu, parce que ces Vaiſſeaux ſont beaucoup plus lourds que ceux d'écorce, qui vont bien plus vîte que les leurs.

Ils depécherent quelques jeunes gens de leur troupe pour nous percer à coups de fleches dans quelque détroit de la Riviere: mais tout cela fut inutile. Nous reconnûmes quelque temps après le lieu de leur embuſcade par le feu qu'ils y avoient allumé, & cela nous obligea de traverſer promptement la Riviere. Nous gagnâmes l'autre bord, & nous nous campâmes dans une petite Ile, laiſſant nôtre Canot chargé ſur le bord pendant la nuit, ſous la garde d'un petit chien, afin qu'il nous eveillât, & que nous puſſions nous embarquer plus promptement au cas que ces Barbares vouluſſent nous ſurprendre en paſſant la Riviere à nâge.

Après avoir evité ces Sauvages, nous arrivâmes bientôt à l'embouchure de la Riviere des Illinois, éloignée de cinquante lieuës du Fort de Crevecœur, & d'environ cent lieuës du grand Village de ces Barbares. Cette embouchure eſt ſituée entre le 35. & le 36. degré de latitude, & par conſequent à ſix vingt ou cent trente lieuës du Golfe de Mexique, ſelon nôtre conjecture; en quoi je ne comprens pas les détours, que le grand Fleuve Meſchaſipi peut faire juſqu'à la Mer.

A l'angle que cette Riviere des Illinois forme à ſon embouchure du côté du Sud, on voit un Rocher plat, eſcarpé d'environ quarante pieds de hauteur, propre à y bâtir un Fort. Du côté du Nord, vis à vis du Rocher tirant vers l'Oüeſt au delà du Fleuve, il y a des campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout. Elles paroiſſent toutes prêtes à être cultivées, & ſeroient ſans doute très-avantageuſes par les deux recoltes de grains qu'on y pourroit faire tous les ans. Elles fourniroient aiſément la ſubſiſtance à une Colonie.

Les glaces qui dérivoient du côté du Nord, nous retardérent juſques au 12. du mois de Mars dans le lieu où nous nous étions arrêtez. Mais cela ne dura pas longtemps, & nous continuâmes nôtre route en traverſant & en ſondant de tous côtez le Fleuve Meſchapi, pour voir s'il étoit navigable. On trouve trois petites Iles au milieu près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & ces Ilettes arrêtent les bois & les arbres, qui dérivent du Nord. Cela eſt auſſi cauſe qu'on trouve pluſieurs battures de ſable fort larges. Cependant les canaux y ſont aſſez profonds, & on y trouve aſſez d'eau pour porter de grandes Barques. Les grands batteaux plats y peuvent paſſer en tout temps.

Ce grand Fleuve Meſchaſipi va au Sud

Sud Sud-Oüest, & vient du Nord, & du Nord-Oüest. Il coule entre deux chaines de montagnes assez petites en cet endroit, qui serpentent comme ce Fleuve. En quelques lieux elles sont assez éloignées des bords, de sorte qu'entre les montagnes & le Fleuve il y a de grandes prairies, où l'on voit souvent paître des troupes de bœufs ou taureaux sauvages. En d'autres endroits des éminences laissent des espaces en demi-cercles, qui sont couverts d'herbes ou de bois.

Au delà de cette montagne, on decouvre à perte de veuë de grandes campagnes, que nous pouvons veritablement appeller les delices de l'Amerique. Ce grand Fleuve a presque par tout une demi-lieuë, & en quelques endroits une lieuë de large. Il est divisé par quantité d'Iles couvertes d'arbres, entrelassez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Dans cet endroit du côte de l'Ouest, il ne reçoit aucune Riviere considerable, que celle d'Otontenta, & une autre, qui vient de l'Ouëst Nord-Ouëst à sept ou huit lieuës du Saut de S. Antoine de Padoue, comme nous le verrons dans la suite.

C'est ici que je veux bien que toute la terre sache le mystere de cette découverte, que j'ai caché jusques à present poiur ne point donner de chagrin au Sieur de la Salle, qui vouloit avoir seul toute la gloire & toute la connoissance la plus secrette de cette découverte. C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs personnes, lesquelles il a exposées pour empêcher qu'elles ne publiassent ce qu'elles avoient veu, & que cela ne nuisît à ses desseins secrets.

CHAPITRE XXXVII.

Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eu ci-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette découverte, & de ne les pas inserer dans sa Description de la Louisiane, touchant le bas du grand Fleuve Meschasipi, avant que de oemonter vers sa source, comme il a fait.

IL faut avouër qu'il est bien doux & bien agreable de repasser dans son esprit les fatigues & les travaux que l'on a essüiez. Je ne pense jamais qu'avec admiration, à l'extréme embarras où je me trouvai à l'embouchure de la Riviere des Illinois dans le Fleuve Meschasipi, n'ayant que deux hommes avec moi sans provision, hors d'état de nous defendre contre les insultes, auxquelles nous étions sans cesse exposez, & cela dans le dessein d'aller dans un pays inconnu, & parmi des Nations Barbares; Je n'y pense dis-je jamais que je ne sente une joie secrete en mon cœur de me voir échapé de tant de dangers, & heureusement revenu d'un Voiage si difficile, & si perilleux.

Cette Riviere des Illinois se jette dans le Meschasipi entre le 36. & le 37. degré de latitude. Au moins cela me parut ainsi par mon observation dans le temps que j'y passai, quoi qu'on la mette ordinairement au 38. Ceux qui féront ce voiage ci-après auront plus de temps que je n'en eus pour en bien prendre les mesures, parce que je me trouvai envelopé par la conjoncture du temps dans de grandes & facheuses affaires tant du côté du Sieur de la Salle, que de celui de ces deux hom-

hommes que j'avois avec moi, & qui devoient m'accompagner dans mon voiage.

J'étois aſſuré d'une maniere à n'en pouvoir douter, que ſi je deſcendois au bas du Fleuve Meſchaſipi, le Sieur de la Salle ne manqueroit pas de me décrier dans l'eſprit de mes Superieurs, parce que je quittois la route du Nord, que je devois ſuivre ſelon ſa priere, & ſelon le projet que nous en avions fait enſemble. Mais d'ailleurs je me voiois à la veille de mourir de faim, & de ne ſavoir que devenir, parce que ces deux hommes qui m'accompagnoient, me menaçoient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, & d'emmener le Canot avec tout ce qui étoit dedans, ſi je les empêchois de deſcendre vers les Nations qui habitent au bas de ce Fleuve.

Me voiant donc dans cet embarras, je crus, que je ne devois point heſiter ſur le parti que j'avois à prendre, & que je devois préferer ma propre conſervation à la paſſion violente qu'avoit le Sieur de la Salle de jouir ſeul de la gloire de cette découverte. Nos deux hommes me voiant donc reſolu de les ſuivre par tout, me promirent une entiere fidelité : ainſi après nous être donné la main pour nôtre aſſurance mutuelle, nous nous mimes en chemin ponr commencer nôtre voiage.

Ce fut le 8. de Mars de l'an 1680. que nous nous embarquâmes dans nôtre Canot, après avoir fait nos prieres ordinaires; & nous continuâmes ainſi nos devotions accoûtumées du ſoir & du matin ſelon l'uſage pratiqué parmi nous. Les glaces qui deſcendoient ſur le Fleuve en cet endroit nous incommoderent beaucoup, parce que nôtre Canot d'écorce n'y pouvoit reſiſter. Cependant nous gagnions toûjours quelque diſtance commode pour nous échaper entre les glaçons, & nous arrivâmes après environ ſix lieuës de chemin à la Riviere d'une nation, que l'on appelle les Oſages, & qui demeurent vers les Miſſorites. Cette Riviere qui vient de l'Occident, nous paroiſſoit preſque auſſi forte que le Fleuve Meſchaſipi où nous étions alors, & dans lequel elle ſe décharge. L'eau en eſt extrémement trouble par les terres bourbéuſes qu'elle entraine avec elle, de ſorte qu'à peine on peut en boire.

Les Iſſati, qui habitent au haut de ce Fleuve Meſchaſipi, vont ſouvent en guerre au delà même du lieu où je me trouvois alors. Ces peuples, dont je ſavois la langue, parce que j'eus occaſion de l'aprendre pendant le ſejour que je fis enſuite parmi eux, m'ont appris, que cette Riviere des Oſages, & de Miſſorites éroit formée de quantité d'autres, & qu'on en trouve la ſource en remontant à dix ou douze journées de chemin à une montagne, d'où on voit ſortir tous ces ruiſſeaux qui compoſent enſuite cette Riviere. Ils ajoutoient, qu'au delà de cette montagne on voit la Mer, & de grands Vaiſſeaux; que ces Rivieres ſont peuplées d'une grande quantité de Villages, où l'on trouve pluſieurs Nations differentes: qu'il y a des terres & des prairies, & une grande chaſſe de taureaux ſauvages & de caſtors.

Quoique cette Riviere ſoit fort groſſe, le Fleuve où nous étions alors, n'en paroiſſoit pas augmenté. Elle y entraine tant de vaſe que dépuis ſon embouchure l'eau du grand Fleuve dont le lit eſt auſſi fort plein de limon reſſemble plutôt à de la bouë pure qu'à de l'eau de Riviere. Cela dure ainſi juſques à la Mer pendant plus de deux cent lieües, parce que le Meſchaſipi ſerpente

pente en plusieurs endroits, & qu'il reçoit sept grandes Rivieres, dont l'eau est assez belle, & qui sont presque aussi grandes que le Meschasipi.

Nous cabanions tous les jours dans des Iles, au moins quand nous le pouvions, & pendant la nuit nous éteignions le feu que nous avions fait pour cuire nôtre blé d'Inde. On sent dans ces contrées le feu que l'on y fait selon le changement des vents jusques à deux ou trois lieües; & c'est par là que les guerriers Sauvages reconnoissent les lieux où sont leur Ennemis pour s'aprocher d'eux.

Le 9. les glaces qui décendoient du Nord, commencerent un peu à s'éclaircir. Après environ six lieües de chemin nous trouvâmes sur le bord Meridional du Fleuve un Village que nous crûmes habité par les Tamaroa, qui nous avoient poursuivi auparavant. Nous n'y trouvâmes personne, & étant entrez dans leurs cabannes nous y prîmes quelques minots de blé d'Inde, qui nous fit grand bien sur nôtre route: mais nous n'osions nous écarter du Fleuve pour la chasse de peur de tomber dans l'embuscade de quelques Barbares. Nous laissâmes six couteaux à manche, & quelques brasses de rassade noire à la place du blé d'Inde, que nous emportions comme pour en faire le payement aux Sauvages.

Le 10. nous décendîmes environ à trente huit ou quarante lieües des Tamaroa. Nous y trouvâmes une Riviere que les guerriers des Illinois nous avoient dit auparavant être située près d'une Nation qu'ils appellerent Ouadebache. Nous n'y vîmes que de la vase & des joncs, & nous trouvâmes les rivages du Fleuve fort marécageux, de sorte qu'il falloit décendre à perte de veüe sans trouver de lieu propre à cabaner.

Nous demeurâmes donc tout le jour en cet endroit pour y boucanner une vâche sauvage que nous avions tuée pendant que cette bête monstrueuse passoit à la nage d'une terre à l'autre. Nous y laissâmes les morceaux de cette vâche, que nous ne pûmes emporter, parce que nôtre Canot étoit trop petit, & nous nous contentâmes de quelques uns de ces morceaux, que nous avions enfumez en maniere de bandes de lard, parce que nous ne pouvions conserver cette viande autrement, faute de sel.

Nous nous embarquâmes le 14. chargez de blé d'Inde, & de bonne viande, qui nous servoit de lest, & dont nous vécûmes pendant près de quarante lieües. A peine pûmes nous debarquer à cause de la grande quantité de joncs, & de boüe, que nous trouvâmes aux deux bords du Fleuve. Si nous eussions été en Chaloupe, nous y eussions couché, parce qu'il étoit fort difficile de débarquer à cause de la vase, de l'écume & des terres tremblantes.

Le 15. nous trouvâmes trois Sauvages sur nôtre route. Ils revenoient de la guerre, ou de la chasse. Comme nous étions en état de leur tenir teste, nous les abordâmes, & cela les fit fuir. L'un d'eux pourtant après avoir fait quelques pas revint à nous, & nous presenta le Calumet de paix, que nous reçûmes avec joye. Cela obligea les autres de revenir à nous: mais nous n'entendions point leur langue. Nous leur nommâmes deux ou trois Nations differentes. L'un d'entr'eux nous repondit par trois fois *Chikacha*, ou *Sikacha*, qui étoit apparemment le nom de sa Nation. Ils nous presenterent des pelicans qu'ils avoient tuez avec leurs fleches, & nous leur donnâmes de nôtre viande boucannée. Ces gens ne pouvant

entrer dans nôtre Canot, parce qu'il étoit trop petit & embarrassé, ils continuerent leur chemin par terre, nous faisant signe de les suivre à leur Village: mais enfin nous les perdîmes de vuë.

Après deux journées de navigation nous trouvâmes beaucoup de Sauvages sur la côte Occidentale du fleuve. Nous avions entendu auparavant un bruit sourd comme d'un tambour, & plusieurs voix d'hommes, qui crioient *sasacouëst*, qui signifie alerte, ou qui vive. Comme nous n'osions nous approcher, ces Sauvages nous envoïerent une Pyrogue, ou Canot de bois, qu'ils font d'un tronc d'arbre creusé avec le feu à la maniere des petits bâteaux ou Gondoles de Venise.

Nous leur presentâmes le Calumet de paix, & les trois Sauvages dont nous avons parlé ci-dessus, nous firent connoître par leurs gestes & par leurs paroles, qu'il nous falloit mettre pied à terre, & aller avec eux chez leurs amis les *Akansa*. Ils porterent donc nôtre Canot, & les marchandises de nos hommes fort fidelement. Ces gens nous regalerent à leur mode avec beaucoup de marques d'amitié. Ils nous donnerent une cabanne particuliere, des fêves, de la farine de blé d'Inde, & des viandes boucannées. Nous leur fîmes de nôtre part des presens de nos marchandises d'Europe, dont ils faisoient grand cas. Ils mettoient les doits sur la bouche pour marquer qu'ils les admiroient, & sur tout nos Armes à feu.

Ces Sauvages sont fort differens de ceux du Nord, qui ont ordinairement l'humeur triste, morne, & severe. Ceux-ci sont beaucoup mieux faits, honêtes, liberaux & fort gais. Leurs jeunes gens sont si modestes, qu'ils n'oseroient parler devant les Vieillards, à moins qu'on ne les interroge. Nous aperçumes parmi ces peuples des pour les domestiques, des poules d'Inde en grand nombre, & des outardes aprivoisées, comme les oyes en Europe. Leurs arbres commençoient déja à montrer leurs fruits, comme des péches & autres fruits de cette nature.

Nos deux hommes commençoient à goûter la maniere d'agir de ces peuples, & s'ils avoient pu retirer des castors, & des Pelleteries en échange de leurs marchandises, ils les auroient toutes troquées, & m'auroient laissé parmi ces Barbares. Mais je leur fis connoître, que cette découverte leur étoit de plus grande importance que le retour de leurs marchandises; qu'ainsi il n'étoit pas encore temps de penser au négoce. Je leur conseillai donc de chercher un lieu propre à y cacher tous les effets qu'ils avoient amenez avec nous dans le Canot, jusques à leur retour. Ils entrerent dans mon sentiment, & nous ne pensâmes plus qu'aux moiens d'executer ce dessein.

Le 18. après plusieurs danses & festins de nos hostes, nous nous embarquâmes avec tout nôtre équipage un peu après midi. Ces Sauvages ne nous voioient emporter nos marchandises qu'à regret. Cependant parce qu'ils avoient reçû nôtre Calumet de paix, & qu'ils nous en avoient donné un autre, ils nous laisserent aller en toute liberté.

CHAPITRE XXXVIII.

Continuation du Voiage de l'Auteur sur le Fleuve Meschasipi.

Nous trouvâmes en décendant le Fleuve un endroit entre deux élevations,

vations de terre, qui avoit à l'Est un petit bois. Comme nous avions une besche & une pioche, nous nous en servîmes à faire une cave, & nous y serrâmes toutes les marchandises de nos hommes, nous reservant seulement les plus necessaires, & ce qui étoit propre à faire des presens : après quoi nous mîmes des pieces de bois sur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle maniere, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous remassâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la Riviere.

Ensuite nous nous rembarquâmes fort promptement après avoir achevé cet ouvrage ; nous enlevâmes l'écorce de trois chénes, & sur un gros cottonier on fit une figure de quatre croix, afin de reconnoitre l'endroit de nôtre cache. Nous arrivâmes ensuite à six lieuës des *Akansa* que nous avions quittez, & nous y trouvâmes un autre Village de la même nation, & puis un autre de même encore environ deux ou trois lieuës plus bas.

Il sembloit que ces Barbares avoient envoié des messagers à toutes ces nations pour les avertir de nôtre arrivée. Ces peuples nous firent le meilleur accueil du monde. Leurs femmes, leurs enfans, & le Village tout entier nous faisoient de grandes acclamations, & nous donnoient tous les temoignages possibles de joye. Nous leur donnâmes de nôtre part des marques de nôtre reconnoissance en leur faisant des presens qui montroient que nous étions venus en paix & en amitié.

Le 21. cette nation nous mena en pyrogue chez un peuple plus avancé, dont ils nous firent connoitre le nom à force de nous le repeter. C'étoient les *Taensa*. Ils nous conduisirent donc en ce lieu-là. Ces Sauvages demeurent près d'un petit Lac, que le Fleuve Meschasipi forme dans les terres. Le temps ne nous permit pas de considerer plusieurs de leurs Villages par où nous passâmes.

Ces gens nous reçurent avec beaucoup plus de ceremonie, que les *Akansa*. L'un de leurs Chefs nous vint joindre sur le bord du Fleuve en cérémonie. Il étoit couvert d'une robe ou couverture blanche faite d'une écorce d'arbre, qu'ils filent en ce Pays-là. Deux de ses hommes le devançoient avec une espece de lame ou plaque de cuivre, qui brilloit au Soleil comme de l'or. Ils reçurent nôtre Calumet de paix avec de grandes marques de joye. Leur Chef se tenoit gravement dans sa posture, & tout ce qu'il y avoit là d'hommes, de femmes & d'enfans lui rendoient de fort grands respects aussi bien qu'à moy. Ils baisoient les manches de mon habit de St. François, que j'ay toujours porté parmi toutes les nations de l'Amerique : & cela me faisoit connoitre, que ces peuples avoient veu sans doute de nos Religieux parmi les Espagnols, qui habitent dans le nouveau Mexique, parce qu'ils ont accoutumé de baiser l'habit de nôtre Ordre : mais je dis tout cela par conjecture.

Ces *Taensa* nous conduisirent avec tout nôtre équipage, pendant que deux de leurs hommes portoient nôtre Canot d'écorce sur leur dos. Ils nous mirent dans une belle Cabanne couverte de nattes de joncs plats, ou de Cannes polies. Le chef nous régala de tout ce que cette nation pouvoit nous donner à manger, après quoi ils firent une espéce de danse, les hommes & les femmes tenant leurs bras entrelassez. Dés que les hommes avoient achevé la derniere syllabe de leurs chansons, les femmes, qui sont

à demi couvertes en ce pays-là, chantoient alternativement d'une voix aigre & desagreable qui nous perçoit les oreilles.

Ce pays-là est rempli de palmiers, de lauriers sauvages, & de plusieurs autres arbres qui sont semblables aux nôtres de l'Europe, comme de pruniers, de meuriers, de pêchers, de poiriers, de pommiers de toutes especes Il y a de cinq ou six sortes de noiers, dont les noix sont d'une grosseur extraordinaire. Ils ont aussi outre cela plusieurs fruits secs, qui sont fort gros, & que nous trouvâmes fort bons; & il y a encore plusieurs Arbres fruitiers, que nous n'avons point en Europe: mais la saison étoit alors trop peu avancée pour en reconnoître le fruit. Nous y vîmes aussi des vignes, qui étoient prestes à fleurir. En un mot l'esprit & l'humeur de ce peuple nous parurent fort agreables. Ils sont dociles, traitables, & capables de raison.

Nous couchâmes parmi cette Nation, & nous y reçûmes tout le bon traitement que l'on peut souhaiter. Je fis mettre à nos hommes leurs plus belles hardes, & il s'armerent depuis la tête jusqu'aux pieds. Je leur fis voir un pistolet qui tiroit quatre coups cousecutifs. L'habit de St. François, que j'avois alors sur le corps avec la ceinture blanche par dessus, étoit encore presque tout neuf, lors que je partis du Fort de Crevecœur. Ces Sauvages l'admiroient, de même que nos sandales, & la nudité de nos pieds. Tout cela aussi bien que notre maniere d'agir attira également l'amour & le respect de ces gens la, & imprima de si favorables sentimens pour nous dans leur esprit, qu'ils ne savoient quelle caresse nous faire.

Ils auroient bien voulu nous retenir avec eux, & même afin de nous donner de plus fortes marques de leur éstime, ils envoierent pendant la nuit avertir les *Koroa* leurs Alliez de notre arrivée parmi eux, & cela fut cause que les Chefs & les principaux d'entr'eux vinrent nous voir le lendemain pour nous temoigner la joye qu'ils avoient de notre venue chez leurs amis. Je fis écarrer un Arbre de bois blanc par nos deux hommes, & ensuite nous en fimes une Croix, que nous plantâmes à douze pieds de la maison, ou grande Cabanne, où nous étions logez.

Le 22. nous quittâmes cette nation & le Chef de *Koroa* nous accompagna jusques dans son Village. Il est situé à dix lieuës plus bas dans un païs fort agreable. On y voit du blé d'Inde d'un côté, & de belles prairies de l'autre. Nous leur presentâmes trois haches, six couteaux, quatre brasses de tabac de Martinique, quelques alesnes & de petits pacquets d'aiguilles Ils les reçurent avec de grandes acclamations de joye. Ce Chef nous presenta un Calumet de paix de marbre rouge, dont le tuiau étoit orné de plûmes de quatre ou cinq sortes d'oiseaux differens.

Pendant le regal que ce Chef nous fit, il nous aprit avec un baston, dont il fit diverses marques sur le sable, qu'il y avoit encore six ou sept jours de navigation jusques à la Mer, qu'il nous representa comme un grand Lac, où l'on voioit de grands Canots de bois. Le 23. ce Chef des *Koroa* nous voiant dispofez à partir pour aller vers la Mer, fit entrer plusieurs de ses hommes dans deux pyrogues pour décendre le Fleuve avec nous. Il leur avoit fait prendre des vi-

vivres avec eux, & cela nous empéchoit d'avoir aucune défiance.

Mais quand j'aperçus les trois *Chikacha*, dont j'ay parlé, qui nous suivoient chez toutes les nations où nous allions, j'avertis nos deux hommes de prendre garde à eux, & de voir dans nos débarquemens, s'ils ne se mettroient point en embuscade pour nous surprendre. Nous étions alors au jour de Pasques, mais nous ne ne pouvions point dire la Messe, faute de vin, qui nous avoit manqué dés le Fort de Crevecour. Nous nous retirames donc à l'écart de ces peuples, qui avoient toujours les yeux sur nous, afin de reciter nos prieres, & de faire les fonctions de vrais Chrétiens dans ce jour si solemnel. J'exhortay nos hommes à la confiance en Dieu, après quoy nous nous embarquames à la veue de tout le Village.

Les trois *Chikacha* entrerent dans les Pyrogues des *Koroa*, qui nous accompagnerent jusques à six lieues au dessous de leur Vilage. Là le Fleuve Meschasipi se divise en deux Canaux, qui forment une grande Isle, laquelle nous parut extrémement longue. Elle peut être d'environ soixante lieues d'étendue selon les observations que nous en fimes en suivant le Canal, qui est du coté de l'Ouest. Les *Koroa* nous obligerent de le prendre par le signal qu'ils nous firent; mais les *Chikacha* vouloient nous faire aller par l'autre Canal, qui est à l'Est. C'étoit peut être pour avoir l'honneur de nous conduire vers neuf ou dix Nations différentes, qui sont de ce côté-là, & qui paroissoient de fort bonnes gens, comme nous le remarqâmes à nôtre retour.

Nous perdîmes là les Sauvages, qui nous accompagnoient, parce que leurs Pyrogues ne pouvoient pas aller aussi vîte que notre Canot d'écorce, qui étoit plus leger que ces Pyrogues. Le courant de ce Canal étant fort rapide, nous fimes ce jour là selon nôtre jugement trente cinq ou quarante lieues & nous n'étions pas encore au bout de cette Isle, dont nous venons de parler. Nous traversâmes le Canal, & nous cabanâmes dans cette Isle, mais nous en partîmes le lendemain.

Le 14. après avoir encore navigé pendant près de trente cinq ou quarante lieues, nous aperçumes sur la rive du Fleuve deux pêcheurs qui prirent la fuite. Quelque temps après nous entendîmes quelques cris de guerre, & selon toutes les aparences le bourdonnement de quelque tambour: mais nous aprimes depuis, que c'étoit la Nation de Quinipassa, & comme nous étions dans l'apprehension des *Chikucha* nous tenions toujours le milieu du Canal, & nous poursuivions ainsi notre route avec toute la diligence possible.

Nous débarquames fort tard dans un Village sur le bord du Fleuve. On nous a dit depuis, que c'étoit la Nation des *Tangibao*. Il y a tous les sujets du monde de croire que ces derniers avoient été saccagez par leurs Ennemis, car nous trouvâmes dans leurs Cabannes dix hommes tuez à coups de fléchez. Cela nous obligea de sortir promptement de leurs Village, & de traverser le Fleuve en avançant toujours nôtre chemin vers le grand Canal. Nous cabanâmes le plus tard que nous pûmes sur le bord du Fleuve, où nous fimes promptement du feu avec le bois flotté, que nous trouvâmes sur le Rivage: ensuite nôtre blé nous fimes cuire d'Inde en farine, & nous l'assaisonnames de viande boucannée apres l'avoir pilée.

Le 25. Les dix Sauvages tuez à

de flêches nous ajant donné de l'inquietude pendant toute la nuit, nous nous embarquâmes à la petite pointe du jour & après une navigation qui fut encore plus longue que celle du jour précedent, nous arrivâmes à une pointe où le Fleuve se divise en trois Canaux. Nous passames en diligence par celui du milieu, qui étoit tres-beau, & fort profond; l'eau y étoit *Somache*, où demi salée & trois ou quatre lieues plus bas nous la trouvames entierement salée. Poussant encore un peu plus avant nous découvrîmes la Mer, ce qui nous obligea d'abord de nous mettre à terre à l'Est du Fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XXXIX.

Raisons qui nous obligerent de remonter le Fleuve Meschasipi sans aller plus loin vers la Mer.

Nos deux hommes craignoient extrémement d'être pris par les Espagnols du nouveau Mexique, lesquels sont à l'Ouest de ce Fleuve. Ils étoient dans une peine étrange, & ils me disoient à tous momens, que si malheureusement ils venoient à tomber entre les mains des Espagnols de ce Continent, ils ne reverroient jamais l'Europe. Je ne leur disois pas tout ce que je pensois. Nos Religieux ont vingt cinq ou trente Provinces dans l'ancien & dans le nôuveau Mexique: ainsi quand j'eusse été pris je ne pouvois en avoir que de la consolation, & la joye de finir mes jours parmi mes confreres dans un pais aussi charmant qne celui là ensuite d'une infinité de hazards, & de tous les dangers, que j'ay eu à essuier depuis. J'aurois mêmê insensiblement passé mes jours en travaillant à mon salut dans un pays que l'on peut appeller avec raison les delices de l'Amerique: mais l'embarras extraordinaire de nos hommes me fit prendre une autre resolution.

Je ne fais pas profession d'être Mathematicien. Cependant j'avois apris à prendre les hauteurs par le moien de l'Astrolabe. Monsieur de la Salle n'avoit eu garde de me confier cet instrument pendant que nous étions ensemble, parce qu'il vouloit se reserver l'honneur de toutes choses. Nous avons pourtant connu depuis, que ce Fleuve Meschasipi tombe dans le Golfe de Mexique entre le 27. & le 28. degré de latitude, & comme on le croit, dans l'endroit où toutes les Cartes marquent la Rio Escondido, qui veut dire Riviere cachée. La Riviere de la Magdeleine est entre cette Riviere, & les mines de Sainte Barbe du nouveau Mexique

Cette embouchure de Meschasipi est éloignée d'environ trente lieuës de *Rio bravo*, de soixante lieuës de Palmas, de 80. ou 100. lieuës de *Rio de Panuco* sur la côte la plus prochaine des habitations des Espagnols. Suivant cela nous avons jugé par le moien de la boussole, qui nous a toujours été fort necessaire pendant toute nôtre découverte, que la Baye du St. Esprit est au Nord-Est de cette embouchure.

Pendant toute nôtre route depuis l'embouchure de la Riviere des Ilinois qui entre dans le Meschasipi, nous avons presque toujours navigé au Sud, & au Sud Ouest jusques à la Mer. Ce Fleuve serpente en plusieurs endroits, & il est presque partout d'une lieue de largeur. Il est fort profond, & n'a point de bancs de sable. Rien n'en-

empé-

empéche la navigation & même les navires les plus considerables peuvent y entrer sans peine. On estime que ce Fleuve a plus de huit cent lieues d'étendue dans les terres depuis sa source jusques à la Mer, en y comprenant les détours qu'il fait en serpentant. Son embouchure est à plus de trois cent quarante lieues de celle de la Riviere des Illinois. Au reste parce que nous avons navigé d'un bout à l'autre de ce Fleuve en le remontant, nous en décrirons la source dans la suite.

Les deux hommes qui m'accompagnoient àvoient bien de la joye, de même que moi, d'avoir essuié les fatigues de nôtre voiage. Cependant ils avoient d'ailleurs du chagrin de n'avoir pas amassé des Pelleteries pour les marchandises que nous avions cachées. & ils étoient sans cesse dans la crainte d'être ptis par les Espagnols. Ils ne me donnerent donc pas le temps que j'aurois bien souhaité pour observer exactement l'endroit où nous étions alors. & ils ne voulurent jamais travailler avec moy à la construction d'une petite Cabanne, que nous eussions couverte aves des herbes séches des prairies. Mon dessein étoit d'y laisser une lettre écrite de ma main & cachetée, pour la faire tomber entre les mains des gens du pays. Cela m'obligea, de peur de les irriter, de leur dire, que nous férions toute la diligence possible pour remonter le Fleuve vers le Nord, où ils pourroient facilement troquer leurs marchandises. Je leur faisois toujours esperer aussi, que je contribuerois en toutes choses à leur bonheur.

Tout ce que je pus obtenir d'eux avant que de remonter le Meschasipi, fut qu'ils écarrérent un arbre de bois dur, dont nous fimes une Croix d'environ dix ou douze pieds de haut, que nous enfonçâmes ensuite dans la terre, laquelle par bonheur étoit d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom, & celui des deux hommes qui étoient avec moy, avec un recit succint de nos qualitez, & du sujet de nôtre voiage; après quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques Hymnes propres à notre dessein, comme le *Vexilla Regis* & autres, & ensuite nous partîmes.

Pendant le séjour que nous fimes à l'embouchure du Meschasipi, nous n'apperçûmes ame vivante. Ainsi nous n'avons pu savoir, s'il y a des peuples, qui habitent sur le bord de la Mer. Nous ne couchions pendant ce temps là qu'à la belle étoile, comme pendant tout le reste du voiage, lors qu'il ne pleuvoit point. Mais pendant la pluie nous nous couvrions de nôtre Canot, que nous posions renversé sur quatre fourches. Ensuite nous y attachions des écorces de bouleau, que nous déroulions, les pendant plus bas que nôtre Canot, pour nous mettre à l'abri de la pluje.

Nous partîmes enfin le 1. d'Avril, parce que nos vivres commençoient à diminuer. Il est fort remarquable, que pendant toute cette navigation Dieu nous preserva heureusement pour nous des crocodiles, que l'on trouve en abondance dans ce Fleuve Meschasipi, sur tout en approchant de la Mer. Ils sont fort à craindre, quand on n'est pas soigneusement sur ses gardes. Nous ménagions nôtre blé d'Inde le plus qu'il nous étoit possible, parce que le bas Fleuve est extremement bordé de cannes, & que les débarquemens y sont fort incommodes. Outre cela nous n'osions chasser, parce que

que la chasse nous auroit trop fait perdre de temps.

Au reste nôtre Canot n'étant chargé que de peu de vivres, & de quelques petits presens, il ne prenoit ordinairement que deux ou trois pouces d'eau. Par ce moien en approchant de la terre le plus qu'il nous étoit possible, nous évitions les courans, & la rapidité du Fleuve. Nous fimes tant de diligence pour eviter les surprises, que nous nous rendimes au Village des *Tangibao*: mais parce que nous avions toujours dans l'esprit ces hommes tuez à coups de fleches, que nous avions veu dans leurs Cabanes en y passant la premiere fois, nous nous contentâmes de manger de nôtre farine de blé d'Inde détrempée dans de l'eau, & nous avions par dessus cela de la viande de taureau sauvage boucannée, que nous trempions dans de l'huile d'ours, que nous conservions pour cela dans des vessies, afin d'avaler plus aisément cette chair dessechée. Après avoir fait les prieres du soir, nous navigeâmes toute la nuit avec un gros morceau de Tondre, ou de méche allumée pour faire fuir les crocodiles, qui pouvoient se rencontrer sur nôtre route, parce qu'ils craignent extrémement le feu.

Le lendemain 2. *Michel Ako* nous fit remarquer dès la pointe du jour en avançant sur notre route qu'il y avoit une fort grande fumée, qui n'étoit pas fort loin de nous. Nous crûmes, que c'étoient les Quinipissa, & nous apperçumes quelque temps après quatre femmes chargées de bois, qui doubloient le pas pour arriver avant nous à leur Village: mais nous les passames à force de ramer. Je tenois à la main le Calumet de paix, que les Sauvages nous avoient donné. Notre Picard du Guay ne put s'empécher de tirer un coup de fusil sur une bande d'outardes, qui paroissoient dans les roseaux. Ces quatre femmes Sauvages ayant ouï le coup jetterent leur bois à terre, & s'étant mises à courir de toute leur force, elles furent plutôt que nous au Village, où elles mirent tout en allarme.

Les Sauvages éfrayez de tout cela, parce qu'ils n'avoient jamais veu d'armes à feu, se mirent à fuir. Ils croioient, que c'étoit le tonnerre, ne comprenant pas, comment il se peut faire, qu'un morceau de bois avec du fer, qu'ils voient entre les mains des Européens, jette du feu, & aille tuer du monde bien loin. Ces Barbares donc, tout armez qu'ils étoient à leur maniere ne laissérent pas de se sauver en grande confusion. Cela m'obligea de mettre pied à terre, & de montrer le Calumet de paix, qui étoit le Symbole de nôtre alliance avec eux, & ils nous firent apprêter un repas à leur mode.

Dans le même temps ils firent avertir leurs voisins de nôtre arrivée. Comme nous étions occupez à prendre nôtre refection dans le plus grand de leurs apartemens, nous vîmes entrer à la file plusieurs Sauvages, qui nous faisoient tout le bon accueil, dont ils pouvoient s'aviser. Peu s'en fallut, que nos deux hommes ne demeurassent avec cette nation. Il n'y eut que les marchandises, que nous avions cachées, qui les obligérent de quitter ces peuples: & c'etoit aussi le motif secret, que j'avois eu de les faire cacher, afin que nos hommes ne pensassent qu'à faire notre route Ces derniers Sauvages nous ayant donné autant de vivres, que nous voulûmes, nous les quittames après leur avoir fait quelques presens.

Nous

Nous partîmes le 4. d'Avril, & nous faisions beaucoup de diligence dans nôtre Voiage, parce que nous avions pris des forces. Nous arrivâmes aux *Koroa*. Ces peuples ne furent pas surpris de nôtre arrivée comme la premiere fois, & ils nous reçurent d'une maniere toute extraordinaire. Ils portérent nôtre Canot en triomphe sur leurs épaules. Il y avoit douze ou quinze hommes, qui marchoient devant nous en dansant avec des bouquets de plûmes à la main. Toutes les femmes du Village suivoient avec les enfans, dont les uns me tenoient par ma ceinture de laine blanche, que je portois en cordon de St. François ; les autres me prenoient par le manteau ou par l'habit. Ils en faisoient de même à nos deux hommes, & ils nous conduisirent ainsi à l'appartement qui nous étoit destiné.

Ils ornérent ce lieu de nattes de joncs peints de deux couleurs, & de couvertures blanches filées fort proprement avec de l'écorce d'arbre, comme nous l'avons déja remarqué. Après que nous nous fûmes rassasiez de tout ce que ces peuples nous avoient presenté pour nous regaler, ils nous laissérent en liberté de nous reposer tranquillement pour nous délasser. Nous fûmes surpris de voir en ce lieu, que le blé d'Inde, qui n'étoit qu'à deux pieds de terre, lors que nous passâmes la premiere fois parmi ce peuple, étoit déja en lait, & bon à manger. Nous apprîmes par les nations voisines de leur Climat, que ce blé meurit en 60. jours. Nous y remarquames aussi d'autre blé qui étoit déja hors de terre à la hauteur de trois ou quatre pouces.

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa sur le Fleuve Meschasipi.

Nous partîmes de *Koroa* le lendemain 5. Avril, & si j'eusse peu faire entendre raison à nos deux hommes, je n'eusse pas manqué de prendre connoissance de plusieurs nations différeutes, qui habitent sur la côte Meridionale de ce Fleuve. Mais ils ne pensoient qu'a se rendre vers les nations du Nord pour ramasser toutes les pelleteries qu'ils pourroient trouver, en échange des marchandises, qu'ils avoient laissées au dessous des Akansa. L'avidité du gain les emporta, & je fus contraint de les suivre, parce qu'il n'y avoit pas lieu de rester seul parmi tant de nations éloignées de l'Europe. Il me fallut donc prendre patience, & faire bonne mine à mauvais jeu. Quelques efforts que je fisse pour leur persuader qu'il falloit préferer le bien public aux avantages des partculiers, ils l'emportérent sur moi, & je fus obligé de me rendre, ne pouvant pas faire autrement. Nous ne pûmes arriver aux *Taensa* que le 7. Avril.

Ces Sauvages avoient déja reçu des Couriers, qui les avoient avertis de nôtre rétour. Cela fut cause qu'ils firent venir plusieurs de leurs voisins, qui habitoient dans la profondeur des terres de l'Est & de l'Oüest, afin d'avoîr quelques unes de nos marchandises, s'il étoit possible, parce que ces Barbares ne se peuvent lasser de les admirer. Ils en ont envoié à plusieurs autres nations plus avancées, avec lesquelles ils ont alliance.

Ils firent tous leurs efforts pour nous retenir chez eux. Ils nous offrirent un de leurs meilleurs logemens pour nôtre usage, & des Calumets de marbre noir, rouge, & jaspé. Mais nos hommes avoient le cœur tourné vers le lieu, où ils avoient caché leurs marchandises; de sorte qu'ils n'eurent aucun égard à toutes leurs offres. Ils me dirent donc qu'il falloit absolument partir. Si j'avois eu avec moi tout ce qui m'étoit necessaire, comme j'avois ma Chapelle portative, je serois resté parmi ces bons peuples, qui me temoignoient une amitié si cordiale: mais on a dit il y a long temps, que nos compagnons sont souvent nos maîtres. Je fus donc obligé de suivre le sentiment de nos hommes.

Nous nous embarquâmes le 8. d'Avril, & quelques *Taensa* vinrent nous conduire dans leurs Pyrogues les plus legeres, parce qu'ils ne pouvoient pas ramer assez fort pour suivre nôtre Canot d'écorce avec les autres. Quelques efforts même qu'ils fissent avec leurs perches, ils ne purent aller assez vîte. Ainsi ils furent obligez de nous quitter, & de nous laisser prendre le devant. Nous leur jettâmes deux brasses de Tabac de Martinique pour les obliger de se souvenir de nous, & ces Sauvages en nous quittant admiroient, comment nous pouvions tirer trois ou quatre canars d'un seul coup de fusil, ce qui leur faisoit faire des huées, & des cris d'étonnement. Après que nos deux hommes les eurent saluëz à grands coups de chapeau, ils redoublerent leurs efforts à ramer pour faire connoitre à ces Barbares, qu'ils étoient capables de quelque chose de plus que ce qu'ils leur avoient veu faire.

Le 9. nous arrivâmes aux *Akansa* environ à deux heures de Soleil. Il nous sembloit, qu'après avoir été reçus avec tant d'humanité de toutes ces nations, qui méritent mieux le nom de peuples humains que de Barbares par leur douceur admirable, nous n'avions aucun sujet de crainte ni de défiance, & que nous étions en aussi grande sureté parmi eux, que si nous eussions voiagé dans les Villes de Hollande, dans lesquelles on n'a rien à craindre. Nous ne fûmes pourtant pas sans inquietude, quand nous fûmes à l'endroit, où nous avions caché les marchandises de nos hommes. Les Sauvages avoient brulé les arbres, sur lesquels nous avions fait des Croix pour reconnoitre l'endroit de nôtre cache. D'abord nos deux hommes pâlirent dans la crainte, qu'on ne leur eût enlevé leur thresor. Ils ne perdirent point de temps, & coururent en diligence vers le lieu en question.

Pour moi je restai sur le bord du Fleuve pour regommer nôtre Canot, qui prenoit eau par plusieurs endroits. Le Picard du Guay me vint retrouver en diligence pour se rejouïr avec moi, de ce qu'ils avoient retrouvé la cache en bon état. Il me dit avec de grands transports de joye, que tout y étoit de même que nous l'avions laissé. Cependant afin que les *Akansa*, qui venoient à nous à la file, ne vissent point nos hommes occupez à découvrir leurs marchandises, je pris le Calumet de paix, & je les arrestai à fumer. C'est une loi inviolable parmi eux de fumer dans une conjoncture pareille, parce que si on le refusoit, on courroit risque d'être massacré par les Sauvages, qui ont une extréme veneration pour le Calumet.

Pendant que j'amusois les Sauvages, nos deux hommes vinrent prendre le Canot, que j'avois regommé, & ils y remirent adroitement les marchandises, qu'ils

qu'ils avoient tirées de leur cache, & ensuite ils vinrent me prendre au lieu où j'étois avec les Sauvages. Je les entretenois par signes, en marquant mes pensées sur le sable, que je tachois de leur faire comprendre par là : car je ne savois pas un mot de leur langue, qui est toute differente de celle des peuples avec qui nous avions conversé avant & depuis ce Voiage.

Nous remontâmes le Fleuve fort gayement. Nous navigions à force de rames avec tant de vîtesse, que les *Akansa*, qui marchoient par terre, étoient obligez de doubler le pas pour nous suivre. L'un d'entr'eux plus alerte que les autres courut au Village, où nous fûmes reçus avec plus de marques de joye encore, qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Tout cela se faisoit de leur part dans la veuë de profiter de nos marchandises qui passent pour de grandes richesses parmi ces peuples.

Il seroit inutile de décrire toutes les circonstances de ce qui se passa dans les danses & dans les festins que nous firent ces Sauvages. Nos deux hommes voiant qu'ils ne pouvoient point s'enrichir avec ces peuples par le commerce de pelleteries, parce qu'ils n'ont jamais trafiqué avec les Européens, & qu'ils ne se soucient ni de castor, ni de peaux de bêtes fauves, dont ils ne connoissent point l'usage, me presserent de me rendre en diligence vers les nations du Nord, où ils esperoient de trouver de ces marchandises en abondance. Et en effet les Sauvages, qui habitent vers la source du Fleuve Meschasipi, commençoient d'aller en traite du côté du Lac superieur chez les peuples qui ont commerce avec les Européens. Nous laissâmes des marques de nôtre amitié aux *Akansa* par quelques presens que nous leur fîmes.

Nous partîmes le 1. Avril, & dans l'espace d'environ soixante lieuës de navigation nous ne trouvâmes aucun Sauvage *Chikacha*, ni *Missorite*. Apparemment ils étoient tous à la chasse avec leurs familles, ou peut être étoient ils en fuite par la crainte qu'ils avoient de ceux de la nation des prairies, qui sont appellez *Tintonha* par les habitans de ces Contrées. Ces *Tintonha* sont leurs ennemis jurez.

Nous n'en fûmes que plus heureux pendant nôtre route, parce que nous trouvions par tout du gibier en abondance. Cependant avant que d'arriver à l'endroit où la Riviere des Illinois se jette dans le dit Fleuve, nous trouvâmes une bande de Sauvages Missorites, qui venoient du haut du Fleuve: mais comme ils n'avoient point de pyrogues pour venir à nous, nous traversâmes à l'autre bord du côté de l'Est, & de peur d'être surpris pendant la nuit, nous ne nous arrêtâmes en aucun lieu. Nous nous contentâmes donc de manger de la farine de blé d'Inde rôti, & de la viande boucannée, parce que nous n'osions faire du feu de peur d'être découverts par quelque embuscade de Sauvages, qui nous auroient sans doute massacrez, nous prenant pour ennemis, avant que de nous reconnoitre. Cette précaution nous fit heureusement eviter le danger, que nous aurions couru sans cela.

J'avois oublié, pendant que je voiageois sur le Fleuve Meschasipi, de rapporter ce que les Illinois nous avoient souvent dit, & que nous prenions pour des contes faits à plaisir. C'est qu'à peu près vers l'endroit, appellé dans la Carte le Cap de St. Antoine, assez près de la nation des Missorites, on y voioit des Tritons & des Monstres marins dépeints, que les hommes les plus hardis n'osoient regarder,

det, parce qu'il y avoit de l'enchantement & quelque chose de surnaturel. Ces pretendus monstres affreux n'étoient dans le fond qu'un cheval assez mal-peint avec du Matachia de couleur rouge, & quelques bêtes fauves grifonnées par les Sauvages, qui ajoutoient qu'on ne sauroit y atteindre. Mais si nous n'avions point été pressez pour éviter quelque surprise des Barbares, il nous auroit été facile de les toucher, car le Cap de St. Antoine, n'est point si escarpé, ni si élevé que la chaîne des Montaignes qui sont du côté du Saut de Saint Antoine de Padoue qui est vers la source du Meschasipi. Ces Barbares ajoutoient de plus, que le Rocher où ces prétendus monstres étoient peints, étoit tellement escarpé, que les passans n'y pouvoient aller. Et en effet la tradition commune parmi ces peuples est, qu'il y eut autrefois plusieurs Miamis noiés dans cet endroit du Fleuve Meschasipi, parce qu'ils étoient vigoureusement poursuivis par les Matsigamea. Depuis ce temps là les Sauvages, qui passent par cet endroit, ont accoutumé de fumer & de presenter du tabac à ces marmousets, qui sont peints fort grossierement: & cela, disent ils, pour appaiser le *Manitou*, qui selon le langage des Algonquins, & de l'Acadie, signifie un esprit malin, que les Iroquois appellent *Otkon*, qui est une espece de génie, & d'esprit méchant, dont ils ignorent la malignité.

Pendant que j'étois à Quebec, on me dit que le Sieur Jolliet avoit autrefois été sur ce Fleuve Meschasipi, & qu'il avoit éte obligé de retourner en Canada, parce qu'il n'avoit pu passer au delà de ces monstres, en partie à cause qu'il en avoit été effraié, & en partie aussi parce qu'il craignoit d'être pris par les Espagnols: mais je dois dire ici, que j'ay voiagé fort souvent en Canot avec ledit Sieur Jolliet sur le Fleuve S. Laurent, & même dans des temps fort dangereux par les grands vents, dont pourtant nous étions heureusement échapez au grand étonnement de tout le monde, parce qu'il étoit tres-bon Canoteur. J'ay donc eu occasion de lui demander bien des fois, si en effet il avoit été jusqu'aux *Akansa*.

Cet homme, qui avoit beaucoup de consideration pour les Jesuites, qui étoient Normands de Nation (par ce que son Pere étoit Normand,) m'a avoué qu'il avoit souvent oui parler de ces Monstres aux Outaouats, mais qu'il n'avoit jamais été jusques là, & qu'il étoit resté parmi les Hurons & les Outaouats pour la traite des Castors & des autres Pelleteries. Il ajoutoit que ces peuples lui avoient souvent dit qu'on ne pouvoit descendre ce Fleuve à cause des Espagnols, qu'on lui avoit extremement fait apréhender. J'ay peu de foi à ce discours du Sieur Jolliet, parce qu'en effet dans toute nôtre route sur le Fleuve Meschasipi, nous n'avons trouvé aucune marque, qui nous pût faire connoitre, que les Espagnols ayent accoutumé d'y voiager, comme nous le faisons voir dans une autre * Relation.

* Elle se trouve dans le tome 5. du *Recueil de Voiages au Nord.*

CHA-

CHAPITRE XLI.

Description de la beauté du Fleuve Meschasipi, des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui sont d'une beauté ravissante, & des mines de cuivre, de plomb, & de charbon de terre qu'on y trouve.

QUand on est arrivé à 20. ou 30 lieues au dessous des *Maroa*, les bords de ce Fleuve Meschasipi sont pleins de cannes jusqu'à la Mer On trouve cependant environ trente ou quarante endroits, où il y a de tres beaux côteaux avec des debarquements commodes & spatieux. L'inondation du Fleuve ne s'étend pas bien loin, & derriere ces bord noïez on découvre les plus beaux pays du monde pendant la longueur de deux cens lieues. Nous ne pouvions nous lasser de les admirer. On nous a assuré, qu'en largeur ce sont de vastes Campagnes où l'on trouve des terres admirables bordées de fois à autre par des côteaux extrémement agreables, par des bois de haute fûtaie, & par plusieurs bocages, où l'on peut aller commodément à cheval, parce que les chemins sont fort nets, & qu'on n'y trouve aucun embaras.

Ces petites forêts bordent tout de même les Rivieres, qui coupent ces Campagnes en divers lieux, & qui sont fort abondantes en poisson, de même que le Fleuve Meschasipi. Au reste les crocodiles y sont fort à craindre, quand on se neglige. Les Sauvages disent, qu'ils entrainent par fois ceux de leurs gens, qu'ils peuvent surprendre: cependant cela arrive assez rarement, car après tout il n'y a point d'animal, quelque feroce qu'il soit, qui ne craigne l'homme.

Les campagnes de ces vastes pays sont pleines de toute sorte de gibier & de venaison. On y trouve des taureaux sauvages, des cerfs, des chevreuils, des ours, des poules d'Inde, des perdrix, des cailles, des perroquets, des bécasses, des tourterelles, des pigeons ramiers, des castors, des loutres, des martres, & des chats sauvages, pendant plus de cent cinquante lieues: mais nous n'avons pourtant point remarqué, qu'on voie des Castors en approchant de la mer. Nous pourrons parler de tous les animaux que nous avons trouvez dans nôtre route, & en faire un plus grand détail. Cependant nous avons cru, que pour faire plaisir au Lecteur, il en falloit décrire ici quelques uns des moins connus.

Il y a un petit animal, dont j'ay déja fait mention en passant, qui est assez semblable à un Rat pour la figure. Il est aussi gros qu'un chat, & a le poil argenté, meslé de noir. Sa queue est sans poil & grosse comme un bon doit, d'environ un pied de longueur, de laquelle il se sert pour se pendre aux branches des Arbres. Il a sous le ventre une espece de sac, où il porte ses petits, quand on le poursuit.

Il n'y a point de beste farouche dans tout ce pays-là, qui soit dangereuse, pour les hommes. Celles qu'on appelle *Michibichi*, n'attaquent jamais l'homme, quoi qu'elles devorent toutes les bêtes, quelques fortes qu'elles puissent être. La tête en est assez semblable à celle d'un Loup cervier, mais elle est beaucoup plus grosse. Elles ont le corps long, & aussi grand que celui d'un chreveuil, mais beaucoup plus

plus menu. Leurs jambes sont aussi plus courtes, & elles ont les pates comme celles d'un chat, mais beaucoup plus grosses. Leurs griffes sont fortes & longues, & elles s'en servent pour tuer les bêtes, qu'elles veulent devorer. Elles en mangent quelque peu après les avoir attrapées, ensuite elles les emportent sur leur dos, & les cachent sous des fueilles, sans que les autres bêtes carnassieres y touchent ordinairement Leur peau, & leur queue ressemblent assez à celles du Lion, dont elles ne différent qu'en grosseur à la reserve de la tête, qui est comme celle d'un Loup cervier.

Dans les terres, qui sont à l'Ouest de ce Fleuve Meschasipi il y a des animaux qui portent les hommes. Les Sauvages nous en ont montrê des pieds decharnez. Ce sont assurément des pieds de cheval.

On trouve dans tous ces pays-là des Arbres de toutes especes, que nous connoissons, & qui sont propres à tous les usages ausquels on les veut faire servir. On y voit les plus beaux cedres du monde, & une autre espece d'Arbre, qui jette une gomme si agreable, qu'elle surpasse les meilleures pastilles de l'Europe, pour l'odeur. Les cotonniers y sont fort grands, & les Sauvages en font des Canots ou Pyrogues de quarante oü cinquante pieds de long, lesquels ils creusent avec le feu. Nous en avons veu plusieurs dans leurs Villages, qui avoient plus de cent pieds de long, & quelque fois même davantage. Il y a aussi des Arbres propres à construire de grands Vaisseaux. Nous avons déja dit, qu'on trouve dans les campagnes, du chanvre qui y vient sans semer. On y peut faire aussi du Goudron, particulierement vers la Mer.

J'ay fait connoitre dans ma Description de la *Louisiane*, que l'on trouve par tout des prairies, qui sont par fois & d'espace en espace de quinze ou vint lieuës de front, & de cinq ou six de profondeur, & toutes disposées à y mettre la charue. La terre y est noire & très-bonne, capable de fournir la subsistance à de grandes Colonies, qui s'y établiroient. Les fêves y croissent naturellement sans les semer, & la tige subsiste plusieurs années portant du fruit. Elle devient grosse comme le bras, & monte comme le lierre jusques au sommet des plus hauts arbres. Les peschers y sont semblables à ceux de l'Europe, & y portent de très-bons fruits en si grande abondance, que les Sauvages sont souvent obligez de les soutenir avec des fourches.

Pour ce qui est des arbres qu'ils cultivent dans leurs deserts, on y voit des Forests entieres de Meuriers, dont on cueille des fruits dés le mois de May. Il y a aussi beaucoup de pruniers, dont les fruits sont musquez. On y trouve communement des vignes, des grenadiers, & des maronniers. La recolte du blé d'Inde se fait trois ou quatre fois l'année. J'ay déja dit, que nous y en trouvâmes, qui étoit meur, & que l'autre étoit déja levé. On y reconnoit peu d'hyver, si ce n'est par les pluîes.

Nous n'avons pas eu le temps de chercher des mines, & nous avons seulement trouvé du charbon de terre en plusieurs endroits. Les Sruvages, qui ont du cuivre & du plomb, nous ont conduits dans des lieux, où l'on en peut trouver en assez grande abondance & pour en foutnir tout un Roiaume. Il y a des carriéres de fort belles pierres, comme du marbre blanc, noir, & jaspé. Les Sauvages ne s'en servent

vent ordinairement, que pour faire les Calumets, dont nous avons fait mention.

Ces peuples quoi que Barbares paroissent communément d'un bon naturel. Ils sont affables, obligeans, & dociles. Dans la seconde Relation * de cette Découverte nous férons connoitre, Dieu aidant, les moeurs de tant de Nations differentes que nous avons vues. Il semble, que celles avec qui nous étions dans le temps que j'ay marqué au Chapitre precedent, n'ont aucun veritable sentiment de Religion, non plus que les autres. On ne voit aucun culte reglé établi parmi eux. L'on y remarque seulement quelques idées fort confuses, & quelque espece de veneration pour le Soleil, lequel ils reconnoissent, mais seulement en aparence, pour celui qui à tout fait, & qui conserve tout.

C'est pour cela que quand les Nadouessans, & les Issati prennent du tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil, qu'ils appellent *Louis* en leur langage. Afin même de marquer le respect qu'ils lui portent, & de lui rendre une espece d'adoration, dés qu'ils ont allumé leur Pipe ou Calumet, ils le presentent à ce grand Astre avec ces paroles, *Tohendiouha Louis*, c'est à dire, fume Soleil.

Au reste cette rencontre du mot de *Louis*, qui est souvent dans la bouche de ces Barbares, me donna quelque esperance de succès dans mon entreprise, parce que c'est mon nom de Religion, & que je voiois qu'ils le prononçoient continuellement. Ils ne continuent en effet de fumer, qu'après avoir rendu hommage au Soleil sous ce nom de *Louis*. Lors qu'ils veulent exprimer le nom de la Lune, ils l'appellent *Louis Basatsche*, comme qui diroit, le Soleil qui paroit pendant la nuit. Ainsi parmi ces Barbares le nom du Soleil & de la Lune s'exprime par le même mot de *Louis*. Mais pour mettre de la différence de l'un à l'autre, ils ajoutent le mot de *Basatsche*, pour signifier la Lune. De tout cela on ne peut pourtant pas conclure, qu'ils reconnoissent véritablement le Soleil pour celui qui a tout fait, & qui conserve tout.

Le Soleil est l'Astre prédominant parmi toutes ces Nations, qui habitent le long de ce Fleuve. Ils lui presentent souvent le meilleur & le plus delicat de leur Chasse dans la Cabane de leur Chef, qui en profite plus que le Soleil. Ils marmottent ordinairement quelques paroles au lever de cet Astre, & lui envoient la premiere fumée de leurs Calumets, après quoi quand ils fument, ils poussent la fumée qui sort de leur bouche vers les quatre parties du monde.

* C'est celle qui est inserée dans le tome V. du *Recueil de Voiages au Nord*.

CHAPITRE XLII.

Description des divers langages de ces peuples, de leur soumission à leurs Chefs: des manieres differentes de ces peuples du Meschasipi d'avec les Sauvages du Canada: & du peu de frait qu'ou peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux.

IL est surprenant, que parmi tant de nations que l'on trouve dans l'Amerique, il n'y en ait pas une, qui n'ait son langage particulier tout different des autres. Quand même elles ne seroient

roient qu'à dix lieues les unes des autres, il faut un truchement pour se parler, parce qu'il n'y a point de langue que l'on puisse appeller universelle, comme nous voions par exemple, que la langue Franque est generale par tout le Levant, & que le Latin est la langue commune des savans. Cependant ceux qui sont les plus voisins de quelque Nation particuliere, ne laissent pas de s'entr'entendre, lorsqu'ils se trouvent ensemble. D'ailleurs chaque peuple a son Interprete, qui demeure chez ceux de ses voisins, qui lui sont alliez, & qui y fait la fonction de Resident.

Ces Sauvages sont tous differens des peuples du Canada, soit dans leur maisons & cabannes, ou dans leurs moeurs, dans leur incliuations, dans leurs coûtumes & même dans la forme de la tête. Les peuples qui habitent le long du Fleuve Meschasipi l'ont fort plate. Ils nous ont dit souvent, qu'il y a des hommes au delà de leur pays, qui ont la tête de deux ou trois doits plus haute & plus pointue que la leur.

Les Nations de ce Fleuve ont des places publiques fort grandes, des jeux, & des assemblées. Ils sont vifs, & fort agissans. Leurs Chefs ont une autorité plus despotique que les autres Sauvages, dont les Chefs ne peuvent rien obtenir qu'à force de prieres, & de persuasions, L'on n'oseroit passer entre le Chef de ces Nations qui habitent au bas du Fleuve, & le flambeau qu'on allume en sa presence, & qu'il fait porter devant lui, lorsqu'il marche. On est obligé de faire le tour avec des démarches particulieres accompagnées de cérémonies. Ils ont des Sauvages, qui leur servent de valets, & d'autres Officiers, qui les servent, & qui les suivent par tout. Ils distribuent leurs presens & leurs gratifications à leur gré. En un mot on y trouve des hommes fort raisonnables & qui savent se servir fort bien de leurs lumieres naturelles.

Nous n'avons veu aucun de ces Sauvages du Fleuve, qui eût aucune connoissance des Armes à feu, non plus que des des outils de fer, ou d'acier. Ils se servent de méchans couteaux, ou de haches de pierre. En cela l'experience nous à fait voir tout le contraire de ce qu'on nous avoit dit touchant ces peuples. On nous disoit, qu'ils n'étoient éloignés que de 30. ou 40 lieues des Espagnols du nouveau Mexique, & de ceux qui sont vers le Cap Floride, & qu'ainsi ils avoient des haches, des fusils, & tous les autres instrumens, que l'on voit dans nôtre Europe: mais nous n'avons rien trouvé de tout cela excepté quelque maniere de porcelaines faites en forme de tuyaux enfilez les uns aux autres pour l'ornement de la teste des femmes, & de quelques bracelets de bonnes perles, qui sont gastées par le feu dont ils se servent pour les percer, afin de les attacher aux oreilles des filles & des jeunes garçons. Les guerriers sauvages nous ont fait connoitre, qu'ils les apportent de fort loin devers la Mer du Sud, & qu'ils les reçoivent en échange de leurs Calumets de jaspe de la part de certaines Nations, qui selon toutes les aparences habitent du côté de la Floride.

Je ne diray rien ici de la conversion des Sauvages de l'Amerique, parce que j'en feray un plus ample recit dans un autre Ouvrage, qui desabusera bien des gens de plusieurs opinions fausses, dont ils sont prévenus. Autrefois les Apôtres n'avoient qu'à ouvrir la bouche dans les pays, où la

con-

Providence conduîsoit leurs pas. D'abord ils y faisoient des conquêtes & des conversions prodigieuses: pour moi je ne me considere que comme un instrument extrémement foible pour la propagation des Misteres de l'Evangile, sur tout en comparaison de ces grands serviteurs que Dieu a emploiez à établir le Christianisme dans le Monde, & à y fonder son Eglise. Mais il faut avouër, que Dieu n'attache plus la grace ni l'onction de son Esprit à nos Ministéres modernes, pour esperer ces conversions miraculeuses, comme dans les premiers Siecles. Il ne se sert que de la voye commune & ordinaire, pour convertir les hommes quand & comment il lui plaist.

Je me suis donc contenté d'annoncer de mon mieux selon mes forces & mes lumieres, les principales veritez du Christianisme aux peuples avec qui j'ay eu habitude. J'ay dit que toutes ces Nations ont des langages différens. J'avois des principes de la Langue Iroquoise, & j'apris depuis celle des Issati, ou Nadouessans. Cependant tout cela m'a tres-peu servi parmi les auttes Sauvages; & ie ne pouvois me faire entendre que par des gestes, & par quelques termes de leurs langues, que j'aprenois insensiblement, & avec beaucoup de peine & de temps.

Je n'oserois assurer, qué mes petits efforts pour la propagation de l'Evangile ayent produit des fruits considerables parmi ces peuples. Il n'y a que Dieu, qui connoisse les effets secrets de sa grace & de sa parole, ni qui sache jusqu'où ces Barbares en auront profité. Tout ce que je puis dire à cet égard c'est, que le gain le plus sûr, que j'aye pu faire, consiste uniquement dans le baptéme que j'ay fait de quelques Enfans, dont j'étois morallement assuré de la mort. Au reste je n'ay pu travailler qu'à reconnoître l'état de la Nation, & qu'à ouvrir le chemin aux Missionaires, qui pourront se rendre dans ces vastes pays. Comme j'ay eu l'honneur de leur servir de precurseur, je m'ofre d'y retourner, quand on voudra. J'y finiray mes jours de bon cœur en travaillant à mon salut & à celui de ces pauvres peuples, qui ont été privez jusques à present des lumieres de la foi Chretienne. Mais afin de ne point ennnuier le lecteur, il est temps de poursuivre notre voiage jusques à la source du Fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XLIII.

Description de la pêche, que nous faisions des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant prés de l'embouchure de la Riviere des Ilinois. & du changement des terres & de Climat en allant vers le Nord.

NOus nous embarquâmes le 24. d'Avril, & le blé d'Inde ou gros millet venant à nous manquer, de même que la viande boucannée, nous n'avions plus d'autre moien de subsister que par la Chasse ou la pêche. Les bêtes fauves étoient asses rares au lieu où nous étions alors, parce que les Illinois y viennent souvent, & qu'ils y ruinent la Chasse. Par bonheur nous trouvâmes quantité d'Eturgeons à longs becs, dont nous parlerons ci aprés. Nous les tuions à coups de haches, ou d'épées emmanchées, dont nous nous servions en cette rencontre, afin d'épargner nôtre poudre & nôtre plomb.

C'étoit alors le temps, que ces poissons fraioient, & on les voit ordinairement venir pres des bords du Fleuve pour frayer. Nous les tuions donc aisément à coups de hache ou avec des épées sans nous mettre à l'eau: & parce que nous en tuïons tant que nous voulions, nous n'en prenions que le ventre & les morceaux les plus delicats, & nous abandonnions le reste.

Si nos hommes avoient quelque satisfaction de cette abondante péche, ils étoient d'ailleurs dans une grande apréhension des gens, que nous avions laissez au Fort des Illinois, ou de Crevecœur. Ils craignoient, qu'encore que nous en fussions éloignez de plus de cent lieuës, qui sont peu considerables, à cause de la grande diligence, que l'on fait avec les Canots d'écorce, il ne vînt des gens de ce Fort, & que voiant qu'ils n'avoient point troqué leurs marchandises avec les nations du Nord, on ne se saisit de leurs effets. Je leur proposai de naviger pendant la nuit, & de cabanner de jour dans les Isles dont le Fleuve est rempli, & que nous trouverions dans nôtre route.

Ce Fleuve est tout plein de ces Iles, sur tout depuis l'embouchure de là Riviere des Illinois jusqu'au Saut de St. Antoine de Padouë, dont je parlerai ci-aprés. Cet expedient reüssit, & en effet aprés avoir navigé toute la nuit, nous nous trouvâmes assez éloignez de cette embouchure aprochant du Nord. Au reste les terres ne nous paroissoient plus si fertiles, ni les bois si beaux, que ceux que nous avions veu dans les pays, qui sont au bas du Fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XLIV.

Description succinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le Fleuve Meschasipi : du Lac des pleurs : du Saut de St. Antoine de Padouë : de la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de notre Voiage.

CE Fleuve, comme je l'ai déja dit, a une lieuë de large presque par tout, & en quelques endroits il en a jusques à deux. Il est partagé par quantité d'Iles remplies d'arbres entrelassez de tant de Vignes, qu'on a de la peine à y passer. Il ne reçoit aucune Riviere considerable du côté de l'Oüest depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois jusques au Saut de St. Antoine de Padoüe, excepté celle des *Otenta*, & une autre qui vient de l'Oüest Nord-Oüest à sept ou huit lieuës de ce Saut.

Du côté de Levant on trouve d'abord une Riviere peu considerable: mais un peu plus loin on en trouve une autre appellée par les Sauvages *Ouïsconsin*, ou *Misconsin*, qui vient de l'Est, & de l'Est Nord-Est. Après avoir fait soixante lieuës en remontant, on la quitte pour faire un portage de demi-lieuë, afin d'aller gagner une Riviere, qui serpente extraordinairement à sa source, & par le moien de laquelle on pouvoit se rendre à la Baye des Puans. Elle est presque aussi grande que celle des Illinois, & se jette dans le Fleuve Meschasipi, où elle perd son nom. Elle est située à cent lieuës on environ au dessus de celle des Ilinois.

A vingt cinq lieuës plus haut remontant ce Fleuve du même côté de l'Est, on trouve la Riviere nommée par les Na-

Nadouïſſans ou Iſſati *Chebadeba*, ou *Chabaoüadeba*, c'eſt à dire Riviere noire. Nous ne l'avons conſiderée qu'à ſon embouchure, où elle nous parut aſſez peu conſiderable.

Trente lieuës plus haut on trouve le Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainſi, parce que parmi les Sauvages qui nous prirent, comme nous le verrons dans la ſuite, quelques uns vouloient qu'on nous caſſât la tête. Ces gens venoient donc pleurer ſur nous pendant toute la nuit pour obliger les autres de conſentir à nôtre mort. Ce Lac, qui eſt formé par le Fleuve Meſchaſipi, à ſept lieuës de longueur, & environ trois de largeur par le milieu. Il n'a point de courant qui nous ait paru conſiderable. On en trouve ſeulement à ſon entrée & à ſon iſſue.

A une grande lieuë du Lac des pleurs du côté de l'Eſt il y a la Riviere des Taureaux ſauvages, dans laquelle on voit une quantité prodigieuſe de Tortues. On l'appelle ainſi à cauſe du grand nombre de ces Taureaux, qu'on y trouve ordinairement. Nous la ſuivîmes pendant dix ou douze lieuës. Elle ſe décharge avec rapidité dans le Fleuve: mais en la remontant on la trouve égale & ſans rapides. Elle eſt bordée de hautes montagnes aſſez éloignées en certains endroits pour former des prairies: à ſon embouchure il y a des bois des deux côtez, & elle eſt auſſi profonde & auſſi large que la Riviere des Illinois.

A quarante lieuës au deſſus on trouve une autre Riviere pleine de rapides, par laquelle en tirant vers le Nord on peut ſe rendre au Lac Superieur, qui, comme nous l'avons dit, eſt plus grand que le Roiaume de France, juſques à la Riviere Niſſipikoüet, qui tombe dans ce Lac. Nous avons donné à cette Riviere le nom de Riviere du tombeau, parce que les Iſſati y ayant laiſſé le cadavre d'un de leurs guerriers, qui avoit été mordu d'un ſerpent ſonette, je mis ſur lui ſelon la coutume une couverture blanche. Cette action d'humanité m'attira la reconnoiſſance de ceux de ſa nation, comme ils me le firent paroitre dans leur pays par un grand feſtin, qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En remontant ce Fleuve dix ou douze lieuës, la navigation y eſt interrompue par un Saut, que nous avons appellé de St. Antoine de Padoüe, parceque nous l'avions pris pour Patron de nos entrepriſes. Ce Saut a 50. ou 60. pieds de hauteur, & une Iſlette de roche en forme de pyramide au milieu de ſa chute.

Les grandes montagnes qui bordent ce Fleuve ne durent que juſques à la Riviere de Ouiſconſin environ ſix vingt lieuës. Il commence en cet endroit à couler à l'Oüeſt, & au Nord-Oüeſt, ſans que nous ayons pu aprendre des Sauvages, qui ont remonté cette Riviere fort loin, quel eſt le lieu, ou elle prend ſa ſource. Ils nous ont ſeulement fait connoitre, qu'à vingt ou trente lieuës au deſſus, il y a un ſecond Saut, au pied duquel il y a quelques Villages de Sauvages, qui y demeurent pendant un certain temps de l'année. On les appelle *Tintonha*, c'eſt à dire la Nation des prairies.

A huit lieuës au deſſus du Saut de St. Antoine en tirant vers la droite, on trouve la Riviere des Iſſati ou Nadoueſſans. Elle eſt étroite à ſon entrée: mais on la remonte en allant vers le Nord environ ſoixante & dix lieuës juſques au Lac des Iſſati, où j'ai été fait Eſclave par ces Barbares. C'eſt de là que cette Riviere, que nous avons appellée de St. François, prend ſa ſource.

ce. Ce dernier Lac se repand dans de grands marais, où il croit de la folle avoine, de même qu'en plusieurs autres lieux jusques au bout de la Baye des Puans.

Cette folle avoine est une graine, qui croit dans les terres marécageuses, même dans des Lacs qui n'ont que deux ou trois pieds d'eau; & cela sans qu'on l'y seme. Elle ressemble à l'avoine: mais elle est de meilleur goût, & a les tuyaux & la tige beaucoup plus longs.

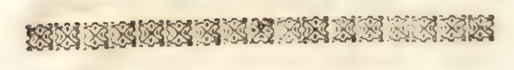
Les Sauvages la recueillent, quand elle est meure. Les femmes en lient plusieurs tiges ensemble avec des écorces de bois blanc, pour empécher que la multitude des canars, des cignes, & des sarcelles, qui s'y trouvent ordinairement, ne la mangent toute. Les Sauvages en font leur provision pour subsister une partie de l'année en la faisant cuire en maniere de bouille hors du temps de leur Chasse.

Le Lac des Issati est situé environ à soixante & dix lieuës à l'Oüest du Lac Superieur. Il est impossible d'aller par terre de l'un à l'autre à cause des terres marécageuses & tremblantes, qui sont entre deux: mais on y peut aller en raquettes, quand il y a de la neige. Cependant on n'en fait le voiage qu'avec peine par eau, parce qu'il y a plusieurs portages, & que d'ailleurs on est obligé de faire plus de cent cinquante lieuës de chemin à cause des détours qn'il faut prendre.

Pour y naviger plus commodément du Lac Superieur en Canot, il faut passer par la Riviére du tombeau. Nous prîmes ce chemin & nous n'y trouvâmes plus que les os du cadavre de ce Sauvage, dont j'ai fait mention ci-devant. Les Ours en avoient mangé toute la chair aprés qu'ils eurent arraché avec leurs pattes, dans lesquelles consiste leur plus grande force, les perches que les Parens du mort avoient fichées en terre en forme de Mausolée. L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre qui étoit à côté du sepulcre, & un pot de terre renversé, dans lequel les Sauvages avoient laissé de la viande grasse de vâches ou taureaux sauvages, pour faciliter, comme ils disent, à la personne morte le voiage qu'elle doit faire pour se rendre au païs des Ames.

Aux environs du Lac des Issati il y a quantité d'autres Lacs voisins, d'où sortent plusieurs Rivieres, sur les bords desquelles habitent les Issati, les Nadoüessans, les *Tintonha*, qui veut dire gens des prairies, les *Oüadebathon*, ou gens de Riviere, les *Chongasketon* ou la nation du Chien ou du Loup, car le mot de *Chonga* chez ces peuples signifie un Loup ou un Chien, & plusieurs autres peuples, que nous comprenons tous sous le nom de Nadoüessans, ou Nadoüessious. Ces Barbares peuvent faire huit ou neuf mille Guerriers, vaillants, grands coureurs & trés-bons archers. Ce fut une partie de ces Nations qui m'arrêta prisonnier, & qui me mena au haut du Fleuve Meschasipi avec nos deux Canoteurs, de la maniere que je vais le raconter dans le Chapitre suivant.

CHA-



CHAPITRE XLV.

L'Auteur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingt Sauvages, qui, après plusieurs attentats sur leur vie, les menerent enfin au haut du Fleuve Meschasipi.

NOus avions accoutumé de faire nos prieres trois fois le jour, comme je l'ai marqué ci-devant, & je demandois toûjours à Dieu de pouvoir rencontrer de jour les Sauvages. Leur coutume est de tuer comme ennemis tous ceux qu'ils trouvent de nuit, & cela dans le dessein de profiter de leurs dépouïlles, cômme de haches, de couteaux & choses semblables, qu'ils estiment plus que nous ne faisons l'or & l'argent. Ils ne font pas même difficulté de tuer leurs Alliez quand ils peuvent cacher leur mort, pour pouvoir se vanter un jour d'avoir tué des hommes, & de passer ainsi pour soldats & pour gens de cœur.

Nous avions consideré avec beaucoup de plaisir le Fleuve Meschasipi en le remontant vers le Nord, & cela depuis le premier d'Avril. Rien ne nous avoit empêchez de reconnoître s'il étoit navigable haut & bas. Nous avions tué dans nôtre chemin sept ou huit gros coqs d'Inde, qui multiplient d'eux mêmes en ces contrées là comme tous les autres animaux sauvages. Nous ne manquions ni de taureaux sauvages, ni de chevreuils, ni de castors, ni de poissons, ni de chair d'ours, que nous tuïons, quand ces animaux passoient le Fleuve à la nage.

Je faisois de profondes reflexions sur les douceurs, que l'on goûte dans l'exercice de la priere, & sur les avantages que l'on en tire, dans le même tems que les miennes furent exaucées. Le 12. d'Avril, pendant que nos deux hommes faisoient cuire un coq d'Inde, & que je regommois nôtre Canot sur le bord du Fleuve, j'aperçus tout d'un coup environ à deux heures après midy cinquante Canots d'écorce conduits par six vingt Sauvages tout nuds, qui décendoient d'une fort grande vitesse sur ce Fleuve pour aller faire la guerre aux Miamis, aux Illinois & aux Maroha.

Nous jettâmes le bouïllon du coq d'Inde que nous faisions cuire, & nous étant promptement embarqués, nous allâmes au devant d'eux criant, par trois fois *Mistigouche* & *Diatchez*, ce qui veut dire dans la langue des Iroqnois, & des Algonquins, Camarades, nous sommes des hommes de Canots de bois. C'est ainsi, qu'ils nous appellent, quand nous sommes dans de grands vaisseaux. Ces cris nous furent inutiles, parce que ces Barbares ne nous entendoient pas. Ils nous investirent donc, & nous tirérent quelques fleches de loin: & parce que les Vieillards me virent le Calumet de paix à la main en s'approchant de nous, ils empechérent leur jeunesse de nous tuer.

Ces hommes plus brutaux que ceux du bas Fleuve sautérent les uns à terre, les autres dans l'eau, & nous abordérent ainsi avec des cris, & des huées épouvantables. Nous ne faisions aucune resistance, parce que nous n'étions que trois contre un si grand nombre. L'un d'entr'eux m'arracha le Calumet de paix, que j'avois à la main, pendant que notre Canot & les leurs étoient amarrez au bord du Fleuve. Nous leur presentâmes d'abord quelques morceaux

de

de tabac de la Martinique, parce qu'il étoit meilleur que le leur. Les plus vieux d'entr'eux proferérent ces mots Miamiha, Miamiha : mais nous n'entendions point ce qu'ils disoient. Nous marquâmes donc sur le sable avec nôtre aviron, que les Miamis leurs ennemis, qu'ils cherchoient, avoient passé le Fleuve Meschasipi, & qu'ils avoient pris la fuite pour se joindre aux Illinois.

Quand ils se virent découverts, hors d'état par consequent de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre Vieillards ayant mis la main sur ma tête, se prirent à pleurer d'un ton extrémement lugubre, & avec un méchant muchoir de toile d'Armenie, qui me restoit, j'essuiois leurs larmes. Tout cela pourtant fut inutile. Ils nous firent connoitre qu'ils avoient dessein de nous massacrer, parce qu'ils ne voulurent jamais fumer dans nôtre Calumet de paix. Ils nous firent donc traverser le fleuve avec de grands cris qu'ils faisoient retentir tous ensemble, & ils nous faisoient redoubler les coups d'aviron devant eux, afin d'aller plus vîte, pendant que nous entendions des hurlemens horribles, capables de donner de la terreur aux hommes les plus intrepides. Ayant mis pied à terre à l'autre bord du Fleuve nous dechargeâmes nôtre Canot, & nôtre équipage, dont on nous avoit deja dérobé une partie.

Nous ne laissâmes pas d'allumer du feu pour achever de faire cuire nôtre coq d'Inde. Nous en donnâmes deux, que nous avions tuez, à ces Sauvages. Ces Barbares ayant fait leur assemblée pour deliberer sur ce qu'ils feroient de nous, let deux premier Chefs s'approchérent & nous firent entendre par signes, que leurs guerriers vouloient nous casser la tête. Cela m'obligea, pendant qu'un de nos Canoteurs gardoit nôtre équipage, de m'en aller avec l'autre trouver leurs Chefs. Je jettay au milieu d'eux six haches, quinze couteaux, & six brasses de Tabac noir, après quoi baissant la tête, je leur fis connoitre avec une hache emmanchée, qu'ils pouvoient nous tuer, s'ils vouloient.

Ce present en addoucit plusieurs d'entr'eux, Ils nous presentérent donc du castor à manger, en nous mettant selon leur coutume, les trois premiers morceaux à la bouche aprés avoir souflé dessus, parce que la viande étoit chaude. Ensuite ils posérent leur plat d'écorce devant nous pour nous laisser manger à nôtre fantaisie. Tout cela ne nous empécha pas de passer la nuit avec beaucoup d'inquietude, parce qu'ils nous avoient rendu nôtre Calumet de paix, le soir avant que de se coucher. Nos deux Canoteurs étoient neanmoins dans la resolution de vendre bien cher leur vie, & de se defendre courageusement au cas, qu'on nous vint attaquer. Pour moi je leur dis, que j'avois resolu de me laisser tuer sans resistance afin d'imiter le Sauveur, qui s'étoit remis volontairement entre les mains de ses bourreaux : cependant nous veillâmes l'un après l'autre, afin de n'être pas surpris en dormant.

CHAPITRE XLVI.

Risolution que les barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur pays au haut du Fleuve Meschasipi.

LE 13. Avril de grand matin un Capitaine nommé *Naarhetoba*, du nombre de ceux qui vouloient nous massacrer, & qui avoit le corps peint me demanda mon Calumet de Paix. Il le remplit de Tabac de leur pays, après quoi il y fit fumer premierement tous ceux de sa bande, & ensuite tous les autres, qui avoient resolu de nous tuer. Il nous fit signe d'aller avec eux dans leur pays, & ils s'en retournérent avec nous. Ainsi leur ayant fait rompre leur entreprise contre leurs ennemis, je ne fus pas faché dans cette occasion de pouvoir continuer nos découvertes avec ces peuples.

La plus grande de mes inquietudes étoit, que j'avois de la peine à dire mon Office, & à faire mes prieres devant ces Barbares. Plusieurs d'entr'eux me voyant remuer les lévres me disoient d'un ton fier, *Ouackanché*, mais comme je ne sâvois pas un mot de leur langue, nous croyions, qu'ils se mettoient en colere. Michel Ako Canoteur me dit tout effrayé, que si je continuois à dire mon Breviaire, ces gens nous tueroient sans misericorde. Le Picard du Gay me pria au moins de faire mes prieres en cachette & pour ne plus irriter ces Barbares, je suivis l'avis du dernier: mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma suite. Lors que j'entrois dans les bois, ils croioient que j'y allois cacher quelques marchandises sous terre. Ainsi je ne savois de quel côté me tourner pour faire mes devotions, car ils ne me quittoient point de veuë.

Cela m'obligea de dire enfin à nos deux hommes que je ne pouvois me dispenser de dire mon Office; que s'ils nous massacroient pour ce sujet, je serois la cause innocente de leur mort aussi bien que de la mienne; qu'ainsi je courois le même danger qu'eux, mais qu'enfin ce peril ne devoit pas me dispenser de mon devoir. Au reste ces Barbares vouloient me dire par ce mot de *Ouakoncho* que le livre que je lisois étoit un méchant esprit, comme je j'ay apris depuis étant parmi eux. Je connus donc à leurs gestes, qu'ils en avoient quelque aversion. ainsi afin de les accoutumer je chantois pendant le chemin les Littanies à livre ouvert. Ils crurent que mon Breviaire étoit un esprit, qui m'aprenoit à chanter pour les divertir. Tous ces peuples aiment naturellement à chanter.

CHAPITRE XL.

Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chez eux. Ils attentent souvent à notre vie.

LEs insultes que ces Barbares nous firent pendant nôtre route sont au dessus de toute imagination. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs. Pour eux ils n'ont ordinairement qu'un carquois rempli de flêches, un arc, & une méchante peau passée, qui leur sert ordinairement de couverture à deux personnes. Les

nuits ſont encore aſſez froides en cette ſaiſon, parceque nous aprochions toûjours du Nord : ainſi on avoit beſoin de ſe bien couvrir la nuit.

Ces gens voyant que nous ne pouvions aller auſſi vite qu'eux, firent entrer trois guerriers dans nôtre Canot. L'un ſe mit à ma gauche, & les deux autres ſe rangerent auprès de nos hommes pour les aider à ramer, afin que nous les puſſions ſuivre. Ces Barbares font quelquefois trente lieues par jour, lors qu'ils ſont preſſez d'aller à la guerre, ou qu'ils ont deſſein de ſurprendre leurs ennemis. Ceux qui nous avoient pris étoient de divers villages, & fort partagez dans leurs ſentimens à nôtre égard. Nous nous cabannions tous les ſoirs auprès de ce jeune Chef, qui avoit demandé nôtre Calumet de paix; & nous lui faiſions connoître par là, que nous nous mettions ſous ſa protection.

Mais l'envie ſe mit parmi les Sauvages. Le Chef nommé *Aquipagetin*, dont un des fils avoit été tué par les Miamis, voyant, qu'il ne pouvoit ſe vanger ſur cette Nation, tourna toute ſa vangeance contre nous. Il pleuroit pendant toutes les nuits ce fils qu'il avoir perdu à la guerre; & il pretendoit par là porter ceux qui étoient de ſa-bande à le vanger, à nous tuer, & à ſe ſaiſir de tout nôtre éqnipage afin de pouvoir pourſuivre enſuite ſes ennemis. Mais les autres Sauvages, qui eſtoient charmez de nos marchandiſes d'Europe, étoient bien aiſes de nous conſerver, afin d'attirer d'autres Européens chez eux. Ils ſouhaitoient ſurtout d'avoir du fer, qui leur étoit fort pretieux, & dont ils avoient reconnu l'uſage, lors qu'un de nos Canoteurs avoit tué trois ou quatre outardes & coqs d'Inde d'un coup de fuſil. Pour eux ils ne pouvoient tuer qu'un de ces oiſeaux à la fois avec leurs fleches.

Nous avons reconnu depuis, que les mots *Manza Ouäkanché* ſignifient du fer qui a un méchant eſprit. C'eſt ainſi qu'ils nommoient un fuſil qui briſe les os d'un homme, au lieu que leurs fleches ne font que gliſſer au travers des chairs & des muſcles, qu'elles percent ſans briſer les os que fort rarement. C'eſt pour cela auſſi que ces peuples gueriſſent plus facilement les bleſſures, qui ſe font à coups de fleches, qu'on ne fait celles de nos fuſils.

Lors que nous fûmes pris par ces Barbares nous n'avions navigé qu'environ cent cinquante lieues en remontant le Fleuve depuis la riviére des Illinois. Nous navigeames avec eux pendant dix-neuf jours, tantôt au Nord & tantôt au Nord Oueſt ſelon les rhombs de vent, qu'il faiſoit, & ſelon le jugement que nous en avons fait par la Bouſſole. Ainſi depuis que ces Barbares nous eurent forcez de les ſuivre, nous fimes plus de deux cens cinquante lieues ſur le même Fleuve. Ces Sauvages vont d'une grande force en Canot, & ils rament depuis le matin juſqu'au ſoir ſans diſcontinuer. A peine s'arrêtent ils pendant le jour pour prendre leur réfection.

Pour nous obliger à les ſuivre, ils nous donnoient ordinairement quatre ou cinq hommes afin de nous faire aller plus vîte. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs; de ſorte que nous avions beſoin d'eux pour aller auſſi vîte qu'eux. Nous cabannions ordinairement quand il pleuvoit; mais quand il faiſoit beau, nous couchions à terre ſans abri. Nous avions par là le moien de contempler les Aſtres & la Lune, quand elle éclairoit

roit. Malgré les fatigues du jour les plus jeunes guerriers de ces Sauvages alloient danser le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs jusques à minuit; & le Capitaine chez lequel ils alloient envoioit en ceremonie à ceux qui chantoient, un guerrier de sa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans son Calumet de guerre, qui se distingue de celui de paix par la diversité des plumes.

La fin de cette espéce de Sabbat se faisoit tous les jours par les deux plus jeunes de ceux qui avoient eu des parens tuez à la guerre. Ils prenoient plusieurs fleches, & les presentoient croisées par la pointe à leurs Chefs en pleurant amérement, & ils les leur donnoient à baiser nonobstant la force de leurs cris. Au reste les fatigues du jour, & les veilles de la nuit n'empêchoient pas que les Vieillards ne s'eveillassent presque tous à la pointe du jour, de peur d'être surpris par leurs ennemis. Dés que l'Aurore paroissoit, l'un d'entr'eux faisoit le cri ordinaire, & en un moment les guerriers entroient dans leurs Canots. Quelques uns passoient autour des Iles pour tuer quelques bêtes fauves, & les plus alertes alloient par terre pour découvrir par le moien de la fumée le lieu où étoient leurs ennemis.

CHAPITRE XLVIII.

Les avantages, que les Sauvages du Nord ont sur ceux du sud à la guerre, & la Cérémonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midy.

Pendant que les Sauvages du Nord sont en guerre, ils ont accoutumé de se poster toûjours sur la pointe de quelques unes de ces Iles dont le Fleuve est plein, afin d'y etre en seureté. Ceux du Sud, qui sont leurs ennemis, n'ont que des Pyrogues, avec lesquelles ils ne peuvent pas voguer fort vîte, parce que ces Pyrogues sont fort pesantes; & il n'y a que les Nations du Nord, qui ayent du boulleau pour faire des Canots d'écorce. Les peuples du Sud sont privez de cet avantage. Ainsi ceux du Nord ont une facilité admirable d'aller de Lac en Lac & de Riviere en Riviére pour attaquer leurs ennemis. Lors qu'ils se voyent découverts, ils sont en assurance, pourvû qu'ils aient le temps de rentrer dans leurs Canots. Pour ceux, qui les poursuivent par terre, ou dans des Pyrogues, ils ne les sauroient atteindre, ni les poursuivre avec assez de diligence.

Pour ce qui est de faire la guerre par embuscade, les Sauvages du Nord y surpassent toutes les Nations du monde, à cause qu'ils sont fort patiens à souffrir la faim, & les plus grandes injures du temps. Ils ne vont qu'à coup seur dans les embuscades, parce qu'ils sont toûjours assurez du secours de trois ou quatre de leurs camarades, au cas que leurs ennemis les attaquent. Ils en viennent donc toujours à bout à moins qu'ils ne soyent accablez par une trop grande multitude, qui les empêche d'entrer dans leurs Canots, ou de se sauver par la fuite.

Pendant les dix neuf jours de nôtre navigation qui fut fort pénible, le Chef nommé *Aquipaguetin*, qui m'adopta depuis pour son fils, comme nous le verrons dans la suite, s'avisa de faire halte sur le midi dans une grande prairie, située à l'Oüest du Meschasipi. Ce Chef avoit tué un gros Ours fort gras. Il en fit un festin aux principaux Chefs

de guerriers. Après le repas ces Sauvages marquez tous au visage, ayant le corps peint, chacun étant distingué par la figure de quelque animal selon son genie, & selon son inclination, ayant même leurs cheveux frottez d'huile d'Ours, & parsemez de plumes rouges & blanches, & la tête chargée de duvet d'oiseaux, dansoient tous en tenant les poins sur les côtez, & frapoient de la plante du pied contre la terre d'une si grande force, que les marques y paroissoient. Pendant cela l'un des fils du Maître de la ceremonie donnoit à fumer à tous ces gens dans le Calumet de guerre, & continuoit de pleurer fort amérement. Le Pere qui gouvernoit toute la ceremonie lugubre, en l'accompagnant d'une voix lamentable & entrecoupée de soupirs & de sanglots capables d'attendrir le cœur le plus dur, baignoit tout son corps de ses larmes: après quoi il s'adressoit tantôt aux guerriers & tantôt à moi, me mettant les mains sur la tête, & faisant la même chose à nos deux Canoteurs. Par fois il levoit les yeux au ciel, & proferoit le mot de *Louis* qui dans sa langue signifie le Soleil. Il se plaignoit à cet Astre de la mort de son Fils, & par là tâchoit d'obliger tout son monde à le vanger de ses ennemis.

Pour nous autant que nous pouvions juger de cette cérémonie, nous croions que tout cela tendoit à nous faire perir. En effet nous avons reconnu dans la suite, que ce Barbare en avoit voulu fort souvent à nôtre vie: mais voyant la contradiction qu'il y avoit du côté des autres Chefs, qui s'y opposoient, il nous fit rembarquer, & se servit d'autres ruses pour avoir peu à peu les Marchandises de nos gens. Il n'osoit les prendre hautement comme il le pouvoit, parce qu'il craignoit que ceux de sa nation ne le blamassent de lacheté, vice que les plus Barbares ont en horreur.

CHAPITRE XLIX.

Ruses & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres évenemens de nôtre voyage.

IL est aisé de remarquer par tout ce que nous avons dit, qu'*Aquipaguetin* étoit fort rusé. Il avoit avec lui les os de quelqu'un de ses parens défunts, lesquels il conservoit avec beaucoup de soin dans des peaux passées & ornées de plusieurs bandes rouges & noires de porc-épic. Il assembloit donc de temps en temps son monde pour leur donner à fumer, & ensuite il nous faisoit venir l'un après l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandises d'Europe les os du defunt, & d'essuier les larmes qu'il avoit repandues pour lui & pour son fils, qui avoit été tué par les Miamis.

Pour apaiser ce vieillard rusé, nous jettâmes sur les os du mort plusieurs brasses de Tabac de la Martinique, des haches, des couteaux, de la rassade, & quelques bracelets de porcelaine noire & blanche: & voilà comment ce Barbare nous épuisoit par des motifs, sur lesquels on n'avoit rien à dire. Il nous faisoit connoitre que ce qu'il nous demandoit ainsi n'étoit que pour le mort, & pour donner aux guerriers qu'il avoit amenez avec lui: & en effet il leur distribuoit tout ce que nous lui donnions. Il nous faisoit concevoir par là, que comme Capitaine il ne prenoit pour lui que ce que nous lui don-

donnions de bon bon gré.

Pendant les jours sus-dits de nôtre navigation nous couchâmes à la pointe du Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainsi à cause des larmes que ce Chef y répandit toute la nuit. Lors qu'il étoit las de pleurer, il faisoit venir un de ses fils, qui pleuroit à sa place. Son dessein en cela étoit d'exciter la compassion des guerriers, & de les obliger à nous tuer, afin de poursuivre ensuite leurs ennemis, & de vanger ainsi la mort du fils, qu'il avoit perdu.

Ces Sauvages envoyoient par fois leurs meilleurs coureurs par terre, & ces gens chassoient des troupes de taureaux sauvages, & les forcoient de passer le fleuve à la nage. Ils en tuoient par fois quarante ou cinquante, dont ils ne prenoient que la langue, & les endroits les plus délicats. Ils laissoient le reste, dont ils ne vouloient pas se charger, afin de faire une plus grande diligence, & de nous rendre plus promptement à leurs villages.

Il faut avoüer que nous mangions de bons morceaux : mais nous n'avions ni pain, ni vin, ni sel, ni épices, ni aucun autre assaisonnement, & cela a duré pendant les quatre dernieres années de près de douze, que j'ai demeuré dans l'Amerique. Dans nôtre dernier voyage nous avons subsisté de même, ayant de l'abondance en de certains temps, & étant reduits dans d'autres à manquer de tout, si bien que souvent nous ne mangions point pendant vingt & quatre heures, & quelquefois même davantage. La raison en est, que dans ces petits Canots d'écorce, on ne sauroit se charger de beaucoup de choses : ainsi quelque précaution que l'on ait, on se voit souvent denué de toutes les choses necessaires à la vie. Si nos Religieux de l'Europe essuioient autant de fatigues & de travaux, & s'ils faisoient des abstinences pareilles à celles que nous avons faites si long temps dant l'Amerique, on ne leur demanderoit point d'autres preuves de Canonisation : mais il faut dire aussi, que ce qui ôtoit le prix à nos jeûnes c'est, que si nous souffrions dans de semblables conjonctures, nos souffrances n'étoient pas tout à fait volontaires. Nous faisions, comme on dit ordinairement, de necessité vertu.

CHAPITRE L.

Des Vieillards plenrent pour nous pendant la nuit. Nouvelles insultes d'Aquipaguetin. Maniere dont les Sauvages allument du feu par frixion.

PEndant plusieurs nuits il y avoit des Vieillards qui venoient pleurer fort amérement sur nous. Ils nous frottoient souvent les bras & tout le corps de leurs mains, & nous les mettoient ensuite sur la tête. Ces pleurs me faisoient beaucoup de peine. Ils m'empêchoient de dormir; & nous avions pourtant besoin de repos après la grande fatigue du jour. Par dessus tout cela ils me donnoient de l'inquiétude, & je ne savois qu'en penser. Il me sembloit que ces Barbares pleuroient, parce que quelques uns de leurs guerriers avoient resolu de nous tuer : & je m'imaginois aussi par fois, qu'ils pleuroient par un effet de la compassion qu'ils avoient du mauvais traitement qu'on nous faisoit : ainsi ces larmes me faisoient bien de la peine.

Dans une autre occasion Aquipaguetin

tin rentra dans ses facheuses humeurs. Il avoit si bien ménagé la plus grande partie des guerriers, qu'un jour ne pouvant camper auprès du Chef *Naarhetoba* qui nous protegoit, nous fumes obligez de nous aller placer avec nôtre Canot & nôtre equipage au bout du campement. Alors ces Barbares nous firent connoître, que ce Chef avoit absolument resolu de nous casser la tête; & cela nous obligea de tirer encore d'une caisse vingt couteaux & du tabac, que nous jettâmes tout en colere au milieu des mécontens.

Ce malheureux regardant ses gens les uns après les autres sembloit hésiter, leur demandant leur avis pour savoir s'il refuseroit ou s'il accepteroit nôtre present. Comme nous baissions la tête en lui mettant une hache à la main pour nous tuer, le jeune Chef, qui faisoit semblant d'être nôtre protecteur, & qui l'étoit peutêtre en effet, nous prit par le bras, & tout en furie nous enmena dans sa Cabanne. Un de ses freres prenant des flêches les cassa toutes en nôtre presence, pour nous assurer par là, qu'il empêcheroit qu'on ne nous tuât.

Le lendemain ils nous laissérent seuls dans nôtre Canot sans nous donner des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient fait jusques-là, & ils demeurérent tous derriere nous. Après quatre ou cinq lieuës de navigation un autre Chef vint à nous & nous fit débarquer. Ensuite il arracha de l'herbe, & en fit trois petits monceaux, sur lesquels il nous fit asseoir. Enfin il prit un bout de bois de cedre tout plein de petits creux ronds, dans l'un desquels il mit une baguette plus dure que le cedre. Il frotta rudement cette baguette entre les paumes de ses mains, & alluma du feu de cette maniere. Il se servit de ce feu pour allumer le tabac de son grand Calumet, & aprés qu'il eût pleuré quelque temps, & qu'il nous eût mis les mains sur la tête, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & nous fit connoître, que dans six jours nous serions dans son païs.

CHAPTRE LI.

Ceremonie des Barbares, lors qu'ils partagérent les prisonniers, & continnation du voyage par terre.

APrès donc que nous eûmes ainsi voyagé dix neuf jours en Canot, nous arrivâmes enfin à cinq ou six lieuës du Saut, que nous avons nommé de St. Antoine, comme nous avons eu lieu de le reconnoître depuis. Ces Barbares nous firent mettre pied à terre dans une Anse du Fleuve Meschasipi, après quoi ils s'assemblérent pour aviser à ce qu'ils féroient de nous. Enfin ils nous separérent, & nous donnerent à trois Chefs de Famille à la place de trois de leurs enfans, qui avoient été tuez à la guerre. Après cela ils se saisirent de nôtre Canot, prîrent tout nôtre équipage, & mîrent le Canot en pieces, de peur que nous ne nous en servissions pour retourner chez leurs ennemis. Ils cachérent les leurs dans des aunayes pour s'en servir lors qu'ils voudroient aller à la chasse, & quoi que nous pussions nous rendre commodément par eau dans leur pays, ils nous obligérent pourtant de faire soixante lieuës par terre.

Ils nous faisoient marcher ordinairement depuis la pointe du jour jusques à deux heures de nuit, & nous passions

les Rivieres à la nage. Ces Barbares, qui ſont pour la pluspart d'une taille extraordinaire, portoient nos habits & nôtre équipage ſur la teſte, & nos deux Canoteurs, plus petits que moi, ſur leurs épaules, parce qu'ils ne ſavoient pas nager. En ſortant de l'eau, qui étoit ſouvent toute pleine de glaces, parce que nous tirions toûjours vers le Nord, à peine pouvois-je me ſoutenir. La gelée même continuoit encore toutes les nuits dans cette ſaiſon là. Nous avions donc les jambes toutes enſanglantées des glaces que nous rompions à meſure que nous paſſions des Lacs ou des Riviéres à gay. Nous ne mangions qu'une fois en quatre vingt heures: encore n'étoit ce que quelques morceaux de viande boucannée, que ces Sauvages ne nous donnoient qu'à regret.

J'étoit ſi foible, que je me ſuis ſouvent couché par terre, reſolu de mourir plûtôt que de ſuivre ces Sauvages, qui marchoient d'une viſteſſe extraordinaire, laquelle ſurpaſſe toutes les forces des Europeéns. Afin de nous faire hâter, ces Barbares mettoient ſouvent le feu dans les herbes ſéches des prairies par leſquelles nons paſſions: ainſi nous etions obligez par force de marcher, ou de nous laiſſer brûler. J'avois un chapeau, ſur la tête pour me garentir de l'ardeur du Soleil pendant l'été: mais ie le laiſſai tomber bien de fois dans le feu, parce qu'il n'étoit pas ferme ſur ma teſte. Ces Barbares l'en retiroient, & me donnoient la main pour me ſauver du feu, qu'ils avoient allumé, tant pour haſter nôtre marche qu'afin d'avertir leurs gens de leur retour. Je dois dire ici, que ſi le Picard du Gay ne m'eut ſouvent fortifié dans ce pénible & facheux voyage, j'aurois indubitablement ſuccombé à la fatigue, parceque les vivres & les forces me manquoient ſi continuellement

CHAPITRE LII.

Conteſtation des Sauvages ſur le partage de nos marchandiſes, & de notre équipage avec mes Ornemens ſacerdoteaux, & ma Caſſette.

APrès avoir fait environ ſoixante lieues de portage, & après avoir ſouffert la faim, la ſoif, & mille outrages de la part des Barbares, marché jour & nuit ſans delai, paſſé des Lacs & des Riviéres à gay, & ſouvent méme à la nage, comme nous aprochions du village de ces peuples, qui ſont ſituez dans des lieux marécageux, & inacceſſibles à leurs ennemis, ils partagérent entr'eux toutes les marchandiſes de nos deux Canoteurs. Peu s'en fallut qu'ils ne s'entretuaſſent pour le rouleau de tabac de la Martinique, qui étoit encore d'environ cinquante livres. Ces peuples font plus de cas du tabac que les Européens ne font de l'or. Ils en ont de tres bon parmi eux: mais celui que nous avions étoit ſi bien filé, & ſi bien tourné en andouilletes, qu'ils en étoient charmez. Les plus raiſonnables d'entr'eux nous firent connoître par ſignes, qu'ils donneroient pluſieurs peaux de Caſtor à nos deux Canoteurs, pour ce qu'ils nous prenoient: mais les autres prétendant nous avoir pris comme Eſclaves, parce qu'ils diſoient que nous portions des armes à leurs ennemis, ſoutenoient qu'ils n'étoient pas obligez de donner aucun retour pour les choſes qu'ils nous prenoient.

Tout cela ſe paſſoit ainſi, parce que cette bande étoit compoſée de deux

deux ou trois peuples différens. Les plus éloignez craignant que les autres ne retinssent toutes les marchandises dans les premiers villages où ils devoient passer, voulurent par avance en prendre leur part.

Ces Barbares n'eurent pas plus d'egard pour ce qui me regardoit, que pour les marchandises de nos deux Canoteurs. Ils prirent donc aussi ma Chasuble de brocard, & tous les ornemens de ma Chapelle portative, excepté le Calice, qu'ils n'osérent toucher. Voiant que ce vase d'argent doré reluisoit ils fermoient les yeux, & ils nous firent connoître depuis, que c'étoit un esprit qui les féroit mourir. Ils voulurent briser une cassette que j'avois, & qui fermoit à clef, & ils me firent connoître, que si je ne l'ouvrois, ou si je n'en rompois la serrure, ils le féroient eux mémes avec des roches pointues qu'ils me montrérent. Le sujet de cette violence venoit, de ce qu'ils n'avoient pû ouvrir cette cassette pendant la route, ce qu'ils avoient tenté plusieurs fois pour visiter ce qui y étoit enfermé; parce qu'ils n'avoient aucune connoissance des clefs, ni des serrures. D'ailleurs ils ne prétendoient pas se charger de la cassette, mais seulement des hardes qui y étoient. Je l'ouvris donc, & quand ils virent qu'il y avoit si peu de choses, & qu'il ne s'y trouvoit que des livres & des papiers, ils la laissérent là.

CHAPITRE LIII.

La troupe aproche du village. Conseil des sauvages pour savoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous sauveroient en nous adoptant pour leurs enfans. Reception que nous firent ces peuples, & de l'usage, qu'ils firent de ma Chasuble.

Après cinq fort grandes journées de marche par terre sans nous reposer que tres peu pendant la nuit à la belle étoile, nous aperçumes enfin quantité de femmes & d'enfans, qui venoient au devant de notre petite Armée. Tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nôtre sujet. Nous vimes des Cabannes aux piliers desquelles il y avoit des torches de paille, & de grandes herbes seches, où ces Barbares ont accoutumé d'attacher & de brusler les Esclaves, qu'ils ont conduits chez eux. Ils firent chanter le Picard du Gay qui tenoit entre ses mains & sécouoit une calebasse remplie de cailloux ronds. Je voiois de plus, que ses cheveux & son visage étoient peints de couleurs differentes, & qu'on avoit attaché une touffe de plumes blanches à sa tête. Nous crûmes alors avec beaucoup de raison, qu'ils avoient dessein de nous faire mourir, & nous en avions des conjectures assez fortes & assez plausibles. Ils pratiquérent en effet plusieurs cérémonies, qui leur sont ordinaires, quand ils veulent brûler leurs ennemis.

Le mal étoit en tout cela, qu'aucun de nous ne pouvoit se faire entendre à ces Sauvages. Cependant après plusieurs voeux & plusieurs prieres que les Chrêtiens doivent faire à Dieu en de

de ſemblables occaſions, ces Barbares nous donnérent à manger de la folle avoine, dont j'ai fait mention. Il nous la preſenterent dans de grands plats d'écorce de bouleau. Les femmes ſauvages l'avoient aſſaiſonnée avec des bluez, qui ſont des graines noires, qu'elles font ſecher au Soleil pendant l'été, & qui ſont auſſi bonnes que des raiſins de Corinthe. Nos Flamans les appellent en leur langue *Clakcbeſien.*

Pendant ce Feſtin, qui étoit le meilleur repas que nous euſſions fait, depuis que ces Barbares nous avoient pris, il y eut de fort grandes conteſtations entre Aquipaguetin & les autres ſur la diſtribution, qu'ils vouloient faire de nos deux Canoteurs & de moy. Enfin Aquipaguetin comme Chef du parti l'emporta, & ſe tournant du côté de l'un des principaux Chefs, il me preſenta à fûmer dans ſon Calumet de paix, & reçut en même temps celui que nous avions apporté, comme le Symbole de l'union qui devoit être deſormais entre ces Barbares & nous. Il m'adopta donc pour ſon fils à la place de celui qu'il avoit perdu à la guerre

Le Capitaine Naarhetoba & un autre en firent de même avec nos deux Canoteurs. Cette ſéparation nous fut fort ſenſible, quoy qu'elle fût meſlée de quelque plaiſir de voir qu'on nous laiſſoit la vie. Le Picard du Gay me tira à quartier pour ſe confeſſer, parce qu'il ne pouvoit encore ſe raſſurer. Il craignoit donc de mourir de la main de ces Barbares; & cela l'obligea de m'embraſſer cordialement, & de me demander pardon du paſſé aprés l'avoir demandé à Dieu. J'euſſe été ravi de voir Michiel Ako dans de ſemblables diſpoſitions. Je ne laiſſai pourtant pas de leur donner à l'un & à l'autre des marques d'une extréme tendreſſe.

Enfin les Sauvages nous conduiſirent chacun à leurs villages & nous ſeparerent ainſi. Nous marchâmes au travers des marais dans l'eau juſqu'à mi-jambe pendant une lieue de chemin, au bout duquel cinq des femmes d'Aquipaguetin, lequel m'avoit adopté, me reçûrent dans l'un des trois Canots d'écorce qu'elles avoient amenez, & me menérent à une petite lieue de là dans une petite Iſle où étoient leurs Cabanes.

CHAPITRE LIV.

Reception faite à l'Auteur par les Parens d'Aquipaguetin. Ils le font ſuer ponr le guerir de ſes fatigues. Uſage qu'ils font de ſa Chapelle, & de ſes Ornemens.

J'Arrivai dans ce lieu au commencement du mois de Mai. 1680. Je n'en puis marquer le jour préciſément, parceque les Sauvages, qui m'avoient fort harcelé pendant le chemin, m'empêchérent de faire toutes les petites obſervations, que j'euſſe bien voulu faire. D'ailleurs il y a environ ſept ou huit heures de diférence entre les jours & les nuits de l'Europe, & de l'Amerique ſeptentrionale, à cauſe de la retrogradation du Soleil. Nous avions toûjours eu le Cap à l'Oüeſt depuis la Rochelle juſques à Quebec, & depuis Quebec au Sud Oueſt juſques à ce que nous fûmes arrivez à Meſchaſipi, ce qui faiſoit une notable variation de l'Eguille aimantée.

Cette variation conſiſtoit en un mou-

vement inconſtant de l'Eguille, qui dans de certains parages déclinoit du Nord au Nord-Oueſt. Jamais nous ne pouvons être aſſurez de nos eſtimes dans les voyages de long cours, à moins que d'être aſſurez du chemin que nos vaiſſeaux ou nos Canots peuvent faire par jour, & quelle eſt la variation de l'Eguille en chaque parage. Nous trouvâmes pluſieurs minutes de variation ſelon le rhomb de vent, que nous prenions.

A dire le vrai de plus habiles gens que moi auroient perdu la mémoire de bien des choſes dans le tracas d'afaires pareilles à celles que j'ay eues.

A l'entrée de la Cabane du Capitaine Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, un de ces Barbares, qui me paroiſſoit d'un âge décrepit, nous preſenta à fûmer dans un grand Calumet, & me frotta la tête & les bras en pleurant fort amérément. En cela il me temoignoit la compaſſion, qu'il avoit de me voir ſi fatigué. & en effet il me falloit ſouvent deux hommes pour me ſoûtenir, & pour m'aider à me lever. Il y avoit une peau d'Ours auprès du feu, ſur laquelle le plus jeune garçon de la Cabane me fit coucher & m'oignit enſuite les cuiſſes, les jambes, & la plante des pieds avec de la graiſſe de Chat Sauvage.

Le Fils d'Aquipaguetin, qui m'appelloit ſon frere, portoit en parade ma Chaſuble de brocard ſur ſon dos tout nud. Il y avoit envelopé les os d'un homme conſiderable d'entr'eux, pour la memoire duquel ces Barbares avoient de la veneration. La ceinture de prêtre, faite de laine rouge & blanche avec deux houpes au bout, lui ſervoit de bretelles, & il portoit en triomphe ce qu'il appelloit *Louis Chinnen*, qui ſignifie, comme je l'apris depuis, la Robe de celui qui ſe nommoit le Soleil. Apres que ces Sauvages eurent fait ſervir cette Chaſuble d'ornement a couvrir les os de leurs morts dans leurs plus grandes cérémonies, ils en firent preſent à des peuples qui leur ſont Alliez, & qui demeurent à l'Oueſt à quatre ou cinq cens lieues de leur pays. Ils étoient venus chez eux en Ambaſſade, & y avoient danſé le Calumet.

Le lendemain de nôtre arrivée Aquipaguetin, qui étoit Chef d'une grande famille, me couvrit d'une robe de peaux paſſées du ventre de Taureaux Sauvages. Il m'en donna une ſeconde, qui étoit compoſée de dix grandes peaux de Caſtor. En même tems il me montra ſix ou ſept de ſes femmes; car la Polygamie regne parmi ces peuples. Il leur dit, à ce que j'apris enſuite, qu'elles devoient me regarder comme un de leurs fils. Enſuite il poſa devant moy un plat d'écorce, dans lequel il y avoit des brêmes, & d'autres poiſſons blancs pour me regaler. Il donna ordre à tous ceux qui étoient là, de m'apeller du nom que je devois avoir ſelon le rang que je tenois dans cette nouvelle Parenté.

Ce nouveau Pere voïant que je ne pouvois me lever de terre, que par le moien de deüx perſonnes, fit faire une étuve, dans laquelle il me fit entrer tout nud avec quatre Sauvages, qui avant que de commencer à ſuer, ſe lierent le prêpuce avec des liens faits d'écorce de bois blanc. Il fit couvrir cette étuve avec des peaux de Taureaux Sauvages, & y fit poſer des cailloux, & des morceaux de rochers tout rouges, après quoy il me fit ſigne de retenir mon haleine de fois à autre, ce que je

fis

fis comme les Sauvages qui étoient avec moy. Du reste je me contentai de me couvrir d'un mouchoir.

D'abord que ces Barbares eurent poussé leur haleine avec assez de force, Aquipaguetin commença à chanter d'une voix forte & tonnante. Les autres le secondérent, & me mettant tous la main sur le corps, ils me frotterent en pleürant amérement. Cependant je commençois à tomber en défaillance, & cela m'obligea de sortir de l'étuve. A peine pû je prendre mon habit de St. François pour me couvrir, tant j'étois foible. Ils continuérent de me faire suer de la même maniere trois fois la semaine, ce qui me rendit la vigueur, & je me sentis aussi sain & aussi fort qu'auparavant.

CHAPITRE LV.

Faim que l'Auteur souffre parmi les Barbares. Ils admiroient sa boussole, & une marmite de fer qu'il avoit. Il compose un petit Dictionaire, & les instruit sur la Religion, sur la Polygamie, & le Celibat.

JE passois souvent de méchantes heures parmi ces Sauvages. Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, ne me donnoit qu'un peu de folle avoine cinq ou six fois la semaine avec des œufs de poissons boucannez pour me nourir, & les femmes faisoient cuire tout cela dans des pots de terre. De plus il me menoit dans une Ile voisine avec ses enfans, des hommes & des femmes pour y labourer la terre avec une pioche, & une petite bêche, que j'avois portées, & dont Aquipaguetin faisoit fort grand cas.

Cet homme, pour se rendre plus considerable parmi sa Nation, assembloit souvent les Anciens de son village, & en leur presence il me demandoit ma boussole, que j'avois gardée avec moy. Lors que je faisois tourner l'êguille aimantée avec une clef, il disoit avec raison, que nous autres Européens allions par tout le monde guidez par cette machine. Ce Chef, qui étoit assés habile Orateur, persuadoit aussi à tout son monde, que nous étions des esprits, & capables de faire des choses qui surpassoient leurs forces. A la fin de son discours qui étoit fort pathetique, tous les Vieillards pleuroient sur ma tête, admirant en moy ce qu'ils ne pouvoient comprendre.

J'avois une marmite à trois pieds de la figure d'uu Lion, dont nous nous servions dans le voyage pour cuire nôtre viande. Ce vaisseau n'étoit pas si sujet à se casser, que les chaudieres ordinaires, lesquelles sont plus fragiles, de sorte que nous voiant sans Chaudronnier pour les raccommoder au besoin, nous avions pris cette marmite. Les Barbares ne l'osérent jamais toucher de la main sans l'avoir auparavant envelopée de quelque Robe de Castor, & ils en donnérent une si grande terreur à leurs femmes, qu'elles la faisoient attacher à quelques branches d'arbre. Autrement elles n'auroient osé se rendre ni dormir même dans la Cabane, si elle y eut été.

Nous voulûmes en faire present à quelques Chefs: mais ils ne voulurent ni l'accepter ni s'en servir, parce qu'ils croioient qu'il y avoit quelque malin Esprit caché, qui les auroit fait mourir. Tous ces peuples sont sujets à de pareilles superstitions. Les Jongleurs

gleurs leur font croire tout ce qu'ils veulent. Je fus quelque temps parmi eux sans pouvoir me faire entendre: mais la faim commençant à me presser je me mis à faire un Dictionaire de leur langue par le moien de leurs enfans. Je me familiarisois avec eux autant qu'il m'étoit possible, afin de m'instruire.

D'abord que j'eus apris le mot de *Taketchiabien*, qui signifie en leur langue, comment appelles tu cela? Je fus bientôt en état de raisonner des choses les plus familiéres avec eux. Cela m'étoit assez difficile au commencement, parce qu'il n'y avoit point d'Interprête, qui entendît les deux langues. Ainsi par exemple, pour demander le mot de courir je doublois mes pas, & je courois effectivement d'un bout à l'autre de la Cabane, afin qu'ensuite je pusse mettre dans mon Dictionaire le mot de leur langue, qui signifie courir. Les Chefs de ces Barbares voiant mon inclination à aprendre leur langue me disoient souvent, *Vatchison égagoché*, c'est à dire, Esprit, tu prens bien de la peine: mets du noir sur le blanc. Par ce moien ils me faisoient souvent écrire, ils me nommoient un jour toutes les parties du corps humain: mais je ne voulus point coucher sur le papier certains termes honteux, dont ces peuples ne font point de scrupule de se servir à toute heure. Ils me reitéroient souvent le mot *d'égagoché* pour me dire, Esprit, mets donc aussi ce mot comme les autres.

Ils se divertissoient ainsi avec moy, & se disoient souvent l'un à l'autre, quand nous interrogeons le Pere Louis, car ils m'avoient ainsi entendu nommer par nos Canoteurs, il ne nous répond pas: mais dés qu'il a regardé ce qui est blanc, parce qu'ils n'ont point de terme pour designer le papier, il nous répond, & nous fait entendre ses pensées. Il faut, ajoutoient ils, que cette chose blanche soit un Esprit, qui lui fait connoître tout ce que nous lui disons. Ils tiroient une consequence de là; c'est, que nos deux Canoteurs n'avoient pas tant d'esprit que moy, puis qu'ils ne pouvoient travailler comme moy sur ce qui est blanc. Ainsi cette écriture leur faisoit croire que je pouvois tout.

Lors que ces Sauvages voioient qu'il tomboit de la pluie en si grande abondance, que cela les empêchoit d'aller à la chasse, ils me disoient de la faire cesser. Je savois deja assez de leur langue pour leur repondre. Je leur disois donc en leur montrant du doigt les nuées, que celui qui étoit le grand Capitaine du Ciel étoit le Maître de la pluie & du beau temps, & qu'il disposoit en general de tous les evenemens des hommes, & de tout l'univers: que ce qu'ils me disoient de faire dependoit du premier Moteur, & non pas de moy; qu'il m'avoit envoyé chez eux pour se faire connoître comme leur Createur & leur Redempteur.

Ces Sauvages me voiant distingué par mes habits de nos deux Canoteurs, & n'aiant point de connoissance du Célibat, me demandoient souvent, quel âge je pouvois avoir, & combien j'avois de femmes & d'enfans. Ils ont accoutumé de conter les années par les hyvers. Ces hommes, qui sont sans lumieres & sans instruction, étoient surpris de la réponse que je leur faisois. Je leur disois donc, en leur montrant nos deux Canoteurs, que j'étois allé visiter à trois lieues de notre village, qu'un homme ne pouvoit épouser qu'une femme parmi nous, laquelle même il ne pouvoit quitter que par la

que pour moi j'avois promis au grand Maître de la vie de vivre sans femme, & de venir demeurer avec eux pour leur faire connoître les volontez du grand Maître du Ciel & de la Terre, & pour vivre pauvrement avec eux, eloigné de mon pays, où toutes sortes de biens abondent.

Il est vrai, me dit un de ces Barbares, que nous n'avons point de chasse en ces lieux, & que tu souffres. Mais attens l'été, nous irons tuer des Taureaux Sauvages dans les pays chauds, & alors tu pourras te recompenser du mauvais temps, que tu passes. J'aurois été fort content, s'ils m'eussent donné à manger, comme à leurs enfans: mais ils se cachoient de moy, & se relevoient de nuit pour manger à mon insçu: & quoy que les femmes aient par tout plus de tendresse que les hommes, cependant elles conservoient le peu de poisson qu'elles avoient, pour en nourrir leurs enfans. Elles me consideroient comme un Esclave, que leurs Guerriers avoient fait dans le pays de leurs ennemis. Elles préféroient donc la vie de leurs enfans à la mienne; en quoi il est bien certain qu'elles avoient raison.

Il y avoit pourtant des Vieillards, qui venoient souvent pleurer sur ma tête d'une maniere fort triste. L'un m'appelloit son petit Fils, l'autre son Neveu, & tous ensemble me disoient, j'ai compassion de te voir si longtemps sans manger, & d'apprendre, que tu as été si mal-traité dans ton voyage: Ce sont de jeunes Guerriers sans esprit, qui t'ont voulu tuer & qui t'ont derobé tout ce que tu avois. Si tu voulois des Robes de Castors, ou de Taureaux Sauvages pour essuier tes larmes, nous t'en donnerions: mais tu n'as rien voulu de tout ce que nous t'avons presenté,

CHAPITRE XLI.

Le plus considerable Chef des Issati & Nadouessans fait de grands reproches à ceux qui nous avoient pris. L'Auteur baptise la fille de Mamenisi.

LE nommé Ouasicoudé, c'est à dire le Pin percé, le plus sage & le plus considerable de tous les Chefs des Issati & des Nadouessans, fit paroitre de l'indignation contre les Guerriers qui nous avoient si maltraitez. Il dit en plein conseil, que ceux, qui nous avoient volé ce que nous avions, étoient semblables à des Chiens affamez, qui derobent un morceau de viande dans un plat, & puis s'enfuient; que ceux, qui en avoient usé de la sorte à nôtre égard, méritoient qu'on les regardât comme des Chiens, puis qu'ils avoient fait un affront sanglant à des hommes qui leur aportoient du fer & des marchandises, dont ils n'avoient point eu de connoissance jusques là, & qui leur étoient pourtant si utiles; qu'il trouveroit un jour le moien de se vanger de celui qui nous avoit causé cet outrage. Cette reprimande étoit digne d'un Chef de l'importance de Ouasicoudé, & même cette action genereuse fut fort utile à toute la Nation, comme nous le verrons dans la suite.

Comme j'allois visiter souvent les Cabanes, je trouvay un jour l'enfant d'un nommé Mamenisi fort malade. L'aiant un peu examiné, je vis, que cet enfant n'échaperoit pas de sa maladie. Je priay nos deux Canoteurs de m'en dire leur sentiment, & je leur fis connoître, que je croiois être obligé en conscience de le baptiser. Michel

Ako ne voulut pas venir avec nous dans la Cabane où cet enfant étoit malade, & me dit pour s'excuser, que je savois que pour n'avoir pas voulu discontinuer de dire mon Breviaire, nous avions couru risque d'être massacrez par les Sauvages; qu'ainsi il étoit à craindre que le Baptéme que nous allions faire ne nous exposât au même danger.

Ce malheureux aimoit mieux consentir à quelques superstitions des Barbares, que de m'aider dans un si loüable dessein. Il n'y eut que le Picard du Gay, qui me suivit pour servir de Parrain, ou plutôt de témoin à ce Baptéme. Je nommai cet enfant Antoinette, à cause de St. Antoine de Padouë, d'autant plus que ledit Picard du Gay s'appelloit Antoine Augue. Il éoit natif d'Amiens, & neveu de Monsieur du Cauroi Procureur Géneral des Prémontrez, depuis Abbé de Beaulieu, à qui je le rendis à nôtre retour du Canada. Je pris donc un petit plat d'écorce faute d'autres ustensiles, & j'y mis de l'eau commune & ordinaire. J'en versai sur la tête de cette fille Sauvage, & je proferai ces paroles, *Creature de Dieu, je te baptise au nom du Pere, du Fils, & du St. Esprit.* Je pris la moitié d'une nappe d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage, lequel me l'avoit volée, & je la mis sur le corps de cet enfant.

Au reste je n'accompagnai ce Baptême d'aucune autre Ceremonie, parce que je n'étois plus en état de dire la Messe, & que je n'avois plus d'ornemens Sacerdotaux. Je crus que ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage, qu'à celui d'ensevelir le premier Enfant de ces pays là, qui eût été honoré du St. Baptéme. Je ne saï si la douceur de ce linge avoit causé quelque espéce de soulagement à cette nouvelle baptisée; mais enfin elle rioit le lendemain entre les bras de sa mere, qui croioit que j'avois gueri son enfant. Cependant elle mourut quelque temps après, ce qui me donna beaucoup de satisfaction & de joye.

Si cet enfant fût revenue en santé, il eut été fort à craindre, qu'elle n'eut suivi les traces de ses Parens, & qu'elle ne fut demeurée dans leurs infames superstitions faute de Prédicateur pour l'instruire & la sauver; car si ceux de sa nation demeurent dans les tenebres de l'ignorance, & continuent à pécher sans la Loi, ils periront, comme dit d'Apôtre, sans la Loi. J'étois donc fort aise que Dieu eut retiré cette nouvelle baptisée de ce monde, de peur qu'elle ne tombât dans les tentations, si elle venoit à guerir, & que cela ne servît à l'engager dans l'erreur & dans le vice. J'ai souvent attribué ma conservation au milieu des grands dangers que j'ai couru, au soin que j'avois pris de baptiser cette enfant.

CHAPITRE LVII.

Ambassade envoyée aux Issati par des Sauvages, qui habitent à l'Oüest de ces Peuples. Ce qui fait voir qu'il n'y a point de Détroit d'Anian, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane.

SOus l'Empereur Charles Quint nos Peres Récollects furent les premiers envoyez par son ordre dans le Nouveau Mexique en qualité de Missionaires, & depuis ce temps là ils furent au delà de la Mer vermeille. La plus remarquable

ble des Epoques du Détroit d'Anian eſt au temps de nôtre Excellent Religieux Martin de Valence, qui fut le premier Evêque de la grande ville de Mexique. Nous avons déja fait mention de lui.

Dans la ſuite du temps on a reconnu que ce Détroit d'Anian étoit imaginaire. Pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur grand ſavoir ſont de ce ſentiment, & je puis joindre ici une preuve de cette verité à toutes les leurs. C'eſt que pendant que j'étois parmi les Iſſati & les Nadouëſſans, il y vint quatre Sauvages en Ambaſſade chez ces Peuples. Ils venoient de plus de 500 lieuës du côté de l'Oueſt. Ils nous firent entendre par les Interpretes des Iſſati, qu'ils avoient marché quatre Lunes: c'eſt ainſi qu'ils appellent les mois. Ils ajoûtoient que nous étions au Levant à l'égard de leurs Contrées; qu'ils avoient toûjours marché pendant ce temps là ſans s'arrêter que pour dormir, & pour tuer à la chaſſe dequoi ſubſiſter. Ils nous aſſuroient, qu'il n'y avoit point de Détroit d'Anian, & qu'aſſurément ils n'avoient ni rencontré ni paſſé dans leur route aucun grand Lac: c'eſt le terme dont les Sauvages ſe ſervent pour repreſenter la Mer, ni aucun bras de Mer.

Ils nous certifiérent de plus, que la nation des Aſſenipoüalacs, dont le Lac eſt marqué ſur la Carte, & qui ſont au Nord-Eſt des Iſſati, n'étoit qu'à ſix ou ſept journées de nous: que toutes les nations de leur connoiſſance qui ſont à l'Oüeſt, & au Nord-Oüeſt, n'ont aucun grand Lac aux environs de leurs vaſtes Pays, mais ſeulement des Rivieres, qui décendent du Nord au travers des nations voiſines de leurs Confins du côté du grand Lac, c'eſt à dire de la Mer; que là il y a des Eſprits, & des Pygmées ou petits hommes, parce qu'en effet ils ſont d'une très-petite ſtature, comme les peuples plus avancez les en avoient aſſurez, & que toutes les nations qui ſont ſituées au delà de leurs pays, & qui ſont les plus proches d'eux, habitent dans des prairies, & dans des campagnes immenſes, ou l'on trouve quantité de taureaux ſauvages & de caſtors, qui ſont plus gros que ceux du Nord, dont le poil tire plus ſur le noir, & qu'on y voit auſſi pluſieurs autres bêtes fauves, qui fourniſſent de très-belles pelleteries.

Les quatre Sauvages ſuſdits, qu étoient venus en Ambaſſade, nous ont encore aſſuré, qu'il y a fort peu de forêts dans les pays par leſquels ils avoient paſſé pour ſe rendre au lieu où nous étions, & qu'ils étoient par fois obligez de faire du feu avec de la fiente de taureaux ſauvages pour cuire de la viande dans les pots de terre dont ils ſe ſervent, n'en aiant & n'en connoiſſant point d'autres.

Toutes les circonſtances que nous venons de raporter font connoître, qu'il n'y a point de Détroit d'Anian, comme on le repreſente ordinairement dans les Cartes: & pour preuve de la croiance que j'en ai, j'offre ici de tout mon cœur de retourner avec tels vaiſſeaux, que Sa Majeſté Britannique, ou les Hauts & Puiſſans Seigneurs des Etats Generaux des Provinces Unies trouveront à propos d'y envoier pour en faire l'entiere découverte. Je n'ai point d'autre but devant les yeux, que la gloire de Dieu, la propagation de l'Euangile, l'inſtruction de tant de peuples aveugles & ignorans, qu'on neglige depuis tant de Siécles, & l'utilité du Commerce, qui étant bien entendu,

augmentera de plus en plus entre les sujets du Roi d'Espagne mon Souverain, ceux de Sa Majesté Britannique & ceux des dits Hauts & Puissans Seigneurs la correspondance, & l'union propre à les faire vivre, & à les faire travailler en commun au bien public. Je declare, que je n'ai point d'autre vue, & que d'ailleurs mes intentions sont pures & droites, & que je souhaite de rendre service à toute la terre, sauf le respect & l'obéissance que je dois premiérement à mon Prince naturel, au Roy d'Angleterre, & à leurs Hautes Puissances, ausquels je dois beaucoup pour le bon accueil, qu'ils m'ont fait. Peut-être que d'autres m'auroient tres mal recompensé de mes pénibles voyages, dans lesquels je m'étois proposé de contribuer à la gloire de Dieu, au salut des Ames, & au bien de l'Europe. Je sai qu'en penser. Depuis plusieurs années quelques efforts que les Anglois & les Hollandois, les peuples du monde, qui voyagent le plus sur l'Ocean, aient pu faire pour aller à la Chine & au Japon par la Mer glaciale, ils n'ont pu y reussir jusques à present: mais par le moien de ma decouverte j'espere, Dieu aidant, que toute l'Europe verra qu'on pourra trouver un passage commode pour s'y rendre. On pourra en effet se transporter par des Rivieres capables de porter de gros Vaisseaux dans la Mer pacifique, & de là il sera aisé d'aller à la Chine & au Japon sans passer sous la ligne Equinoctiale. Ceux qui auront leu ma Relation, & qui examineront un peu la Carte qu'on y a jointe, reconnoîtront aisément la verité de ce que je dis.

CHAPITRE LVIII.

Les Issati s'assemblent pour la Chasse des Taureaux Sauvages. Refus que les deux canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour descendre la Riviere de St. Francois.

APrès deux mois ou environ de mauvais jours passez chez les Issati & les Nadouessans, ces Nations s'assemblérent pour la chasse des Taureaux Sauvages, & les Chefs en aiant reglé les lieux, afin de ne se point embarasser les uns les autres, on se dispersa en plusieurs bandes.

Aquipaguetin, ce Chef qui m'avoit adopté pour son fils, voulut me mener à l'Ouest avec environ deux cens familles. Mais me souvenant de la réprimande que le grand Chef Ouasicoudé lui avoit faite, pour le mauvais traitement que j'avois receu de lui, je craignis, qu'il ne s'en vangeât sur moi, quand nous serions loin. Je lui repondis donc, que j'attendois des Esprits, c'est à dire dans leur langue, des Européens à la Riviere de Ouïsconsin, qui se décharge dans le Fleuve Meschasipi, & que selon la promesse qui m'en avoit été faite par le Sieur de la Salle, ils devoient s'y rendre avec du fer, & d'autres marchandises, qui leur étoient inconnues; que s'il vouloit tourner de ce côté là, j'en aurois bien de la joye. Il y seroit venu volontiers; mais ceux de sa bande l'en empêchérent.

Nous déscendîmes donc vers le commencement du mois de Juillet 1680 vers le Sud avec le grand Chef Ouasicoudé, & environ 80 Cabanes de 130 familles, & 250 Guerriers. Les Sau-

Sauvages, qui n'avoient que de vieux Canots, ne purent me donner de place, de peur de m'incommoder. Ils allérent à quatre journées plus bas pour y prendre du Bouleau afin de faire un plus grand nombre de Canots. Je fis un trou en terre pour y mettre mon Calice de vermeil avec mes petits livres & papiers jusqu'à nôtre retour de la Chasse, & je ne garday que mon Breviaire avec moy, afin de n'etre point chargé

Je me mis sur le bord d'un Lac, que forme la Rviére de St. François, où je tendois les bras aux Canoteurs, qui passoient fort vîte les uns aprés les autres, pour les prier de me prendre avec eux. Nos deux Européens avoient un Canot, que les Sauvages leur avoient donné Ils ne voulurent pourtant jamais m'y recevoir, & Michel Ako me répondit brutalement, qu'il m'avoit mené assez long temps. Cette réponse brusque & mal-honête me causa beaucoup de chagrin, voiant que j'étois abandonné par des gens de ma Nation & de ma Religion, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme eux mêmes l'avoient souvent reconnu chez des personnes de la premiere qualité, où j'étois receu avec toutes sortes de marques de distinction, pendant qu'on les laissoit à la porte.

Dieu qui par sa grace ne m'a jamais abandonné dans mon voyage, inspira à deux Sauvages de me prendre avec eux dans leur Canot, quoi qu'il fust plus petit que celui de nos Européens. J'y fus continuellement occupé à en vuider l'eau avec un plat décorce, parce qu'elle y entroit par plusieurs petits trous, en quoy j'eus assez de peine, parce que je ne pouvois m'empêcher d'être mouillé: cependant il fallut prendre patience. On pouvoit bien dire de ce petit bâtiment, que c'étoit un Coffre à mort, à cause de sa fragilité & de son peu de valeur. Ces sortes de Canots ne pesent ordinairement qù'environ cinquante livres, & on les fait tourner à l'envers par le moindre mouvement du corps, à moins que d'être habitué de longue main à cette sorte de navigation.

A nôtre debarquement du soir, le Picard me fit excuse, pour leur Canot qui étoit à demi pourri, & qui se fust indubitablement brisé, si nous y eussions été trois, en sorte qu'il nous eut fallu rester en chemin. Nonobstant cette excuse je leur dis, qu'étant Chrétiens ils n'en devoient pas user de cette maniere, sur tout nous trouvant parmi des peuples Barbares; qu'ils m'avoient abandonné mal à propos, me laissant seul à plus de 800 lieues des habitations du Canada par les circuits qu'il falloit faire pour y retourner; que s'ils avoient receu quelque bon traitement des Sauvages, ce n'étoit qu'à cause des saignées que je faisois à quelques asthmatiques, de l'Orviétan, & de quelques autres remedes, que je conservois soigneusement.

J'ajoutay à tout cela, que j'avois eu le moien par là de sauver la vie à quelques uns de ces Barbares, qui avoient été mordus par des Serpens-sonnettes, dont je parle dans mon autre Relation; que d'ailleurs je rasois proprement la couronne que les enfans des Sauvages portent jusqu'à l'âge de 18 ou 20 ans, que ces Barbares ne le pouvant faire qu'avec beaucoup de peine en brûlant les cheveux avec des cailloux plats, qu'ils ont fait rougir dans le feu: que je n'avois pu rien gagner sur eux pour leur salut à cause de leur stupidité naturelle; qu'il m'avoit fallu les prendre d'abord par la

partie animale: mais qu'au reste j'avois gagné leur amitié par les services que je leur avois rendu: qu'ils nous auroient sans doute tuez après nous avoir fait souffrir beaucoup, s'ils n'eussent reconnu que j'avois des remedes propres à rendre la santé aux malades choses dont ils font grand cas.

Il n'y eut que le Picard du Gay, qui en se retirant chez son hoste me pria de l'excuser: mais le grand Chef Ouasicoudé aiant apris l'action inhumaine de nos deux canoteurs, les fit venir au conseil, & leur dit, qu'il me retireroit desormais, non pas des mains d'Aquipaguetin, qui m'avoit adopté après avoir attenté plusieurs fois sur ma vie, mais de la compagnie de ces deux malheureux, qui m'avoient lâchement abandonné. Si je ne me fusse avisé de rompre trois fléches en presence de ce brave Chef, nos deux canoteurs presens, il les auroit indubitablement fait tuer à l'instant: ainsi Je n'oublierai jamais l'humanité de ce grand Capitaine, qui me traita toûjours si favorablement en toutes choses. Nos deux hommes en étant surpris, me promirent ensuite une entiere fidelité.

CHAPITRE LIX.

Les Sauvages font halte au dessus du Saut de St. Antoine de Padoue. Ils se trouvent en necessité de vivres. l'Auteur va avec le Picard à la Riviere d'Ouisconsin. Avantures de leur voyage.

QUatre jours après nôtre départ pour la Chasse des Taurreaux Sauvages, les Barbares firent halte à huit lieues au au dessus du Saut de Saint Antoine de Padoue sur une eminence, qui étoit vis a vis de la Riviére de St. François. Les femmes Sauvages firent leurs Chantiers en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour en faire des Canots. Cependant la jeunesse alloit à la chasse des Cerfs, des Chevreuils & de Castors: mais ils tuoient si peu de bêtes fauves pour autant de gens, qu'à peine chacun pouvoit il avoir un morçeau de viande. Il falloit se contenter d'avaller du bouillon une fois en vingt & quatre heures.

Cela nous obligea le Picard du Gay & moy de chercher des senelles, des groseilles, & de petits fruits sauvages, qui nous faisoient souvent plus de mal que de bien. Je suis persuadé que sans l'Orvietan en poudre, dont nous nous servions pour corriger la mauvaise nourriture, nous eussions couru grand danger de la vie. Cette extréme nececessité nous fit donc prendre la resolution au refus, que Michel Aco fit de venir avec nous, de nous en aller dans un méchant Canot à la Riviére de Ouisconsin, de laquelle nous étions éloignez d'environ cent trente lieues, pour voir si le Sieur de la Salle nous auroit tenu parole. Il nous avoit promis fort positivement de nous envoyer des hommes & des marchandises avec de la poudre & du plomb dans le lieu que je viens de marquer, & c'est de quoy il nous avoit assurez avant son départ des Illinois.

Les Sauvges ne nous auroient pas permis de faire ce voyage, si l'un des trois ne fust resté avec eux; car ces Barbares, selon le sentiment du grand chef Ouasicondé vouloient me retenir & donner la liberté à nos deux canoteurs Mais Michel Ako, qui apréhendoit de

de souffrir dans ce voyage, n'y voulut jamais consentir. Voiant donc qu'il avoit pris gout à la vie de ces Sauvages je priay leur Chef de me laisser aller avec le dit Picard, & c'est ce qu'il m'accorda.

Nous n'avions pour tout équipage, que quinze ou vingt coups de poudre, un fusil, un méchant petit pot de terre, que les Sauvages nous avoient donné un couteau pour nous deux, & une robe de castor: tout cela pour faire environ deux cent cinquante lieuës de chemin. Nous nous abandonnâmes ainsi à la Providence. Comme nous faisions le portage de nôtre petit Canot au Saut de St. Antoine de Padoue nous aperçûmes cinq ou six de nos Sauvages, qui avoient pris le devant. L'un d'entr'eux étoit monté sur un chéne vis à vis de la grande chûte d'eau. Ce pauvre aveugle spirituel y pleuroit amérement, & avoit attaché aux branches de cet arbre une Robe de Castor passée. Elle étoit blanche par dedans & garnie de porc-épic.

Ce Barbare s'offroit apparemment en Sacrifice à ce Saut, qui de soi-même est affreux, & a quelque chose de fort admirable. Cependant il n'approche pas de celui de Niagara. J'ouïs qu'il disoit en pleurant à chaudes larmes, & en s'adressant à cette Cascade, Toi, qui es un Esprit, fais en sorte, que ceux de ma nation passent ici tranquillement sans malheur; que nous puissions trouver un grand nombre de taureaux sauvages, & que nous soions assez heureux pour vaincre nos ennemis, & pour faire un bon nombre d'esclaves, que nous amenerons ici pour les tuer devant toi, après les avoir beaucoup fait souffrir. Les Messeneks, c'est ainsi qu'ils appellent la Nation des Outoüagamis, ont tué de nos Parens. Fais en sorte que nous puissions nous vanger sur eux de cet affront.

C'est ce qui leur arriva inopinément: car en revenant de la chasse des taureaux, ils allerent attaquer leurs ennemis. Ils en tuérent en bon nombre, & ramenérent des Esclaves, qu'ils firent mourir devant ce Saut de la maniere du monde la plus inhumaine, comme je l'ai dit ailleurs. Au reste quand ils manqueroient cent fois leur coup après une cérémonie telle, que nous venons de la décrire; si le hazard les y fait réussir une seule fois cela sufit pour les rendre obstinez dans leurs coutumes superstitieuses. Cette Robe de Castor offerte ainsi par cette espece de Sacrifice servit à l'un de nos Européens, qui s'en accommoda à son retour, & qui auroit été ravi de faire souvent pareilles rencontres.

A une lieuë au dessous du Saut de Saint Antoine, le Picard du Gay fut obligé de s'en retourner sur ses pas par terre pour reprendre sa boite à poudre qu'il avoit oubliée à ce Saut. A son retour je lui fis voir un Serpent gros comme la jambe d'un homme, qui étoit long de sept ou huit pieds. Il s'attachoit à une montagne droite & escarpée, & montant de cetre maniere, il s'aprocha insensiblement de plusieurs nids d'hirondeles pour en manger les petits. Nous voyions en effet au pied de cette montagne les plumes de celles qu'il avoit apparemment dévorées; mais nous fimes tomber ce monstrueux reptile à coups de pierres dans la Riviére. Il avoit une langue en forme de lance, & d'une longueur extraordinaire. Son sifflement s'entendoit de fort loin. & nous faisoit horreur. Le pauvre Picard en frémît en songe pendant la nuit, & il me dit que je lui avois fait plaisir de l'éveiller. En effet cet hom-

homme d'ailleurs aſſez intrepide avoit le corps tout en eau de la fraïeur de ſon ſonge. Le ſouvenir de ce Serpent m'a auſſi ſouvent fait de la peine en dormant, tant cette rencontre avoit fait impreſſion ſur mon eſprit.

Comme nous décendions le Fleuve Meſchaſipi avec une aſſez grande viteſſe, parce que le courant eſt fort rapide en cet endroit à cauſe de la proximité du Saut, nous trouvâmes dans des Iſles quelques uns de nos Sauvages cabanez, & chargez de viande de Taureaux Sauvagez. Ils nous en offrirent fort liberalement: mais environ deux heures après nôtre débarquement nous crûmes que nous ſerions tous écraſez. Quinze ou ſeize Sauvages entrerent au milieu de la troupe, aiant leurs Caſſetêtes à la main, ils renverſérent la cabane de ceux qui nous avoient conviez, & prirent toute leur viande, & l'huile d'Ours qu'ils trouverent dans des veſſies, ou dans des boïaux, dont ils ſe frotterent depuis la tête juſqu'aux pieds.

Nous crûmes d'abord que c'étoient des ennemis, & peu s'en fallût que le Picard du Gay ne perçât le premier de ces Sauvages de ſon épée. Dans ce premier mouvement je mis la main ſur deux piſtolets de poche que le Picard m'avoit laiſſez. Mais par bonheur je me retins, ſans quoi ſans doute c'étoit fait de nous, parce que les Sauvages n'euſſent pas manqué de vanger la mort de ceux que nous euſſions tuez,

D'abord nous ne connoiſſions pas ces Sauvages. Ils étoient de ceux, que nous avions laiſſez au deſſus du Saut de St. Antoine. L'un d'entr'eux, qui ſe diſoit mon Oncle, me dit, que ceux, qui nous avoient donné de la viande avoient mal fait, de devancer ainſi les autres à la Chaſſe, & que ſelon les maximes & les coûtumes de leur pays, ils avoient droit de le piller puis qu'ils étoient cauſes que les Taureaux Sauvages prenoient la fuite, avant que la nation fût aſſemblée: ce qui cauſoit un notable préjudice au public. Car quand ils ſont aſſemblez, ils tuent une grande quantité de ces animaux, parce qu'ils les environnent de tous côtez, & qu'ainſi ils ne peuvent leur échaper.

CHAPITRE LX.

Chaſſe des Tortues. Le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande neceſſité avec ſon Compagnon de voyage.

PEndant environ ſoixante lieuës de navigation nous ne tuâmes qu'un chevreuïl, qui paſſoit la Riviere à nage. Les chaleurs étoient ſi grandes alors, que la viande ſe gâtoit en vingt & quatre heures. Cela nous obligea de chaſſer aux Tortues, mais nous eûmes beaucoup de peine à en prendre, parce qu'ayant l'ouie fort ſubtile elles ſe jettent dans l'eau avec beaucoup de précipitation au moindre petit bruit. Nous en prîmes pourtant une, qui étoit beaucoup plus grande que les autres & dont l'écaille étoit mince, & la viande fort graſſe. Pendant que je tâchois de lui couper la tête, elle penſa me couper le doit avec ſes dents qui ſont fort tranchantes.

Pendant ce manége nous avions tiré le bout de nôtre Canot à terre: mais un coup de vent fort impétueux le chaſſa au milieu du grand Fleuve. Le Picard étoit allé dans les prairies avec ſon

son fusil pour tacher de tuer un Taureau Sauvage. J'étois donc resté seul auprès du Canot. Cela m'obligea de jetter promptement mon habit sur la Tortue que j'avois renversée sur le dos, afin qu'elle ne put se sauver, & je mis même plusieurs cailloux sur mon habit pour enfermer cet animal; après quoi je me mis à la nage pour ratraper nôtre Canot, qui décendoit fôrt vîte emporté par le rapide assez grand en cet endroit à cause d'une pointe de terre. Après l'avoir atteint avec assez de peine, je n'osay lui faire faire le plongeon, craignant de mouiller la couverture de laine qui y étoit, & dont je me servois pour me coucher, avec le reste de nôtre petit équipage. Je le poussois donc devant moy, & quelquefois je le retirois. Ainsi je gagnay le bord peu à peu environ à un demi quart de lieue de l'endroit ou j'avois laissé la Tortue.

Le Picard revenant de la Chasse, ou il n'avoit rien tué, & ne trouvant que mon habit sur la Tortue, & point de Canot, crût avec quelque raison, qu'un Sauvage m'ayant trouvé seul m'avoit tué. Il retourna donc dans la prairie pour regarder de tous côtez, s'il n'y avoit personne. Cependant je remontay diligemment le Fleuve en Canot, & je n'eus pas plutôt repris mon habit, que je vis plus de soixante Taureaux, ou Vaches Sauvages avec leurs veaux, qui traversoient le Fleuve pour gagner les terres du midy. Je les poursuivis en canot avec une épée emmanchée, & je me mis à crier de toute ma force pour avertir le Picard. Il vint au bruit que je fis, & eut le temps de rentrer dans le canot, pendant que le chien que nous avions avoit poussé en jappant un bande de bêtes sauves dans une des Isles de ce Fleuve. Il les en chassa ensuite, & comme elles passoient devant nous, le Picard en tua une d'un coup de fusil, qui lui cassa la tête. Nous l'attirames à bord. C'étoit une Vache Sauvage qui pesoit cinq ou six cens livres. Les Taureaux sont plus charnus, & pésent davantage: mais parce que nous ne pouvions pas la mettre tout à fait à terre, nous nous contentames de couper les meilleurs morceaux que nous pûmes trouver, & laissâmes le reste dans l'eau.

Il y avoit près de deux fois 24 heures que nous n'avions mangé. Nous allumâmes donc du feu avec du bois flotté, que les eaux du Fleuve avoient jetté sur le sable, & à mesure que le Picard écorchoit la bête, je faisois cûire dans notre petit pot de terre quelques morceaux de chair. Nous en mangeâmes avec tant d'avidité, que nous en fumes tous deux malades, & nous nous vîmes obligez de rester là deux jours, & de nous cacher dans une Isle pour nous rétablir par le moien de l'Orvietan en poudre, qui nous fut souvent d'un grand secours dans le voyage. Pendant que je portois les morceaux de viande, que le Picard me donnoit, je passay souvent sans m'en apercevoir près d'un Serpent Sonnette de sept ou huit pieds de long tout recoquillé, qui dormoit au Soleil. J'en avertis le Picard, qui le tua avec un de nos avirons, & le jetta ensuite dans le Fleuve.

Au reste nous ne pouvions nous charger de beaucoup de viande à cause de la petitesse de notre Canot. D'ailleurs les chaleurs excessives la corrompoient d'abord: ainsi nous nous en vimes bientôt privez, parce qu'elle fourmilloit de vers en moins de rien, & quand nous nous embarquions le matin

tin, nous ne ſavions ce que nous mangerions pendant la journée. Nous n'avions jamais plus admiré la Providence que dans ce voyage. Nous ne trouvions pas toujours des bêtes fauves & nous n'en pouvions pas tuer quand nous voulions.

Les Aigles, que l'on voit en abondance dans ces vaſtes pays, laiſſoient par fois tomber des brémes, ou de grandes carpes, & d'autres poiſſons, qu'elles emportoient entre leurs griffes dans leurs nids pour la nourriture de leurs Aiglons. Nous trouvâmes un jour un Loutre, qui mangeoit ſur le bord du Fleuve un grand poiſſon, lequel avoit ſur la tête une maniere d'aviron ou de bec de cinq doigts de large, & d'un pied & demi de long. Lors que le Picard le vit, il s'ecria, qu'il voioit un Diable entre les pattes du Loutre: mais ſa ſurpriſe n'empêcha pas, que nous ne fiſſions bonne chére de ce poiſſon. Il étoit fort bon, & nous le nommâmes l'Eturgeon à long bec.



CHAPITRE LXI.

Nous cherchons la Riviere d'Ouisconſin. Aquipaguetin nous trouve, & nous ne ſubſiſtons que par un pur miracle de la Providence.

APrès avoir fait tant de chemin nous ne trouvâmes pourtant point cette Riviére. Cela nous fit croire, qu'elle étoit encore bien éloignée. Aquipaguetin, que nous croyions à plus de deux cent lieues de nous, parut tout d'un coup accompagné de dix Guerriers environ la mi-Juillet de 1680. Nous crûmes d'abord qu'il vouloit nous tuer parce que nous l'avions quitté, quoy que ce fuſt de l'aveu des autres Sauvages. Il nous donna de la folle Avoine, avec un bon morceau de Taureau Sauvage, & s'informa de nous, ſi nous avions trouvé les Européens qui devoient nous aporter des marchandiſes. Il ne ſe contenta pas de ce que nous lui dimes. Il s'en alla lui méme à Ouîſconſin: mais il n'y trouva perſonne. Il ne vint donc à nous qu'au bout de trois jours, comme nous étions en chemin, parce que nous voulions abſolument nous acquitter de la promeſſe que nous avions faite au Sieur de la Salle, de nous y rendre pour recevoir ce qu'il nous envoyeroit.

Lors qu'Aquipaguetin parut à ſon retour, le Picard étoit allé à la Chaſſe dans les prairies, & j'étoit reſté ſeul dans une petite cabane, que nous avions dreſſée pour nous y mettre à l'abri du Soleil, qui eſt ardent en cette ſaiſon, ſous nôtre couverture qu'un Sauvage m'avoit rendue. Aquipaguetin me voiant ſeul s'approcha avec ſon Caſſe-tête à la main. Je me ſaiſis promptement de mes deux piſtolets de pôche, & d'un couteau, que le Picard avoit retiré des mains des Barbares. Je n'avois pas deſſein de tuer cet homme, qui m'avoit adopté; mais je voulois ſeulement lui faire peur, & l'empêcher de me maſſacrer, au cas qu'il en eut envie.

Aquipaguetin me tanſa rudement de ce que je m'expoſois de la ſorte aux inſultes de leurs Ennemis: ajoutant qu'au moins je devois me mettre de l'autre coté du Fleuve pour ma ſeureté. Il voulut m'emmener avec lui, me diſant, qu'il avoit trois cens Chaſſeurs avec lui qui tuoient plus

tuoioient plus de bêtes fauves que ceux avec qui je m'étois engagé. J'aurois peut-être mieux fait de suivre son avis, que de m'engager plus avant dans mon voyage. Je continuay donc ma route vers la Riviere d'Ouisconsin, ou je ne trouvay point les hommes de renfort, que le Sieur de la Salle nous avoit promis. Le Picard & moy pensâmes perir de faim en cent occasions differentes, & nous fûmes obligez de remonter le Fleuve avec des peines & des difficultez incroyables.

CHAPITRE LXII.

Grande necessité où l'Auteur se trouve avec son compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prieres. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chasse

LE Picard, qui avoit été fort maltraité par les Sauvages aima mieux hazarder sa vie que de remonter le Fleuve avec Aquipaguetin. Nous n'avions plus que dix coups à tirer, & cela nous obligea à les menager. Ainsi nous les partageâmes en vingt pour ne tirer plus que des Tourterelles, ou des Ramiers. Quand nôtre provision fut consumée à cet égard, nous eumes recours à trois hameçons, que nous amorçames avec de la Barbue puante, qu'une Aigle avoit laissé tomber. Nous ne primes rien pendant deux jours, & nos nous vîmes ainsi dénuez de tout moien de subsister. Nous redoublâmes nous prieres de bon cœur, comme chacun peut penser: parmi tout nôtre desastre le Picard ne put s'empêcher de dire une fois, qu'il priéroit Dieu de bien meilleur cœur, s'il avoit dequoi se bien rassasier.

Je le consollay, & me consolay moiméme du mieux que je pus, & je le priai de ramer de toute sa force pour tacher de trouver quelque Tortue. Le lendemain matin après avoir navigé une grande partie de la nuit, nous trouvâmes une Tortue, qui n'étoit pas plus grande qu'une assiéte ordinaire. Nous la fîmes cuire à l'instant sur le feu que nous avions allumé. Nous mangions avec tant d'avidité, que je ne pris pas garde que je mangeois le fiel de cet animal ce qui me mit toute la bouche dans une amertume extréme. Je la rinçay promptement avec le même empressementque j'avois mangé auparavant.

Nonobstant cette grande disette noùs ne laissâmes pas d'arriver dans la Riviére des Taureaux Sauvages. Nous jettâmes nos hameçons amorcez d'un poisson blanc, qu'un Aigle avoit laissé tomber. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui, nous secourut visiblement dans cette occasion. Nous avions redoublé nos prieres avec beaucoup d'ardeur, & à peine les avions nous achevées vers les dix heures du soir que le Picard entendit du bruit. Il quitta les prieres, & courut à nos hameçons. Il y trouva deux Barbues si grandes que je fus obligé d'aller à son secours pour les tirer de l'eau. Nous ne songeâmes point à ôter le limon de ces monstrueux poissons, qui pesoient plus de vingt-cinq livres les deux. Nous le coupâmes par piéces, & nous les fîmes rôtir sur des charbons, parce que nous ne pouvions les faire bouillir. Par malheur notre pot de terre avoit été cassé quelque temps auparavant.

Lors que nous eûmes mangé quelques

ques tranches de ces Barbues, & que selon nôtre devoir nous eûmes rendu graces à Dieu, dont la Providence admirable nous avoit secourus si à propos, nous entendîmes du bruit sur le bord de la Riviere des Taureaux, où nous étions environ à deux heures après minuit. Après le *qui vive* nous ouïmes, qu'on répondoit, *Tepatoui Nika*, & le mot de Nikanagé, c'est à dire mon Ami voilà qui est bien. J'avertis le Picard qu'au langage je croiois, que c'étoient des Illinois, ou des Outoüagamis, qui sont Ennemis des Issati, & des Nadoüessans. Mais comme il faisoit un grand clair de Lune, & que même le jour commençoit à paroître, je reconnus, que c'étoit le Sauvage Mamenisi pere de cette petite fille, que j'avois baptisée aux Issati, à qui le Picard avoit servi de parrain ou de témoin. Ce Sauvage nous reconnut, & parce qu'il revenoit de la Chasse, qui avoit été bonne, il nous donna de la viande à discretion, & nous assura que tous les Sauvages de sa Nation décendoient la Riviere, qui se décharge dans le Fleuve, & qu'ils avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans.

Tous les Sauvages donc, avec qui Michel Ako étoit demeuré, décendirent cette Riviére des Taureaux avec leur flotte de Canots chargez de viande. Le Chef Aquipaguetin avoit raconté en passant à toute la Nation, comment le Picard & moi nous étions exposez à faire le voyage d'Ouïsconsin, dans lequel nous avions couru de grands dangers. Les Chefs de ces Sauvages nous firent connoître qu'ils étoient satisfaits de nous, & blamérent tous la lacheté de Michel Ako, qui n'avoit pas voulu venir avec nous de peur de mourir de faim. Le Picard n'auroit pas manqué de l'insulter en presence de tous les Sauvages, si je ne l'en eusse empêché, tant il étoit irrité contre lui de son peu de courage & d'affection.

CHAPITRE LXIII.

Les femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le Fleuve. Adresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier sauvage.

LEs femmes sauvages cachérent leur provision de viande à l'embouchure de cette Riviere des Taureaux dans des Isles, & dans des creux sous terre. Ces peuples ont l'adresse de conserver ainsi leur viande sans sel, comme nous le verrons ci-après. Nous décendîmes encore une fois le Fleuve en chassant avec cette multitude de Canots dont j'ai parlé, & nous fîmes environ quatre-vingt lieuës de chemin. Les sauvages cachoient d'espace en espace leurs Canots sur le bord du Fleuve dans des roseaux, ou dans des Isles, & ils entrerent sept ou huit lieuës au delà des montagnes dans des praîries, ou ils tuerent à diverses fois jusques à cent ou six vingt taureaux & vaches sauvages. Ils laissoient toujours sur le haut des montagnes quelques uns de leurs vieillards pour tâcher de découvrir leurs ennemis.

Pendant tout ce temps là je pansois un sauvage, qui m'appelloit ordinairement son frere. Il lui étoit entré un chicot bien avant dans le pied, & j'y mettois une emplâtre, lorsque l'alarme se mit tout d'un coup dans le Camp. Deux cens Archers accoururent, & ce genereux sauvage, à qui j'avois ouvert le pied bien avant pour en tirer le bois, qui y étoit entré de force, m'abandonna,

na, & courut plus vite que les autres pour avoir sa part de la gloire du combat : mais au lieu d'ennemis ils apperçurent environ cent cerfs, qui prirent la fuite. Nôtre blessé eut bien de la peine de revenir au Camp. Durant cette alarme les femmes & les filles sauvages chantoient d'un ton fort lugubre.

Le Picard me quitta pour se joindre à son hôte, & je restai seul avec le nommé *Otchimbi :* mais après la seconde Chasse je fus reduit à mener en Canot une femme Sauvage âgée de plus de quatre vingt ans. Cette vieille ne laissoit pas de pousser à la rame, & de frapper souvent de son aviron trois enfans, qui nous incommodoient dans le milieu de nôtre Canot. Les hommes avoient beaucoup de bonté pour moi, & cependant j'étois obligé de faire souvent ma cour aux femmes, parce que les viandes étoient à leur disposition, & c'étoient elles qui distribuoient les portions à chacun. Je rasois donc de temps en temps la couronne de leurs enfans, car ils la portent à peu près comme nos Religieux. Au reste ils la portent jusqu'à l'âge de quinze, seize, ou dix-huit ans, & leurs parens la leur font en brûlant le poil avec des pierres plattes rougies dans le feu. Ces femmes me savoient beaucoup de gré de ce que je rasois ainsi leurs enfans.

Nous eûmes encore une autre alarme dans nôtre Camp. Les Vieillards qui étoient en faction au haut des montagnes nous avertirent qu'ils voioient des guerriers de loin. Tous les Archers coururent à l'envi l'un de l'autre vers le lieu où l'on voioit paroitre du monde, & c'étoit à qui dévanceroit son camarade à la course. Mais pour tout exploit ils ne ramenérent que deux femmes de leur Nation, qui venoient avertir, qu'une partie de leurs gens qui étoient allez à la chasse vers le bout du Lac Superieur, avoient trouvé cinq Esprits, c'est ainsi qu'ils nomment les Européens. Elles ajoutoient, que ces Esprits leur avoient fait parler par quelques gens de la Nation, qui nous avoient veus, & qui avoient été esclaves chez les Outoüagamis, & chez les Iroquois, dont ils entendoient la langue; que même ils les avoient fait prier de les conduire au lieu où nous étions, parce qu'ils seroient bien aises de nous venir voir pour reconnoître si nous étions Anglois, Hollandois, Espagnols, ou Canadiens. Ils ne pouvoient pas comprendre, disoient ils à ces femmes, comment nous avions pû nous rendre par un si grand détour parmi ces peuples.

Il faut remarquer là dessus, qu'il y a de certaines gens, qui se sont rendus les maitres de toutes les affaires dans le Canada, comme je l'ai dit cidevant. Ces gens fachez de ce que nous les avions prévenus dans nos Découvertes avoient envoié du monde après nous pour participer à la gloire de nôtre voyage. Ils pensérent donc à se procurer la connoissance des Nations que nous avions veües, afin d'y aller en commerce dés qu'ils auroient trouvé le moyen de nous renvoier en Europe.

CHAPITRE LXIV.

Arrivée du Sieur du Luth dans nôtre Camp. Il nous prie de retourner avec ses gens & lui aux Issati & Nadoüessans. Je jette ma couverture sur un mort, ce qui plût aux sauvages.

Le 28. Juillet 1680. nous commençames à remonter le Meschasipi pour

pour la troisiéme fois. Les Sauvages, qui avoient fait une fort grande Chasse, prirent la résolution de retourner à leurs villages, & nous prefférent de nous y en aller avec eux, nous promettant de nous conduire jusqu'aux Nations qui habitent au bout du Lac Superieur. Ils disoient qu'ils avoient dessein de faire alliance avec ces peuples par nôtre moien. Là se trouva le Sieur du Luth venant du Canada avec cinq hommes equipez moitié en guerre, & moitié en marchandises.

Ils me joignirent avec les deux femmes Sauvages, à six vingt lieuës ou environ du pays des Barbares qui nous avoient pris. Ils nous priérent, parce que j'avois quelque connoissance de la langue des Issati, de les accompagner, & d'aller avec eux aux villages de ces peuples. Je fis volontiers ce qu'ils souhaitoient, sur tout ayant apris d'eux que depuis deux ans & demi, qu'ils étoient en voyage, ils n'avoient pas frequenté les Sacremens. Le Sieur du Luth, qui passoit pour le Capitaine, fut ravi de me trouver, & il me dit en particulier par maniere de confidence, que ceux qui l'avoient envoyé ne viendroient pas à leur but, comme il me le feroit connoître en s'expliquant plus à loisir. Voiant que je faisois la couronne aux enfans des Sauvages, il leur fit dire que j'étois son frere aîné.

Tout cela fut cause que les Sauvages me traitérent mieux que jamais, & qu'ils me fournirent ma subsistance assez largement. Ainsi je ne m'appliquai plus qu'à travailler au salut de ces Barbares. Il faut avouër qu'ils m'écoutoient assez: mais il faudroit demeurer parmi eux des années entiéres, pour y faire quelque progrès, tant ils sont grossiers, stupides & ignorans.

Le Sieur du Luth fut charmé de voir le Saut de St. Antoine de Padouë, nom que nous lui avions donné, & qui selon toutes les apparences lui demeurera. Je lui fis voir l'endroit où le Serpent monstrueux dont j'ai fait mention, montoit sur le Roc escarpé pour y devorer les jeunes hirondelles, qui étoient dans leurs nids, je lui racontai la fraieur qu'en avoit eu le Picard en songe.

Il faut remarquer, que me voyant dans une fort grande liberté de dire mon Office depuis l'arrivée du Sr. du Luth, je m'avisai afin d'y être plus exact, de lui demander quel jour du mois nous avions pour lors. Il me répondit franchement, qu'il ne pouvoit pas me satisfaire en cela, parce qu'il en avoit perdu l'idée. Je lui racontai les mauvaîs traitemens, que les Sauvages nous avoient faîts, lors qu'ils nous prirent, jusques là même qu'ils avoient voûlu nous tuer plusieurs fois; qu'ainsi il pouvoit bien s'imaginer que les craintes & les fraieurs m'avoient fait perdre la memoire du jour de la semaine.

Nous arrivâmes aux villages des Issati le 14 d'Août 1680. où je retrouvai mon Calice de vermeil, quelques livres & mes papiers, que j'avois cachez sous terre en presence des Sauvages mêmes. Ces pauvres gens n'avoient eu garde d'y toucher, parce qu'ils sont fort craintifs, & fort superstitieux sur le fait des Esprits. Ils croient qu'il y a du sortilege dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le Tabac, que j'avois planté avant nôtre depart étoit à demi étouffé par les herbes. Pour ce qui est des choux & des autres legumes que j'avois semez, ils étoient d'une grosseur surprenante. Les côtes de pourpier étoient grosses comme des

Can-

Cannes. Les Sauvages n'osoient en manger avec nous.

Peu de temps après que nous fûmes de retour, les Sauvages nous conviérent à un grand festin à leur mode. Il s'y trouva plus de six vingt hommes nuds. Oüasicondé le premier Chef de la Nation parent du mort que j'avois honoré d'ûne couverture, lors qu'on l'avoit ramené au village dans un Canot, m'apporta à manger de la viande boucannée avec de la folle avoine dans un plat d'écorce, lequel il posa sur une peau passée de Taureaux Sauvages, blanchie & garnie de porc-épic d'un côté avec de la laine frisée de l'autre.

Après avoir mangé, ce Chef me mit cette Robe sur la tête, & m'en couvrit le visage en disant à haute voix devant tous ceux qui étoient là, celui dont tu as couvert le corps mort, couvre le tien qui est vivant. Il a porté de tes nouvelles au pays des Ames, car ces peuples croyent la transmigration des ames. Ce que tu as fait à l'égard du defunt est de grand prix. Toute la Nation t'en louë, & t'en remercie.

Il fit quelque reproche au Sieur du Luth, de ce qu'il n'avoit pas couvert le mort comme moi. A quoi ledit Sieur me pria de répondre qu'il ne couvroit que les corps des Capitaines comme lui. A cela ce Sauvage repliqua, le Pere Louïs, c'est ainsi qu'il m'avoit ouï appeller par nos Européens, est plus grand Capitaine que toi. Sa Robe, parlant de ma Chasuble de brocard, qu'on m'avoit dérobée, que nous avons envoyée à nos Alliez qui demeurent à trois Lunes de ce pays, étoit plus belle que celle que tu portes.

Quand ces Sauvages parlent de marcher pendant trois Lunes, ils veulent dire pendant trois mois. Les Sauvages marchent bien, & font quinze lieuës par jour : ainsi le Lecteur peut juger par là, quelle peut être l'étenduë du chemin qu'ils font pendant trois mois.

CHAPITRE LXV.

L'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage est massacré par le Chef, parce qu'il conseilloit de nous tuer. Contestation entre le sieur du Luth & moi sur le sacrifice d'un de ces Barbares.

SUr la fin de Septembre voyant que nous n'avions point d'outils propres à nous bâtir une maison commode pour demeurer parmi ces peuples, & que d'ailleurs nous étions dénuez des provisions necessaires pour y subsister, selon que nous en avions fait le dessein, nous nous resolûmes de leur faire connoître que pour avoir du fer, & d'autres choses qui leur seroient utiles, il étoit à propos que nous retournassions en Canada ; qu'ils féroient dans un certain temps que nous leur marquâmes, la moitié du chemin avec des pelleteries, & que nous férions l'autre avec des marchandîses de l'Europe, qu'on leur donneroit à bon prix ; qu'ils pouvoient nous donner deux de leurs Guerriers, que nous emménerions avec nous dans nôtre pays, & que nous les raménerions de même l'année suivante pour aller ensuite au devant d'eux les avertir de nôtre retour, afin qu'ils vinssent nous trouver.

Ces Barbares tinrent un grand Conseil pour examiner si effectivement ils en-

envoyeroient quelqu'un de leur Nation avec nous. Il y en eut deux qui furent d'avis d'y venir, & qui se presentérent pour cela. Mais ils changérent de sentiment le jour de nôtre départ, & nous dirent pour raison, que nous étions obligez de passer parmi beaucoup de Nations, qui étoient leur Ennemies jurées, & qui ne manqueroient pas de se saisir par force de leur hommes pour les brûler, & pour les faire mourir dans les tourmens; qu'au reste nous ne pourrions pas les en empêcher, étant aussi peu de gens que nous étions.

Je leur répondis, que tous ces peuples qu'ils craignoient, étoient nos Alliez & nos Amis, & qu'en nôtre consideration ils ne feroient aucun tort à ceux d'entr'eux qui seroient avec nous. Ces Barbares ne manquent point d'esprit. Ils ont même le sens commun admirable. Ils nous dirent donc, que puis que nous passions parmi des peuples, qui étoient leurs Ennemis jurez, nous devions les détruire pour les vanger de divers outrages qu'ils en avoient reçu, & qu'alors ils nous donneroient des hommes pour aller & revenir àvec nous, afin qu'ils pussent avoir du fer & d'autres marchandises, qui leur étoient necessaires, & dont ils traiteroient tres volontiers avec nous Ce qui fait voir, que ces Barbares sont pleins de vengeance & de ressentiment contre leurs Ennemis, en quoy on peut remarquer qu'ils n'ont pas le cœur trop bien disposé pour les lumieres de l'Euangile.

Enfin Ouisicoudé leur grand Chef ayant consenti en plein Conseil à nôtre retour, après nous avoir regalez du mieux, qu'il pût à leur mode, nous donna quelques minots de folle avoine pour nous nourrir pendant ce voyage. Nous avons déja dit, que cette avoine est meilleure & plus saine que le riz. Ensuite il nous marqua, avec un crayon sur une fueille de papier qui me restoit, la route que nous devions suivre pendant quatre cens lieues de chemin. Au reste ce Geographe naturel nous dépeignit nôtre chemin si exactement, que cette Carte nous servit aussi utilement, que la Boussole auroit pu faire. Et en effet en la suivant ponctuellement nous arrivames au lieu, ou nous avions dessein de nous rendre sans nous égarer de nôtre route en aucune maniére.

Nous nous disposames donc à partir huit Européens, que nous étions alors. Nous nous mimes en deux Canots, & nous quittames ces peuples après la décharge de tous les fusis de nos hommes, ce qui donnna une terrible fraieur à ces Sauvages. Nous descendimes la Riviére de St. François, & ensuite le Fleuve Meschasipi. Deux de nos hommes sans en rien dire prirent les deux Robes de Castor, qui étoient au Saut de St. Antoine de Padoue, & que ces Barbares y avoient attachés à un Arbre comme par une espece de Sacrifice. Cela causa quelque contestation entre le Sieur du Luth, & moy. Je louay cette action de nos deux hommes, qui faisoient voir en cela, qu'ils improvoient la superstition de ces peuples. Le Sieur du Luth disoit au contraire, qu'on devoit laisser ces Robbes au lieu, où ces Barbares les avoient mises, parce que les Sauvages ne manqueroient pas de se vanger du mépris que nous faisions d'eux en cette rencontre, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne nous vinssent insulter en chemin.

J'avoue qu'il y avoit quelque fondement a ce qu'il disoit, & qu'en cela il parloit selon les regles de la prudence humaine. Mais nos deux hommes répondirent franchement, que ces

deux

deux Robes les accommodoient, & qu'ils ne se soucioient point de ces Barbares, ni de leurs superstitions. Le Sieur du Luth se mit en si grande colére à ces paroles, que peu s'en fallut qu'il ne donnât un coup d'épée à celui qui les avoit dites. Mais je me mis entre deux & j'accommoday ce different. Le Picard & Michel Ako se rangérent du party de ceux qui avoient pris les Robes en question, & cela auroit pu causer quelque malheur: mais je fis connoître au Sieur du Luth, que les Sauvages n'oseroient nous attaquer, parce que j'étois persuadé, que leur grand Chef Ouisicondé prendroit toûjours nos interets à cœur, & qu'on pouvoit faire fonds sur sa parole, & sur le grand crédit qu'il avoit parmi sa Nation. L'affaire se termina à l'amiable, & nous décendîmes le Fleuve fort agreablement en chassant aux bêtes fauves.

Nous nous arrétâmes près de la Riviére Ouisconsin pour boucanner de la chair de Taureaux ou vâches Sauvages, que nous avions tuez en chemin. Pendant le séjour que nous fûmes obligez de faire pour cela, trois Sauvages des Nations que nous avions quittées, nous abordérent en Canot pour nous dire que leur grand Chef Ouisicondé aiant apris qu'un des Chefs de ces peuples vouloit nous poursuivre pour nous tuer, il étoit entré dans la Cabane, où il consultoit de cette affaire avec ses associez, & qu'il lui avoit cassé la tête avec tant de furie, qu'il en avoit fait sauter la cervelle sur ceux qui étoient presens à ce Conseil, afin d'empêcher l'execution de son pernicieux dessein. Nous regalâmes ces trois Sauvages, ayant alors de la viande en grande abondance.

Le Sieur du Luth voyant nos trois Sauvages partis, rentra dans ses premiers transports, & fit paroitre qu'il craignoit que ces Barbares ne nous vinssent attaquer dans nôtre voyage. Il eut poussé la chose plus loin: mais voyant que nos hommes lui tenoient tête, & qu'ils n'étoient pas d'humeur à souffrir des avanies, il se modera encore pour cette fois, & je les appaisay enfin en les assurant que Dieu ne nous abandonneroit point au besoin, & que pourveu que nous missions toute nôtre confiance en lui, il sauroit nous delivrer de tous nos Ennemis, parce qu'il est le maître des hommes & des Anges.

CHAPITRE XLVIII.

Le Sieur du Luth est épouvanté d'une Armée de sauvages, qui nous surprit avant que nous fussions dans la Riviére d'Ouisconsin.

LE Sieur du Luth avoit eu raison de croire, que les trois Sauvages dont nous avons parlé, étoient veritablement des Espions envoyez pour nous reconnoître. Et en effet ils savoient qu'on avoit enlevé les Robes de Castor, dont il a été fait mention ci-devant. Il ne pouvoit point revenir de ses frayeurs, & me disoit, qu'il auroit bien fait d'obliger de grê ou de force celui qui les avoit prises, à les remettre au lieu où elles étoient auparavant. Je prévoyois que la dissension pourroit nous être funeste. Je fus donc encore Mediateur de paix pour cette fois, & j'appaisay tout ce bruit en leur faisant connoître, que Dieu, qui par sa bonté nous avoit conservez dans les plus grands dangers, auroit encore un soin particulier de nous en cette occasion,

puis que l'action de cet homme étoit bonne en elle méme.

Deux jours aprés toute la viande boucannée pour nôtre provision étant en état, nous nous preparâmes à partir. Mais le Sieur du Luth fut bien surpris, lors que nous apperçumes úne Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cent cinquante Sauvages, qui venoient droit à nous. Nos hommes en furent aussi fort épouvantez: mais lors qu'ils me virent tirer de nôtre équipage un Calumet de paix, que les Issati m'avoient donné pour assurance de leur parole à mon égard, ils prirent courage, & me dirent qu'ils féroient tout ce que je trouverois à propos.

J'ordonnay que deux hommes s'embarquassent avec moy dans le Canot pour aller au devant de ces Barbares. Le Sieur du Luth me pria de prendre un troisiéme homme pour ramer, afin que demeurant au millieu du Canot, je fusse mieux en état de montrer le Calumet de paix, que j'avois pris fin d'adoucir les Sauvages, dont je savois assez bien la langue. Je laissay donc quatre de nos hommes avec le Sieur du Luth, & je lui dis, qu'il ne falloit point, qu'ils se familiarisassent avec les jeunes Guerriers, au cas qu'ils voulussent mettre pied à terre pour s'aprocher; qu'il falloit que nos gens demeurassent fermes dans leurs postes avec leurs Armes en état. Ensuite je m'en allay droit à ces Barbares en remontant le Fleuve qu'ils décendoient en Canot.

Ne voyant point de Chef je criay aprés Ouisicondé en repetant son nom plusieurs fois à haute voix. Je l'apperçus enfin qui venoit à moy à force de rames. Pendant tout cela aucun de ses gens ne me fit insulte, ce qui me fut de bon augure. Je couvris mon Calumet de paix, afin de leur mieux temoigner la confiance que j'avois en leur parole. Nous mimes pied à terre, & nous entrâmes dans la Cabanne où étoit le Sieur du Luth, qui voulut embrasser leur Chef. Il faut remarquer ici, que les Sauvages n'ont pas la coutume de s'embrasser à la maniere des François. Je dis donc au Sieur du Luth, qu'il n'avoit simplement qu'à presenter le meilleur morceau de viande cuite qu'il pouvoit avoir, & que si le Chef en mangeoit, nous pouvions être surs qu'il ne nous seroit fait aucun tort.

Cela reussit, & tous les autres Chefs de cette petite Armée nous rendirent visite. Il n'en couta à nos gens que quelques pipes de Tabac de la Martinique, dont les Sauvages sont passionnez, quoy que le leur soit de beaucoup meilleur goût, plus fort & plus agreable que celui de nos gens. Ainsi ces Sauvages, sans faire aucune mention des Robes de Castor dont nous avons parlé, nous traiterent fort humainement. Le Chef Ouisicondé me dit d'offrir une brasse de Tabac de la Martinique au Chef Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour son fils; ce qui produisit un effet admirable parmi ces Barbares, qui nous quittant prononcérent par plusieurs fois à haute voix le mot de Louis, qui comme nous l'avons dit, signifie le Soleil. Il me semble, que je puis dire sur ce sujet, que mon nom sera long temps dans la bouche de ces Barbares par la rencontre fortuite des noms.

CHA-



CHAPITRE LXIV.

Voyage de l'Auteur avec ses Compagnons depuis l'embouchure de la Riviere d'Ouisconsin jusques à la grande Baye des Puans.

LEs Sauvages nous ayant quittez pour aller en guerre contre les Missorites, les Maroha, & les Illinois, & contre d'autres Nations, qui habitent vers le bas du Fleuve Meschasipi, qui sont les irreconciliables ennemis des peuples du Nord, le Sieur du Luth, qui m'avoit donné des marques de son amitié en plusieurs rencontres, ne put s'empêcher de dire à nos hommes que j'avois tous les sujets du monde de croire, que le Vice-Roi du Canada me féroit un favorable accueil, si nous pouvions nous rendre auprès de lui avant l'hyver, & qu'il souhaitoit de tout son cœur, qu'il pût avoir été chez autant de Nations que moy.

Nous trouvâmes en remontant la Riviere d'Ouisconsin, qu'elle étoit aussi large que celle des Illinois, laquelle peut porter de gros bâteaux dans l'espace de plus de cent lieues. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grandeur de tant de vastes pays, & les terres charmantes par lesquelles nous passions, & qui demeurent incultes. Les guerres éffroiables que ces Nations se font les unes aux autres, sont cause qu'il n'y a pas assez d'habitans pour les cultiver. D'ailleurs les guerres mêmes, qui durent depuis long temps dans toutes les parties du monde, empêchent qu'on n'y aille annoncer l'Euangile, & y établir des Colonies de Chrétiens. Et ici je ne puis m'empêcher de dire, que les pauvres gens de nôtre Europe devroient aller s'établir dans ces beaux Pays. Pour peu de peine qu'ils prissent à en defricher les terres, ils y vivroient heureusement, & y subsisteroient beaucoup mieux qu'ils ne font ici. J'ay veu des terres qui peuvent fournir aisément trois récoltes par an. L'air est incomparablement plus doux, & plus temperé qu'en Hollande, laquelle ne continuera jamais mieux ses progrès, que par le grand commerce qu'elle peut avoir dans les pays étrangers.

Après environ soixante & dix lieues de navigation dans la Riviére d'Ouisconsin, nous trouvames un portage d'une demie lieue, qu'Ouisicondé nous avoit marqué dans sa Carte. Nous y couchâmes, & nous y laissâmes des marques par les Croix que nous fimes sur des troncs d'arbres. Le lendemain àprès avoir fait le portage de nos Canots, & du peu d'équipage, que nous avions, nous entrâmes dans une Riviére, qui serpentoit presque autant que celle des Illinois le fait à sa source. Après six heures de navigation à force de rames, qui nous faisoient aller fort vite, nous trouvâmes malgré tous nos efforts, que nous étions encore vis à vis de l'endroit, où nous nous étions embarquez. L'un de nos hommes voulut tirer un cigne qui voloit & cela fit tourner le Canot; mais par bonheur il trouva fond.

Nous fûmes obligez de rompre plusieurs éclurses de Castors pour passer en Canot. Autrement nous n'eussions pu continuer nôtre route, ni faire le portage pour nous embarquer au dessus de ces Ecluses. Ces animaux les font avec une adresse surprenante. que les hommes ne sauroient égaler.

de ces Etangs, & des retenues d'eau faites avec des pieces de bois en forme de chaussée, que les Castors y avoient faites.

Nous passames ensuite quatre Lacs, qui sont formez par cette Riviére, & c'est là où habitoient autrefois les Miamis. Nous y trouvâmes les Maskoutens, les Kikapous, & les Outouagamis, qui y sément du blé d'Inde pour leur subsistance. Tout ce pays là est aussi beau, & aussi charmant que celui des Illinois.

Nous fîmes ensuite le portage d'un Saut, que l'on nomme le Kakalin, parce que les Sauvages y vont souvent se décharger le ventre & qu'ils ont accoutumé d'y reposer le visage tourné au Soleil. Ainsi après plus de quatre cens lieues de chemin par eau depuis notre départ du pays des Issati & des Nadouessans, nous arrivames enfin à la grande Baye des Puans laquelle fait une partie du Lac des Illinois.

CHAPTRE LXVIII.

L'Auteur avec ses compagnons séjourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Messe en ce lieu, & on passe l'hyver à Misilimakinak.

NOus trouvâmes plusieurs Canadiens dans cette Baye des Puans On appelle ainsi la Nation qui y habite, parce qu'elle demeuroit autrefois dans de certains lieux marécageux, & pleins d'eaux puantes, qui sont du côté de la Mer du Sud. Mais elle en à été chassée par ses ennemis, & est veuue demeurer dans cette Baye, laquelle est à l'Ouëst des Illinois. Ces Canadiens venoient negotier avec les Sauvages de cette Baye contre les ordres. Ils avoient encore quelque peu de vin, qu'ils avoient aporté avec eux, & qu'ils gardoient dans un flaçon d'étain, dont je me servis pour dire la Messe. Je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel assez leger, fort joliment travaillé: mais je rencontrai par bonheur des ornemens Sacerdotaux. Quelques Illinois qui se sauvoient devant les Iroquois, parce que ces derniers les avoient attaquez, & presque détruits pendant mon voyage, & dans le temps que j'avois été Esclave parmi les Barbares, prirent les ornemens de la Chapelle du Pere Zénobe Mambré, que nous avions laissez parmi les Illinois.

Quelques uns d'entr'eux sé rendirent donc au lieu où j'étois, & me remirent tous ces ornemens entre les mains à la reserve du Calice. Ils promirent même de me le rendre, & en effet ils me l'aportérent quelques jours après, moiennant quelque peu de tabac, que je devois leur faire avoir.

Il y avoit plus de neuf mois, que je n'avois celebré la Messe faute de vin. Nous eussions pu en faire dans notre voyage, si nous eussions eu des vaisseaux propres à le conserver. Màis nous ne pouvions pas nous en charger dans nos Canots, qui n'auroient pû en supporter le poids. Il est vray, que nous avions trouvé beaucoup de raisins dans les endroits, par lesquels nous avions passé. Nous en avions même fait du vin, que nous avions mis dans des gourdes. Mais il nous manqua chez les Illinois, comme nous l'avons observé. Au reste j'avois encore du pain à chanter comme on l'appelle. Il s'étoit parfaitement bien conservé dans une boite

te de fer blanc, qui fermoit fort juste.

Nous demeurâmes deux jours à la Baye des Puans. Nous y chantâmes le *Te Deum*. J'y dis la Messe, & j'y préchai. Nos hommes se mirent en état de communier, & communierent en efet pour rendre graces à Dieu de nous avoir conservez parmi tant de détours & de perils que nous avions courus, parmi les monstres que nous avions eûs à vaincre, & parmi tant de précipices, par lesquels nous avions passé.

L'un de nos Canoteurs troqua un fusil avec un Sauvage contre un Canot plus grand que le nôtre & dans lequel, après cent lieuës de navigation nous nous rendîmes en côtoyant la grande Baye des Puans à Missilimakinak dans le Lac Huron, & nous fûmes obligez d'y hyverner, parce que tirant toûjours dans nôtre chemin vers les terres du Nord, les glaces & les frimats nous auroient indubitablement fait perir.

Par la route que nous étions obligez de faire, nous étions encore à plus de quatre cens lieues du Canada. Je rencontrai parmi ces peuples Hurons avec beaucoup de satisfaction pour moi, le Pere Pierson Jesuite fils du Receveur du Roi de nôtre Ville d'Ath en Hainaut. Il étoit venu là pour y apprendre la langue de ces peuples, & il la parloit pour lors passablement bien. Ce Religieux retenant toûjours de la franchise & de la droiture de nôtre pays, se distinguoit par son humeur bien faisante, & me paroissoit ennemi des intrigues, ayant le genie tout à fait tourné du côté de la candeur & de la sincerité. En un mot il me sembloit être tel que tout vrai Chretien doit être. Le Lecteur peut donc bien s'imaginer, que je passai mon hyver fort agreablement après tant de maux & de fatigues que j'avois souffert dans nôtre découverte.

Pour employer le temps utilement je préchai toutes les Fêtes & les Dimanches de l'Advent, & du Carême afin d'entretenir nos hommes, & plusieurs autres Canadiens qui étoient en traite pour amasser des pelleteries qu'ils cherchoient parmi les Sauvages à quatre ou cinq cens lieuës du Canada. Voilà comment certaines gens sont autant avides des biens de la terre, qu'aucunes personnes du monde. Les Outtaoüacts & les Hurons assistoient souvent à nos Cérémonies dans uue Eglise couverte de joncs & de quelques planches, que les Canadiens y avoient bâtie. Mais ces Sauvages venoieut plûtôt là par curiosité, que par dessein formé de vivre dans les Regles de la Religion Chrétienne.

Ces derniers Sauvages nous disoient en parlant de nos découvertes, qu'ils n'étoient que des hommes, mais que pour nous autres Européens, il falloit que nous fussions des Esprits; qu'en esfet, s'ils avoient été aussi loin que nous, les Nations étrangéres n'auroient pas manqué de les tuer; que cependant nous passions par tout sans crainte, & que nous savions nous attirer l'amitié de tous ceux que nous rencontrions dans nos voyages.

Pendant cet hyver nous faisions des trous dans les glaces du Lac Huron, & par le moien de plusieurs grosses pierres, nous enfonçions des filets à vingt & vingt cinq brasses d'eau, pour y prendre du poisson blanc, comme en effet nous en prenions en abondance. Nous y prîmes aussi des Truites saumonées, qui pesoient souvent jusques à quarante ou cinquante livres. Tout cela nous servoit à manger plus agreablement nôtre blé d'Inde, qui étoit

notre nourriture ordinaire. Nous n'avions pour boiſſon que du bouillon de poiſſon blanc, que nous beuvions tout chaud. J'ay déja dit, que quand ce bouillon eſt froid il ſe fige comme de bonne gelée de veau.

Pendant nôtre ſéjour en ce lieu là le Pere Pierſon ſe divertiſſoit ſouvent ſur la glace avec moy. Nous courrions ſur le Lac avec des patins à la maniere de Hollande. J'avois autrefois apris ce petit manége, lors que j'étois à Gand d'où l'on ſe rend à Bruge avec beaucoup de plaiſir en trois heures, lors que le canal eſt gelé. C'eſt le divertiſſement ordinaire de ces deux Villes, & leurs habitans s'entretienent ainſi les uns les autres pendant l'hyver à la faveur des glaces.

Il faut avouer ſans faire tort aux autres Religieux, que ceux de St. François ſont extremement propres à faire les établiſſemens des Colonies. Ils font un voeu fort étroit de pauvreté, & ne poſſedent rien en propre. Ils n'ont que le ſimple uſage des choſes neceſſaires à la vie. Ceux qui nous donnent quelques meubles en ſont toûjours les maitres, & les peuvent retirer quand il leur plaît : c'eſt en effet ce qui nous eſt recommandé par les Ordres de pluſieurs Papes, & ſur tout par nôtre Regle, qui eſt la ſeule que l'on trouve inſerée dans le Droit Canon.

Ce qui ſe paſſa à Miſſilimakinak pendant cet hyver eſt une preuve de la verité que je viens de remarquer. Quarante deux Canadiens, qui étoient venus en ce lieu là pour le commerce qu'on y fait ordinairement avec les Sauvages, me priérent de leur donner le Cordon de St. François. Je leur accorday leur demande, & à chaque fois que je diſtribuois un Cordon, je faiſois une petite exhortation à celui qui le recevoit, & je l'aſſociois aux prieres de l'Ordre. Ces gens vouloîent me retenir avec eux, & me faire un établiſſement, où ils pouroient ſe retirer de temps en temps auprès de moy. Ils me promettoient de plus, qu'ils obtiendroient des Sauvages, que puis que je ne voulois aucunes pelleteries, ils me fourniroient ma ſubſiſtance, ſelon qu'on la peut avoir dans ces Pays là. Mais la plus part de ceux qui me faiſoient cette propoſition, negotioient en ce pays là ſans ordre. Je leurs fis donc connoître que le bien commun de nôtre decouverte devoit être préferé à leurs avantages particuliers, & je les priay de me laiſſer retourner en Canada pour un plus grand bien.

CHAPITRE LXIX.

Depart de l'Auteur de Miſſilimakinak, Il paſſe deux grands Lacs. Priſe d'un grands Ours & particularitez de la chair de cet animal.

NOus partimes de Miſſilimakinak la ſemaine de Paques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots ſur les glaces pendant quelque temps, & cela dura bien l'eſpace de douze ou treize lieues ſur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gelez à cinq ou ſix lieues de large. Les glaces s'étant briſées, nous nous embarquâmes après la Solemnité de la *Quaſimodo*. Nous la célébrâmes, parce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur aporté, & qui nous ſervit pendant tout le reſte du voyage. Après cent lieues de navigation ſur les bords de ce Lac Huron nous paſſâmes le Détroit de trente lieues, & le Lac de Sainte Claire qui eſt au millieu. Nous arri-

arrivâmes ainsi au Lac Erié, ou du Chat, où nous nons arrétames quelque temps à tuer à coups de haches ou d'épées emmanchées un grand nombre d'éturgeons, qui venoient fraier sur le bord de ce Lac. Nous ne prenions que le ventre de ce poisson, qui est l'endroit le plus delicat, & nous jettions le reste.

Le gibier & la venaison ne nous manquoient pas dans ce lieu. Nous aperçumes un Ours à perte de vue. Nous étions alors dans le Lac sur une grande pointe de terre, qui s'avançoit fort loin dans l'eau. Je ne sçay comment cet animal s'étoit rendu là; mais il n'y avoit point d'aparence qu'il eut nagé d'un bord à l'autre au lieu où nous étions & il y avoit plus de trente ou quarante lieues de trajet. Il faisoit alors un fort beau calme. Deux de nos Canoteurs m'ayant laissé sur une longue pointe de terre, allérent aborder cet Ours, qui étoit à près d'un grand quart d'heure au large du Lac: & s'ils n'eussent tiré deux coups de fusil l'un après l'autre, cet animal les auroit sans doute fait couler à fond. Ils fnrent donc obligez de s'écarter de cette bête à force de rames pour charger leurs fusils. Ils retournérent ensuite à lui, & furent obligez de tirer sept coups pour l'achever.

Comme ils voulurent le charger dans leur Canot, ils manquerent de tourner, ce qui les eust fait indubitablement perir. Tout ce qu'ils purent faire fut de l'attacher à la barre qui est au milieu du Cànot, & ils l'amenérent ainsi sur le bord du Lac au grand péril de leur vie. Nous eûmes tout le temps, qu'il nous falloit pour accommoder cette bête, & cependant après en avoir nettoyé les entrailles nous les fimes cuire, & en fimes nôtre repas. Elles sont aussi delicates, que celles des Cochons de l'Europe. Ensuite nous nous servîmes de la chair de cet Ours pendant le reste de notre voyage, & nous la mangions ordinairement avec de la chair maigre de Chevreuil, parce qu'elle est trop grasse. C'est ainsi que nous vecûmes pendant près de cent lieues de chemin de la Chasse que nous fimes alors.

CHAPITRE LXX.

Rencontre que l'Auteur fait sur le Lac Erie d'un Capitaine Outaouact nommé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta plusieurs avantures de sa Famille, & de sa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.

Il y avoit un Capitaine des Outtaouacts, qui avoit receu le nom de Talon de l'Intendant de ce nom, qui étoit en ce temps là à Quebec. Ce Chef Sauvage se rendoit souvent avec ceux de sa nation dans cette Ville, ou ils aportoient beaucoup de pelleteries. Cet homme nous surprit fort, quand nous le rencontrâmes presque mort de faim, & plus semblable à un squelete qu'à un homme vivant. Il nous dit que le nom de Talon alloit se perdre en ce pays là, puis qu'il ne pouvoit survivre à la perte qu'il avoit faite de six personnes de sa Famille, qui étoient mortes de faim. Il ajouta, que la pêche & la chasse lui avoient manqué cette année, & que cela avoit fait perir son monde de misére.

Il nous dit de plus, que bien que les Iroquois ne fussent pas en guerre avec sa nation, ils avoient neanmoins enlevé une famille entiere de douze per-

ſonnes, qu'ils avoient emmenées priſonnieres. Il me pria donc fort inſtamment de travailler à les retirer d'entre leurs mains, s'ils étoient encore en vie; & pour cet effet il me jetta deux Coliers d'une braſſe de porcelaine noire & blanche, afin que je n'oubliaſſe point cette affaire, qui lui tenoit ſi fort à cœur. J'ay confiance en toy, pieds nuds, me dit il, c'eſt ainſi, qu'ils nous apellent. Les Iroquois, que tu connois particulierement, écouteront tes raiſons preferablement à celles de tous les autres. Tu les as ſouvent entretenus au Conſeil, qui ſe tenoit alors au Fort de Katarockoui, où tu as fait bâtir une grande cabanne. Si j'avois été à mon Village, lors que tu y as paſſé en revenant de viſiter toutes les Nations, que tu as découvertes, j'aurois fait tout mon poſſible pour te retenir au lieu d'une Robbe noire, qui y étoit. C'eſt ainſi, qu'ils appellent les Jeſuites. Je promis ſolemnellement à ce pauvre Capitaine de travailler chez les Iroquois à delivrer ſes compagnons.

Nous navigeames le long du Lac Erié, & après plus de cent quarante lieues de chemin, par les détours des baies & des anſes, que nous étions obligez de côtoïer, nous repaſſâmes par le grand Saut de Niagara & nous nous occupames pendant la moitié d'un jour à conſiderer cette prodigieuſe caſcade.

Je ne pouvois concevoir, comment il ſe pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre a quatre cens lieues de circuit, & qui ſe déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut n'inondaſſent pas cette grande partie de l'Amerique. Ce qu'il y a de plus ſurprenant en cela, c'eſt que depuis l'embouchure du Lac Erié juſqu'à ce grand Saut, les terres paroiſſent preſque toutes plates, & unies. A peine peut on remarquer, qu'elles ſoient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'eſpâce de ſix lieues. Il n'y a que le niveau de l'eau, dont le courant eſt fort rapide, qui le faſſe obſerver; & ce qui ſurprend encore davantage, c'eſt que depuis cette grande Cataracte juſqu'à deux lieues plus bas en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroiſſent auſſi unies, que dans les lieux qui ſont au deſſus vers le Lac Erié juſques à ce prodigieux Saut.

Notre admiration redoubloit ſur tout de ce qu'on ne voit aucunes montagnes, qu'à deux grandes lieues au deſſous de cette Caſcade. Et cependant la décharge de tant d'eaux, qui ſortent de ces mers douces, aboutit à cet endroit & ſaute ainſi de plus de ſix cens pieds de haut en tombant comme dans un abyme, que nous n'oſions regarder qu'en frémiſſant. Les deux grandes nappes d'eau, qui ſont aux deux côtez d'une Iſle en talus qui eſt au milieu, tombent en bas ſans bruit, & ſans violence, & gliſſent de cette maniere ſans fracas. Mais quand cette grande abondance d'eau parvient en bas, alors c'eſt un bruit & un tintamarre plus grand que le tonnerre.

Au reſte le réjailliſſement des eaux eſt ſi grand, qu'il forme une eſpece de nuée au deſſus de cet abyme, & on les y voit dans le temps même de la plus grande clarté du Soleil en plein midi. Quelque chaleur qu'il faſſe pendant le fort de l'Eté, on les voit toûjours élevées au deſſus des Sapins & des plus grands Arbres, qui ſoient dans cette Ile en talus, par le moien de laquelle, ſe forment ces deux grandes napes d'eau dont j'ay parlé.

J'ay ſouhaité bien des fois en ce temps là d'avoir des gens habiles à d'écrire

crire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juste & bien circonstantiée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mette en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le mérite. Voici pourtant une description de ce prodige de la Nature telle que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir au Lecteur curieux la plus juste idée qu'il me sera possible d'en donner.

Il faut se ressouvenir de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon voyage. Depuis la sortie du Lac Erié jusques au grand Saut, on conte six lieues, comme je l'ay dit, & cela continue le grand Fleuve de St. Laurent, qui sort de tous ces Lacs, dont il à été fait mention. On conçoit bien, que dans cet espace le Fleuve est fort rapide, puis que c'est la décharge de cette grande quantité d'eau qui sort de tous ces Lacs. Les terres qui sont des deux côtez à l'Est & à l'Ouest de ce courant paroissent toujours égales depuis le dit Lac Erie jusques au grand Saut. Les bords n'en sont point escarpez, & l'eau y est presque toujours au niveau de la terre. On voit bien que les terres qui sont au dessous sont plus basses, puis qu'en effet elle coule avec une fort grande rapidité. Cependant cela est presque imperceptible pendant les six lieues dont il a été fait mention.

Après ces six lieuës de grand courant les eaux de ce Fleuve trouvent une Isle en talus d'environ un demi quart d'heure de long, & de trois cent pieds de large à peu près, autant qu'on en peut juger à l'œil, parce qu'il n'est pas possible d'aller dans cette Isle avec les Canots d'écorce sans s'exposer à une mort assurée, à cause de la violence des eaux. Cette Isle est pleine de Cedres & de Sapins. Cependant ses terres ne sont pas plus élevées que celles qui sont aux deux bords du Fleuve. Elles paroissent méme unies jusqu'aux deux grandes cascades qui composent le grand Saut.

Les deux bords des canaux, qui se forment à la rencontre de cette Ile, & qui coulent des deux côtés, mouïllent presque la superficie des terres de cette Isle, comme celles qui sont aux deux bords du Fleuve à l'Est & à l'Oüest en décendant du Sud au Nord : mais il faut remarquer qu'à l'extrémité des Isle du côté des grandes napes ou chûtes d'eau, il y a un rocher en talus, qui décend jusques au grand gouffre dans lequel ces eaux se précipitent. Cependant ce rocher en talus n'est nullement arrosé des deux napes d'eau, qui tombent aux deux côtez, parce que les deux Canaux qui se sont formez par la rencontre de l'Isle, se jettent avec une extréme rapidité, l'un à l'Est, & l'autre a l'Oüest depuis le bout de cette Isle; & c'est là ou se forme le grand Saut.

Après donc que ces deux Canaux ont coulé des deux côtez de l'Isle, ils viennent tout d'un coup à jetter leurs eaux par deux grandes napes, qui tombent avec roideur, & qui sont ainsi soutenues par la rapidité de leur chûte sans mouïller ce rocher en talus. Et c'est alors qu'elles se précipitent dans un abyme, qui est au dessous à plus de six cens pieds de profondeur.

Les eaux qui coulent à l'Est ne se jettent pas avec tant d'impétuosité, que celles qui tombent à l'Oüest. La nape coule plus doucement, parce que le rocher en talus, qui est au bout de l'Isle, est plus élevé dans cet endroit qu'à l'Ouest. Et cela soutient plus longtemps les eaux, qui

 sont

ſont de ce côté-là : mais ce Rocher panchant davantage du côté de l'Oueſt, cela eſt cauſe que les eaux n'étant pas ſoutenues ſi longtemps, elles tombent plûtot, & avec plus de précipitation : ce qui vient auſſi, de ce que les terres qui ſont à l'Oueſt ſont plus baſſes que celles qui ſont à l'Eſt. Auſſi voit on que les eaux de la nape qui eſt à l'Oueſt, tombent en maniere de trait quarré, faiſant une troiſiéme nape moindre que les deux autres, laquelle tombe entre le Sud & le Nord.

Et parce qu'il y a une terre eminente au Nord, qui eſt au devant de ces deux grandes Caſcades, c'eſt là où le gouffre prodigieux eſt beaucoup plus large qu'à l'Eſt. Il faut pourtant remarquer, que l'on peut décendre depuis les terres eminentes, qui ſont vis à vis des deux dernieres napes l'eau, que l'on trouve à l'Oueſt du grand Saut, juſqu'au fond de ce gouffre affreux. L'Auteur de cette découverte y a été, & a veu de près la cheute de ces grandes Caſcades. C'eſt de là qu'on voit une diſtance conſiderable au deſſous de la nape d'eau qui tombe à l'Eſt, telle que quatre Caroſſes y pourroient paſſer de front ſans être mouïllez : mais parce que les terres qui ſont à l'Eſt du rocher en talus, où la premiére nape d'eau ſaute dans le gouffre, ſont fort eſcarpées & preſque en ligne perpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui ſe puiſſe rendre de ce côté là dans le lieu où les quatre caroſſes peuvent paſſer ſans être mouïllez, ni qui puiſſe percer cette quantité d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainſi il eſt fort vrai ſemblable, que c'eſt dans cette partie ſéche, que ſe retirent les Serpens Sonettes, & qu'ils s'y rendent par des trous ſoûterrains.

C'eſt donc au bout de cette Iſle en talus que ſe forment ces deux grades napes d'eau, avec la troiſiéme dont j'ai fait mention : & c'eſt de là auſſi qu'elles ſe jettent en ſautant d'une maniere effroiable dans ce prodigieux gouffre de plus de ſix cens pieds de profondeur, comme nou l'avons remarqué. J'ai déja dit auſſi, que les eaux qui tombent à l'Eſt ſautent & ſe jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Oüeſt ſe précipitent tout d'un coup, & font deux caſcades, dont l'une eſt médiocre, l'autre fort violente : mais enfin ces deux dernieres caſcades font une eſpece de crochet ou de trait quarré, & ſautent du Sud au Nord, & de l'Oüeſt à l'Eſt : après quoi elles vont rejoindre les eaux de l'autre nape, qui ſe jette à l'Eſt : & c'eſt alors qu'elles tombent toutes deux, quoi qu'inégalement, dans cet effroiable abyme avec toute l'impetuoſité, qu'on peut s'imaginer dans une chûte de ſix cens pieds de haut, ce qui fait la plus belle, & tout enſemble la plus affreuſe caſcade, qui ſoit au monde.

Après que ces eaux ſe ſont ainſi précipitees dans cet horrible gouffre, elles recommencent leur cours, & continuent le grand Fleuve de St. Laurent pendant deux lieuës juſques aux trois montagnes qui ſont à l'Eſt de ce Fleuve, & juſques au gros Rocher, qui eſt à Oüeſt, & qui paroit fort élevé hors des eaux à trois braſſes de la terre, ou environ. L'abyme dans lequel ſe jettent ces eaux, continue ainſi pendant deux lieuës entre deux chaines de montagnes, qui forment une grande ravine bordée de Rochers, leſquels ſont aux deux côtez du Fleuve.

C'eſt

C'est donc dans ce gouffre, que tombent toutes ces eaux avec l'impetuosité qu'on peut s'imaginer d'une chûte aussi haute, & aussi prodigieuse qu'est celle de cette horrible abondance d'eau. C'est là que se forment ces tonnerres, ces mugissement, ces bondissemens & ces bouïllons effroiables avec cette nuée perpetuelle qui s'éleve au dessus des cedres & des sapins, que l'on voit dans l'Isle en talus, dont il à été fait mention. Après que le canal s'est formé au bas de cette horrible chûte par les deux rangs de Rochers dont nous avons parlé, & qui est rempli par cette prodigieuse quantité d'eau qui y tombe continuellement, le Fleuve de St. Laurens recommençe d'y couler: mais c'est avec tant de violence, & ses eaux heurtent ces rochers de part & d'autre avec une si terrible impetuosité, qu'il est impossible d'y naviger, non pas mêmé en Canots d'écorce, avec lesquels pourtant, en navigeant terre à terre on peut franchir les rapides les plus violens.

Ces rochers & cette ravine durent pendant deux lieuës depuis le grand Saut jusques aux trois montagnes, & au gros rocher, dont il a été fait mention. Cependant tout cela diminue insensiblement à mesure qu'on s'aproche des trois montagnes & du gros rocher: & alors les terres recommencent à étre presque de niveau avec le fleuve, & cela dure jusques au Lac Ontario, ou de Frontenac.

Quand on est auprès du grand Saut, & qu'on jette les yeux sur cet effroiable gouffre, on en est épouvanté, & la tête tourne à tous ceux qui s'attachent à regarder fixement cette horrible chûte: mais enfin certe ravine venant à deminuer, & à tomber même à rien aux trois montagnes, les eaux du Fleuve St. Laurent reconmencent à couler plus doucement. Ce grand rapide se rallentit & le Fleuve reprenant presque le niveau des terres, il est pour lors navigable jusqu'au Lac de Frontenac au travers duquel on passe pour se rendre dans le nouveau Canal qui se forme de sa décharge. Alors aussi on rentre dans le Fleuve de St. Laurent, qui forme peu apres ce qu'on appelle le long Saut à cent lieuës de Niagara.

J'ai souvent ouï parler des cataractes du Nil, qui rendent sourds ceux qui en sont voisins. Je ne say si les Iroquois qui habitoient autrefois près de ce Saut, & qui vivoient des bêtes fauves que les eaux de ce Saut entrainoient avec elles, & qu'elles faisoient tomber d'une si prodigieuse hauteur, se sont retirez du voisinage de cette grande chûte d'eau, dans la crainte de devenir sourds, ou si cela est arrivé par la fraïeur ou ils étoient saus cesse des Serpens sonnétes, qui se trouvent en ce lieu là pendant les grandes chaleurs, & qui se retirent dans des creux où l'on ne peut les attaquer le long de Rochers jusqu'aux Montagnes qui sont deux lieuës plus bas.

Quoi qu'il en soit on voit de ces dangereux animaux jusqu'auprès du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale. Mais comme ces Serpens ne paroissent que pendant les grandes chaleurs, & même lors qu'elles sont extraordinaires, on ne les craint pas tant qu'ailleurs. Cependant on peut présumer assez raisonnablement que le bruit horrible de ce grand Saut, & la crainte de ces dangereux Serpens peuvent avoir obligé ces Sauvages de chercher une habitation plus commode.

Nous

Nous nous rendîmes au Lac Ontario ou de Frontenac, en faisant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara jusques au pied de ces trois Montagnes, qui sont deux lieues plus bas, vis à vis du gros Rocher dont j'ay fait mention. Pendant ces deux lieues de chemin nous n'aperçumes aucun de ces Serpens Sonnétes.

CHAPITRE LXXI.

L'Auteur part du Fort qui est à l'Embouchure de la Riviére de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faites sur les Outaouats.

NOus ne trouvâmes point de Sauvages dans le petit Village des Iroquois, qui est prés de l'embouchure de la Riviére de Niagara. Ces peuples n'y sément ordinairement que tres peu de blé d'Inde, & ils ne demeurent dans ce Village que pendant le temps de la recolte, qu'ils en font, ou de la pêche des Eturgeons ou des poissons blancs qui y est tres abondante. Nous croions aussi trouver des Canadiens au Fort de la Riviere de Niagara que nous avions ébauché dans le commencement de notre découverte: mais tous ces Forts, qu'on avoit fait semblant de bâtir, ne servoient dans le fond qu'à couvrir le commerce secret qu'on faisoit de pelleteries, & pour soutenir les belles esperances que le Sieur de la Salle avoit données à la Cour.

Et ici il est vrai de dire, que des particuliers ne peuvent pas entreprendre ces sortes de découvertes parce qu'elles sont au dessus de leurs forces. Il est donc necessaire de les appuyer de l'autorité des Souverains. Et en effet les succés dépendent de leur apuy, & de leur protection. Cela avoit obligé le Sieur de la Salle de se faire authoriser par la Cour de France & cependant il n'avoit dans le fond point d'autre vue que son propre avantage: & c'est pour cela, aussi qu'il n'appuyoit pas son entreprise de tous les établissements qui eussent été propres à la bien soutenir, quoiqu'il en fit quelque semblant au dehors. Mais dans la verité il ne songeoit qu'à faire son profit particulier.

Nous ne trouvâmes donc personne dans ce Fort de la Riviere de Niagara. Nous ne vîmes même qu'un grand hangar vuide, & couvert de planches au lieu d'un Fort. Nous nous rendîmes le long de la côte Meridionale du Lac Ontario ou Frontenac au grand Village des Iroquois Tsonnontouans aprés trente lieues de navigation, & nous y arrivâmes environ les Fêtes de la Pentecôte de l'an 1681.

Ces Barbares nous voyans tout brûlez du Soleil, & moi vêtu d'un habit de St. François rapetacé de morceaux de peaux de Taureaux sauvages, mais d'ailleurs assez gay, & alerte, coururent tous au devant de nous en repetant souvent à haute voix le mot *d'Otchitagon*, pour dire le Pieds nuds est de retour du grand voyage, qu'il avoit entrepris pour aller visiter les nations, qui sont au delà de la Riviére Hohio, & du Fleuve Meschasipi. Ils me conduisirent ensuite avec mes deux hommes dans la Cabane d'un de leurs principaux Chefs.

Ils assemblérent le Conseil des Vieillards, qui s'y rendirent au nombre de trente, portant pompeusement leurs robes de peaux de toutes sortes de bêtes fauves, entortillées autour de leurs bras, ayant le Calumet à la main. Ils donnérent ordre qu'on nous régalât

lât à leur mode, pendant qu'ils fumoient tous sans manger.

Après le repas je leur fis dire en plein Conseil par un Canadien, qui parloit leur langue plus facilement que moy, quoy que je l'eusse aprise quelques années avant mon départ, que leurs Guerriers avoient amenez chez eux comme Esclaves douze Outouacts, qui étoient leurs Alliez, de même que d'Onontio, c'est ainsi, que ces peuples appellent le Vice-Roy de Canada. Je fis ajouter à cela, qu'Onontio les regardoit comme ses enfans aussi bien que les Iroquois, & que par cette violence ils rompoient la paix, & déclaroient la guerre à tout le Canada. Afin même de les obliger à nous rendre ces Outaouacts, qui par bonheur étoient encore tous vivans, nous jettâmes au milieu de l'assemblée les deux colliers de porcelaine, que le Capitaine Talon nous avoit donnez C'est la coûtume, qui s'observe parmi ces peuples pour entrer en affaire.

Le Conseil étant assemblé le lendemain, les Iroquois me répondirent par d'autres colliers de porcelaine, & me dirent, que ceux qui avoient fait ces Esclaves étoient de jeunes guerriers sans esprit; que nous pouvions assurer Onontio, qui étoit pour lors Monsieur le Comte de Frontenac, que leur Nation le respecteroit en toutes choses; qu'ils vouloient vivre avec lui comme de vrais enfans avec leur Pere, & qu'ils rendroient ceux qui avoient été pris mal à propos.

L'un des Chefs nommé Teganeot, qui porta la parole pour toute la Nation dans ce Conseil, me fit un present de Pelleteries, de Loutres, de Martres, & de Castors, qui valoit plus de trente écus. Je le pris d'une main, & je le rendis de l'autre à son Fils, qu'il aimoit tendrement. Je lui dis, que je lui faisois ce present, afin qu'il le pût troquer contre des marchandises de l'Europe, ajoutant à Teganéot, c'est ainsi, que nous autres Pieds nuds en usons (car c'est ainsi qu'ils nous appellent) nous ne voulons ni Castors, ni Loutres, ni aucun present. Ce n'est point par mépris, que nous les refusons: nous n'avons garde. Mais nous sommes ainsi desinteressez en toutes choses. Au reste je féray connoître votre bonne amitié au Gouverneur.

Ce chef Iroquois fut surpris de ce refus, que je fis de son present, & voyant ensuite, que je donnois encore à son Fils un petit miroir, qui me restoit, & dont je me servois pour me raser, il disoit à ceux de sa nation, que les autres Canadiens n'en usoient pars de même: & c'est ce qui obligeoit ces Barbares de nous envoyer de temps en temps des presens de viandes de leurs chasses, disant, que puis que nous allions pieds nuds comme eux, & que nous aprenions à leurs enfans à reciter des prieres en leur langue, il étoit bien juste qu'ils en eussent de la reconnoissance, & qu'ils nous la témoignassent dans l'occasion. Après que ces Sauvages nous eurent assurez, qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec nous nous mîmes en état de partir pour continuer notre voyage.

CHAPITRE LXXII.

L'Auteur quitte les Iroquois Tsonnontouans, & arrive au Fort de Frontenac.

IL faut avouer qu'il est bien doux & bien agreable de sortir de l'Esclavage, & de la main des Barbares, & qu'on

qu'on refléchit avec plaisir sur les maux passez, dont on se voit heureusement garanti; sur tout quand on retourne parmi ses amis, & qu'on est en état de se refaire de ses fatigues, & de ses travaux. Il est impossible alors, qu'on n'admire les secours surprenans de la providence, & qu'on ne pense avec une satisfaction incroyable aux avantages qu'on en a tirez dans le besoin.

Nous avions encore environ quatre vingt lieues de chemin à faire sur le Lac Ontario pour nous rendre au Fort de Catarockoui ou de Frontenac, & nous fîmes cette navigation fort gayement. J'avois travaillé à faire avoir quelques Pelleteries au Picard du Gay, & à Michel Ako nos deux canoteurs pour adoucir la memoire de toutes les peines & de toutes les fatigues qu'ils avoient essuiées dans le voyage. Ils poussoient avec moy à force d'avirons le canot, qui étoit plus grand que celui dont nous nous servions en quittant les Issati & Nadouessans. Nous nous rendîmes donc au Fort en quatre jours, & nous tuâmes en chemin quelques outardes, & quelques sercelles. Nous ne manquions alors ni de poudre ni de plomb, & nous tirions à tout hazard sur le petit gibier, que nous rencontrions, comme des tourterelles, & des ramiers, qui revenoient alors des pays étrangers en si grande quantité, que ces oiseaux dont la chair est fort delicate, paroissoient comme des nuées dans cette saison.

Nous remarquâmes une chose digne sans doute d'admiration. C'est que les Oiseaux, qui voloient à la tête des autres, se mettoient souvent derriere pour soulager ceux d'entr'eux, qui étoient fatiguez. C'est ainsi, que ces petits animaux s'entr'aident les uns les autres, ce qui fait bien voir aux hommes, qu'ils doivent aussi se secourir mutuellement dans le besoin. Le Pere Luc Buisset, & le Sergent nommé la Fleur, qui commandoit dans le Fort en l'absence du Sieur de la Salle, nous reçeurent dans nôtre Maison de la Mission, que nous avions bâtie ensemble.

Ils furent fort surpris de nous voir. On avoit fait courir le bruit que les Sauvages m'avoient pendu avec le cordon de St. François, il y avoit deux ans. Tous les habitans du Canada, & tous les Sauvages, que nous avions attirez pour demeurer auprès du Fort de Frontenac & pour en cultiver les térres, me firent un accueil extraordinaire, & me temoignérent beaucoup de joie de me revoir. Les Sauvages mettant la main sur la bouche repetoient souvent le mot *d'Otkon* pour dire, le Pieds nuds est un Esprit, puis qu'il a fait tant de chemin, & qu'il est échapé de tant de Nations qui les auroient tuez, s'ils y avoient été. C'est là ce qu'ils ne se pouvoient lasser de me dire. On nous fit toutes les honétetez imaginables dans ce Fort: mais nos deux canoteurs avoient une extrémé démangeaison de se rendre dans le Canada. Je consentis à leurs desirs, d'autant plus qu'apres avoir tant essuié de perils ensemble, j'étois bien aise d'achever le voyage avec eux. Nous primes donc congé du Pere Luc Buisset & de tous nos gens, qui demeuroient dans le Fort.

CHA-

CHAPITRE LXXIII.

L'Auteur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux rapide qu'on appelle le long Saut, il est agreablement receu à Mont-réal par Monsieur le Comte de Frontenac.

NOus nous mîmes en canot plûtôt que je ne l'avois crû, parce que nos deux canoteurs ne me laissoient point de repos. Nous considerâmes l'embouchure du Lac Ontario, ou Frontenac avec plus d'exactitude que nous n'avions fait autrefois. Cet endroit s'appelle mille-Isles, parce qu'il y en a une si grande quantité, qu'on ne les peut compter. Le courant des eaux y est fort rapide, & cette rapidité s'augmente d'une maniere affreuse, lors que cette grande abondance d'eau, qui vient de tous ces Lacs, ou Mers douces, dont j'ay parlé, s'accroit par la grande quantité de Riviéres, qui se jettent dans ce Lac, & seroient seules capables de former un grand Fleuve. Mais quand elles viennent à se réunir dans l'endroit, qu'on appelle le long Saut, alors elles paroissent aussi affreuses que le grand Saut de Niagara.

Et en effet les rapides y sont prodigieusement violens par l'abondance des eaux & par le grand panchant de leur lit. Par dessus tout cela on voit aux bords & au millieu du Fleuve de St. Laurent environ 8 ou 10 lieues au dessus dudit Lac en décendant vers le Canada des Rochers de tous étages, tellement elevez au dessus du courant de ce déluge d'eaux, que ces eaux rapides étant arrétées par ces Rochers, elles font une grand bruit, & tonnent continuellement d'une maniere aussi violente qu'au grand Saut de Niagara. Ce terrible choq des eaux, qui viennent battre si rudement ces Rochers, dure prés dé deux lieues, & ces ondes rejaillissent en l'air à la hauteur de plus de cinq ou six toises, & font paroitre des manieres de gros pelotons de neige, avec de la gréle, de la pluye & des tonnerres épouvantables, qui semblent accompagnez de siflemens & de hurlemens des bêtes les plus furieuses. Cela se fait uniquement par la violence avec laquelle les eaux viennent frapper ces Rochers, & ie crois fortement, que si on demeuroit long temps en cet endroit on deviendroit sourd, sans espoir d'en pouvoir jamais guerir, tant le fracas y est horrible, & le mugissement prodigieux.

Dans cet endroit nos deux canoteurs ne voulurent pas faire le portage par terre ni du Canot, ni des pelleteries, qu'ils avoient amassées. J'avois au trefois décendu ces rapides du long Saut en canot. Je risquai donc encore gaillardement ce voyage avec nos deux hommes, apres avoir échapé d'un fort grand nombre de dangers par une benediction particuliere de Dieu. J'esperai donc qu'il me féroit encore la grace de franchir ce mauvais pas. Notre Canot passoit souvent entre deux Rochers au milieu desquels il n'y avoit que la largeur du canot pour passer, mais d'une vitesse si grande, qu'à peine pouvions nous conter les arbres, qui sont sur le bord de Fleuve. Nous fîmes plus de deux grandes lieuës dans ces rapides affreux en si peu de temps que cela est inconcevable.

Il ne faut donc pas s'etonner, si nous nous rendimes en moins de deux jours de ce Fort de Frontenac au Mont-réal, quoi qu'il y ait plus de soixante lieuës de

de navigation de l'un à l'autre. Avant que de mettre pied à terre à Montréal nos deux Canoteurs me prierent de les laisser dans une Isle voisine avec leurs pelleteries pour éviter de payer certains droits, ou plûtôt pour empêcher, que les Créanciers du Sieur de la Salle ne s'en emparassent. Ces pauvres gens étoient bien aises de se conserver ce petit profit, qui étoit tout ce qu'ils rapportoient du grand voyage qu'ils avoient fait avec moi pour nôtre grande découverte.

Comme j'étois seul en canot, le Comte de Frotenac, Vice-Roi de Canada, qui étoit au Mont-réal à une fenêtre, m'apperçut de loin, & crut que c'étoit un de nos Recollects nommé le Pere Luc Fillâtre, Normand de nation, qui lui servoit de Chapelain dans le temps de la traite que les Sauvages faisoient tous les ans au Mont-real. L'un de ses Gardes m'aiant reconnu il eu avertit ce Seigneur, qui eut la bonté de me venir recevoir. Il le fit avec toutes les marques de tendresse qu'un Missionaire peut attendre d'une personne de son rang & de sa qualité. Il avoit crû, que j'avois été massacré par les Sauvages, il y avoit plus de deux ans. Il fut interdit pendant quelque temps, croiant toûjours que c'étoit quelque autre Religieux qui venoit peut être de la Virginie où nous avons des Recollects Anglois: mais enfin il me reconnut, & me reçut fort cordialement.

Ce Seigneur fut bien étonné de me voir maigre, have, décharné, tout brulé du Soleil & de la fatigue, n'ayant plus de manteau, parce que les Issati me l'avoient dérobé, & n'étant couvert que d'un mechant habit rapetacé de morceaux de peaux de Taureaux Sauvages. Il me mena avec lui, me retint pendant douze jours dans sa maison pour me retablir, & defendit à tous ses gens de me rien donner à manger sans son ordre exprès. Il me donnoit lui même ce qu'il vouloit que je mangeasse, parce qu'il craignoit que je ne tombasse malade si on me laissoit manger à discretion après de si longues diétes.

En vivant ainsi avec moderation à la table délicate de ce Seigneur, il prenoit beaucoup de plaisir à m'ouïr raconter les divers accidens de mon voyage, & les evenemens qui m'étoient arrivez parmi ce grand nombre de Nations différentes, que j'avois vuës. Je lui fis connoître les grands avantages que l'on pouvoit tirer de nôtre découverte; surquoi je remarquai, que quelques jours après mon retour il réiteroit les mêmes demandes qu'il m'avoit faites d'abord. Je lui répondois donc que je lui avois dit dés le premier jour l'essentiel de tout ce que je savois & que je ne doutois point que le Sieur de la Salle, qui devoit repasser en France pour se rendre à la Cour pour ses affaires, ne lui eût dit, ce qu'il avoit reconuu de plus partîculier dans le voyage que nous avions fait ensemble jusques à ce qu'il fut obligé de nous quitter pour retourner en Canada.

J'eus raison alors de me tenir ainsi reservé; j'avois quelque secret pressentiment de ce qui m'est arrivé depuis. Le Sieur de la Salle étoit homme à ne me le pardonner jamais, si j'en eusse trop dit. J'eus donc assez de force sur moi pour garder le secret entier de la découverte que nous avions faite du Fleuve Meschasipi. Nos deux Canoteurs avoient autant d'interêt que moi à cacher ce voyage, parce qu'on

les auroit châtiez ſans doute d'avoir fait cette entrepriſe contre les Ordonnances : & on n'auroit pas manqué de ſe ſaiſir de toutes leurs Pelleteries, qu'ils avoient amaſſées en revenant des Iſſati avec le Sieur du Luth, qui étoit reſté tout exprès chez les Outaoüacts.

Le dit Seigneur Comte me montra un jour à l'écart une lettre que le Sieur du Luth lui avoit envoyée par un Huron voiſin des Outaoüacts. Il lui mandoit entre autres choſes, qu'il n'avoit pu rien aprendre de nôtre voyage ni de moi, ni de nos deux canoteurs. Je ne pus m'empêcher alors de dire à ce Seigneur, qu'il croioit que le dit Sieur du Luth lui étoit abſolument dévoüé, mais que je pouvois pourtant l'aſſurer, que l'interêt de certaines gens, qui lui étoient oppoſez, avoit fermé la bouche au Sieur du Luth ; que j'étois perſuadé que ces gens l'avoient envoyé avec un ordre ſecret pour aprendre de mes nouvelles ; que tout cela ſe faiſoit par l'intrigue de certaines gens que mon caractere & la charité m'obligeoient d'épargner ; que cependant pluſieurs de ces gens là n'en avoient pas uſé de même à mon égard dans quelques occaſions particulieres : mais que je remettois tout à Dieu, qui ne manqueroit pas de rendre à chacun ſelon ſes œuvres.

Le Seigneur François de Laval premier Evêque de Quebec vint faire ſa viſite le long du Fleuve St. Laurent, pendant que je décendois vers Québec avec ledit Seigneur Comte de Frontenac. Nous le rencontrâmes dans le temps que nous entrions dans la Riviére pour aller au Fort de Champlain que l'on avoit fortifié pour reprimer les incurſions des Iroquois. Le Comte me demanda fort agréablement outre cela ſi je n'avois pas la fiévre : après quoi regardant ceux qui étoient à ſa ſuite, il leur dit ce proverbe vulgaire, Guillot & Finot ne manquent pas de redoubler la fiévre de leurs malades, quand ils leurs tâtent le poux. Il vouloit me faire connoître par là, qu'on avoit deſſein de me faire dire adroitement ce que j'avois ſur le cœur.

Après quelque temps de converſation fort honnéte que j'eus avec l'Evêque, je lui demandai ſa bénédiction Epiſcopale, parce que je ne voyois pas qu'il fût fort néceſſaire, & que même je n'étois pas obligé en conſcience de lui dire ce que je pouvois ſavoir. Je ne dis donc à l'Evêque en cette rencontre que ce que je pouvois, & ce que je devois dire touchant nos grandes découvertes. Nous en étions là, lors que le Comte de Frontenac vint nous interrompre pour inviter le Seigneur Evêque à dîner ; & tout cela me fournit le moyen d'enterrer comme on dit, la Synagoge avec honneur.

L'épée cédant à la Robbe en cette occaſion, & le Seigneur Evêque étant comme le Chef de cette compagnie, je me trouvois aſſez embaraſſé, parce que j'avois de grandes meſures à garder pour plaire également à deux perſonnes de ce rang, auſquels je devois toute ſorte de reſpect. Cependant je me tirai d'affaire adroitement & j'empêchai que la converſation ne roulât ſur des matieres, qui m'auroient pu faire de la peine par des queſtions embarraſſantés. Je dis donc au Seigneur Evéque, que le Comte de Frontenac avoit eu la bonté de me preſcrire un regime de vivre fort exact pour m'empêcher de tomber malade après toutes les fatigues que j'avois eſſu-

essuyées, & après la mauvaise nourriture que j'avois euë parmi les Sauvages; qu'ainsi je le suppliois de me permettre de retourner avec lui à nôtre Convent de Quebec pour y vivre dans la retraite; & qu'en effét je n'etois pas alors en état de catechiser les enfans, ni de faire les fonctions de Missionaire dans les visites que ledit Seigneur Evêque faisoit au peu de monde qui se trouvôit pour lors en Canada; que j'avois besoin de repos pour travailler plus vigoureusement dans la suite. C'est ainsi que je prévîns plusieurs petits embarras dans lesquels je pouvois aisément tomber, & que j'obtins la permission de finir mon voyage, & de me retirer dans la solitude de nôtre Maison Religieuse pour y prendre un peu de repos, après tous mes travaux passez.

CHAPITRE LXXIV.

Grande déroute des Illinois qui furent attaquez & surpris par les Iroquois.

PEndant que je travaillois à me rétablir de mes grandes fatigues, Monsieur le Comte de Frontenac reçut des Lettres du Pere Zénobe Mambré, que j'avois laissé parmi les Illinois. Il mandoit à ce Seigneur, que les Iroquois ayant attiré les Miamis dans leur parti, & s'étant joints ensemble, ils avoient formé une assez grande armée, & étoient venus fondre tout d'un coup sur les Illinois pour détruire cette Nation. Il ajoûtoit, qu'ils faisoient bien neuf cens hommes de guerre tous fusiliers, parce que les Iroquois & les Miamis avoient des fusils & de toutes sortes de munitions de guerre par le commerce qu'ils ont avec les Européens, principalement avec les Anglois.

Les Iroquois firent cette entreprise vers le 12. de Septembre 1680. pendant que je travaillois à la découverté du Fleuve Mesehasipi. Dans cette conjoncture les Illinois furent pris au depourveu, parce qu'ils ne se défioient point du tout des Iroquois, ni des Miamis, avec lesquels ils étoient en paix. Le Sieur de la Salle les avoit même assurez qu'il féroit en sorte que ces peuples observassent soigneusement le Traité que les Illinois avoient fait avec eux. Dans cette assurance ils avoient envoyé la plus grande partie de leur jeunesse en guerre d'un autre côté.

Un *Chaoüanon* allié des Illinois retournant de chez eux en son pays rebroussa chemin tout d'un coup pour les avertir qu'il avoit découvert une Armée composée d'Iroquois & de Miamis, qui étoit déja dans leur pays, & qu'apparemment ils venoient fondre sur eux pour les surprendre plus facilement.

Cette nouvelle effraya les Illinois. Ils ne laissérent pourtant pas de se mettre en campagne dès le lendemain, & de s'en aller droit à l'ennemi. D'abord qu'ils furent arrivez à portée, ils les chargerent, & la mêlée fut âpre. On tua beaucoup de monde de part & d'autre.

Le Sieur de Tonti que le Sieur de la Salle avoit laissé au Fort de Crévecœur pour y commander en son absence, avant apris cette irruption des Iroquois & des Miamis eut peur pour les Illinois, quoi que leur Armée fût plus forte en nombre que celle de leurs ennemis, parce qu'ils n'avoient point d'armes à feu. Il s'offrit donc d'aller vers

vers les Iroquois & les Miamis *Askenon*, c'eſt à dire comme Mediateur, ayant le Calumet de paix à la main, pour tacher de les porter à un bon accommodement. Les Iroquois trouvant plus de reſiſtance qu'ils n'avoient crû, & voiant que les Illinois étoient reſolus à ſoutenir la guerre, n'eurent point de peine à ſe reſoudre à la paix. Ils reçurent donc le Sieur de Tonti comme Mediateur, & écouterent les propoſitions qu'il avoit à leur faire de la part des Illinois, qui de leur côté avoient auſſi accepté ſa mediation.

Le Sieur de Tonti leur repreſenta, que les Illinois étoient les Enfans & les Alliez d'Onontio auſſi bien qu'eux. C'eſt, comme je l'ai dejà dit, le nom qu'ils donnent au Vice-Roi de Canada. Le Pere Zénobe ajoutoit auſſi, qu'étant auprès du Sieur de Tonti, un Iroquois Tſonnontoüan l'avoit reconnu, & que ledit Sieur de Tonti les avoit preſſez d'en venir à la paix, puis quê leur attaque ne pouvoit manquer de donner beaucoup de chagrin à Onontio qui les aimoit tous fort tendrement, & qu'ainſi il les conjuroit de s'en retourner chez eux, & de laiſſer les Illinois en repos, puis qu'ils avoient ſoigneuſement obſervé le traité de paix.

Ces propoſitions ne pleurent pas à quelques jeunes Iroquois qui mouroient d'envie de combattre. Le Sieur de Tonti avec les gens qu'il avoit avec lui, ſe vit donc chargé tout d'un coup de pluſieurs coups de fuſil, & un Iroquois déterminé, qui étoit du Canton d'*Onnontaghé* donna un coup de couteau tout près du cœur audit Sieur de Tonti. Cependant par bonheur il ne fit qu'effleurer la peau, parce que le coup gliſſa ſur une côte. Pluſieurs autres ſe jettérent ſur lui, & voulurent l'enlever: mais un d'entr'eux reconnut à ſon chapeau, de même qu'à ſes oreilles, qui n'étoient pas percées, qu'il n'étoit pas Illinois. Cela fut cauſe qu'un Vieillard Iroquois cria qu'il falloit l'épargner, & en même temps ce Barbare lui jetta un collier de porcelaine, comme pour arrêter le ſang, & pour ſervir d'emplâtre à la plaie.

Nonobſtant tout cela, le jeune Iroquois enleva le chapeau du Sieur de Tonti, & le mit au bout de ſon fuſil pour intimider les Illinois. Ces pauvres gens croiant alors que les Iroquois l'avoient tué avec le Pere Zénobe & les autres Européens qui l'accompagnoient, ſurpris de cet attentat, penſérent être défaits par leur ennemis, parce qu'ils ſe crurent vendus. Cependant les Iroquois ayant faite ſigne au Pere Zenobe de s'aprocher pour chercher avec eux les moiens d'empécher les deux Armées d'en venir aux mains, ils reçurent enſuite le Calumet de paix, & firent ſemblant de ſe retirer: mais à peine les Illinois furent ils arrivez à leurs Villages, que l'Armée des Iroquois parut ſur des côteaux, qui étoient tout vis à vis.

Ce mouvement obligea le Pere Zénobe de ſe rendre auprès de ces Barbares pour ſavoir, quelle étoit la raiſon d'une demarche ſi contraire à ce qui venoit de ſe paſſer, lors qu'ils avoient accepté le Calumet de paix. Les Illinois l'avoient prié de prendre cette commiſſion: mais cette Ambaſſade n'étoit pas agreable à ces Barbares, qui avoient les Armes à la main, & qui ne vouloient pas perdre leurs avantages. Ainſi le Pere Zénobe courut riſque d'être maſſacré par ces hommes impitoyables. Cependant le même Dieu qui avoit ſauvé pluſieurs de nos Religieux

gieux dans de parreilles occasions, & qui m'avoit preservé de tout malheur dans ma decouverte, garantir aussi ce bon Pere Zénobe de la main de ces furieux. Il étoit de fort petite stature; mais comme il avoit beaucoup de courage, il se transporta hardiment parmi les Iroquois, qui d'abord le reçurent fort humainement.

Ils lui dirent que la necessité les avoit obligez de faire cette nouvelle démarche, parce qu'ils n'avoient plus de vivres pour leur Armée, & que leur grande troupe avoit chassé les Taureaux Sauvages, qui sont ordinairement en grand nombre dans ce pays là. Le Pere Zénobe ayant raporté leur réponse aux Illinois, ce peuple leur envoya du ble d'Inde, & tout ce qui leur manquoit pour leur subsistance. Ils leur proposérent même de traiter de leur peaux de Castors, & de toutes les autres Pelleteries, qui se trouvent en abondance dans toutes ces Contrées là

Les Iroquois acceptérent ces propositions. On donna des ôtages de part & d'autre, & le Pere Zénobe alla plusieurs fois dans le camp des Iroquois pour amener toutes les affaires à un bon accommodement. Il y coucha même afin de ne point perdre de temps, & de hâter la conclusion du Traité. Mais les Iroquois s'étant rendus en grand nombre dans les Cantons des Illinois, qui ne se défioient de rien, ces Barbares passérent meme jusques à leur Village. Etant là ils commencérent à y faire des actes d'hostilité, ruinérent les Mausolées, que ces peuples ont accoutumé d'elever à leurs morts à la hauteur de sept ou huit pieds, gatérent les blez d'Inde, qu'ils avoient semez: & ces perfides ayant ainsi trompé les Ilinois sous de belles apparences de paix, ils se fortifiérent dans le Village de ces pauvres gens.

Dans cette confusion il ne fut pas fort difficile aux Iroquois unis aux Misamis, d'enlever huit cent femmes où Enfans aux Illinois. Ces malheureux Antropophages mangerent de rage quelques Vieillards de cette nation. Ils en brûlérent quelques autres qui n'avoient pas la force de les suivre, & ils s'en retournerent ainsi avec les Esclaves, qu'ils avoient faits dans leur demeure ordinaire, qui étoit à quatre cent lieues du pays des Illinois.

Des les premiers avis que ces pauvres peuples eurent de l'approche des Iroquois, ils avoient par bonheur envoyé la plus grande partie de leurs familles au delà d'un côteau pour les mettre à l'abri de leur rage, & leur faire gagner le Fleuve Meschasipi afin d'être en seurete. Les Guerriers Illinois se retirérent par troupes comme ils pûrent sur les coteaux, qui étoient pres de leurs habitations, & ensuite ils se dissipérent peu à peu pour se rendre du côté de ce Fleuve afin de pourvoir à la subsistance & à la conservation de leurs familles qu'ils y avoient envoyées pour éviter la fureur des Iroquois.

Ces Barbares, après cette lâche expedition, voulurent donner quelque couleur à leur perfidie. Ils firent donc tous leurs efforts pour persuader à nos deux Religieux de se retirer d'avec les Illinois, puis qu'ils avoient pris la fuite & qu'il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent rester avec eux à l'avenir pour leur aprendre les priéres, comme les *Atsientatsi* ou les Robes noires faisoient dans leurs Cantons. J'ai déja dit que c'est ainsi qu'ils appellent les Peres Jesuites. Ces Barbares dirent ensuite, en raillant finement & malignement aux Peres Gabriel & Zénobe, qu'ils féroient bien mieux de s'en retourner en Canada, & que pour eux ils,

ils n'avoient garde d'attenter à la vie des Enfans du grand Onontio Gouverneur de Canada; qu'ils les prioient de leur donner une lettre de leur main pour faire connoître la droiture de leur procedé dans cette occasion, & qu'assurément ils ne devoient plus épouser les interets des Illinois leurs Ennemis.

Nos deux Religieux se voyant ainsi abondonnez de leurs hôtes, & jugeant que par consequent ils seroient trop exposes à la fureur d'un Ennemi barbare & victorieux, ne hesitérent point à prendre le parti de s'en retourner, suivant l'avis des Iroquois. Ils s'embarquérent dans un Canot d'écorce, que ces peuples leur fournirent, & de cette maniere ils s'en retournérent en Canada.

CHAPITRE LXXV.

Les Sauvages Kikapoux assassinent le Pere Gabriel de la Ribourde, Missionaire Recollect.

DIeu m'a fait la grace d'être insensible aux outrages de mes Ennemis, & d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits que je reçois. Si jamais j'ay eu lieu de témogner ma reconnoissance à ceux qui ont eu la bonté de m'instruire, il faut que j'avoue que c'a été à ce bon Pere Gabriel, qui a été mon Maitre de Novitiat dans le Couvent de nôtre Ordre qui est à Bethune dans la Province d'Artois. Il est donc bien juste que je parle ici d'un aussi honnête & bon Religieux que lui, à qui j'ay eu de si grandes obligations, & que j'en fasse mention dans ma Découverte, à laquelle il a eu quelque part, sur tout ayant été malheureusement assassiné par les Sauvages Kikapous, comme je m'en vais le raconter.

Il faut remarquer que le Sieur de Tonti ne pouvant plus rester au Fort de Crevecœur aprés la deroute des Illinois, pr a les Peres Gabriel & Zénobe d'entrer avec deux jeunes garçons qui leur restoient, dans un canot pour s'en retourner en Canada. Tous les autres avoient deserté depuis ce malheureux accident, & cela par la suggestion de quelques Canadiens, qui étoient les genies predominans du pays, & qui les avoient flatez de diverses esperances pour les obliger d'abandonner l'entreprise du Sieur la Salle.

Nos Religieux étant donc hors d'état de demeurer avec les Illinois aprés ce débris, s'embarquérent le 18. Septembre suivant, dénuez de toutes sortes de vivres. Par bonheur ils avoient encore quelque peu de poudre & de plomb avec trois ou quatre fusils pour chasser pendant le chemin, afin d'avoir dequoi se nourrir. Mais étant arrivez à huit lieues ou environ des Illinois, leur canot ayant touché quelque roche, faisoit eau. Ils furent donc obligez de mettre pied à terre sur le midi pour le regommer, & le radouber.

Le Pere Gabriel charmé de la beauté des prairies, des petits côteaux, & des agreables boccages, qu'on trouve en ce pays là d'espace en espace, comme s'ils étoient plantez exprès, s'engagea dans ces beaux lieux en disant son Breviaire, pendant qu'on travailloit le reste du jour à retablir le canot. Sur le soir le Pere Zénobe alla chercher ce bon Vieillard, parce qu'il ne revenoit point. Tous les autres en firent de même, parce qu'il étoit generalement aimé de tous ceux qui le connoissoient. Mais le Sieur de Tonti entrant dans des terreurs paniques, se mit en fantaisie, que les Iroquois lui alloient tomber sur les bras à tout moment. Il fit donc rappeller le Pere Zénobe, & obligea tout

ſon monde d'entrer en canot, & de paſſer de l'autre côté de la Rüviére des Illinois, qui eſt fort lárge en cet endroit. Il laiſſa donc ce bon Religieux exposé dans ces prairies aux inſultes des Barbares; & c'eſt ainſi, qu'il le ſacrifia ſans avoir aucun égard à ſon âge, ni à ſon merite perſonnel.

Cet Italien ne penſoit qu'à ſe garantir des ſurpriſes. Il croioit donc qu'il les eviteroit plus aiſément en ſe retirant de cette maniere. Il obligea le Pere Zenobe, qui étoit de fort petite ſtature, & aſſez delicat, de paſſer la Riviere avec lui. Pour moy j'avoue, que dans cette conjoncture je me ſerois fortement opposé à ſon deſſein, & que je l'aurois contraint d'attendre ce bon Pere. Pour peu qu'il eut fait de bruit en tirant quelques coups de fuſil, jamais les Sauvages n'euſſent eu la hardieſſe d'attenter à la vie de ce bon perſonnage. J'aurois même caſſé le canot d'ecorce plutôt que de ſouffrir qu'on paſſât la Riviere.

Il eſt vray que ſur le ſoir le Sieur de Tonti fit tirer un coup de fuſil par un des jeunes hommes, qui étoient dans le canot avec le Pere Zénobe, & qu'il fit allumer un grand feu : mais tout cela fut inutile.

Le lendemain le Sieur de Tonti voyant qu'il en avoit uſé fort lachement en cette rencontre, retourna dés la pointe du jour à l'endroit où on avoit laiſſé le Pere Gabriel le jour précedent. Il demeura juſques à midi en ce lieu là faiſant faire une eſpece de perquiſition de ce pauvre Religieux. Quelques uns de ſes gens entrérent dans des boccages, où ils virent des piſtes d'hommes aſſez fraiches, de même que dans ces vaſtes prairies, qui ſont ſur le bord de la Riviére. Ils les ſuivirent aſſez long temps; mais ils ne virent perſonne. Le Sieur de Tonti a dit depuis pour s'excuſer d'avoir lachement abandonné le Pere Gabriel, qu'il avoit ſujet de craindre que les Iroquois ne lui euſſent dreſſé quelque embuſcade pour le ſurprendre. Il ajoutoit à cela, qu'ils lui avoient veu prendre la fuite, & qu'ainſi ces Barbares pouvoient s'imaginer, qu'il ſe déclaroit pour les Illinois, & qu'il prenoit leur parti.

Cependant il faut ſe reſſouvenir, que ces Iroquois s'étoient chargez de quelques lettres du Sieur de Tonti pour les rendre en Canada. D'ailleurs s'ils euſſent eu deſſein de ſe défaire de lui, comme ils le pouvoient facilement, ils ne lui euſſent pas donné un collier de porcelaine ſelon la coutûme de ces peuples, quand quelque coup de malheur eſt arrivé par inadvertance. Si donc ces Barbares euſſent eu deſſein de l'inſulter, ils n'euſſent pas fait tant de façons car les Sauvages n'ont pas tant de circonſpection. Ainſi cette excuſe étoit frivole, & inventée aprés coup. Le Pere Zénobe a laiſſé par ecrit qu'ayant voulu reſter pour aprendre des nouvelles du Pere Gabriel, le Sieur de Tonti l'avoit forcé de s'embarquer à trois heures aprés midi, diſant qu'aſſurément il auroit été tué par les Ennemis, ou que peut être il étoit allé devant à pied en ſuivant le bord de la Riviére, & qu'en allant toûjours terre à terre on pourroit le trouver infailliblement.

Cependant ils n'en purent aprendre aucune nouvelle. Plus ils avançoient plus l'affliction du Pere Zénobe s'augmentoit. Parmi tout cela les vivres manquoient à toute cette troupe, & ils ne vivoient que par le moien de quelques pommes de terre, d'ail ſauvage, & des petites racines, qu'ils découvroient en grattant la terre avec leurs doigts. Nous avons apris depuis, que le Pere Gabriel avoit été maſſacré quelque temps aprés avoir mis pied à terre. Les Kikapous, Nation que l'on trou-

trouve dans la Carte à l'Oueſt de la Baye des Puans, qui ſont leurs voiſins, avoient envoié de leurs jeunes gens à la guerre contre les Iroquois. Mais ayant apris, que ces Barbares faiſoient eux mêmes la guerre aux Illinois, ils cherchérent les moiens d'en ſurprendre quélques uns à l'écart. Trois d'entr'eux qui faiſoient l'avantgarde trouvérent le Pere Gabriël. Ils s'approcherent de lui ſe cachant autant qu'ils pouvoient dans les herbes, qui ſont fort grandes dans ces païs là: & quoi qu'ils ſeuſſent bien que ce n'étoit pas un Iroquois, ils ne laiſſérent pas de le tuer, lors qu'ils ſe furent approchez de lui.

Ils l'aſſommérent donc avec leurs Caſſe-têtes, qui ſont faits d'un bois fort dur, laiſſérent ſon corps ſur la place, & ſe contentérent d'emporter ſon Breviaire & ſon Diurnal qui tomba quelque temps aprés entre les mains d'un Pere Jeſuite. Ces Barbares enlevérent la chevelure de ce bon Religieux, & la porterent en triomphe dans leur Village, publiant que c'étoit la chevelure d'un Iroquois qu'ils avoient tué.

Voilà comment mourut ce bon Vieillard par les mains de ces jeunes Barbares. Nous pouvons bien lui appliquer ici ce que le Texte Sacré dit de ceux qu'Herode fit égorger dans ſa fureur. *Non erat qui ſepeliret.* Il ne ſe trouva perſonne pour l'enſevelir. Ce venerable perſonnage avoit accoutumé dans les leçons qu'il nous faiſoit pendant nôtre Novitiat, de nous préparer à de pareilles épreuves au dedans & au dehors. Il nous accoutumoit aux mortifications, & faiſoit connoître qu'il avoit quelque preſſentiment de ce qui devoit lui arriver, mais ce bon Maître de Novices meritoit un meilleur ſort que celui là, ſi pourtant on en peut ſouhaiter un plus avantageux que de mourir ainſi dans les fonctions d'une Miſſion Apoſtolique par les mains des Nations auſquelles la providence envoye ſes ſerviteurs.

Le Pere Gabriel étoit âgé d'environ ſoixante cinq ans. Il n'avoit pas ſeulement mené une vie exemplaire, commune à tous les bons Religieux. Il s'étoit encore parfaitement bien acquité de tous les emplois, qu'il avoit eu dans l'Ordre, où il avoit été Gardien, Superieur, inferieur, & Maître des Novices; & auſſi des autres emplois qu'il avoit eu dans le Canada depuis l'an 1670. juſqu'à ſa mort. Il m'a ſouvent fait connoître, qu'il avoit d'extrémes obligations à nos peuples de Flandres qui l'avoient nourri fort long temps. Il nous en parloit ainſi, afin de nous inſpirer par ſon exemple des ſentimens de reconnoiſſance pour nos bienfaiteurs. Je l'ai veu ſouvent dans les tranſports d'une extréme douleur, de ce que tant de peuples Barbares vivoient dans une profonde ignorance du ſalut; & il auroit ſouhaité de mourir pour eux en travaillant à les tirer de ces horribles tenébres.

Les Iroquois parlant de lui diſoient qu'il avoit enfanté, parce qu'il avoit le ventre naturellement aſſez gros. Mais il étoit devenu fort plat, par ſes frequentes diétes, & par l'auſterité de ſa pénitence.

Le Sieur de Tonti ne pourra donc jamais ſe diſculper de la lacheté qu'il a commiſe, d'avoir abandonné le Pere Gabriel, comme il fit ſous pretexte qu'il craignoit les Iroquois. Cette Nation toute farouche qu'elle eſt, aimoit ce bon Vieillard qui avoit ſouvent été parmi eux. Ce Religieux voyant après la déroute des Illinois, que le canot du Sieur de Tonti étoit trop chargé de peaux de Caſtors, & qu'il ne pouvoit y avoir place, en jetta pluſieurs aux Iroquois pour leur faire connoître qu'il n'étoit pas

venu en ces pays là pour y amasser des pelleteries. Et cela causa peut être quelque chagrin au Sieur de Tonti.

D'ailleurs le Sieur de Tonti aperçût ces Sauvages Kikapous, qui s'approchoient du Pere Gabriel; en sorte qu'un coup de fusil auroit suffi pour les faire fuïr tous. : mais le pauvre Pere Zénobe n'eut ni assez de voix ni assez de vigueur pour persuader à Tonti d'attendre quelque temps le Pere Gabriel. Il le sacrifia, & l'abandonna de la maniere que nous avons dit, forçant le Pere Zénobe d'entrer en Canot pour passer de l'autre côté de la Riviére. Tout cela dans le dessein de sauver quelques pelleteries qu'il avoit, en exposant ainsi malheureusement ce Religieux. Je ne doute point que la mort de ce venerable Vieillard n'ait été pretieuse devant Dieu, & qu'elle ne produise un jour son effet, quand il plaira à Dieu d'user de son infinie misericorde envers ces nations Barbares. Je souhaite même avec ardëur qu'il veuille bien se servir d'un instrument foible comme moi pour achever ce que j'ai déja ébauché par sa grace avec tant de travaux.

CHAPTRE LXXVI.

Retour de l'Auteur de cette grande découverte à Quebec. Ce qui se passa à son arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges prez de cette ville.

LE Comte de Frontenac Vice-Roi de Canada, me donna deux de ses Gardes qui étoient très-bons Canoteurs pour me reconduire à Quebec. Nous partîmes donc du Fort de Champlain dont nous avons parlé, & étant enfin arrivez près de la Ville, je mis pied à terre pour me rendre à nôtre Couvent au travers des terres defrichées. Je fis porter le canot qui étoit magnifiquement peint par les deux Gardes, & ces hommes me disoient que le Comte les avoit assurez que les peintures de ces canots lui coutoient autant que les Chevaux d'Espagne dont il s'étoit servi en Candie dans la guerre contre les Turcs.

Je ne voulus point débarquer à Quebec, parce que l'Evêque avoit ordonné à son grand Vicaire de me recevoir dans son Palais Episcopal pour s'entretenir à loisir avec moi de nôtre grandé découverte. Mais ledit Seigneur Comte avoit commandé fort expressement à son Major dans la ville de l'empêcher, & de me faire conduire premierement à nôtre Maison Religieuse pour conferer avec le Pere Valentin le Roux, Commissaire Provincial des Recollects dans tout le Canada, homme habile & d'une grande étendue d'esprit.

Il n'y avoit alors dans nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges que trois Missionaires, qui s'y trouvoient avec ledit Commissaire. Tous les autres étoient dispersez çà & là en diverses Missions à cent lieuës à Québec. On peut aisement s'imaginer que nos Religieux me reçurent avec bien de la joie. L'un d'entr'eux nommé le Pere Hilarion Jeunet me disoit souvent d'un air enjoüé, *Lazare veni foras*. Je lui demandai enfin la raison pour laquelle il me faisoit cette application du Lazare. Il me répondit qu'il y avoit deux ans qu'on avoit chanté une Messe de *Requiem* pour moi dans le Couvent, parce que des Sauvages étrangers avoient assuré une Robbe noire, que les peuples, que les Iroquois appellent *Hontouägaha* m'avoient étranglé & pendu à un arbre avec le Cordon de St. François, & que les mêmes Sauvages avoient fait mourir d'une maniére fort cruelle les deux hommes qui m'accompagnoient

Il faut avouer ici, que tous les hommes ont leurs amis & leurs ennnemis. Il y a des gens qui ſont aſſez ſemblables au feu, qui noircit le bois qu'il ne peut brûler. Certaines gens donc, qui n'avoient pu m'attirer dans leur parti, ſe ſervirent de ce bruit de ma mort, pour ternir ma reputation : c'eſt ainſi qu'on avoit fait pluſieurs diſcours à mon des-avantage dans le Canada. Quoi qu'il en ſoit, je dois reconnoître que Dieu m'a conſervé par une eſpece de miracle dans le grand & dangereux voyage dont je donne la Relation dans ce volume. Et quand j'y reflechis avec un peu d'attention, je ſuis perſuadé, que la Providence m'a conſervé pour pnblier au monde les Découvertes, que j'ai faites pendant onze ans, ou environ, que j'ay vécu dans l'Amerique.

Il faut remarquer ici, que bien des gens veulent ſouvent ſe méler des choſes qui ne ſont point de leur reſſort, & qu'ils prennent ombrage de ceux qui ne veulent point ſe conformer à leurs inclinations. Le Commiſſaire Provincial dont j'ay parlé me preſſa fort inſtamment de lui donner copie du journal de la Découverte que j'avois faite dans mon voiage de prés de quatre ans, me promettant qu'il me garderoit le ſecret. J'avoue que je me fiay à ſa parole, parce que je le croiois, comme je le crois encore, homme d'honneur & de probité. Je conſiderai même que comme il avoit penſé ſerieuſement à la connoiſſance, que les dits Seigneurs Evéque de Québec, & Comte de Frontenac vouloient avoir de cette Découverte il cherchoit les moiens de les inſtruire lui même pour leur communiquer ce qu'il faudroit ſans m'expoſer, afin que l'un & l'autre fut content.

C'eſt à cela, que je raportois les ſoins, que ce Commiſſaire Provincilal prenoit de moy, & les careſſes extraordinaires qu'il me faiſoit en me régalant de tout ce qu'il pouvoit trouver pour lors & en m'appellant ſouvent le reſuſcite. Il me pria même de retourner en Europe pour faire connoître au public les grandes Découvertes que j'avois faites, & il ajouta que j'éviterois par ce moien la jalouſie de ces deux Perſonnes, & qu'en effet il étoit difficile de plaire à deux Maîtres, dont la condition & les interêts étoient ſi differens.

Le Commiſſaire eut donc tout le tems qu'il lui falloit avant mon retour en Europe de copier generalement tout mon voiage ſur le fleuve Meſchaſipi; voiage que j'avois entrepris contre le ſentiment de Monſieur de la Salle qui en a fait un enſuite depuis les Illinois juſques au Gulfe de Mexique en 1682. deux ans aprés moi. Il avoit eu quelque ſoupçon que je pouvois bien l'avoir fait: cépendant il ne put s'en éclaircir à mon retour du Fort de Frontenac, parce qu'il étoit alors en voiage chez les Outoüagamis. Il ne ſavoit donc pas ſi les Sauvages ne m'avoient pas maſſacré, comme le bruit en avoit couru, & qu'on l'avoit aſſuré avant que de partir de ce Fort.

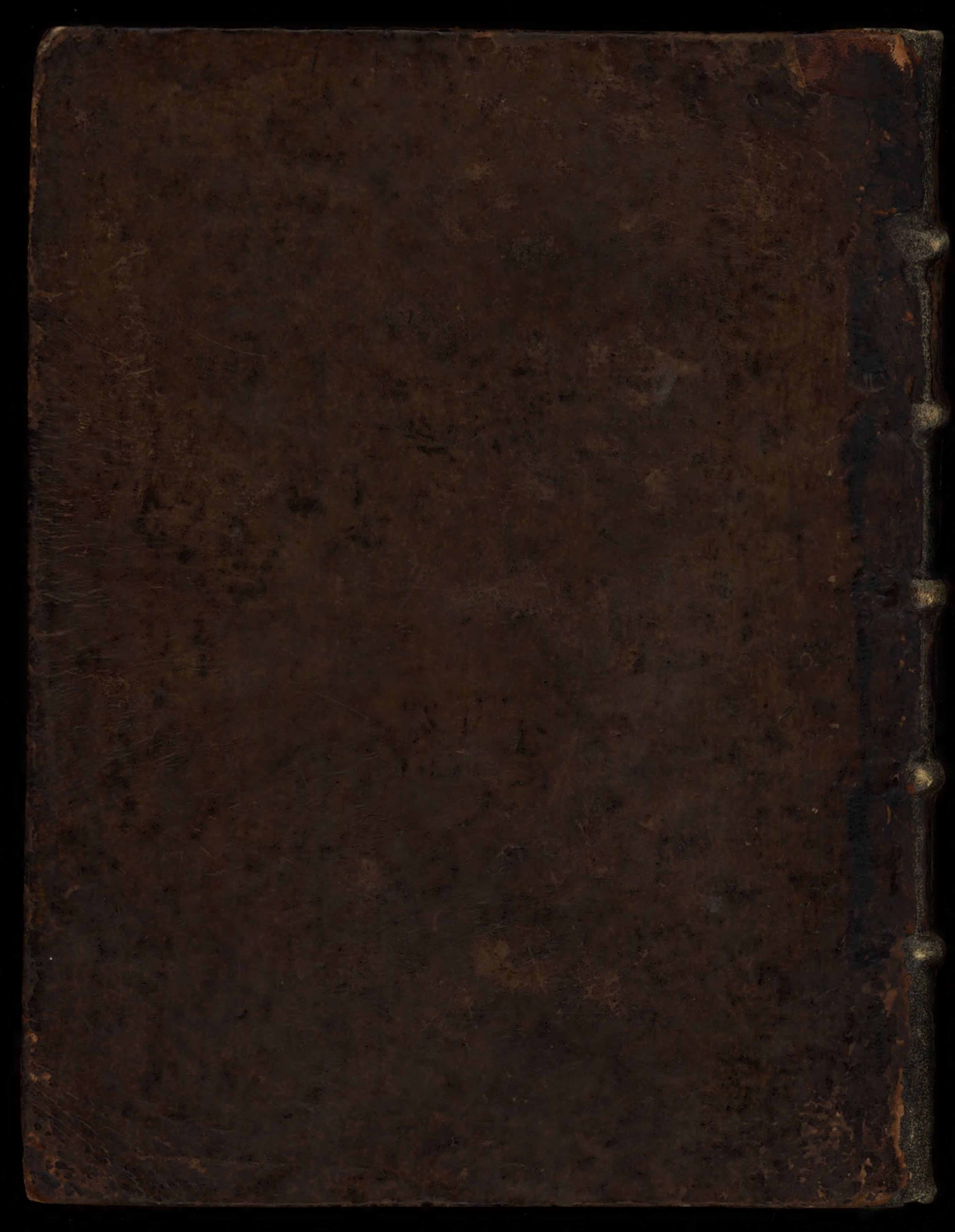
Je ſuivis le conſeil de nôtre Commiſſaire, & je pris la reſolution de m'en retourner en Europe. Avant que de partir je lui fis connoître fort ſerieuſement qu'il étoit abſolument neceſſaire pour l'établiſſement des Colonies dans nôtre découverte, & pour y faire quelques progrès pour l'établiſſement de l'Evangile, d'entretenir ioutee ces nations differentes en paix, & même les plus éloignées, en les ſoutenant contre les Iroquois qui ſont leurs ennemis communs. Le Commiſſaire Provincial entroit fort bien dans dans toutes ces vuës, & il me diſoit auſſi qu'a l'avenir il me chargeroit de toutes les inſtructions neceſſares pour cela.

TABLE
DES
CHAPITRES.

par




Special 93-B
9425
v.2
THE GETTY




HISTOIRE
DES
YNCAS
2